





BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

XXIII.

IMPRIMERIE DE BRODARD,
A Coulommiers.

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

HISTORIQUE, DOGMATIQUE,
CANONIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES;

CONTENANT l'Histoire de la Religion, de son établissement et de ses dogmes, celle de l'Église considérée dans sa discipline, ses rits, cérémonies et sacremens; la Théologie dogmatique et morale, la décision des cas de conscience et l'ancien Droit canon; les personnages saints et autres de l'ancienne et de la nouvelle loi; les Papes, les Conciles, les Sièges épiscopaux de toute la chrétienté, et l'ordre chronologique de leurs Prélats; enfin l'histoire des Ordres militaires et religieux, des schismes et des hérésies;

PAR LES RÉVÉRENDIS PÈRES

RICHARD ET GIRAUD,

DOMINICAINS.

RÉIMPRIMÉ AVEC ADDITIONS ET CORRECTIONS PAR UNE SOCIÉTÉ
D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME VINGT-TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON-HAVARD, ÉDITEUR,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M DCCC XXV.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

DÉVOTION.

PREMIER SERMON ABRÉGÉ.

Secundum opera eorum nolite facere... Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ne faites pas ce que font les docteurs de la loi et les pharisiens... Car ils font toutes leurs actions afin d'être vus des hommes. (Matth. 23.)

LES dignes maîtres qui, en faisant l'œuvre extérieure de la justice, et la portant même au-delà des termes de la loi, ne cherchaient, au lieu de la gloire de Dieu et de leur propre satisfaction, que les différentes récompenses des hommes ! C'est contre cette fausse piété, cette piété superstitieuse et tout extérieure, qui a passé en partie de la synagogue dans l'Église, que j'entreprends aujourd'hui d'ouvrir les yeux du peuple fidèle ; mais en même temps je

donnerai des instructions saines et précises sur la piété véritable, telle que doit être la piété des chrétiens... Ainsi la vraie et la fausse piété. La vraie piété opposée à la vertu mondaine, ce sera le sujet de ma première partie. La véritable piété opposée à la piété judaïque, ce sera le sujet de la seconde.

PREMIER POINT.

Que le monde se flatte d'être hors de l'impiété, il y est tout entier, il est tout plongé dans le mal, selon l'expression de saint Jean (1 *Joan.* 5. 19.), et il faudrait encore lui dire avec cet apôtre, au lieu de ces instructions si hautes que nous lui donnons quelquefois : gardez-vous du culte des idoles. Car les passions du siècle, cet esprit de l'idolâtrie, ce caractère des dieux qui ont régné si long-temps dans le monde, n'y sont-elles pas encore toutes vivantes et aussi animées, que si l'exemple des dieux

les échauffait encore? N'y sont-elles pas aussi justifiées par les règles du monde, que si la conduite des dieux les autorisait encore?... Vous respectez la religion dans laquelle vous êtes nés... Vous croyez tous les points de la foi chrétienne, vous voulez vivre et mourir dans le sein de l'Église catholique. Que manque-t-il à votre christianisme? les mœurs des chrétiens. Montrez votre renoncement à cette ancienne impiété du monde par le renoncement à tout ce qui tient de cette impiété, à tout ce qui en fait partie; par le renoncement à ces passions qui font ce que l'Évangile appelle le monde, monde aujourd'hui plus coupable avec ces passions et en un sens plus impie; parce qu'au lieu que les païens, en vivant selon les passions de ce monde, vivaient conséquemment à la religion qu'ils professaient, et conformément à l'exemple des dieux qu'ils adoraient: le monde, en vivant aujourd'hui selon ces mêmes passions, vit d'une manière contraire à tout ce qu'il croit, opposée à tout ce qu'il fait dans les temples, et ne peut vivre ainsi qu'au mépris du Dieu saint qu'il reconnaît, et de la religion pure et sans tache qu'il suit. Car encore une fois la religion pure et sans tache ou la vraie piété consiste à se conserver pur de ce siècle: *Religio munda et immaculata*, dit saint Jacques, *hæc est...*, *immaculatum, se custodire ab hoc seculo.* (Jac. 1, 27.)

Vous n'êtes pur ni dans vos pensées, ni dans vos désirs, ni peut-être dans vos actions: vous n'êtes pas chaste dans vos chants, dans vos discours, dans ces vues de plaire, dans cette manière de vous mettre et de vous montrer aux yeux des hommes; tout cela est du siècle: tout cela, quand vous auriez d'ailleurs une foi encore plus pure, est incompatible avec la vraie piété qui consiste à se conserver pur des passions de ce siècle: *Immaculatum se custodire ab hoc seculo.* Il faut être purs du siècle tout entier, l'être en tout.

Vous passez votre vie au jeu, dans les amusemens: vous errez de plaisir en plaisir, du théâtre aux fêtes mondaines: sensuel, voluptueux, vivant dans la mollesse; tout cela est du siècle, c'en est le fonds et le mauvais fonds; et la piété qui consiste à se conserver pur de ce siècle, est étrangère à cette vie: *Immaculatum se custodire ab hoc seculo.* Il faut être mortifié et pénitent.

Vous êtes un ambitieux tout occupé de vos vues de fortune, ne cherchant en ce monde que les honneurs et les places élevées, vous étant proposé dans votre cœur d'y arriver par toutes sortes de voies, cela est tout entier du siècle, et la piété ne le souffre pas, quand vous seriez plus retenu sur l'injustice des moyens. Il faut tourner ses principales vues et ses premiers soins du côté de l'éternité bienheureuse..

Vous êtes un homme absorbé dans vos affaires de ce monde, jusqu'à ne vous laisser pas le temps de vaquer aux choses de Dieu, de travailler à l'affaire de votre salut ; tout cela est du siècle ; et sans qu'il y ait d'autre iniquité dans votre vie, vous n'êtes pas dans la vraie piété. Il faut chercher en premier lieu le royaume de Dieu et sa justice.

Vous êtes un homme colère, emporté, violent, vindicatif, déclaré, obéissant en cela aux lois du monde ; tout cela est du siècle, et vous n'êtes pas dans la voie de la piété avec votre profession de christianisme et votre assiduité dans les temples. Il faut avoir appris de l'exemple de Jésus-Christ à être doux et humble de cœur ; et de sa doctrine, à pardonner tout et toujours.

Vous êtes un grand du monde, superbe, méprisant, aussi jaloux de la gloire de votre nom, que vous l'êtes peu de celle de Dieu et de votre religion, à laquelle vous prétendez cependant être attaché, jusqu'à prendre parti pour elle ; tout cela est du siècle, et part d'un esprit ennemi de celui de la piété. Il faut dans la grandeur avoir l'esprit de l'humilité chrétienne.

Vous êtes un riche qui donnez dans tous les travers des riches, à cela près que vous ne l'êtes pas devenu par les concussions et les rapines ; vous outrez la magnificence et la dépense, ce qui vous rend du moins injuste envers les pauvres que vous n'êtes plus en état d'assister selon vos biens ;

tout cela est du siècle, et quand vous feriez d'ailleurs quelques bonnes œuvres, vous ne seriez pas dans la piété. Il faut être riche en Dieu, être riche en bonnes œuvres, être riche selon les règles de l'Évangile.

Vous êtes une personne du monde peu appliquée à la dévotion, vous ne vous en piquez pas ; peu scrupuleuse pour vous retenir en toutes choses dans les bornes de la modération évangélique, vous en convenez ; peu soigneuse de garder cette grande règle de la justice chrétienne : Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas que les autres vous fissent, cela est visible dans vos mœurs. Vous êtes de ce siècle, vous en avez l'esprit, vous en faites les œuvres : en attendant votre dernière condamnation avec ce monde, vous êtes déjà jugé de Dieu avec le monde, parce que vous n'avez pas appris de la grâce de Dieu notre Sauveur, en renonçant aux passions du monde, ainsi qu'à l'impunité, à vivre en ce siècle avec tempérance envers vous-même, avec justice envers le prochain, avec piété envers Dieu. Vous n'êtes pas dans la vraie piété, quand vous seriez attaché à l'Église catholique, quand vous passeriez dans le monde pour un dévot à la faveur de mille petites dévotions, à la faveur de quelques pratiques solides, prières, bonnes lectures, assiduité aux instructions du salut et au service divin ; parce que la vraie piété ou la

religion pure et sans tache consiste à se conserver pur de ce siècle : *Religio munda et immaculata apud Deum et Patrem, hæc est... , immaculatum se custodire ab hoc seculo.*

Mais, que dis-je, l'idolâtrie en ce qu'elle a de plus réel et de plus malin, subsiste au milieu du monde lavé dans les eaux du baptême. L'idolâtrie avec ce qui en fut l'origine et en est le fonds, vit au milieu de votre cœur ; et les objets de cette idolâtrie sont, non pas une seule chose, mais tant de choses que vous aimez dans ce monde avec fureur : *Hoc colitur quod amatur.* (Aug.) Et le principal objet de cette idolâtrie, c'est vous-même. Ainsi quand on dit d'une femme du monde qu'elle est idolâtre d'elle-même : qu'on dit de cette fille qu'elle cherche à être l'idole du monde, on ne fait qu'appeler les choses de leur vrai et propre nom.

Ceux-là seulement sont vraiment pieux et véritablement chrétiens dans le monde, qui portent la vertu au-delà des vues et des actions même bonnes et louables en elles-mêmes que faisaient les païens. Car Jésus-Christ a d'un seul mot retranché de la véritable piété et dépouillé du nom de chrétiens, ceux qui bornent leur vertu et le christianisme à faire ce que font les païens : aimer leurs amis, faire plaisir à ceux qui leur en font, voir ceux qui les voient et rendre honneur à ceux qui leur en rendent : *nonne*

et Ethnici hoc faciunt? (Matth. 5, 47.) En un mot, renfermer la vertu dans les devoirs de la vie civile, et ne l'étendre pas au-delà de la probité humaine, c'est ne pas connaître le christianisme ; et c'est un second défaut de la vertu mondaine. Suivons toujours les rapports du monde avec l'idolâtrie, et nous trouverons aujourd'hui dans le monde, au sujet de la vraie piété, une seconde illusion plus commune et plus dangereuse que la première.

Il y avait bien des gens dans le paganisme, qui ne prenant, ni les dieux pour modèle, ni leur religion pour règle, se faisaient à eux-mêmes des lois plus conformes aux principes de la raison ; et, suivant ce qui reste à l'homme de lumière naturelle, vivaient moralement bien. C'était au culte extérieur près de leurs divinités, dont leur sagesse ne leur permettait pas de s'écarter, d'honnêtes gens, des femmes sages, des magistrats intègres, des marchands droits dans leur commerce, des ouvriers irréprochables pour la fidélité, des riches et des grands du monde capables d'assister le pauvre, de protéger le malheureux, de rendre service à tous autant qu'ils le pouvaient, de faire de leur bien et de leur puissance un usage noble et utile à la république : c'étaient en un mot des gens de différens états qui tous vivaient avec l'approbation et l'applaudissement du monde.

La philosophie était venue par-dessus; et parmi de certaines choses qui ressentent encore trop la corruption de l'homme et les temps d'ignorance, comme parle saint Paul, elle établissait mille bonnes règles qui pouvaient faire des hommes estimables, et dans la société humaine et dans la religion telle qu'ils la connaissaient : quelle était donc la corruption de cette espèce de religion dans le paganisme? La corruption de cette espèce de religion, indépendamment du culte des dieux qu'elle tolérait et qu'elle prêchait même par des raisons de politique et d'une sagesse toute mondaine : c'était de ne chercher qu'à se plaire à elle-même et à être applaudie des hommes : c'était de faire ce qu'elle faisait de bon par des raisons toutes prises de l'homme, et de ses misérables intérêts et de ses passions plus couvertes : c'était de s'acquitter des devoirs de religion et des devoirs de la société humaine par des raisons de bienséance et de convenance.

Les pharisiens, qui étaient une espèce de philosophes dans le judaïsme, avaient entièrement adopté cette religion. Ils étaient pleins de cet esprit et le communiquaient autant qu'ils pouvaient à toute la nation. Jésus-Christ ne cessa de le leur reprocher, et dit nettement à ceux qui pensaient à être ses disciples (et c'est comme s'il nous le disait encore à nous) : « Si votre justice ne passe celle des

scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

Jésus-Christ est donc venu détruire une pareille doctrine, et combattre cette vertu humaine comme corrompue dans son principe, et manquant dans sa fin; et le Saint-Esprit en a bien mis une autre dans le cœur des fidèles, en y mettant la charité. Mais hélas! ce paganisme honnête, cette religion des philosophes et des pharisiens, cherche à ressusciter au milieu du christianisme. Ne le serait-elle point déjà? ne s'avance-t-elle pas sourdement? ne se coule-t-elle pas doucement? ne s'insinue-t-elle pas adroitement sous le beau masque de vertu? Que dis-je? elle se montre à visage découvert; elle a ses partisans déclarés; elle a ses maîtres échauffés à la soutenir, qui la proposent en particulier, qui l'enseignent publiquement; et cette vertu qu'on peut apprendre au théâtre comme dans l'Église, dont on peut s'instruire dans les romans comme dans l'Évangile; cette vertu qu'on peut pratiquer, les cartes tout le jour dans les mains comme un bon livre devant les yeux; cette vertu qui ne dérange rien aux plaisirs, et ne touche aux passions grossières que par des raisons de chair et de sang; cette vertu qui satisfait l'homme et contente le monde; cette vertu qui adopte toutes les manières et les usages du monde; cette vertu qui, dans le courant de la

vie , a aussi peu de rapport à Dieu et à Jésus-Christ, que si l'on ne connaissait, ni Dieu, ni Jésus-Christ (car on ferait la même chose dans une autre religion); cette vertu, dis-je, ainsi proposée et enseignée, le libertin ne la rejette point, s'il ne la pratique pas : la femme livrée au monde ne s'en moque pas, et en fait même sa ressource pour le dernier âge; la femme qui veut être dévote sans cesser d'être mondaine, lui tend les bras; le peuple qui ne creuse point dans le fond de la religion, l'adopte sans peine; le sage du monde qui s'en trouve flatté, la loue et en fait la principale partie de sa sagesse; l'homme, parce qu'elle est de l'homme, la préfère à celle qui vient de Dieu; le monde entier l'élève au-dessus de la vertu évangélique, en fait la seule vertu convenable à des gens du monde et supportable dans le commerce de la vie.

Voilà ce qu'on entend aujourd'hui de toutes les bouches, voilà comme cette gangrène gagne. Église du Seigneur! sainte Sion, voilà l'ennemi qui vous assiège et qui vous serre de près: voilà l'erreur qui cherche à entrer par toutes vos portes. Posez des sentinelles de près en près tout le long de vos murailles, et recommandez-leur de veiller le jour et la nuit, et recommandez-leur de crier de toutes leurs forces au moindre bruit de cette doctrine perverse. Et vous qui prêchez et qui enseignez

dans l'Église du Dieu vivant, fidèles à ce ministère, regardez-vous comme ces sentinelles posées par l'Église même pour n'y rien laisser passer contre la doctrine de la vertu évangélique. Élevez votre voix comme une trompette en Sion, pour réveiller les pasteurs et mettre tout en garde contre cette religion humaine et toute mondaine.

Et en effet, peut-on s'élever avec assez de force contre une religion, si c'en est une, qui s'élève hardiment elle-même contre la religion, qui la déshonore dans sa substance, qui la dégrade jusqu'à la mettre au rang des choses humaines, qui, ne craignant pas de prendre un ton de religion, et se couvrant du nom de chrétienne, rend la religion méconnaissable à ses propres enfans, méprisables aux étrangers, faible et impuissante contre ses ennemis; qui, sachant se parer de quelques belles couleurs, et superbe en paroles, rend ridicule la religion véritable, quand elle se veut montrer sous sa figure naturelle, et excite ainsi contre elle ou la risée ou la révolte?

Ici, vous qui entendez encore plus souvent que nous dans le monde cette sagesse du monde se mettre elle-même à la place de la vertu chrétienne, et vouloir attirer à elle tout le respect qui est dû à la religion, entrez dans notre juste indignation, et tous ensemble pour la couvrir de la honte qu'elle mérite, écrivons-nous : la belle religion

en effet qu'une religion qui , dans les choses de la vie , oublie Dieu ; qui , dans les choses de Dieu , cherche moins Dieu qu'elle ne se cherche elle-même , et qu'elle ne cherche l'homme ! la belle religion que celle qui , dans les choses de la religion , obéit plutôt à la raison humaine , qu'elle ne consulte la religion ! la belle religion que celle qui se prêche à elle-même , et enseigne aux autres qu'il faut bien vivre , parce que cela est honnête : qu'il faut quitter le vice pour son repos et pour son honneur : qu'il faut être respectueux dans le temple , y paraître prier avec recueillement , parce que cela est séant : qu'il faut assister à la messe et au service divin les jours de fête : communier à Pâques , parce que c'est la règle ; venir dans sa paroisse aux grands jours , parce que c'est un usage dans la religion qu'on professe : qu'il faut bien parler de sa religion , marquer de l'estime de ses cérémonies , parce que cela est bien reçu dans le monde ; qu'il faut n'être pas injuste et être même charitable , parce que toutes les lois de la société défendent l'un , et que l'humanité tout entière demande l'autre ; mais quant aux divertissemens et à la manière de vivre du monde , que la religion n'est pas assez petite pour interdire de pareilles choses , et seulement y entrer.

Certes , une telle religion était-elle digne que Dieu l'ait si long-temps annoncée , et que les

hommes l'aient si long-temps attendue ? Une telle religion était-elle digne d'être enfin venue du ciel avec le Fils de Dieu , d'en être descendue avec son Saint-Esprit ; que pour elle Dieu ait rejeté la loi ancienne ; qu'il ait renversé le monde pour l'établir ; qu'il ait fait tant de miracles , et le grand miracle de l'avoir conservée pure dans les dogmes depuis tant de siècles ? Une religion ainsi humaine et toute de ce monde , était-elle digne que tant d'illustres personnages l'aient enseignée , que tant d'hommes graves l'aient professée , que tant de saints l'aient répandue par leurs travaux , que tant de martyrs l'aient scellée de leur sang ? Fallait-il que les Paul , les Pierre , les Matthieu parussent dans le monde ? Les Socrate , les Platon , les Zénon l'auraient suffisamment instruit. Fallait-il qu'un Dieu mourût sur une croix pour former une telle religion ? Elle ne devait pas seulement coûter la vie à un homme de bien. Notre religion en effet n'est digne d'aucun des grands noms qu'elle porte , si elle ne s'élève pas au-dessus de cette vertu philosophique , au-dessus de cette sagesse du monde qui est la même sagesse des païens. Les païens auraient fait exactement tout cela dans leur religion. Et quant aux cérémonies , comme c'était moins la religion , que la raison qui les y assujétissait , ils les auraient quittées pour prendre les nôtres ; si la raison , ce

qui renferme la politique et la coutume, l'avait demandé d'eux.

Examinons de plus près par ce dernier endroit cette religion toute mondaine que je combats ici comme quelque chose de si pérnicieux dans la religion, loin d'être elle-même la vraie piété. Cette religion, ouvrage de la raison, qui n'a ôté à ce paganisme honnête et philosophe que son nom et ses cérémonies, que laisse-t-elle à la religion chrétienne de ferme et de solide, de certain et d'invariable? Que lui laisse-t-elle, si ce n'est de suivre en esclave la religion des conquérans et la religion des souverains? Que laisse-t-elle à la sainte doctrine de la vérité, qu'une dépendance entière des temps, des lieux, des usages, et même de tous les intérêts humains? Que laisse-t-elle à la vertu, qu'un assujettissement bas et honteux, sous le nom de raison, aux caprices, aux folies, aux changemens du monde? Si elle se suit dans ses principes, cette religion du monde, il faut être chrétien dans les temps du christianisme : mais il aurait fallu être païen dans les temps du paganisme; changer de religion; quitter celle qu'on avait prise, reprendre celle qu'on avait quittée, selon la fortune des empereurs et leur religion; être chrétien et catholique sous Constantin, arien sous Constantine, idolâtre sous Julien, politique sous Maxime et sous Eugène, et enfin chrétien déclaré sous Théodose : il aurait fallu

être hérétique en Orient, sous Valens, et catholique en Occident, sous Valentinien. Dans cet esprit et ce goût de religion, on pourrait être idolâtre dans les pays où règne encore l'idolâtrie; infidèle dans ceux que l'infidélité a conquis sur l'ancien héritage de Jésus-Christ; luthérien dans ce royaume; calviniste dans cette république; socinien dans ces terres plus éloignées : de quelle religion on voudra dans cet état plus voisin, où toutes les religions sont souffertes. Dans cette religion du monde et de ses sages, il faut changer de maxime en changeant de lieux, changer de règle en changeant de temps, croire et professer aujourd'hui une chose, prêt à en croire et à en professer demain une autre. Dans cette religion, qui est l'irrégion même, on aurait pu dissimuler sa religion devant les tyrans, renoncer sa foi au-delors en la tenant cachée dans son cœur : dans cette idée de religion, il n'y a rien de grand et de saint qui ne cède à l'utile pour ce monde : et alors cela est regardé comme une chose nécessaire; comme c'est une faiblesse, selon cette idée, de respecter quelque chose dans sa religion, quand il y a à perdre ou à souffrir.

Sentez-vous maintenant le faux de ce que le monde appelle dans quelques-uns des siens avoir beaucoup de religion, quand ils n'ont pas même le fondement de la foi? Sentez-vous

et comprenez-vous combien cette sagesse du monde, qu'on préfère à la vertu évangélique, tient de la religion de l'honnête homme et du philosophe païen, et à combien de devoirs de la religion elle est opposée ?

Qu'on ne vante donc pas tant l'honnête homme du monde dans l'Église de Dieu : que la bouche des ministres de l'Évangile soit fermée pour louer leur prétendue vertu. La religion ne peut pas s'y fier ; je ne sais si la société civile dans laquelle ils brillent tant, peut compter davantage sur eux ; car en général, qui n'est pas arrêté par les lois de la conscience ; qui n'est pas contraint par les liens de la religion, qui n'a pour toute vertu qu'une politique soumise à je ne sais combien de passions, est tous les jours sur le point de s'échapper, et peut s'échapper à d'étranges choses. Ils sont honnêtes gens, incapables de bassesse et de lâcheté : je le veux, je consens à tout, pourvu qu'on ne veuille pas, s'ils ne sont qu'honnêtes gens selon le monde, en faire de bons chrétiens, à quoi, ministres de la loi chrétienne, nous nous opposons en son nom, sans crainte d'être désavoués d'elle, ni blâmés de personne, si ce n'est du monde lui-même, qui se complaît et s'applaudit dans ses sages.

SECOND POINT.

Si l'on excepte un petit nombre de justes en Israël, le Juif s'attachait plus volontiers à des

doctrines et à des pratiques humaines qu'à la loi même : il s'en tenait à la lettre de la loi pour l'observer en esclave : il se proposait les choses de la terre pour la récompense de sa fidélité à la loi : trois caractères de fausseté dans la piété judaïque, auxquels il faut opposer les trois, dont la véritable piété est marquée parmi les chrétiens.

1^o. Certes, disait Jésus-Christ parlant des scribes et des pharisiens : « Ces gens là m'honorent bien, proposant aux peuples les doctrines et les traditions des hommes, et les suivant eux-mêmes ! » Il leur a fait mille fois le même reproche. Tel était l'esprit de cette secte orgueilleuse ; et qui cherchant avant toutes choses à dominer dans la religion, n'oubliait pas son intérêt et son profit : « Car, dit l'Évangile, ils étaient avares. Ils débitaient fastueusement qu'ils avaient la clef de la science, et ne permettaient à personne d'être aussi savant qu'eux. » L'ignorance du peuple étant utile à leurs vues, ils la favorisaient. Jaloux du nom de maîtres, et voulant l'être à meilleur titre qu'à celui de disciples eux-mêmes de Moïse, il fallut ajouter à la loi où cependant tout était écrit jusque dans le moindre détail, il fallut interpréter la loi qui cependant était bien claire, et lui donner des interprétations utiles à leurs intérêts, qu'encore une fois ils n'oubliaient pas : « N'enseigner que ce qu'on avait enseigné de tous

les temps dans la nation en lisant Moïse plutôt qu'en l'expliquant, » leur parut une faiblesse dans la doctrine, une entreeprise qui leur sembla digne de l'esprit et de la science qu'ils s'attribuaient, et de la réputation qu'ils avaient en effet parmi le peuple, fut de faire comme une nouvelle loi, tant ils avaient altéré l'ancienne; et dans cette nouvelle discipline des mœurs de faire entrer toutes sortes de pratiques petites et superstitieuses, en les substituant à la sainteté et à la gravité des préceptes du Seigneur.

Malheur à nous au milieu de qui cet esprit est passé avec ses œuvres, et au milieu de qui il faudrait que Jésus-Christ parût de nouveau pour réprimer la hardiesse des uns, et instruire l'ignorance des autres. Au lieu de la piété enseignée de Jésus-Christ, et laissée à son Église comme un riche dépôt, on n'y voit que la piété autrefois prêchée par les pharisiens, et introduite dans les synagogues pour en être la ruine, après en avoir été la honte. Que voit-on en effet aujourd'hui, comme au temps où Jésus-Christ parut dans la Judée? Que de gens à qui Jésus-Christ reprocherait encore de sa bouche, et à qui aussi son Évangile le reproche, qui, laissant ce qu'il y a de grave, d'essentiel, de sanctifiant dans la loi, s'attachent à mille petites pratiques de dévotion, dont ils composent leur piété, dont ils disent, s'en faisant

gloire : C'est ma dévotion, petites dévotions auxquelles ils sont fidèles jusqu'au scrupule; qu'ils pratiquent à temps et à contre-temps; pour lesquelles ils s'échauffent jusqu'à regarder à peine comme chrétiens, je ne dis pas ceux qui méprisent ces pratiques, mais ceux qui ne s'y assujettissent pas?

Qu'importe au démon, pourvu qu'il trompe les hommes et qu'enfin il les perde, de quelle manière il le fasse? Mais rien n'est plus sûr pour ses desseins, que de nous faire couvrir d'un peu d'extérieur de piété le défaut des vertus chrétiennes, et l'iniquité de la vie. On laisse ce qu'il y a d'important, de vraiment sanctifiant, et d'expressément commandé dans la religion, *reliquistis quæ graviora sunt legis* (Matth. 23, 23.), pour des choses peut-être bonnes en elles-mêmes, mais qui ne sont pas commandées par la loi, pour des choses qui seraient saintes pour des saints, mais qui ne servent de rien à ceux qui ne le sont pas : laissant ce qu'il y a de pesant et de dur à la nature dans la loi, comme la pénitence et la vie laborieuse, sans quoi cependant on n'entrera pas dans le royaume des cieux, et sans quoi par conséquent on n'a pas la vraie piété, *reliquistis quæ graviora sunt legis* : on s'attache à des petites pratiques, et on les multiplie. Laisant là, au grand scandale du public, les devoirs de son état où il y aurait beaucoup de bien à faire.

Cet homme suit un genre de piété que la religion ne lui demande pas, et que son état ne souffre point.

Des gens sans esprit de miséricorde, *reliquistis misericordiam*, *ibid.* Des gens qui avec beaucoup de bien ne donnent rien, ou donnent trop peu; qui par conséquent laissent souffrir le pauvre, laissent toutes les œuvres de charité languir, et les établissemens de miséricorde tomber; des gens sans esprit de miséricorde qui laissent opprimer le faible, qui ne prennent pas en main la cause du juste et de l'innocent, par cette mauvaise raison du monde, qu'il ne faut pas pour servir les autres se nuire à soi-même et se faire des ennemis; des gens qui ne savent ce que c'est que donner aucun secours spirituel à leurs frères, cherchent à se cacher à eux-mêmes ce fonds mauvais par quelqu'une de ces pratiques qui sont belles aux yeux des hommes. Des hommes cruels jusqu'envers leurs pères et leurs mères, mettront leur dévotion, comme ceux qu'instruisaient les pharisiens, à faire des dons aux autels. O prodige de séduction!

Des gens qui violent en tout la justice, *reliquistis iudicium*. Des hommes qui prêtent à usure, des gens qui vendent à un prix excessif, ce qui est une excessive injustice et un vol public; des gens qui retiennent le bien de celui-ci et de celle-là, qui ont fait entrer ce bien dans leur né-

goce ou dans l'acquisition de leurs terres, feront à de certaines heures des lectures dans leur cabinet, et réciteront tous les jours des prières en l'honneur de plusieurs saints; des femmes qui ne paient; ni marchand, ni ouvrier, ni domestique; qui font souffrir les créanciers, et s'en font maudire; qui se laissent traîner à tous les tribunaux avec mille clameurs contre la dévotion et les dévots, auront leur confesseur déclaré et connu entre les célèbres, seront dévotes à la confession et à la communion de tous les huit jours: cela accompagné d'une prière plus longue dans le temple, et terminé par une aumône fastueuse au sortir de l'église.

Des gens qui auront, pour ainsi dire, abandonné la religion, *reliquistis fidem*, *ibid.* Cet homme décrié pour ses débauches, cette femme trop connue par ses intrigues, cette autre qui passe sa vie au jeu et dans les divertissemens du siècle, et celui-ci homme du peuple sans mœurs et sans honneur, auront chacun leur dévotion, qui fera dire d'eux au jour de leur mort: Il avait une certaine piété, Dieu lui aura fait miséricorde, pendant qu'il sera mort dans le crime et dans un crime de toute sa vie. Enfin presque tous les gens du monde cherchent à compenser leur peu de piété et leur vie toute mondaine, par de certains exercices de piété qui coûtent peu et éblouissent beaucoup. Exercices de piété,

comme d'entendre la messe tous les jours, d'assister souvent au salut, dont je recommanderai certainement la pratique à tous les fidèles, mais dont je dirai avec Jésus-Christ, à ceux qui ont des oreilles pour entendre : Il faut faire ces choses, et ne pas omettre les autres : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere, ibid.*

2°. Les Juifs observaient les préceptes de la loi et les cérémonies du culte; mais alors même, selon l'expression du prophète, leur cœur n'était pas droit devant Dieu. La crainte qui dominait en eux pour leur faire observer la loi, n'était pas la crainte d'offenser un Dieu bon et aimable, la crainte de déplaire à un Dieu que tout engage à servir; mais la crainte d'être punis et de se rendre malheureux eux-mêmes, en violant cette loi terrible. Tel était l'esprit juif. Leur crainte était bonne, et plutôt à Dieu qu'elle régnât dans le christianisme! on n'y verrait pas tant de désordres.

Mais enfin cette crainte, qui retiendrait les esprits, et empêcherait tant de violemens de tous les préceptes, ne suffirait pas pour être dans la véritable piété. Que la crainte des supplices de l'enfer, dont l'Évangile menace, retire celui-ci du crime et celle-là de sa vie mondaine, cela est bon. Que cette même crainte, en retirant l'un du crime, l'autre d'une vie qui n'est pas innocente, les mette l'un et l'autre dans la pratique

des lois de l'Église, et dans un certain train de dévotion, cela est bon; mais cela ne suffit pas. Il faut passer de l'état d'esclave à l'état d'enfant; il faut, après avoir commencé par l'esprit de crainte, finir par l'esprit d'amour: c'est la substance de la religion, c'en est le fonds, c'est toute la justice de l'Évangile et la vraie piété aux yeux de Dieu.

Je dis donc deux choses: que pour être dans la justice évangélique et vraiment pieux aux yeux de Dieu, il faut ne point violer les préceptes de la loi, et vivre dans la piété par l'esprit de la piété. Quelle idée a-t-on de la piété, quand on en fait honneur à des gens qui mènent une vie comme celle du monde, opposée à tous les devoirs de la piété; si d'ailleurs une personne se conserve pure des grands crimes, et qu'elle ait avec cela une vertu connue, comme d'être charitable envers les pauvres, ou de n'être pas médisante? Quelle idée a-t-on dans le monde de la piété, quand on l'accorde jusqu'à des gens qui sont engagés dans un crime, si d'ailleurs ils paraissent respecter le reste de la loi, et qu'ils joignent à cela un peu plus de fréquentation du temple et des saints exercices? Comme si la piété chrétienne souffrait un seul crime, quand ce crime serait sans suite, et qu'il ne fût pas écrit dans la loi évangélique: Que quiconque viole cette loi sainte dans un seul point essentiel, est coupable du violement entier de la

loi : *Offendat in uno, factus est omnium reus.* (Jac. 2. 10.) Ainsi si vous êtes impur, si vous êtes injuste, fussiez-vous d'ailleurs charitable, bienfaisant aux pauvres, bien parlant de tout le monde, disposé à pardonner une injure, et outre cela assidu au service divin, cherchant les occasions de faire encore mieux; vous êtes par cette seule tache de votre vie un violateur de la loi de Dieu, bien éloigné de la piété : *Offendat in uno, factus est omnium reus.* Vous n'êtes ni médisant, ni emporté, ni vindicatif; mais vous avez, homme du peuple, une faiblesse, qui est de boire avec excès, ou de proférer à tout propos de ces paroles dont saint Paul a dit qu'elles ne conviennent pas à un chrétien. La loi chrétienne se plaint encore de vous comme d'un transgresseur; et il n'y a point pour vous de rang dans la piété, même le plus bas, quand avec cela, comme il n'est pas rare, vous auriez de bons sentimens et une continue pensée de vous corriger de ce que vous appelez votre faiblesse : *Offendat in uno, factus est omnium reus.*

Vous n'êtes ni l'un ni l'autre aussi éloignés du royaume de Dieu que ceux qui ont plusieurs vices à la fois, ni que ceux qui, avec un seul vice, n'ont ni ces bons sentimens, ni ce penchant à la piété; mais vous n'êtes pas écrits parmi les justes. Il faut pour cela garder toute la loi.

Ce n'est pas en vous un mau-

vais fonds, un amour pour le crime, un goût pour le vice. C'est votre tempérament que vous retenez encore en bien des choses; c'est une faiblesse dont vous êtes même assez fâché; c'est une coutume dont vous travaillez même à vous corriger; et il vous semble que la piété dans de certaines choses ne vous coûte rien. Ce que vous appelez, en adoucissant les termes, coutume, faiblesse, tempérament, dès que vous en suivez l'impression en des choses de conséquence qui sont contre la loi de Dieu, ne permet pas qu'on vous range parmi les serviteurs de Dieu. Quand vous vous serez corrigé, vous faisant plus de violence, et vous servant pour cela du goût que vous avez pour la piété dans tout le reste, alors votre nom sera écrit dans le livre de vie et parmi les justes du Seigneur.

Ce n'est, ni votre tempérament, ni une faiblesse habituelle en vous, ni absolument votre coutume: c'est l'occasion, c'est un malheur, c'est une certaine facilité, c'est un engagement du monde qui vous entraîne de temps en temps dans quelque débauche, dans des choses licentieuses, et criminelles pour tout dire; mais vous vous en repentez le moment d'après; mais vous vous en confessez autant de fois avec une bonne résolution, ce vous semble, de n'y plus retourner; vous compensez chaque jour ces fautes par quelque bonne œu-

vre : n'est-ce pas là avoir de la piété? Non, la vraie piété ne souffre point ces alternatives, elle est corrigée de ces faiblesses. Toujours capable de se laisser aller au mal (car quel homme ne l'est pas jusqu'à la fin?), cela ne lui arrive point néanmoins; parce qu'outre qu'elle fuit les occasions, et qu'elle prend toutes sortes de précautions, l'habitude avec l'amour du bien qui est en elle, la préserve de ces chutes. Et si, par un effet de la faiblesse humaine, la piété, dans quelque occasion, s'est tout-à-fait écartée des sentiers de la vertu, elle y rentre bientôt, et en fait pénitence pour n'y plus retourner.

Nous avons une idée trop basse et trop charnelle de la justice chrétienne, de croire qu'elle se conserve parmi toutes ces prévarications, parmi toutes ces chutes et ces rechutes. L'Évangile ne nous donne pas lieu de penser de cette sorte, et on n'en pensait pas en effet ainsi dans les temps plus anciens; mais avec le relâchement des mœurs est venue l'erreur, et l'erreur sur ce point nous a possédés. On donne aujourd'hui le nom de la piété non-seulement à ceux qui n'en font pas toutes les œuvres, mais à celles qui ne prennent pas même la peine de paraître pieuses : on leur fait honneur de rejeter ce nom, et on dit de cette prétendue modestie : voilà la vraie piété, en voilà le vrai modèle pour des personnes du monde. Le nom

de la piété est donné dans notre siècle à tous ceux qui sont moins méchans, mais qui, avec le peu de piété qu'ils ont, étant moins méchans, auraient été autrefois sévèrement repris dans les assemblées du peuple de Dieu, et enfin en auraient été mis dehors. Le nom de la piété est aujourd'hui en proie à quiconque veut faire, pour l'avoir, une seule des œuvres de la piété. Pensons mieux, mes frères, en pensant par principe, et nous décidant par les règles.

Je déclare d'abord que je pense favorablement de tous ceux qui font l'œuvre extérieure de la piété. Je les en congratulate au nom de l'Église qu'ils édifient et qu'ils consolent de l'irréligion de tant d'autres. Mais c'est à eux de voir avec eux-mêmes s'ils s'éloignent du mal, et s'ils font le bien dans l'esprit judaïque, qui est la crainte seule; ou si c'est par l'esprit des enfans de Dieu, qui est l'amour. Voyez encore une fois quel esprit vous porte à observer les préceptes. Quand vous vous défendez de violer la loi de Dieu et les commandemens de son Église, voyez si c'est la crainte d'offenser un si bon père, si c'est la crainte d'affliger une si bonne mère, ce qui appartient à l'amour. Voyez, quand vous vous éloignez des vanités et des plaisirs du siècle, et en un mot, de la vie du monde, si c'est moins la crainte de périr avec ce monde, que le goût pour la piété. Voyez, en effet, si en

servant le Seigneur vous le goûtez, et tout ce qui est de son service. Examinez dans les tentations de la vie ce qui vous a déterminé à ne point commettre d'infidélité, si c'est la crainte des peines du péché, même dans cette vie, ou si c'est les engagements de religion que vous avez avec Dieu. Voyez dans ces affaiblissements, dans ces dégoûts qui prennent de temps en temps à l'homme, si ce qui vous ramène, c'est plutôt les promesses que les menaces de Jésus-Christ, si c'est plutôt le ciel ouvert que l'enfer mis devant vos yeux. Voyez si vous craignez de n'avoir pas ce cœur droit devant Dieu, et si dans cette crainte vous demandez à Dieu avec David, homme évangélique avant l'Évangile, de vous éprouver, de sonder votre cœur, de vous interroger lui-même par quelque affliction, pour voir si, croyant être dans les voies de la justice chrétienne, vous n'êtes pas en effet dans la voie des justices de la loi. Voyez si quand il vous arrive quelque affliction pour le service de Dieu, ou de quelque autre manière, loin d'être ébranlé, vous ne sentez pas une certaine consolation à souffrir ainsi quelque chose pour Dieu, ou de la main de Dieu. Voilà les caractères certains de la vraie piété; et, selon que nous les trouvons plus ou moins en nous, notre piété tient plus ou moins de l'incertitude au fond des cœurs.

3^e. Le caractère le plus propre

des Juifs, c'était d'être des hommes de la terre : là se bornaient leurs espérances, là était leur cœur. Nul sentiment élevé ne les poussait, nulle vue du royaume des cieux ne les animait. S'ils observaient fidèlement les cérémonies du culte de ces temps-là, c'était pour les récompenses terrestres qui étaient attachées à cette fidélité : s'ils gardaient exactement les préceptes de la loi, c'était pour les bénédictions de la loi : s'ils évitaient de violer ses défenses, s'ils portaient, instruits par les pharisiens, leur attention là-dessus jusqu'à des précautions ridicules, c'était dans la même vue d'éloigner d'eux les malédictions de la loi qui étaient pour la terre. Une chose trompait le Juif charnel, c'était la lettre de la loi qui parlait en effet bien davantage des biens de la terre que de ceux du ciel, et les inculquait plus fortement. Je vous ai expliqué plus d'une fois ce mystère. Mais enfin ceux qui étaient trompés, c'étaient ceux qui n'avaient pas en eux l'esprit de la piété; car les justes et les saints de la loi, élevés par l'élévation de leur cœur à Dieu, ne cherchaient que lui au ciel et son royaume. Les justes de la loi et des temps plus anciens, témoin David et les patriarches, au milieu de l'abondance des choses de la terre, cherchaient la cité permanente et le vrai repos.

Appartenons - nous sur ce point à la loi, ou à l'Évangile ?

Sommes-nous Juifs ou chrétiens dans les vues et les fins de notre piété? Que ce soit nos discours et nos œuvres elles-mêmes qui nous le disent : que ce soit nos sollicitudes, nos agitations, les différens mouvemens que nous sentons en nous, qui nous apprennent ce qui en est; car, dit le Fils de Dieu, celui qui est de la terre parle des choses de la terre, goûte les choses de la terre, et les cherche. En servant Dieu selon les règles de notre religion, cherchons-nous, je ne dis pas uniquement, mais en premier lieu, le royaume des cieux et sa justice, et ne nous proposons-nous pas tantôt l'utilité et le repos de la vie, et tantôt les honneurs mêmes de la dévotion? On accuse la piété de nos jours de chercher jusqu'aux plaisirs de la terre, et de ne rejeter que les voluptés grossières et les divertissemens trop indécens : on accuse la piété de notre siècle d'être plus ambitieuse, de chercher à la suite de Jésus-Christ, mais d'une manière plus dévote, les premières places de l'Église et de l'État pour ses enfans, d'en faire le principal objet de ses prières : on accuse la piété de nos jours d'être plus attachée à ses intérêts, d'être plus avide de toutes les espèces de biens de la terre, plus ingénieuse à les amasser, toujours par des raisons tirées de la piété : on accuse la piété de notre siècle d'être aussi attachée au siècle présent, aux biens qu'elle y pos-

sède, à des enfans, à une famille; d'être aussi attachée à la vie par les commodités dont elle jouit, et par les douceurs qu'elle a su s'y procurer. Si ce sont là les défauts de notre piété, avec de la piété, en avons-nous? ou notre dévotion est-elle autre chose que la piété juive?

La piété juive, dans l'affluence des biens de la terre, disait : heureux celui qui a toutes ces choses ! La piété, chrétienne par avance dans les temps du judaïsme, disait au milieu de tous ces biens : heureux celui dont le Seigneur est le Dieu ! Et en effet, la piété véritable dans tous les temps a été réduite à Dieu, au ciel et sur la terre, comme David le disait et le sentait. Enfans de Dieu à meilleur titre que ces justes mêmes des temps anciens : enfans de Dieu à qui il n'est plus parlé que du ciel et de Dieu dans le ciel pour récompense : enfans de Dieu, dont la religion leur prêche le mépris des biens de la terre, leur en interdit les consolations, leur en ôte jusqu'à la vue par la foi qui nous transporte dans les choses qui ne se voient point encore : enfans de Dieu, dont la religion a toutes ses espérances dans la vie future ; si avec cela nous aimons la vie présente, attachés par ses biens ; si nous y avons établi notre repos ; si nous y mettons notre bonheur ; si nous craignons tant d'en sortir ; si nous nous y trouvons bien, jusqu'à

donner, pour y demeurer heureux et comblés de biens, notre portion de l'héritage céleste, nous manquons à notre religion tout entière, nous n'en avons pas l'esprit. Si nous n'aimons que la terre, nous n'avons point de part à la promesse divine, nous n'en aurons point à l'héritage des enfans de Dieu : comment aurions-nous de la piété, même avec tout l'extérieur de la piété? Non, en cherchant ainsi les choses de la terre dans notre piété, nous ne sommes pas les citoyens des saints, les domestiques de Dieu, ses héritiers, cohéritiers de son Fils. Au milieu de l'Église, avec un nom de piété, nous sommes enfans étrangers, comme était la race charnelle d'Abraham.

Comprenez-le une fois, mes frères, et comprenez-le tous. L'écorce de la piété, ce sont les vertus qui paraissent aux yeux des hommes, qui trop souvent cherchent la récompense des hommes. Le fonds de la piété chrétienne, en faisant le bien et fuyant le mal, c'est l'espérance avec le désir du siècle à venir, et de la récompense qui nous y attend. (Sermons choisis, t. 5. Voyez le père Bourdaloue, dans le second tome de sa dominicale, et dans le premier tome de ses pensées; le père Cheminai, dans ses sermons du service de Dieu et de la sainteté de vie; le père Massillon, dans son sermon du véritable culte; le père la Boissière, dans son sermon de la dévotion; le

père la Rue et le père Giroust.)

DÉVOTION.

SECOND SERMON ABRÉGÉ.

Populus hic labiis me honorat;
cor autem eorum longe est à
me.

*Ce peuple m'honore des lèvres ;
et son cœur est loin de moi.*
(Matth. 15, 8.)

Voici, N..., la nouvelle alliance, c'est-à-dire la religion du cœur établie; le culte spirituel élevé sur les ruines de la superstition et de l'hypocrisie; l'obéissance et la miséricorde préférées aux offrandes et aux victimes; l'esprit qui vivifie, opposé à la lettre qui tue; la chair qui ne sert de rien, rejetée; la piété qui est utile à tout, annoncée..., la religion des sens, ou condamnée dans ses abus, ou réglée dans ses usages... Voici les règles de la religion solide, de la piété chrétienne, et l'esprit du véritable culte que combattent deux erreurs opposées. Il est des fidèles qui se font honneur de mépriser toutes les pratiques extérieures de piété, qui les traitent de dévotions populaires, et nous disent sans cesse que Dieu ne regarde que le cœur, et que tout le reste est inutile; première erreur. Il en est d'autres qui négligent l'essentiel de la loi, mettent en ces vains dehors toute leur religion et toute

leur confiance ; seconde erreur. Ne rejetez pas les pratiques extérieures du culte et de la piété ; ce serait un orgueil et une singularité blâmable, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en vérité. Ne comptez pas sur cet extérieur, jusqu'à croire que sans vous appliquer à purifier votre cœur et à régler vos mœurs, cet extérieur tout seul suffira pour vous rendre agréables à Dieu ; ce serait l'erreur des pharisiens, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en esprit. Ne méprisez pas l'extérieur du culte et de la piété ; n'en abusez pas : voilà tout le dessein de ce discours.

PREMIER POINT.

Je suppose d'abord que le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, et sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur, et se consomme tout entier dans le cœur. Adorer l'Être souverain, contempler ses divines perfections, s'unir à lui par les saints mouvemens d'un amour pur et parfait ; la louange, la bénédiction, l'action de grâces, c'est toute la religion des esprits bienheureux ; c'est celle des justes qui nous ont précédés avec le signe de la foi ; c'eût été la religion de l'homme innocent, dit saint Augustin, si, déchu de cet état de justice où il avait d'abord été créé, on ne l'eût pas condamné à ramper sur la terre, et à ne pouvoir plus s'élever à son Créateur, que par le ministère des mêmes créa-

tures qui l'en avaient éloigné.

Successeurs de son infidélité, nous le sommes de sa peine ; enfans d'un père charnel, nous naissons charnels comme lui : notre âme enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère ; il faut à notre culte des objets sensibles qui aident notre foi, qui réveillent notre amour, qui nourrissent notre espérance, qui facilitent notre attention, qui sanctifient l'usage de nos sens, qui nous unissent même à nos frères. Telle est la religion de la terre, ce sont des symboles qui nous fixent, qui nous purifient, qui nous réunissent...

Les hommes ne peuvent donc se passer d'un culte extérieur, qui les réunisse, qui les discerne des infidèles et des errans, qui édifie même leurs frères, qui soit une confession publique de leur foi... Cependant ce n'est pas l'hérésie seule qui a prétendu borner tout le culte à l'intérieur, et regarder toutes les pratiques sensibles comme des superstitions populaires ou des dévotions inutiles... Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété est dans le cœur..., et que les devoirs du christianisme sont plus spirituels, plus sublimes, plus dignes de la raison, que tout ce détail de dévotion auquel on assujettit les simples : c'est-à-dire, que la sagesse du monde oppose trois prétextes pour autoriser une si dangereuse illu-

sion ; l'inutilité de l'extérieur, faible simplicité de l'extérieur, l'abus de l'extérieur. Combattons ces prétextes , et établissons l'utilité, la sagesse et le véritable usage du culte extérieur.

1°. Vous nous opposez en premier lieu , que l'essentiel de la dévotion est dans le cœur, et que tous ces dehors sont inutiles. Mais je pourrais vous demander d'abord : en bannissant cet extérieur que vous croyez si inutile, êtes-vous du moins fidèle à cet essentiel auquel vous vous retranchez ? En méprisant tout ce que vous croyez de surcroît dans la religion, accomplissez-vous du moins tout ce dont la loi de Dieu vous fait un devoir indispensable ? En croyant qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, le lui donnez-vous du moins, tandis que tous les dehors sont encore au monde ? J'en appelle ici à votre conscience. Glorifiez-vous Dieu dans votre corps, et ne le faites-vous pas servir à des passions injustes ? Remplissez-vous tous vos devoirs de père , d'époux , de maître , d'homme public, de chrétien ? N'avez-vous rien à vous reprocher sur l'usage de vos biens, sur les fonctions de vos charges, sur la nature de vos affaires, sur le bon ordre de vos familles ? Portez-vous un cœur libre de toute haine, de toute jalousie, de toute animosité envers vos frères ? Leur innocence, leur réputation, leur fortune ne perd-elle jamais rien

par vos intrigues ou par vos discours ? Préférez-vous Dieu à tout ; à vos intérêts, à votre fortune, à vos plaisirs, à vos penchans ; et la perte de tout ne vous paraît-elle rien à l'égal de lui déplaire ? Vous renoncez-vous sans cesse vous-même ? Vivez-vous de la foi ? Ne comptez-vous pour rien tout ce qui passe ? Regardez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu ? Gémissiez-vous sur les égaremens de vos mœurs passées ? Portez-vous un cœur pénitent, humilié, brisé sous un extérieur encore mondain ? Avez-vous horreur de la seule apparence du mal ? en fuyez-vous les occasions ? en cherchez-vous les remèdes ? Voilà cet essentiel que vous nous vantez tant ; y êtes-vous fidèle ? Non, mes frères, il n'est que les âmes livrées au monde et à ses amusemens, qui nous redisent sans cesse qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, et que c'est là l'essentiel : c'est que comme il est visible qu'elles ne lui donnent pas les dehors, il faut, pour se calmer, qu'elles tâchent de se persuader que les dehors ne sont pas nécessaires, et qu'elles se retranchent sur le cœur, qui ne nous est jamais connu à nous-mêmes, et sur lequel il est bien plus aisé à chacun de se méprendre.

Mais quand le cœur est enfin réglé, et qu'on a donné à Dieu sincèrement son amour et ses affections : ah ! on ne s'avise guère de lui disputer les dehors et la profession extérieure des

sentimens de salut qu'il nous inspire. C'est le sacrifice du cœur et des passions qui coûte, et qui fait la grande difficulté de la vertu : ainsi quand une fois on en est venu là, tout le reste ne coûte plus rien, tout s'applanit, tout devient facile ; tous les attachemens extérieurs n'ayant plus de racine dans le cœur, tombent d'eux-mêmes, et ne tiennent plus rien. Aussi on voit bien tous les jours des personnes dans le monde, lesquelles avec un cœur encore mondain et dérégulé, font des œuvres extérieures de piété, remplissent des devoirs publics de miséricorde, soutiennent des œuvres saintes ; les âmes même les plus mondaines et les plus engagées dans les passions, mêlent d'ordinaire à leurs plaisirs et à leurs faiblesses honteuses quelques œuvres extérieures de religion et de miséricorde, pour se calmer dans une vie toute criminelle, ou pour s'en diminuer à elles-mêmes l'horreur et l'infamie ; mais on n'en voit point qui, après avoir donné sincèrement leur cœur à Dieu, rompa tous les attachemens des passions et éloigné toutes les occasions du crime, ne donnent aucune marque extérieure de leur changement, persévèrent dans les mêmes liaisons, les mêmes plaisirs, les mêmes inutilités, le même éloignement des choses saintes et des devoirs extérieurs de la piété, ne changent rien au dehors, et bornent toute leur conversion à un chan-

gement chimérique qui ne paraît point, tandis que tout ce qui paraît est encore le même. Ah ! il en coûterait trop pour ne pas donner des témoignages extérieurs de respect au Dieu qu'on aime et qu'on adore ; on se reprocherait de n'avoir pas assez d'empressement pour tout ce qui tend à l'honorer ; à peine la religion fournit-elle assez de moyens et de pratiques, pour satisfaire à l'amour d'un cœur fidèle. En un mot, on peut bien avec un cœur encore mondain, remplir quelques devoirs extérieurs de piété ; mais quand le cœur est une fois chrétien, on ne saurait plus se les interdire.

D'ailleurs, la même loi qui nous oblige de croire de cœur, nous ordonne de confesser de bouche, et de donner des marques publiques et éclatantes de notre foi et de notre piété. Premièrement, pour rendre gloire au Seigneur, à qui nous appartenons, et reconnaître devant tous les hommes, que lui seul mérite nos adorations et nos hommages. Secondement, pour ne pas cacher par une ingratitude criminelle les faveurs secrètes dont il nous a comblés, et porter tous les témoins de ses miséricordes sur nous à joindre leurs actions de grâces aux nôtres. Troisièmement, pour ne pas retenir la vérité dans l'injustice par une timidité indigne de la grandeur du maître que nous servons, et injurieuse à la bonté de Dieu qui nous a éclai-

rés. Quatrièmement, pour édifier nos frères, et les animer à la vertu par nos exemples. Cinquièmement, pour encourager les faibles, et les soutenir par notre fermeté contre les discours insensés du monde, et les dérisions publiques qu'on y fait de la vertu. Sixièmement, pour réparer nos scandales, et devenir une odeur de vie, comme nous avons été une odeur de mort. Septièmement, pour consoler les justes, et les porter par le spectacle de notre changement à bénir les richesses de la miséricorde divine. Que dirai-je enfin, pour confondre les impies et les ennemis de la religion, et les forcer de convenir en secret qu'il y a encore de la vertu sur la terre.

Voilà cet extérieur que vous croyez si utile : cependant, c'est ainsi que les justes de tous les temps ont opéré leur salut, en se discernant du monde par leurs mœurs, par leurs maximes, par la décence et la modestie des parures, par la fuite des plaisirs publics, par un saint empressement pour tous les devoirs extérieurs du culte et de la piété. Vous-même qui paraissez faire si peu de cas des dehors de la vertu, vous les exigez pourtant des serviteurs de Dieu ; et dès qu'ils imitent les mœurs et les manières du monde, et qu'ils n'ont rien au-delors qui les distingue des autres hommes, vous devenez le premier censeur de leur piété : vous dites qu'on les canonise à bon

marché, qu'il est aisé de servir Dieu et de gagner le ciel à ce prix là, et que vous seriez bientôt un grand saint s'il n'en fallait pas davantage ; et dès là vous tombez en contradiction avec vous-même, et vous vous confondez par votre propre bouche.

2°. Mais voici un nouveau prétexte que la fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte et de la piété ; on y trouve de la simplicité et de la faiblesse. La fréquentation régulière des sacrements, les devoirs de la paroisse, les prières communes et domestiques, la visite des lieux de miséricorde, le zèle pour les entreprises de piété, certaine régularité dans la parure, l'assistance journalière aux mystères saints, la sanctification des jours solennels, le respect pour les lois de l'Église, l'exactitude à observer certaines pratiques saintes : tout cela, on veut que ce soit la religion du peuple : on n'y trouve pas assez d'élévation et de force : on voudrait une religion qui fit des philosophes et non pas des fidèles : on dit qu'il faut laisser ces petites dévotions à un tel et à une telle, dont l'esprit n'est pas capable d'aller plus haut, et on croit faire honneur à sa raison en déshonorant la religion même.

Mais, vous qui nous tenez ce langage, le dérèglement de vos mœurs, et la bassesse de vos passions ne dément-elle pas un peu cette prétendue élévation,

et cette force qui vous fait tant regarder les pratiques extérieures de piété comme le partage des âmes faibles et vulgaires ? C'est ici qu'il faudrait se piquer de raison, d'élévation, de grandeur et de force : je vous trouve tous les défauts des âmes les plus basses et les plus viles ; emporté jusqu'à la puérilité , envieux jusqu'à la faiblesse , voluptueux jusqu'à la dissolution : je vous trouve une âme toute de boue qu'un plaisir entraîne , qu'une affection abat , qu'un vil intérêt corrompt , qu'une lueur de prospérité transporte , que le seul instinct des sens guide comme les animaux sans raison : je ne vois en vous rien de grand , rien d'élevé , rien de digne de la force et de la sublimité de la raison ; et il vous sied bien après cela de nous venir dire , qu'il faut laisser aux esprits faibles et aux âmes vulgaires tout ce détail de dévotion extérieure.

La véritable force et la seule élévation de l'esprit et du cœur , consiste à maîtriser ses passions , à n'être pas esclave de ses sens et de ses désirs , à ne pas se laisser conduire par les caprices de l'humeur et les inégalités de l'imagination , à étouffer un ressentiment et une secrète jalousie , à se mettre au-dessus des événemens et des disgrâces : voilà ce qui fait les grandes âmes , les esprits forts et élevés ; et voilà où en sont les justes que vous méprisez tant , que vous regardez comme des esprits fai-

bles et vulgaires. Ce sont des âmes fortes qui pardonnent les injures les plus sensibles ; qui prient pour ceux qui les calomnient et qui les persécutent ; qui ne sentent les mouvemens des passions que pour avoir plus de mérite en les réprimant ; qui ne se laissent pas corrompre par un vil intérêt ; qui ne savent pas sacrifier le devoir , la vérité , la conscience à la fortune ; qui rompent généreusement les liens les plus tendres et les plus chers , dès que la foi leur en a découvert le danger ; qui se disputent les plaisirs les plus innocens ; qui sont des héros contre tout ce qui a l'apparence du mal ; mais qui dans la religion sont simples , humbles , dociles , et font gloire de leur docilité et de leur simplicité prétendue. Prudens pour le mal , et simples pour le bien ; vous au contraire , vous êtes plus faible que les âmes les plus viles et les plus vulgaires , quand il s'agit de modérer vos passions : votre raison , votre élévation , la force de votre esprit , votre prétendue philosophie , tout cela vous abandonne ; vous n'êtes plus qu'un enfant , que le jouet des passions les plus basses et les plus puérides , qu'un faible roseau que les vents agitent à leur gré ; mais sur les devoirs de la religion , vous vous piquez de singularité , d'élévation et de force : c'est-à-dire , vous voulez être fort contre Dieu , et vous êtes faible contre vous-même. D'ailleurs , vous regardez les

usages de la religion comme des pratiques populaires...

Ce qui vous abuse, c'est que vous avez une grande idée du monde, de ses vanités, de ses pompes, de ses honneurs, de ses occupations; et que vous ne voyez pas des mêmes yeux les devoirs de la religion. Mais une âme fidèle que la foi place dans un point d'élévation, d'où le monde entier et toutes ses grandeurs ne lui paraissent plus qu'un atome; elle regarde tout ce qui se passe ici-bas, ces grands évènements qui semblent ébranler l'univers, ces révolutions qui remuent tant de passions différentes parmi les hommes, ces victoires célébrées par tant de bouches, et qui changent la destinée de tant de peuples, elle les regarde comme des changemens de scène, qui ne surprennent et n'amusent des spectateurs oiseux et trompés, que parce qu'ils ne voient pas le faible artifice, et le ressort puéril et secret qui les fait mouvoir, et qui en cache le méprisable mystère. Voilà comme l'esprit de Dieu et l'esprit du monde jugent différemment; comme les justes trouvent vain et puéril ce qui vous paraît si grand et si merveilleux; et comme vous traitez de médiocrité et de petitesse, ce qui leur paraît uniquement digne de la grandeur et de l'excellence de l'homme.

Et quand je dis les justes, ne croyez pas que je me borne à ceux qui vivent parmi nous, et

dont vous méprisez si fort la fidélité extérieure, comme la suite d'un caractère faible et borné: je parle des justes de tous les siècles, des plus grands hommes que la religion ait eus, des premiers disciples de la foi, de ces héros de la grâce, que les païens eux-mêmes étaient forcés de respecter, et qui ont poussé plus loin la grandeur d'âme, l'élévation, la véritable sagesse, que toute la philosophie de Rome ou d'Athènes.

Oui, ces hommes si généreux au milieu des tourmens, si intrépides devant les tyrans, si insensibles à la perte des biens, des honneurs, de la vie, étaient des hommes simples, religieux, fervens; un docteur et un prophète répondaient parmi eux comme l'idiot aux bénédictions communes; un Paul et un Barnabé, ces hommes qu'on prenait pour des dieux, allaient rendre leurs vœux dans le temple, comme le simple peuple; les grands apôtres eux-mêmes, pleins de cet esprit qui est le Seigneur des sciences et la source des lumières, venaient à l'heure ordinaire adorer avec le reste des Juifs; et pour être spirituel, il ne fallait pas alors avoir une autre foi que le peuple.

Non, plus je remonte vers la source, plus je trouve de simplicité dans le culte; vous y voyez une piété tendre, brûlante, unanime, qui cherchait à se répandre sur des pratiques sensibles, et à se consoler par ces marques mutuelles de foi et

de religion : les fideles assembles offraient tous ensemble au Seigneur un sacrifice de louange dans des hymnes et des cantiques spirituels ; ils celebraient avec une sainte ferveur ces repas communs de charite , qui precedaient les saints mysteres , et ou dans la simplicite de la foi , chacun mangeait avec action de grace ; ils se donnaient le baiser de paix , en soupirant apres cette paix inalterable qu'ils n'attendaient pas dans le monde , et cette union eternelle que la charite devait consommer dans le ciel ; ils lavaient les pieds de ceux qui evangelisaient les biens veritables , et les arrosaient de leurs larmes ; ils traversaient les royaumes et les provinces , pour avoir la consolation de s'entretenir avec un disciple qui eut vu Jesus-Christ ; ils recevaient dans leurs maisons les hommes apostoliques , comme des anges de Dieu , et leur offraient les effusions sinceres de leur charite : leurs familles etaient des eglises domestiques , ou les fonctions les plus communes devenaient des actes de religion ; des prieres pures et simples , mais pleines de foi ; des moeurs innocentes ; des enfans instruits a connaitre , a adorer le Dieu du ciel et de la terre , a esperer en Jesus-Christ , et a le confesser genereusement devant les tyrans ; un detail de candeur , de fidelite , de crainte du Seigneur ; voila les voies les plus sublimes et tous les raffinemens de leur pieté : cependant ces hommes

simples , c'etaient les fondateurs de la foi , les temoins , la plupart de la resurrection de Jesus-Christ , les premiers martyrs de l'Eglise ; des hommes a qui l'esprit saint n'avait pas ete donne , ce semble , avec mesure , et qui , outre la charite , avaient encore recu la plenitude des dons miraculeux.

Les siecles suivans ne changerent rien a cet esprit : on y vit les fideles s'assembler sur les tombeaux des martyrs , et y porter avec simplicite leurs vœux et leurs offrandes : quel respect n'avaient-ils pas pour les lieux teints de leur sang , et ou ces genereux confesseurs de la foi avaient consommé leur sacrifice ? Quel pieux empressement pour conserver les restes precieux de leurs corps , qui avaient echappe a la fureur des tyrans ? Que dirai-je du bon zele et de la pieté de nos peres dans des temps plus avances ? Que de temples somptueux le respect pour Marie n'eleva-t-il pas dans nos villes ? Que de dons et de richesses consacres a la majeste du culte ! que de pieux etablissemens pour aider a la foi des chretiens.

3°. Mais nous avons beau dire , ajoutez-vous , il n'est que trop vrai qu'encore aujourd'hui une infinite de gens abusent de tout cet exterieur de devotion : c'est un voile dont on se sert pour cacher plus surement ce qu'on a grand interet de dérober aux yeux du public ; et on connaît bien des personnes a qui on se-

rait bien fâché de ressembler sur la probité, sur la sincérité, sur l'équité, sur le désintéressement, sur l'humanité, et peut-être aussi sur la régularité, et qui cependant courent à toutes les dévotions, fréquentent les sacremens, s'imposent beaucoup de pratiques de piété, et sont presque de toutes les bonnes œuvres.

A cela, je n'ai qu'à vous répondre en un mot, que c'est ce qu'il faut éviter, comme nous le dirons plus au long dans la suite de ce discours; que les abus de la piété ne doivent jamais retomber sur la piété même; que l'usage injuste qu'on en fait tous les jours prouve seulement que la corruption des hommes abuse des choses les plus saintes; qu'ainsi vous devez y apporter des dispositions plus pures, des motifs plus chrétiens, accompagner ces pieux dehors d'une vie sainte, d'une conscience sans reproche, d'une fidélité inviolable à tous vos devoirs; qu'au fonds, mépriser la vertu, parce qu'il se trouve des personnes qui en abusent, c'est tomber dans une illusion plus dangereuse que celle que l'on blâme, et que la meilleure manière de condamner les abus, c'est de montrer dans ses exemples le véritable usage des choses dont on abuse.

Non, ce n'est pas que je veuille autoriser ici ce que je dois condamner dans la suite de ce discours; mais je ne voudrais pas que le zèle contre les abus

de la vertu, fût une satire éternelle de la vertu même; je voudrais qu'en laissant le jugement des cœurs à Dieu, on respectât des dehors qui lui rendent hommage. Hélas! le monde est déjà rempli de tant d'incrédules et de libertins; il y a aujourd'hui tant de ces impies qui attaquent par des discours de blasphèmes, non-seulement les pieuses pratiques du culte, mais encore la doctrine de la foi et la vérité de nos plus redoutables mystères, qu'il nous importe de respecter, ce qu'on pourrait croire qu'un excès de piété a ajouté à l'extérieur de la religion, pourvu que la religion elle-même n'en soit pas blessée: c'est un reste de ce goût ancien et de cette simplicité innocente, qu'il est à propos de maintenir; il faut le considérer comme une manière de réparation publique, que la religion des peuples fait à la grandeur de la foi contre les blasphèmes des impies qui la déshonorent, et être sobre à blâmer les abus, de peur d'autoriser le libertinage.

Il est vrai que ce n'est pas la différence des hommages extérieurs, qui discerne devant Dieu les bons d'avec les méchants: les vierges folles et les vierges sages étaient toutes parées de même, portaient dans les mains les mêmes lampes, couraient au même festin; c'était l'huile de la charité qui les discernait: et voilà la voie excellente que je vais vous montrer. Après avoir établi l'utilité des pratiques ex-

térieures contre ceux qui les méprisent, il faut en combattre l'abus contre ceux qui font consister en ces dehors toute la piété chrétienne.

SECOND POINT.

Ce que saint Paul disait autrefois des observances de la loi de Moïse, nous pouvons le dire aujourd'hui des pratiques extérieures de la piété : elles sont utiles, elles sont saintes, elles sont justes, *mandatum bonum, et sanctum, et justum*, (Rom. 7, 12.) mais l'abus qu'on en fait change en occasion de péché ce qui n'avait été d'abord établi que pour faciliter le salut : elles sont utiles, *mandatum bonum* ; et on les rend vaines en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien : elles sont saintes, *mandatum sanctum* ; et l'on en fait des obstacles de salut par l'orgueil et la vaine confiance qu'elles nous inspirent : enfin elles sont justes, *mandatum justum* ; et on blesse la justice en les préférant souvent aux obligations les plus essentielles.

1°. En premier lieu, les pratiques extérieures de la piété sont utiles, *mandatum bonum* ; et on les rend infructueuses en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien.

En effet, tout le culte extérieur se rapporte au renouvel-

lement du cœur comme à sa fin principale. Toute action de piété qui ne tend pas à établir le règne de Dieu au-dedans de nous, est vaine : toute pratique sainte qui subsiste toujours avec nos passions, qui laisse toujours dans notre cœur l'amour du monde et de ses plaisirs criminels, qui ne touche point à nos haines, à nos jalousies, à notre ambition, à nos attachemens, à notre paresse, est plutôt une dérision de la vertu, qu'une vertu même. Nous ne sommes devant Dieu que ce que nous sommes par notre cœur et par nos affections ; il ne voit de nous que notre amour ; il veut être l'objet de tous nos desirs, la fin de toutes nos actions, le principe de toutes nos affections, l'inclination dominante de notre âme ; tout ce qui ne prend pas sa source dans ces dispositions, tout ce qui ne doit pas nous y affermir ou nous y conduire, quelque éclat qu'il puisse avoir devant les hommes, n'est rien devant lui, n'est qu'un airain sonnant, et une cymbale vide et retentissante.

Toute la religion en ce sens est dans le cœur ; Dieu ne s'est manifesté aux hommes ; il n'a formé une Église visible sur la terre ; il n'a établi la majesté de ses cérémonies, la vertu de ses sacremens, la magnificence de ses autels, la variété de ses pratiques et tout l'appareil de son culte, que pour conduire les hommes aux devoirs intérieurs de l'amour et de l'action de

grâces, et pour se former un peuple saint, pur, innocent, spirituel, qui pût le glorifier dans tous les siècles.

Voilà la fin de tout culte établi de Dieu, et de tous les desseins de sa sagesse sur les hommes. Toute religion qui se bornerait à de purs dehors, et qui ne réglerait pas le cœur et les affections, serait indigne de l'Être suprême, ne lui rendrait pas la principale gloire et le seul hommage qu'il désire, et devrait être confondue avec ces vaines religions du paganisme, dont les hommes furent les inventeurs, qui n'imposaient à la superstition des peuples que des hommages publics et des cérémonies bizarres qui ne réglaient point l'intérieur, et laissaient au cœur toute sa corruption, parce qu'elles ne pouvaient ni la guérir, ni même la connaître.

Cependant on peut dire que c'est l'abus le plus universel, et la plaie la plus déplorable de l'Église. Hélas! toute la gloire de la fille du roi est, pour ainsi dire, en dehors; jamais la montre ne fut si belle; jamais les dehors du culte plus solennels; jamais les temples plus pompeux, les sacremens plus fréquentés, les sacrifices plus communs, les œuvres de miséricorde plus recherchées; jamais tant d'extérieur de dévotion, et jamais peut-être moins de piété, et jamais les véritables chrétiens ne furent plus rares.

Vous comprenez bien que je

ne prétends pas ici justifier les vains discours du monde, et les préjugés du libertinage contre la vertu, que j'ai déjà confondus dans la première partie de ce discours. L'impie veut que tous les dehors de la piété cachent un cœur double et corrompu, et que toute vertu soit une feinte et une hypocrisie, parce que l'impie juge de tous les hommes par lui-même, et ne peut se persuader qu'il y ait encore de la probité, de l'innocence et de la vérité sur la terre. Laissons-le jouir de cette affreuse consolation, et se rassurer contre l'horreur que lui inspirerait l'état monstrueux de son âme, s'il ne croyait voir partout des monstres qui lui ressemblent.

Rendons donc plus de justice aux hommes, et jugeons-en à notre tour par nous-mêmes : ce n'est pas l'hypocrisie et la duplicité qui fait la grande plaie de la religion. Ce vice est trop noir et trop lâche pour être le vice du grand nombre; et nous serions consolés si nous pouvions compter qu'il n'y a pas plus d'impies parmi nous, que d'hypocrites.

Ce n'est donc pas l'hypocrisie, et cette feinte indigne qui a recours aux pratiques extérieures de la vertu pour cacher ses crimes, que je me propose de combattre : c'est au contraire l'erreur de la bonne foi et l'excès de confiance que la plupart des âmes mondaines mettent en ces devoirs extérieurs, lesquelles ne comptant pour rien la conver-

sion du cœur et le changement de vie, vivant toujours dans les mêmes désordres, sont plus tranquilles dans cet état, parce qu'elles y mêlent quelques œuvres de piété, et se flattent d'une compensation qui déshonore la piété même, et qui leur faisant perdre tout le mérite de ces œuvres, leur laisse toujours toute l'impénitence et toute l'énormité de leurs crimes. Or voilà une illusion universellement répandue dans le monde.

Ainsi on soulage des malheureux, on est touché de leur infortune; on fait des aumônes réglées auxquelles on ne manque point; rien de plus louable sans doute, et de plus recommandé dans les livres saints que la miséricorde; mais on croit que tout est fait quand on a rempli ce devoir; mais après cela on vit avec moins de scrupule dans des habitudes criminelles, dans des engagements profanes, dans des haines invétérées; on est abîmé dans le monde et dans la dissipation: ah! Dieu n'a que faire de vos biens; mais il demande votre cœur, et votre argent périra donc avec vous? Ainsi on soutient des entreprises de piété; on favorise les gens de bien; on s'érige en protecteur d'une maison sainte; on orne des temples et des autels; mais l'ambition est toujours démesurée; mais l'envie ronge toujours le cœur; mais les désirs de plaire sont toujours les mêmes; mais la licence des entretiens n'a rien

de plus innocent et de plus pudique; mais en décorant les temples, on se croit dispensé d'orner son âme qui est le temple du Dieu vivant, des dons de la grâce et de la sainteté. Ah! le Seigneur rejette vos présens: vos dons profanent ses autels, et c'est comme si vous embellissiez un temple d'idoles. Ainsi on assiste régulièrement aux mystères saints; on se fait un point de ne pas manquer à un salut; il n'est point de solennité qui ne nous voie approcher de l'autel pour participer aux choses saintes; mais il n'en est point qui voie finir nos passions criminelles; mais la vie va toujours même train; mais les devoirs domestiques n'en sont pas mieux remplis; mais les plaisirs n'y perdent rien; mais l'on n'en est pas moins entêté de la parure, de la fortune, des amusemens. Ah! vous participez donc à la table de Satan, et non à celle de Jésus-Christ; et tout ce que vous avez par dessus l'impie qui vit éloigné de l'autel, c'est la profanation des choses saintes.

2°. Cependant la vaine confiance est le caractère des âmes dont je parle, et c'est ici le second abus des pratiques extérieures: elles sont saintes, *mandatum sanctum*; et elles deviennent des obstacles de salut par la fausse sécurité qu'elles nous inspirent.

Oui, le désordre peut conduire au repentir; le libertinage des mœurs ne se soutient que

Par une ivresse qui ne dure pas ; le cri de la conscience ne tarde pas de se faire entendre ; on ne trouve au-dedans de soi , pour se rassurer , que l'injustice ou l'infamie du dérèglement , ou ces maximes monstrueuses qui promettent à l'impie un anéantissement éternel , et qu'on a plus de peine à soutenir elles-mêmes , que le crime sur lequel elles veulent nous calmer. Mais les pratiques extérieures de religion rassurent la conscience ; elles font trouver au pécheur une ressource au-dedans de lui-même : les aumônes , les sacrements , les œuvres de miséricorde , la dévotion envers la Mère de Dieu , le culte des saints , forment une espèce de nuage sur l'âme ; on se pardonne plus facilement des fragilités et des chutes qui paraissent compensées par des œuvres saintes ; on ne craint point cet endurcissement et cet abandon de Dieu où tombent d'ordinaire les pécheurs invétérés , parce qu'on se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la religion ; on ne s'aperçoit pas que cette sensibilité est un artifice du démon , qui , comme l'endurcissement , conduit à l'impénitence ; si la grâce , quelquefois plus forte , nous réveille et nous trouble sur la honte de nos désordres , on oppose à ces remords naissans cet amas d'œuvres mortes et inutiles ; ce sont des signes de paix qui dissipent à l'instant nos alarmes ; on s'endort sur ces tristes débris de re-

ligion , comme s'ils pouvaient nous sauver du naufrage , et on se fait des dehors de la piété un rempart contre la piété même.

Ainsi on taxe son jeu et ses plaisirs pour les pauvres ; on les fait entrer en société de son gain ; et la fureur du jeu , si opposée au sérieux et à la dignité de la vie chrétienne , n'a plus rien de criminel à nos yeux , depuis qu'on a trouvé le secret de mettre les pauvres dans cette passion effrénée. Ainsi on ouvre sa maison à des serviteurs de Dieu , on cultive leur amitié , on conserve avec eux des liaisons d'estime et de confiance , on les intéresse à demander à Dieu notre conversion , et on est bien plus tranquille sur ses crimes , depuis qu'on a chargé des gens de bien d'obtenir pour nous la grâce de la pénitence. Ainsi enfin , on consacre certains jours à la séparation et à la retraite ; on s'enferme dans une maison sainte , plutôt pour jouir quelques momens plus à loisir de la paresse , que pour fuir les plaisirs ; on favorise tout ce qui peut être utile au bien ; on se choisit un guide fameux et éclairé ; on paraît plus souvent aux pieds du tribunal sacré ; on est de toutes les assemblées de piété ; on s'interdit même certains abus publics dont on ne faisait pas autrefois de scrupule ; on passe dans le monde pour avoir pris le parti de la vertu ; cependant hors les grands crimes dont on est sorti , tout le reste est encore le même ;

le cœur toujours plein de jalousies, d'antipathies, de desirs d'élévation et de faveur; les entretiens également assaisonnés d'amertume, de satire, de malignité envers nos frères; la vie pas moins tiède, sensuelle, oisive, inutile; les soins du corps et de la figure pas moins vifs et empressés; l'humeur et la hauteur dans un domestique point adoucie; la sensibilité pour le plus léger mépris ou pour un simple oubli, pas moins excessive. Malgré tout cela on se rassure, parce qu'on se voit environné de tous les signes de la piété, qu'on a pris tous les moyens extérieurs d'assurer son salut, et qu'on n'a oublié que celui de se changer soi-même.

Non, la confiance qui prend sa source dans les œuvres extérieures de la piété, met le cœur dans une fausse tranquillité dont on ne revient guère; c'est par-là que le peuple juif, fidèle observateur des pratiques extérieures, persévéra jusqu'à la fin dans son aveuglement; aussi les prophètes que le Seigneur lui suscitait de siècle en siècle, bornaient presque tout leur ministère à les détromper de cette erreur dangereuse. Ne comptez pas, leur disaient-ils, sur les victimes et sur les offrandes que vous venez présenter à l'autel; ne vous confiez pas sur la multitude de vos œuvres et de vos observances légales; ce que le Seigneur demande de vous, c'est un cœur pur, c'est une

tion de vos crimes, c'est un amour sincère de ses commandemens, c'est une vie sainte et innocente, c'est de déchirer vos cœurs et non vos vêtements, c'est d'ôter le mal qui est au milieu de vous: cependant ces dehors religieux nourrissaient toujours leur injuste confiance. Quand ils étaient ouvertement tombés dans l'idolâtrie, et qu'oubliant tout-à-fait le Dieu de leurs pères, ils avaient élevé au milieu d'eux des autels étrangers, les prophètes alors les rappelaient facilement de leurs égaremens, ils leur faisaient répandre des larmes de componction et de pénitence, et Jérusalem se couvrait de cendre et de cilice: en un mot, quand ils étaient devenus idolâtres et ennemis déclarés du Seigneur, il n'était pas impossible d'en faire des pénitens. Mais tandis qu'ils persévéraient dans la fidélité extérieure aux observances de la loi: ah! les prophètes avaient beau alors leur reprocher leurs injustices, leurs fornications et leurs souillures, le temple du Seigneur les rassurait toujours: les sacrifices, les offrandes, les observances dont ils s'acquittaient scrupuleusement, ôtaient aux vérités terribles qu'on leur annonçait de la part de Dieu, toute leur terreur et toute leur force: les grands pécheurs, les impies, les publicains se convertissent; les pharisiens, les demi-chrétiens, les âmes en même temps religieuses et mondaines, qui allient les devoirs

extérieurs de la piété avec les plaisirs, les maximes, les passions, les abus du monde, ne se convertissent jamais, et meurent sans componction comme elles avaient vécu sans défiance : semblables à ces soldats dont il est parlé dans l'histoire des Machabées, lesquels, sous les enseignes de Judas, combattaient, ce semble, pour la cause du Seigneur, et portaient en apparence les armes pour sa gloire ; mais ayant été défaits et mis à mort, on trouva cachées sous leurs tuniques, dit l'Écriture, des marques d'idolâtrie, et on découvrit que sous une fidélité extérieure à la religion de leurs pères, ils avaient toujours porté toutes les abominations des nations infidèles : *Invenerunt sub tunicis intersectorum de donariis idolorum à quibus lex prohibebat Judæos.* (2 Mach. 12, 40.) Et telle est la destinée des âmes dont je parle : elles combattent sous les étendards de la piété : elles paraissent même confondues par un extérieur de religion avec les véritables zélateurs de la loi : elles croient pouvoir allier la pratique extérieure de ses observances avec des restes d'idolâtrie : dans cette fausse sécurité, elles affrontent la mort avec confiance ; mais le combat fini, et le jour décisif arrivé, toutes ces vaines œuvres disparaîtront, et on découvrira sur ces dehors religieux des idoles cachées, c'est-à-dire, mille passions injustes, qui, devant

Dieu, les avaient toujours confondues avec les âmes mondaines et infidèles.

3°. Dernier abus des pratiques extérieures : elles sont justes, *mandatum justum* ; et on blesse la justice en leur donnant la préférence sur les obligations les plus indispensables. Abus assez ordinaire dans la vertu, où l'on voit tant de personnes zélées pour les œuvres de surcroît, et tranquilles sur l'oubli continuel de leurs obligations les plus essentielles.

Ainsi souvent on est de toutes les bonnes œuvres, et l'on manque à celles que Dieu demande de nous ; aux fonctions d'une charge, aux obligations principales de son état, à ses devoirs obscurs et domestiques, où rien ne dédommage l'amour-propre, et où l'on n'est animé à remplir le devoir que par l'amour du devoir même. Ainsi on se prescrit des aumônes qui flattent la vanité, et on se calme sur des restitutions infinies que la loi de Dieu nous prescrit : on fait des libéralités à des maisons saintes, et l'on ne peut se résoudre à payer ses dettes : on prie lorsque le devoir obligerait d'agir : on agit lorsque nos besoins devraient nous engager à prier : on règle les affaires de la veuve et de l'orphelin, et vos propres affaires dépérissent, et vous préparez à des enfans malheureux, ou à des créanciers frustrés, les fruits amers de votre injuste charité : on prend une inspection sur des maisons saintes, et

l'on ne veille point sur l'éducation de ses enfans et sur la conduite de ses domestiques : on réconcilie les cœurs aigris et aliénés, on rétablit la paix et la bonne intelligence dans les familles, et l'on entretient la division dans la sienne propre par son humeur ; et pour ne rien rabattre de ses aigreurs et de ses caprices, on aliène le cœur et l'esprit d'un époux, et on le précipite dans des amours étrangères : on s'abaisse jusqu'aux ministères les plus vils envers les membres affligés de Jésus-Christ, et l'on ne voudrait pas faire une avance légère de réconciliation envers un ennemi, pour ménager sa faiblesse et le gagner au Seigneur : on s'impose une multitude de prières saintes ; et de la même bouche dont on vient de bénir le Seigneur, dit saint Cyprien, on déchire ses frères, et nous faisons sentir par là, selon l'expression d'un apôtre, que notre religion est vaine, et que nous nous séduisons nous-mêmes.

Que dirai-je enfin ? On est peut-être de toutes les assemblées de dévotion, et l'on ne vient pas entendre la voix du pasteur que l'Église ordonne de suivre et d'écouter. Oui, la voix du pasteur a une grâce et une vertu particulière pour ses brebis : il parle avec l'autorité et avec la tendresse d'un père : les vérités les plus simples dans sa bouche tirent de la grâce de son ministère une bénédiction que nous ne saurions donner

aux nôtres : nous sommes des étrangers, et il est le pasteur : nous entrons dans ses travaux, mais c'est à lui que la vigne appartient : l'assistance à votre paroisse est un devoir confirmé par la pratique de tous les siècles, par les lois de l'Église, par la doctrine des saints, par l'exemple des gens de bien, par l'unité du ministère : c'est là proprement l'assemblée des fidèles : c'est le corps autour duquel les aigles doivent se réunir : c'est là où est la source des sacrements, l'autorité de la doctrine, la règle du culte, le lien commun de la foi : c'est la maison de prière où vous devez venir confesser la foi que vous y avez reçue sur les fonts sacrés, et soupirer après l'immortalité que vos cendres y attendront : c'est une manière de schisme, de désobéissance, de séparation du corps des fidèles, de s'en absenter ; et cependant on aura du goût pour aller se recueillir dans une maison sainte, où la singularité et la distinction flatte et soutient, et on n'en aura point pour ce devoir essentiel, parce que le mélange du commun des fidèles, qui devrait le rendre plus solennel et plus consolant, l'a rendu ou incommode ou méprisable.

Voici donc la règle : tout ce qui combat une obligation essentielle, ne peut être une œuvre de la foi et de la piété. Jésus-Christ n'est pas divisé contre lui-même : la charité ne détruit pas ce que la justice édi-

fié : commencez par le devoir : tout ce que vous ne bâtirez pas sur ce fondement, ne sera qu'un amas de ruines, d'œuvres mortes, de pailles destinées au feu : Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point : la piété sincère et véritable n'est que la fidélité aux obligations de son état : quand ces devoirs seront remplis, faites vous en à la bonne heure de surcroît ; mais ne préférez pas l'accessoire au principal, vos caprices à la loi de Dieu, et la perfection chimérique de la piété à la piété elle-même. On a beau dire : tel est le goût bizarre de l'homme ; le joug du devoir n'a rien qui flatte l'orgueil : c'est un joug forcé et étranger qu'on ne s'est pas imposé soi-même, qui n'offre que le devoir tout seul, toujours triste et dégoûtant, et sous lequel l'amour-propre a de la peine à plier : mais les œuvres de notre choix, nous nous y prêtons avec complaisance ; c'est un joug de notre façon qui ne nous blesse jamais ; et ce qu'il pourrait avoir de pénible est toujours adouci, ou par le goût qui nous y porte, ou par le plaisir secret que l'on sent de l'avoir soi-même choisi.

Évitez donc également les deux écueils marqués dans ce discours : en voilà le fruit. La vertu prudente et solide tient toujours un milieu juste et équitable, c'est l'humeur toute seule qui aime les extrémités. N'ajoutons rien du nôtre à la religion : elle est pleine d'une raison su-

blime, pourvu que nous la laissons telle qu'elle est ; mais dès que nous voulons y mêler nos goûts et nos idées, ce n'est plus, ou qu'une philosophie sèche ou orgueilleuse qui donne tout à la raison, et qui ne fournit rien de tendre pour le cœur, ou qu'un zèle superstitieux et bizarre que la saine raison méprise, et que la foi désavoue et condamne. Rendons par une vie soutenue, et par l'équité de toute notre conduite, la vertu respectable à ceux mêmes qui ne l'aiment point : montrons au monde, en mettant chaque chose à sa place dans nos actions, que la piété n'est pas une humeur ou une faiblesse, mais la règle de tous les devoirs, l'ordre de la société, le bon sens de la raison, et la seule sagesse où l'homme doit aspirer sur la terre. Entrons dans l'élévation des maximes de la religion et dans toute la dignité de ses préceptes, et forçons les ennemis de la vertu de convenir que la piété toute seule sait ennoblir le cœur, élever les sentimens, former des âmes grandes et généreuses, et que rien n'est si petit et si puéril qu'une âme que les passions guident et dominant. Mettons la vertu en honneur, en lui laissant tout ce qu'elle a de divin et d'aimable ; sa douceur, son équité, sa noblesse, sa sagesse, son égalité, son désintéressement, son élévation : le monde, tout injuste qu'il est, serait bientôt réconcilié avec la piété, si nous en avions une fois séparé

nos faiblesses; c'est ainsi que nous ferons bénir le nom du Seigneur par ceux qui ne le connaissent pas, et que nous pourrions espérer de les voir un jour réunis avec nous dans la bienheureuse immortalité.

(Le P. Massillon, dans son sermon du véritable culte, tome 3 du Carême. Voyez aussi le premier tome des réflexions du père Croiset; le sermon sur la piété, qui se trouve dans le second tome de la dominicale du père Bourdaloue, et le premier tome des pensées du même prédicateur; les sermons du service de Dieu et de la sainteté de la vie, du père Cheminai, les pères la Boissière et la Rue dans leurs sermons sur la dévotion.)

DIMANCHE.

PREMIER SERMON ABRÉGÉ.

Sur la sanctification du dimanche.

Intravit Jesus in templum Dei,
et ejiciebat omnes vendentes
et ementes in templo.

Jésus entra dans le temple de Dieu, et il en chassa tous ceux qui y vendaient et y achetaient. (Matth. 21, 12.)

Est-ce donc ici ce Messie doux, pacifique, qui ne doit pas élever sa voix dans les places publiques, qui doit exercer son ministère dans la plus extrême modération? C'est ainsi, il est vrai, que Jésus-Christ a été dé-

signé dans les prophètes; mais il est aussi écrit de lui: le zèle de votre maison m'a dévoré; les outrages qu'on vous a faits sont tombés sur moi. (*Psal. 68, 10.*) Chrétiens, que ce zèle du Sauveur du monde surprend peut-être, apprenez-en plutôt la révérence avec laquelle nous devons être dans le temple, surtout aux jours qui sont spécialement consacrés au service de Dieu... La sanctification des dimanches et des fêtes, principalement par les exercices qui se font dans le temple: voilà mon objet..., et pour ramasser toute l'instruction que comporte mon sujet, voici sous quelle idée je veux vous présenter la sanctification des dimanches et des fêtes.

Les dimanches et les fêtes sont des jours spécialement consacrés au service de Dieu.

Les dimanches et les fêtes sont des jours destinés au repos de l'homme: l'un et l'autre doivent opérer la sanctification de nos âmes.

PREMIER POINT.

Le dimanche est le jour où le monde étant créé, Dieu se reposa de son œuvre. C'est le jour du Seigneur, le jour qu'il a fait pour sa gloire. C'est le jour de notre délivrance et de notre salut, jour qui a vu ressusciter Jésus-Christ et descendre le Saint-Esprit sur la terre: jour consacré à la Trinité sainte, le grand objet de la religion; jour destiné à représenter et à commencer

l'état de la vie future; jour inviolable parmi les chrétiens depuis la naissance du christianisme...; jour uniquement cher à nos pères...; jour enfin spécialement consacré au service de Dieu. C'est dans ce jour où, déchargée du travail, ce joug pesant qui a été mis sur les enfans d'Adam, et rendue à elle-même, l'âme chrétienne goûte Dieu. C'est dans ce jour que l'âme chrétienne sent et connaît que le Seigneur est Dieu, c'est-à-dire qu'il est tout ce qu'on doit aimer, tout ce qu'on doit chercher au ciel et sur la terre. C'est dans ce jour et au milieu du temple de Dieu que l'âme chrétienne, plus près des saints anges, et respirant l'air du ciel, lui ouvrant son cœur, s'enflamme d'amour pour ce bienheureux séjour...

Tous les pères de l'Église, et singulièrement saint Augustin, présentent aux fidèles ces assemblées de dimanche sous l'image du ciel. Dans un même lieu où Dieu est tout, et où toute créature n'est rien. Tous les chrétiens réunis sous un même chef, les anges autour des saints autels, nous offrons à Dieu la même victime qui s'offre elle-même dans le temple de la gloire. Nous l'offrons ainsi qu'elle l'est dans le ciel, comme égorgée sans que le sang coule de nouveau. Là, au milieu des saints mystères, nous entendons la parole de vie, nous chantons les louanges de ce grand Dieu, et notre rédemption par son Fils.

Là nous prions comme au pied du trône, et nos prières s'enveloppant les unes dans les autres, s'élèvent toutes ensemble devant le trône de l'Éternel en odeur de suavité... Saintes assemblées du peuple de Dieu, qui vous verra formées par son esprit, animées de sa grâce, pleines de ses dons, consacrées par toutes les lois de l'Église, respectées dans de meilleurs temps par les chrétiens les moins pieux, qui vous verra sans se regarder, comme un triste excommunié, quand quelque chose de forcé l'en éloignera.

Venez donc, chrétiens, le dimanche dès le matin, adorer Dieu dans le temple tous ensemble, reconnaître que c'est lui qui vous a faits; lui rendre grâces de vous avoir rachetés de la mort éternelle par son Fils; vous réjouir en lui de vous avoir donné avec son esprit les prémices de la gloire céleste. Quel devoir peut être plus pressant? Quelle affaire est plus importante? Tous les autres jours de la semaine n'ont-ils pas leur peine et leur mal dans les embarras de la vie? Pourquoi le jour du Seigneur n'aura-t-il pas son repos et son plaisir dans le Seigneur? Si vous l'aimez, cherchez-le dans le lieu qu'il a choisi singulièrement; et dans ces assemblées qu'il a lui-même formées.... Cherchez-le pendant tous les jours le soir comme le matin... Et pourquoi le saint jour de dimanche ne sera-t-il pas plein comme les autres?

Est-ce Dieu qui s'est ôté à lui-même la moitié de son jour pour favoriser toutes nos passions? Est-ce Dieu qui, content du peu que nous lui donnons le matin du dimanche et des fêtes, nous laisse le reste de son jour pour favoriser toutes nos passions? Est-ce l'Église qui a introduit ce retranchement du saint jour, pour en abandonner une partie à l'inutilité, aux occupations du monde, aux jeux, aux promenades, aux comédies, à la débaûche? Ah! loin de cela, l'Église en nous rappelant le plus tôt qu'elle peut dans le temple par les instructions qu'elle distribue à ses enfans de tous les âges, en recommençant un office solennel comme celui du matin, en poussant le plus qu'elle peut ses prières vers la nuit, nous fait assez entendre que tout ce jour saint est au Seigneur, et que ce n'en est pas trop pour le servir et nous sanctifier.

Qu'est-ce donc qui a introduit cette différence du soir et du matin dans les jours saints? c'est l'esprit de libertinage, d'avarice, de vanité : l'esprit de libertinage. La messe du matin est déjà un joug trop pesant pour le mondain. Elle dérange le sommeil ordinaire ou des occupations peut-être moins innocentes que le sommeil... On n'a que ce jour-là pour se réjouir, dit l'artisan et l'homme du peuple, veut-on nous le faire passer tout entier à des choses aussi sèches et aussi insi-

pides, qu'un sermon, des vêpres et le salut? Esprit d'avarice, c'est le seul jour que nous ayons, dira le marchand et l'ouvrier pour régler des comptes, pour aller recevoir notre paiement ou l'attendre. C'est un jour commode pour les voyages, car rien ne souffre, etc. Esprit de vanité; hors le temps de ces dernières messes si fréquentées, parce que c'est le triste reste de la religion de tant de gens, on ne voit dans nos églises que ce qui ne rougit point d'être serviteur de Dieu; et aujourd'hui on rougit de cette qualité dans tous les états, mais surtout dans les états élevés. Les grands et les riches du monde croiraient avoir souillé leur nom et déshonoré leur personne, s'ils paraissaient aux vêpres et aux autres prières du soir. Ils regardent ces saints exercices comme la dévotion du peuple et l'amusement de l'oisiveté bourgeoise. Aux jours du repos, tout ce qui, dans cette bourgeoisie, veut penser au-dessus de son état, et copier, du moins dans la piété, le ridicule des grands, ne pouvant l'imiter dans le reste, parle de vêpres avec mépris, et de ceux qui y assistent, avec compassion. La contagion gagne le peuple, il voudra bientôt avoir sa part à cette vanité. Quitter la table, avancer son repas, reculer son jeu, risquer de manquer à la comédie ou d'y arriver trop tard, pour avoir été aux vêpres et au salut, c'est un inconvénient trop grand, c'est un tra-

vers qu'on se donnerait dans le monde. Voilà comme pensent et comme parlent tant de mondains, à la confusion de notre siècle.

Que font-ils de mieux dans leur maison? ils prolongent leurs festins; ils les digèrent au jeu ou dans un doux sommeil. Des divertissemens d'une autre espèce tiennent au jeu: ils recommencent le plaisir de la table jusque bien avant dans la nuit: un nouveau jeu qui succède, termine pour eux le saint jour du dimanche: jours de fête pour les grands trop délicieusement passés! *Sabbatum delicatum*. Jours saints dont l'ennemi fait un sujet de risée: *Viderunt hostes et deriserunt sabbata ejus...* (Thren.)

Venez donc, chrétiens, venez dans nos temples: les chants de joie, les cantiques d'actions de grâces, les voix touchantes de l'Église étrangère sur la terre, la voix de ses enfans ramassés qui demandent à Jésus-Christ leur rédemption parfaite, cela se joint ici à la louange dont le ciel retentit à cet *amen*, à cet *alleluia* éternel que chante au Dieu très-haut et à l'agneau toute la cité rachetée. C'est le fils de David, seigneur de David, assis à la droite de Dieu, engendré de son sein avant l'aurore, dans les splendeurs de la sainteté; rapide conquérant dont nous sommes nous-mêmes les conquêtes, c'est lui que nous chantons dans nos psaumes... Où iriez-vous pour entendre de plus

admirables choses? iriez-vous au théâtre où des imposteurs vous raconteront des fables? iriez-vous entendre les chants trompeurs de Babylone? Ah! les saints cantiques de Sion ont quelque chose de bien plus doux.

Arrêtez encore vos pas dans l'Église: il y a encore un sacrifice des lèvres et une élévation des mains qui sera reçue de Dieu comme le sacrifice du soir. Vous vous excitez à sortir de la terre après avoir vu le Sauveur; vous vous mettez entre les mains du Seigneur, et il vous y recevra, et vous y tiendra à couvert des entreprises malicieuses de l'ennemi; vous le priez d'envoyer les saints anges pour faire la garde autour de votre maison; et celui qui garde Israël, sans s'endormir ni sommeiller, viendra lui-même veiller sur vous... Si vous ne croyez devoir demeurer dans un coin du temple, pour vous échauffer encore dans la méditation des vérités saintes que vous aurez entendues, ou des choses glorieuses que vous aurez comme vues en esprit, retirez-vous en paix, et allez recueillir dans le secret de votre maison le fruit de ces mêmes paroles et de ces mêmes cérémonies. Ceux-ci pleins de la parole de Dieu et des mystères de Jésus-Christ, se diront les uns aux autres en s'en retournant: n'avons-nous pas senti notre cœur tout embrasé pour Dieu, pendant qu'il nous parlait par la bouche de ses ministres, ou que nous lui par-

lions par celle de ses prophètes ? Les autres retirés chez eux , s'entretiendront de la sainte solennité , du bonheur et du plaisir qu'il y a d'être à Dieu. Il faut nourrir la piété avec la piété. C'est à vous , lectures saintes, si recommandées en tout temps , si bien placées dans les jours saints , à inculquer davantage dans nos âmes , à y mettre plus avant , à y faire croître avec la lumière la crainte du Seigneur avec son amour que les exercices de la journée y auront fait passer. Et la très-sainte loi du Seigneur, quand est-ce que nous la repasserons dans nos cœurs... , si ce n'est aux jours singulièrement consacrés au service de Dieu?...

Mais si quelque chose doit sanctifier nos dimanches et nos fêtes, si quelque chose doit rendre ces jours pleins devant Dieu, c'est l'œuvre de la charité. Visiter les pauvres, consoler les affligés, instruire des ignorans, à commencer par ceux de notre maison, se renfermer avec des malades, les édifiant, les portant à la patience par de bons discours : voilà de quoi sanctifier les jours du Seigneur; et telle est la sanctification des dimanches et des fêtes, considérés comme jours saints. Il faut maintenant les considérer comme jours de repos.

SECOND POINT.

Le repos du genre humain est le second motif moins principal de l'institution du sabbat. Et en

effet, il était digne de Dieu de marquer cette compassion aux tristes enfans d'Adam, après leur avoir montré tant de colère. Un joug pesant était sur eux : la terre maudite à cause d'eux, ne leur donnait le pain et les autres choses nécessaires à la vie, qu'à force de sueurs et de travail. Dieu ne put donc voir l'homme dans cet état sans avoir pitié de lui; et une de ses attentions quand il se fit un peuple, et qu'il lui donna une loi, ce fut, non pas de lui accorder, mais de lui ordonner un jour de repos.

Cette concession du repos a passé au peuple nouveau; seulement le jour en est changé, et ce jour se trouve en même temps le jour saint. Ne désunissons pas ce que Dieu a réuni dans ce jour, le culte de Dieu et le repos de l'homme. Sur ce fondement, voici ce que j'établis : le culte de Dieu dans les jours saints ne souffre rien sous le nom de repos, qui empêche le culte de Dieu : le culte de Dieu dans les jours saints ne souffre rien sous le nom de délassement, qui détruit le fruit du culte de Dieu : le culte de Dieu dans les jours saints, ne souffre rien sous le nom de divertissement, qui soit contraire au culte de Dieu.

1°. Il faut du repos à l'homme fatigué du travail : ce n'est qu'à ce titre que l'homme peut y prétendre, ce n'est qu'autant qu'il est dans la pénitence des hommes, accomplissant cet arrêt prononcé contre l'infortu-

née postérité d'Adam : « Vous mangez votre pain à la sueur de votre visage; » (*Genes. 3, 19.*) c'est-à-dire, vous menerez tous, chacun dans votre état, une vie pénible, laborieuse, sérieusement occupée... Mais quel repos peut être dû à des hommes qui ne sont point dans les travaux des autres hommes? Quel repos et quels délassemens peuvent se devoir à elles-mêmes, ou prétendre de la religion, des femmes dont la vie n'est qu'un long repos et un divertissement continu, des femmes qui ne sont incommodées que du trop de mollesse et du trop d'attention pour leurs corps, et qui n'ont que cela à craindre? Ah! de tels hommes et de telles femmes ne devraient pas même manger, selon les principes de saint Paul. Tyrans de la nature entière, quand ils en tirent tant de commodités et tant de délices; tyrans de la terre, quand ils l'obligent, ne travaillant pas, à leur fournir seulement les besoins de la vie. Aussi toute créature soumise malgré elle à la sensualité ainsi qu'à la vanité de pareils hommes, gémit et souffre comme les travaux de l'enfantement, dit ce même apôtre, en attendant sa délivrance. Et alors ceux qui auront ainsi tout renversé et tout forcé, ceux qui auront vécu dans ce repos et dans ces délices, tomberont dans cette seconde mort, où il n'y aura de repos ni jour, ni nuit, mais des tourmens sans fin.

Il y a sur la terre une espèce d'hommes occupés toute la semaine; mais c'est pour l'accroissement de leurs biens qui sont déjà grands, et un accroissement sans bornes... Mais au milieu de leurs occupations, ils sont dans un état aisé dont les douceurs dominent de beaucoup sur les peines. Est-ce du plaisir sous le nom de repos qu'il faut à de telles gens, ou si c'est de la pénitence? Cependant voyez leurs jours de fêtes: ce sont ces sabbats voluptueux, et peut-être plus voluptueux que les jours ordinaires des grands de la terre. Un long sommeil les empêche de sanctifier le matin du jour du Seigneur: des parties de divertissement en remplissent le soir. Il faut du repos les jours saints, quand on a été occupé, et d'une manière qui est sans reproche dans la religion, la semaine tout entière. Il faut du repos et du divertissement; mais il faut que ce soient des divertissemens si purs et si innocens, qu'ils puissent eux-mêmes faire partie du culte de Dieu dans les jours saints. Il faut que ces divertissemens soient subordonnés au service de Dieu, qu'ils ne prennent que le reste du culte public, et des exercices particuliers de piété qui doivent accompagner le culte public. Il ne vous faut pas des divertissemens plus fatigans que les travaux mêmes de la semaine. Il ne vous faut pas de ces plaisirs si attachans et si emportés, qu'ils vous détournent

tout-à-fait ou en grande partie du service de Dieu, qui vous y laissent agités, inquiets, impatients de le voir finir pour retourner à ces divertissemens. Il ne vous faut pas des divertissemens qui vous fassent encore plus oublier le Seigneur et négliger votre sanctification que les affaires de la semaine... Un divertissement honnête vous est permis le jour du repos par les lois les plus exactes du christianisme; mais prenez garde que ce divertissement du jour du repos ne soit une occasion de manquer à la sanctification du jour saint... Vous ne manquerez peut-être vous-même à rien; mais il ne faut pas que pour vous servir à votre gré et pour éviter vos reproches, les gens de votre maison manquent à tout, et ne servent pas Dieu au jour où il veut régulièrement être servi... Prenez-y garde, celui qui fait violer le jour du sabbat, est coupable du violément du jour du Seigneur, comme celui qui lui-même le viole.

2°. Le culte de Dieu aux jours saints ne souffre rien, sous le nom de délassement, qui détruise le fruit du culte de Dieu: c'est une seconde réflexion. Rien n'est plus dans l'esprit et dans le fond de la vie chrétienne, que le sérieux et une certaine gravité que Jésus-Christ nous a enseignée dans sa doctrine, et nous a montrée dans sa personne. Aussi tous les pères ont-ils regardé ce qui relâche trop

les sens et dissipe trop l'âme, comme directement opposé à l'esprit de Jésus-Christ. Dans l'esprit des pères, qui est celui de l'Évangile, les saints canons anciens et modernes, en réglant la sanctification du dimanche et des fêtes, ont défendu bien expressément ces jeux qui tirent trop l'âme hors d'elle-même, qui la mettent dans une trop grande émotion ou de joie ou de crainte; et la raison qu'ils en donnent, c'est que c'est le jour du Seigneur, où il faut être singulièrement occupé de lui, où il reprend particulièrement son empire sur tous nos sens, ainsi que sur toutes nos œuvres... C'est donc aux délassemens permis les jours de dimanche et de fêtes qu'il faut singulièrement appliquer cette parole de saint Paul: Réjouissez-vous dans le Seigneur, qui est le souverain plaisir des âmes saintes, et la joie des âmes bienheureuses dans la grande fête de l'éternité. (*Philipp. 3.*) Réjouissez-vous, mais que votre âme dans ce divertissement se tienne dans une modération qui porte tous les autres à la piété plutôt qu'au plaisir, et qui la conserve elle-même sous les yeux de Dieu, parce que le Seigneur est proche, qu'il nous environne de toute part, que tout nous parle de lui, que tout nous le montre comme présent: *Dominus enim prope est.*

Que nos joies, pendant tout ce jour, soient donc pures et innocentes, et nos divertisse-

mens modérés , parce que le matin nous avons vu Dieu dans sa majesté , assis sur son trône , environné de ses saints anges ; parce qu'au milieu des saints mystères , nous avons élevé nos cœurs à Dieu , parce que nous avons suivi en esprit dans le ciel la victime qui est allée s'offrir elle-même sur l'autel sublime de Dieu ; parce qu'il n'y a pas long-temps que nous avons parlé à Dieu , comme un ami parle à son ami , et qu'il nous a parlé cœur à cœur ; parce que nous devons encore être remplis de la vertu secrète de nos saintes cérémonies , et que nous avons encore la louange de Dieu dans la bouche avec les sentimens d'un amour reconnaissant et empressé de le voir : *Dominus prope est.*

Si tout cela s'est passé en vous , si vous avez senti , si vous avez goûté Dieu , vous devez le montrer , et en même temps conserver ce goût et ce sentiment par votre retenue à vous délasser l'esprit et le corps sous les yeux de Dieu , comme l'ayant plus près de vous : *Dominus prope est.* Je vous demande maintenant de vous répondre à vous-mêmes , si c'est manquer si fort à la sanctification du dimanche et des fêtes après le service divin , que de se livrer tout entier à la joie des sens , que de s'abandonner sans réserve au divertissement , comme pour se dédommager de la contrainte ou de l'ennui du service du Seigneur. Voyez avec vous-mêmes,

si les maisons où vous allez après le service de Dieu , si les personnes avec lesquelles vous trouvez , si les divertissemens que vous prenez , sont propres à entretenir en vous cet esprit de renouvellement que l'on respire au milieu des exercices saints , et tout ce qui en a coulé en vous de grâce et de sainteté. Voyez si ces divertissemens ne sont , ni trop violens , ni trop longs , ni trop attachans ; s'ils peuvent être pris en esprit de piété , c'est-à-dire , en esprit d'amour de Dieu , comme saint Paul le veut de toutes les actions du chrétien : *Omnia vestra in charitate fiant....* (1 Cor. 16 , 14.) Prenez garde que votre divertissement ne soit la dissipation entière du fruit du culte de Dieu , le saint jour du dimanche.

3°. Le culte de Dieu dans les jours saints ne souffre rien , sous le nom de délassement , qui soit contraire au culte de Dieu. On ne peut pas ces jours-là toujours prier et toujours lire , dit-on ; on ne peut pas être tout le jour dans l'Église ; que faire tout le dimanche ? Il vaut mieux jouer que médire ; oui , parce qu'on peut jouer quelquefois , et qu'on ne peut jamais médire. Mais n'y a-t-il point d'alternative entre médire et jouer après la prière et la lecture ? Mais peu prier , ou lire les jours de dimanche , et jouer beaucoup , est-ce remplir l'attente de l'Église et son commandement ? est-ce accomplir sa religion ?...

O qui me donnera une voix bien plus forte pour crier encore plus haut contre deux autres scandales encore plus grands dans la religion aux jours saints! Les cabarets fréquentés par le peuple; les spectacles fréquentés par des gens d'un état plus élevé... Que vas-tu chercher dans les cabarets au jour du Seigneur, multitude aveugle, peuple licentieux? Y vas-tu chercher quelqu'un qui t'instruise, qui t'édifie, qui te retienne, qui modère la fougue de tes passions? crois-tu y trouver quelque reste du moins de la religion qu'on te prêche, et quelque ressouvenir de ce que tu as vu dans nos temples? Ah! tu y verras, au sortir de nos sacrés mystères, et de nos religieuses cérémonies, le paganisme dans tout son aveuglement et dans tous ses excès. Tu y entendras les chants odieux de Babylone corrompue, de Rome idolâtre, et tu chanteras toi-même ses horreurs. Tu y entendras et tu y verras la plus folle joie des sens, consacrée et prêchée. Tu y entendras et tu y prêcheras toi-même tout ce que ta religion condamne, et à quoi tu as renoncé hautement dans ton baptême. Tu y seras entraîné à tout ce que les mœurs de ta religion abhorrent... Jours du Seigneur, jours si heureux et si saints pour nos pères, comment êtes-vous devenus pour le peuple, des jours plus profanes que ceux qu'il emploie dans le travail? Comment cet or pur

dans l'Église s'est d'abord mêlé, et s'est enfin changé en vile écume?

Et vous qui passez de l'Église au théâtre... Vous passez donc de la table du Seigneur à celle du démon; de la maison de Dieu toute pleine de lui, dans un lieu où il n'y a rien de Dieu, de l'école de la vertu à l'école du vice... Vous allez entendre chanter à ce comédien sa morale détestable, cet usage licentieux de la jeunesse, cet abus criminel de toute la vie, après avoir chanté avec nous dans l'Église la beauté de la loi de Dieu et la consécration de tous nos jours à son service. Vous allez entendre chanter à cette femme de l'opéra les crimes de ses dieux, les folles passions de ses déesses, après avoir chanté avec les ministres des autels la gloire de Jésus-Christ et la vertu de ses saints... Ouvrons les yeux sur de pareils excès... Sanctifions Dieu dans nos âmes et dans nos corps tous les jours de notre vie, et surtout les jours saints. Ils sont institués pour la gloire de Dieu, et pour notre sanctification: que Dieu et notre salut en soient donc le principal objet. Ils nous sont accordés pour notre repos; mais ce repos n'est qu'une figure de celui qui nous est promis dans le ciel après nos travaux. Ne nous écartons pas de ces desseins de Dieu; et le goûtant lui-même par avance dans nos jours de fête, nous mériterons d'arriver à la pleine et tranquille posses-

sion de ce souverain bien dans l'éternelle fête du ciel. (Sermons choisis, tom. 4, premier mardi de Carême.)

DIMANCHE.

SECOND SERMON ABRÉGÉ.

En forme de prône, sur la sanctification du Dimanche.

Memento ut diem sabbati sanctifices.

Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat. (Ex. 20.)

Oui, N..., il est un jour que Dieu s'est choisi, qu'il a sanctifié et consacré d'une manière particulière. C'est ce jour où il cessa de créer et d'orner ce vaste univers : ce jour où il est dit qu'il se reposa, non pas qu'il fût fatigué ; il n'est sujet ni à nos besoins, ni à nos infirmités ; mais pour nous apprendre à mettre un ordre dans nos occupations, et à donner à la contemplation de ses divines perfections, et aux grands objets de l'éternité des jours, où comme hors de ce monde terrestre, nous ne soyons occupés que de sa grandeur, du culte qui lui est dû, et de notre destinée à la gloire qu'il prépare à ceux qui le servent et qui l'aiment. Or, chrétiens, pourquoi devez-vous sanctifier le dimanche ? Comment devez-vous sanctifier le dimanche ? Deux réflexions bien simples, mais solides et instructives qui vont faire tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Rien de plus clairement marqué dans l'Écriture que l'obligation de sanctifier le dimanche : rien qui ait été transmis avec plus de soin que ce devoir essentiel de la religion : rien qui ait été observé plus religieusement par les Juifs, les premiers fidèles, que ce jour du Seigneur. C'est la sagesse de Dieu qui l'a choisi ; c'est sa bonté qui nous l'accorde ; c'est sa volonté toute-puissante qui veut que nous le sanctifions. Ainsi dans la sanctification du dimanche nous honorons le choix de Dieu qui s'est réservé ce jour ; la bonté de Dieu qui nous dispense de notre pénitence dans ce jour ; la volonté de Dieu qui se fait entendre et qui nous ordonne de sanctifier ce jour.

1°. C'est la sagesse de Dieu qui a choisi le jour du dimanche et qui se l'est réservé. Écoutez, chrétiens, ces paroles de la Genèse : Dieu bénit le septième jour et le sanctifia : *Benedixit diei septimo et sanctificavit illum.* (c. 2. v. 2.) Que veulent dire ces paroles ? Est-ce que les autres jours n'étaient pas saints ? Ces jours que l'être suprême a bien voulu employer pour former ce vaste univers ; ces jours qui ont produit, selon sa parole efficace et toute-puissante, ces différentes merveilles qui étalent à nos yeux de si grands spectacles de grandeur et de puissance ; ces jours, où ce monde visible tiré du néant, parut avec tant d'ordre et de magnificence...,

est-ce que ces jours n'étaient pas saints et bénis par le créateur? Oui, sans doute. Mais Dieu, disent les saints docteurs, a voulu séparer un jour des autres jours, pour être employé uniquement à son culte : voilà ce qu'ils entendent par ces paroles : Dieu bénit et sanctifia le septième jour, c'est-à-dire, il le sépara des autres jours, il se le réserva singulièrement... Aussi ce jour est-il appelé le jour du Seigneur par excellence, dit saint Augustin, *vocatur dominicus*. (Serm. 15 de verb. Apost.) De là le nom de dimanche qu'on lui a donné dès la naissance de l'Église : c'est le jour que le Seigneur s'est choisi et consacré pour recevoir notre culte.

Or, chrétiens, si ce jour appartient singulièrement au Seigneur, s'il se l'est réservé tout entier, vous n'en avez donc aucune portion pour vos affaires temporelles; sa sagesse l'a choisi : les autres jours vous suffisent donc pour les besoins de la vie. Que cette vérité constante confonde ici ces chrétiens qui s'imaginent pouvoir sans crime dérober une partie considérable de ce saint jour, pour l'employer à des occupations terrestres, ou de coupables amusemens : il ne leur appartient pas : Dieu l'a choisi uniquement pour les choses du ciel. Ah! c'est ici que nous pouvons dire avec David : voilà le jour que le Seigneur a fait pour sa gloire et pour notre salut : le jour qu'il a choisi,

sanctifié d'une manière particulière : *hæc est dies quam fecit Dominus*. Ah! pour honorer ce choix du Seigneur, que dans ce jour une joie pure et toute céleste, nous fasse comme sortir de ce monde terrestre, bannir de notre cœur tous les soins et toutes les sollicitudes du siècle. Employons ce jour uniquement à la contemplation des choses célestes : ne goûtons que les douceurs d'un saint repos : ne méditons que les biens ineffables que Dieu nous prépare : ne parlons que des grandes choses qu'il a opérées en notre faveur : que notre bouche ne s'ouvre que pour chanter ses louanges et célébrer ses grandeurs : que notre cœur ne soit embrasé que du beau feu de la divine charité. Voilà la douce joie d'un chrétien qui adore le choix que Dieu a fait de ce jour, choix infiniment sage, et qui nous impose l'obligation de ne nous occuper que de lui et des biens qu'il nous destine.

Ah! Seigneur, il suffit que vous ayez choisi ce jour, que votre sagesse l'ait séparé des jours que vous accordez aux besoins de cette misérable vie, pour que je l'observe avec un saint respect. Il sera toujours pour moi un jour saint et sacré; je n'en violerai aucune portion. Affaires du monde, intérêts, soins tumultueux du commerce, visites, assemblées d'amis, repas mêmes de bienséance, je vous remettrai aux autres jours : celui-ci ne m'appartient pas, il est

au Seigneur qui se l'est consacré par sagesse, et qui m'y dispense par bonté du travail auquel je suis condamné pour ma pénitence.

2°. Vous le savez, nous sommes tous obligés à cette pénitence imposée à notre premier père après son péché, lorsqu'il lui fut dit; « vous mangerez votre pain à la sueur de votre front: » pénitence qui doit imiter la longueur de nos jours, puisqu'elle n'est pas limitée à un temps, mais qui ne doit finir qu'au moment qui nous verra descendre dans le tombeau. Or, Dieu en nous dispensant du travail le saint jour du dimanche, nous dispense donc en ce jour de notre pénitence. Il nous permet un saint repos; mais un repos qui doit être tout céleste, tout divin; mais un repos qui nous donne le loisir de contempler les biens précieux qui nous sont préparés; mais un repos de l'âme dans son Dieu; mais un repos qui imite celui des bienheureux, qui, sans fatigue, sans ennui, sans dégoût, louent le Dieu trois fois saint, l'aiment, l'adorent; mais un repos enfin, où l'homme, libre des soins de la vie, séparé du commerce du monde, oubliant tout ce qui peut le distraire, voit ce qui lui manque pour son salut, le demande et se trace un plan pour se conserver pur dans les occupations tumultueuses de son état, et les dangers du siècle.

Qu'il doit nous être précieux ce divin repos que la miséricorde de Dieu nous accorde! Qu'il est

bon de nous dispenser du travail pour nous donner le temps de nous approcher de lui! Hélas! dit saint Augustin, les hommes dans le précepte de la sanctification du dimanche, ne font attention qu'à la défense du travail, et ils ne pensent point à la tendre miséricorde du Seigneur qui les dispense en ce jour d'une pénitence imposée à toute la race coupable, pour leur faire goûter les douceurs d'un saint repos. (*Aug. quest. sup. Exod. lib. 2.*) Cependant apprenez-le, Chrétiens, continue ce père, je découvre dans cette défense du travail ce qu'il y a de plus grand et de plus consolant dans les trésors ineffables de la grâce de votre Dieu: *magna est altitudo gratiæ Dei...* La bonté de Dieu dispense l'homme le jour du dimanche, des occupations pénibles auxquelles il a été condamné, afin que, dégagé de toutes les sollicitudes du siècle, et exempt d'un travail corporel, il puisse dans un pur et saint repos penser au salut de son âme, rendre les hommages suprêmes qui sont dus à son Créateur, chanter ses miséricordes, solliciter ses grâces, et ne s'occuper que de lui.

Êtes-vous persuadés de cette vérité, Chrétiens? Faites-vous attention à ces deux choses; c'est la bonté de Dieu qui nous dispense du travail le dimanche; il ne nous en dispense que pour nous livrer entièrement aux choses du ciel.

Le travail est non-seulement

honnête, utile, mais même nécessaire : il serait donc honnête de ne cesser de travailler que pour pécher ; car c'est ce que font tant de mondains qui regardent les saints jours de dimanche, comme des jours destinés aux plaisirs, au jeu, aux promenades, et souvent aux excès de la table et à de coupables divertissemens : ce qui a fait dire à saint Augustin, qu'il vaudrait mieux labourer la terre dans ces saints jours, que d'aller aux spectacles et aux danses : *melius est arare quam saltare...* (Enarr. in ps. 90.) Ces aveugles chrétiens, continue ce père, cessent un travail honnête et utile à la société, et ils ne veulent point se priver dans ce saint jour des assemblées, des plaisirs, des spectacles et de tous les frivoles amusemens du monde.

Or, mes frères, ne pourrions-nous pas faire les mêmes plaintes aujourd'hui ? N'est-ce pas à ce saint jour que les artisans, les marchands remettent les promenades, les parties de jeu, les plaisirs ? Ne sont-ce pas ces jours que l'on choisit pour donner des repas que l'on puisse prolonger à son aise : on ne cesse de s'occuper de ses affaires, que pour s'occuper du plaisir. On cesse, il est vrai, les œuvres serviles défendues en ces jours : on néglige les œuvres saintes qui sont commandées. Est-ce là répondre à la bonté de Dieu, qui ne nous dispense du travail dans ce saint jour, que pour nous procurer un saint repos, dans

lequel nous puissions contempler tranquillement les biens qui nous sont préparés ? Est-ce reconnaître sa volonté suprême qui nous ordonne de le sanctifier ?

3°. La sanctification du dimanche, est un précepte du Seigneur, c'est le troisième dans la loi qu'il a donnée à Moïse : or, peut-on sans crime le violer ? Est-on innocent de ne pas obéir à Dieu qui commande ? Et n'est-on pas coupable, selon saint Jacques, de l'infraction de toute la loi, quand on la viole dans une partie ? Mais hélas ! je suis surpris, je gémis, l'amertume se répand dans mon cœur, quand je pense que des chrétiens n'ont pas l'idée qu'ils devraient avoir d'un Dieu qui parle, qui déclare sa volonté, qui ordonne. Ils distinguent entre précepte et précepte ; et, comme s'ils n'obligaient pas tous également, ils négligent l'entière observance de certains commandemens : ils les violent avec moins de scrupule, avec moins de honte, plus d'audace, comme si Dieu ne devait pas être obéi toutes les fois qu'il parle : comme si toutes ses ordonnances n'étaient pas également justes et saintes. Or, vous le savez, s'il y a un précepte divin négligé, violé publiquement sans remords, sans honte, c'est celui de la sanctification du dimanche : on dirait en voyant les chrétiens occupés des affaires temporelles, livrés aux plaisirs, que Dieu n'a jamais déclaré sa volonté, ou que sa volonté doit s'accommoder à la nôtre.

Il n'est pas nécessaire de vous rappeler tous les oracles de l'Écriture qui annoncent la sanctification du sabbat : les menaces foudroyantes faites à ceux qui le violeraient : les supplices décernés dans l'ancienne loi contre les infracteurs de ce précepte : il n'est pas nécessaire de vous montrer un malheureux expirant sous une grêle de pierres, pour avoir ramassé quelques morceaux de bois dans ce saint jour ; il suffit de vous dire que c'est un précepte du Seigneur intimé solennellement, et annoncé avec des expressions qui condamnent le moindre relâchement dans cette matière. Que veulent dire en effet ces paroles de notre Dieu à son peuple : Souvenez-vous de sanctifier le jour que je me suis réservé spécialement : *Memento ut diem sabbati sanctifices*. Ressouvenez-vous toujours de cette obligation : *Memento* ; gravez-la dans votre mémoire, apprenez-la à vos enfans, à vos domestiques, à tous ceux qui vous sont soumis : *Memento* ; annoncez ce jour, préparez-vous-y : que toutes les occupations terrestres cessent, que tous les soins de la vie n'occupent ni votre esprit ni votre cœur ; qu'un profond silence, un saint repos règnent dans cette solennité ; ne soyez occupés qu'à me louer, m'adorer et méditer les biens ineffables que je vous prépare : *Memento ut diem sabbati sanctifices*. Mais comment devez-vous sanctifier le jour du diman-

che ? c'est la seconde réflexion.

SECOND POINT.

Dès le temps même des apôtres, la solennité du samedi a été transférée au dimanche, jour consacré, dit saint Augustin (*serm. 15, de verb. Apost.*), par les plus grands mystères de notre salut ; et c'est d'après ce changement que les conciles et les saints docteurs exhortent les chrétiens à la sanctification du dimanche, et leur expliquent ce qu'ils doivent faire dans ce saint jour : suivons leur esprit et nous verrons que la cessation des œuvres serviles, l'assistance aux offices divins, la méditation des choses saintes sont essentielles à la sanctification du dimanche. Vous ne pouvez donc le sanctifier que par un saint repos, une sainte assiduité aux offices divins, et de saintes réflexions sur les biens que vous attendez de Dieu, et sur les vertus qui doivent les mériter : trois devoirs qu'il faut développer.

1^o. Nous ne pouvons nous distinguer des Juifs esclaves de la lettre, que par un repos saint, tout céleste : c'est pour nous faire goûter les douceurs de ce divin repos que les œuvres serviles nous sont défendues dans ce jour... De là, il est aisé de tirer deux conséquences avec les conciles et les saints docteurs : la première, contre ceux qui violent ce précepte en travaillant dans ce saint jour : la seconde, contre ceux qui ne cessent de travailler que pour se

livrer à la dissipation, au plaisir et au péché. Les conciles, les saints docteurs, les ordonnances de nos rois se soulèvent avec zèle contre tous ceux qui violent ce saint jour par des occupations terrestres. L'Église a toujours gémi, aussi-bien que Néhémias, à la vue des scandaleuses infractions de ce divin précepte.

Ce Juif fidèle pleure, jeûne, sèche de douleur; il est triste, abattu dans la langueur : Artaxercès s'en aperçoit, il veut savoir le sujet de sa douleur : hélas! dit-il, les ruines du saint temple, les solennités du sabbat négligés et profanés, répandent l'amertume dans mon cœur. Et, après avoir obtenu du souverain la permission d'aller relever les ruines de la maison de Dieu, il déplore ainsi la profanation du sabbat.

Les hommes oubliant ou bravant la défense du Seigneur, travaillent le jour du sabbat comme les autres jours : on voit les mêmes mouvemens et les mêmes agitations : on apporte les raisins dans les pressoirs : les marchands arrivent de tous les côtés, ils étalent dans Jérusalem leurs marchandises, et vendent publiquement le jour que le Seigneur s'est réservé... Ce grand homme ne se contente pas de gémir : son zèle s'allume, il éclate : il fait tout ce qui est en lui pour empêcher ces profanations. Il parle avec fermeté... Il parle avec liberté... Il fait sentir toute l'énormité de ce crime... Il prouve que ce crime a allu-

mé la colère du Seigneur... Il emploie tout son crédit pour faire fermer les portes de Jérusalem le jour du sabbat...

L'Église assemblée a fait souvent les mêmes plaintes, les mêmes exhortations, les mêmes menaces, en considérant l'audace de ces chrétiens, qui ne distinguent pas le jour que le Seigneur s'est réservé des autres jours : que l'on voit appliqués aux travaux, et dans tous les embarras du commerce et des affaires temporelles. Le sixième concile de Paris nous retrace toute la touchante description que fait Néhémias : on ne cesse point, dit-il, les travaux dans les campagnes en ce jour : on voit dans les villes un étalage scandaleux de marchandises ; les artisans travaillent..., aussi la main du Seigneur s'appesantit sur nous : ces fléaux qui nous affligent, ces maladies, ces morts, ces stérilités, ces guerres, nous annoncent un Dieu qui punit les infractionneurs audacieux de sa loi, et venge les opprobres que l'on répand sur la solennité du saint jour qu'il s'est réservé.

Et certes, dit saint Augustin (*Epist.* 36), nous ne pouvons douter que Dieu ne soit irrité contre ceux qui travaillent le saint jour du dimanche, puisque la cessation des œuvres serviles est un précepte divin, dont l'Église n'a pu ni voulu dispenser ses enfans, en substituant le dimanche au samedi... L'Écriture, les conciles, les pères s'accordent donc, lorsqu'il s'agit de

condamner ceux qui ne cessent pas les œuvres serviles le jour que le Seigneur s'est réservé.... Mais il vaut mieux travailler, dira-t-on, que de se livrer aux plaisirs... Assistez aux offices divins, trouvez-vous assidûment dans le saint temple, vous éviterez les dangers du monde ; et prenez-y garde ; c'est ici un second devoir essentiel.

2°. L'exemple des premiers chrétiens ; l'esprit de l'Église qui s'annonce clairement dans toutes les assemblées œcuméniques où elle a parlé ; les lois des premiers empereurs chrétiens ; les ordonnances de nos rois suffisent pour nous faire connaître le crime de ces personnes qui abandonnent nos temples, méprisent nos solennités, et dédaignent de se trouver dans l'assemblée des fidèles les jours spécialement consacrés au Seigneur. Hélas ! vous le savez, ce crime est commun ; ce mépris scandaleux des divins offices semble aujourd'hui faire la gloire des riches indévots. La nécessité d'entendre une basse messe pour conserver les dehors de la religion, les gêne, les met à la torture : point d'heure assez commode : point de ministres assez prompts pour ces mondains, sans piété : les solennités les troublent, les inquiètent, et ils gémissent de ne pouvoir pas se dispenser de paraître une demi-heure dans le saint temple le jour consacré au Seigneur. Apparition forcée, apparition rapide qui ne semble être donnée

que pour faire éclater leur indévotion jusqu'au pied des autels : après cette apparition, les assemblées chrétiennes ont beau s'annoncer avec éclat, ils les méprisent. Les saints mystères se célébreront avec pompe, les psaumes et les divins cantiques seront chantés, la parole de Dieu annoncée..., pendant que ces chrétiens scandaleux prolongeront des repas sensuels et délicats ; soutiendront de longues séances de jeu ou languiront dans un lâche et coupable repos. Ah ! décidons hardiment que ces personnes sont des infracteurs scandaleux du troisième précepte du décalogue.

En effet..., l'Église a toujours recommandé les saintes assemblées le jour du Seigneur, et depuis qu'elle a eu des temples, elle a fait à ses enfans un devoir d'y assister... Tous les conciles décident que les fidèles sont tenus d'assister à la messe paroissiale, et que la méthode introduite de s'en dispenser sans un empêchement réel, est une corruption de mœurs contre laquelle les pasteurs doivent se soulever avec zèle. Ils veulent que les chrétiens passent ce saint jour à louer le Seigneur et à le remercier de ses bienfaits... Et c'est, mes frères, pour vous mettre plus en état de remplir ce devoir essentiel, que ces mêmes conciles ont défendu dans ces saints jours les jeux publics, les danses : c'est pour cela que les premiers empereurs chrétiens, et nos pieux monarques

ont soutenu le zèle de l'Église par leurs pieuses et sages ordonnances, qui défendent tout ce qui tend à diminuer le respect dû au saint jour du dimanche, tout ce qui peut distraire, occuper, séduire, corrompre les fidèles... Les déserteurs du saint temple, le jour du Seigneur, méprisent donc les divins spectacles que l'Église offre à leur piété; ils dédaignent les solennités établies pour honorer Dieu... Concevez donc une juste idée de ce saint jour, et apprenez à le sanctifier par la cessation des œuvres serviles, par l'assistance aux divins offices, par la méditation des biens éternels, et de sérieuses réflexions sur les vertus qui les font obtenir. Troisième devoir essentiel à la sanctification du dimanche.

3^o. Le sabbat des chrétiens, dit saint Augustin, ne doit pas être comme celui des Juifs, extérieur, un simple repos du corps; mais intérieur, un repos de l'âme que procure une conscience pure et innocente : *Intus est, in corde est sabbatum nostrum.* (Aug. in psalm. 90.) C'est pourquoi le même saint docteur répète souvent que le sabbat des Juifs était une figure de celui des chrétiens; parce que les chrétiens s'occupent en ce jour du repos éternel, et se préparent par cette solennité à cette fête ineffable qui ne doit jamais finir : *Futuram requiem significabat.* (Epist. 119, ad Januar.) Enfin, il dit que nous serons nous-mêmes ce septième jour

que Dieu a béni et consacré au repos, si nous profitons de ses bénédictions et de ses grâces pour consommer l'important ouvrage de notre sanctification : *Dies septimus nos ipsi erimus, quando fuerimus benedictione et sanctificatione pleni.* Or, d'après ces principes, il est aisé de conclure qu'une des obligations du chrétien, dans ce jour du dimanche, est de profiter du repos qui lui est accordé pour méditer le repos éternel, qu'il espère de la miséricorde de son Dieu, solliciter ses grâces, s'occuper des besoins de son âme, comme il s'occupe dans les autres jours des besoins de son corps.

En effet, vous savez par expérience, qu'excepté quelques courtes prières le matin et le soir, vous n'êtes tous les jours occupés que des affaires temporelles... Or, si vous donnez tant de jours à l'arrangement de vos affaires temporelles, pouvez-vous sans crime oublier les besoins de votre âme, sa destinée, le jour consacré par le Seigneur à un innocent et divin repos? N'est-ce pas dans ce jour que vous devez méditer le repos éternel préparé à ceux qui sortent victorieux des combats de cette vie? N'est-ce pas dans ce jour que vous devez ramasser la manne qui tombe du ciel pour tous les autres jours? N'est-ce pas dans ce jour de repos et de séparation du monde que vous devez examiner le plan de votre vie, l'état de votre âme, la purifier de ses taches, l'orner des

vertus chrétiennes, et la préparer à soutenir les regards du juste juge qui doit la juger. Quoi ! le corps qui périt aura tous les jours tous les momens de votre vie; et votre âme immortelle n'obtiendra pas de vous quelques momens d'un saint repos pour contempler sa haute destinée, et pourvoir à ses besoins? Ah! est-ce que l'âme n'est pas plus que le corps; ou êtes-vous indifférens sur son sort en sortant de cette misérable vie? Ah! mes frères, vous devez donc sanctifier le jour du dimanche par un saint repos, par une sainte assiduité aux offices divins, par le chant des psaumes et des cantiques, par une prière fervente, par de profondes réflexions sur les biens que vous attendez de Dieu, et sur les vertus qui doivent les mériter. Si vous remplissez fidèlement ces devoirs, vous sanctifierez le dimanche comme vous le devez, et vous mériterez d'entrer dans ce divin et éternel repos dont le sabbat des chrétiens est la figure, comme le sabbat des Juifs était la figure de celui des chrétiens. Je vous le souhaite. (Bailliet, tom 3 de ses prêches sur les commandemens de Dieu, p. 137 et suiv. Voyez le père Thomassin, dans son traité sur les fêtes, livre 2; le père Masson de l'Oratoire, dans son sermon pour le mardi de la Passion; l'auteur des discours chrétiens sur tous les dimanches de l'année; l'auteur des sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, dans

le premier tome des sujets particuliers; les discours moraux; le père André Terrasson, dans son sermon pour le lundi de Pâques, tome 4; l'abbé Boileau, dans son sermon pour le lundi de la cinquième semaine du Carême.)

DOMINIQUE.

PREMIER PANÉGYRIQUE ABRÉGÉ.

Messis multa, operarii autem pauci : rogate ergo Dominum messorum, ut mittat operarios in messem. (*Luc*, ch. 10.)

La moisson est abondante, les ouvriers sont en petit nombre : priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers pour la recueillir.

Ce sont les paroles que dit Jésus-Christ à ses disciples, lorsque touché de compassion à la vue des troupes dispersées dans la plaine, il les regarda comme des brebis qui manquaient de pasteur pour les conduire; lorsque jetant les yeux sur tant de peuples assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, il lui sembla voir de vastes campagnes jaunissantes d'épis, mais prêtes à être ravagées par la tempête, faute de moissonneurs qui prissent le soin de les recueillir et de les serrer dans les greniers du père de famille... Le Sauveur du monde n'a pas seulement en vue dans ces paroles le salut des brebis d'Israël; il demande à son père des hommes pleins de son esprit, enrichis de ses dons et de sa science pour se-

courir l'Église dans tout le cours de sa durée ; et c'est, chrétiens, à la vertu de cette prière, qui embrassait tous les temps et tous les peuples, que la religion doit le présent inestimable du grand saint Dominique, dont je fais aujourd'hui l'éloge. Dieu le fit naître pour réveiller la foi assoupie, par les miracles surprenans qu'il opéra, pour peupler le monde chrétien de prédicateurs zélés et infatigables dont il fut le père, pour dissiper de nombreuses armées d'hérétiques dont il confondit les erreurs et arrêta la furie, pour attacher au temple de Jésus-Christ les dépouilles des nations barbares, dont il fut le fléau ; pour faire pleuvoir un déluge de grâces sur les fidèles, en excitant dans tous les cœurs la dévotion envers cette Vierge incomparable, qui est le canal par lequel le père des dons et des lumières les dispense ; en un mot, pour changer les gémissemens de l'Église en des chants de joie et de triomphe. C'est donc, mes frères, sous l'idée d'un homme extraordinairement envoyé de Dieu dans la nécessité pressante de la religion, que je veux vous représenter ce grand saint. Le don de saint Dominique à l'Église, les fruits que l'Église a portés par les travaux de saint Dominique. La mission extraordinaire de ce grand saint, sa fidélité à remplir les devoirs de sa mission extraordinaire, feront les deux parties de son éloge.

Jésus-Christ en donnant la mission à ses apôtres, leur communiqua le pouvoir d'envoyer, comme ils étaient envoyés ; et leur autorité, qu'ils reçurent immédiatement de Jésus-Christ, a passé de siècle en siècle jusqu'à ceux qui tiennent leur place dans l'Église. Mais comme dans la loi judaïque Dieu suscitait de temps en temps des hommes qu'il distinguait par les dons éclatans de prophétie et des miracles, pour ramener au culte du vrai Dieu ce peuple inconstant, toujours prêt à sacrifier aux fausses divinités des nations étrangères ; ainsi dans la loi de grâce, la providence fait souvent naître des hommes qui, sans sortir de l'ordre de la mission établie et légitime, paraissent extraordinairement envoyés de Dieu, pour secourir l'Église dans les besoins et les périls où elle se trouve. Dominique fut de ce nombre. La mission de ce grand homme envoyé principalement pour renouveler l'esprit de la prédication évangélique, vous paraîtra tout extraordinaire, soit que vous considériez les motifs qui la causèrent, ou les qualités du sujet qui l'a reçue, ou les marques éclatantes dont elle fut accompagnée ; car c'est à ces trois choses que je réduis ce qui peut rendre une mission extraordinaire. Lorsque Dieu envoie au monde ces hommes apostoliques, qu'il remplit de

ses talens, il y est déterminé par des motifs pressans, qui lui font ouvrir les trésors de sa miséricorde, pour en tirer ces dons précieux... Pour envoyer le Messie, il attend que toute la terre soit plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie, et que dans le seul endroit de l'univers où son nom est reconnu, la pureté du culte légitime soit toute corrompue par la superstition d'un judaïsme tout charnel et tout terrestre. Cette providence qui joint des remèdes proportionnés aux plaies dont elle éprouve son Église, touchée des gémissemens de cette colombe affligée, lui envoie saint Dominique pour sa consolation ; la robe de cette épouse sans tache, quoique toujours indivisible, était alors déchirée par les attentats et les progrès de l'hérésie albigeoise qui avait infecté de son poison presque tous les royaumes chrétiens.... Le ministère de la prédication, moyen efficace et permanent pour maintenir la religion, et pour servir comme de digue au torrent de l'impiété et du libertinage, était ou négligé, ou interrompu. Ce fut pour remédier à ces maux que Dieu suscita Dominique, et lui inspira le dessein de renouveler l'esprit de cette fonction apostolique, presqu'éteint dans l'Église.

On ne rappelle point les circonstances de sa vie, connues sans doute à des auditeurs trop intéressés à sa gloire pour les ignorer. Vous savez que, cha-

noine régulier dans l'église de l'évêque d'Osme, son oncle, il fut choisi par le conseil d'Espagne pour aller en France avec ce prélat en qualité d'ambassadeur, former le lien d'une alliance royale entre ces deux couronnes ; que son zèle pour la maison de Dieu s'étant allumé par le récit des désordres qu'y faisait de toutes parts cette hérésie malheureuse, marquée de tous ces signes affreux que le Saint-Esprit donne à la bête mystérieuse qui la représente dans l'Apocalypse, notre saint entreprit le voyage de Rome avec le prélat qu'il accompagna, pour aller demander au souverain Pontife du secours, afin d'arrêter la fureur de ce monstre qui, en troublant la paix de l'Église, soufflait le feu d'une guerre infernale aux quatre coins de l'Europe ; qu'Innocent III, touché des vertus de ce grand homme, rehaussées par l'éclat de sa naissance, après avoir renvoyé l'évêque d'Osme dans son église, nomma Dominique son légat dans ce royaume, pour y publier une croisade, et pour animer le zèle du roi très-chrétien, contre une erreur qui triomphait à la tête de plus de cent mille hommes armés pour sa défense.

Voilà, chrétiens, une mission toute singulière par les motifs qui la causent de la part des hommes ; mais elle l'est encore plus dans les vues de la Providence qui la ménage... La mission de Dominique paraît d'abord n'avoir d'autre fin, que

l'extirpation d'une hérésie ; et la Providence dispose un moyen efficace pour les détruire toutes, par la prédication de sa parole qui , comme un glaive à deux tranchans , coupe toutes les racines de l'erreur dans les âmes. (*hæbr.* 4.) Dominique n'est considéré que comme un légat apostolique qui vient mettre le glaive sacré de saint Pierre à la main d'un monarque chrétien , contre des ennemis de l'État et de la religion ; mais Dieu en veut faire un prédicateur du premier ordre qui retrace dans l'Église l'idée de la première mission des apôtres envoyés dans toutes les parties du monde pour prêcher l'Évangile à toute créature. Lorsque ce grand saint commença le premier discours qu'il prononça en présence d'une assemblée tout auguste, par les paroles de l'ange Gabriel à Marie , il semblait ne vouloir qu'ouvrir, sous les auspices de la sainte Vierge, une guerre sainte contre les blasphémateurs qui l'outrageaient avec insolence ; mais Dieu voulait instruire par ce grand exemple tous les ministres qui lui succéderaient dans cette sublime fonction , à ne l'entreprendre qu'après avoir imploré l'assistance de cette Mère des grâces , il voulait instituer par ce serviteur zélé de Marie , la célèbre dévotion du Rosaire , appuyée de tant de témoignages , autorisée par tant de miracles , honorée de tant de privilèges...

Dieu , dont la grâce prend

plusieurs formes , dit l'apôtre , ne donne pas toujours les mêmes qualités aux ministres qu'il envoie extraordinairement , pour être les fondateurs ou les restaurateurs de la religion. Quelquefois il prend des hommes sans naissance , sans éducation , sans science , afin que des effets merveilleux , produits par des instrumens si disproportionnés , fassent mieux reconnaître , dit saint Augustin , la cause divine et supérieure d'où ils empruntent leur force. Les apôtres destinés à convertir toute la terre étaient des hommes grossiers tirés de la lie du peuple , et , pour ainsi dire , tout paâtris du limon de leurs barques : mais nous savons aussi qu'Isaïe , ce grand prophète , était sorti de la famille royale ; que saint Paul joignait une parfaite connaissance de la loi , à un zèle ardent pour la défense de ses traditions , lorsqu'il fut séparé pour être le docteur des nations ; et enfin que Jésus-Christ , appelé le Messie par la singularité de sa mission d'un ordre tout différent des autres , voulut sortir de la maison royale de David , et que les femmes s'écriaient en l'écoutant , que jamais homme n'avait parlé de la sorte. C'est ainsi que Dieu remplit saint Dominique de talens proportionnés aux grandes choses qu'il voulait opérer par son ministère : il fit sortir de l'illustré et ancienne maison des Gusmans en Espagne , un homme qui devait animer le zèle des souverains pon-

tifes et des monarques, et porter l'étendard de la croix en qualité de légat, et de conquérant dans les armées chrétiennes. Il le remplit des trésors de sa science, et le fit le premier maître de la théologie dans Rome, avant de s'en servir pour confondre l'hérésie, et pour en faire comme la pierre fondamentale de cette tour mystérieuse de David, d'où pendent mille boucliers impénétrables aux traits de l'erreur et de l'ignorance. (*Cant.* 4.) Il fit naître avec une éloquence qui entraînait les cœurs, ce prédicateur original qui devait laisser ce nom en héritage à une postérité sainte consacrée à cette fonction essentielle de la religion. Tout prêchait dans cet homme apostolique, disent les historiens de sa vie; toutes ses paroles étaient comme autant d'étincelles du feu divin dont il était rempli, qui allumaient dans les âmes, ou comme autant de flèches aiguës qui, lancées par la force de son zèle, perçaient le cœur des ennemis de Dieu.

Ajouterai-je à ces qualités éminentes de son esprit et de son cœur, celle de son extérieur qui rendait la piété vénérable; ces circonstances prophétiques qui accompagnèrent ou précédèrent sa naissance; cette étoile lumineuse qui parut sur son front, lorsque cet astre de l'Église commença de luire au monde; ce soin de la Providence qui le fit naître en Espagne le même jour que naquit en

France ce chef fameux de l'hérésie albigeoise qu'il devait détruire; ce songe prophétique si glorieusement vérifié, dans lequel sa mère enceinte de lui, crut voir sortir de son sein, avec un flambeau allumé, cet animal que l'Écriture nous représente comme l'image des prédicateurs dont saint Dominique devait être le père: j'entre insensiblement dans la troisième raison qui rend la mission de ce grand saint extraordinaire; il n'en est point de signe plus évident que le don des miracles... Ce sceau de la Divinité qui en porte les plus visibles caractères, parut avec éclat sur saint Dominique: en faut-il d'autre preuve que la résurrection de trois morts, appuyée sur des témoignages si incontestables, que l'impiété la plus impudente serait forcée de les respecter, si l'on pouvait en exposer le détail dans cette chaire...

Que ne puis-je vous faire remarquer les rapports glorieux qui se trouvent entre la résurrection d'un jeune homme que Dominique rendit aux larmes de son oncle, et la résurrection du Lazare que le Sauveur rendit aux larmes de Marthe et de Marie! Vous verriez Dominique qui prie, qui pleure, qui commande au mort de se lever comme Jésus-Christ: la résurrection de celui qui vient d'expirer dans les flots de son sang répandu par un accident tragique, vous paraîtrait aussi admirable que la résurrection du

Lazare déjà corrompu dans le sépulcre, et vous ferait appliquer à ce miracle de Dominique, ce que dit saint Augustin de ce fameux prodige du Sauveur, qu'il fut une épreuve de sa divinité qui devait triompher de l'incrédulité la plus obstinée, et qui passa dans cette occasion l'espérance que la foi des apôtres avait conçue. Voulez-vous donc connaître si Dominique fut véritablement un homme envoyé de Dieu, je ne vous en donne point d'autre signe que la réponse de Jésus-Christ aux disciples de saint Jean, qui lui demandaient s'il était le Messie. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les muets parlent. Dominique a porté toutes ces marques d'une mission divine, et vérifié cette prédiction du Sauveur à ses apôtres, qu'ils feraient des signes plus grands que lui-même. Il semblait que Dieu lui eût communiqué cette puissance absolue par laquelle il est le roi des élémens, comme l'appelle Tertullien. Le feu, l'eau, l'air, la terre, obéissent à ses ordres, les flammes respectent les caractères sacrés de la vérité dans les livres dont il est l'auteur; la mer, soumise à sa parole, regorge tout vivans, jusqu'à quarante Anglais qu'elle avait engloutis dans un naufrage; l'air devient ferme et solide pour le soutenir, lorsqu'il s'élève de terre dans ses extases; les orages et les tempêtes se dissipent quand il commande aux vents de se taire; les enfers re-

connaissent son autorité quand il chasse les démons des corps des possédés, en délivrant les âmes de leur servitude. Voilà les caractères véritables d'une mission extraordinaire; tout le siècle de saint Dominique en fut témoin: plus de cent mille hérétiques convertis, sont des garans de ces faits incontestables.

Arrêtons-nous, chrétiens; et, puisque les panégyriques des saints ne sont pas moins destinés à notre instruction qu'à leur éloge, faisons sur ces grands miracles de saint Dominique des réflexions propres à ranimer notre foi, en reconnaissant sur quels solides fondemens notre religion est appuyée.

Je fais tous mes efforts, direz-vous, pour me confirmer dans la foi, mais je ne puis captiver mon esprit sous le joug de ces vérités contre lesquelles il se révolte à toute heure. Pourquoi cela? c'est que vous voulez fortifier votre foi par des raisonnemens auxquels Dieu n'attache point la grâce, au lieu d'avoir recours à la vertu toute-puissante de la prière. Dites à Dieu: Je crois, ô mon Dieu, aidez mon incrédulité, *credo Domine, adjuva incredulitatem meam.* (Marc. 9, 23.) Je crois ces vérités adorables que vous avez révélées à votre Église, ces oracles appuyés sur des fondemens éternels. Cependant, ô Seigneur! je sens des doutes involontaires que je vous conjure de dissiper: faites-moi voir les mystères de votre religion dans ce jour écla-

tant et favorable qui les fait révérer en les faisant connaître : faites luire dans mon âme ces rayons vifs et pénétrants de votre grâce qui , perçant les sombres nuages de la foi , forment ces convictions secrètes et intérieures qui font crier une âme avec le prophète : ô Seigneur ! vos témoignages ne sont que trop croyables. (*Ps.* 92 , 5.) Faites briller à mes yeux cette colonne de feu qui conduisait les Israélites dans le désert ; cette trace de lumière qui guide les âmes prédestinées parmi les ténèbres mystérieuses qui la couvrent dans les sentiers de la vérité. : *Deduc me in viâ æternâ.* (*Ps.* 138 , 24.) Si vous faites cette prière avec confiance , les moindres voiles de l'incrédulité tomberont de vos yeux ; et quand votre foi sera solidement affermie , vous serez fidèles à vous acquitter de vos obligations , comme saint Dominique à remplir les devoirs de sa mission extraordinaire.

SECONDE PARTIE.

Une science profonde pour défendre la pureté de la doctrine contre les erreurs de l'esprit , et une éloquence évangélique pour combattre les vices et les passions du cœur , voilà les deux talens que réunit saint Dominique , ce ministre extraordinaire. C'est un docteur et un prédicateur qui confond l'hérésie dans les conférences par la force de ses raisonnemens ; qui la combat dans ses écrits par la solidité

de sa doctrine ; qui la foudroie dans les chaires par le zèle de ses prédications ; il déclare à l'erreur une double guerre dans laquelle il triomphe de la fausseté de ses maximes , et de la rébellion de ses partisans ; il emploie à sa destruction le glaive à deux tranchans de la parole divine , et l'épée redoutable que le Seigneur a mise à la main des rois , pour abattre toute puissance illégitime qui s'élève contre leur autorité sacrée. Semblable à ces vaillans Israélites qui rebâtirent le temple sous la conduite d'Esdras , pendant qu'il réparait les ruines de la maison du Seigneur d'une main , il combattait de l'autre les peuples qui osaient l'interrompre dans le cours d'un si saint ouvrage ; et après que sa langue avait fait retentir les oracles de la vérité dans les temples , il attachait à leurs voûtes les dépouilles de ses ennemis.

Que ne puis-je ici , Messieurs , avec ces vives couleurs de l'éloquence chrétienne , vous décrire un des plus beaux traits dont la vie de ce grand saint soit enrichie ! je vous ferais voir d'un côté les excès horribles de l'hérésie albigeoise , retraçant cette triste et touchante image de la profanation du temple , que le Saint-Esprit nous fait au livre des Machabées (*1 Mach.* 1 , 57) ; les vases sacrés abandonnés au pillage ; les sacrifices interrompus ; les murailles souillées d'abominations ; les prêtres immolés au lieu de victimes ; les plus

saintes cérémonies abolies ; les superstitions d'un culte sacrilège et exécration placées sur les ailes des chérubins du sanctuaire ; les vierges sacrées livrées en proie aux animaux immondes ; des horreurs que la nuit des temps n'a pu couvrir de ses ténèbres , commises en présence du Dieu de la pureté , et à la face des anges épouvantés ; toute la beauté de l'épouse de Jésus-Christ défigurée par les attentats de ceux qui la couvraient d'opprobres , lorsqu'ils prétendaient lui rendre la gloire : spectacle affreux qui retraçait dans l'Église une Babylone assise avec un appareil magnifique , dans la chaire de l'impunité , qui d'une main présentait la coupe empoisonnée de ses erreurs et de ses fornications , et de l'autre tenait un glaive menaçant pour forcer ceux qui refusaient d'en boire. Dominique , soutenu d'une bulle du souverain pontife , prêche une sainte croisade contre cette secte impie ; il marche avec une petite troupe de chevaliers et de soldats chrétiens , contre une armée de plus de cent mille hommes hérétiques qui avaient établi dans le Languedoc le siège de leur rébellion , et le théâtre de leur violence. Je vois leurs nombreux bataillons dispersés par la fuite , ou tombés dans les chaînes , ou immolés par le fer aux approches de notre saint conquérant ; une vaste campagne inondée de leur sang , et couverte de leurs morts , offre un digne sacrifice au Dieu des

armées. O Seigneur ! comment est-ce qu'un seul homme en a pu vaincre mille , et qu'une poignée de soldats a pu mettre en fuite des escadrons comparables en nombre au sable de la mer , comme parle l'Écriture , si ce n'est parce que vous combattiez invisiblement pour ceux qui défendaient votre querelle. Un autre Moïse levait les bras au Ciel dans la personne de Dominique , pendant qu'un autre Josué poursuivait la défaite des Amalécites dans la personne du pieux et vaillant comte de Monfort. Il me semble voir dans ce crucifix , dans ce rosaire , et dans cette bulle de croisade que Dominique porte à la main , quelque chose de cet appareil mystérieux qui fit tomber autrefois les remparts de la superbe Jéricho. (*Jos. 6.*) C'est avec ces armes où la force de la main du Très-Haut était attachée , que notre saint renversa l'autel sacrilège que Baal avait élevé contre Jésus-Christ ; ce fut par cette journée mémorable que le ciel autorisa la sainte et vénérable dévotion du Rosaire , sous les étendards duquel cette guerre religieuse fut entreprise et terminée.

Aussi Dominique en rendit-il un hommage éclatant à Marie , lorsqu'il lui adressa pour la première fois cette louange que l'Église a répétée si souvent à sa gloire : *Cunctas hæreses sola interemisti*. Éloge d'autant plus juste et plus véritable , que l'hérésie albigeoise était un amas

monstrueux de toutes les erreurs détruites dans une seule.

Après que Dominique eut chassé l'hérésie des lieux qu'elle occupait, il l'attaqua de toutes ses forces dans les âmes où elle avait établi son siège; et il n'eût pas été content d'avoir désarmé des rebelles, s'il n'eût convaincu des obstinés. Quels vœux ardents ne fit-il pas au Ciel pour leur conversion? combien de fois son zèle le fit-il tomber en défaillance, ou entrer dans une sainte indignation à la vue des malheureux apostats de la foi, qui abandonnaient la source d'eau vive pour aller puiser dans des citernes entr'ouvertes et corrompues? qui pourrait raconter ses conférences, ses prédications, ses voyages et ses miracles? Rappelez dans vos esprits celui que fit Élie en présence du peuple d'Israël, lorsqu'il leur dit : Jusques à quand balancerez-vous entre deux voies? Si Baal est la divinité que vous devez adorer, brisez les autels du Dieu d'Israël; mais si le Seigneur est le vrai Dieu, renversez les autels de Baal. Et pour nous éclaircir de la vérité, convenons que le Dieu qui fera descendre le feu du ciel sur le sacrifice qui lui sera offert, sera le véritable. Vous savez, chrétiens, les circonstances de cet événement célèbre... Considérez ce miracle renouvelé dans ce qui se passa entre les docteurs albigeois et saint Dominique, lorsqu'après une convention approchante, le livre qui conte-

nait les dogmes de cette secte, livré aux flammes, fut en un moment consumé, pendant que celui que saint Dominique avait composé contre cette erreur, jeté trois fois dans un bûcher ardent, bien loin d'en recevoir aucune atteinte, ne put même être noirci par la fumée.

Mais le zèle de Dominique ne se borna pas à la conversion des hérétiques : il s'étendit sur tous les pécheurs. Comme il brûlait d'un amour ardent pour Jésus-Christ, il était plein d'une compassion charitable pour les misères de son Église, accompagnée d'une sainte colère contre les ennemis de Dieu et de son peuple. Nous lisons dans l'histoire de sa vie, qu'on ne lui entendit jamais prononcer une parole qui ne tendît à glorifier Dieu et à lui gagner des âmes. Il était, comme Jean-Baptiste, un flambeau ardent et lumineux : *lucerna ardens et lucens*; lumineux, pour éclairer l'esprit; ardent, pour échauffer la volonté. Ses discours étaient remplis d'une onction et d'une force secrète, à laquelle on ne pouvait résister. Quand il parlait aux peuples, son visage paraissait tout rayonnant des lumières de la science et du feu de la charité, dont son âme était pleine; et saint Vincent nous assure qu'on l'aurait plutôt pris pour un ange que pour un homme. Voulez-vous apprendre un effet merveilleux de la grâce particulière qu'il avait reçue, pour ramener les pécheurs les

plus obstinés? Il tombe entre les mains de quelques scélérats et d'une troupe de voleurs noirs de mille crimes énormes qui, dans les forêts et dans les montagnes où ils étaient retirés, semblaient y avoir pris la cruauté des lions et des tigres; mais ce divin prédicateur les prêcha si efficacement, que ces cœurs de fer s'amollirent : il fit sortir, aussi-bien que Moïse, de ces rochers insensibles, des larmes de contrition; et soutenu par la grâce de celui qui convertit le bon larron sur la croix, il leur fit détester la vie monstrueuse qu'ils menaient, pour en embrasser une pénitente.

Son zèle trop resserré dans l'étendue d'un royaume, lui fait parcourir l'Espagne, la France, l'Italie; et porté par le souffle du Saint-Esprit, comme une nuée mystérieuse dans plusieurs climats différens, il y répandit de toute part, comme les apôtres, la rosée précieuse et salutaire du sang de Jésus-Christ, par l'abondance des grâces dont sa prédication fut accompagnée. Il sortait de cette nuée enflammée des éclairs qui brillaient quand il expliquait les vérités; des tonnerres qui épouvantaient, quand il faisait retentir les menaces de l'Évangile aux oreilles des peuples; des foudres qui brisaient et qui écrasaient, lorsqu'il frappait de malédiction et d'anathème les pécheurs endurcis; des pluies qui arrosaient et qui fertilisaient, lorsqu'après avoir étonné les auditeurs, il

les faisait fondre en larmes. Il refusa plusieurs fois la dignité d'évêque, pour en faire la fonction par tout l'univers. Mais son zèle agit premièrement sur lui-même, avant de travailler pour le prochain; disciple fidèle de Jésus-Christ, qui commença de faire avant d'enseigner. Il châtiait son corps et le réduisait en servitude, de peur qu'après avoir prêché les autres, il ne devînt lui-même réprouvé. Son lit ordinaire était le marche-pied de l'autel, il interrompait trois fois son sommeil par de sanglantes disciplines; son vêtement, sa nourriture, son logement, tout respirait en lui la mortification évangélique, et il pouvait dire aussi bien que Jean-Baptiste, qu'il n'était qu'une voix, puisque tout parlait en lui et que tout y prêchait la pénitence.

C'est dans ce genre de prédication que nous devons tous nous exercer. Il n'y a que les réprovés qui disent avec Caïn, qu'ils ne sont point chargés de la garde et de la conduite de leurs frères. Mais tous les véritables chrétiens sont instruits de cette obligation essentielle, marquée dans l'Écclésiastique : (*Eccli. 17, 12.*) *Unicuique mandavit Deus de proximo suo.* Chacun, à sa manière, est chargé du salut de son prochain. Dieu a ses prédicateurs; mais le monde et le démon ont les leurs : car peut-on appeler autrement ces personnes toutes dévouées à répandre dans les autres les maxi-

mes de l'impïété et du vice ? Ces libertins dont la bouche est comme un sépulcre ouvert, qui exhale en tous lieux une odeur de mort, de corruption et de scandale : ces femmes mondaines qui sont comme des amorces publiques propres à nourrir la concupiscence des yeux sensuels et adultères... Un jour viendra où Dieu vous demandera ces âmes, le prix de ses sueurs et de son sang, que vous lui avez arrachées des mains ; et, après avoir été les instrumens ordinaires du démon pour damner les hommes, vous deviendrez les compagnes éternelles des supplices particuliers qu'il souffrira pour ce détestable emploi... Saint Dominique aurait cru ses travaux bien récompensés, disait-il, s'il avait pu gagner une âme à Jésus-Christ ; et il y aura dans l'enfer des pécheurs qui en auront entraîné des milliers avec eux, par la contagion de leur mauvais exemple. Ah ! si vous n'êtes pas touchés de compassion pour vos frères, ayez du moins pitié de votre âme ; *miserere animæ tuæ*. Je ne dis pas de l'âme d'un mahométan, d'un infidèle, mais de l'âme de vos enfans, de vos domestiques.

Il n'appartient qu'à Dominique et aux ministres envoyés extraordinairement comme lui, d'embrasser toutes les nations dans l'étendue de leur zèle. Ce grand saint avait toujours présente à l'esprit cette vision dans laquelle l'apôtre saint Paul vit

un homme de Macédoine, qui lui tendant les bras, lui adressait ces paroles touchantes. (*Act. 16, 9.*) *Transiens in Macedoniam, adjuva nos*. Il croyait à toute heure entendre des voix plaintives, qui, de toutes les parties du monde, lui disaient : Venez à notre secours, venez nous éclairer dans ces terres sauvages où il ne paraît presque plus aucune trace de la première prédication de l'Évangile... Mais voyant qu'il ne pouvait pas subvenir lui seul à tous les besoins différens de l'Église, et que la mort interromprait nécessairement le cours de ses travaux, il a trouvé le secret de se multiplier et de s'éterniser, en instituant un ordre dont les religieux sont consacrés à ce divin emploi, que leur glorieux patriarche exerça toute sa vie. Ce n'est pas par une bienséance qui pourrait tenir quelque chose des maximes du siècle, que dans de semblables solennités l'on passe ordinairement des louanges du fondateur à celle des enfans ; mais c'est parce que que Jésus-Christ nous apprend que l'on ne peut bien juger d'un arbre que par ses fruits, et que ce serait couvrir d'un voile le plus bel endroit du tableau de Dominique, que de taire ce que l'Église doit à son ordre.

Vous le savez, chrétiens, combien cet ordre religieux remplit dignement les obligations attachées au glorieux surnom qui le distingue parmi les autres. Je ne touche point aujourd'hui aux

autres titres de sa gloire ; et pour me renfermer dans les bornes de mon ministère , je loue les dignes enfans d'un prédicateur extraordinairement envoyé de Dieu , par la dignité avec laquelle ils soutiennent le sacré ministère de la parole... Mais , hélas ! quel fruit tirez-vous de leurs discours?... Prenez garde que Dieu ne vous ôte les prédicateurs excellens , pour les envoyer à des auditeurs plus dociles : menace que l'apôtre saint Paul fit autrefois aux Juifs , avant d'aller prêcher l'Évangile aux gentils ; mais qui s'accomplit dans nos jours par les progrès des ouvriers qui recueillent de si abondantes moissons dans les climats infidèles , où ils prêchent avec la simplicité des apôtres , pendant que la vigne du Seigneur , continuellement arrosée et cultivée dans le centre de la religion , demeure toujours stérile. Demandons aujourd'hui , par l'intercession du saint prédicateur que nous louons et que nous vénérons , la grâce de parler en dignes ministres , et d'écouter en dignes chrétiens , afin que nous puissions porter les fruits de cette précieuse semence de la parole au centuple dans cette vie , et en recueillir la récompense dans l'autre. (L'abbé du Jarry , au second tome de ses panégyriques , pag. 1 et suiv.)

DOMINIQUE.

SECOND PANÉGYRIQUE ABRÉGÉ.

Propheta magnus surrexit in nobis , et Dominus visitavit plebem suam. (*Luc 7, 16.*)

Un grand prophète a paru parmi nous , et le Seigneur a visité son peuple.

Le grand prophète et le prédicateur par excellence est Jésus-Christ. Tous les autres ne sont que ses organes. C'est lui qui les donne à l'Église , afin que la vérité y soit annoncée dans tous les lieux et dans tous les temps ; et comme cette Église est toujours sainte , jamais elle n'a manqué , ni ne manquera de saints pasteurs , dont les instructions rendront les pécheurs inexcusables. Cependant Jésus-Christ même nous a avertis qu'il y aurait des siècles de sécheresse et de stérilité , où la diminution de la charité accroîtrait l'iniquité parmi les peuples ; et saint Paul nous a prédit , qu'il viendrait des temps fâcheux et difficiles où les hommes ne pouvant plus souffrir la saine doctrine , auraient recours à de faux docteurs , fermeraient l'oreille à la vérité , et ne pourraient qu'à des fables. Cette triste prophétie fut accomplie , surtout vers la fin du douzième siècle , où l'erreur et le vice affligèrent si fort l'Église qu'elle ne cessait de lever au Ciel ses mains pures , pour en obtenir des ministres

fidèles, dont la parole puissante et efficace fit revivre le zèle et la vertu des premiers temps. Sa prière fut exaucée, et le Seigneur visita son peuple en tirant des trésors de sa miséricorde un homme prédestiné dans son conseil, annoncé par des signes et des prodiges, orné de grâces et de vertus, enrichi de talens extraordinaires, pour relever la gloire de la prédication évangélique.

Saint Dominique parut alors avec le zèle et l'autorité d'un prophète, et pour notre gloire il s'éleva principalement parmi nous : *Propheta magnus surrexit in nobis*. Je viens donc vous le représenter comme le restaurateur de la prédication, et un prédicateur accompli... Il prêcha de toutes les manières, c'est un effet de sa sagesse qui connaît tous les ressorts du cœur humain ; vous le verrez dans la première partie de son éloge. Il prêcha à toute sorte de personnes et dans tous les temps, c'est un effet de sa charité qui s'étend partout et pour toujours ; vous le verrez dans la seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Paul instruisant son disciple (2. *ad Tim.* 4, 2.) sur les différentes manières d'annoncer la parole, dont il lui fait le plus essentiel de ses devoirs, semble les réduire à deux principales. *Prædica verbum, insta opportune, importune*. Prêchez la parole de Dieu, lui dit-il, avec une assiduité toujours égale, et

pressez vos auditeurs à temps et à contre-temps. Soit que ce précepte regarde le prédicateur, qui ayant reçu le don de la parole, est obligé de le cultiver, sans égard à la satisfaction ni à la peine qu'il y trouve ; soit qu'il regarde les auditeurs que l'on doit continuellement instruire, quelle que soit leur disposition, j'y vois toujours la gloire de Dominique. Quant à lui, il a trouvé dans son ministère de grands sujets de consolation, et n'y a pas moins rencontré d'occasions d'exercer son humilité et sa patience. Par rapport à ses auditeurs, il a observé la règle établie par saint Paul, en employant, selon les rencontres, la douceur et la force de la parole ; et vous l'allez voir, messieurs, tantôt les ménager avec charité, tantôt les presser avec véhémence ; ici prendre le temps favorable pour les gagner, là les attaquer dans tous les temps, pour abattre le cœur superbe sous le joug de la loi de Dieu.

Sa première manière de prêcher fut la pureté de ses mœurs, et le bon exemple de sa vie. Né d'une des plus nobles maisons d'Espagne, il eut des inclinations encore plus nobles que sa naissance. Dans l'âge le plus tendre, il n'avait aucune des faiblesses ordinaires aux autres enfans, et déjà il dédaignait le repos pour s'adonner à la prière. Il fit de grands progrès dans l'étude, et de plus grands encore dans la vertu. Sa première jeunesse

ne fut qu'un exercice continuel de mortification et de pénitence, de silence et de retraite, de précaution contre le vice et d'amour pour la piété. Sensible aux misères des pauvres, et compatissant pour ceux qui étaient dans l'affliction, il confondait les cœurs les plus resserrés et les plus durs par ses œuvres de miséricorde; et à peine avait-il fini son cours de théologie, que Dieu, qui voulait le donner en spectacle à l'univers, lui en fournit une occasion éclatante dans cette cruelle famine dont l'Espagne fut désolée, et qui de l'Espagne étendit ses ravages affreux presque dans toute l'Europe.

Pour juger, Messieurs, combien ses entrailles furent émues, formez-vous, s'il se peut, une idée de ces temps malheureux, où la terre, privée des influences du ciel, languit dans une triste sécheresse, ferme son sein à tout ce que le laboureur lui confie, et jette dans tous les cœurs la désolation et le trouble par une fatale stérilité. Les riches trouvent alors quelque ressource dans les biens conservés par la prudence, ou accumulés par l'avarice. Mais le peuple, abattu sous le poids de l'indigence et de la calamité, ne peut espérer qu'en cette providence irritée qui, pour des raisons secrètes, mais toujours justes, semble l'avoir entièrement abandonné. Toutes les places publiques sont comme autant de théâtres où la misère représente ses horreurs. Une multitude con-

fuse de pauvres languissans et desséchés, sont plutôt des spectres que des personnes vivantes. Les uns, épuisés par l'inanition, meurent sans avoir la force de se plaindre. Les autres, animés par la faim même dont ils sont dévorés, appellent à leur secours l'injustice et la violence; et le citoyen a pour ennemi le citoyen même. Tel qui vit encore, jette sur les morts un regard sec et stupide, et se figure une déplorable consolation, dans l'espérance de les aller bientôt rejoindre. Plusieurs incertains s'ils doivent souffrir la misère pour éviter la mort, ou souffrir la mort pour éviter la misère, souffrent, dans cette incertitude, et la misère et la mort...

Dans une conjoncture si triste et si affligeante, le jeune Dominique, comme un autre Jérémie, pleure sur les malheurs de la ville de Palence, où il était alors. Il accomplit sur lui-même ce qui manque à la pénitence de ses habitans. Il veut être, comme saint Paul, anathème pour ses frères; et s'il ne peut entièrement soulager la misère commune, du moins il s'y confond en se rendant lui-même misérable. La charité, qui a déjà jeté dans son cœur ses plus profondes racines, produit dans cette rencontre tous les fruits de sa fécondité. Non-seulement il vend des biens périssables, qu'un philosophe méprise comme un disciple de Jésus-Christ, il se dépouille même de ce que le plus désintéressé

philosophe conserve toujours, je veux dire de ses livres... Il ne trouve pas que ce soit assez de donner tout ce qu'il a, il veut encore se donner lui-même. Une mère désolée par l'esclavage de son fils, le prie de contribuer à sa rançon; n'ayant plus rien en sa puissance, il s'offre de prendre la place du fils malheureux, et de le rendre ainsi à sa mère.

Jugez, Messieurs, si celui qui est si vivement touché des misères corporelles, doit être encore plus sensible aux spirituelles. Comme David, il est desséché par un zèle douloureux, à la vue des pécheurs qui abandonnent la loi de Dieu; et la charité de Jésus-Christ le presse de faire retentir aux oreilles de leur cœur la trompette de l'Évangile. Aussi l'évêque d'Osme, frappé de la grandeur de ses sentimens et de ses talens extraordinaires, croit voir en lui un de ces hommes privilégiés dont Dieu fait les instrumens de sa miséricorde et de sa puissance. Il l'attire dans son clergé et l'élève à la dignité du sacerdoce. Dominique parut alors plus revêtu que jamais de justice et de sainteté; et la grâce de l'ordination, jointe à tant d'autres dont Dieu l'avait prévenu, enflamma de plus en plus son zèle pour le salut du prochain. Quelque secours que le saint évêque en retire, il croirait manquer aux autres églises, s'il renfermait ce trésor dans la sienne. Il veut qu'il soit répandu dans toute l'Espagne,

en vue des grands biens qu'en doit attendre la religion.

Ici, Messieurs, pour attirer toute votre admiration, je ne voudrais que vous faire percer les ombres de la nuit qui couvrent ce ministre fidèle. Vous le verriez, ou élevé par l'ardeur de son oraison, ou abattu par la rigueur de sa pénitence, pour obtenir à ses auditeurs un des principaux caractères de la prédestination, qui est l'amour de la parole de Dieu. Vous le verriez ensuite annoncer cette parole avec des fatigues immenses, confondant l'erreur, établissant la vérité, éclaircissant nos mystères; et peut-être aurait-il sur vous un pouvoir qu'il paraît que nous n'avons pas... Car malgré son jeune âge, Dominique est regardé comme l'oracle des universités, consulté comme docteur déjà profond dans l'intelligence des écritures. Mais comment vous représenter les bénédictions que Dieu donne à ses travaux? Une éloquence pareille à la sienne en ferait à peine la fidèle description. Devant lui l'extravagance des mahométans et la témérité des hérétiques tombent dans une salutaire confusion; et tel, vaincu par lui, va vaincre d'autres sectaires. Les ardeurs de son zèle pénètrent jusqu'aux extrémités de la Galice; et quand les églises ne peuvent contenir la foule, sa voix retentit dans les places publiques et dans les campagnes. Les royaumes de Castille

et d'Arragon cèdent humblement à la force de ses discours et de ses exemples. Ce roi même, à qui nous devons la pieuse mère de saint Louis, change de vie et se dévoue à la piété; et en général tous les pécheurs, ou attirés par sa charité, ou ménagés par sa prudence, ou renversés par la crainte de Dieu et de ses jugemens, deviennent sa joie et sa couronne, par la promptitude et la sincérité de leur conversion.

Je ne suis pas surpris, Messieurs, des fruits abondans que produit la parole de Dieu dans cette bouche évangélique. Elle gagne les cœurs par la douceur, ou les enlève par la force. Elle profite du temps favorable, ou les frappe avec persévérance dans tous les temps. Et c'est là l'effet ordinaire de cette sainte parole qui, comme dit saint Augustin, ne doit jamais cesser de se faire entendre. C'est toujours à propos pour ceux qui la reçoivent avec fruit; et, si elle importune les pécheurs, dont elle trouble la fausse paix, nous voyons dans l'exemple de la veuve de l'Évangile, que son importunité même peut enfin la rendre efficace.

La puissance de tirer les êtres du néant est tellement propre à Dieu, qu'elle ne peut être communiquée aux hommes; mais la puissance de tirer les âmes de l'erreur, et de les sanctifier, est encore plus grande; et Dieu, par un effet de son amour, veut bien la leur communiquer, et

les rendre ainsi coopérateurs de sa grâce dont ils doivent par conséquent imiter la conduite. Or la grâce s'empare du cœur de l'homme, malgré les penchans qui s'y opposent. Elle y détruit l'amour du monde par l'amour de Dieu. C'est le modèle que nous voudrions suivre, quoique de loin, pour vous inspirer l'amour des vérités saintes. Mais comme votre cœur n'est pas dans nos mains, comme il est dans les mains de Dieu, et que nous ne connaissons pas comme lui tous les ressorts qui le remuent, le zèle chrétien nous inspire de l'attaquer de toutes les manières possibles. Nous vous éclairons, nous vous prions, nous vous exhortons, nous vous menaçons, sans nous laisser jamais de vous tolérer et de vous instruire... Nous opposons pour vous convertir des craintes à des craintes, des désirs à des désirs, des troubles à des troubles, dans l'espérance que la vérité passant par votre esprit, s'insinuera dans votre cœur, le remuera, l'agitiera, l'emportera par une douce violence, supérieure à celle de la nature corrompue.

Voilà, mes frères, les précautions que vous nous obligez de prendre, et les innocens artifices que nous mettons en usage pour gagner votre cœur à Dieu. Heureux si après tant de soins nous parvenions à la fin que nous nous sommes proposée. Mais nous avons beau étudier le cœur humain, et nous servir, pour le toucher, de tous

les secrets de l'art et de la nature, nous le trouvons toujours possédé d'intérêts plus forts que l'intérêt du salut.... Cependant nous ne désespérons jamais de la grâce de notre ministère, fondée sur la promesse de Jésus-Christ, que sa parole « portera son fruit dans la patience ; » et non contents de la diversifier selon les besoins, nous l'annonçons indifféremment à tout le monde, parce que nous savons que l'image de Dieu subsiste dans tous les hommes, lors même qu'elle ne lui ressemble pas. Elle peut y être altérée ; mais rien ne saurait l'effacer. Il est impossible qu'elle s'y perde, et elle peut s'y renouveler. En un moment les saints peuvent se pervertir, et les pécheurs se convertir. Aussi, mes frères, nous vous exhortons sans cesse, parce que nous ignorons le dessein que Dieu a sur vous. Si la vie que vous menez nous fait présumer que sa miséricorde n'y soit pas encore, sa puissance y est, car il peut toujours vous faire miséricorde, et c'est ce que nous espérons. Et si enfin votre dureté, supérieure à toutes nos exhortations, nous empêche de délivrer votre âme, du moins nous délivrons la nôtre.

C'est ici, messieurs, une des conditions du ministère évangélique, dont saint Dominique nous a donné les plus éclatantes leçons, en prêchant à toute sorte de personnes, et vous en verrez le détail glorieux dans la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Il fallait un zèle aussi universel que l'était celui de saint Dominique, pour prêcher la saine doctrine à un siècle aussi universellement corrompu ; et pour juger combien il l'était, il n'y a qu'à se souvenir des événemens malheureux que l'histoire nous a conservés. Ce fut environ dans ce temps-là, que l'on vit la Terre-Sainte misérablement reprise, les lauriers de tant de braves chrétiens flétris, le roi de Jérusalem dans les fers, et les infidèles montés au plus haut point de leur gloire sous le règne de Saladin ; tant de prospérités dans une nation ennemie de Jésus-Christ, et tant d'adversités dans le peuple qui l'adore, étant une marque infallible d'une grande colère de Dieu, et d'un grand dérèglement parmi les hommes... Les hérétiques violaient la pureté de la foi, les laïques corrompaient les bonnes mœurs, les ecclésiastiques faisaient des plaies mortelles à la discipline. Ce fut contre tous ces désordres que saint Dominique fit briller ce talent de la divine parole, qu'il avait reçu dans le degré le plus éminent.

« Il faut, dit saint Paul, qu'il y ait des hérésies, non par nécessité, mais selon les desseins de Dieu, qui les permet pour réveiller parmi les fidèles l'amour de la vérité, et la faire paraître avec plus d'éclat, pour connaître les loups dévorans cachés dans la bergerie.

rie , et distinguer les brebis paisibles , qui croissent dans le sein de la charité. Aussi a-t-on vu dans tous les siècles des esprits inquiets et présomptueux qui , au mépris de la tradition apostolique , sont nés d'eux-mêmes sans succéder à personne, et rebelles à la sage autorité dont Jésus-Christ a revêtu son Église , se sont égarés dans des voies qu'ils ont eux-mêmes inventées.

Déjà saint Bernard avait confondu plusieurs sectes qui troublaient l'Église. Mais on en voyait encore de tristes restes ; et de leurs diverses illusions, se forma dans le Languedoc et dans la Guyenne l'hérésie des Albigeois, qui, outre les dogmes impies dont ils étaient les auteurs , faisaient revivre les opinions damnables des ariens et des manichéens.

Dominique, après avoir édifié l'Espagne par ses missions , est conduit par un ordre particulier de la providence dans ce royaume chrétien , et vivement touché des ravages que font les hérétiques dans ces provinces , obtient d'Innocent III l'autorité nécessaire pour combattre leurs erreurs. Il se joint à ceux que ce pontife y avait déjà envoyés , et trouvant que les voies de fait , qu'ils avaient souvent employées , ne servaient qu'à aigrir le mal , au lieu de le guérir , il leur proposa le moyen efficace dont il avait éprouvé le succès , qui était de mener une vie pauvre et pénitente , et d'autoriser la parole par l'exemple.

Quel spectacle aux yeux de la foi , qu'une société d'hommes apostoliques , que l'on voit marcher dans les villes et dans les campagnes , sans autre provision que le livre de l'Évangile , sans autre appui que la croix , sans autre secours que la prière , sans aucune force que la pénitence , sans autre ambition que de ramener les errans dans la voie de la vérité ! Mais aussi quelle honte pour les novateurs dont la vie est aussi corrompue que la doctrine , et qui , sous couleur de réforme , approuvent des dérèglemens effectifs ! Dominique les confond de vive voix et par écrit , et Dieu confirme sa doctrine par des miracles.

Mais plus l'hérésie se sent faible , plus elle devient furieuse. De tous les saints missionnaires qui partagent les travaux de l'homme de Dieu , la plupart périssent par la perfidie des hérétiques , et le voilà chargé lui seul de tout le poids de cette importante mission. Ne serait-il point intimidé à la vue de tant d'ennemis , ou rebuté de tant de périls et de fatigues ? Non , Messieurs. Il se sent au contraire plus animé par les obstacles. Il va sans crainte dans tous les lieux où sa présence est nécessaire ; et bien loin de soumettre la liberté évangélique à certaines réserves que la bienséance humaine prétend quelquefois exiger , il montre partout un front intrépide , et méprise tous les moyens de se conserver ; trop

heureux, si en s'exposant avec une foi si généreuse, il pouvait parvenir à la gloire du martyre.

Il est vrai que la ville de Toulouse rend honneur à sa piété, mais celle de Carcassonne paie ses bienfaits d'une souveraine ingratitude. La première est une Béthanie, où il ne trouve que des Marthe et des Magdeleine; mais la seconde est une Jérusalem mutinée, où il ne trouve qu'une populace insolente, armée de pierres pour le lapider. Et pour cela même il préfère long-temps le séjour de la ville ingrate au séjour de celle qui ne l'est pas, parce qu'il sait qu'une vertu qui ne souffre rien de la part des méchants, n'est pas la vertu que Jésus-Christ est venu apporter au monde.

Jamais il ne cesse d'annoncer aux aveugles cette parole de vérité par laquelle Dieu nous a élevés à la dignité de ses enfans, et il accompagne cette parole de modestie et de force, qualités opposées au caractère du mensonge, qui n'est qu'imprudence et faiblesse. Il prêche la vérité fortement, mais modestement. Il combat les hérétiques sans les aigrir. Il réfute leurs erreurs, en épargnant leurs personnes. Il imite la sagesse éternelle qui surmonte la malice des hommes avec une puissance souveraine, et tout ensemble une admirable douceur. Il désire que le mal soit ôté, et jamais il ne s'emporte

contre ceux qui lui résistent, parce que sa charité, toujours animée par le zèle, est inséparable de la paix.... Mais il n'est pas encore à la fin de ses travaux. L'enfer confondu frémit de se voir enlever sa proie, et pour entretenir le feu de la discorde et de la division, attire dans son parti les puissances séculières; car l'hérésie, qui ne manque jamais de fauteurs secrets, en a quelquefois de publics, qui s'entêtent de la fausse gloire d'être chefs en Israël. Le comte de Toulouse et le roi d'Aragon, infectés des opinions insensées des Albigeois, s'en déclarent les protecteurs, et ne se proposent rien moins que de les soutenir par les armes, c'est-à-dire de ruiner l'Église, sous prétexte de la réformer.

Triste situation pour le père commun des fidèles, qui, contre son inclination, se voit contraint d'user d'un remède violent, en implorant dans une extrémité si déplorable le secours des princes chrétiens, par la raison qu'avait donnée saint Bernard dans une rencontre pareille, que l'on doit conserver le corps aux dépens des membres, et qu'il vaut mieux que quelques-uns périssent, que de laisser périr l'unité, *mélius est ut pereat unus, quàm unitas.* (Bern. ep. 102.)

Mais quelle est alors la douleur du missionnaire apostolique! Il prévoit les maux où les catholiques vont être exposés dans ces occasions sanglantes; et, sa-

chant que l'Église a toujours de quoi pleurer dans ces sortes de victoires, combien ne regrette-t-il pas la moisson abondante et malheureuse que l'enfer va recueillir par le tranchant de l'épée. Il sait que Dieu demande la correction et non pas la mort, et il a appris de saint Augustin, que la nécessité de combattre les hérétiques pour les instruire, est bien plus grande que celle de les punir, *inquirendi, quam puniendi major est necessitas.* (Aug. ep. 127.)

Mais tout étant inutile, il est obligé de suivre les catholiques, qui entrent dans le Languedoc sous la conduite du fameux Montfort dont la valeur s'était signalée tant de fois dans les guerres de la Terre-Sainte. Ils portent sur leurs habits la croix que le baptême a gravée dans leurs cœurs; et, se croyant plus invincibles par cet instrument du salut que par les armes, ils vont attaquer toutes les forces des hérétiques, ou plutôt toutes celles de l'enfer. Chacun mesure son courage à sa foi. Montfort frappe, et Dominique pleure. Ce Moïse lève les mains au ciel pendant que ce Josué combat. L'un attaque des ennemis visibles, l'autre les puissances de ce siècle ténébreux. L'un par sa valeur, l'autre par sa piété. L'un avec l'épée, l'autre avec la croix combattent les hommes et les démons, armés pour perdre les élus de Dieu.

Mais que vois-je, Messieurs? Il paraît bien que Dieu lui-

même défend sa cause. Une armée de cent mille hérétiques est mise en déroute par un petit nombre de catholiques, et le roi d'Arragon, qui se confiait au nombre et à la valeur de ses troupes, étendu mort au milieu d'elles! Ce prodige n'est pas tant une victoire de Montfort, que le fruit d'une prière de Dominique. Ce n'est pas tant ce grand capitaine qui triomphe, que ce grand prédicateur qui fait sentir la force de la vérité.... Mais ce n'est pas seulement aux hérétiques qui ont corrompu la foi, c'est aux pécheurs qui n'ont qu'une foi morte, que Dominique prêche la parole de vie.

Toute parole de Dieu est une parole de vie, parce qu'elle renferme l'esprit et la grâce qui donne la vie. Mais elle n'est pas toujours vivifiante, ou parce que le sujet où elle tombe ne se trouve pas disposé, ou parce que la bouche qui la débite est profane.

Il fallait bien que la grâce accompagnât la parole de saint Dominique, puisqu'il faisait un nombre prodigieux de conversions. Et comment sa bouche aurait-elle été profane, puisqu'elle avait été si long-temps purifiée par le feu de la charité? Ce n'est pas que son humilité ne lui inspire souvent de la crainte, et qu'il ne médite avec tremblement le reproche que le prophète fait au pécheur d'annoncer une justice sacrée avec une bouche sacrilège. Dans le temps même qu'il se dévoue à la ven-

geance divine pour la conversion des pécheurs, il lui demande avec instance de ne leur point imputer ses péchés, afin qu'ils ne mettent point d'obstacles aux vérités qu'il leur annonce. Il croit que ses souffrances leur seront plus utiles que sa parole, ou du moins que sa parole leur deviendra plus utile par ses souffrances.

C'est ainsi qu'en a jugé ce grand saint, et nous ne nous tromperons pas si nous en jugeons comme lui. Tous les enfans de l'Église ne sont pas appelés à la servir par le ministère de la parole, mais tous, sans exception, sont appelés à souffrir pour elle... La croix de Jésus-Christ qui a été la cause de ses victoires, et qui est toute sa force, demeure imparfaite, parce qu'il y en a peu parmi nous qui se mettent en devoir de la porter, et d'acheter par nos souffrances ce qui peut encore lui manquer pour triompher de ses ennemis. De là vient que nos actions démentent si souvent nos paroles, et que nous nous rendons semblables à ces docteurs de la loi, qui montrèrent aux mages le lieu où le Messie était né, et qui n'eurent garde de les y suivre; ou à ces incrédules, qui après avoir travaillé à la construction de l'arche, n'y entrèrent point, et périrent dans le déluge. L'excellent prédicateur que nous louons n'ignorait pas combien cette vérité était importante, et son zèle était trop éclairé, pour ne pas donner sa

principale attention à ceux qui entraient dans le sacré ministère.

Dès son jeune âge, il fut suscité comme un autre Zorobabel, pour réparer les ruines de la maison de Dieu, et pour rebâtir ses murailles et ses tours par la réformation des ecclésiastiques, dont le devoir est de défendre les fidèles comme des murs, et de les surpasser en perfection comme des tours.

Les hérétiques, dont l'esprit capricieux est de profiter de tout pour s'accréditer, prenaient occasion de la misère publique dans le Languedoc, pour se charger de l'entretien des filles des catholiques, et les infecter de leurs erreurs; et la noblesse même publiant cette générosité naturelle, préférait un intérêt temporel à la pureté de la religion. Dominique fonde un monastère où il reçoit ces filles infortunées; et les déroband ainsi à tous les périls où les exposait la misère, de victimes destinées au démon, en fait des vierges de Jésus-Christ.

Celles de Rome étaient des vierges folles, qui servaient deux maîtres, Jésus-Christ et le monde. Honorius III le chargea de les réformer. Avec quel zèle ne leur représenta-t-il pas, que comme la maison des fidèles est l'Église, la maison des religieuses est le cloître; que la virginité craint tout, jusqu'aux regards, et qu'elle n'a rien à considérer ni à prétendre sur la terre, parce qu'elle n'a d'autre

patrie que le ciel. Il eut la consolation de voir fleurir la discipline, où régnait le relâchement. Des filles vaines et dissipées, devenues vierges prudentes, s'assemblèrent, suivant l'intention du pape, dans le fameux monastère de Saint-Sixte, et renouvelèrent leurs vœux entre les mains de leur saint réformateur. Ainsi a-t-il rempli le ministère évangélique dans toute son étendue. Justes et pécheurs, hérétiques et catholiques, ecclésiastiques et religieux, tout a été l'objet de son zèle, et l'Église, honorée d'un si parfait ministre, n'aurait à souhaiter que de le posséder toujours. Ce souhait aura son effet, et la parole de ce grand prédicateur n'ayant été bornée ni par la manière, ni par les personnes, ne le sera pas même par le temps.

Comme il voyait avec douleur que les victoires des croisés, au lieu de réunir les hérétiques à l'Église, n'avaient servi qu'à les irriter, il médita un moyen de conversion plus conforme à celui que le Sauveur avait prescrit à ses apôtres. Il crut que des hommes savans et pieux, qui mèneraient en commun une vie pauvre, pénitente et laborieuse, feraient plus sûrement sur les cœurs des impressions de grâces; et le souverain pontife divinement inspiré, confirma de son autorité un ordre qu'il présumait devoir soutenir l'Église.

Dominique sera donc soumis à l'arrêt prononcé contre tous

les hommes, et il faut que sa parole finisse avec lui. Mais il a trouvé le secret de se perpétuer lui-même, en instituant un ordre d'enfans spirituels, auxquels il impose la loi de prêcher dans tous les lieux et dans tous les temps, aux chrétiens et aux infidèles; en sorte que ce patriarche les a non-seulement engendrés par l'Évangile, mais pour l'Évangile. Et que n'a-t-il pas fait pour les rendre dignes d'un emploi si sublime?

Saint Augustin, après saint Paul, demande dans les prédicateurs, la foi, la piété et la science. Aussi leur a-t-il laissé la foi la plus pure, puisqu'ils sont établis juges de celle des autres. Il leur a donné en sa personne le modèle d'une sainte vie, et leur a mérité par ses prières la science la plus profonde en la personne de saint Thomas; de sorte qu'en donnant un ordre à l'Église, il a donné au monde des prédicateurs éternels.

La même voix dont il s'est servi pour fermer la bouche à l'erreur, se fait encore entendre. Si les temps heureux qui l'ont vu et qui l'ont entendu ont passé, du moins sa parole subsiste. S'il ne parle plus en sa personne, il parle en celle de ses disciples. Comme il parlait autrefois dans Raimond et dans Hyacinthe, dans Thomas d'Aquin et dans Vincent Ferrier, il parle encore dans ceux qui les ont suivis, et il parlera de même dans ceux qui les suivront... La parole que

saint Dominique a prêchée sera donc éternelle, dans le temps par son exercice, et après le temps par ses effets; et les fidèles qui en auront profité, aussi bien que les méchans qui l'auront reçue avec mépris, seront un monument éternel de la gloire des prédicateurs qui l'auront annoncée.

Jugez maintenant en quelle manière vous prétendez y contribuer. Nous sommes les ministres de la miséricorde de Dieu sur vous, et par vos mauvaises dispositions, nous pouvons l'être de sa justice. Notre gloire, ou plutôt la gloire de Dieu dans nous, est de vous sanctifier, voudriez-vous mériter qu'il la tirât de votre perte?... Que la solennité de ce jour vous porte à être du nombre des sages qui rejettent les discours vains et enchanteurs dont le monde séduit les âmes, pour mettre toute leur confiance en la parole de Dieu; et prions tous ensemble l'illustre saint qui l'a prêchée avec tant de zèle et pratiquée avec tant de fidélité, de nous obtenir la grâce de la méditer, de la goûter, d'en faire nos chastes délices, de la recevoir docilement de la bouche des pasteurs, et de la conserver dans un cœur bon et sincère. (*Luc 8, 15.*), afin qu'avec la patience chrétienne elle y porte le fruit éternel de salut qu'elle nous promet. (L'abbé Anselme, panégyrique de saint Dominique, t. 2, pag. 290 et les suiv.)

ENFER.

PREMIER SERMON ABRÉGÉ.

Discedite à me, maledicti, in ignem æternum. (*Matth. 25.*)

Retirez-vous de moi, maudits, allez dans un feu éternel.

Quel arrêt! ah! mes frères, peut-on l'entendre sans frémir? Je ne suis pas surpris qu'une si grande vérité blesse la délicatesse des mondains: ce qui m'effraye, c'est de voir dans le sein de la religion des cœurs qui y sont insensibles. Qu'un ministre du Dieu vivant élève sa voix pour annoncer ses jugemens et ses vengeances; qu'il ouvre les portes de l'abîme pour y faire envisager, dans toute leur noirceur, ces vases d'ignominie qui sont plongés dans l'amertume... Ces vérités saintes ne trouvent de toutes parts que des cœurs en garde contre leurs impressions salutaires; et tout le fruit qu'on en retire, c'est de philosopher froidement sur la réalité des peines éternelles. Grand Dieu! était-il donc réservé aux chrétiens de faire voir jusqu'où peut aller la dureté du cœur de l'homme? Mais pourquoi, dit-on, nous troubler par des idées que la raison désavoue? Dieu n'est-il pas trop grand pour s'embarasser de ce que font les hommes, trop juste pour venger par un supplice sans fin, quelques faiblesses d'un moment, et trop compa-

tissant pour perdre sans retour de faibles créatures, qu'il ne fit jamais à dessein de les rendre malheureuses? D'ailleurs on ne voit personne revenir de cet autre monde dont on nous parle tant : qui peut donc rendre témoignage de ce qui s'y passe? Tel est le langage de l'incrédulité, et tels sont ses sophismes. Je les réduits à deux sortes : les uns sont tirés des perfections de Dieu ; les autres du défaut de témoignage. Je ferai donc voir 1°. que sans démentir ses divines perfections, Dieu peut condamner l'homme pécheur à des peines éternelles ; 2°. que Dieu nous a donné des témoignages authentiques et plus que suffisans pour convaincre tout esprit équitable, qu'il condamnera en effet le pécheur réprouvé à des peines éternelles. En deux mots : l'éternité des peines n'a rien d'opposé aux perfections divines : l'éternité des peines est fondée sur des témoignages divins.

PREMIER POINT.

La grandeur de Dieu, sa justice, sa clémence; tels sont les titres qu'osent produire les faux sages pour assurer au vice le séduisant attrait de l'impunité.

1°. Sa grandeur. Dieu est trop grand, disent-ils, pour s'embarasser de ce que font les hommes : heureux par lui-même, que lui importe que de vils atomes se réjouissent ou se brisent? Premier sophisme du li-

bertin, confondu depuis deux mille ans par ces paroles du prophète Isaïe (ch. 40, v. 27) : « Israël ! oses-tu le penser ? » oses-tu le dire ? ô Jacob ! le Seigneur ne connaît pas mes voies ; un Dieu si grand ne se met pas en peine d'observer mes œuvres, et moins encore de les juger. » *Quare dicis Israel et loqueris, o Jacob : abscondita est via mea à Domino, et à Deo meo judicium meum transivit ?* Peuple insensé, ne l'as-tu pas appris de tes pères, que le Seigneur est l'Éternel ; qu'il a créé toute l'étendue de la terre, et qu'il s'assied sur le globe du monde pour observer ce qu'il renferme. Lève les yeux, et considère quel est celui qui fait marcher toute l'armée des étoiles dans un si bel ordre, sans qu'il manque rien à leur harmonie, tant il excelle en sagesse et en puissance. Contemple ces merveilles, et réponds-moi, peuple dur et indocile : si un Dieu est présent à la nature pour l'animer dans toutes ses parties, sans voir ce qui s'y passe ? Peut-il être au milieu de vous sans s'apercevoir de ce que vous faites ? Vous reléguez le Seigneur votre Dieu dans un sanctuaire éloigné, où vous vous persuadez qu'il s'enveloppe de sa félicité propre, indifférent à tout autre chose. Mais ne savez-vous pas que c'est de lui que vous recevez l'être, le mouvement, la vie?... Quoi ! des actions échapperont à la connaissance de celui à qui elles

doivent tout ce qu'elles ont d'activité? Non, non, l'œil du Seigneur veille sur le mal, *vigilavit Dominus super malitiam.* (Dan. 9, 14.)

Dès que vous concevez un Dieu infiniment parfait, vous concevez un Dieu qui ne peut rien ignorer, un Dieu qui voit vos pensées les plus rapides, vos projets les plus dérobés, vos œuvres de ténèbres les mieux ménagées, et qui les voit sans en être plus occupé. Car voilà ce qui vous séduit, hommes faibles; parce que le détail immense des actions et des projets des hommes vous paraît quelque chose de fatiguant et d'incommode, vous croyez qu'il ne convient pas à un Dieu de s'en donner le soin et la peine; mais à qui donc me faites-vous ressembler, dit ce même Dieu? Pensez-vous que je sois comme l'homme qui se fatigue et s'épuise? Ah!... Celui dans la main de qui les forces se multiplient, le Dieu fort ne se lasse point, parce qu'il ne travaille point, *non deficiet, neque laborabit.* En lui tout est action et tout est repos, *semper agens, semper quietus*, dit saint Augustin... *Isai. 40, 28. Aug. conf. l. 4.*) Il suffit à Dieu de se connaître lui-même pour tout connaître. Ne dites donc plus qu'il est trop grand pour s'embarasser des choses de ce bas monde: dites plutôt qu'il est trop immense pour n'être pas présent à tout ce que font les hommes; trop sage pour se dissimuler

leurs crimes, et trop juste pour les laisser impunis.

2°. Mais serait-il de la justice de condamner à des supplices éternels pour quelques faiblesses d'un moment? ne doit-il pas y avoir une juste proportion entre le délit et la peine? Second sophisme fondé sur la justice divine, que l'homme téméraire ose mesurer sur ses pensées. Pour le confondre, le Saint-Esprit s'est contenté de nous représenter par ses prophètes, ce que la raison toute seule nous fait comprendre, que Dieu étant la justice essentielle, il n'est pas possible qu'il excède jamais dans ses châtimens; et que si la vengeance qu'il doit tirer de nos infidélités, paraissait trop sévère à la raison humaine, nous devons être convaincus que l'on ne pourrait en adoucir la rigueur, sans blesser les droits de la souveraine raison.

Enfans d'Israël, vous avez dit: La voie du Seigneur n'est pas juste. Écoutez - le donc, maison de Jacob: « Est-ce ma » voie qui n'est pas juste, ou ne » sont-ce pas les vôtres qui sont » corrompues? Toutes les âmes » sont à moi; l'âme qui péchera » périra elle-même: l'impie » de l'impie retombera sur sa » tête. (*Ezech. 18, 25.*) Je ne » me porte pas de moi-même à » la colère, dit le Seigneur; mais » si quelqu'un est comme une » ronce qui me pique et me » déchire, ne la foulerai-je pas » aux pieds? N'y mettrai-je pas » le feu pour la consumer? Je

» suis le Dieu qui sonde les reins
 » et les cœurs, et qui rend à
 » chacun selon ses œuvres. »
 (*Jérém.* 17, 10.) Ainsi parle le
 Saint-Esprit, pour nous apprendre
 qu'il ne nous appartient pas
 de sonder ses jugemens, ni de
 juger ses justices : soumettons-
 nous, adorons, et n'entrepre-
 nons point de pénétrer des abî-
 mes impénétrables ; Dieu est
 incompréhensible à quiconque
 n'est pas Dieu.

Cependant pour ôter à l'in-
 crédulité tout prétexte, le Sei-
 gneur a bien voulu révéler à
 son église deux raisons déci-
 sives de l'éternité des peines.
 La première, c'est que les ré-
 prouvés dans l'enfer ne sont
 plus en état de satisfaire pour
 leurs péchés, parce qu'on ne
 peut satisfaire que par les mé-
 rites de Jésus-Christ : or les ré-
 prouvés n'ont plus de part à ses
 mérites ; il n'y a aucune société
 entre Jésus-Christ et Bélial, au-
 cun commerce de grâce entre le
 ciel et l'enfer ; nul regard de
 miséricorde ne perce le cahos
 immense qui les sépare ; nulle
 étincelle de faveur ne tombe
 dans le lieu des supplices ; en un
 mot, il n'y a plus de médiateur
 pour les damnés, par conséquent
 plus de moyen de satisfaire...
 Première raison de l'éternité des
 peines, l'impuissance où sont
 les réprouvés de satisfaire à la
 divine justice... Une seconde
 raison, c'est que les réprouvés
 demeurent obstinément attachés
 à leurs injustices.

Vous nous demandez s'il y

aurait de la justice à venger par
 des tourmens sans fin des fai-
 bles d'un moment... Mais re-
 marquez d'abord que ce n'est
 pas sur le temps que se mesure
 l'énormité du crime ; que ce
 n'est pas précisément la durée
 d'une faute qui en fait la griè-
 veté, et qu'un instant peut suf-
 fire pour commettre une action
 si criminelle, que la justice des
 hommes elle-même serait obli-
 gée de la punir d'un supplice
 éternel par l'éternelle privation
 de la vie. D'ailleurs, la qualité
 de l'offense se prend du côté de
 l'objet offensé : si la majesté
 offensée est infinie en grandeur,
 l'offense est infiniment crimi-
 nelle, et mérite dès lors une
 peine infinie, parce qu'il est
 juste qu'il y ait une exacte
 proportion entre le péché et la
 peine.

Enfin ne vous y trompez pas,
 si vos fautes ne sont que d'un
 moment, ce n'est que par rap-
 port à vous et non par rapport
 à Dieu ; ce n'est que dans l'action
 qui passe, et non dans la cor-
 ruption du cœur qui se per-
 pétue : voilà ce qui vous fait
 illusion. Par rapport à vous, vos
 fautes sont passagères, il est
 vrai ; mais elles sont éternelles
 devant Dieu, si vous n'avez soin
 de les éteindre dans la pénitence.
 L'œuvre du péché disparaît
 tout à coup à vos yeux ; mais
 elle ne s'évanouit pas ainsi aux
 yeux de celui pour qui il n'y a
 ni passé, ni avenir. De plus, si
 le péché ne subsiste pas dans son
 acte même, il subsiste et s'im-

mortalise dans le cœur par la corruption qu'il y répand et qui s'y conserve ; car le penchant au mal n'expire pas avec l'acte qu'il produit ; au contraire , il se nourrit, il s'accroît, il se fortifie par les actes réitérés ; les actes réitérés forment l'habitude , et l'habitude se change en nature ; de manière que si le penchant au mal se trouve à la mort dominant dans notre cœur , il y dominera une éternité tout entière. Pourquoi ? « C'est, comme dit l'Écriture, que l'arbre reste du côté où il tombe. » Ainsi le réprouvé se portera toujours au mal, et se portant toujours au mal, il sera toujours dans l'ordre qu'il soit puni : voilà à quoi l'on ne fait pas attention... Au lieu que les élus étant confirmés dans la charité, leur charité devient inaltérable ; les réprouvés étant confirmés dans l'iniquité, leur iniquité devient immortelle... Pourquoi donc vous étonner d'une éternité de supplices ? le Seigneur serait-il moins juste dans ses châtimens que dans ses dons ; et s'il récompense en Dieu ne doit-il pas aussi punir en Dieu ?

3°. Mais peut-être sa bonté couvrira-t-elle nos faiblesses ; il est notre père, son cœur compatissant se laissera peut-être attendrir à nos malheurs. O hommes ! jusques à quand toujours trompés et toujours prêts à l'être, risquez-vous votre salut sur des présomptions téméraires ? Dieu est votre père,

il est vrai ; mais le pardon de vos fautes est une grâce que vous ne pouvez attendre que de sa pure miséricorde ; vous en convenez : il faudrait donc au moins n'y pas mettre obstacle de votre part ; et vous faites précisément tout ce qu'il faut pour éloigner cette grâce... Vous ne cessez point d'offenser Dieu , et vous prétendez qu'il aura pitié de vous ? Écoutez donc ce qu'il vous répond au cinquième chapitre du prophète Jérémie. « Maison d'Israël, tu demandes que j'aie pitié de tes malheurs ; mais sur qui pourraient tomber les regards de ma miséricorde?... Tous ont endurci leur front pour ne pas entendre ma voix ; ils ont dit dans leur cœur : il n'est point ce Dieu vengeur dont on nous parle, *non est ipse.* » Tous ces maux dont on nous menace pour l'avenir, ce sont des fantômes imaginés pour intimider les faibles, et des chimères qui n'arriveront jamais, *non venit super nos malum...* « Voilà vos blasphèmes, enfans de Juda : eh ! je ne me vengerais pas de cette race criminelle ? Ah ! moi-même ce Dieu puissant et terrible, voilà que je vais changer toutes les paroles de ma loi en autant de tourbillons de flammes, *verba mea in ignem.* Je vais rendre ce peuple d'infidèles comme le bois aride propre à être jeté au feu, *et populum istum in ligna* ; et ce feu allumé par ma justice les pénétrera, les dévorera sans jamais

» les consumer, *et ignis vorabit eos.* »

Insensés, vous me demandez comment le feu pourra agir sur des âmes qui sont de purs esprits... Eh bien, sachez que c'est moi qui lui en donnerai la force, et qu'il ne sera dans ma main que l'instrument de mes vengeances. Vous me demandez si je vous ai fait pour vous perdre. Ingrats, que n'ai-je point fait pour votre bonheur? souvenez-vous des grâces dont je vous ai prévenus dès le berceau..., et que vos pertes ne viennent que de vous. Vous me demandez si un Dieu si bon pourra se résoudre à faire périr un si grand nombre de malheureux, ses créatures, son propre ouvrage. Eh! qui êtes-vous, pour penser que vous soyez pour moi un objet?... sachez que mes élus me tiennent lieu de tout, et que cette affreuse multitude d'impies n'est à mes yeux irrités qu'un amas confus d'insectes venimeux, que leur grand nombre lui-même me presse d'écraser dans ma fureur. *Calcavi eos in furore meo...*

Je comprends, Seigneur, que les réprouvés demeurant attachés à leurs injustices, il n'est pas possible qu'ils vous soient jamais unis, ô sainteté! ô justice incorruptible! la vérité ne compatit point avec le mensonge, et la sainteté ne s'allie point avec le crime. L'éternité des peines n'a donc rien d'opposé aux perfections divines. Ce sont même ces divines perfections

qui en établissent la certitude, puisque Dieu ne saurait sans les démentir ne pas éloigner de lui à jamais des créatures, à jamais injustes. Il me reste à vous faire voir l'éternité des peines fondée sur des témoignages divins.

SECOND POINT.

Il n'y a point de vérité qui nous soit plus souvent représentée dans les divines Écritures, que celle d'un avenir heureux pour les élus, malheureux pour les réprouvés. Plus cette vérité devait être en butte aux traits de l'incrédulité, plus le Seigneur s'est appliqué à nous l'inculquer avec force, à nous la mettre dans un grand jour. Partout nos livres saints nous parlent de peines éternelles, de flammes violentes, qui brûleront jusqu'au fond des enfers, de feux qui ne s'éteindront jamais, de ver rongeur qui ne mourra jamais, d'étang de soufre et de feu, dont la fumée s'élèvera dans tous les siècles. Après la mort de l'impie, dit le sage, il n'y aura plus pour lui d'espérance. *Mortuo impio, nulla erit ultra spes.* (Proverb. 11, 7.) Les méchants, dit Jésus-Christ, iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle. Je n'ignore pas que quelques-uns de ces esprits hardis à régler tout sur leurs idées, ont osé interpréter cette éternité du supplice des méchants, non d'une vraie éternité, mais seulement d'une longue suite d'années; mais je vous prie d'observer que, lors-

que le Seigneur dit : « les justes iront dans la vie éternelle, jamais il n'est venu à l'esprit de qui que ce soit de n'entendre ces paroles que d'une étendue de plusieurs siècles. Tous conviennent que pour l'éternité du bonheur promis aux justes, elle doit s'entendre d'une vraie et réelle éternité... Or si l'éternité du bonheur des justes, est de l'aveu de tous, une vraie et réelle éternité, l'éternité du supplice des méchans est donc de même nature, puisque Jésus-Christ les met en parallèle, qu'il n'y marque aucune différence, qu'il se sert de la même expression pour l'une et pour l'autre, et qu'il dit positivement sans réserve ni distinction : Les méchans iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* (Matth. 25, 46.) Si la vie des justes est vraiment éternelle, le supplice des méchans est donc véritablement éternel.

Que l'on nous répète donc encore ces vains discours : d'où vient que l'on ne voit personne qui revienne de cet autre monde? Y a-t-on été, pour en parler? Comment donc peut-on savoir ce qui s'y passe? Fut-il jamais illusion plus frivole? Pour vous le faire sentir, j'établis deux propositions. La première, que Dieu nous ayant instruits de l'avenir par ses prophètes, nous n'avons pas besoin qu'un mort ressuscite pour nous en

instruire de nouveau. La seconde, que si l'on exige le témoignage d'un mort ressuscité, Dieu ne nous laisse rien à désirer sur ce point, après le témoignage qu'il nous en a donné par son propre fils.

1°. C'est une vérité sensible que Dieu nous ayant instruits de l'avenir par la voix de ses prophètes, il n'est plus nécessaire qu'un mort revienne de l'autre monde pour nous en convaincre; et telle est la réponse que Jésus-Christ met lui-même dans la bouche du saint patriarche Abraham, pour confondre le mauvais riche de l'Évangile. Vous savez que cet infortuné conjura le saint patriarche d'avoir pitié de cinq de ses frères qui lui restaient encore dans le monde, et de leur envoyer Lazare pour les avertir des maux qu'ils se préparaient par leurs débauches, afin de les engager à changer de vie; grâce qui lui fut refusée, non-seulement parce que rien ne s'accorde aux damnés, mais aussi parce que ses frères avaient Moïse et les prophètes, qui suffisaient pour les instruire, *Habent Moysen et prophetas.* (Luc, 16, 29.) Non, non, père Abraham, s'écria alors cet infortuné. Hélas! mes frères ne croient ni à Moïse, ni aux prophètes; mais si quelqu'un d'entre les morts allait leur découvrir ce qui se passe dans cet horrible séjour, ils le croiraient, et feraient pénitence. N'est-ce pas là précisément le langage de nos libertins? Je croi-

rais, si je voyais quelqu'un qui fût revenu de cet autre monde. Voyons donc quelle fut la réponse du saint patriarche : Mon fils, si vos frères n'ajoutent foi ni à Moïse ni aux prophètes, il est inutile de leur envoyer un mort ressuscité, ils ne le croiraient pas davantage. Que cette réponse est juste et solide ! Qu'elle est bien prise dans le caractère de l'incrédule !

En effet, si l'on porte la délicatesse jusqu'à ne vouloir pas s'en rapporter à Dieu, comment consentirait-on à s'en rapporter à un homme, tel qu'il pût être ? Ou si l'on consent de se rendre au témoignage d'un mort ressuscité, quelle difficulté peut-on faire de se rendre au témoignage du Dieu de vérité ? Quelle raison peut-on avoir de se reposer sur la fidélité d'une créature, plutôt que sur l'autorité du Créateur ?... Nous savons que Dieu nous a parlé par les prophètes, et nous le savons, parce que lui-même leur a rendu témoignage par l'accomplissement de leurs prophéties, et par un enchaînement de prodiges opérés en preuve de leur doctrine ; prodiges éclatans, prodiges soutenus pendant des siècles entiers... Or, quand un Dieu parle, que manque-t-il à la raison pour se tenir assurée de la vérité ? Vous demandez comment nous savons ce qui se passe dans l'autre vie, et je vous réponds que c'est qu'il a plu à Dieu de le révéler. Vous en voulez un témoin oculaire : mais

peut-il y en avoir de plus oculaire que celui qui chaque jour y exerce la justice ? Vous en demandez un garant fidèle : mais pouvez-vous en souhaiter de moins suspect que l'esprit de vérité ? Qu'est-il nécessaire d'ouvrir les tombeaux et d'évoquer les âmes ? Si un Dieu ne vous suffit pas, qui pourra jamais vous suffire ?

Je conçois que l'apparition d'un mort ferait d'abord sur vos sens une vive impression : vous en seriez frappés, épouvantés ; mais en seriez-vous convertis ? Saül tomba en faiblesse à l'apparition de Samuel ; mais en profita-t-il ? en devint-il plus adorateur de son Dieu ? en prit-il de plus justes mesures pour apaiser sa colère ? Ah ! l'on connaît assez le génie de l'incrédule : à peine l'apparition serait-elle évanouie, qu'il la ferait passer pour un prestige ; il regarderait comme une faiblesse d'en paraître le moins du monde alarmé ; peut-être même, par une vanité pitoyable, affecterait-il encore plus de hardiesse à douter. Ce n'est pas la raison qui mène à l'incrédulité, c'est la passion ; et rien ne persuade un cœur intéressé à ne rien croire.

Combien de nuages nos incrédules ne répandraient-ils pas sur une merveille aussi étonnante qu'une résurrection à la vie ? Quelle discussion ne demanderaient-ils pas pour s'assurer si ce ne serait pas un mort simulée et une résurrection de

commande ? Quel labyrinthe enfin , avant de pouvoir mettre un événement de cette nature dans un point d'évidence capable de forcer des esprits qui craignent de se détromper ? Quand on ose révoquer en doute le prodige de la manne , renouvelé chaque jour pendant quarante ans sous les yeux et entre les mains d'un million d'hommes , qui en étaient rassasiés , il n'y a plus de prodiges que l'on n'entreprenne d'obscurcir : et quand on porte l'impiété jusqu'à traiter l'Écriture-Sainte de chimère , non , il n'y a point d'apparition de mort que l'on ne traite d'illusion : *Si Mosen et prophetas non audiunt, neque si quis resurrexerit, credent.*

Mais suivons nos incroyables jusque dans le fond de leurs retranchemens ; et puisqu'ils veulent le témoignage d'un mort ressuscité , faisons voir en second lieu que Dieu ne laisse encore rien à désirer sur ce point , après le grand témoignage qu'il en a fait rendre par son propre fils. Je veux donc bien m'accommoder pour un moment à la délicatesse de ces esprits difficiles. Je suppose avec eux que pour être assuré comme il faut d'une éternité de peines , c'est peu que le Seigneur s'en soit expliqué par ses prophètes ; mais qu'il est encore nécessaire qu'il fasse parler la mort même en sa faveur ; et je leur dis : ou vous prétendez que ce prodige s'opère sous vos yeux , ou vous consentez à vous en rapporter à

des témoins dignes de foi. Si vous prétendez qu'il arrive sous vos yeux ce prodige... , chaque incrédule se croyant en droit d'exiger la même chose , il faudra donc que Dieu ressuscite des morts dans tous les royaumes , dans toutes les provinces , dans toutes les villes , partout enfin où il y aura des incroyables. Il faudra que de toutes parts la terre ouvre son sein , et la mer ses vastes abîmes , pour rendre les dépôts sacrés qui leur ont été confiés jusqu'au jour de la révélation... Il faudra même que Dieu renouvelle ces prodiges d'année en année.

Or , je le demande , serait-il raisonnable d'exiger du créateur qu'il dérangeât le bel ordre qu'il a établi dans la nature , selon les caprices de quelques esprits ombrageux ? serait-il juste d'assortir la sagesse éternelle à nos bizarreries ?... Vous devez donc convenir qu'il y aurait une injustice souveraine à exiger pour croire , que le Seigneur adressât à chaque incrédule un député de l'autre monde , et que si par un excès de miséricorde , il voulait bien ajouter à tant d'autres témoignages si solides celui d'un mort ressuscité , il serait de la saine raison de s'en rapporter à des personnes sages , désintéressées , qui eussent été les témoins oculaires de cette grande merveille. Or , j'en appelle ici à l'équité , peut-on souhaiter des témoins plus dignes de foi que les apôtres de Jésus-Christ , ces hommes sages , dé-

sintéressés, pleins de candeur et de droiture, par qui les richesses sont négligées, les honneurs méprisés, les plaisirs réprouvés? Qui croira-t-on jamais, si l'on refuse d'entendre ces illustres docteurs de la vraie vertu? Que nos incrédules les écoutent donc enfin. « Nous vous annonçons, disent-ils hautement, non ce que nous avons ouï dire à d'autres, mais ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons touché de nos mains, ce que nos oreilles ont entendu de Jésus-Christ le Verbe de vie, qui a donné son âme pour nos péchés, et qui l'a reprise pour notre sanctification. »

Après cela, que reste-t-il à désirer pour une conviction pleine et entière? Que répondront au Seigneur ces téméraires indociles, lorsqu'entrant avec eux en jugement, il leur dira comme à l'infidèle Jérusalem : Qu'ai-je pu faire pour vous que je n'aie pas fait? Vous avez demandé à être instruits sur l'avenir, et j'ai pris soin moi-même de vous en révéler le mystère. Vous ne vous êtes pas contentés de ma parole; vous avez demandé le suffrage de quelque témoin oculaire; et sans vous parler de plusieurs d'entre les morts à qui j'ai rendu la vie en divers temps, j'ai ressuscité mon propre fils, je l'ai remis sur la terre, afin qu'il rendît témoignage authentique de ce qu'il avait vu; vous ne pouviez donc pas dire que nul n'était revenu de cet autre monde, dont on vous parlait. Ce

fils bien-aimé a instruit de cette vérité des hommes très-intéressés à ne se pas laisser tromper, et à ne pas tromper les autres. Ces hommes convaincus par la force de l'évidence, ont porté la doctrine jusqu'aux extrémités les plus reculées. Tout le monde s'est rendu à leur témoignage; témoignage qu'ils ont scellé de leur sang; témoignage que j'appuyais encore par mes prodiges. Vous seuls osez démentir tout l'univers... Eh bien, vous saurez enfin que je suis le Dieu vengeur, mais vous le saurez avec l'affreux désespoir de n'être plus en état d'en profiter... Grand Dieu! je le reconnais, vous êtes vraiment le Dieu des vengeances... Heureux celui que vous pénétrez de cette vérité, et qui cherche moins à philosopher sur vos jugemens, qu'à mériter que vous le traitiez avec douceur au grand jour de l'affliction. (Pacaut, discours de piété, etc. tom. 1, pag. 123 et suiv.)

ENFER.

SECOND SERMON ABRÉGÉ.

Dixit illi Abraham : Fili, recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ, nunc autem cruciaris.

Abraham lui répondit : Mon fils, souvenez-vous que vous avez été comblé de biens pendant votre vie; mais maintenant vous souffrez. (En saint Luc, ch. 16.)

Souffrir d'excessives douleurs,

c'est un mal et un grand mal : mais ce qui doit le rendre plus sensible, ce qui doit l'aigrir et le redoubler à un point où il devient intolérable, c'est le reproche qu'on est forcé de se faire continuellement à soi-même que tout ce que l'on souffre on se l'est attiré à soi-même, et pour des biens indignes de soi... Et voilà le cruel sort du riche réprouvé de notre Évangile. Il voit d'une part à quoi il est condamné ; il voit d'autre part, pourquoi il y est condamné ; et dans l'un et l'autre il considère deux choses, leur nature et leur durée. Ces biens de la vie où il avait attaché son cœur, et pour lesquels il s'est fait condamner, ce ne sont en eux-mêmes que de faux biens ; et dans leur suite ce ne sont que des biens périssables et temporels : au lieu que ce supplice où il est condamné, et dont il ressent toute la rigueur, c'est dans sa nature un mal extrême, et dans sa durée un mal éternel. Voilà sur quoi il ne peut assez gémir, et ce que tant de mondains enveloppés dans le même sort ne cessent jamais aussi de se reprocher. Voilà ce qu'ils auront toujours devant les yeux, et ce qui pourrait suffire pour leur tourment et pour leur enfer. Car de là ces deux comparaisons si douloureuses et si désolantes : remarquez-les ; c'est tout le fond et tout le partage de ce discours. Pour des biens en eux-mêmes les plus frivoles et les plus vains, s'être attiré un mal ex-

trême dans sa nature, le mal le plus réel, le souverain mal : première vue qui tourmente le réprouvé, est le sujet de ma première partie. Pour des biens périssables dans leurs suites, et temporels, s'être attiré un mal sans bornes dans sa durée, un mal éternel ; seconde vue qui tourmente le réprouvé, est le sujet de la seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, chrétiens, il y a des regrets dans l'enfer, les regrets les plus amers... Le réprouvé jette des soupirs profonds dans ce séjour affreux ; et le sujet de ces soupirs qui lui déchirent impitoyablement le cœur, c'est la comparaison qu'il fait des deux états bien différens de celui où il était dans le monde, et de celui où il est au milieu des feux qui le brûlent : lorsque sans cesse cette désolante réflexion lui vient à l'esprit que c'est pour les biens de la terre qu'il s'est perdu ; c'est-à-dire, que pour de faux plaisirs, que pour des biens frivoles en eux-mêmes, il s'est attiré le mal le plus réel dans sa nature, un mal extrême, le souverain mal... Le mauvais riche, l'image de tant d'autres, ou aussi intéressés, ou aussi orgueilleux, ou aussi voluptueux que lui, et par conséquent réservés au même jugement et à la même damnation ; ce riche tant qu'il a vécu dans le monde, séduit par une spécieuse apparence, donnait à de prétendus avantages toute son estime, et

adressait là tous les sentimens de son cœur. L'intérêt, c'était son idole; le plaisir, sa divinité, *epulabatur quotidie splendide* : dignités, honneurs, faste, splendeur, c'est ce qui le flattait, ce qui l'enflait, *induebatur purpurâ et bysso*; et sans sortir de cette circonférence, il y renfermait toutes ses prétentions... Tel était son premier état, cet état d'opulence pendant le cours d'une vie molle et délicieuse : *Homo quidam erat dives*.

Mais il est enfin venu une heure, c'est celle de la mort, ou tout à coup et sans obstacle, perçant au travers d'une surface trompeuse; et en sondant le fond, il a commencé à prendre des idées bien contraires à ses premières vues, et à découvrir la vérité : *Mortuus est autem et dives*. A ce triste réveil, il s'est aperçu du songe qui l'amusaient, cet homme qui se croyait riche, puissant, heureux; son égarement désormais trop visible l'a saisi et consterné. Il a connu le néant de ce qui lui avait tant frappé les yeux... Il l'a connu; mais cette connaissance autrefois si salutaire, s'il en eût su profiter, c'est maintenant ce qui fait sa surprise et son désespoir. Ce sont ces réflexions affligeantes qui lui font verser ces torrens de larmes que ne peuvent dessécher toutes les flammes dont il est investi. C'est là ce qui forme dans son cœur ce ver qui le ronge, et dont il ne peut se délivrer. *Vermis*

eorum non moritur. Car à quoi ont abouti tant de mouvemens et tant de scènes? Qu'a-t-il trouvé? Ah; mes frères, la peinture en est terrible, la comparaison pleine d'horreur: et puisiez-vous en avoir toujours la pensée vivement empreinte dans l'esprit? Écoutez-moi.

Ce qu'il a trouvé? une demeure obscure et ténébreuse, un abîme profond, creusé de la main même d'un Dieu vengeur dans les entrailles de la terre et où règne le désordre et la confusion. Ce qu'il a trouvé? un feu, et quel feu? réel, dit saint Chrysostôme, et non en figure; allumé du souffle même du Seigneur, et le plus rigoureux instrument de sa colère. Feu vif et pénétrant, qui jusque sur l'âme exerce sa plus violente activité, et lui fait sentir ses plus cruelles atteintes. Feu pur et piquant, dont rien n'altère la force, comme rien ne l'augmente; à qui rien ne fait perdre sa pointe, comme rien ne lui échappe dans toute l'étendue du sujet où il est appliqué. Feu dévorant... feu au-dessus de toute la nature, et qu'une vertu divine soutient sans aliment, enflamme sans lumière, fait tout embraser sans rien consumer : *Discedite maledicti in ignem*. (Matth. 25.) Ce qu'il a trouvé? un tourment universel, qui dans un suprême degré réunit toutes les diverses peines dont les sens de l'homme peuvent être affligés : les ténèbres et la nuit, *in tenebras exteriores*; les

fers et la captivité , *ligatis pedibus et manibus* ; la contrainte et la gêne , *alligata in fasciculos* ; les cris , les hurlemens , les grincemens de dents , *fletus et stridor dentium* ; les spectacles hideux , les noires images , *venient super eum horribiles*, (Job. c. 20) le lugubre et l'effrayant spectacle d'un lieu de torture , *locum tormentorum*. (Luc, 16.)

Que dirai-je encore ? ce qu'il a trouvé ? une séparation éternelle de Dieu , de ce premier être , de ce souverain être , de cet être , toute sa ressource , toute son espérance : une inimitié mutuelle et sans retour , malgré l'inclination néanmoins , et le penchant le plus naturel qui le porte vers ce premier bien , cet unique bien... Enfin ce qu'il a trouvé ? un monstrueux assemblage de malheureux , livrés à leur fureur et acharnés les uns contre les autres , sans aucune raison que la rage qui les transporte , et la triste société qui les rend compagnons de misère. Tel est le partage du réprouvé.

Or j'ai dit que c'est en rapprochant deux objets si opposés , en pesant dans la balance le plaisir et la peine , que le réprouvé , convaincu par une épreuve personnelle de l'aveuglement où il vivait , s'abandonne à toute l'aigreur de son repentir... Telle est donc toujours la pensée qui l'occupe , *recordare*. Vous le savez , et vous ne l'oublierez jamais ; et quoi ? que vous avez eu pour partage sur la terre les biens de la vie : *Quia recepisti bona in*

vitâ tuâ. Vous l'avez passée cette vie mortelle dans l'éclat et la grandeur ; vous y étiez dans l'abondance et dans le plaisir. C'était là vos biens , votre unique fin , et toute votre récompense. Souvenez-vous en : *recordare*. Toutes choses ont leur tour... et c'est pour vous présentement le temps de souffrir , *quia recepisti bona in vitâ tuâ , nunc autem cruciaris*.

Mais quel échange , juste ciel ! et pour de tels biens faut-il un tel châtement ! oui , il le faut , et l'arrêt en est juste. *Recordare* : mille fois par le péché vous vous êtes éloigné de votre Dieu malgré lui : il faut maintenant qu'il vous éloigne de lui malgré vous , et qu'il vous rejette de sa puissance... , délaissement , oubli total ; plus de sa part de providence qui vous regarde : ou , si c'est toujours votre Dieu , il faut que ce ne soit plus qu'un Dieu ennemi , qu'un Dieu qui vous hait , et que vous haïssiez , et qui dans cette haine mutuelle devient votre souverain malheur , comme il devait être en vous aimant et étant aimé de vous , votre suprême félicité. Ce n'est pas assez. Mille fois en vous éloignant de Dieu , vous avez cherché dans les créatures un plaisir que défendait sa loi : il faut maintenant que ces mêmes créatures servent à votre supplice. Il faut que dans un gouffre embrasé , cette âme criminelle , que cette chair idolâtre d'elle-même , de ses sens , que tout l'homme éprouve par

le feu , comment le Créateur sait employer à ses vengeances les êtres créés , et punir l'indigne préférence qu'on leur a donnée sur lui : *Recordare quia receperisti bona in vitâ tuâ, nunc autem cruciaris...*

Ah ! mes frères , c'est là qu'il le reconnaît , et qu'il se le dit à lui-même , ce mondain ambitieux qui , toujours entêté de vains projets pour l'avancement de sa fortune , y avait tourné toutes ses vues et donné tous ses soins ; quel est maintenant sur ses brasiers allumés le fruit que je recueille de cette fausses plendeur qui m'a ébloui , et de cette flatteuse prospérité qui m'a corrompu ? *Quid prodest ?* c'est-là qu'il le connaît , et qu'il se le dit à lui-même , ce libertin voluptueux , qui , si long-temps dominé par une brutale passion , et brûlé d'un feu profane , a tout à coup passé dans un feu mille fois encore plus ardent et plus enflammé : j'étais esclave de ma cupidité , j'étais idolâtre de mon corps ; mais que dois-je maintenant juger de ces sales plaisirs dont on n'a pu par tant de sages conseils me retirer , et que Dieu s'applique spécialement à punir par les pointes les plus aiguës , et les plus vives ardeurs des flammes ? *Quid prodest ?* C'est là qu'il le reconnaît et qu'il se le dit à lui-même ce riche avare , qui toujours amassant sans répandre , et prenant partout à pleines mains , avait enfin , selon la parabole de l'Évangile , rempli ses greniers et

accru par mille injustices ses revenus : je n'épargnais rien pour contenter une insatiable convoitise , c'était toute mon étude , toute mon occupation ; mais quelle estime dois-je faire maintenant de ces trésors d'iniquité qui me possédaient plus que je ne les ai possédés ; et fallait-il pour des biens si vides et si trompeurs , sacrifier ma conscience , mon âme , mon salut ? *Quid prodest ?*

A quoi donc tout cela vous a-t-il servi ? parlez encore une fois , et dites-le nous , tristes victimes que le Seigneur immole à sa colère , et sur qui il rassemble tous les fléaux de sa justice ; à quoi , dis-je , tout cela vous a-t-il servi ? Hélas ! qu'est-il besoin qu'ils nous le disent eux-mêmes ? leurs gémissemens , leurs plaintes , tant de foudres , tant d'anathèmes , le ciel fermé , un Dieu ennemi , tout ce qui les environne , tout ce qui les tourmente , ne le dit-il pas assez ? Monde pervers , tu le sais , à quoi tout cela leur a servi. Ce feu , est-ce là ce qui devait compenser le bien que tu leur as enlevé ? ces liens , cette prison , sont-ce là les belles espérances dont tu les avais flattés ? Ces démons , ces monstres , cette odieuse compagnie , est-ce là le bonheur que tu leur promettais , et où tu les appelaient ? *Quid prodest ?* Ainsi le réprouvé , tantôt enveloppé dans une noire tristesse , plongé dans un morne silence , immobile , et comme dans une stupide consternation ,

se dévore intérieurement et devient lui-même son bourreau ; tantôt réveillé comme d'un profond sommeil, et rencontrant toujours devant ses yeux la même image de son malheur, rentre dans ses premières agitations, se tourne contre Dieu, décharge son fiel sur tout ce qui se présente. Quelles imprécations ! Quels blasphèmes !

Après cela, laissons-nous surprendre à cette figure du monde qui nous infatue de son faux brillant, et qui nous enchante. N'ayons de passion que pour les biens, les grandeurs et les plaisirs du monde... Envions la prospérité de ce riche à qui rien ne manquait ; et sans nous inquiéter d'aucune autre chose, ne soyons attentifs qu'à nous faire dans notre condition un sort honorable, doux, aisé, commode : point de gêne ni de contrainte : point d'œuvres chrétiennes, ni de pénitence, c'est-à-dire, suivant l'expression de l'apôtre saint Jacques, (c. 5), ne pensons dans la vie qu'à nous engraisser comme des victimes pour le temps des vengeances du Seigneur... Apprenons plutôt à nous détacher de ces voluptés sensuelles, de cet orgueil mondain, de ces biens corrupteurs qui ont damné tant d'âmes, et qui peuvent nous damner nous-mêmes. Jugeons-en non par le présent où ils nous plaisent, mais par l'avenir où ils nous entraînent... Pour des biens frivoles en eux-mêmes, un mal extrême dans

sa nature, le souverain mal ; première vue qui tourmente le réprouvé. Pour des biens périssables dans leurs suites, et temporels, un mal sans bornes dans sa durée, un mal éternel ; seconde vue qui tourmente le réprouvé, et le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Les peines de l'enfer n'ont ni relâche, ni fin. Elles n'ont point de relâche : ce sont des peines continuelles. Elles n'ont pas de fin : ce sont des peines perpétuelles... La continuité de ces peines regarde proprement l'heure présente, et nous marque qu'il n'y a pas un moment présent dans tout le cours de cette fatale éternité, où le réprouvé ne souffre toujours et avec la même violence. La perpétuité de ces peines regarde proprement l'avenir, et nous fait entendre qu'après même la plus longue suite de cette malheureuse éternité, il ne viendra jamais un moment où elles cessent, et où le réprouvé n'ait plus à souffrir. Mystère de réprobation ; mystère que nous ne pouvons assez méditer, et qui devient plus sensible au réprouvé, par l'application qu'il en fait aux biens périssables du monde.

Les biens du monde ont deux grands défauts. Le premier, que dans le temps même où nous en pouvons jouir, ils ne peuvent être continuels sans devenir insipides et ennuyeux... L'oreille se lasse des sons les plus harmo-

nieux ; la vue des plus beaux objets ; l'esprit des plus enjouées conversations. On s'accoutume à tout par l'usage, et l'on n'est pas loin de s'en dégôûter, dès qu'on y est une fois accoutumé... Mais je dis plus, et c'est un second défaut plus essentiel que nous devons remarquer dans les biens du monde ; ils finissent ; la mort les termine, et à ce dernier terme, ils nous échappent sans retour. Ainsi, que le réprouvé sur la terre ait eu le bonheur le plus constant ; tout est passé désormais pour lui ; tout ce qui pouvait satisfaire ses désirs, et lui aider à charmer le temps : mais rien de tout ce qui doit servir à sa peine, ne passera. Point de relâche, point de fin ; et voilà l'autre comparaison qui fait son supplice, et qui demande une nouvelle peinture de son état, tel qu'il le connaît et tel qu'il doit être dans toute l'éternité.

1^o. Point de relâche peines continuelles. Tous les maux de la vie ne viennent communément que par accès ; ils croissent et ils diminuent ; et il y a des temps où le malade peut en quelque manière se remettre de ce qu'il a souffert, et en réparant ses forces, se disposer encore à souffrir. Mais, dans cette multitude infinie et cette monstrueuse chaîne de momens que renferme l'éternité malheureuse, tout est également douloureux. Le moment présent, c'est l'abrégé de tout l'avenir. Le second instant qui le suit, c'est la

parfaite image du premier. Le troisième n'ôte rien aux deux autres qui l'ont précédé. Poursuivons, et d'un jour allons à un autre jour, d'une année à une autre année, si toutefois l'éternité se peut diviser par années et par jours ; accumulons, multiplions, et cela sans mesure : dans ces innombrables révolutions d'âges et de siècles, c'est toujours sans variation le même tourment, toujours le même feu, toujours les mêmes bourreaux, toujours le même désordre, le même effroi, les mêmes pleurs, la même rage. Que dis-je après tout ? Est-il naturel que la même action demeure toujours dans le même degré, ou que le même sujet, sans succomber et s'endurcir, reçoive toujours la même impression ? Non, répond saint Augustin, cela ne se peut selon la nature ; mais tout est possible à la souveraine puissance d'un Dieu, qui n'épargne pas les miracles pour le châtiment du pécheur, comme il ne les a pas épargnés pour son salut... C'est donc par un effet de cette puissance si formidable, que Dieu conserve au feu toute son activité, à l'âme toute sa sensibilité... Chaque moment renouvelle l'une et l'autre, et par là chaque moment a son supplice. Point de relâche, peines continuelles ; et par rapport à l'avenir, point de fin, peines perpétuelles.

2^o. Ici, mes frères, l'esprit se perd... On creuse les plus profonds abîmes ; on mesure d'un

pôle à l'autre les plus spacieuses contrées; on passe les plus hautes montagnes; on s'élève par la pensée jusqu'aux plus sublimes régions où roulent les globes célestes : mais dans l'éternité, dans cette perpétuité de peines, comme dans un labyrinthe tissu de mille chemins, on se trouble, on se confond. On cherche, et jamais on ne trouve; on marche, et jamais on n'arrive; on croit s'éloigner, et insensiblement on se rapproche; on pense avancer, et insensiblement on recule; on rentre plus avant quand il n'y a plus, à ce qu'il paraît, qu'un pas à faire pour sortir. Dans ces divers circuits, on se fatigue, on s'épuise, et toujours enfin l'on demeure. Encore une fois continuité, point de relâche; perpétuité, point de fin.

Faut-il pour une plus parfaite conviction, vous représenter l'un et l'autre dans ce riche éternellement malheureux? Appliquez-vous. Du fond de l'abîme, il lève les yeux au ciel. Dans ce séjour de la gloire, il aperçoit Abraham. Dirai-je quel saisissement le frappe tout à coup, et l'interdit à l'aspect de cette gloire où il pouvait avoir place, et qui devait être son partage? Dirai-je quelle douleur le presse, et quel dépit, quand au milieu de cette gloire il voit Lazare, ce pauvre, ce misérable autrefois couvert d'ulcères, et qu'il laissait languir à la porte de son palais? Quelle différence d'états! quel changement! l'un dans le

sein d'Abraham, où il repose; l'autre au comble de la misère, destitué de tout, et criant d'une voix lamentable: « Père Abraham, ayez pitié de moi: » mais encore, que veut-il, et que demande-t-il? Ah! qui jamais eût pu se l'imaginer si l'Évangile ne nous l'eût appris? Cet opulent du siècle, ce riche qui regorgeait de biens dans la vie, en est réduit à demander une goutte d'eau. Envoyez Lazare, et qu'il mette seulement son doigt dans l'eau, qu'il en tire seulement une goutte, qu'il la fasse tomber sur ma langue pour me soulager un moment; car je suis cruellement tourmenté dans ces flammes: *Crucior in hac flammâ*. Qu'est-ce qu'un soulagement si léger? Mais ce soulagement, tout léger qu'il est, lui est refusé; parce que sa peine, sans le moindre soulagement, et le plus court, doit être continue. Ce n'est pas assez; peines perpétuelles, point de fin; parce qu'entre lui est Abraham, c'est-à-dire, entre l'état de sa damnation et l'état de la gloire, dont jouit Abraham, il y a un cahos insurmontable: *Et in his omnibus magnum cahos inter nos et vos firmatum est*. Affreux cahos! et quel est-il? Le péché, disent les théologiens; ce péché où il est mort, mais qui ne mourra jamais dans son cœur, et qui n'y devant jamais mourir, doit pour jamais le tenir séparé de Dieu, et sous les coups de sa justice. *Magnum cahos.... Or,*

dites-moi , Chrétiens , ce que doit être au réprouvé cette vue d'un mal éternel pour des biens périssables et si peu durables. Dites-moi ce qu'il doit ressentir en rapportant l'un à l'autre ces deux termes , et les comparant : un bonheur humain qui n'est plus , et une éternité malheureuse qui sera toujours. Voilà ce qu'il ne peut envisager sans entrer dans les mouvemens les plus furieux. Et je ne sais , mes frères , si vous concevez bien l'horreur de ces deux paroles : *Recepisti bona , nunc cruciarius*. Repassons - les mille fois et tâchons de les approfondir : *Recepisti*, vous avez eu les biens de la vie , vous en avez joui : voilà le passé ; mais ce passé désormais n'est rien , et jamais ne sera rien : *Nunc cruciarius*, maintenant vous êtes tourmenté : voilà le présent ; mais ce présent renferme l'éternité tout entière ; mais ce présent depuis qu'il a commencé d'être présent , a toujours été présent , est toujours présent , ne cessera jamais d'être présent. De sorte que depuis tant de siècles que le riche est mort , il a toujours été vrai , et que dans tous les siècles des siècles il sera toujours vrai de lui dire : *Nunc* , maintenant vous éprouvez toute l'ardeur du feu ; *nunc* , maintenant vous êtes irrémisiblement et excessivement tourmenté par le feu ; *nunc cruciarius*.

L'impie ne pouvait se le persuader... Le mondain le croyait ; mais troublé de cette pensée

il en écartait le souvenir... Mais la chose désormais n'est que trop certaine à l'impie qui la contestait , n'est qu'une trop présente au mondain qui l'oubliait .. L'un , je dis l'impie , tout à coup au milieu de son tourment devient fidèle ; mais comment ? comme les démons. Il croit , ou plutôt il voit , et en voyant , il est saisi d'épouvante. *Credunt et contremiscunt*. Il voit , et par l'expérience personnelle qu'il en fait , ce qu'il traitait auparavant de paradoxes insoutenables , il n'a plus de peine à reconnaître comment un Dieu souverainement bon peut faire éternellement souffrir une créature qu'il a formée ; parce qu'étant souverainement bon , c'est pour cela même qu'il doit haïr souverainement le péché ; et qu'autant qu'il hait le péché et que le péché subsiste , il le doit punir... L'impie comprend cela. Mais ce qui lui est incompréhensible , c'est de s'être aveuglé sur cela... O enchantement ! ô illusion !

L'autre , je dis le mondain , ce mondain toujours distrait des vérités de la foi , devient attentif ; mais pourquoi ! pour considérer à loisir son malheur , pour en mesurer toutes les dimensions , pour en découvrir la durée sans bornes. Il n'y pensait pas lorsqu'il y fallait penser... Éternellement il y pensera : éternellement il comparera cette ombre après laquelle il courait , mais qui passait dans un instant ; et cette éternité malheureuse qui

ne passera jamais. Éternellement il opposera l'un à l'autre, et dans le désespoir où le jettera l'un et l'autre, éternellement il s'écriera : ô moment ! ô éternité !

Concluons, chrétiens : voilà ce que le fils de Dieu nous a voulu si souvent marquer dans son Évangile, sous l'idée de ce ver de conscience, qui fait un des plus grands tourmens de l'enfer. Voilà en quoi il consiste ; dans ces deux vues réunies ensemble, toutes contraires qu'elles sont. Où en suis-je, et qui m'a conduit là ? Nul autre que moi-même. Mais comment et pourquoi m'y suis-je réduit ? pour des biens incapables de me contenter ; et pour des biens que la mort devait sitôt m'enlever. Remords d'autant plus cruel qu'il est éternel... Puissiez-vous, chrétiens, le craindre autant qu'il mérite d'être craint, ce ver rongeur qui ne mourra point. Puissiez-vous dire, comme le prophète : *Hæc recordatus sum*. (Ps. 41.) Je me suis souvenu de ces grandes vérités, et partout je les ai eu présentes. Je m'en suis souvenu au milieu du monde, pour me préserver de ses illusions, pour me fortifier contre ses tentations, pour me relever de mes chûtes, pour me retirer des voies de perdition où je marchais : *Hæc recordatus sum*. Je m'en suis servi dans mes tiédeurs pour me ranimer dans mes relâchemens, pour me réveiller et pour prévenir les suites funestes où ils

pouvaient m'entraîner. *Hæc recordatus sum, et effudi in me animam meam* : car à ce souvenir, mon âme a été tout émue. J'en ai tremblé ; je me suis humilié devant le Seigneur ; je lui ai présenté le sang de son fils ; je suis encore allé plus avant, et cette crainte chrétienne m'a porté à de saintes résolutions. Je les garderai par la grâce de mon Dieu, je les renouvellerai chaque jour, et m'y conformerai. Ainsi la pensée de l'enfer, mais une pensée vive, mais une pensée efficace et solide nous ramènera dans le chemin du salut, si nous l'avons quitté ; nous y affermira, nous y élèvera jusqu'à ce que nous parvenions au terme de la félicité éternelle. (Le père Bretonneau, Jésuite, dans son sermon sur l'enfer, tome 2 du carême. Voyez le père Bourdaloue, tome 2 du carême ; le père Giroust ; le père Dufay ; le père Pallu ; le père Cheminai ; l'auteur des sermons choisis, dans son homélie sur le mauvais riche ; le père Gaspard Terrasson, dans son sermon sur l'enfer, ou le mauvais Riche, tome 2 du carême, etc.)

AMOUR DES ENNEMIS.

PREMIER SERMON ABRÉGÉ.

Audistis quia dictum est antiquis: diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis: diligite inimicos vestros. (*Matth. 5. 43, 44.*)

Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens: Vous aimez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi. Et moi je dis: Aimez vos ennemis.

La loi de l'Évangile sur l'amour des ennemis ne flatte point l'orgueil, et ne ménage point l'amour-propre. Et quand la religion des chrétiens n'aurait point d'autre preuve contre l'incrédulité que l'élévation de cette maxime, elle aurait toujours ce degré de sainteté, et par conséquent de vraisemblance sur toutes les sectes qui ont jamais paru sur la terre. Développons donc les motifs et les règles de ce point essentiel de la loi: les motifs, en établissant l'équité du précepte par les prétextes mêmes qui semblent la combattre: les règles, en développant les illusions sous lesquelles chacun s'en justifie à soi-même les infractions; c'est-à-dire, l'injustice de nos haines, et la fausseté de nos réconciliations.

PREMIER POINT.

Les trois principes les plus communs des amitiés humaines, sont le goût, la cupidité, la vanité... La religion et la cha-

rité n'unissent presque personne; et de là vient que dès que les hommes choquent notre goût, qu'ils ne sont pas favorables à nos intérêts, ou qu'ils blessent notre réputation et notre vanité, les liens humains et fragiles qui nous unissaient à eux, se rompent; notre cœur s'éloigne d'eux, et ne trouve plus en lui, à leur égard, qu'aigreur et amertume....

1°. Je dis dès que les hommes choquent notre goût, et c'est le premier prétexte et la première source de nos haines envers nos frères. Or, ces haines sont injustes; car quand vous me dites que vous êtes incompatible avec cette personne, que tout vous choque et vous déplaît en elle; que c'est une antipathie dont vous n'êtes pas le maître, etc., je pourrais vous répondre d'abord, en établissant les fondemens de la doctrine chrétienne sur l'amour de nos frères. Cet homme, pour vous déplaire, et n'être pas de votre goût, en est-il moins votre frère, enfant de Dieu, citoyen du ciel, membre de Jésus-Christ, et héritier des promesses éternelles? Son caractère efface-t-il quelqu'un de ces augustes traits qu'il a reçus sur les fonts sacrés, qui l'unissent à vous par des liens divins et immortels, et qui doivent vous le rendre cher et respectable? Lorsque Jésus-Christ nous ordonne d'aimer nos frères comme nous mêmes, prétend-il faire un précepte qui ne coûte rien au cœur, et dans

l'accomplissement duquel nous ne trouvons ni difficulté, ni peine? Eh! qu'eût-il été besoin qu'il nous eût commandé d'aimer nos frères, si en vertu de ce commandement nous n'étions obligés que d'aimer ceux pour qui nous sentons du goût et une inclination naturelle. Le cœur n'a pas là-dessus besoin de précepte; il est à lui-même, sa loi. Le précepte suppose donc la difficulté de notre part... Mais d'ailleurs, un chrétien doit-il se conduire par goût et par humeur, ou par des principes de raison, de foi, de religion et de grâce? Et depuis quand le goût naturel que l'Évangile nous ordonne de combattre, est-il devenu un privilège qui nous dispense de ses règles? Si la répugnance qu'on a pour les devoirs, était un titre d'exemption, où est le fidèle qui ne fût quitte de toute la loi; et qui, plus il sentirait de corruption dans son cœur, plus il n'y trouvât sa justification et son innocence? Nos goûts sont-ils notre loi? La religion n'est-elle plus que l'appui, et non le remède de la nature?... Il est donc insensé de nous alléguer une aversion pour votre frère, qui est elle-même votre crime.

Je pourrais vous répondre encore : Vous vous plaignez que votre frère vous déplaît, et qu'il n'est pas en vous de le supporter et de compatir avec lui : mais vous-même, croyez-vous être du goût de tout le monde, et ne déplaire à personne? Or, si vous

exigez qu'on excuse ce qu'il peut y avoir de choquant dans vos manières, sur la bonté de votre cœur et sur les qualités essentielles dont vous vous piquez..., ayez la même équité pour votre frère, supportez-le comme vous avez besoin qu'on vous supporte... Et ici je pourrais vous demander si ce fonds d'opposition qui vous rend votre frère si insupportable, n'est pas plus en vous, c'est-à-dire, dans votre orgueil, dans la bizarrerie de votre humeur, dans l'incompatibilité de votre caractère, que dans le sien propre : vous demander si tout le monde voit en lui ce que vous croyez y voir vous-même. Que sais-je encore, vous demander si ce qui vous déplaît en lui ne sont pas peut-être ses bonnes qualités; si ses talens, sa réputation, son crédit et sa fortune n'ont pas peut-être plus de part à votre aversion que ses défauts... Il est si aisé de se faire là-dessus illusion à soi-même. L'envie est une passion si masquée et si habile à se contrefaire, qu'elle se montre toujours à nous sous des dehors étrangers, et qui la rendent méconnaissable : mais approfondissez votre cœur, et vous verrez que tous ceux ou qui vous effacent, ou qui brillent trop à vos côtés, ont le malheur de vous déplaire...

Mais je veux que votre frère ait encore plus de défauts que vous ne lui en reprochez. Hélas! vous êtes si doux et si complaisant envers ceux de qui vous

attendez votre fortune, et dont l'humeur, la fierté, les manières vous révoltent; vous souffrez leur hauteur, leurs rebuts et leurs dédains : vous dévorez leurs inégalités et leurs caprices, etc. Ah ! si vous regardiez votre frère comme celui de qui dépend votre salut éternel... , suivriez-vous à son égard la bizarrerie de votre goût ?

2^o. La seconde source de nos haines envers nos frères, c'est l'intérêt. Vous haïssez cet homme, dites-vous, parce qu'il vous suscite tous les jours des affaires injustes, et qu'il n'oublie rien pour vous perdre. Mais pourquoi voulez-vous ajouter à tous les autres maux que votre frère vous a faits, celui de le haïr, qui est le plus grand de tous, puisque tous les autres n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles et passagers, et que celui-ci perd votre âme et vous prive pour toujours du droit que vous avez à un royaume immortel?... Et de plus, votre haine envers votre frère vous restitue-t-elle les avantages qu'il vous a ravis ? rend-elle votre condition meilleure ? que vous revient-il de votre animosité et de votre amertume?... Ah ! si vous êtes chrétien, loin de haïr ceux dont Dieu s'est servi pour renverser vos espérances et vos projets de fortune, vous les regarderiez comme les instrumens des miséricordes de Dieu sur votre âme, comme les ministres de votre sanctification, et les écueils heureux qui n'ont servi qu'à vous

sauver du naufrage... Vous devez donc regarder votre frère comme l'occasion heureuse de votre salut ; demander à Dieu que puisqu'il s'est servi de son ambition ou de sa mauvaise volonté pour vous sauver, il lui inspire un repentir sincère, et qu'il ne permette pas que celui qui a tant contribué à votre salut, périsse lui-même.

Oui, mes frères, nos haines ne viennent que de notre peu de foi. Hélas ! si nous regardions tout ce qui passe comme une fumée qui n'a point de consistance ; si nous étions bien convaincus que tout ceci n'est rien, que le salut est la grande affaire, et que notre trésor et nos richesses véritables ne sont que dans l'éternité où nous nous trouverons en un clin d'œil ; si nous en étions convaincus, hélas ! nous regarderions les hommes qui s'aigrissent, qui s'échauffent, qui ont entre eux des dissensions et des querelles pour les dignités de la terre, comme des enfans qui disputent entre eux pour des jouets qui servent d'amusement à leur âge.. Tranquilles sur les plus grands et les plus tristes événemens, sur la perte du patrimoine de leurs pères, et la décadence de leur famille, et vifs jusqu'à l'excès dès qu'ils se voient ravir les objets petits et frivoles qui réjouissaient leur enfance. Ainsi, ô mon Dieu ! les hommes insensés et puérils ne sentent point la perte de leur héritage céleste, et dont leurs frères

jouissent déjà dans le ciel. Ils voient de sang froid le royaume de Dieu leur échapper, et ils s'arment de fureur comme des enfans les uns contre les autres, dès qu'on touche à leurs biens frivoles, et qu'on leur enlève leurs jouets puérils.

L'intérêt est donc pour un chrétien un prétexte indigne et criminel de ses haines envers ses frères ; mais la vanité qui en est la dernière source, est encore moins excusable.

3°. Car nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudisse à nos défauts comme à nos vertus ; et quoique nous sentions nos faiblesses, nous sommes assez injustes pour exiger que les autres ne les voient pas, et qu'ils nous fassent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvrirent que pour publier nos louanges, et que le monde qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ses maîtres, admirât en nous ce qu'il censure dans les autres.

En effet, vous vous plaignez que votre ennemi vous a décrié en secret et en public ; qu'il a ajouté la calomnie à la médisance ; qu'il vous a attaqué par les endroits les plus vifs et les plus sensibles... Je le veux, et je vous demande si votre frère n'a pas de son côté les mêmes reproches à vous faire ; si ses défauts vous ont toujours trouvé fort indulgent et fort chari-

table... Mais je veux que vous n'ayez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frère ; que faites-vous en le haïssant ? Effacez-vous les impressions sinistres que ses discours ont pu laisser dans l'esprit des autres hommes ? Vous faites à votre cœur une nouvelle plaie ; vous vous enfoncez vous-même un trait qui donne la mort à votre âme ; vous lui arrachez le glaive d'entre les mains, si j'ose parler ainsi, pour vous en percer vous-même. Montrez dans l'innocence de vos mœurs, et dans l'intégrité de votre conduite, l'injustice de ses discours... Vous mettez le public de votre côté, et vous ne laisserez à votre ennemi que la honte de ses emportemens et de ses impostures.

Mais laissons toutes ces raisons, et venons au point essentiel. Il vous est ordonné d'aimer ceux qui vous maltraitent et qui vous calomnient ; de prier pour eux ; de demander à Dieu qu'il les convertisse ; qu'il change leur cœur aigri ; qu'il leur inspire des sentimens de paix et de charité ; et qu'il les mette au nombre de ses saints... Il vous est ordonné de regarder les injures comme des bienfaits, comme la peine de vos crimes cachés, pour lesquels vous avez tant de fois mérité d'être couvert de confusion devant les hommes ; comme le prix du royaume de Dieu, qui n'est promis qu'à ceux qui souffrent avec piété la persécution

et la calomnie. Car enfin il faut en venir là... La religion veut que nous aimions ceux qui nous haïssent et qui nous déchirent ; elle met à ce prix les miséricordes de Dieu sur nous, et nous déclare qu'il n'y a point de pardon à espérer pour nous, si nous ne l'accordons à nos frères. Et de bonne foi, voulez-vous que Dieu oublie les crimes et les horreurs de toute votre vie, tandis que vous ne pouvez vous résoudre à oublier un mot ? Grand Dieu, que les pécheurs auront peu d'excuses à vous alléguer, quand vous leur prononcerez l'arrêt de leur condamnation éternelle !

Vous nous direz peut-être que les lois de l'honneur vous défendent de pardonner, et qu'en pardonnant, il faut vous attendre à être déshonoré à jamais devant les hommes...

Mais quel est cet honneur qu'on ne peut acheter qu'au prix de son âme et de son salut éternel !... Quoi, une maxime abominable, que la barbarie des premières mœurs de nos ancêtres toute seule a consacrée et a fait passer jusqu'à nous, l'emporterait sur toutes les règles du christianisme, et sur les lois les plus inviolables de l'État ? On ne serait pas déshonoré en trempant ses mains dans le sang de son frère ; et on le serait en obéissant à Dieu et à celui qui tient sa place sur la terre ? La gloire ne serait donc plus qu'une fureur ; et le respect généreux pour la religion ne serait plus

que lâcheté. Vous craignez de passer pour un lâche en pardonnant : montrez votre valeur en répandant votre sang pour la défense de la patrie ; allez à la tête de nos armées affronter les périls, et chercher la gloire dans le devoir ; assurez votre réputation par des actions dignes de passer dans nos histoires : voilà une valeur que l'État exige et que la religion autorise. Alors méprisez ces vengeances brutales et personnelles... Vous apprendrez à vos égaux que la sagesse et la modération entrent toujours dans la véritable gloire, et que l'Évangile qui ordonne de pardonner, a fait plus de héros que le monde, qui veut qu'on se venge. Nos haines sont donc injustes ; mais nos réconciliations sont fausses.

SECOND POINT.

Nos réconciliations sont fausses, soit qu'on les considère dans leur principe, soit qu'on en examine les démarches et les suites.

1^o. Nos réconciliations sont fausses dans leur principe. Une réconciliation sincère doit prendre sa source dans la charité et dans l'amour chrétien de notre frère : or, les motifs humains ont d'ordinaire toute la part à un ouvrage qui ne peut être que l'ouvrage de la grâce. On se réconcilie, pour céder aux instances de ses amis, pour éviter un certain éclat désagréable, qu'une guerre déclarée attire-

rait après soi, et qui pourrait retomber sur nous-mêmes; pour ne pas s'interdire certaines sociétés dont il faudrait se bannir, si l'on s'obstinait à vouloir être irréconciliable avec son frère. On se réconcilie par déférence pour des grands, qui exigent de nous cette complaisance; pour se faire une réputation de modération et de grandeur d'âme; pour ne pas donner des scènes au public, qui ne répondraient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous; pour couper court aux plaintes éternelles, et aux discours outrageans d'un ennemi, qui peut-être nous connaît trop, et a été trop avant dans notre confiance, pour ne pas mériter que nous le ménagions, et qu'une réconciliation lui impose silence. Que dirai-je encore? On se réconcilie peut-être comme Saül, pour nuire plus sûrement à son ennemi, et endormir ses précautions et sa vigilance. Tels sont les motifs ordinaires des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. Et ce que je dis ici est si vrai, que des pécheurs qui ne laissent paraître d'ailleurs aucun signe de piété, se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs frères; et eux qui ne sauraient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, paraissent des héros dans l'accomplissement de celui-ci, le plus difficile de tous. Ah! c'est que ce sont des héros de la vanité, et non pas de la charité...

2°. Mais si la plupart des réconciliations sont fausses, quand on en examine les motifs, elles ne le sont pas moins si on les considère dans leurs démarches. Que de mesures! que de négociations! que de formalités! que de peines pour les conclure! que d'attentions à apporter! que de ménagemens à observer! que d'intérêts à concilier! que d'obstacles à lever! Ainsi votre réconciliation n'est pas l'ouvrage de la charité, mais de la sagesse et de l'habileté de vos amis: c'est une affaire du monde, ce n'est pas une démarche de religion: c'est un traité heureusement conclu, ce n'est pas un devoir de la foi accompli: elle est l'ouvrage de l'homme, mais elle n'est pas l'œuvre de Dieu: en un mot, c'est une paix qui vient de la terre, ce n'est pas la paix qui descend du ciel... Vous vous êtes donc réconcilié, mais vous n'aimez pas encore votre frère; et, si vous l'aimiez, aurait-il fallu tant d'entremetteurs pour vous réconcilier avec lui? L'amour est à lui-même son médiateur et son interprète: la charité est cette parole abrégée, qui aurait épargné à vos amis ces soins infinis qu'il a fallu employer pour vous ramener. Elle n'est pas si mesurée; elle témoigne simplement ce qu'elle sent sincèrement... Elle n'a qu'une règle; c'est d'oublier l'injure, et d'aimer son frère comme soi-même.

Je conviens qu'il y a certaines mesures de prudence à obser-

ver ; et que souvent des démarches trop précipitées et faites à contre-temps pourraient ne pas réussir , et aigrir peut-être davantage notre frère. Mais je dis que la charité doit régler ces mesures , et non pas la vanité : je dis que toutes ces réconciliations qu'on a tant de peine à conclure , sont des fruits de la prudence de la chair ; corrigent les manières , mais ne touchent point au cœur ; rapprochent les personnes , mais ne rapprochent pas les affections ; rétablissent les bienséances , mais laissent les mêmes sentimens ; en un mot , font cesser le scandale de la haine , mais n'en font pas cesser le péché... Telles sont les démarches des réconciliations ; démarches vicieuses qui ne peuvent avoir que des suites vaines et d'ennui. Car , à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde ? Quel en est le fruit ? Qu'appelle-t-on s'être réconcilié avec son ennemi ? Le voici.

3°. Vous nous dites 1°. que vous vous êtes réconcilié avec votre frère ; que vous lui avez pardonné de bon cœur ; mais que vous avez pris le parti de ne plus le voir ; et là-dessus vous vivez tranquille... Or , je vous déclare que vous n'avez pas pardonné à votre frère , et que vous êtes encore à son égard dans la haine , dans la mort et dans le péché. Car , je vous demande : craint-on de voir ce qu'on aime?... et quel est cet

amour que la seule présence de l'objet aimé irrite contre lui et enflamme de haine et de colère ? Vouddriez-vous que Dieu vous aimât , à condition qu'il ne vous verrait jamais ? Seriez-vous content de sa bonté et de ses miséricordes , s'il vous bannissait pour toujours de sa divine présence?... Et quelle marque moins équivoque peut-on donner de son animosité contre son frère , que de ne pouvoir même souffrir sa présence ? C'est le dernier excès de l'aigreur et de la haine.

Mais d'ailleurs les chrétiens sont-ils faits pour ne pas se voir ? Les chrétiens ! les membres d'un même corps , les enfans d'un même père , les disciples d'un même maître , les héritiers d'un même royaume , les pierres d'un même édifice , les portions d'une même masse ! Les chrétiens ! la participation d'un même esprit , d'une même rédemption et d'une même justice. Les chrétiens ! sortis du même sein , régénérés dans les mêmes eaux , incorporés dans la même Église , rachetés d'un même prix , sont-ils faits pour se fuir , se faire un supplice de se voir , et ne pouvoir se souffrir les uns les autres?... Tout nous rassemble , tout nous lie , tout ne fait de nos frères et de nous , qu'une famille , qu'un corps et qu'une âme ; et vous croyez aimer votre frère , et conserver avec lui les liens les plus sacrés de la religion , tandis que vous rompez même ceux de la société , et

que vous ne pouvez souffrir sa seule présence. Je dis bien plus; comment pourrez - vous avoir avec lui la même espérance? Car par cette espérance commune, vous devez vivre éternellement avec lui, être heureux avec lui. Eh! comment pourriez - vous espérer d'être éternellement réuni avec lui, s'il vous paraît si doux de vivre séparé de lui, et si sa présence seule est pour vous un supplice? Renoncez donc aux promesses et aux espérances de la foi; séparez-vous comme un anathème de la communion des fidèles; interdisez-vous l'autel et les mystères redoutables; bannissez - vous de l'assemblée des saints; ne venez plus offrir vos dons et vos prières, puisque tous ces devoirs religieux, vous supposant réuni avec votre frère, deviennent des dérisions, si vous ne l'êtes pas, déposent contre vous à la face des autels, et vous annoncent desortir de l'assemblée sainte, comme un publicain et un infidèle.

Peut-être nous direz-vous, 2°. que vous prendrez sur vous de voir votre frère, et que vous ne manquerez point aux bienséances; mais que du reste vous savez à quoi vous en tenir, et qu'il ne doit pas beaucoup compter sur votre amitié. Vous ne manquerez point aux bienséances! et vous croyez que c'est là pardonner, se réconcilier avec son frère, et l'aimer comme soi-même? Mais la charité que l'Évangile vous ordonne est dans le cœur. Ce n'est pas une

simple bienséance, un vain extérieur, une cérémonie inutile; c'est un sentiment réel; c'est un amour effectif; c'est une tendresse sincère et prête à se manifester par les œuvres... Jésus-Christ vous commande d'aimer votre frère; et tandis que votre cœur est éloigné de lui, en vain accordez-vous les dehors à la bienséance. Vous refusez l'essentiel à la religion; et tout ce que vous avez par - dessus les pécheurs qui refusent de voir leurs frères, c'est que vous savez vous contraindre pour le monde, et vous ne savez pas vous faire violence pour le salut... Vous satisfaites aux devoirs de la société, mais vous ne remplissez pas ceux de la religion; vous ne troublez pas l'ordre de la politique, mais vous renversez l'ordre de la charité; vous êtes un bon citoyen, mais vous n'êtes pas citoyen du ciel, et votre condamnation est certaine...

Voilà à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. On se revoit, mais on ne se réunit pas; on se promet une amitié mutuelle, mais on ne se la rend pas; on se rapproche, mais les cœurs demeurent toujours éloignés, et les haines sont éternelles. On voit des personnes publiques, des familles d'un grand nom, garder encore ensemble certaines mesures de bienséance qu'on ne peut rompre sans scandale, et néanmoins vivre dans des intérêts différens, dans des sentimens

publics et déclarés d'envie, de jalousie, d'animosité mutuelle; se croiser, se détruire, se regarder avec des yeux jaloux, faire chacun de ses créatures les partisans de ses ressentimens et de son aversion; partager le monde, la cour, la ville, et établir cette opinion et ce scandale, qu'on ne s'aime point... Et cependant de part et d'autre, on vit dans une réputation de piété et dans la pratique des bonnes œuvres; on fréquente les sacremens; que dirai-je? Les ministres de la pénitence eux-mêmes, qui auraient dû être les juges de notre haine, en deviennent souvent les apologistes, se partagent avec le public, entrent dans les animosités et dans les préventions de leurs pénitens, publient l'équité de leurs querelles, et font que le seul remède destiné à guérir le mal, ne sert qu'à le rendre plus incurable.

Grand Dieu! vous seul pouvez fermer les plaies qu'une orgueilleuse sensibilité a faites à mon cœur, en y nourrissant des haines injustes. Faites que j'oublie des offenses légères, afin que vous puissiez oublier les crimes de toute ma vie... Les injures dont je me plains, également-elles celles dont j'ai mille fois déshonoré votre grandeur suprême? Faut-il que le ver de terre s'irrite et s'enflamme des moindres mépris, tandis que votre Majesté souveraine souffre depuis si long-temps et avec tant de bonté, ses rébellions et ses

offenses? Vous mettez votre gloire à pardonner aux pécheurs, ô mon Dieu! et je mettrai la mienne à pardonner à mon frère. Acceptez, Seigneur, ce sacrifice que je vous fais de mes ressentimens, et que j'ose compter sur vos miséricordes éternelles. (Massillon, sermon du pardon des offenses, tome premier du Carême.)

AMOUR DES ENNEMIS.

SECOND SERMON ABRÉGÉ.

Ego autem dico vobis: Diligite inimicos vestros.

Et moi je vous dis: Aimez vos ennemis. (Matth. 5.)

Pardonner les plus cruelles offenses et aimer ses plus mortels ennemis; non, il n'y a qu'un Dieu qui puisse faire de pareils commandemens, et il n'y a qu'un chrétien qui puisse les accomplir... Il n'appartient qu'à la religion, au milieu des plus sanglans outrages, de triompher de tout l'homme, de désarmer son bras et de fléchir son cœur; de l'empêcher de repousser l'injure par l'injure; de l'obliger même à venger ses déplaisirs par des bienfaits, et à traiter en ami son persécuteur; car voilà les deux obligations que le christianisme impose à tout chrétien offensé. Deux sortes de personnes y contreviennent; le vindicatif et l'indifférent. L'un refuse à l'ennemi le pardon, comme trop difficile à la nature; l'autre lui dispute son amitié comme accessoire au

précepte. Je ne puis lui pardonner, dit l'un ; et moi , dit l'autre , je ne suis pas obligé de l'aimer. Que fait la religion ? Elle adoucit au vindicatif la difficulté du pardon par l'attrait des motifs qu'elle lui propose : premier point. Elle réduit l'indifférent à la nécessité de l'union par l'étendue des devoirs qu'elle lui prescrit : second point.

PREMIER POINT.

Pardonner est un devoir moins difficile qu'on ne pense, parce que la religion en adoucit la difficulté par l'attrait des motifs qu'elle propose. Première difficulté ; la grandeur de l'offense : la religion la diminue et la change en bienfait. Seconde difficulté ; le caractère de la personne qui a offensé : l'esprit de vengeance nous la rend odieuse, et la religion en fait un objet respectable. Troisième difficulté ; les inconvéniens auxquels on craint de s'exposer en pardonnant : à ces craintes frivoles la religion substitue de solides espérances. Quatrième difficulté ; les maximes et les lois du monde qui condamnent à l'infamie quiconque ne se venge pas : la religion à la place du chimérique honneur de la vengeance, nous fait trouver dans le pardon une gloire véritable.

1°. La grandeur de l'offense : la religion la diminue et la change en bienfait. Je ne viens pas contester le sujet de vos douleurs, je conviens avec vous que l'offense dont vous vous

plaignez est une offense cruelle, atroce ; mais vous êtes chrétien, et comme chrétien, vous ne pouvez ignorer que les souffrances, de quelque nature qu'elles soient et de quelque part qu'elles viennent, sont toujours des effets d'une aimable providence ; qu'elles ont pour principe la volonté de Dieu, et votre salut pour fin ; qu'elles portent avec elles un double avantage, échange de peines, et titre de récompenses. Vous êtes chrétien : vous savez donc mieux encore que David, que, par un traitement que vous ne vous êtes pas attiré, c'est Dieu lui-même qui permet les insultes de quelque audacieux Séméi, pour vous faire expier ici vos révoltes criminelles. Vous savez donc encore mieux que Job que, par les mains de quelque avide usurpateur, c'est Dieu lui-même qui vous dépouille d'une abondance dangereuse, pour vous réduire à une indigence méritoire. Vous savez donc encore mieux que Susanne, que, par la langue envenimée de quelque hardi calomniateur, c'est Dieu lui-même qui souffre que votre honneur reçoive une atteinte sensible, pour faire briller un jour avec plus d'éclat votre innocence. Vous savez donc encore mieux que Joseph, que, par une conduite impénétrable, c'est Dieu lui-même qui permet que votre propre sang se soulève contre vous, vous abandonne et vous trahisse, pour vous élever au comble du bonheur. Vous savez

comme les premiers fidèles que ceux qui vous inquiètent et qui vous désolent, vous donnent en vous faisant souffrir, l'occasion de mériter. Vous savez, comme les apôtres, que ceux qui, par des cruautés moins sanglantes, mais plus durables que celles des tyrans, vous donnent mille fois le coup de la mort, vous ouvrent le chemin à l'immortalité, et vous en assurent la couronne. Vous savez comme les martyrs, que ceux qui, par une rage égale à celle de leurs bourreaux, déploient sur vous tous les efforts de leur malice, et voudraient y voir fondre à la fois tous les maux, ne font qu'accumuler trésor sur trésor, et entasser sur vous tous les biens de l'autre vie. Vous savez enfin comme Jésus-Christ, que ceux qui, par un acharnement, si vous voulez, aussi cruel que celui des Juifs, vous dépouillent, vous déchirent, vous crucifient, vous mènent par la route du calvaire au faite de la gloire.

Vous savez ces vérités, et vous cherchez à vous venger encore ! Mais de quoi vous venger, je vous prie ? de ce qui a fait le mérite et la félicité des plus grands saints ; de ce qui devrait faire, sans l'offense de Dieu et le péché de votre frère, l'objet de vos plus ardens désirs : de ce qui doit être éternellement, si vous vous en vengez, la matière de vos regrets ; et si vous le pardonnez, le sujet de vos actions de grâces... Quoi que vous puissiez dire, deux objets seulement

se présentent à mon esprit, et je n'en vois aucun des deux qui excite l'indignation, et qui inspire la vengeance. L'injure qui vous afflige ? Mais c'est pour vous un exercice de pénitence et une épreuve de vertu ; par conséquent c'est un grand bien. Dieu qui la permet ? Mais c'est à votre égard un Sauveur et un Père, et par conséquent c'est un bienfaiteur. L'un et l'autre retient dans le respect et réduit au silence.

2^o. La seconde difficulté du pardon, c'est le caractère de la personne qui a offensé. L'esprit de vengeance nous la rend odieuse, et la religion nous en fait un objet respectable. On veut, dites-vous, on veut que je ne haïsse pas l'objet du monde le plus digne de mon aversion ; un ingrat comblé de mes bienfaits, dont il abuse ; un perfide qui se sert de ma confiance pour me perdre, un barbare, qui de gaité de cœur, m'égorge et m'assassine. Vous vous trompez, cet ennemi, ce monstre de nature à vos yeux blessés, est un chrétien, c'est-à-dire, que c'est l'objet des recherches de Jésus-Christ, l'ouvrage de ses miséricordes, le prix de ses travaux, le prix de son sang et de sa vie. Que dis-je ? c'est son sang même, c'est sa vie ; puisque non content de les avoir donnés une fois pour le racheter, il les lui donne encore pour le nourrir. C'est un chrétien : c'est-à-dire, que c'est le frère de Jésus-Christ, Fils de Dieu par adoption,

comme lui par nature ; le membre de Jésus-Christ uni à ce sacré chef par le lien de la foi ; le substitut même de Jésus-Christ, qui lui transporte sur vous tous ses droits, qui se tient fait, tout ce qu'on fait au prochain, et qui vous déclare en termes formels que de quelque manière qu'on y attente, c'est le toucher à la prunelle de l'œil ; sur quoi ferez-vous donc tomber votre haine, où vous ne trouviez pour sauve-garde le caractère et le sceau respectable de Jésus-Christ ? faites votre ennemi tel qu'il vous plaira : tel qu'il est, Dieu le souffre, Dieu le protège, Dieu le couvre ; il efface tout ce qu'il offre d'odieux, il divinise tout ce qu'il a d'humain, se mêle et se confond tellement avec tout ce qu'il est, que vous ne sauriez l'attaquer sans rencontrer par tout Jésus-Christ qui vous arrête et qui vous crie, comme à Saül : C'est donc moi que vous poursuivez ? *Ego sum quem tu persequeris.*

Non, disait David, je ne puis me résoudre à tuer Saül, parce qu'il est l'oint du Seigneur... Ah ! mes frères, cet ennemi pour qui votre religion vous demande grâce, est pour vous le Sauveur lui-même et le Christ : *Quia Christus Dominus est.* Les frères de Joseph lui disant que leur père mourant les avait chargés de venir lui demander l'oubli de leur crime, à ce doux nom de père, la tendresse s'empara de son cœur, ses yeux se remplirent de pleurs, et les reproches expirans

sur ses lèvres firent place aux caresses. Il les rassura, il jura qu'il serait désormais leur soutien, leur protecteur et leur père. Est-il père, plus père pour vous, que ce divin Sauveur, que la foi vous représente dans vos frères, sollicitant leur pardon. Saint Paul espéra d'obtenir de Philémon la grâce d'un esclave fugitif, eu lui déclarant que le coupable était son disciple, son fils bien-aimé, et un autre lui-même. Ah ! qu'est-ce que saint Paul au prix de Jésus-Christ, qui vous crie par la voix de son sang, dont il a arrosé, baigné, pénétré votre ennemi ? Songez que c'est sur la même croix que je vous ai l'un et l'autre rachetés ; que vous êtes tous deux sortis libres de mes plaies... Pardonnez-lui donc, non pas pour lui, mais pour moi... Le cruel ! l'inhumain ! le barbare ? qu'un chrétien, qui, pour atteindre le cœur d'un ennemi, perce le cœur de son Sauveur, qui se jette entre deux pour le défendre. Que peut-il alléguer pour justifier sa vengeance ?

3°. Les inconvéniens auxquels il s'exposera en pardonnant ? La religion y substitue de solides espérances. On abusera de ma facilité, dites-vous ; on se prévaudra de ma clémence : on m'offensera avec plus de liberté, quand on verra qu'on peut m'offenser avec impunité. Troisième difficulté : les suites du pardon... Est-il bien vrai que pardonner une injure, c'est s'exposer à en recevoir mille ?

Est-il bien prouvé que l'homme le plus modéré soit toujours le moins ménagé? Est-ce un moyen bien sûr de vivre tranquille, que de se rendre redoutable? On suspend, si vous voulez; mais on grossit l'orage; et, tôt ou tard, on n'en sera que plus infailliblement accablé. Une offense remise aurait éteint ou du moins assoupi les querelles: une vengeance poursuivie les nourrit et les éternise. C'est ce que l'expérience nous apprend tous les jours. Quoi qu'il en soit, votre religion vous apprend que c'est pour vous un avantage d'avoir quelque chose à pardonner; car enfin vous êtes pécheur, et dans les alarmes que doivent vous causer vos péchés, quelle plus grande assurance pouvez-vous avoir des miséricordes divines que celle que Jésus-Christ lui-même a attachée au pardon des offenses? C'est là que David et tous les saints l'ont cherchée; c'est là que vous la trouverez vous-même... Ah! mon frère, cette précieuse assurance de la miséricorde de Dieu ne prévaut-elle pas aux terreurs chimériques que peuvent donner les suites d'une trop grande indulgence? Bien loin de craindre de pardonner, de peur de vous attirer de nouvelles offenses, n'êtes-vous pas tenté de désirer de nouvelles offenses, pour avoir toujours de quoi pardonner, et vous assurer de plus en plus de votre pardon? Ne dites-vous pas au moins dans une sainte impatience de savoir si

vous êtes bien avec Dieu? Pécuteurs, ennemis, adversaires, vous n'allez devenir aussi chers que vous me paraissez haïssables. Tels seraient sans doute vos sentimens, si le monde n'y opposait ses lois et ses maximes. Dernière difficulté du pardon. Les maximes et les lois du monde.

4°. Vous nous objectez les maximes du monde pour autoriser vos vengeances. Mais prenez garde, souvent vous vous imposez des lois que le monde ne vous impose pas lui-même; car, 1°. vous appliquez les maximes du monde sur la vengeance à toutes sortes d'offenses. Combien en est-il qu'au jugement même du monde, il est ridicule de relever, ou glorieux de pardonner? 2°. Vous étendez ces maximes du monde à toutes sortes d'ennemis. Combien en est-il que le monde vous permet de mépriser? Combien d'autres qu'il vous conseille de ménager? Combien même qu'il vous avertit de regagner? 3°. Vous voulez enfin que ces lois et ces maximes du monde obligent tous les états et toutes les conditions. Connaissez-vous bien le monde quand vous parlez de la sorte? Hommes destinés par vos emplois à rendre la justice, ces maximes du monde ne vous regardent pas: c'est vous dégrader que de les suivre. Le monde sait bien le dire. Hommes d'Église, enfans privilégiés d'une Mère pacifique, le monde vous laisse là-dessus en pleine liberté; et s'il redoute trop l'É-

vangile pour s'y soumettre, il le respecte au moins assez pour trouver mauvais que sur cela, comme sur bien d'autres choses, vous ne le pratiquiez pas, vous qui le prêchez. Hommes retirés du monde et qui faites profession de vertu, à peine le monde vous pardonne-t-il vos plus justes défenses? Comment vous persuadez-vous qu'il vous passera vos vengeances et vos animosités? Ajoutons à tous ces hommes une autre moitié du monde entier, je veux dire les personnes du sexe, à qui la vengeance ne sied pas. Réduisons donc les choses à leur juste valeur, et ne parlons qu'à ceux que l'honneur, après une injure reçue, engage selon les lois du monde, aux éclats et aux périls de la vengeance. Lois injustes et cruelles, de s'exposer pour un faux point d'honneur à la mort ou au meurtre!

Mais n'y aurait-il donc pas moyen d'obéir sur ce point à Jésus-Christ, sans que le monde y trouvât à redire? Oui, et le voici ce moyen; c'est de vivre toujours au milieu du monde, comme vous devez, en vrais chrétiens... Vivez avant l'offense de manière à faire preuve également et de votre courage et de votre foi; comportez-vous dans l'offense d'un air tout ensemble et si généreux et si chrétien, que l'on sente que c'est en vous, non la timidité qui recule, mais la religion qui pardonne. Soutenez vos démarches après l'offense, par une conduite

aussi ferme sur les intérêts du prince et dans la cause de Dieu, qu'humble et patiente dans votre propre cause et sur vos intérêts personnels. Alors sans doute vous pourrez pardonner, sans que votre honneur en souffre. Que dis-je? Vous pardonneriez avec un surcroît de gloire. Le monde vous respectera, le monde vous admirera, le monde reconnaîtra que dans votre patience même, [vous êtes plus brave par le généreux effort d'une vertu chrétienne, que ceux qui ne le sont que par le lâche ressort d'un vil respect humain. Mais, après avoir montré que la religion adoucit au vindicatif la difficulté du pardon par l'attrait des motifs qu'elle lui propose, faisons voir à l'indifférent qu'elle le réduit à la nécessité de l'union, par l'étendue des devoirs qu'elle lui prescrit.

SECOND POINT.

La religion réduit l'indifférent à la nécessité de l'union par l'étendue des devoirs qu'elle lui prescrit. L'indifférent se retranche sur la perfection du conseil, sur l'obscurité du précepte, sur la pratique des plus gens de bien, sur le peu de conséquence de ses légères froideurs, et sur l'utilité même de ses sages indifférences. Mais la religion lui apprend que l'amour des ennemis est pour un chrétien, 1°. un précepte intimé avec toute l'autorité d'un Dieu; 2°. un précepte expliqué dans le

détail le plus exact de l'Évangile; 3°. un précepte établi, soutenu des plus graves exemples du Sauveur; 4°. un précepte porté sous les peines les plus grièves de la vie présente, et les plus inévitables châtimens de l'autre. C'est ainsi que la religion détruit les prétextes sur lesquels on se fonde pour persévérer dans les aliénations secrètes, beaucoup plus fréquentes, et souvent plus funestes pour le salut, que l'animosité et la vengeance. Reprenons par ordre chaque article.

1°. Précepte intimé avec toute l'autorité d'un Dieu. Dites, tant qu'il vous plaira, que la loi portée en faveur des ennemis, a, comme les autres lois divines, ses obligations de précepte, et ses pratiques de conseil; que de ne pas se venger, de ne pas haïr, de ne pas vouloir du mal, c'est là précisément le capital et l'essentiel: mais que de servir, d'obliger, de chérir ceux qui nous desservent, c'est là purement le plus parfait et l'accessoire. Je vous confondrai toujours par ces paroles de Jésus-Christ: « Et moi je vous dis: Aimez vos ennemis... » Car ce n'est pas à dire simplement, moi, votre Sauveur, mort pour l'amour de vous, pécheurs, je vous demande l'amour de vos ennemis, pour prix de mon sang; moi, votre père commun, je vous en conjure, en faveur de mes enfans et de vos frères; moi, votre bienfaiteur continué, je n'attends que ce peu de retour pour

tant de bienfaits inestimables... Mais, c'est-à-dire, moi qui ai droit de vous commander, sans vous rendre raison de mes commandemens; moi, descendu du ciel, et envoyé de mon père pour vous donner des lois; moi, Fils de Dieu, égal à Dieu, Dieu moi-même; je vous dis: Aimez vos ennemis; je le veux, je l'ordonne, je l'exige; et c'est à cette épreuve, comme la plus difficile, que je reconnaitrai votre obéissance et votre soumission. *Ego autem*, etc. Le précepte de l'amour des ennemis est donc un précepte intimé avec toute l'autorité d'un Dieu; c'est encore un précepte expliqué dans le détail le plus exact de l'Évangile.

2°. Il ne me suffit pas, dit Jésus-Christ, que vous cessiez de haïr; je veux que vous commenciez à aimer sincèrement et de cœur: *Diligite*; en voilà l'intérieur et l'esprit. Il ne me suffit pas que vous pardonniez du cœur et du fond du cœur; je veux que vous en donniez des marques, et que la réconciliation soit aussi publique que la rupture a été éclatante: *Honore invicem prævenientes*. (Rom. 12, 10.) En voilà les dehors et l'édification. Il ne me suffit pas que pour le bien de la paix vous ne parliez plus de guerre; je veux qu'il ne reste ni dans votre cœur ni sur votre front la moindre altération ni la moindre froideur: *Estote benigni et misericordes*. (Éphés. 4, 32.) En voilà la preuve et

l'assurance. Il ne me suffit pas que vous vous contentiez de ne point faire et de ne pas vouloir de mal à celui qui vous en veut ou qui vous en fait, je veux que vous lui désiriez du bien, que vous lui en fassiez même dans l'occasion, et que jamais un ennemi ne soit exclu ni de vos prières ni de vos bienfaits : *Orate, benefacite.* (Matth. 5, 44.) En voilà les devoirs et la pratique. Il ne me suffit pas que vous vous comportiez de la sorte dans de légères offenses ; je veux que vous en usiez de même dans les calomnies, dans les violences, dans les infidélités, dans les persécutions : *Calumniantibus et persequentibus vos :* en voilà l'étendue et la condamnation de vos réserves. Il ne me suffit pas que dans le froid et dans l'indifférence vous attendiez tranquillement l'occasion favorable d'une réconciliation commode ; je veux que vous la cherchiez et que vous la fassiez

saire : *Vade reconciliari :* en voilà les avances et les condamnations de vos délicatesses. Il ne me suffit pas que vous vous proposiez de vous réconcilier un jour avant la mort, ou que vous attendiez à le faire que vous vous soyez acquitté d'obligations plus pressantes ; plein de vie et de santé, avant même que de vous présenter à l'autel, votre réunion doit être faite : *Requie munus ante altare :* en voilà la promptitude et la condamnation de vos délais. Il ne me suffit pas enfin, que vous

avez déjà reçu dans vos bonnes grâces l'ingrat qui vous paie de vos bontés par de nouvelles offenses. Comme vous vous êtes vengé de ses offenses par de nouvelles bontés, ne vous laissez point de ce combat charitable : ce que vous avez déjà fait jusqu'à sept fois, faites-le jusqu'à septante fois sept fois ; c'est-à-dire, tout autant de fois que l'occasion s'en présente : *Non dico tibi septiès, sed usque septuagies septiès ;* en voilà le nombre déterminé et la condamnation de vos impatiences. Le précepte de l'amour des ennemis, précepte par conséquent expliqué dans le détail le plus exact de l'Évangile ; précepte établi et soutenu des plus graves exemples du Sauveur.

3°. Voulez-vous connaître, dit saint Augustin, toute l'étendue de vos devoirs à l'égard de ceux qui vous offensent ? Allez à la croix : *Vide pendentem ;* consultez-en la victime : *Audi precantem ;* prenez ses oracles pour lois, et son autel pour lit de justice : *Et tanquam de tribunali præcipientem.* Or, Jésus crucifié se contente-t-il de pardonner à ses bourreaux ? Non, mais il les aime jusqu'à prier, jusqu'à plaider, jusqu'à s'immoler pour ceux qui l'immolent lui-même.... Mon père, s'écrie-t-il, je vous demande en mourant une preuve de tendresse. Pardonnez comme je pardonne, aimez mes ennemis comme je les aime, prenez-les pour vos enfans comme je les

prends pour mes frères : *Pater, dimitte*. Ah ! chrétiens, ce que Jésus-Christ dit à son père en suppliant, ne vous le dit-il pas en maître ? Mon fils, je vous demande en mourant une preuve de votre obéissance ; pardonnez aux autres comme je vous pardonne, aimez vos ennemis comme je vous aime, prenez-les pour frères comme je vous prends pour enfant : *Fili, dimitte*. Qui doit plutôt se rendre, ou Dieu à la prière de son Fils, ou vous au commandement de votre père ? Cependant Dieu, tout offensé qu'il est, n'y résiste pas ; et vous, pécheur, tout réconcilié que vous êtes, vous y résistez ?... Quoi ! le souvenir du Sauveur mourant sur le Calvaire pour tous ses ennemis, et en particulier pour vous, fera dans le cœur de Dieu non-seulement expirer la haine, mais revivre la tendresse ? Et ce même souvenir n'obtiendra de vous qu'une inaction stérile et un infructueux pardon ? Dites tout ce qu'il vous plaira pour justifier votre conduite, colorez-la des plus beaux prétextes ; ce seul exemple vous confondra toujours : et Dieu aura droit de vous faire ce terrible reproche de l'Évangile, auquel il n'y a point de réplique : *Serve nequam*. (Matth. 18, 32.) Dur et fier disciple du plus miséricordieux, du plus généreux et du plus aimable maître : n'ai-je donc fait que vous pardonner ? Et ne vous ai-je pas encore aimé à sa prière ? Ne deviez-

vous donc pas, comme il vous l'avait appris, ajouter au pardon des offenses l'amour des ennemis ? *Nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui ?* Non, non, dit saint Paul, il n'est point dans le christianisme d'autre règle de charité que Jésus-Christ. Si vous voulez donc vous réconcilier en chrétien, imitez son exemple ; pardonnez aux autres comme il vous pardonne, et aimez-les comme il vous aime ; ou tremblez à la vue des peines sous lesquelles est porté le précepte de l'amour des ennemis.

4°. S'il en est un seul sur la terre que vous ne regardiez pas comme votre frère en Jésus-Christ, plus de père pour vous dans le ciel. Si dans ses besoins pressans, il ne trouve pas en vous un ami secourable, votre Sauveur n'est plus sauveur pour vous dans les pressans besoins du salut. Si vous renoncez à tout commerce avec lui, l'Esprit-Saint renonce à toute liaison avec vous. Si vous refusez de le voir, le Seigneur consent à vous priver pour toujours de son aimable présence. Les chaires évangéliques ne sont plus faites que pour vous condamner. Les tribunaux sacrés ne sont plus ouverts pour vous absoudre. L'agneau sans tache ne s'immole plus pour vous sanctifier. Vous-même vous vous excommuniez du sacrement adorable de nos autels. Et malheur à vous, toutes les fois que vous récitez la prière la plus com-

mude des fidèles, vous prononcez votre condamnation, vous acquiescez à votre réprobation, et vous acceptez ce qu'il y a de plus funeste dans la damnation éternelle. Pardonnez-moi, Seigneur, dites-vous, comme je pardonne : c'est donc à dire, selon vous, puisqu'en pardonnant, il me suffit de ne point haïr, et que je ne prétends pas aimer; je veux bien n'être jamais l'objet de votre amour, ô mon Dieu! pourvu que je ne sois point l'objet de votre haine. Quelle prière! ou plutôt quelle imprécation!... Ah! chrétiens, dans des accès de ferveur vous voudriez quelquefois, pour être tout à Dieu, faire quelque acte héroïque de vertu; vous envie aux saints les occasions si belles qu'ils ont eues de mériter, d'acquérir leurs couronnes. Vous regrettez presque les anciennes persécutions de l'Église, persécutions si salutaires aux premiers fidèles. Eh! profitez bien de celles qui sont inséparables de la vie. Faites triompher la charité de vos froideurs. Que l'amour de Jésus-Christ vous porte à l'amour de vos ennemis; et je vous répons de sa part d'un éminent degré et de sainteté sur la terre, et de gloire dans le ciel. (Le père Segaud, dans son sermon du pardon des injures, tome 1 du Carême. Voyez M. Pelletier, chanoine de Reims, dans son livre sur l'amour du prochain; le père Avrillon, minime, et le père Pallu, jésuite, dans leurs traités sur le même

sujet; le père Texier, dans ses huit discours sur cette matière; le père Bourdaloue, dans son sermon pour le vingt-unième dimanche d'après la Pentecôte; le père la Rue, dans son sermon pour le mardi de la troisième semaine de Carême; le père d'Orléans, dans son sermon de la réconciliation; le père Hubert de l'Oratoire, dans son sermon sur le pardon des injures.)

ÉPIPHANIE.

PREMIER SERMON ABRÉGÉ.

Ecce magi ab Oriente venerunt Jerosolymam dicentes : Ubi est qui natus est rex Judæorum? (*Matth. c. 2.*)

Voilà que des mages vinrent d'Orient à Jérusalem, et demandèrent : Où est celui qui est né roi des Juifs?)

Le mystère de ce jour renferme un fonds si riche de vérités et d'instructions chrétiennes, que les prédicateurs de l'Évangile ne savent, pour ainsi dire, quels épis ils doivent recueillir dans cette moisson si abondante qui se présente à leur zèle... Celles qui me frappent davantage, et auxquelles les saints pères se sont le plus attachés, c'est la manifestation et l'adoration de Jésus-Christ en esprit et en vérité... C'est donc, N..., de ce grand mystère de la manifestation de Jésus-Christ, par les signes miraculeux et l'accomplissement des prophé-

ties, joint à son adoration en esprit et en vérité, que je me propose de vous entretenir dans ce discours. Ainsi Jésus-Christ manifesté; ce sera le sujet de mon premier point. Jésus-Christ adoré; ce sera le sujet du second point.

PREMIER POINT.

Pour entrer dans le mystère de la manifestation de Jésus-Christ, il faut considérer attentivement l'étoile mystérieuse qui éclaire les mages, dans sa naissance et dans ses progrès. 1°. Les mages aperçoivent l'étoile dans l'Orient; 2°. ils la suivent jusqu'au lieu où est Jésus-Christ; 3°. après avoir trouvé Jésus-Christ, à la faveur de sa lumière, ils l'adorent, et lui offrent des présents. Or ces trois circonstances de notre Évangile nous marquent la naissance, le progrès et la perfection de la foi dans une âme. L'apparition de l'étoile aux mages nous figure les premières clartés que la foi répand dans une âme qui consacre le premier usage de sa raison à chercher Dieu. Le progrès de l'étoile qui s'avance vers Bethléem où Jésus-Christ est né, nous marque l'accroissement de la foi dans une âme qui, fidèle à suivre ses lumières, se fixe dans la connaissance de Jésus-Christ et des plus sublimes vérités de la religion. Enfin cette étoile, qui s'arrête sur le lieu où est le Sauveur, pendant que les mages l'adorent avec une

vénération profonde, nous représente la perfection de la foi, qui fait produire à l'âme les actes de religion, et rendre au Verbe incarné les devoirs d'un véritable culte.

1°. Le premier usage de la droite raison qui nous instruit de l'existence de Dieu et de la nécessité de le servir, c'est en quelque sorte l'apparition de l'étoile aux mages: car comme ces sages d'Orient n'entendirent pas d'abord tout ce que ce nouvel astre leur signifiait, et qu'il fallut que la lumière intérieure de la grâce se joignît à la lumière extérieure de l'étoile, pour les engager à la recherche des mystères inconnus que Dieu voulait leur découvrir, à la faveur de ce signe céleste; ainsi dès que le chrétien commence à se servir de sa raison, et à être frappé par la première apparition de cet astre lumineux qui lui apprend qu'il y a un Dieu, un Être souverain, principe de tous les autres, et qu'il n'en a reçu la vie, que pour la consacrer à son service et à sa gloire; dès lors, dis-je, la grâce qui l'illumine en secret, ajoutant une lumière divine aux connaissances de la raison, lui inspire le dessein de s'éclaircir des vérités qu'il doit croire, et des lois qu'il doit suivre, pour se rendre agréable à Dieu. Cette recherche inspirée par la grâce, nous est marquée par la première apparition de l'étoile aux mages. Elle est comme la première lueur du flambeau de la

foi agissante dans les âmes parvenues à l'usage de raison.

Or, parmi les hommes il y en a qui découvrent l'étoile, et il y en a à qui l'étoile se découvre. Les premiers sont ceux qui, par les signes célestes de la grâce, et par les lumières d'une droite raison, reconnaissent que la foi et la révélation de Jésus-Christ ne peuvent venir que de Dieu; car bien que la foi soit un don du ciel, qui ne peut être acquis par les forces naturelles de la raison, cependant elle peut être animée et fortifiée par cette raison que la grâce applique à la recherche de la vérité. Qu'est-ce que la foi? c'est un tribut et un hommage que nous rendons à la vérité de la parole divine... Or ce tribut et cet hommage ne se peuvent rendre sans la soumission de l'esprit à un oracle que l'on sait infallible; et ce n'est que par la raison que l'on peut reconnaître l'infaillibilité de l'oracle qui nous a révélé les mystères de la religion... Ceux donc qui se servent des lumières de leur esprit, et de la force du raisonnement, pour entrer dans le mystère de Jésus-Christ révélé et manifesté au monde, pour se confirmer dans sa créance et y affermir les autres, sont ceux-là qui découvrent l'étoile; ce sont les docteurs sacrés qui, après avoir fait et enseigné, liront comme des étoiles dans le ciel de l'Église... Il faut donc raisonner et se servir de sa raison pour savoir si notre religion vient de Dieu; et quand nous

sommes une fois éclairés sur ce point, il faut renoncer à sa raison pour croire tous les autres. C'est pour cela qu'il y a deux choses à considérer dans celui qui croit, le motif qui lui fait embrasser la foi et qui lui en fait produire les actes; l'habitude, et les actes de cette foi même: Le motif qui nous attache à la foi, c'est de savoir qu'elle vient du ciel, et voilà où le raisonnement est nécessaire. L'acte de la foi, c'est de croire les vérités qu'elle nous enseigne, toutes incompréhensibles qu'elles sont, et voilà où il ne faut point de raisonnement... Il faut donc lever les yeux vers le ciel pour découvrir l'étoile de la foi et l'origine de la religion chrétienne, qui vient de Dieu; mais après l'avoir découverte, nous sommes obligés de la suivre comme les mages jusqu'à ce qu'elle nous conduise à Jésus-Christ.

Comme il y a des hommes qui découvrent l'étoile, il y en a à qui elle se découvre; ce sont les chrétiens dociles, qui ont reçu l'habitude de la foi dans le baptême, et qui, élevés dans la religion chrétienne, ont pour elle une soumission de véritables enfans. L'étoile de la foi formée dans leur âme par le sacrement de la régénération, attire leurs regards aussitôt qu'ils sont en état de lever les yeux au ciel, par le premier usage de leur raison; éclairés par ses divines lumières, ils marchent avec confiance sous sa conduite;

la raison trouve cette vertu fondamentale du salut toute formée au-dedans d'eux, si bien que cette foi dont ils ont reçu les semences et l'habitude, produit d'elle-même les actes qui la conservent et qui l'augmentent. Heureux celui qui porte docilement ce joug dès son enfance, qui conserve dans toute leur pureté ces pures et vives clartés que la grâce baptismale a répandues dans son âme, et qui se confirmant dans la foi par la foi même, en fait les œuvres, toute sa vie, parce qu'il en a reçu le don dès sa naissance.

20. C'est l'exemple que nous donnent ces rois de notre Évangile : après qu'ils eurent aperçu l'étoile miraculeuse qui leur annonçait le Messie, ils la suivirent constamment jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvé. La foi, dit saint Pierre, est comme un flambeau qui nous éclaire dans un lieu obscur : c'est un astre qui, du haut du ciel, nous ouvre le chemin que nous devons tenir ; c'est à nous de la suivre, il faut aller toujours en s'avancant et en se perfectionnant, comme l'étoile qui précédait les mages. La foi n'est pas une étoile fixe, toujours attachée à la même place, c'est une étoile qui s'avance toujours du côté de Jésus-Christ : comme elle vient de Dieu, elle conduit à Dieu ; elle n'est pas un ornement inutile de nos âmes, elle est le principe de la vie spirituelle qui nous en fait faire les fonctions... La foi des chrétiens est une foi

vive et agissante par la charité : mais cette charité qui est un feu dont l'activité nous fait agir, est en même temps une lumière qui nous éclaire, et qui ajoute autant de clarté à la foi, qu'elle en reçoit d'elle : la persévérance dans les bonnes œuvres répand peu à peu dans les âmes une évidence des choses du ciel, qui nous fait marcher avec une confiance entière dans la voie du salut... Cet accroissement de foi fait à peu près en elles ce que le mouvement de l'étoile fit dans les mages ; car comme en suivant cet astre qui s'avancait toujours à mesure qu'ils marchaient, ils reconnurent clairement par cette merveille que Dieu les guidait, et qu'ils ne pouvaient s'égarer en suivant cette lumière divine ; de sorte qu'ils étaient de plus en plus consolés et fortifiés dans le dessein de chercher le roi inconnu qui venait de naître, et qu'il n'en fallait pas davantage pour leur adoucir toutes les fatigues du long et pénible voyage qu'ils avaient entrepris pour lui rendre leurs hommages : ainsi les âmes justes redoublent leur confiance et leur ardeur à marcher dans les voies du ciel, à mesure qu'elles sentent augmenter en elles la foi qui leur fait sentir qu'elles y marchent. Voulez-vous donc, mes frères, vous affermir dans la foi ; soyez très-fidèles à la grâce de cette foi même ; respectez au-dedans de vous cette lumière divine, qui dissipe elle-même les nuages qui

l'obscurcissent ; craignez de l'altérer par des raisonnemens humains, des recherches curieuses et des disputes inutiles ; croyez humblement ce qu'elle vous enseigne, et faites exactement ce qu'elle vous ordonne : vous attirerez par cette conduite, du père des lumières, ces convictions secrètes de la religion, qui faisaient courir avec joie les premiers chrétiens au martyre.

En effet, cette providence invisible qui règne dans l'ordre de la grâce, ne manque pas de donner aux chrétiens fidèles des preuves sensibles de leur foi, qui les persuadent selon les dispositions différentes des esprits. Aux uns, c'est sa perpétuité et sa durée ; à ceux-ci, c'est l'accord admirable de toutes ses parties ensemble ; à ceux-là, c'est le témoignage de ce nombre infini de martyrs qui sont morts pour sa défense. Dieu qui est le principe de notre foi, attache à ce qu'il veut cette persuasion intérieure qui entraîne l'esprit ; c'est à nous d'être fidèles à sa grâce. C'est pour cela que toutes les fois que Dieu a parlé, il a joint à ses oracles des signes extérieurs qui les appuyaient... Il se tait maintenant ; il ne fait que rarement des miracles ; parce que ce qu'il a dit et ce qu'il a fait, est suffisant pour nous instruire.

Hé, quoi donc ! la religion chrétienne n'est-elle pas assez solidement établie pour satisfaire notre esprit ? A quoi notre raison se rendra-t-elle, si elle

ne se rend pas aux preuves de notre foi ? Qu'est-ce que l'homme raisonnable peut demander à Dieu, pour l'obliger à croire ce que Dieu a fait pour persuader l'homme ? A la vérité, Dieu a voulu nous sauver par la voie du mérite ; et après une infinité de preuves de notre foi, nous laisser la liberté de résister ou de nous y rendre. Mais, voulant condamner justement les incrédules, il a rendu ses témoignages si incontestables, que tout esprit qui leur résiste, sera sans excuse dans le jour de ses jugemens. C'est alors que le voile tombera des yeux des impies, et que toute iniquité aura la bouche fermée. (*Ps.* 106.) Alors seront confondus tous ces aveugles de cœur, dont l'esprit de libertinage, les passions dérégées, le désir de jouir d'une fausse paix dans le crime, une indocilité superbe, ennemie du joug, auront formé le nuage de l'incrédulité qui les couvre. Alors on entendra ces voix lamentables : *Nos insensati.* (*Sap.* 5, 4.) Ah ! n'étions-nous pas insensés de ne pas croire à la parole d'un Dieu, appuyée de tant de preuves ? Quoi ! la créance d'un Dieu fait homme, qui a triomphé des démons et des tyrans, et changé le monde idolâtre dans un monde chrétien, ne pourra triompher d'un incrédule qui ne lui oppose que sa malice ? Ah ! les Jérôme, les Augustin, les Ambroise, les Chrysostôme, les Grégoire et tant d'autres n'ont-ils pas assez examiné no-

tre religion pour nous? Marchons en assurance avec de si bons guides... Suivons la trace de la foi : nous ne ferons aucune fausse démarche.

Cette foi était figurée dans l'ancienne loi par la colonne de nuée qui conduisait les Israélites pendant le jour, et par la colonne de feu qui les guidait pendant la nuit, pour nous apprendre que les plus vives lumières de la foi sont toujours accompagnées de quelque obscurité; mais que les ténèbres les plus épaisses sont aussi toujours mêlées de clartés divines, afin que l'entendement humain voie assez clair dans les choses de Dieu pour ne se pas égarer, et qu'en même temps il n'y trouve pas une évidence si manifeste, qu'elle l'empêche de se captiver humblement sous l'autorité de la parole divine. Ainsi la foi est téaébreuse du côté de la terre, mais elle est toute lumineuse du côté du ciel : quand on consulte la révélation, on devient éclairé.

3°. C'est ainsi que le mystère de Jésus-Christ est manifesté par la foi; c'est ainsi que cette étoile qui brille dans le ciel de l'Église, conduit à ce Soleil éclipié dans l'étable. Elle fait à l'égard des mages et de tous les gentils convertis à la foi; elle fait, dis-je, la fonction de Jean-Baptiste et de précurseur du Messie; elle est une voix qui crie depuis l'Orient jusqu'à l'Occident : Voilà l'agneau qui ôte les péchés du monde..., le voilà ce royaume

des cieux, cette porte du salut, cette entrée de la religion chrétienne ouverte à tous les hommes; ce mystère de Jésus-Christ manifesté aux nations comme aux Juifs... Entrons en esprit avec les mages dans l'étable, dans ce palais de chaume, où le roi invisible de tous les siècles n'a qu'une crèche pour trône : tout pauvre qu'il paraît, Salomon dans toute sa gloire n'en était que la figure... Invitons toutes les nations de la terre à louer le Seigneur, parce qu'il a accompli sur nous les promesses de sa miséricorde... Louons-le nous-mêmes sur le psaltérion à dix cordes, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, par l'observation des dix préceptes de la loi, jointe à une humble profession de la foi de Jésus-Christ qui nous a été manifesté dans ce mystère. Formons à l'envi cette musique ravissante des actions qui répondent aux paroles, et cet accord admirable d'une vie sainte avec une créance toute divine, dont l'harmonie est si douce dans l'Église, et charme, pour ainsi dire, les oreilles de Dieu même... Brûlons l'encens de l'adoration avec la myrrhe de la mortification, dans l'encensoir d'or plein du feu sacré de l'autel, dans un esprit d'amour de Dieu, et de charité pour nos frères; car ces trois présens mystérieux, que les mages font à Jésus-Christ, renferment tout l'esprit de la religion chrétienne qui rend hommage à la divinité, à l'humana-

nité et à la royauté de Jésus-Christ par l'encens de l'adoration et de la prière, la myrrhe de l'austérité et de la pénitence, et l'or de la charité et de la pureté... Bénissons Jésus-Christ notre Dieu, qui s'est manifesté à nous par la grâce de la foi, comme il se manifesta aux magies; et apprenons de l'exemple de ses parfaits adorateurs, le grand devoir de l'adoration en esprit et en vérité.

SECOND POINT.

L'adoration est l'acte principal de la religion; c'est un hommage que Dieu exige de toute créature raisonnable et intelligente, et qui est comme une suite nécessaire de la connaissance de ce souverain Être... Cette adoration faisait presque toute la religion des anciens patriarches. Dans ces premières années du monde, avant que Dieu leur eût révélé des merveilles de sa loi, et les mystères qui sont l'objet de notre créance, ces saints hommes qui marchaient devant Dieu dans l'innocence de leur cœur, n'ayant pour règle de leur conduite, que la droiture de leur conscience, et la lumière de leur raison, rendaient pour tout hommage au Seigneur, le culte de l'adoration, et lui offraient les prémices des fruits de la terre, en témoignage de leur soumission et de leur obéissance. Ce culte se purifia dans la loi écrite, par les sacrifices dont Dieu voulut qu'il fut accompagné, afin

de marquer d'une manière plus sensible par la destruction des brebis et des taureaux, l'anéantissement intérieur où l'homme doit se réduire, devant cette Majesté souveraine qu'il adore.. Mais ce culte que nous rendons à Dieu par l'adoration, a reçu son dernier degré de pureté et de perfection dans la loi de grâce... C'est le propre des chrétiens d'être des adorateurs parfaits... , et ce qui relève infiniment leur adoration au-dessus de celle des Juifs, c'est qu'elle est unie à celle de Jésus-Christ même, et qu'ils sont les membres d'un chef qui peut seul adorer Dieu d'une manière proportionnée à son excellence. Car, entrez ici, mes frères, dans les grandeurs de votre religion, et remplissez-vous d'un profond respect pour sa sainteté: quand tous les anges et tous les hommes s'uniraient ensemble pour former un acte d'adoration, il serait infiniment au-dessous de la majesté de Dieu; le culte ne peut être bien digne du Dieu qui le reçoit, si l'adorateur n'est aussi grand que l'adoré: c'est pour cela que le Verbe divin s'est incarné; que, ne pouvant s'humilier et s'anéantir dans sa nature, il en a pris une capable d'humiliation et d'anéantissement, pour rendre à Dieu un culte, et lui offrir un sacrifice qui pût répondre parfaitement à sa divinité. Il lui rendit cette adoration profonde, et il consumma ce grand sacrifice sur la croix: mais depuis l'établissement de l'Église, l'es-

prit et le cœur de tous les fidèles entrent dans l'esprit de cette grande victime immolée sur nos autels et rendent au Père éternel l'adoration qu'il mérite, par celle qu'il reçoit de son fils auquel ils s'unissent... Car l'adoration n'est autre chose qu'un anéantissement intérieur devant la majesté divine.

Voilà l'idée de l'adoration en esprit et en vérité. C'est dans cette disposition que nous devons considérer ces mages de notre Évangile, prosternés aux pieds de Jésus-Christ naissant, dans lequel ils découvrent les principaux mystères de la religion, et les grandes vérités de la foi : c'est pour cela que ce jour solennel porte le nom d'Épiphanie, c'est-à-dire, manifestation ; parce que les secrets dont le peuple juif avait été le dépositaire, commencèrent d'être manifestés aux nations, dans la personne de ces princes miraculeusement éclairés. Aussi joignent-ils aux dons mystérieux qu'ils font à Jésus-Christ, les actes les plus parfaits de la religion dont ces présens sont les symboles : ils reconnaissent par cet or qu'ils lui présentent, cette royauté souveraine qui le rend maître absolu de toutes les créatures... Par cet encens qu'ils lui offrent, ils rendent un hommage éclatant à sa divinité ; ils adorent le Dieu caché sous les apparences de l'homme... Leur foi leur fait découvrir toute la majesté d'un Dieu dans cet enfant, toute la cour céleste dans l'étable ; et

éblouis de tant de clartés divines qui les environnent, ils tombent la face contre terre en adorant ce Dieu revêtu de notre chair : *Et procidentés adoraverunt Deum.* (Matth. 2.)

Le prosternement extérieur du corps doit être accompagné de l'humiliation intérieure de l'esprit qui, comparant son néant avec la grandeur infinie du Dieu qu'il adore, redouble sa vénération à mesure qu'il reconnaît sa bassesse. Ajoutons au néant de la nature celui de la grâce, qui est le péché dans lequel nous sommes conçus, et que nous portons au-dedans de nous-mêmes comme un fonds d'humiliation. Pénétrés de ces sentimens, toutes les fois que nous adorons Dieu, rentrons à la vue de cette majesté redoutable dans le néant, et la poussière dont nous sommes sortis. Imitons ces rois idolâtres qui, convertis par la grâce de Jésus-Christ, reconnaissent que toute leur grandeur n'est rien par rapport à la sienne : ils lui sacrifient leur puissance, leurs richesses, leur élévation ; et l'on peut dire que tous les titres de leur royauté renfermés dans les présens mystérieux qu'ils lui offrent, entrent dans l'hommage de l'adoration qu'ils lui rendent. Dites-lui au fond du cœur : O mon Dieu ! je reconnais que je ne suis de moi-même, qu'un vermisseau de terre tiré de la corruption, encore plus souillé dans l'âme par le péché, que dans le corps, qui a été conçu dans l'iniquité : vos

mais n'ont formé et pétri de boue, et ont animé ce limon dont je suis sorti, d'un esprit capable de vous glorifier et de vous adorer... Recevez donc, ô Seigneur! l'hommage de mon esprit, de ma volonté, et de toutes les puissances de mon âme : souffrez que par l'adoration imparfaite que je vous rends sur la terre, je mérite l'adoration parfaite à laquelle vous m'élèverez dans le ciel.

Mais l'adoration en esprit doit être accompagnée de l'adoration en vérité. Celui-là adore Dieu en esprit et en vérité, qui fléchissant le genou devant ce souverain Être, est véritablement résolu de ne rien faire qui démente les marques extérieures de vénération qu'il lui rend. C'est pour cela que le prophète ne dit pas que son corps soit courbé contre terre, mais que son âme soit attachée au pavé du Temple : *Adhæsit pavimento anima mea* (ps. 118, 25); parce que le corps ne doit rien faire autre chose que suivre l'action de l'âme dans les devoirs de la religion. De sorte que celui qui a l'orgueil dans l'esprit, pendant que son corps est dans une posture humiliée devant Dieu, n'est pas un adorateur en esprit et en vérité, mais en idée... C'est ce qui a fait dire au prophète, que c'est la préparation du cœur que Dieu exauce. (*Ps*, 10, 17.) Pour nous apprendre que pour adorer Dieu en vérité, il faut avant d'entrer dans le temple, purifier son

cœur de tout le levain du vieil homme; que c'est aller insulter Dieu jusque sur son trône, que de porter au pied des autels des pensées profanes, des désirs criminels, des affections corrompues; que les vœux des impies sont en abomination devant Dieu, et que le culte apparent qu'ils lui rendent, n'est qu'hypocrisie et que mensonge. C'est le sens de ces paroles de Jésus-Christ. Tous ceux qui, la face prosternée contre terre, me disent, Seigneur, Seigneur! ne sont pas ceux qui m'adorent véritablement; mais ce sont ceux, qui font la volonté de mon Père. Vous savez, ô mon Dieu! combien peu vous avez de véritables adorateurs à cette marque : nous vous croyons souvent honoré dans ces solennités publiques, si vénérables en apparence par le concours des peuples; mais pendant qu'ils vous honorent des lèvres, peut-être que leur cœur est bien éloigné de vous.

Nous voyons dans les rois mages et dans Hérode l'exemple de la vraie et de la fausse adoration. Ces rois d'Orient sont des adorateurs en vérité, qui mettent sincèrement toute leur grandeur et toute leur puissance aux pieds de Jésus-Christ. Ils s'en retournent dans leur patrie par une voie qui les éloigne d'Hérode, et qui leur fait rompre tout commerce avec les ennemis du Sauveur... Ils obéissent aux ordres de l'ange qui leur annonce les volontés de Dieu : de princes idolâtres qu'ils

étaient, ils deviennent les premiers prédicateurs de Jésus-Christ. Toute leur vie n'est qu'une méditation profonde des grands mystères qui leur ont été révélés, et qu'un renouvellement continuel de l'hommage qu'ils viennent de rendre à ce nouveau roi de gloire. Tels doivent être les adorateurs en esprit et en vérité; il faut qu'ils joignent les actes de la religion au culte de l'adoration; qu'après avoir reconnu Jésus-Christ par la soumission de leur foi, ils l'honorent par l'accomplissement de la loi; qu'après s'être convertis à Dieu par la lumière de la grâce, ils consultent les ministres sacrés sur la conduite qu'ils doivent garder après leur conversion; qu'au lieu de passer, comme font tant de chrétiens infidèles, de l'étable de Bethléem à la cour d'Hérode, de l'humilité de Jésus-Christ aux vanités et aux pompes du démon, ils marchent par des chemins tout différens de ceux qu'ils ont suivis; que non contents de rendre des hommages à Dieu, ils lui en attirent de toutes parts, par la sainteté d'une vie exemplaire; parce que c'est dans cet accord de la vie avec la créance, des actions avec les paroles, des prosternemens extérieurs du corps avec la vénération intérieure de l'âme, que consiste l'adoration en esprit et en vérité.

Celle qu'Hérode feint de rendre à Jésus-Christ, est au contraire pleine d'artifice et de

mensonge; il ne veut chercher ce nouveau roi que pour le perdre, il couvre la plus noire des perfidies sous le voile des hommages trompeurs qu'il veut lui rendre; il est un adorateur de Jésus-Christ en paroles, mais il est son persécuteur en effet... Voilà, dit saint Grégoire, l'image de tous les faux adorateurs qui ne méritent pas de trouver Dieu, parce qu'ils ne le cherchent pas dans la sincérité de leur cœur, et que tout le culte apparent qu'ils lui rendent n'est que déguisement et hypocrisie. Voulez-vous les reconnaître, dit Jésus-Christ? jugez-en par les fruits qu'ils produisent; comparez leurs actions avec leur adoration, les feuilles avec les fruits, ce qu'ils font avec ce qu'ils disent. Cruel Hérode! c'est en vain que tu te déguises; le sang innocent que tu as versé, ne fait que trop voir l'horrible dessein que tu avais formé: *Sanguis innocentium quem fudisti, attestatur quid de puero voluisti*. En vain cette personne se prosterne au pied des autels, et reçoit Jésus-Christ à la sainte table, avec toutes les marques de la piété la plus fervente: Voulez-vous la connaître? jugez-en par les fruits d'une communion si sainte en apparence: vous la verrez un moment après s'emporter avec fureur contre des domestiques, éprouver la patience d'un mari par des bizarreries insupportables, semer la discorde dans sa famille par des préférences injustes, sacrifier

des filles sans vocation, à une clôture forcée, pour satisfaire des vues d'ambition et d'orgueil : elle a Jésus-Christ dans la bouche et le venin des aspics sous les lèvres; le Dieu d'amour dans le sein et le cœur plein de fiel et d'amertume... Ah! son adoration était fausse et sacrilège, lorsqu'elle paraissait si religieuse et si véritable. Ce n'est pas dans les temples faits de la main des hommes que Dieu habite, et qu'il cherche ses véritables adorateurs : le temple de Dieu est au-dedans de nous; c'est dans notre cœur que Dieu reçoit l'hommage de l'adoration en esprit et en vérité, par une pureté de conscience sans tache, ou par l'humiliation d'une pénitence sans déguisement... J'approuve ce vêtement modeste, cette posture humiliée, cet extérieur édifiant; mais ce ne sont là que des feuilles; voyez si vous avez les fruits. Prenez garde que Dieu ne trouvant rien de réel dans un appareil de religion si pompeux, ne vous frappe de sa malédiction, et ne vous dessèche jusques dans la racine, comme le figuier de l'Évangile...

O Seigneur ! qui nous avez créés pour recevoir de nous l'hommage de l'adoration, donnez-nous ce que vous demandez de nous : faites-nous de parfaits adorateurs de votre divinité sur la terre, pour nous en rendre d'heureux et éternels contemplateurs dans la gloire. (L'abbé du Jarry, tom. 1, des mystères, page 293, et suiv.)

ÉPIPHANIE.

SECOND SERMON ABRÉGÉ.

Cùm natus esset Jesus..., ecce magi ab Oriente venerunt Jerosolymam, dicentes ubi est qui natus est rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus, et venimus adorare eum.

Jésus étant né... , des mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et ils demandèrent, où est le roi des Juifs qui est nouvellement né? Car nous avons vu son étoile, et nous sommes venus l'adorer. (Matthieu, ch. 2.)

C'est ici, mes frères, que commence notre vocation à la foi. L'étoile qui paraît en ce jour, est le premier signal de notre conversion : ce jour même est la première époque de notre réunion à l'Israël de Dieu : ces mages sont les premiers-nés des frères que le Seigneur devait susciter d'entre les nations à son Fils; c'est en eux que se développe la miséricorde que le Sauveur venait apporter à tous les gentils... Il est donc juste que nous célébrions aujourd'hui avec un saint concert de louanges et d'actions de grâces, cet anniversaire de notre adoption; que nous allions avec les mages à Bethléem honorer le berceau de notre foi, et que nous étudions auprès d'eux, l'usage que nous en devons faire. C'est principalement à cette dernière idée que je m'arrête. Mon dessein est

non-seulement de faire ici l'éloge de la foi, mais plus encore d'en apprendre les devoirs : nous les verrons marqués dans la conduite de ces premiers fidèles. Je découvre en eux trois caractères qui nous montrent trois devoirs importans de la foi : ils reconnaissent d'abord l'étoile du Sauveur : *Vidimus stellam ejus* : ils se soumettent à cette lumière ; premier caractère : ils marchent, ils se conduisent par cette lumière : *Venimus*, second caractère : ils arrivent dans le lieu que la lumière même leur a marqué ; ils trouvent l'enfant ; sa bassesse ne les rebute point ; leur foi reçoit de nouveaux accroissemens, elle se perfectionne, elle se consomme : *Procidentes adoraverunt* ; troisième caractère. Nous devons nous soumettre à la foi ; premier devoir : nous devons marcher selon la foi ; second devoir : nous devons croître et persévérer dans la foi ; troisième devoir. La soumission à la foi, la vie de la foi, l'accroissement et la perfection de la foi ; voilà tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

A peine l'homme eut-il consommé son péché, que le jour de sa raison fut presque entièrement éteint ; les ténèbres se répandirent en lui : non-seulement il se cacha devant son Dieu, mais Dieu à son tour ne se montra plus à lui comme auparavant. Il répandit sur les

êtres créés, les idées qui lui restaient de la divinité. Il se méconnut lui-même, et sa raison ne fut le plus souvent pour lui, qu'un principe et une source d'erreurs. Il fallait sans doute remédier à ce double mal ; punir le crime de sa raison, et la ramener de ses égaremens. Or, c'est ce double remède que la foi nous prépare. Premièrement elle captive, elle assujettit la raison. Notre péché fut de ne vouloir pas voir ce qui était exposé à nos yeux : il faut donc que notre justice consiste aujourd'hui à nous faire croire ce que nous ne pouvons pas voir : tout le partage de la raison doit être de subir sans cesse le reproche que sa foi lui fait de sa révolte, de lui remettre tous ses droits et de captiver ses lumières sous le joug : voilà la punition.

En second lieu, la raison ne pouvait nous servir de guide ; la foi se substitue ; elle prend le flambeau en main, elle redresse toutes nos voies ; elle nous montre, quoique de loin et sous des ombres, le terme où nous devons tendre... Elle m'approprie en quelque sorte le Dieu que je connais, et le Rédempteur de tous les hommes dans lequel je crois ; et par là elle me développe et m'assure tout à la fois ma fidélité. Telles sont les raisons sur lesquelles j'établis l'obligation de se soumettre à la foi ; et ce sont ces mêmes raisons qui relèvent infiniment la foi des mages. Instruits jusqu'alors dans l'étude d'une philosophie toute

humaine, ils s'étaient prévalus de leur propre raison, ils s'étaient égarés dans leurs vains raisonnemens ; leur sagesse n'avait été qu'une véritable folie ; parce qu'ayant connu Dieu, ils n'avaient pas cru en lui, ils ne l'avaient pas glorifié comme Dieu. Aujourd'hui l'étoile du Sauveur se montre à eux ; ils lui soumettent toutes leurs pensées ; ils ne lui opposeront point les subtilités de leur philosophie : leur raison, il est vrai, ne démontre point le rapport d'une étoile qui paraît dans le ciel, avec la naissance d'un libérateur ; elle ne comprend pas même qu'elle ait besoin de libérateur ; elle se voit soutenue, dans sa résistance, par les préjugés de tout un peuple qui méconnaît ce nouvel astre. N'importe ; ils feront hommage de tous leurs vains prétextes à cette lumière céleste ; ils ne chercheront point à se défendre de ses impressions par l'inévitabilité de ce qu'elle leur montre : c'est une étoile miraculeuse et divine, et cela leur suffit ; ils y trouvent la solution de tous leurs sophismes ; ils profitent de ce que Dieu leur présente sans se plaindre de ce qui leur est caché ; ils n'accusent point la justice divine ; ils ne demandent point pourquoi cette étoile ne convertit pas tous ceux de leur nation ; ils ne pensent qu'à jouir de leur propre bonheur ; ils se croient heureux de pouvoir marcher sûrement à l'aide de ce secours, et ils se trouvent

assez favorisés d'apprendre en un seul moment ce qui fixait leur religion ; je veux dire qu'il y avait un Christ et un Rédempteur. Exemple qui ne condamne pas seulement l'hérétique qui appelle de sa foi à son propre esprit, ou l'incrédule qui, pour remédier aux remords d'une conscience perdue, secoue le joug importun de la foi, mais qui instruit encore le fidèle, en lui apprenant la soumission qu'il doit à sa foi.

Soumission de pénitence : je veux dire que nous devons chercher dans la foi le remède à l'orgueil de notre esprit, et subir avec patience l'empire absolu qu'elle prend sur notre raison. Le monde est plein de gens qui usent de la foi comme n'en usant pas : elle ne les gêne point, elle ne les captive point, parce qu'ils n'y pensent point, et que souvent même ils croient la religion, comme les nouvelles du temps ou les histoires du monde... Mais un cœur vraiment chrétien se fait un mérite de sa foi ; il s'en sert comme d'une satisfaction des orgueilleuses révoltes de sa raison ; il cherche à s'en instruire ; il veut en dépendre dans tous ses points ; il croit par respect et par religion ; il ne se plaint point du secret de Dieu ; il n'entreprend point d'y pénétrer ; il ne porte point une main profane sur le voile sacré qui lui cache ses mystères. Moins il comprend, plus il adore, plus il s'abaisse, plus il croit ; et par le silence auquel il con-

damne son propre esprit, il se venge sur lui de ses erreurs et de ses prévarications : premier caractère de soumission qui répond à ce que j'appelle la justice de la foi.

Soumission d'assurance et de fermeté, qui consiste à croire sans inquiétude et sans résistance... Ce n'est pas l'hérétique seul qui veut toujours voir ce qu'il croit, qui demande un autre prodige que celui d'une tradition non interrompue, qui doute, qui varie sur chaque point. Il y a dans tous les hommes, dans ceux-mêmes que la foi semble avoir fixés, un fonds d'incrédulité, un désir secret d'interroger, sur tout une malheureuse pente à se faire des difficultés sur les autorités les plus marquées. On voudrait en quelque sorte soumettre Dieu aux usages de nos écoles; il faudrait, à notre avis, qu'il prouvât tout ce qu'il nous dit; et celui qui par légèreté croit souvent sur le témoignage d'un homme faillible, sera quelquefois plus téméraire qu'un autre, pour résister à l'autorité infailible de Dieu. De là naissent ces doutes criminels sur la foi, ces chicanes sur certains articles qu'on ne peut comprendre, certaine confiance à proposer ses difficultés, cette liberté de lire des livres qui combattent ou qui semblent affaiblir nos dogmes, et peut-être une joie secrète de ne pas penser comme les autres, et d'être plus hardi dans ses sentimens... Ah! qu'un enfant

de la foi gémit amèrement de tous ses désordres : il fait plus : il veille sur sa foi même; il ne la commet point avec les raisonnemens; il juge de toutes les opinions par la foi, et non pas de la foi par les opinions... Il interroge ses pères, et non sa philosophie; il n'ajoute rien à la parole de Dieu manifestée par l'Église; il se souvient que l'autorité seule de l'Église doit nous déterminer sur l'explication des grands mystères de la religion; et que ce n'est qu'après s'être rendu docile à cette voix, qu'on peut apprendre combien est raisonnable ce qu'on a cru avant de raisonner : second caractère de soumission, qui répond à la certitude de la foi.

Enfin soumission d'amour et de reconnaissance, qui nous fait estimer notre foi au mépris de tout autre bien et de tout autre intérêt, et certes, mes frères, qu'avez-vous au monde de plus précieux que votre foi?... Parcourez le ciel et la terre; rassemblez tout ce qui flatte l'ambition des hommes, et voyez si vous trouverez un trésor qui vaille votre foi. Vous aurez beau me vanter vos richesses, votre noblesse, tous vos avantages humains; je vous trouve toujours malheureux. Mais avez-vous la foi, en pratiquez-vous les œuvres; vous possédez tous les trésors : avec ce gage précieux, vous pouvez tout espérer; vous approchez de Dieu; vous l'appellez votre père, et il vous re-

garde comme un de ses vrais adorateurs. C'est dans la foi que vous trouvez la consolation dans vos maux, la force dans les tentations, la solution de toutes vos difficultés, la règle de toute votre conduite. En quelque lieu que vous soyez, quelque état que vous embrassiez, si vous y portez votre foi, vous y trouverez, si vous voulez, Dieu, Jésus-Christ, votre salut.

O foi divine! ma richesse et ma gloire, ma force et mon appui, mon espérance et ma ressource, ma justice et mon salut, vous me serez toujours précieuse... Je veux être tout entier votre victime; on me ravira la liberté et la vie plutôt que je vous abandonne. Hélas! je perdrais le plus grand de tous les biens en vous perdant: au contraire je vous annoncerai partout, je vous publierai sur les toits, je vous porterai, s'il le faut, aux nations les plus barbares: jamais il ne m'arrivera de rougir de vous: vous serez gravée sur mon front: on ne mettra point en question si je suis de votre parti; on ne vous attaquera jamais devant moi impunément; je serai à vous à la vie et à la mort: heureux, si je pouvais mériter d'expirer sur un échafaud pour votre défense. Voilà ce que j'appelle se soumettre à la foi par amour et par reconnaissance: soumission qui répond à l'efficace de la foi. Mais il faut encore vivre selon la foi; c'est mon second point.

SECOND POINT.

Si Dieu ne nous avait donné la foi que pour exercer nos esprits et pour satisfaire notre curiosité, ce serait assez pour nous de croire; nous pourrions borner nos soins à étudier la foi... Mais il s'en faut bien que la soumission de l'esprit à la foi, soit le seul devoir que nous devons lui rendre. Lorsque l'étoile parut en Orient, les desseins de Dieu n'étaient pas de fournir aux astronomes un nouveau sujet de dissertations et de disputes. C'eût été peu, si elle n'eût donné qu'une connaissance stérile de la naissance d'un Sauveur; et si nos mages, après l'avoir connue, eussent négligé de marcher à sa lumière, nous les plaindriions aujourd'hui de l'avoir connue à leur condamnation. Mais ils furent plus prudents que nous ne le sommes... La religion de leur esprit devint dans le même moment, la religion de leur cœur et la règle de leur conduite. Il est né un Sauveur; l'étoile le montre: non-seulement il faut le croire, mais il faut marcher à l'instant; il faut porter chacun ses présents; il faut adorer ce Dieu nouveau-né. Voilà ce que d'autres n'auraient pas compris, ce qu'on n'aurait pas manqué d'éluder sous mille prétextes apparens, ce qui parut même peut-être ridicule à ceux qui le virent: mais voilà ce qui fit le grand mérite de la foi de ces nouveaux chrétiens, et ce qui

fait la confusion de ceux de nos jours : *Vidimus et venimus*.

En effet, mes frères, la foi figurée par l'étoile qui paraît aujourd'hui, a deux caractères essentiels, qui nous montrent deux devoirs, renfermés dans ce que j'ai appelé la vie de la foi. Le premier caractère est d'être féconde de sa nature, de se produire, de se manifester par des œuvres : et pour le comprendre, remarquez, je vous prie, que l'Esprit-Saint, qui est l'auteur de la foi, est par lui-même un esprit d'amour et d'action ; il n'éclaire l'âme que pour l'échauffer, l'animer, la mouvoir, lui faire produire des fruits de vie : c'est un soleil qui doit lui donner la fécondité par ses influences ; et si quelquefois il n'y produit rien, c'est parce que cette terre de notre cœur n'est que pierres ou épines, que tout y est en friche, et que ces rayons si vifs et si ardens par eux-mêmes, ne pénètrent point jusqu'à la moelle, ou qu'ils n'y trouvent ni suc ni racines.

Cela supposé, ne doit-on pas dire que le premier devoir renfermé dans la vie de la foi, c'est d'être animé, de se mouvoir, de produire des fruits par la foi même ? Une foi qui n'agit point dans un cœur, est non-seulement une foi morte, mais c'est une foi qui ne fait que le rendre plus criminel ; c'est un rayon qui le dessèche et le dévore ; c'est une lumière qui manifeste sa corruption ; c'est un jour répandu sur sa malignité et sur sa

honte : en un mot, c'est la foi des démons, et elle deviendra bientôt comme la leur, sa condamnation et son désespoir. Cette vérité si connue, si rebattue, si terrible dans ses conséquences, quelle impression a-t-elle fait jusqu'ici sur nos esprits ? Où sont les œuvres de notre foi ?... La plupart ne montreraient peut-être que des œuvres d'infidélité, une vie toute païenne, une foi plus criminelle que l'incrédulité même.... Je vois, il est vrai, des prédicateurs de la foi, des écrivains de la foi, de zélés défenseurs de la foi : nous ne manquons point de gens qui nous ouvrent les Écritures, qui annoncent Jésus-Christ avec liberté, qui nous disent, allez, informez-vous bien de ce qui regarde cet enfant : *Ite et interrogate diligenter de puero* : mais où sont ceux qui viennent à sa crèche ? Toutes ces connaissances ne produisent que des livres et des écrits, des dissertations et des sermons ; et ce sont des œuvres que cet enfant demande pour présent ; c'est la prière, c'est la pénitence, c'est l'humilité, c'est la pauvreté, c'est la conversion du cœur, c'est la charité. Ah ! malheur à nous de posséder ainsi un trésor qui ne nous sert de rien, d'avoir avec nous, comme les Juifs, les témoignages de notre endurcissement, et d'avoir entre nos mains les titres de notre condamnation ! C'est là cependant l'état déplorable où notre foi est réduite aujourd'hui.

d'hui. Cette lumière placée sur le chandelier pour éclairer toute la maison, pour la rendre brillante, pour y attirer toutes les nations, est devenue, par la corruption de nos mœurs, le scandale universel... Nos frères errans se sont séparés de nous, sous prétexte de nos désordres; nous ne pouvons plus les ramener que par la voie de la controverse; on leur a soustrait celle de l'exemple, qui était cependant la plus abrégée; et par un terrible jugement sur eux et sur nous, nous sommes sans y penser, leurs meurtriers, et ils seront un jour nos accusateurs.

Un second caractère de la foi, c'est d'être seule la règle de nos mœurs; d'où j'infère un second devoir qui consiste non-seulement à opérer par la foi, mais encore à n'opérer que par elle; et c'est ce que j'appelle proprement la vie de la foi. Je dis que la foi est la seule règle de nos mœurs; car on ne peut douter qu'il n'y ait une raison souveraine, une sagesse sur laquelle tout se mesure: Dieu lui-même la consulte et la suit; elle marche toujours avec lui... Celui qui l'aura trouvée, trouvera la vie, et il puisera le salut de la bonté du Seigneur. Or, cette sagesse ne se trouve véritablement que dans la foi, non-seulement parce que c'est la foi seule qui nous la montre dans tout son jour, mais encore parce que la foi lui rapporte tout. Il ne faut donc agir que par la foi, il ne faut vivre que de la foi;

elle doit être, pour ainsi dire, notre élément; elle doit nous être aussi familière que l'air que nous respirons.

Que ces vérités sont fécondes par les conséquences qu'on en peut tirer! Mais hélas! qu'elles sont terribles pour nous! Car enfin, de quoi vivons-nous?... Je passerai volontiers sous silence toutes les actions visiblement criminelles: et, quoique dans la plupart des chrétiens, elles composent presque tout le corps de la vie, je consens de n'en point parler... Mais je demande quel est le principe des actions qui paraissent indifférentes, de celles mêmes qui semblent bonnes. Vous avez embrassé un état de vie, vous êtes engagé dans le monde, vous êtes lié par les nœuds du mariage, vous avez embrassé l'état ecclésiastique ou la vie religieuse; mais est-ce par la foi que vous avez fait ce choix? Vous avez projeté une affaire, vous sollicitez un emploi, vous prenez une charge, vous élevez un fils pour un état que vous choisissez; mais est-ce la foi qui détermine toutes vos vues, qui préside à toutes vos entreprises, qui règle toutes vos actions, qui vous dirige dans votre domestique, qui ordonne tout le plan de votre conduite? Est-ce sur les idées de la foi que vous formez tous vos jugemens, que vous mesurez toutes vos paroles? En un mot, est-ce par la foi, et pour la foi que vous agissez? Avouons-le, mes frères,

nous vivons d'imagination, de fantaisies, d'opinions, de coutumes, de préjugés, de volonté propre. Cependant le juste vit de la foi, c'est-à-dire, que toutes ses actions sont des actions de foi, n'ont pour principe que la foi, n'ont pour règle que la foi. S'il entreprend une affaire, s'il fait une démarche, s'il se fixe à un emploi, s'il s'occupe à une étude, c'est par des vues de foi : son repos et son travail, son silence et ses paroles, sa retraite et ses fonctions sont déterminées par la foi. Faut-il conseiller, reprendre, corriger, c'est toujours sa foi qu'il consulte, c'est sa foi qui étend ou qui borne sa douceur et ses rigueurs, sa condescendance et sa fermeté ; il juge de tout selon les idées de la foi, il ne connaît d'autre langage que celui de la foi, il condamne ce que la foi condamne, il approuve ce qu'elle approuve, il permet ce qu'elle permet, il tolère ce qu'elle tolère ; en quelque situation qu'il se trouve, la foi le conduit toujours : s'il commande, c'est selon la foi et par un esprit de foi ; s'il dépend, c'est sur la foi qu'il mesure son obéissance ; s'il est riche, s'il est noble, s'il est honoré, il use de tout selon les règles de la foi ; s'il est pauvre, s'il est affligé, si on le fait souffrir, il reçoit tout, il profite de tout selon les idées de la foi. Enfin la foi est sa lumière, son étoile, son guide ; elle préside à tout, elle ordonne de tout ; c'est la foi qui le place,

c'est la foi qui le remue, c'est la foi qui distribue ses actions les plus communes, ses visites, ses conversations ; ses repas, son sommeil, ses dépenses, ses plaisirs ; il n'y a pas jusqu'à son maintien, ses regards, sa démarche, son ton de voix qui ne soient mesurés, ordonnés, réglés par la foi ; *Justus ex fide vivit...* (Hæbr. 10.) Mais finissons, et prouvons l'obligation de croître et de se perfectionner dans la foi ; c'est mon troisième point.

TROISIÈME POINT.

L'état de la foi n'est qu'un état d'enfance ; l'homme parfait ne se trouve que dans le ciel ; la vie présente est le temps de croître et de se fortifier, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même connaissance du fils de Dieu, à la mesure de l'âge et de la plénitude, selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous. (*Éphés. 4.*) De toutes les illusions, la plus dangereuse dans la piété, est donc de se borner à la mesure présente, de se fixer, pour ainsi dire, à l'âge où l'on se trouve, et de forcer en quelque sorte la nature de sa foi, en voulant la réduire à une petitesse et à une imperfection, dont elle se hâte par elle-même de se délivrer chaque jour.

J'aurais ici bien des choses à vous dire, pour vous prouver cette obligation où nous sommes tous d'affermir, d'augmenter, de perfectionner notre foi : je

vous la représenterais d'abord sous l'idée de ce grain dont parle Jésus-Christ, qui paraît petit dans son commencement, mais qui devient fort étendu dans ses suites et dans ses progrès. (*Matth.* 13.) Vous la verriez désignée par cette semence qu'un homme jette dans son champ; le grain germe, l'herbe se déploie, ensuite vient l'épi, puis le blé tout formé dans l'épi, et il est dans sa maturité au temps de la moisson. Je vous ferais remarquer, que comme nous ne savons jamais la mesure de force et de perfection que Dieu demande d'un chacun de nous, il s'ensuit que nous devons tendre toujours à ce qu'il y a de plus parfait, de peur que nos œuvres ne soient pas trouvées pleines devant le Seigneur, et que, pesés à sa balance, nous ne soyons trop légers...

Mais je m'en tiens à une seule réflexion, que je tire de la conduite de nos mages. Ils eurent sans doute de grandes épreuves à soutenir, depuis le moment auquel ils furent éclairés par l'étoile, jusqu'à leur arrivée dans Jérusalem. Que d'obstacles à surmonter ! Les préjugés de la religion, l'incrédulité de leurs concitoyens, la longueur d'un voyage, l'incertitude apparente de trouver ce qu'ils cherchaient; mais rien ne les avait arrêtés : cependant j'ose dire que les grands efforts de leur foi n'en étaient qu'un léger essai. D'autres épreuves leur étaient réservées, et si leur foi

n'y eût pas été bien préparée, bientôt on les aurait vus s'en retourner et se repentir de leur foi même. Et certes une foi qui se fût bornée à croire sur le témoignage extérieur d'une étoile, à dépendre de sa lumière, à chercher le Sauveur dans le lieu et sous l'appareil où leurs conjectures pouvaient le leur représenter : qu'aurait-elle fait cette foi, lorsque l'étoile s'éclipsa pour nos mages, qu'ils furent privés de ce secours extérieur, qu'il fallut soutenir toutes les incertitudes où cette privation semblait les réduire ? Qu'aurait-elle fait, lorsqu'il fallut se présenter à la cour d'un prince jaloux et soupçonneux, publier hautement qu'il était né un roi des Juifs, déclarer qu'on venait l'adorer, et s'exposer à toutes les accusations de sédition ou de folie, que cette confession publique devait leur attirer ? Qu'aurait-elle fait, lorsqu'ils virent la maison de ce Dieu, en qui ils avaient cru ? Qu'aurait-elle fait enfin, lorsqu'ils trouvèrent un enfant pauvre, abandonné de tout le monde, méconnu de son propre peuple, de ceux-mêmes qui l'attendaient ? Encore un coup, qu'aurait-elle fait cette foi ? Eût-elle résisté à toutes les épreuves, et serait-elle devenue la matière de nos éloges, et le modèle de la nôtre ?

Il fallait donc que leur foi, qui n'avait d'abord surmonté que des difficultés communes, se préparât à de plus grandes

par des accroissemens insensibles, et par une fidélité toujours soutenue; et c'est ainsi, mes frères, qu'il est dans la vie, certaines conjonctures, certains temps ténébreux, certains états d'orages et de tempêtes, où une foi commune, peu éprouvée, ne peut se soutenir. Jusque-là on est édifié, on l'estime, on la loue, on ose même espérer de nouveaux fruits et de nouveaux succès. Mais la tentation fait bientôt voir que ce n'était qu'un roseau faible, que le moindre vent devait agiter, que les fruits ne tenaient guère à l'arbre faute de racines, et que l'arbre lui-même n'avait ni assez de vie, ni assez de force pour résister aux inondations. C'est ici l'une des plus fortes preuves, et qui nous intéresse davantage, de l'obligation de croître dans la foi. Il n'est pas nécessaire de chercher des exemples dans les temps les plus reculés... Combien voyons-nous de chrétiens qui dans le calme et la prospérité se distinguent par leur piété et par leur zèle. On dira d'une personne qu'elle a de la vertu, qu'elle aime son devoir, qu'elle élève bien ses enfans, qu'elle sait régler son domestique, qu'elle est charitable envers les pauvres; tout le monde lui applaudit et la canonise par avance. Mais attendons le temps de la tribulation, lorsqu'il surviendra quelque affliction domestique, quelque dérangement dans les affaires, quelque persécution de la part d'un ennemi,

quelque infirmité durable; ou au contraire, quand il se présentera quelque occasion séduisante de pourvoir un fils ou une fille au préjudice de la conscience, d'accroître sa fortune par des moyens équivoques, d'acquérir la faveur d'un grand par quelque injustice: ah! que je crains que cette vertu tant louée, mais si peu cultivée, ne se flétrisse au premier souffle, et n'échoue au premier orage.

Hélas! on ne saurait dire combien il y a aujourd'hui de tentations auxquelles un chrétien peut-être exposé dans le cours de sa vie: souvent il en est une dernière plus forte que les autres, à laquelle Dieu nous attend, et qui décidera de notre salut. Eh! que deviendra pour lors la foi de ces imparfaits, qui rampent toujours sur la terre, qui se fixent dans un certain état de bassesse et d'infirmité, qui ne font presque rien, et qui disent toujours, c'est assez... Je les attends lorsqu'il faudra remplir des devoirs pénibles, incommodes, inutiles pour la fortune et la réputation, lorsqu'il s'agira de renoncer à des espérances et à des établissemens où la conscience serait engagée; lorsque pour faire le bien, il faudra paraître singulier, se faire des ennemis, sacrifier ses intérêts ou sa santé; et pour tout dire, lorsqu'il faudra mener la vie d'un chrétien, d'un homme consacré à Dieu, à la prière et au travail, d'un homme de pénitence, de dé-

tachement et de retraite, d'un homme enfin qui n'est appliqué qu'à sa foi, et qui ne tient à rien sur la terre.

Ah ! mes frères, je dirai volontiers à ceux à qui nous verrons une vertu solide et soutenue, un désir sincère de se perfectionner, un amour persévérant de la vérité et de la justice; je leur dirai, ne vous effrayez point, Dieu est fidèle, il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces. Mais pour tous ceux en qui nous apercevons un caractère de relâchement et de mollesse, d'indifférence pour les choses de Dieu, de tranquillité et de repos dans une vie de dissipation, de fantaisie et d'amusemens; quoique la promesse de Dieu vous regarde aussi, leur dirai-je, vous serez éprouvés, vous serez tentés, mais vous succomberez, et ce sera par votre faute.

Tâchons donc, mes frères, de nous affermir de plus en plus dans la foi, ensorte que nous vivions selon son esprit; elle développe à nos yeux l'objet de notre espérance, elle l'étend, elle lui donne du corps; et ce qui est de plus, elle nous l'assure, si nous sommes fidèles à suivre les maximes qu'elle nous prescrit. A mesure que nous croîtrons dans la foi, Dieu se rendra plus présent à nous, nous nous appliquerons de plus en plus à sa vérité, nous réussirons à ne voir en toutes choses, à ne consulter que sa volonté, à avoir toujours devant les yeux

l'éternité, les biens à venir, la récompense qui nous est promise. Plaise au Seigneur que cette étoile que je vous ai montrée aujourd'hui, vous conduise comme nos mages à Jésus-Christ, qu'elle vous porte à étudier sa religion, son Évangile, ses mystères, sa morale, et surtout son état d'enfance, de pauvreté, d'humilité, de dépendance; afin qu'après lui avoir offert vos présens, qui sont vos désirs, vos résolutions, vos actions, la conversion de vos cœurs, vous preniez désormais la route que Dieu vous marquera, et que vous puissiez tous ensemble arriver au terme de la bienheureuse éternité. (Le père Gaspard Terrasson, dans son *Avent*, tom. 4, p. 337 et suiv. *Voquez* le livre in-12, intitulé : *Sujets d'oraisons pour les pécheurs sur tous les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ*; les PP. Croiset, Griffet, ceux qui ont travaillé dans leur goût; les PP. Bourdaloue, Massillon et Ségaud, etc.)

EUCCHARISTIE.

PREMIER SERMON ABRÉGÉ.

Ubi vis paremus tibi comedere pascha ?

Où voulez-vous que nous vous préparions ce qu'il faut pour manger la Pâque. (Saint Matthieu, ch. 26, v. 17.)

C'est à vous, mes frères, que j'adresse ces paroles que les disciples disaient au Sauveur; c'est

à vous que je demande quel est le lieu où nous pourrions introuder l'agneau immolé et caché dans le sacrement de nos autels : je sollicite dans tous les cœurs une place pour le recevoir ; je viens inviter toutes les âmes à la communion de l'Eucharistie... Eh ! n'est-ce pas le cri universel de l'Église ? N'est-ce pas ce qu'elle vous fait entendre lorsqu'elle expose à vos adorations cette victime sacrée ? Cependant, hélas ! les cœurs ne sont point touchés du désir de recevoir Jésus-Christ ; ils ne lui offrent point de place...., et tandis que Jésus-Christ s'épuise en charité pour se donner à eux, ils n'ont que du dégoût et de l'indifférence pour le don précieux qui leur est offert. C'est ce dégoût et cette indifférence pour la communion que je combats aujourd'hui ; crime d'un côté très-commun, et de l'autre très-peu connu. L'indifférence pour la communion est, après le sacrilège, le plus grand excès que vous puissiez commettre par rapport à la divine Eucharistie ; et cela par deux raisons : 1°. parce que c'est une des plus grandes ingratitude envers Jésus-Christ ; et en second lieu, parce que c'est une des plus grandes injustices contre nous-mêmes. Excès d'ingratitude envers Jésus-Christ dans celui qui néglige la communion ; excès d'injustice contre soi-même dans celui qui se retire avec dégoût de la communion : c'est tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Pour comprendre l'excès d'ingratitude où tombe celui qui néglige la communion, il faut considérer, 1°. la multitude des grâces que Jésus-Christ nous offre dans l'Eucharistie ; 2°. la nature de ces grâces ; 3°. la manière dont il nous les offre.

1°. Je dis, 1°. que la multitude des grâces que Jésus-Christ nous offre dans l'Eucharistie, prouve l'ingratitude de celui qui s'en éloigne par indifférence : car l'Eucharistie est la représentation de tous les mystères de l'Homme-Dieu ; elle est l'abrégé de notre rédemption, et le trésor universel des grâces que Dieu a faites aux hommes par son Fils.

C'est une maxime fondée sur la foi, que non-seulement nous ne pouvons être sauvés que par Jésus-Christ, mais que tous ses mystères en particulier ont été pour nous une source de salut... Chacun des états où il s'est trouvé a porté sa grâce avec soi ; chacune de ses actions nous a mérité quelque nouveau secours ; et toutes les circonstances de sa vie, de ses souffrances et de sa mort ont été efficaces pour notre rédemption. Il fut Sauveur au moment qu'il fut conçu ; toutes les pensées et tous les mouvemens de son âme concoururent à notre réconciliation ; chaque parole qu'il proféra, chaque prière qu'il offrit à son Père, chaque outrage qu'on lui fit souffrir,

chaque goutte de sang qu'il répandit, fut la rançon de notre délivrance.

Or, mes frères, l'Eucharistie nous représente tous ces différents mystères et en rassemble toutes les grâces. Elle représente l'Incarnation, puisque Jésus-Christ s'y reproduit en corps et en âme. Elle nous rappelle l'état de son enfance, puisqu'il se soumet à la volonté de ses ministres qui le consacrent, le transportent, le distribuent comme il leur plaît. Nous retrouvons dans l'Eucharistie une peinture de la vie publique de Jésus-Christ, de sa conversation parmi les hommes, puisqu'il est encore au milieu d'eux, qu'il y opère les mêmes merveilles, qu'il y guérit encore les malades spirituels, qu'il y prêche et qu'il y communique toutes les vertus. L'Eucharistie est aussi une commémoration de sa mort; son corps et son sang y sont représentés séparés, quoique véritablement unis; nous y voyons encore notre Sauveur exposé comme mort, quoique réellement vivant; il s'y offre encore comme une victime de propitiation pour les péchés; il présente ses prières à son Père avec des cris puissans: il lui demande miséricorde pour ses ennemis. Sa sépulture se trouve aussi marquée dans l'Eucharistie par le silence et l'obscurité où il demeure. Nous y trouvons sa résurrection, puisqu'il y est impassible et glorieux. Nous y reconnaissons enfin son Ascen-

sion, puisque c'est principalement par ce sacrement qu'il nous ouvre le ciel, et qu'il nous donne droit à la gloire.

C'est ainsi, ô Pontife éternel, que par un excès d'amour vous prolongez à notre égard, jusqu'à la fin des temps, la mission que vous avez reçue de votre Père... je vous retrouve tous les jours sur nos autels revêtu de toutes les humiliations de votre premier avènement. J'ai, comme votre sainte mère, le glorieux avantage de vous porter et de vous concevoir dans mon sein: j'ai l'honneur, comme Siméon, de toucher de mes propres mains le Verbe fait chair; de vous adorer en qualité d'enfant, comme firent les pasteurs à la crèche; de vous accompagner jusqu'au Calvaire, comme les saintes femmes; de me tenir aux pieds de votre croix et d'assister à votre sacrifice, comme le disciple bien-aimé; de voir encore se renouveler en quelque sorte l'effusion que vous fîtes de votre sang au jour de votre mort, et de participer à toutes les grâces de ces mystères... Avions-nous assez pensé à cette charité excessive de notre Sauveur, ou plutôt ne comprenons-nous pas maintenant quel serait l'excès de notre ingratitude, si nous dédaignons de porter la main dans ces trésors immenses qui nous sont ouverts? Ah! si ce fut un crime de la part de Pierre, de renoncer son maître dans le temps de sa passion, et de se priver ainsi,

au moins pour ce moment , du fruit de ses souffrances et de son sacrifice ; que serait-ce si par indifférence , nous nous privions des fruits de tous ses états et de tous ses mystères ? C'est néanmoins ce qui arrive lorsqu'on néglige de se préparer à la participation de l'Eucharistie , et qu'on seconne par dégoût et par répugnance le noble devoir de s'en approcher. On refuse par là non-seulement une grâce particulière , une portion des trésors acquis par Jésus - Christ , et quelques effets de ses mérites et de ses souffrances ; mais on refuse tout Jésus-Christ ; on rejette tout à la fois le Rédempteur et la rédemption ; on méconnaît son Dieu , son Sauveur , son Libérateur ; on le renonce dans le temps même qu'il paraît plus et Libérateur et Sauveur ; et pour le dire en un mot , comme l'Eucharistie est l'accomplissement de tous les mystères de notre salut , et le dernier effort de l'amour de Jésus - Christ ; de même le mépris ou l'indifférence pour l'Eucharistie est , après le sacrilège , le dernier effort et le comble de l'ingratitude , non-seulement à cause de la multitude des grâces qui nous sont offertes dans l'Eucharistie , mais à cause de la nature même de ces grâces. Seconde raison qui prouve l'ingratitude de celui qui se retire de la communion par dégoût.

2°. La grâce renfermée dans l'Eucharistie , est non - seulement une grâce de moyen pour

arriver à la fin de notre rédemption , mais elle est elle-même la fin de toutes les grâces. En effet , quelle est la fin de notre rédemption , et de toutes les grâces que Jésus-Christ nous a méritées ? C'est de nous rapprocher de Dieu , de nous unir à Dieu , de rétablir cette communication intime de Dieu avec l'homme que le péché avait détruite , de ne former entre Dieu et nous qu'un même esprit et qu'un même cœur. Car c'est une vérité , et la première vérité de la morale , que notre cœur n'est fait que pour Dieu ; qu'il ne peut trouver de repos qu'en Dieu ; que toute sa félicité consiste à l'aimer et à le posséder. Tout ce qui n'est point Dieu n'est pas digne de nous ; notre cœur se dégrade et se rend malheureux en s'unissant à tout autre objet : en un mot tout le désordre du cœur , c'est de vouloir posséder quelque chose qui ne soit pas Dieu , ou sans rapport à Dieu. Qu'avait fait le péché ? Il avait divisé l'homme d'avec Dieu.... Il fallait donc que Jésus-Christ , pour être véritablement Sauveur et Libérateur , nous rendit à Dieu , et nous fît rentrer dans sa possession. Donc si je trouve un sacrement qui opère cette union , qui me restitue tout mon Dieu , qui ne fasse de Dieu et de moi qu'un même tout , alors ma rédemption est complète , autant qu'elle peut l'être dans cette vie : dès lors je n'ai plus rien à désirer sur la terre , et je pos-

sède tout ce que Jésus-Christ m'a mérité par sa mission et ses souffrances.

Or, mes frères, c'est le caractère particulier de la divine Eucharistie; c'est sa vertu spéciale; c'est son effet propre de former entre Dieu et nous, je ne dis pas seulement une union de ressemblance et de figure, mais une union vraie, réelle et substantielle; c'est-à-dire, que la substance et la vie de notre âme se trouvent par la communion comme abîmées et confondues dans la substance et la vie de Dieu même: c'est-à-dire, que l'esprit de Dieu devient l'esprit de notre âme, que la vie de Dieu devient la vie de notre âme, et que les pensées et la volonté de Dieu deviennent les pensées et la volonté de notre âme. Je leur ai communiqué, disait Jésus-Christ à son père, après avoir donné à ses apôtres la communion de son corps et de son sang, je leur ai communiqué la même gloire, c'est-à-dire, le même esprit et la même vie que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes une même chose; je suis en eux comme vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés en l'unité: *Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum...* (Joan. 17, 22, 23.) Par la manducation de l'Eucharistie, le cœur de Jésus-Christ devient le nôtre, la plénitude de la divinité qui est en lui se répand jusqu'à nous, il demeure en nous et nous demeu-

rons en lui; c'est la même vie qui passe du chef dans les membres; c'est un tout qui est animé par le même esprit; et le chrétien ainsi déifié par la présence de son Sauveur, ne forme plus, selon les belles et nobles idées de saint Augustin, qu'un seul Christ avec Jésus-Christ même.

O, union du cœur de Dieu avec le mien! que vous me paraissiez digne de ma reconnaissance et de mes empressements! Le Juif se glorifiait autrefois qu'il n'y avait point de nation qui eût des Dieux si proche d'elle que son Dieu était proche de lui; mais ce peuple ne le voyait que par des signes et dans des figures; il adorait Dieu, mais il ne le possédait pas; son Dieu était près de lui, mais il n'était pas en lui... Il n'appartenait qu'à Jésus-Christ de se faire jour dans le cœur de l'homme, d'y introduire et d'y établir le Dieu de l'homme même; d'ériger ce cœur en temple et en sanctuaire où Dieu habite et où il opère; de répandre en lui l'être et la vie de Dieu, afin que Dieu lui-même fût tout en tous, *Ut sit Deus omnia in omnibus;* (1 Cor. 15, 28.) et c'est ce que j'ai appelé la fin de toutes les grâces, le terme de notre rédemption. Aussi l'Eucharistie qui produit tous ces effets, est-elle nommée par Jésus-Christ la vie éternelle; *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam.* (Joan. 6.)

Qu'on vienne nous dire après

cela qu'on peut se passer de l'Eucharistie... Voilà ce que j'appelle une énorme ingratitude, qui me dit que vous ne voulez point de Dieu ; que vous pouvez vous passer de son amour et de ses plus tendres embrassemens..., que vous n'avez point de foi, que vous n'êtes touchés de rien ; et cette insensibilité pour les biens de la foi entraîne dans les précipices éternels. Ici se présente la troisième raison qui prouve l'ingratitude de celui qui n'a que de l'indifférence pour la grâce de l'Eucharistie : cette troisième raison est la manière dont Jésus-Christ nous offre cette grâce même.

3°. Un homme a fait un grand festin ; *Homo quidam fecit cœnam magnam.* (Luc, 14.) C'est un homme, *homo* : ce seul mot me rappelle toute la tendresse de mon dieu ; c'est un homme qui est tout à moi, qui s'est chargé de toutes mes dettes, qui a porté tous mes péchés, qui a attaché à la croix ma condamnation ; *homo*. Cet homme qui est en même temps mon Créateur, mon Roi, mon Sauveur et mon Dieu, a bien voulu encore me préparer un grand festin : *Homo quidam fecit cœnam magnam...* Il prit du pain et il dit : « Ceci est mon corps ; » il prit le calice en disant : « Ceci est mon sang. » (*Matth.* 26.) Voilà tout l'appareil de ce grand repas. Mais ce sont ces faibles apparences qui m'invitent à aller prendre ma place. Ah ! si l'on exposait à mes yeux

toute la richesse qui est sur cette table, si celui qui y préside se faisait voir à moi tel qu'il est, je n'oserais m'y présenter : mais c'est du pain, et sous ce pain apparent est en même temps et le Dieu qui me nourrit et la nourriture céleste qu'il me donne : c'est un pain ; le pauvre y peut donc prétendre aussi-bien que le riche... C'est un pain, et celui qui nous le donne l'a appelé notre pain ; un pain qui nous appartient, et auquel nous avons droit, *Panem nostrum*. C'est un pain, non-seulement pour les jours de solennité et de joie, mais c'est un pain de chaque jour ; c'est ce pain qu'il nous est ordonné de prendre et de manger, *Accipite et manducate...* Eh ! que vous marquent cet autel toujours subsistant, ce tabernacle toujours dressé, cette table toujours préparée, ces ornemens exposés à vos yeux, ce ciboire, ces pains sacrés que l'on n'épuise jamais, ces ministres toujours présens?... Que signifie cette prière que vous faites si souvent, « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, » par laquelle nous commençons et nous finissons tous nos offices, que nous faisons retentir hautement dans la célébration de nos mystères? Ne sont-ce pas là autant de voix qui vous crient, comme l'époux dans le livre des cantiques : Mangez, mes chers amis, venez boire dans la coupe que je vous présente, enivrez-vous de ce vin céleste : *Come-*

dite, amici, bibite et inebriamini, charissimi... (Cant 5.)

Nous voilà donc tous invités et pressés de prendre part à ce festin, aussi bien que les conviés de notre parabole.... Voilà donc la parabole du festin accomplie dans l'Eucharistie; et votre ingratitude pour un si grand bienfait, achève d'en remplir toute la vérité. En vain nous vous avertissons que l'heure est venue, que vous êtes attendus, que tout est prêt : *Quia parata sunt omnia*. Vous opposez toujours des excuses frivoles : *Cœperunt omnes simul excusare*. Vos intérêts temporels, les engagements de vos passions prévalent sur le devoir de la reconnaissance. Il faudrait, pour venir communier, rompre des liaisons criminelles, corriger des habitudes d'excès et de débauche, faire des restitutions, se réconcilier avec cet ennemi, réparer tous les scandales... Il faudrait vous réformer et vous renouveler tout entier. Mais non, il vous en coûterait trop : vous aimez mieux qu'on vous excuse : *Rogo te, habe me excusatum...* Mais ne vous y trompez pas; on ne refuse point ce repas impunément; d'autres prendront votre place, et aucun de ces ingrats n'entrera dans la salle du festin éternel.... Ce n'est donc pas seulement un excès d'ingratitude envers Jésus-Christ, que de négliger la communion, mais encore un excès d'injustice contre soi-même.

SECOND POINT.

En considérant dans le détail, soit les besoins de notre âme, soit les fruits qui sont propres à l'Eucharistie, on comprend aisément qu'il faut avoir renoncé à son propre salut, pour mépriser un secours aussi nécessaire pour le salut même que celui de la communion. Je dis un secours nécessaire, de nécessité de précepte divin dans plusieurs circonstances de la vie, qui font que le fréquent usage de la communion doit être conseillé aux chrétiens; et que ceux qui aiment véritablement leurs âmes, ne peuvent trop désirer, trop demander d'y participer souvent.

L'état de notre âme, dans cette vie, est un état de pèlerinage. Nous sommes tous étrangers et voyageurs sur la terre. Nous avons un long chemin à faire, de grands travaux à essayer, de rudes épreuves à soutenir, des obstacles difficiles à surmonter, des ennemis redoutables à vaincre... Dans cette situation si triste et si déplorable, notre âme avait besoin d'une nourriture qui la soutînt, d'une arme et d'un bouclier qui la défendissent, d'un gage de son bonheur futur, qui la garantît de la pusillanimité et de la défiance. Or, mes frères, l'Eucharistie a ces trois caractères. Elle est une nourriture qui entretient et qui augmente les forces de l'âme, pour marcher avec courage au milieu des travaux et

des périls de la vie; elle est un préservatif qui la défend contre les tentations et les chutes; elle est un gage de la gloire future, qui lui assure en quelque sorte sa persévérance et sa couronne.

1°. Je dis, 1°. que l'Eucharistie est une nourriture qui entretient et qui augmente nos forces; et dès lors vous verrez si c'est aimer son âme que de lui refuser cette nourriture. Il en est de notre âme, par rapport à la vie spirituelle, comme de notre corps par rapport à la vie temporelle. Celui-ci, quoique vivant et animé quand il est entré dans ce monde, périrait bientôt, si on ne remplaçait pas tous les jours par la nourriture ce qu'il perd de sa substance... C'est ainsi, chrétiens, que votre âme qui renaît par le baptême, et qui ressuscite par la pénitence, a besoin encore d'une nourriture qui entretienne et qui fortifie la vie qu'elle a reçue. Hélas! on ne saurait dire combien cette vie de notre âme est faible et languissante, et dans quels périls on est continuellement de la perdre: notre âme même, depuis le péché, tend, pour ainsi dire, toujours vers la mort; le feu de la concupiscence l'altère, les passions la consomment, les plaies qu'elle reçoit l'énervent et l'affaiblissent; elle n'a qu'un léger souffle de vie, que le moindre vent de la tentation peut dissiper; et cependant, malgré toutes ces faiblesses, il faut qu'elle coure

dans la voie pénible des commandemens; qu'elle se roidisse contre un torrent qui l'entraîne; qu'elle se fatigue à combattre des ennemis qui l'attaquent de toutes parts... Seriez-vous donc assez inhumain, mon cher auditeur, pour lui refuser un vin qui anime son cœur et qui le réchauffe? Seriez-vous assez injuste pour la priver d'un pain qui lui rend toutes ses forces, qui la rétablit, qui la rend saine, qui renouvelle toute sa substance? *Vinum lætificet cor hominis, ut exhilaret faciem in oleo, et panis cor hominis confirmet...* (Ps. 103, v. 15.) Or, mes frères, ce pain et ce vin que votre mère, qui est l'Église, vous présente, c'est l'Eucharistie. Jésus-Christ ne s'en est-il pas expliqué en termes bien formels? « Le pain que je dois vous donner, dit-il, c'est ma propre chair. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Ma chair est vraiment viande, et mon sang est vraiment breuvage. Celui qui me mange vivra aussi par moi. » (Joan. 6.)

Ainsi, mes frères, si vous me demandez ce qu'il faut faire pour avancer dans la piété, pour croître dans l'amour de Dieu, pour vivre dans un esprit de pénitence, je vous répondrai que vous devez vous approcher souvent de la sainte table; que la communion est cette huile divine qui ferme toutes les plaies

de l'âme ; qu'elle l'aide merueilleusement à porter le joug de Jésus-Christ ; qu'elle la console dans toutes ses peines , et que c'est principalement dans la communion de son corps et de son sang , que Jésus-Christ veut qu'elle vienne chercher auprès de lui son repos et son soulagement. *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis , et ego reficiam vos.* (Matth. 11.) Je vous ferai remarquer que c'est par la force de ce sacrement , qu'autrefois les martyrs ont livré leurs corps aux plus affreux supplices... Je vous dirai que tout ce que vous avez aujourd'hui de bonne volonté , de bons sentimens , de goût pour la prière et pour la parole de Dieu.. , vous le devez , pour la plupart , à la communion. Je vous rappellerai ces jours de solennité et de joie , où l'espérance seule et la pensée de la communion vous soutenaient ; où pendant le sacrifice vous brûliez d'une sainte ardeur de tout entreprendre , de tout souffrir pour celui qui allait se donner à vous ; où après la communion vous faisiez mille protestations de ne jamais vous séparer du Dieu dont vous étiez les temples.

2°. Mais je veux que , sans la communion , vous ayez d'ailleurs assez de nourriture pour vous soutenir , avez-vous des armes pour vous défendre contre les attaques du démon , et pour résister à toutes les tentations auxquelles vous êtes exposés. Hélas ! je ne sais quelles

sont vos armes ; mais ce que je sais , c'est que vous succombez à toutes les tentations. La moindre occasion de péché vous entraîne ; un seul exemple , un simple conseil vous fait tomber dans les plus grandes fautes ; il ne vous faut qu'une légère injure pour exciter en vous la colère la plus violente ; il ne vous faut qu'une petite adversité pour vous exciter à la défiance et au murmure ; que dis-je ! une simple pensée vous fait quelquefois commettre les crimes les plus honteux. Ah ! si , après votre conversion , vous vous étiez mis en état de communier souvent , tous ces péchés dont il vous semble aujourd'hui si difficile de vous défendre , n'oseraient approcher de vous : car , c'est le second caractère de l'Eucharistie , d'être un préservatif contre les tentations et les rechutes.

Lorsque l'ange exterminateur affligea les maisons des Égyptiens , ensorte qu'il ne s'en trouva aucune où il n'y eût un mort , il épargna celles des Israélites , qu'il vit teintes du sang de l'agneau qu'ils avaient immolé et mangé chacun dans leur famille. Figure bien naturelle des effets que doit produire l'agneau caché dans le sacrement de nos autels. Hélas ! il n'y a presque pas aujourd'hui dans le monde une maison où il n'y ait un mort ; quelquefois dans une même maison tout est mort par le péché , tout est ravagé. L'exécuteur des vengeances di-

vines, qui est le démon, porte le glaive partout ; c'est une désolation universelle ; le crime s'introduit dans tous les cœurs, et nous ne voyons plus que des âmes qui périssent misérablement. Ah ! si elles avaient été dignes de manger l'agneau, si tous les cœurs avaient été marqués du sang de cette victime, qu'ils nous auraient épargné de larmes ! L'ennemi n'eût osé attaquer ces âmes, et elles n'eussent point été frappées d'une plaie mortelle.

Comprenez donc une bonne fois quel est le bien dont vous vous privez quand vous négligez la communion. Vous dites quelquefois qu'il est bien difficile de se sauver dans le monde ; que les tentations y sont si fortes et si fréquentes, qu'on se lasse d'y résister.... Mais que n'agissez-vous conséquemment ? Vous êtes toujours exposé aux tentations : que n'avez-vous donc toujours avec vous le Sauveur qui vous défendrait contre elles ? Vous devriez être tout couvert du sang de l'agneau : Jésus-Christ devrait vous être aussi présent que le glaive que porte le soldat ; et jamais le démon ne devrait vous attaquer, que vous ne puissiez lui montrer en vous son vainqueur et son destructeur. C'était le conseil que donnait saint Ambroise : Ayez toujours, vous disait ce père, le corps de Jésus-Christ, afin que l'ennemi voyant votre âme si bien gardée, s'enfuie et se retire. Nous sortirons, dit

saint Chrysostôme, de la table eucharistique comme des lions qui exhalent le feu, et qui se rendent redoutables aux démons ; et David, par un esprit prophétique, rendit grâces à Dieu de ce que la table qu'il lui avait préparée, était comme un retranchement et un asile qui le mettait à couvert de tous les efforts de ses ennemis : *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me.* (Ps. 22, v. 5.)

3°. Enfin l'Eucharistie est un gage de notre immortalité et de la gloire que nous attendons. « Celui, dit Jésus-Christ, qui mange ma chair, je le ressusciterai au dernier jour ; » comme s'il eût voulu dire qu'en nous donnant son corps, il voulait en même temps nous donner le germe de la vie glorieuse.... L'Eucharistie, disent les pères, est un remède d'immortalité, un antidote contre la mort ; et saint Cyrille nous avertit que c'est par l'union de nos corps avec celui de Jésus-Christ, que nous recevons le principe de la vie incorruptible que nous attendons dans le ciel.

Me voilà donc, pour ainsi dire, payé par avance, lorsque je reçois Jésus-Christ : son sang qu'il me communique est comme l'obligation et l'engagement du salaire qu'il m'a promis. Il est vrai que quand je pense à la justice et à la sainteté de mon juge, je n'attends que condamnation et que mort... Mais si je suis muni de mon Sauveur, de mon

Rédempteur, si j'ai soin de communiquer à son corps, si mon âme se trouve noyée dans son sang précieux, et si j'ai le bonheur de faire cette grande action avec des dispositions saintes, et d'en conserver le fruit, alors je serai hardi à comparaître devant lui; je défierai, si j'ose le dire, sa justice de frapper sur moi; et j'étalerai tous mes droits, fondés sur le gage précieux que je représenterai. Mais pour vous, qui vous privez si volontiers de ce gage...., quels sont vos droits, pourrait vous dire le Père céleste, si vous paraissiez aujourd'hui devant lui. Montrez vos titres, vous dirait-il; je ne vois pas avec vous mon Fils; vous n'êtes pas marqué à son sceau; je ne vous reconnais pas, retirez-vous de moi. Tant il est vrai que c'est être cruel envers soi-même, que de se priver, par indifférence, des grâces de la communion. Concluons-nous qu'on doive s'en approcher sans préparation? Non: et si j'avais entrepris de traiter des dispositions à la communion, je vous aurais fait voir que parmi ceux qui communient fréquemment, il en est plusieurs qui ne sont pas même disposés pour communier rarement.

Quelle est donc la conclusion que je veux tirer? c'est que le désir le plus familier de notre cœur doit être de communier; que nous devons faire tous nos efforts pour nous rendre dignes de participer fréquemment à nos saints mystères; que c'est à

cette fin que vous devez rapporter toutes vos prières, toutes vos confessions, toutes vos bonnes œuvres, tous vos travaux, tout le règlement de votre vie., que se déterminer par pure paresse à ne point communier, et pour éviter les préparations qu'il faudrait y apporter, c'est une faute qui peut avoir des suites terribles..., que selon la doctrine des saints, nous devons tendre à vivre tous les jours de manière que nous puissions être dignes de communier tous les jours: *Sic vive, ut quotidie merearis accipere*, dit saint Ambroise.

Voilà, mes frères, le précis de mon discours. Tout autre conséquence qui préjudicierait au respect qu'on doit à ce sacrement, qui irait à justifier ces communions d'habitude qui se font sans zèle, sans discernement, sans préparation, sans changement de conduite, je la désavoue, je la réprouve. Je finis en vous adressant ces paroles de Jésus-Christ à Zachée: hâtez-vous de venir à moi; car je veux aujourd'hui habiter dans votre maison: *Festinus descende, quia hodie in domo tuâ oportet me manere*. Cet homme s'était distingué par son zèle à voir le triomphe de Jésus-Christ entrant dans Jérusalem: le fils de Dieu voulut le récompenser en l'honorant de sa présence. Nous vous voyons également accourir avec joie dans nos temples pour adorer Jésus-Christ caché dans l'Eu-

charistie, lorsqu'on l'expose à votre foi et à votre piété. Mais cela ne suffit pas pour répondre à la charité de votre Sauveur. Il vous dit par ma bouche, que non-seulement il veut être vu et adoré, mais qu'il veut être reçu et devenir votre nourriture. Hâtez-vous donc de lui préparer la maison de vos cœurs. Hâtez-vous de vous convertir, afin que Jésus - Christ s'étant rendu maître de vos âmes par la communion de son corps et de son sang, il les rende éternellement heureuses par la communion de sa gloire. (Le père Gaspard Terrasson, dans son sermon de la communion, Carême, t.3.)

EUCHARISTIE.

SECOND SERMON ABRÉGÉ.

Dicite filiæ Sion : ecce Rex tuus venit tibi.

Dites à la fille de Sion : voici votre Roi qui vient à vous.
(En saint Matth., ch. 21.)

C'est à vous-mêmes que je l'annonce, chrétiens auditeurs, puisque c'est pour vous-mêmes qu'il vient, ce roi de gloire. Les Juifs le reçurent au milieu des acclamations publiques., où se terminèrent-elles? à la plus tragique catastrophe, à un déicide... Il vient à vous, mes frères avec moins d'éclat, et moins de bruit, ce même Dieu sauveur que les Juifs crucifièrent; mais ainsi que je l'espère, ce sera avec plus de fruit. Par le secours de sa grâce, vous vous rendrez sa présence salutaire,

et vous profiterez de la communion à laquelle il vous appelle. Ce ne sont point de vaines démonstrations de joie qu'il attend de vous : l'essentielle préparation qu'il demande, est tout intérieure et toute renfermée dans le cœur. Je la comprends en deux points, et je l'exprime en deux paroles qui vont partager ce discours. Pureté de l'âme, et piété de l'âme : pureté de l'âme que je fais précisément consister dans l'exemption du péché : piété de l'âme qui ajoute à l'exemption du péché la ferveur de la dévotion. Sans cette innocence et cette pureté de l'âme, votre communion ne peut être qu'une communion indigne et sacrilège; et sans cette ferveur et cette piété de l'âme, votre communion ne doit être au moins qu'une communion tiède et infructueuse. Mais par une règle toute contraire et par un double avantage, avec la pureté de l'âme vous communiez dignement, et avec la piété de l'âme vous communiez saintement. Communier dignement et communier saintement : communier dignement par l'innocence et la pureté de l'âme, voilà l'obligation et le sujet de la première partie : communier saintement par la ferveur et la piété de l'âme, voilà la perfection, comme vous le verrez dans la seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'était pas seulement un

conseil de l'apôtre, c'était un commandement exprès qu'il faisait aux Corinthiens, lorsque parlant de l'auguste sacrement du corps de Jésus-Christ, de la plus essentielle disposition pour y participer dignement, il leur disait : que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'après avoir eu soin de se purifier, il approche ainsi de la table du Seigneur, et prenne la nourriture divine qui s'y distribue : *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat et de calice bibat.* (1 Cor. 11.) Car, poursuivait le maître des gentils, manger ce pain des anges, tandis qu'on est pécheur, c'est le profaner ; c'est se rendre coupable de la chair du Sauveur, c'est manger son jugement et sa condamnation... Paroles qui contiennent en abrégé tout le fonds de cette première partie, où j'ai trois choses à vous faire voir. 1°. Le crime d'un pécheur qui communie dans l'état du péché ; 2°. les suites funestes de cette communion sacrilège ; 3°. le remède dont le pécheur doit user pour se préserver de l'une et de l'autre, en effaçant la tache de son péché. Prenez garde, c'est à Jésus-Christ même, et au corps adorable d'un Dieu qu'il s'attaque par le plus sanglant outrage ; voilà son crime : *Reus erit corporis et sanguinis Domini.* De là, à cette source même de la vie, il reçoit la mort et la damnation ; voilà les suites malheureuses où il s'expose : *Judicium sibi manducat et bibit.*

Qu'a-t-il donc à faire ? Se bien connaître, et aller, en se connaissant, à la piscine de la pénitence pour laver tout ce qu'il découvre dans son cœur d'infect et de corrompu ; voilà le remède et le moyen qu'il doit mettre en œuvre : *Probet autem seipsum homo.* Trois importantes instructions qui demandent toute votre attention.

1°. Ce que nous marque d'abord l'apôtre, c'est le crime d'une communion sacrilège. Vous voulez savoir en quoi il consiste. Écoutez-le, c'est que de tous les crimes il n'en est point en général de plus grief que la profanation des choses saintes ; et que de toutes les profanations il n'en est point en particulier de plus criminelle que la profanation du saint des saints, qui est Jésus-Christ. Or, tel est le crime dont je parle. Je ne prétends pas seulement que c'est profaner le temple de Dieu, le sanctuaire et l'autel de Dieu. Mille fois ces profanations ont allumé la colère du Ciel, et fait descendre sur la terre tous les fléaux de sa justice ; mais ici il y a plus encore, puisque c'est profaner la chair même de Jésus-Christ, Homme-Dieu, le sang même de Jésus-Christ, fils de Dieu, le sacrement même de Jésus-Christ, égal à Dieu et vrai Dieu : *Reus erit corporis et sanguinis Domini.* C'est, dis-je, le profaner, et comment ? par l'usage étroitement défendu, et par l'usage le plus justement défendu. Je

dis l'usage le plus étroitement défendu : car ce qui est saint n'est accordé qu'aux saints ; et cela dans un sens si rigoureux et si précis, que l'Église même, sans égard à la contrition du pécheur, lui interdit la participation du saint mystère, avant qu'il se soit humilié en la présence du prêtre, et qu'il y ait reçu la rémission de son péché, lorsqu'il peut y avoir recours. Je dis l'usage le plus justement défendu ; pourquoi ? parce que c'est l'assemblage le plus monstrueux, et l'alliance la plus abominable de la divinité même avec le péché ; et souvent avec toute la corruption du péché., parce que c'est traiter Dieu en homme, et non en Dieu : en homme à qui l'on ne rend que des hommages extérieurs ; et non en Dieu, qui comme Dieu, et Dieu souverainement saint, veut être honoré en esprit, et par la préparation de l'âme, afin d'être honoré dans la sainteté même..., et il est certain que de tous les attributs de Dieu, il n'en est point dont il ait paru plus jaloux, ni sur quoi il ait exigé de la part des hommes plus de précaution que sa sainteté, comme il n'en est point pour lui de plus glorieux. C'est pour cela que dans l'ancienne loi il recommandait tant aux prêtres de se sanctifier : soyez saints, parce que je suis saint.

Or là-dessus raisonnons : c'é-
tait un crime pour eux de pa-
raître à l'autel du Dieu vivant,

de toucher à ses vases sacrés, de lui immoler la chair et le sang des animaux avec des mains impures : que sera-ce de le recevoir lui-même avec un cœur flétri et une conscience souillée ? Je vous le demande, mon cher auditeur, que sera-ce de le recevoir, ce Dieu de pureté et la pureté même, avec les idées lascives, avec de sales désirs, avec des attachemens criminels, avec les plus sensuelles cupidités ? Que sera-ce de le recevoir, ce Dieu de charité et la charité même, avec les aigreurs et les ressentimens, avec les haines et les inimitiés, avec le venin de l'envie, avec le fiel de la médisance, avec l'animosité de la vengeance et de toute sa malignité ? Que sera-ce de le recevoir, ce Dieu de vérité, et la vérité et l'équité même, avec des intrigues, avec des projets dans l'âme pleins d'artifice et de mauvaise foi, pleins de supercherie et d'injustice ?... Poussez vous-même cette morale, mes frères, et jugez-vous vous-mêmes. Est-ce là le distinguer ce Dieu si saint ; est-ce l'honorer dans sa sainteté ; ou dites-moi, si ce n'est pas le livrer entre les mains des pécheurs ? De là ce parallèle que faisait saint Chrysostôme, lorsqu'il comparait le chrétien profanateur du sacrement de Jésus-Christ à tout ce que les Juifs tramèrent contre lui de plus perfide et entreprirent de plus violent... De là serons-nous surpris des suites malheureuses qu'attire sur le pécheur sacri-

lége une telle profanation du plus redoutable sacrement?

2°. Suivons toujours la pensée de l'apôtre, et attachons-nous à ses paroles. De tous les anathèmes que l'esprit de Dieu a prononcés, voici, j'ose le dire, l'un des plus foudroyans et des plus capables de répandre une utile terreur dans nos âmes, si nous n'avons pas perdu tout sentiment de religion. Car il ne faut point se flatter, ajoute le saint apôtre; il ne faut point se persuader que le plus grand de tous les crimes n'ait pas sa peine, et une peine proportionnée à sa grièveté. En conséquence du parricide des Juifs contre Jésus-Christ, tout le sang de cet Homme-Dieu, ce précieux sang tomba sur cette nation infidèle, et les frappa d'une malediction à laquelle ils s'étaient eux-mêmes condamnés, sans le savoir, et dont ils ne se sont jamais relevés : *Sanguis ejus super nos.* (Matth. 27.) Et en conséquence de l'injure faite à Jésus-Christ dans son sacrement par le pécheur qui le profane, que mange-t-il ce profanateur, et que boit-il, lors même qu'il boit et qu'il mange à la table du Seigneur? Ah! mes frères, humiliions-nous et tremblons : c'est son propre jugement qu'il mange, et c'est son propre jugement qu'il boit : *Judicium sibi manducat et bibit.* De sorte que tout est renversé pour lui, et que selon le caractère des meilleures choses, de devenir les plus pernicieuses, dès que

nous en altérons la vertu, et que nous les pervertissons; ce qui devait être la guérison des plaies de son cœur, les envenime et lui met la mort dans le sein : ce qui devait être le prix de sa rançon, le charge d'une dette toute nouvelle, et dont le poids l'accable : ce qui devait le combler de biens et des plus abondantes bénédictions du Ciel, le réduit dans l'extrémité de la misère et dans la dernière désolation : ce qui devait le rendre sensible pour Dieu, l'éclairer et le toucher, achève de l'endurcir et de l'aveugler : ce qui devait l'approcher de Dieu, le tenir uni à Dieu, l'en éloigne plus que jamais, et l'en sépare presque sans retour : enfin ce qui devait lui imprimer le sceau d'une heureuse prédestination pour être un jour reconnu et placé parmi les élus, lui imprime le sceau d'une éternelle réprobation, pour être confondu et rejeté parmi les démons. Que dis-je, chrétiens, et quelle horreur? Mais de tout ce que je dis, y a-t-il rien qui ne soit renfermé dans la terrible menace de saint Paul? *Judicium sibi manducat et bibit.* (1 Cor. c. 2.)

Nous en avons un témoignage bien éclatant : c'est celui de Judas. Ce fut dans la loi nouvelle le premier profanateur du corps de son maître et de son Dieu... Le voilà livré à Satan, qui dès l'heure même en prend possession... Il se lève, il se retire, il sort, et où va-t-il? De la table

même où il vient de communier, il va chercher les complices de sa noire perfidie, et consommer le détestable dessein qu'il a conçu. Endurcissement bien étrange, mais suite presque infaillible de la profanation des sacrements, surtout du sacrement le plus excellent et le plus divin... Triste vérité qui ne regarde pas seulement le monde libertin, mais les plus saintes professions et les plus saints lieux, puisque nous la voyons vérifiée dans l'école même de Jésus-Christ, et dans un apôtre. Il me semble donc que m'adressant à l'un de ces chrétiens sacrilèges et profanateurs, je pourrais lui appliquer ces paroles que saint Cyprien adressait aux apostats qui renonçaient Jésus-Christ en présence des autels. Hé! quoi, mon frère lui dirais-je, à l'approche du sanctuaire, la frayeur ne vous a-t-elle point saisi? Vos yeux ne se sont-ils point troublés? N'avez vous point senti vos genoux plier et vos pas chanceler? Quoiqu'il en soit, savez-vous ce qui vous est arrivé? Le comprenez-vous? Vous êtes venu recevoir de la main du prêtre la victime d'expiation; et vous-même aux pieds du prêtre, vous vous êtes rendu une victime d'abomination; car, ne vous y trompez pas, c'est là que vous avez sacrifié votre foi, votre espérance, votre salut, et par conséquent, que vous vous êtes sacrifié vous-même. *Ipse ad aras hostiæ, victima ipse venisti.*

3°. Que l'homme s'éprouve donc, et que ce soit une épreuve exacte et solide, forte et généreuse: *Probet autem seipsum homo.* Épreuve exacte et solide, qui consiste dans un retour sur lui-même, pour bien juger de lui-même, et pour voir si la disposition de son âme peut convenir à la sainteté du mystère où il veut participer. Épreuve forte et généreuse, qui consiste dans une volonté constante de faire tout plutôt que de profaner jamais un sacrement si vénérable. Double épreuve qui retranchera les deux principes les plus ordinaires des communions indignes: l'un est une criminelle illusion, l'autre une lâche irrésolution.

S'il y a tant de communions sacrilèges, en voici le premier principe, et c'est ce que j'appelle illusion. On se croit suffisamment préparé, et on ne l'est pas, parce qu'on n'y a, ni donné le temps, ni apporté le soin, ni fait l'attention que requiert la plus grande action du christianisme. On se contente d'une préparation vague et superficielle, où l'on ne veut entrer dans aucun détail de mille points qui intéressent la conscience... On se contente d'une préparation fautive et palliée où l'on dissimule avec soi-même, et l'on se trompe soi-même. On se persuade que tel sentiment qu'on a dans le cœur, que telle habitude et telle liaison qu'on entretient avec celui-ci ou avec celle-là, que telle liberté qu'on

se donne dans les conversations, que telles peines qui naissent sur certains divertissemens et certains spectacles, sur certaines sociétés et certaines intrigues, sur certaines acquisitions et certaines possessions, que cent choses de cette nature ne doivent point être des sujets d'inquiétude en communiant. Erreur. Il faut une épreuve plus exacte et plus solide; il en faut une qui soit forte et généreuse.

Car, combien y a-t-il de ces conjonctures critiques où l'on profane le sacrement, non par ignorance de son état, mais par défaut de fermeté et de courage à sortir de son état! On se trouve chargé d'un de ces péchés qui coûtent tant à révéler: on l'aime malgré toute sa honte, et l'on y est attaché. Cependant arrivent des jours où il faut approcher de l'autel; dans une maison, une fille, une femme, un domestique seraient remarqués, s'ils laissaient passer une fête solennelle, une pâque sans s'acquiescer de leur devoir... Quel parti prendre? Avouer de bonne foi son désordre à un confesseur, et y renoncer constamment c'est l'unique remède; on le sait: mais on n'a pas la force de le prendre. Après avoir balancé quelque temps et disputé avec soi-même, on se détermine, on marche, on avance, on prend place au banquet céleste, et tout pécheur qu'on est, on y mange le pain des anges. Là, sous l'œil d'une mère, vient se ranger une jeune personne, qui veut ôter

toute défiance de sa conduite et de son égarement. Là, sous l'œil d'un maître, vient se ranger un domestique, qui veut couvrir son libertinage et ses débauches. Là, sous les yeux d'une compagnie dont on est membre, vient se ranger un particulier qui veut garder les dehors, et cacher des faiblesses indignes de sa profession. Là, sous les yeux d'une ville, vient se ranger un magistrat qui veut donner l'exemple, et se maintenir dans l'estime publique. Là... Ah! que faites-vous, perfide Judas? âme noire, que faites-vous, et où venez-vous? vous trahissez votre Dieu, et vous le trahissez par un baiser: *O sculo filium hominis tradis.* (Luc, c. 22.)

Que l'homme s'éprouve donc lui-même, *Probet autem seipsum homo.* Qu'il s'éprouve, et qu'en s'éprouvant, il abatte le mur de séparation qui le tiendrait éloigné de la table de Jésus-Christ. Qu'il lève tout obstacle, qu'il rompe tout commerce, qu'il surmonte toute habitude, qu'il s'assujettisse à toute condition: il en sera pleinement dédommagé par l'avantage inestimable de pouvoir avec la pureté de l'âme communier dignement, et de pouvoir même avec la piété de l'âme communier saintement.

SECONDE PARTIE.

Saintes réflexions par rapport à l'esprit, saintes affections par rapport au cœur, saintes résolutions par rapport aux œuvres

et à l'édification des mœurs : voilà la piété de l'âme et les règles sûres pour communier saintement. Saintes réflexions où la piété s'allume et s'excite ; saintes affections où la piété s'épanche et agit ; saintes résolutions où la piété se fortifie et s'affermit.

1^o. Saintes réflexions. Le premier mobile de l'âme, c'est la réflexion, parce que l'âme ne s'affectionne qu'autant qu'elle connaît, et que la diversité des vues qui la conduisent, fait la diversité de ses sentimens. De ce principe, il s'ensuit que plus nous sommes éclairés des vues de la foi sous lesquelles nous devons envisager nos mystères, et entre les autres mystères celui de nos autels, plus la piété s'enflamme ; et par conséquent que ce doit être là le premier soin de l'âme chrétienne en se disposant à la communion. Telle était aussi la maxime de saint Chrysostôme. Prenez garde, mon frère, dit ce saint docteur, prenez garde, et ne croyez pas que ce soit assez d'approcher du Seigneur et de son sacrement, si vous en approchez sans piété et négligement. Mais cette piété, comment vous la procurerez-vous ? par la pensée. *Cogita quali sis insignitus honore, quali mensâ fruaris.* (Hom. 60, ad popul. Antioch.)

Oui, souvenez-vous et pensez, mais attentivement, mais solidement, mais à loisir et fréquemment, où vous êtes appelé, et à quelle table vous êtes in-

vité. *Cogita* : ouvrez les yeux de l'esprit ; et comme Moïse, selon l'expression de l'Écriture, voyez l'invisible même, contemplez-le sous ces viles espèces qui nous le dérobent, et portez vos regards au travers des nuages qui l'environnent : *cogita*. Considérez-le comme un roi plein de majesté, quoiqu'il ne la découvre pas encore, et qu'il en cache même l'éclat sous de faibles apparences : comme un Messie envoyé de Dieu, et Dieu lui-même, qui du séjour et du trône de sa gloire daigne s'abaisser jusqu'à vous et vous honorer de sa visite : comme un vainqueur qui veut vous soumettre à l'empire de sa grâce : comme un Sauveur qui, touché de compassion, vient rompre les liens de vos habitudes criminelles, vous délivrer des engagemens du péché, et répandre sur vous avec profusion ses miséricordes : comme un médiateur qui, malgré vos égaremens passés et toutes vos infidélités, se donne à vous pour être le gage de votre réconciliation avec Dieu, pour en être la victime et vous en assurer les fruits : comme le pasteur de votre âme, comme le médecin de votre âme, comme le docteur et la lumière de votre âme, comme l'aliment, le soutien, la vie de votre âme : *Cogita*. Voilà comment vous pourrez exciter, rallumer ou faire croître votre piété : *Cogita quali mensâ fruaris.*

Et en effet, qu'une âme ait toutes ces idées bien vives et

bien imprimées dans la mémoire, il est impossible qu'elle n'en ressente point l'efficace et la vertu. Est-il nécessaire alors de lui recommander le respect, l'attention, le recueillement? Est-il nécessaire qu'on l'exhorte à oublier tout objet créé, et à se renfermer tout entière dans la vue de son Dieu et de son Créateur? Est-il nécessaire qu'on lui apprenne à composer ses sens, et qu'on s'étende là-dessus en de longs préceptes? Dans un moment elle sait tout cela; et pour tout cela il ne lui faut, ni le secours d'une lecture qui l'attache, ni la conduite d'une méthode qui la dirige. Hé! comment pourrait-elle se dissiper et se distraire, lorsqu'elle est investie de la majesté du Très-Haut! comment pourrait-elle donner entrée à de vains fantômes, lorsqu'elle est toute remplie de la divinité même? Comment oserait-elle lever les yeux, lorsqu'à la présence du souverain maître, une pudeur toute sainte la confond, ou qu'une frayeur toute religieuse la saisit?... Que tout passe autour d'elle, et que tout repasse; que tout auprès d'elle se remue, et que tout agisse; ayant des yeux elle ne voit rien, ayant des oreilles elle n'entend rien, ayant des sens elle n'est sensible à rien. Il n'y a, à ce qu'il lui semble, dans l'univers que Dieu et elle... De là même jugeons, mes frères, pourquoi dans la communion nous nous trouvons si peu attentifs et si peu

appliqués; pourquoi nous avons tant de peine à fixer une imagination libertine et déréglée; pourquoi tant de souvenirs profanes, d'affaires humaines semblent attendre ce moment pour s'offrir à nous et nous troubler: jugeons-en et ne nous en prenons qu'à nous-mêmes. Et le moyen que l'esprit ne fût pas sujet à ces égaremens, de la manière dont on vient à la sainte table. On y vient sans avoir soin de se retirer en soi-même, ni de s'élever à Dieu. On y vient immédiatement et sans intervalle après un entretien, une étude, un travail, un embarras d'occupations tumultueuses, où l'âme s'est toute répandue au-dehors, et tout évaporée.... Dites alors tant qu'il vous plaira, que dans toutes ces distractions il y a plus de fragilité que de volonté. Accusez-en la faiblesse naturelle, la vivacité du tempérament: pour moi dans un mot je vous réponds: *Cogita, cogita*. Une sérieuse méditation corrigerait tout, et exciterait ces saintes affections qui doivent encore animer le cœur.

2^o. Saintes affections. Que vous en dirai-je, chrétiens? ce sont de ces secrets qu'il n'est pas permis, selon saint Paul, de produire au-dehors; ce sont de ces sentimens qui, conçus dans le cœur, ne peuvent être compris que par le cœur même qui les a formés: *Arcana verba quæ non licet homini loqui*. (2 Cor. c. 12.) Qu'on les arrange sur le papier, qu'on en rem-

plisse les livres, qu'on en compose des volumes entiers, l'âme dans son langage, et à cet heureux temps où le Dieu qu'elle possède la possède elle-même et l'inspire, en dit plus mille fois que n'en peuvent exprimer les plus longs discours, et que n'en peuvent contenir tous les discours et tous les traités. Ne nous en étonnons point. Elle a dans elle le maître qui l'instruit, non par de sèches spéculations, mais par une pratique actuelle, où, sans lui dicter expressément ce qu'il faut faire, il le lui fait faire, et sans lui marquer ce qu'il faut sentir, il le lui fait sentir. Elle a dans elle le Dieu de son cœur, qui le tourne, qui le meut, qui l'attendrit, qui l'embrase, qui le dilate, qui le resserre, qui l'élève, qui l'abaisse selon les divers mouvemens de cet esprit dont a parlé l'apôtre, et dont les opérations, quoiqu'il soit toujours le même, sont si différentes. Elle a dans elle le Dieu du ciel, et par conséquent elle a le principe de tous ces ravissémens et de tous ces transports où les saints se sont abandonnés, et qui les enlevaient hors d'eux-mêmes.

De là est-il rien dans l'amour de si vif et de si ardent, dont l'âme ne soit brûlée et toute consumée? O sacrement d'amour! de votre amour pour moi, mon Dieu, et de mon amour pour vous? O sacré lien qui vous unit à moi et qui m'unit à vous! *O sacramentum pietatis! ó vinculum charitatis!* De

là est-il rien dans la confiance de si intime et de si consolant, dont elle ne goûte toutes les douceurs. Vous daignez, Seigneur, reposer dans mon sein, et c'est dans le vôtre que je reposerai éternellement moi-même : *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* (Ps. 4.) De là, est-il rien dans la reconnaissance de si généreux et de si grand, où elle ne voulût se porter, et qui la pût arrêter? Vous avez dit, Seigneur, que celui qui mangera votre chair, vivra pour vous; que ne puis-je, après avoir vécu pour vous et par vous, vous rendre vie pour vie, et mourir encore pour vous : *Quis mihi hoc tribuat ut moriar pro te?* (2 Reg. 18.) De là est-il rien de si vil et de si abject où son humilité ne voulût descendre, s'abimer et se concentrer? Vous, mon Dieu, au milieu de moi! Ah! Seigneur, retirez-vous et ne laissez dans le fond de ma misère : *Exi à me Domine.* De là quel dévouement à Dieu, quelle joie en Dieu; quels élancemens vers Dieu. Tout en est pénétré dans moi, Seigneur, tout en a tressailli, mon cœur, ma chair, toutes mes puissances : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum...* (Ps. 83.) L'âme n'en demeure pas là : elle passe à de saintes résolutions qui l'attachent inviolablement à Dieu, et la portent désormais à la plus parfaite observance de ses devoirs.

3°. Tout le reste est bon, mais

on peut dire qu'il ne l'est qu'autant qu'il nous dispose, et qu'il nous conduit à ce point capital, de nous renouveler dans le service de Dieu, et de nous rendre plus réguliers et plus chrétiens. La communion, pour être aussi sainte que Dieu le veut et que l'Église le demande, en vous invitant à la table de son époux, doit vous mettre dans la même disposition que saint Paul, lorsqu'à la présence et à la voix de Jésus-Christ qui se fit entendre à lui, il s'écria : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? *Domine, quid me vis facere?* (Act. c. 9.) L'apôtre le dit, et comment? il le dit dans un premier mouvement de la grâce qui le transportait; et l'impression que fit sur son cœur cette grâce divine, ne se borna point à de vains sentimens ni à des paroles, mais passa tout d'un coup aux effets et à l'action : *Quid me vis facere?* Il le dit sans exception, sans ménagement, sans réserve : *Quid, qu'est-ce, Seigneur, et que vous plait-il de m'ordonner? C'est à vous de me le déclarer; et quoi que ce soit, c'est à moi de l'exécuter. Quid.* Il le dit, et ce fut une protestation aussi efficace et aussi constante, qu'elle était sincère et vive. Comme il l'avait promis, il l'observa, et désormais il n'eut d'autre soin que d'accomplir fidèlement toutes les volontés du Seigneur, *Domine, quid me vis facere?*

Ainsi donc parle un chrétien étroitement uni à son Sauveur

et à son Dieu. Voilà ce qu'une sainte communion opère en lui : *Domine, quid vis?* C'est ici, Seigneur, c'est à cette table où j'ai le bonheur de paraître, et où vous m'avez reçu, que vous vous expliquez plus particulièrement et plus expressément. Parlez, mon Dieu, et daignez vous expliquer à moi. Qu'y a-t-il dans toute ma conduite à changer, et que voulez-vous que j'y corrige? Que voulez-vous que je vous sacrifie? *Quid?* cette habitude, cette inclination, cette passion? *Quid?* ce respect humain, ces intérêts, cette animosité, cette mondanité, cet amour de moi-même, et cette sensualité. *Quid?* tant de négligences et d'omissions, tant de tiédeur et de lâchetés, tant de dissimulations et d'amusemens. *Quid?* dès aujourd'hui je retranche tout cela, et je vais lui opposer des règles toutes contraires, et des mœurs toutes nouvelles. Car, n'est-ce pas là ce que vous exigez de ma reconnaissance, et ce que je ne puis vous refuser sans une ingratitude monstrueuse? *Domine quid me vis facere?* Plaise au Ciel, mes chers auditeurs, que vous le pensiez de la sorte, et que vous le disiez de cœur! Plaise au Ciel que ce soit là des promesses durables, et des résolutions fermes et inébranlables! Voilà comment vous répondrez aux desseins de Jésus-Christ qui vous invite à sa table par la communion. Il vous y invite, il vous presse de vous y rendre,

il vous l'ordonne, il veut que vous le receviez dans le sacrement de son amour, dans le banquet eucharistique; il veut que vous le possédiez dès maintenant, pour le posséder dans l'éternité bienheureuse. (Le père Bretonneau, dans son sermon sur la communion, carême, t. 3. *Voyez* aussi le père Massillon, t. 4 du carême; le père Pacaut, t. 1, des Discours de piété; l'abbé du Jarry, dans ses sermons sur les mystères de Notre-Seigneur, t. 2; le père du Fay, t. 8; le père Segaud, t. 3, du carême; le livre intitulé : Sermons des plus célèbres prédicateurs de ce temps, imprimé à Bruxelles en 1750, t. 2, etc.)

FOI.

PREMIER SERMON ABRÉGÉ.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas?

Ce juste reproche que le fils de Dieu faisait aux Juifs de rejeter la vérité qu'il leur annonçait, ne pourrait-il pas le faire à ses propres enfans dans ces jours de confusion, où la foi s'éteint à mesure que la charité se refroidit? Nous vivons en effet dans un temps malheureux, où le monde ne respecte plus ni loi, ni Évangile. Chacun s'érige en arbitre de la morale et de la foi: chacun veut régler les mystères et les mœurs sur ses pensées. Les uns par une philosophie présomptueuse, refusent

de croire les vérités de la foi qui ne leur paraissent pas conformes aux lumières de leur raison; comme si la raison suprême, qui nous les enseigne, n'était pas infiniment au-dessus de la raison humaine, trop faible pour les pénétrer. Les autres, par un libertinage de mœurs scandaleux, se font des règles de conduite à leur gré... Quelle aveugle présomption! Craignons le triste sort de ce peuple dur et indocile qui, pour avoir abandonné la vérité, mérita d'en être abandonné à son tour. Prévenons ce malheur par une foi humble et soumise: d'un côté, adorons les grands mystères que la religion nous révèle, sans en sonder les profondeurs: de l'autre côté suivons les règles de conduite qu'elle nous prescrit. En deux mots, la foi doit fixer la raison; la raison doit faire usage de la foi. 1°. La foi doit fixer la raison dans la créance de nos saints mystères. 2°. La raison doit faire usage des lumières de la foi pour régler nos mœurs.

PREMIER POINT.

Le grand avantage de la foi sur la raison, dit Tertullien, (*de Præsc. c. 8, p. 233.*) c'est de calmer nos incertitudes naturelles et de placer l'esprit dans le point précis de la vérité, sans qu'il ait besoin pour s'instruire de ses devoirs ni d'étude pénible, ni de recherches curieuses... Elle réprime sa curiosité: elle arrête sa légèreté et son inconstance. 1°. Elle réprime sa curio-

sité en ne lui permettant pas de sonder la profondeur de ses mystères. 2°. Elle arrête sa légèreté et son inconstance en ne lui permettant pas de rien changer à sa doctrine. C'est ainsi, mes frères, que la foi doit fixer la raison dans la créance de nos saintes vérités et de nos redoutables mystères. Développons ces deux moyens afin de les rendre plus sensibles.

Nous naissons, mes frères, avec un désir impatient de tout savoir; et ce désir comme dit saint Augustin, conduit souvent à l'erreur. Il est assez ordinaire de s'égarer par trop d'empressement pour la vérité. L'esprit affaibli par les sens ne peut plus soutenir qu'une mesure de lumière fort bornée : trop d'éclat l'éblouit; il devrait donc se modérer : cependant rien n'est capable de rassasier son ardeur. Il veut tout posséder, les sciences et les arts; la religion comme la nature, il veut tout approfondir. Peu content de connaître ce qu'il a plu à Dieu de nous enseigner, il veut le pénétrer et le comprendre. Il ose interroger les voies du Seigneur; il franchit les bornes qu'il lui a prescrites et entreprend de le poursuivre, si je puis parler ainsi, jusques dans le sanctuaire où il se retire. Quelle témérité, quelle folie!

Je ne veux, mes frères, qu'un esprit équitable et qui sache faire usage de sa raison. De bonne foi, convient-il à l'homme, qui ne se comprend pas

lui-même et qui éprouve à tous momens que les choses les plus simples passent ses réflexions et ses lumières; lui convient-il de vouloir découvrir par ses pensées ce qu'un Dieu veut tenir caché; ou peut-il sensément refuser de le croire sur sa parole; ne doit il pas lui suffire, pour être en repos sur les objets de sa foi, de savoir que c'est le Dieu de vérité qui les garantit? Qu'un homme de bien nous assure une chose qu'il dit avoir vue de ses yeux, et touché de ses propres mains, nous l'en croyons sur sa parole. Un Dieu mérite-t-il donc moins de confiance et de respect? Est-ce à nous d'examiner après lui? Ah! le scrutateur de la majesté sera écrasé par le poids immense de sa gloire, nous dit le Sage; et il est juste qu'un regard téméraire sur l'arche sainte soit puni de mort. La raison a ses droits, il est vrai, mais elle a ses bornes. S'il lui est permis de peser les motifs de la foi, elle en doit respecter la substance; et l'humble simplicité qui croit à Dieu sans hésiter, est infiniment plus sage qu'une philosophie curieuse qui subtilise sur les mystères.

Cependant une soumission si raisonnable est aujourd'hui traitée de faiblesse parmi nos prétendus beaux esprits : aujourd'hui l'on ne craint point de citer le Seigneur au tribunal de l'homme, et d'appeler la foi en jugement. Les grands et le peuple, l'homme d'affaire et l'homme de plaisir, tout le

monde se donne la liberté de raisonner sur les matières de religion les plus profondes. Jamais il ne fut démangeaison plus démesurée de parler de choses que l'on n'entend pas. Au défaut de lumière on substitue un air d'assurance, un ton décisif. On oppose des idées imaginaires à l'évidence des faits les mieux établis. Au lieu de s'animer les uns les autres à honorer un Dieu juste et puissant, on demandera si Dieu se met en peine de nos hommages. Au lieu de travailler à éviter le feu vengeur, on ne craindra pas de mettre en question s'il est en effet un avenir où les méchants seront punis. On parle du mystère de la grâce lorsqu'on ferait beaucoup mieux d'en implorer le secours. Vos vérités, ô mon Dieu ! ces vérités si saintes et si respectables sont devenues de nos jours l'amusement des mondains. C'est dans des repas, c'est au milieu des vapeurs de la débauche que l'on traite des points de doctrine les plus sacrés. Sans étude on veut instruire ; l'on décide sans connaissance ; on se réjouit, on s'applaudit lorsque l'on croit embarrasser les défenseurs de la foi ; et ce que l'on n'oserait pas à l'égard du prince, on parle des choses de Dieu sans respect, sans circonspection, sans consulter autre chose qu'une imagination échauffée, ou qu'un cœur préoccupé par le plaisir.

Faibles hommes, eh ! que prétendez-vous ? les conseils du très-Haut ne sont-ils pas infini-

ment au-dessus de vos pensées ? ne vous a-t-il pas avertis lui-même qu'il habite pour vous une lumière inaccessible ? est-ce donc à des hommes d'une vie toute dissipée de parler sur des mystères, que les plus saints et les plus savans, après une vie entière de prière et d'étude, se sont contentés d'adorer en silence ? Vous ne comprenez pas comment un Dieu a pu se faire homme, se charger des péchés des hommes et mourir pour eux ? Vous ne comprenez pas comment la faute d'un seul a pu envelopper tous les autres dans sa ruine. Mais vous comprenez-vous vous-même ? savez-vous d'où vous naît la pensée ? comment se forme le sentiment ? en quoi consiste la mémoire ? quel est le lien qui unit si intimement une âme toute spirituelle à un corps terrestre et corruptible ? vous ne vous comprenez pas vous-même, et vous voudriez comprendre un Dieu et ses merveilles. Ah ! vous en seriez mieux instruit si vous étiez plus humble. Votre faiblesse se changerait en force, et vos ténèbres en lumière. Dieu marche avec les simples. (*Imit. l. 4, c. 18.*) Il se découvre aux humbles. Il donne l'intelligence aux petits. Il éclaire les âmes pures, et il cache sa grâce aux curieux et aux superbes. Si, comme Moïse, vous vous arrêtiez avec respect, sitôt que Dieu vous avertit que vous touchez à une chose sainte et sacrée, *Terra sancta est* ; si, bien loin de vous avancer témérairement

pour observer avec curiosité la merveille qui vous éblouit, vous jetez le voile sur vos yeux pour ne pas regarder contre le Seigneur : *Non non enim audebat aspicere contra Dominum* : il se ferait entendre à votre cœur : il vous ferait sentir ses vérités ; vous en goûteriez les douceurs, et vous pourriez devenir en sa main l'instrument de ses prodiges.

Je sais, mes frères, que, lorsque l'esprit ne comprend pas une chose, l'on se porte naturellement à demander comment elle peut être. Comment l'homme peut-il naître une seconde fois, disait un docteur de la loi au Sauveur du monde ? Comment les corps pourront-ils ressusciter, demandaient au grand apôtre les fidèles de l'Église de Corinthe ? Comment se peut-il faire, nous dit-on tous les jours, que Dieu étant aussi riche en miséricorde, il y ait un si grand nombre de réprouvés ?

Or c'est ce *comment* qu'il est injuste de nous proposer. Oui, mes frères, il est tout-à-fait déraisonnable de nous demander le pourquoi et le comment de de nos mystères. La raison en est sensible. Dieu ne nous a point chargés de vous en donner le dénouement. Notre ministère se borne à vous exposer fidèlement les vérités qu'il nous a enseignées : mais d'en concilier les oppositions apparentes ; de lever les difficultés qui peuvent naître à l'esprit ; c'est à quoi il ne nous a point engagés. Dans

les choses qui passent la raison, nous ne pouvons et nous ne devons vous dire que ce qu'il lui a plu d'en révéler. Or Dieu ne nous a point révélé en ce monde le point de réunion dans lequel se viennent concilier les vérités de la foi, qui semblent opposées les unes aux autres. Il n'a point cherché à faire de nous des philosophes mais d'humbles fidèles : il a voulu éprouver notre soumission et non pas contenter notre curiosité : il a voulu confondre la sagesse des faux sages ; captiver tout entendement sous le joug de son autorité ; obliger la raison qui s'est laissé aveugler par le péché, à se laisser enfin conduire par celui qui est la lumière du monde, et à croire des vérités qu'elle ne comprend pas, pour la punir du peu d'usage qu'elle a fait dans l'état d'innocence, de tant de sublimes vérités qu'il lui était si aisé de comprendre. Dieu a voulu, nous dit l'Apôtre, (1 Cor. 1, 21.) qu'une folie apparente devînt le flambeau qui éclairât l'homme pour le retirer des égaremens où l'a jeté sa propre sagesse. Eh ! mes frères, ce qui paraît folie en Dieu, n'est-il pas plus sage que toute la sagesse des hommes !

Consultons même le peu qui nous reste de raison. L'homme ne doit-il pas à Dieu l'hommage de ses pensées ? à qui peut-il se soumettre avec plus de sagesse et d'honneur qu'à la sagesse éternelle ? Si Dieu nous avait abandonnés à nos idées ; ne nous eût-

il pas livrés à des disputes sans fin, à des oppositions de sentimens qui causent bientôt la division et le schisme? S'il fallait, pour parvenir au salut, se distiller l'esprit en spéculations métaphysiques, et s'élever de raisonnemens en raisonnemens jusque dans le sein de la Divinité, pour en pénétrer les conseils; que deviendraient les simples? que deviendrait ce nombre infini d'hommes, que leur condition attache à un pénible travail? leur salut ne serait-il pas désespéré? Il faut donc convenir que la voix de soumission et d'acquiescement à l'autorité divine est la seule voie de salut, proportionnée à l'état présent de l'homme, la seule qui soit propre à nous réunir dans le vrai.

Dieu parle, il faut s'en tenir à sa parole. C'est un principe simple, précis, à la portée de tous; l'artisan comme le philosophe le comprennent. Dès que la voix de Dieu se fait entendre, il n'y a personne qui ne reconnaisse qu'il faut s'en rapporter à son témoignage; dès lors plus de disputes, plus de partage de sentimens. Il ne s'agit plus de demander pourquoi ceci, comment cela? *A Domino egressus est sermo.* Dieu l'a dit, c'est assez. S'il ne restait rien d'incompréhensible, il n'y aurait plus de mystères: s'il n'y avait plus de mystères, il n'y aurait plus de foi. A quoi bon tant de vains raisonnemens? Pour vouloir expliquer ce que l'on doit

croire, on le détruit toujours par quelque endroit. On s'aveugle pour vouloir tout éclaircir. A force de subtiliser, la faible raison s'évapore; et toutes ces vastes découvertes de nos superbes savans n'aboutissent, comme dit le prophète, qu'à faire des insensés. *Stultus factus est omnis homo à scientiâ.* (Jer. 10, 14 et 51, 17.)

Suivons donc le conseil du sage: méditons bien la loi du Seigneur; étudions avec soin les préceptes qu'il nous a donnés, afin de nous y conformer: *Quæ præcepit tibi, illa cogita semper.* (Eccl. 3, 22.) Mais pour ses mystères, pour ses œuvres admirables qu'il a opérées en notre faveur; contentons-nous de savoir ce qu'il lui a plu de nous en faire connaître; ce n'est pas ici le temps de comprendre, mais de croire. Soyons convaincus qu'il nous est avantageux de n'en pas savoir davantage pour cette vie, et mettons notre sagesse à réprimer une imprudente curiosité. *Et in pluribus operibus ejus, ne fueris curiosus.* Premier devoir de la foi, réprimer la curiosité de l'homme.

Second devoir, arrêter sa légèreté et son inconstance. Tandis que l'homme n'avait pour guide que les faibles lueurs d'une raison chancelante, il changeait de doctrine comme de pensée. Le sentiment de sa faiblesse laissait dans son cœur un fonds de défiance qui lui rendait tout suspect, jusqu'à

ses propres lumières. Craignant toujours ou de s'être placé dans un faux jour, ou de n'avoir pas suivi les vrais principes, il essayait avec inquiétude des diverses opinions. Tantôt partisan du hasard, tantôt admirateur de la providence, il variait à tous momens; il passait sans ordre d'une secte ancienne à une secte nouvelle; vile et déplorable jouet de ses tristes incertitudes. Mais éclairé des lumières de la foi, appuyé de l'autorité d'un Dieu, instruit par celui qui voit tout, et pour qui rien n'est obscur, l'homme ne craint plus l'illusion ni la surprise, *Scio cui credidi* : il sait que suivre Jésus-Christ, c'est marcher à la lumière de la sagesse éternelle : il n'appréhende plus de s'égarer, dès qu'il a pour guide le Dieu vrai et fidèle. Il s'en rapporte bien plutôt à la sagesse souveraine qu'à ses pensées propres; et il se repose tranquillement sur une autorité incapable de le tromper. Ainsi la foi est une ancre ferme qui fixe l'esprit, et qui le situe constamment dans la vérité, sans lui permettre d'errer au gré des flots, ni de se laisser emporter à tous les vents des traditions humaines. *Ut jam non simus fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ.* C'est une vertu délicate, qui ne peut souffrir l'alliage d'aucune doctrine étrangère ou nouvelle. Un seul souffle peut en ternir la pureté. Une simple altération dans un seul

point essentiel suffit pour l'éteindre. Il n'est permis ni d'y ajouter, ni d'en rien retrancher. Vous n'ajouterez ni ôterez rien à mes paroles, dit le Seigneur : *Non addetis ad verbum, quod vobis loquor, nec auferetis ex eo.* (Deut. 4, 2.)

Voilà ce qui fixe l'esprit. La foi ne lui permet pas de changer un seul point dans sa doctrine. Nos pères nous l'ont conservée telle qu'ils l'avaient reçue des saints apôtres : et nous devons la conserver telle que nous l'avons reçue de nos pères. Les années ne se succèdent que pour perpétuer sa gloire. Le jour l'annonce au jour, la nuit même l'annonce à la nuit; c'est-à-dire, que dans ces temps nébuleux où Dieu permet que les rayons de la foi s'obscurcissent, et que la vérité semble confondue avec l'erreur : le grand moyen de ne pas perdre la foi, c'est de croire avec une ferme égalité ce qu'on a cru dans tous les temps, sans y rien changer, et sans y rien ajouter. Pesez ces deux règles, mes frères, il ne faut rien changer dans la doctrine de la foi. La vérité est toujours la même. Dieu ne change point, écrivait saint Paul aux fidèles de la Galatie, Dieu ne change point. Vous ne devez donc pas quitter un Évangile qui vient de Dieu, pour suivre des opinions étrangères. *Doctrinis variis et peregrinis nolite abduci.* (Gal. 1, 11.) En second lieu, il ne faut rien ajouter à la doctrine de la foi. C'est l'Église

elle-même qui nous l'enseigne , que rien de ce qui est nouveau , ne peut appartenir à la foi. Et nous appelons nouveau , tout ce qui n'était pas au temps de Jésus-Christ et des saints apôtres. Oui , mes frères , tout ce qui s'est dit , ou ce qui s'est fait depuis Jésus-Christ et ses apôtres , ne peut ni ne doit former un objet de foi : pourquoi cela ? c'est que la foi doit être fondée sur la révélation. Or , comme dit le savant Bossuet , Dieu ne veut plus rien révéler de nouveau à son Église après Jésus-Christ : en lui est la perfection et la plénitude. Il a enseigné par lui-même à ses apôtres toutes les vérités nécessaires au salut ; tout ce qu'il n'a point enseigné à ses apôtres , tout ce qu'il est évident que les apôtres n'ont ni connu ni annoncé à toute la terre , n'est donc pas nécessaire pour le salut ; et il n'est point permis de l'adopter comme un objet de foi. Voilà le principe auquel l'Église a toujours appris à s'attacher dans les temps d'obscurité : *Nil innovetur*. Il ne peut point y avoir de nouvel article de foi ; il ne faut rien innover sur la foi ; et la nouveauté toute seule en matière de religion est le signe palpable de l'erreur et du mensonge. *Nova dicitis , falsa dicitis*. La foi doit fixer la raison ; vous l'avez vu dans cette première partie. La raison doit faire usage de la foi ; vous le verrez dans la seconde.

SECOND POINT.

Quand je dis que la raison doit faire usage de la foi , j'entends avec saint Augustin que dans le détail des mœurs , c'est à la raison d'appliquer les principes qu'établit la foi ; qu'elle en doit préférer l'autorité à ses lumières propres , et se déterminer sur les règles qu'elle prescrit dans toutes les circonstances et les actions de la vie. L'apôtre nous dit que le juste vit de la foi ; mais dans le monde on voit communément des esprits plus présomptueux qu'éclairés , qui nous disent d'un ton décisif , qu'un peu de bon sens suffit pour savoir se conduire , et qu'au fonds l'usage est la grande règle à laquelle il faut s'en tenir. Examinons ces deux préjugés , afin de mieux sentir combien la raison a besoin des lumières de la foi.

1^o. Vous qui nous dites qu'un peu de bon sens suffit pour savoir se conduire , consultez ce bon sens lui-même , n'aperçoit-il pas les bornes étroites qui l'enserrent ? Peut-il se dissimuler qu'il se voit mille fois enveloppé d'épaisses ténèbres , que ses faibles étincelles n'ont pas la force de percer ? Combien de fois la raison ne se trouve-t-elle pas en défaut ? Combien de fois ne se surprend-t-elle pas elle-même en erreur ? Ne dites-vous pas tous les jours , je vois bien que je suis trompé ? s'il est des vérités qui nous touchent de si près , et qui nous frappent si

vivement, qu'il n'est pas possible à la raison de s'y méprendre; hélas! pour peu que d'autres s'éloignent d'elle, quelle confusion dans ses pensées! quels troubles dans ses regards! Qu'il lui est ordinaire de prendre le change et de s'égarer! Comment donc pouvez-vous dire qu'un peu de bon sens suffit pour se conduire, et pourriez-vous ne pas sentir à quel point la faible raison a besoin pour agir d'être aidée des lumières de la foi?

A ces réflexions ajoutons l'expérience de tous les temps. Depuis le premier âge du monde jusqu'à nos jours, qu'a produit la raison humaine abandonnée à elle-même? Dans ces siècles si fameux, où Dieu laissait toutes les nations marcher dans leurs voies sans autre guide que leur raison, qu'a-t-on vu autre chose, que des erreurs et des impiétés, que des dissolutions et des excès, que des dérèglemens monstrueux, autorisés par eux-mêmes qui se piquaient de sagesse et de raison? Si quelques philosophes s'étaient élevés jusqu'à la connaissance du vrai Dieu par le témoignage si éclatant que lui rend toute la nature, en est-il un seul qui l'ait honoré, un seul qui ait donné des leçons pour apprendre aux autres à servir et à aimer ce Dieu bienfaisant; un seul qui ait enseigné cette vérité si claire, et qui se présente si naturellement: Dieu est esprit et vérité; il faut donc l'adorer en esprit et

en vérité. Tous ces prétendus sages, tous ces grands partisans de la raison n'allaient-ils pas avec le peuple offrir leur encens à des statues sans âme; et le plus renommé d'entre eux n'ordonna-t-il pas en mourant un sacrifice à leur Esculape. Voilà donc où se terminait la raison destituée des lumières de la foi: et l'on nous dira qu'elle suffit pour savoir se conduire.

On sait bien que les hommes sont assez vains pour croire qu'ils se suffisent à eux-mêmes; mais l'expérience de tous les temps ne devrait-elle pas les avoir enfin désabusés? Et, sans remonter à des siècles si reculés, voyons ce que produit de nos jours la raison sans le secours de la foi: à quoi mène-t-elle ces beaux esprits qui la réclament avec tant d'emphase, et qui font gloire de ne marcher qu'à sa lumière? Les rend-elle plus adorateurs du vrai Dieu? plus sages, plus réglés dans leurs mœurs? Leur inspire-t-elle plus de reconnaissance et de piété pour celui qui leur a donné l'être et la vie? Les retire-t-elle du vice pour les attacher plus étroitement à la vertu? Les voyons-nous plus gens de bien, plus justes, plus fidèles, plus chastes, plus modérés? Ne sont-ce pas au contraire de tous les hommes les plus livrés aux passions honteuses, les plus ingrats envers Dieu, les moins sages, les moins réglés? Allez au véritable but, mes chers frères, et vous trouverez que ce qu'ils ap-

pellent la pure raison , n'est qu'un sens dépravé, qu'ils affectent d'opposer à l'Évangile, pour couvrir les plus grands désordres.

Faut-il donc renoncer à la raison? Non, mes frères, notre soumission doit être sage et raisonnable; il reste à la raison assez de lumière pour nous conduire jusqu'à la foi. Mais alors, sentant d'un côté sa faiblesse, voyant de l'autre que les règles de la foi sont l'ouvrage de la raison souveraine et infaillible, dout elle n'est qu'une émanation légère, notre raison elle-même est assez sage pour nous remettre, pour ainsi dire, entre les mains de la foi, et pour nous abandonner à sa conduite. Écoutez sa voix, et elle vous dira qu'il n'y a rien qui lui soit plus opposé que d'avoir de la foi, et de ne pas vivre de la foi.

En effet, si jamais le christianisme n'était parvenu jusqu'à nous, et qu'il nous arrivât comme à ces peuples d'Éthiopie, à qui saint Frumence prêcha le saint Évangile, que des voyages nous apportassent ce livre divin, en nous assurant que c'est la loi d'un grand peuple nouvellement découvert, quelle idée nous formerions-nous de ce peuple à la simple lecture des maximes et des règles qu'il établit sur la piété, la charité, la justice, sur la pureté des mœurs; et sur toutes les vertus? Ne nous récrierions-nous pas naturellement dans un mouvement d'admiration: Que ce peuple doit

donc être saint! qu'il doit être heureux! Ne dirions-nous pas ce que Moïse voulait que toutes les nations du monde pussent dire des Israélites, en voyant la sagesse et la beauté de leurs lois. Oh! que ce peuple est grand! qu'il est rempli d'intelligence et de sagesse! *Est populus sapiens et intelligens, gens magna!* (Deut. 4, 6.) Et si l'on nous disait que ce peuple avec des lois si sages ne laisse pas d'être ce que nous sommes, voluptueux, injuste, infidèle, plein de passions, de corruption, de désordres; que ce peuple qui se croit formé pour honorer un Dieu infiniment saint, ne lui rend qu'un culte assez négligé; que tout persuadé qu'il est, que le bonheur éternel ne sera accordé qu'aux vrais pénitens, il ne laisse pas d'avoir des théâtres toujours dressés à la volupté, des temps réglés pour ses assemblées de jeu et de bonne chère; qu'il ne paraît même plus éclairé que pour être plus délicat dans ses plaisirs. Si l'on ajoutait que ce peuple, dont la loi si belle, si admirable, n'inspire que charité, que douceur, que paix, qu'humilité, que patience, qu'union, que tendresse compatissante, ne voit dans son sein que division, procès, animosités, querelles, disputes sans fin; que la campagne y est habitée par des hommes grossiers, qui, pour un vil intérêt se déchirent comme des bêtes féroces; que les villes y sont peuplées d'hommes vindi-

catifs, qui, pour un regard, une parole, trempent cruellement leurs mains dans le sang de leurs frères, et s'en font honneur; qu'en un mot le parjure et le blasphème, la débauche et la mollesse, l'adultère et l'homicide, tous les vices ont inondé cette terre si favorisée du Ciel. Quel serait notre étonnement! Pourrions-nous le croire, mes frères! et à ne consulter que la raison, ce contraste d'une loi si sage avec des mœurs si corrompues ne nous paraîtrait-il pas hors de vraisemblance. Quoi! reconnaître un Dieu, et ne le pas aimer, se croire obligé à la pénitence, et passer ses jours dans le plaisir; se regarder comme frères, et se traiter comme ennemis! Ah! cela n'est pas possible, dirions-nous; il faut assurément, ou que ce peuple soit plus réglé que vous ne le dites, ou qu'il ne reçoive pas cette loi si parfaite que vous venez nous apporter.

Voilà ce que nous dirions naturellement, mes frères; et c'est en effet ce que disent de nous les étrangers, qui comparent nos mœurs avec notre foi. Ils ne sauraient se persuader que nous croyions de cœur ce que nous professons de bouche. C'est même ce qui les éloigne davantage de la religion, et l'on peut bien aujourd'hui faire aux chrétiens le même reproche que l'apôtre faisait aux Juifs, *Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes*. Vous êtes cause, par le peu de conformité qui se

trouve entre vos mœurs et votre foi, que le nom de Jésus-Christ est outragé, méprisé, blasphémé chez les nations. Il est donc évident que la raison ne suffit pas pour se bien conduire, qu'elle a besoin de la foi pour régler nos mœurs, et qu'il n'est rien même de plus opposé à la vraie raison, que d'avoir la foi, et de ne vivre pas de la foi.

Nous ne sentons pas, mes frères, toute la grandeur de nos maux, parce que nous y sommes accoutumés. Placés dès notre naissance au milieu des morts et des mourans, nous ne sommes que faiblement frappés de ce qui est odeur de mort. Mais si nous étions moins familiarisés avec nos désordres, en vérité nous serions à nous-mêmes des prodiges incompréhensibles. Et pour vous le faire sentir, je vous demande, mes frères, croyez-vous que l'Évangile soit la loi que vous devez suivre, le croyez-vous de bonne foi? *Credis hoc?* Si vous le croyez, comment donc ne consultez-vous que vos idées, vos intérêts et vos plaisirs?

Croyez-vous qu'il y a un Dieu que vous devez honorer en toutes vos actions, un Dieu qui vous a aimés jusqu'à vous donner son propre Fils, le croyez-vous? *Credis hoc?* Si vous le croyez, en quoi l'honorez-vous? En quoi lui rendez-vous amour pour amour? Quelle est votre reconnaissance? N'avez-vous point horreur de ne répondre à ses bontés que par des crimes?

Croyez-vous qu'un feu éternel sera le partage des ingrats et des infidèles ? *Credis hoc ?* le croyez-vous ? Ah ! si vous le pensez sincèrement , êtes-vous sage de courir de vous-même à votre perte , et d'allumer de vos propres mains le feu qui doit vous dévorer à jamais ?

Croyez-vous qu'il vous sera demandé un compte sévère du temps qui vous est donné pour opérer votre salut ; et qu'une vie oisive , inutile , est une vie de mort ; le croyez-vous ? *Credis hoc ?* Si vous le croyez , comment donc laissez-vous périr vos plus beaux jours ? Comment toute votre vie se passe-t-elle en visites , en jeux , en spectacles , en cérémonies mondaines ? Avez-vous donc reçu votre âme en vain ?

Croyez-vous que la prière , le travail , les saintes lectures , le soin des pauvres , la fréquentation des sacremens doivent faire les délices d'une âme chrétienne : le croyez - vous ? *Credis hoc ?* Oui , mon Dieu , je le dis à ma propre confusion , *Utique Domine ego credidi*. Oui : je le crois , et c'est ce qui me fait trembler pour l'avenir ; au lieu de trouver mon plaisir dans les exercices de la piété chrétienne ; la prière me dégoûte , la retraite m'ennuie , le travail me rebute , la lecture m'assoupit ; si j'ai pour les pauvres quelque sentiment de compassion naturelle , ce n'est qu'un sentiment stérile , qu'une fausse prudence captive. Je sens bien que les richesses et

les dignités doivent être des instrumens de charité , et je ne les fais servir qu'à me satisfaire : ô Dieu ! que suis-je donc à vos yeux , et que deviendrai-je au grand jour de vos justices ?

Si l'on faisait ainsi , mes frères , un parallèle de ses mœurs avec sa foi , l'on ne pourrait pas soutenir une opposition si monstrueuse. Mais on réfléchit peu sur soi-même. On vit de tempérament et d'habitude. On s'aveugle par indolence , par indifférence , par amour pour le repos. On croit encore , mais d'une foi vague , inappliquée ; on croit , parce qu'on y a été élevé. Disons mieux ; dans la pratique on ne croit que les maximes et les usages du monde. Second préjugé que l'on oppose aux règles de la foi.

Il faut bien , dit-on , que je suive ce que je trouve établi ; je n'irai pas m'ériger en réformateur. Je ne me pique pas d'être plus sage que tant d'autres , qui , en vivant ainsi , seraient bien fâchés de se perdre. Tous ces beaux traits de morale , tous ces grands principes que vous nous étalez dans la chaire , tout cela est bon pour le discours ; mais dans la pratique , il faut s'en tenir à l'usage. Ainsi l'on trahit sa foi , ou se laisse aller au torrent. Quoique l'on soit parfaitement instruit qu'il faut élever les enfans dans la crainte du Seigneur , dans la modestie , dans l'éloignement des plaisirs ; parce qu'il est d'usage aujourd'hui de les produire dans les

compagnies sous le beau prétexte de les former, l'on ne craint pas de les initier à des mystères d'iniquité, de leur faire respirer un air contagieux, de nourrir leur vanité par le luxe, et de commettre leur innocence avec les attrait du vice. Quoique l'Écriture enseigne que celui qui prête à usure, et qui retire plus qu'il n'a donné, *Amplius accipientem*, que celui-là mourra de mort; parce que l'usure a prévalu dans le commerce, on ne craint plus d'exiger des intérêts: et par une avarice cruelle, on met à profit la misère et les besoins de ses frères. Quoique l'on sache que le Seigneur nous a commandé de pardonner les injures, dès que l'on ne croit pas pouvoir se montrer avec honneur dans le monde, si l'on ne tire raison d'une injure reçue, on suit sa passion, et l'on se met peu en peine de la loi. Enfin sur le luxe et sur la mollesse, sur le jeu et sur les spectacles, sur les bienséances et sur les devoirs dans l'Église, dans le barreau, dans le commerce, dans le militaire, par tout on ne consulte que l'usage; c'est le grand oracle du monde; c'est son Évangile.

Grand Dieu! peut-on se dire chrétien, et penser d'une manière si peu chrétienne? Quoi! mes frères, il faut s'attacher à l'usage! C'est donc bien en vain que le Fils de Dieu s'est donné tant de soins et de mouvemens pour établir une loi qu'on ne serait pas obligé de suivre. La

sagesse éternelle nous a donc bien trompés, lorsqu'elle nous a représenté la voie du ciel, comme une voie étroite, où peu de personnes ont le courage de marcher. L'Église nous a donc imposé un joug bien injuste, lorsqu'elle nous a obligés dans notre baptême à renoncer au monde, à ses pompes et à ses maximes. Il faut s'attacher à l'usage; c'est donc à dire que l'Évangile nous égare, et que le monde nous éclaire. C'est au torrent qu'il faut se livrer; c'est le plaisir qu'il faut aimer, la vanité qu'il faut satisfaire, les passions qu'il faut contenter, le jeu, le faste, la médisance, les railleries, les ressentimens, les hauteurs qu'il faut se permettre: c'est dans la mollesse qu'il faut vivre, dans la vengeance qu'il faut placer son honneur, dans les richesses qu'il faut établir sa félicité, puisqu'il n'est rien qui soit plus d'usage. O mon Sauveur! s'il faut s'attacher à l'usage, vous n'êtes donc plus notre modèle; ce ne sont plus vos exemples que nous devons nous proposer, ce n'est plus sur vos traces qu'il nous faut marcher; et vous n'êtes venu dans le monde que pour y porter la confusion et le trouble.

Ouvrons enfin les yeux sur nos malheurs; apprenons du moins de ce discours, 1°. à parler peu, et toujours avec respect des mystères qu'un Dieu nous a révélés; 2°. à rappeler des maximes et des usages du monde aux principes de la foi,

pour le règlement de nos mœurs. Évitions avec soin toutes ces disputes de religion qui se terminent à des refroidissemens, et qui n'aboutissent qu'à rendre les erreurs et les préventions plus obstinées. Appliquons-nous à bien conserver le dépôt de la foi dans une conscience pure. Incapables de découvrir les secrets de la nature, est-ce à nous de pénétrer les secrets d'un Dieu caché? Prions plutôt, prions avec ardeur, l'auteur et le consommateur de notre foi, de la fortifier en nous, et de l'augmenter cette précieuse foi, qui ne s'affaiblit, hélas! que trop parmi nous. Vivons de son esprit, suivons en toutes choses ses divines impressions, et n'agissons jamais que par les motifs qu'elle inspire, afin de mériter la récompense du serviteur fidèle, que je vous souhaite. Ainsi soit-il. (Le père Pacaut de l'Oratoire, tome premier de ses discours de piété sur les plus importans objets de la religion, p. 48 et suiv.)

FOI-PRATIQUE.

SECOND SERMON ABRÉGÉ.

Parate viam Domini; rectas facite semitas ejus.

Préparez la voie du Seigneur; faites-lui des sentiers droits.
(Luc, ch. 3.)

Cette préparation de cœur, et cette droiture de démarches que le Sauveur exige des fidèles pour disposition à ses approches, consiste, selon saint Ambroise,

à régler sa vie sur sa croyance, et à réformer ses mœurs sur sa foi. Car c'est une erreur, dit ce père, presque aussi ancienne que la religion, de réduire tout le mérite nécessaire au salut, au seul mérite de la foi... , comme si c'était assez de croire pour se sauver... Si cette erreur est trop grossière pour trouver aujourd'hui parmi nous des docteurs et des apologistes, le siècle où nous sommes est assez corrompu pour lui fournir encore des sectateurs et des disciples. Quoi de plus en vogue en effet de nos jours que ce nombreux parti de prétendus chrétiens, qui se contentent tout au plus d'une surface et d'une montre de religion, dont ils respectent, si vous voulez, les dehors et les cérémonies; mais dont ils n'ont ni l'intérieur ni l'esprit, et qu'ils démentent à toute heure par leur conduite, loin d'en remplir les devoirs par une foi-pratique?... Mauvais catholiques que j'attaque dans ce discours... Ils se font forts de la foi, mais sans raison: je vais leur prouver qu'ils ont tout lieu de craindre d'avoir perdu cette foi dont ils se flattent: ce sera mon premier point. Ils s'assurent sur le peu de foi qui leur reste, mais en vain. Je viens leur déclarer que ce qu'ils en ont encore, ne peut servir qu'à les rendre plus coupables devant Dieu: ce sera mon second point... Juste crainte et funeste assurance, voilà donc tout le partage des chrétiens d'aujourd'hui...

Soutenir que le don de la foi ne puisse subsister dans une âme en état de péché mortel, et se perde autrement que par un acte d'infidélité, c'est une erreur expressément condamnée contre Luther par le saint concile de Trente. Cependant lorsqu'on vit au gré de ses désirs, la croyance est si souvent conforme à la conduite, qu'on doit craindre au moins qu'un dérèglement habituel ne soit accompagné de quelque abandon secret de sa foi!.. C'est la pensée de saint Chrysostôme, qui ne fait point de difficulté de placer les mauvais chrétiens auprès des hérétiques : *Hæreticorum affines dico, qui quasi non crederent, sic vivunt.* (Saint Clrys.) C'est celle de saint Grégoire qui regarde la perversion de l'esprit, comme une punition ordinaire de la dépravation du cœur. *Divino sæpè iudicio contingit ut per hoc quòd quis nequiter vivit, perdat quòd salubriter credit.* (S. Grég.) Doctrine de saint Paul, qui nous avertit que la conscience et la foi... , sont souvent ensevelies dans un même naufrage... , et qu'une personne chrétienne, sans la pratique des devoirs et des vertus propres de son état, toute vivante qu'elle paraît aux yeux des hommes est morte devant Dieu..., a renoncé sa foi..., est pire qu'un infidèle : *Est infideli deterior.* (1 Tim. 1, 19, Ibid. 5, 8.) Au reste, N...,

rappelez - vous, je vous prie, quel est le vrai fidèle, quelle est sa foi?... Universelle d'abord et indivisible dans son objet, elle embrasse toutes les vérités révélées : ferme et inébranlable dans l'habitude et les actes qu'elle produit, elle demande, s'il le faut, le courage d'être martyr : surnaturelle enfin et toute céleste dans son principe et son motif, elle veut une déférence entière à l'autorité divine... Otez une de ces conditions : c'en est fait, ce n'est plus cette foi catholique qui nous distingue des infidèles et des hérétiques, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu, et que saint Paul en deux mots a si bien définie, une captivité méritoire qui soumet tout notre esprit... *In captivatem redigens omnem intellectum.* (2 Cor. 10, 5.)

Or, je dis qu'il est à craindre que les mauvais chrétiens ne soient des infidèles cachés, qui ne croient 1°. que ce qui leur plaît; 2°. que comme il leur plaît; 3°. que par ce qu'il leur plaît : dispositions incompatibles avec une foi véritable. L'examen où il nous faut entrer sur ce sujet, est des plus importants : il s'agit de la base de tout le christianisme, du fondement de toutes nos espérances, de l'unique ressource de salut qui vous reste, pécheurs, dans le malheureux état où vous êtes : de la foi en un mot que vous vous flattez d'avoir encore, mais que peut-être hélas! vous

n'avez plus... *Vomsetipcos tentate si estis in fide?* (2 Cor. 13, 5.)

1°. Il est bien à craindre que les mauvais chrétiens ne croient que ce qui leur plaît : disposition incompatible avec une foi universelle et indivisible dans son objet, qui embrasse sans exception toutes les vérités révélées; qui ne peut souffrir le moindre partage, et qui rejette de son sein quiconque rejette un seul point de sa doctrine... De même que la charité se perd par l'infraction d'un seul de ses préceptes, la foi se perd aussi par le simple doute d'un seul article... Or, dans toute l'étendue de la religion chrétienne, il y a deux sortes de vérités; les unes sont purement spéculatives, et se bornent à fixer nos sentimens; comme l'unité de nature en Dieu, la trinité des Personnes, l'incarnation, la naissance, la vie, la mort, la résurrection d'un Sauveur. Les autres sont pratiques et doivent encore régler notre conduite : ce sont celles qui regardent le détachement du cœur, l'humilité de l'esprit, la pureté de l'âme, la mortification des sens, le soin du salut. Faire choix entre ces vérités pour embrasser celles qui plaisent, et rejeter celles qui gênent; c'est ne point croire du tout. Mais sans vouloir rien décider ici que sur votre propre témoignage, je vous demande à quel homme de bon sens persuadera-t-on jamais que ces personnes mondaines que

vous connaissez chrétiennes par leur baptême, mais païennes par leurs mœurs, croient d'esprit et de cœur les sévères maximes de l'Évangile? Que ces esclaves, par exemple, de la terre, qui bornent tous leurs empressemens à amasser des richesses; souvent aux dépens de la justice, sont bien persuadés de ces premiers élémens de la foi : heureux les pauvres, et malheureux les riches! *Beati pauperes; vœ vobis divitibus!* (Matth. 5, 3. Luc, 6, 24.) Que ces idolâtres de la fortune, qui ne cherchent qu'à profiter de la chute des autres et à s'élever sur leurs ruines, n'importe par quelles intrigues, sont bien convaincus de cet oracle divin : la miséricorde de Dieu est pour les petits, et la sévérité pour les grands : *Exiguu conceditur misericordia; potentes autem potenter tormenta patientur.* (Sap. 6, 7.) Que ces heureux du temps qui coulent leurs jours dans l'oisiveté et les divertissemens, sans autre inquiétude que celle de leurs plaisirs, sont bien pénétrés de cet arrêt décisif : autant de sensualité et de délicatesse, autant de supplices et de tourmens! *Quantum in deliciis fuit, tantum date illis tormentum...* (Apoc. 18, 7.) Eh! mes frères, si Dieu, par impossible, changait tout à coup le plan de la religion et de la morale de l'Évangile..., croyez-vous de bonne foi que le grand nombre de ces chrétiens relâchés..., eût besoin de chan-

tion ? Je ne parle ici ni des faibles idées de certains péchés griefs... , ni des systèmes outrés de miséricorde qu'ils se forment à leur gré : hérésies visibles, palpables erreurs qui combattent directement la foi... Je parle des premières vérités de la religion qu'ils font tous profession de croire, mais qu'il est à craindre qu'ils ne croient pas tous. Certes, toute notre raison se révolte quand il s'agit... , d'admettre à répondre de la foi des autres, la plupart de ceux qui présentent les enfans des fidèles au baptême... , tandis que toute leur vie n'est qu'un cercle continué d'affaires pour l'intérêt, de dissipation pour le plaisir, d'intrigues pour l'ambition, de dépenses pour le faste, et d'oubli de Dieu, de ses lois, de ses dons et de ses vengeances... Peut-on bien imaginer qu'ils tiennent pour certain ce premier article de leur croyance, qu'ils ne sont au monde que pour aimer Dieu, le servir et se sauver?... Pour moi je ne sais où j'en suis... , *Tenet me aliquandò extasis...* (Pic à Mirand.) Je me trouve tout hors de moi-même, toutes les fois que je rapproche le langage et la conduite de la plupart des chrétiens... Ils sont, disent-ils, dans la croyance actuelle de deux éternités inévitables ; l'une de supplices, et l'autre de récompense : ils attendent un moment unique, inconnu, toujours moins éloigné qu'ils ne pensent, et ce moment de leur aveu doit

les précipiter en enfer, si la mort les surprend dans le mauvais état où ils sont... L'enfer, mes frères, l'enfer... , qu'osent-ils dire ? Gouffres et abîmes, où concourent tous les châtimens, tous les maux à jamais, et cela pour un seul péché d'un moment ; se peut-il que vous soyez l'objet de la foi de ces pécheurs présomptueux qui se précipitent hardiment dans les grands désordres, qui s'y replongent sans cesse, et qui y croupissent tranquillement... L'enfer et le paradis des païens n'étaient que des fables et des chimères... Mais nous avons le sang d'un Dieu Sauveur pour gage de ses promesses et de ses menaces. Cependant la vie et les mœurs des païens et des chrétiens presque toutes semblables, ne prouvent-elles pas que sur ces fins dernières on ne pense pas autrement de nos jours que de leur temps?... Ah ! si tout ce qui s'appelle chrétien, était pour cela même chrétien, les infidèles seraient bien en droit de nous demander ; d'où vient que dans le christianisme, où l'on reconnaît, non pas comme eux, des dieux corrompus, mais un Dieu infiniment saint, on n'en voit pas moins régner les mêmes vices que dans le paganisme, où en étant vicieux, on ne fait après tout que se conformer à ce que l'on croit, et imiter ce que l'on adore, *Sed... Non sunt omnes ex nobis.* (1 Joan. 2, 19.) Prétendus chrétiens, vous êtes parmi nous, mais vous n'êtes

pas des nôtres... Diriez-vous qu'il ne faut pas juger de la croyance par les œuvres; que la spéculation et la pratique sont deux choses bien différentes?.. Je veux, mes frères, que cela soit vrai des leçons sèches de la philosophie païenne..., mais le propre des vérités de la religion chrétienne a toujours été d'échauffer les cœurs en éclairant les esprits; en sorte que la grâce qui les fait croire, aide aussi à les pratiquer... De là les enfans du christianisme naissant étaient autant d'évangiles vivans... Hélas! l'Évangile aujourd'hui ne se trouve presque plus que dans les livres, et ne se lit guère dans les mœurs... Où est la même foi qui dans nos pères a fait tant de prodiges? Quoi! cette foi aura pu porter un grand nombre de riches à..., déposer le prix de leurs héritages aux pieds des apôtres: et elle ne pourra vous engager à vous dessaisir des biens illicites dont vous êtes les ravisseurs injustes, ou du moins les injustes détenteurs... Cette foi aura eu la force dans une infinité de héros chrétiens de tirer des plus grands maux les plus grands avantages..., le salut de ses cruels persécuteurs, du sang de ses saints persécutés: et elle n'aura pas le pouvoir de corriger vos emportemens domestiques..., vos ressentimens personnels..., ces coups de langue meurtrière... Cette foi aura été assez puissante pour vaincre dans ses premiers élèves toutes les oppositions de la chair à

une pureté sans tache..., et elle sera trop faible en vous pour finir ces amitiés trop tendres..., pour vous retirer enfin de toute occasion de péché, quelque douceur ou intérêt qui vous y attache. D'où peut venir, je vous prie, ce déchet visible de l'efficacité de la foi?.. Du changement de ses règles? Elles sont les mêmes. De la corruption des mœurs? Sont-elles donc plus corrompues de nos jours, qu'au temps de sa naissance parmi les païens mêmes? Reste donc à dire qu'il y a grande apparence que la plupart de ceux que l'on appelle chrétiens, et qui le sont si peu, n'ont pas véritablement la foi de ces lois évangéliques et de ces maximes chrétiennes, puisqu'ils n'y conforment pas leurs mœurs. Vous-mêmes, chers auditeurs, n'en jugez-vous pas ainsi?... Ne prenez-vous pas ce que l'on fait pour un indice assez sûr de ce que l'on pense? Remarquez-vous quelqu'un sans probité, sans mœurs? C'est un impie, dites-vous, qui ne croit et qui ne craint rien du tout, qui n'a pas plus de religion que de conscience... Juges trop éclairés sur les autres et trop aveugles sur vous-mêmes, souffrez qu'après l'Évangile je vous juge à mon tour sur vos propres paroles: *De ore tuo te judico...* (Luc, 19, 22.) Enfin sur certains points la foi vous fait agir conformément à ce que vous croyez... Ces dames mondaines, qui semblent n'être du monde que pour ménager leur chair et

amuser leur esprit..., croient qu'un jour de fête..., on doit assister au moins aux divins offices... Que le jour les surprenne donc au bal ou au jeu..., elles ne laissent pas, toutes fatiguées qu'elles sont..., d'assister à la hâte au divin sacrifice avant de prendre leur repos. Ainsi de mille autres contradictions... Or, si de plusieurs vérités inséparables, vous tenez les unes, et abandonnez les autres en pratique, n'est-ce pas que vous le faites d'abord en spéculation?... Arbitres audacieux de la religion..., censeurs téméraires de la foi..., maîtres de la révélation même, vous admettez, vous retranchez, vous ôtez ce que bon vous semble et ce qu'il vous plaît. *Audaces fidei arbitri, et religionis censores....* (Tert.) Les choses, me direz-vous, n'en viennent pas au point où vous pensez. Il est vrai que le dérèglement porte à l'incrédulité; mais il reste au fond de l'âme qui s'égare une impression des vérités pratiques qu'elle a crues autrefois... Que veulent dire les remords qui l'agitent?... Pourquoi crier au confesseur aux approches de la mort?... Ah! mes frères, ne confondons point, je vous prie, la connaissance avec la créance de vérités chrétiennes... Que de gens savent ce qu'ils doivent croire, et ne croient cependant que ce qu'ils veulent! Première raison de douter. s'ils n'ont pas réellement perdu la foi, qui dans son objet est né-

cessairement universelle et indivisible.

2°. Il n'est pas moins à craindre que les mauvais chrétiens qui ne croient que ce qui leur plaît, ne croient aussi que comme il leur plaît; autre disposition également incompatible avec une foi ferme et inébranlable dans l'habitude et les actes qu'elle produit, et dont on doit faire profession aux dépens de tout, de son sang même, s'il le faut, et de sa vie... On a toujours dans l'Église de Jésus-Christ regardé la disposition au martyre comme une dette de la foi: *Fidem martyrii debitricem.* (Id. Tert.) Et les premiers chrétiens étaient des confesseurs de la foi, disposés à toute heure au martyre: *Expeditum morti genus.* On les voyait, ajoute Tertullien, quel spectacle! on les voyait courir en foule au-devant des tourmens, s'offrir d'eux-mêmes à mourir tous ensemble pour attester unanimement leur créance, et montrer plus d'ardeur à lui prodiguer leur sang, que les tyrans mêmes n'en avaient à le répandre. De si héroïques dispositions pouvaient être ordinaires dans ces heureux siècles..., d'innocence..., et de ferveur où vivaient les anciens fidèles... Alors certes, alors il y avait lieu de croire que tout chrétien était martyr, au moins de cœur et de désir. Mais dans nos malheureux jours, où l'on voit le vice se montrer plus hardiment que la vertu... les péchés se multi-

plier par les scandales, l'avarice s'emparer même du sanctuaire.... Est-ce exagération, de dire qu'il y a sujet d'appréhender que parmi tant pécheurs publics, il n'y ait bien de secrets apostats? ... Si dans les persécutions il n'y eut point de vertu que de généreux martyrs n'aient honorée par leurs combats et par leurs morts, il n'en est pas non plus que des lâches déserteurs aujourd'hui ne déshonorent par leur faiblesse et par leurs chutes... Pour en être bientôt convaincus, supposons pour un moment que ces mauvais chrétiens que vous connaissez, ne soient pas encore baptisés, et demandent à l'être, comme on le faisait autrefois au bruit d'une irruption imprévue de barbares... Témoins des prompts engagements de ces Néophytes, voudriez-vous être garans de la sincérité de leurs promesses? Répondriez-vous que ces jeunes personnes de l'un et l'autre sexe, qui ne s'étudient qu'à se tenter, à se séduire, sont dans la disposition, comme tant d'illustres vierges, de préférer la pudeur à la vie même? Est-il vraisemblable que ces compétiteurs des dignités et des biens ecclésiastiques, qu'ils regardent comme des supplémens de patrimoine et des ressources de fortune, aimeraient mieux mourir, comme tant de dignes lévites, que de prostituer à la cupidité et à la passion le revenu du sanctuaire et de l'autel? ... Croiriez-vous

aisément que ces amis de la discorde, et ces ennemis de la paix..., sont prêts, comme tant de héros charitables, à se sacrifier et à s'immoler pour le prochain?... Eh! quoi! leur diriez-vous avec justice, tous les jours, vous, un fol amour vous fait idolâtrer la créature.... vous, une frivole crainte vous fait trahir la vérité..., vous, un faux honneur vous fait persécuter vos frères..., et vous voulez que je croie..., que, sans avoir changé de conduite et de mœurs, vous allez de ce pas confesser la foi et professer la foi de Jésus-Christ devant les tyrans et au milieu des supplices? Il faut d'autres preuves que des paroles pour rendre sûrs de pareils changemens. Ainsi parleriez-vous sans doute. Cependant vous auriez alors pour gages de leurs dispositions présentes la grâce naissante du Sacrement; et, maintenant que cette grâce morte est ensevelie sous un amas d'habitudes criminelles, ai-je tort de tenir pour suspects leurs sentimens, et de craindre que la religion ne trouvât peu de martyrs parmi tant d'impénitens? Si Daniel n'avait eu de foi que ce qu'en ont ces froids adorateurs du Seigneur, qui ne sanctifient pas même comme il faut les jours consacrés à son service, aurait-il été jeté dans la fosse aux lions pour son assiduité aux heures de la prière? Si Éléazar n'avait pas eu plus de foi que n'en ont ces infracteurs ordinaires de l'abstinence et du

jeûne, aurait-il expiré sous les coups pour ne vouloir pas feindre seulement de manger des viandes défendues? Si les Machabées et ces sept autres frères dont parle leur histoire, n'avaient eu que la foi de ces indignes enfans de l'Église, qui respectent si peu ses ordonnances et ses ministres, auraient-ils souffert la mort et les tourmens pour le maintien des lois et le soutien du gouvernement du peuple de Dieu? Enfin, si une infinité de chrétiens n'avaient été fidèles que comme le commun des fidèles de nos jours, aurait-on dit d'eux qu'ils savaient bien mieux mourir que disputer pour la foi? *Mori sciunt; disputare nesciunt.* (Pacian. Barcin. Episc.) Bien nous en prend de n'être plus aux siècles des Dioclétiens et des Nérons.... On peut dire aujourd'hui que la religion n'est plus qu'une école de pure spéculation..., parce que n'ayant plus cette foi inébranlable et à l'épreuve de tout, on ne croit que ce que l'on veut et comme l'on veut bien croire : seconde raison bien forte d'appréhender la perte de la foi dans ceux qui ont perdu les bonnes mœurs.

3°. Il y a enfin lieu de craindre que ces chrétiens de nom ne croient non-seulement que ce qu'il leur plaît et comme il leur plaît, mais même que par ce qu'il leur plaît ; dernière disposition incompatible avec une foi surnaturelle dans son principe, c'est-à-dire, uniquement

fondée sur l'autorité divine. Tout autre motif ne peut produire qu'une créance humaine, insuffisante au christianisme, et inutile au salut. Or, ce qui me fait douter que ce soit-là le motif de la foi de la plupart des chrétiens de nos jours, c'est que je remarque qu'ils n'ont ni docilité pour croire, ni fermeté dans ce qu'ils croient des vérités morales et pratiques, qu'autant qu'elles s'accordent avec leurs inclinations et leurs penchans, quoiqu'elles soient toutes également appuyées sur l'infailibilité de votre parole, ô mon Dieu! Car d'où vient, par exemple, que cet ecclésiastique fait profession d'une morale étroite et sévère contre ceux qui prêtent à intérêt et qui font valoir leur argent, tandis qu'il donne, reçoit, ou exige même des présens et des pensions. En fait de bénéfices, est-ce que dans les principes de la foi la simonie n'est pas du moins autant à craindre que l'usure? Mais c'est que des deux, l'un est à sa bienséance, et que l'autre n'y est pas... Mais voici un exemple que je tire de l'expérience la plus commune : chargez un de ces prétendus chrétiens de ménager la réconciliation de deux ennemis, chrétiens prétendus aussi comme lui, vous serez charmés de la solidité des maximes de foi qu'il oppose à la subtilité des sophismes que la passion suggère..., sujets de mécontentemens réciproques., outrage sanglant d'un côté plus

que de l'autre..., tout se trouve bientôt réfuté invinciblement, et réduit à peu de chose ou à rien. Il prend en main la balance de la justice chrétienne, il demande s'il est jamais question entre chrétiens d'examiner qui a raison ou qui a tort, combien de fois l'on doit pardonner, et pourquoi on ne pourrait pas s'en tenir à n'avoir que de l'indifférence? ... Et il soutient qu'il s'agit de faire grâce, ainsi que nous voulons que Dieu nous pardonne. Belle morale! qu'il prêche aux autres, qu'il paraît croire alors, qu'il croit même, si vous voulez, en effet, parce qu'il n'a nul intérêt d'en douter encore. Mais attendez..., que de médiateur il devienne offensé..., vous aurez beau vous servir de ses propres armes..., les vérités qui le touchaient ne sont plus les mêmes à ses yeux; la nouvelle passion qui l'agite les lui rend à son gré toutes différentes de ce qu'elles lui avaient paru..., semblable à ces verres artificiels qui agrandissent ou diminuent, comme l'on veut, les objets, ou les représentent diversement colorés... Tant il est vrai, je n'ose cependant décider, je n'ai garde de prononcer, je dis simplement, tant il est vrai qu'il y a sujet de craindre que la plupart de ces chrétiens suspects dont parle saint Paul, qui confessent la foi de bouche, mais qui la reuient par leur conduite, ne soient de ces infidèles cachés qui ne croient que ce qui leur plaît, comme il leur plaît, parce qu'il

leur plaît, et qui par conséquent livrés uniquement à leurs opinions, n'ont pas la foi, si ce n'est celle des hérétiques. Mais pourquoi ne pas décider, me direz-vous? ... Ah! chrétiens, l'Église elle-même s'en abstient..., elle vous laisse à juger vous-mêmes si la foi est aussi générale parmi vous, que la profession en est commune; si le chrétien sans œuvres et sans mœurs demeure toujours sans erreurs et sans doutes: *Vosmet-ipsos tentate, si estis in fide.* (2 Cor. 13, 5.) Commencez donc à vous faire rendre compte sur les différens articles de votre foi, et principalement de la foi-pratique... Me voilà, je le sens, en un mauvais état devant Dieu... je vis sur certain point en vrai païen, et plus mal encore que les païens. Ai-je donc perdu ma religion et ma foi? Cette religion qui m'a été si chère tant que j'ai bien vécu, cette foi divine, dont j'étais si convaincu par sentiment et par expérience, que je jurais qu'avant de me l'arracher, on m'arracherait plutôt la vie..., je tiens encore ce même langage, ai-je toujours la même conviction? Parlez, mon cœur, répondez, mon esprit, j'entreprends, je fais ce que j'aurais honte que l'on vît. Je médite et je pense ce que je serais au désespoir que l'on sût. Que dit la foi? Dieu sait et Dieu voit tout. Le croyez-vous?... Est-ce là votre dogme? Ce l'était autrefois, pourquoi ne l'est-il plus? L'Évangile est-il changé,

ou bien ai-je changé moi-même? Est-ce opinion nouvelle, ou un nouveau doute? Serais-je donc tombé sans m'en apercevoir, ô mon Dieu! du christianisme dans l'apostasie? Quel abîme! quelle chute! Les infidèles de naissance, les hérétiques d'éducation, les démons mêmes qui croient, dit saint Jacques, et qui tremblent, ne sont pas à beaucoup près dans un état aussi condamnable et aussi criminel... Que si votre conscience vous rend ce témoignage que votre créance est pure et votre foi sans tache, bénissez-en Dieu, chrétiens auditeurs; mais ne vous en glorifiez pas davantage, car alors au moins êtes-vous sûrs que cette foi ne servira qu'à vous attirer un jugement plus rigoureux et une condamnation plus sévère. Funeste assurance! Seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

C'est un terrible oracle sorti de la bouche de Dieu même, que le don de sa parole, qui, selon saint Paul, n'est autre que le don de la foi: *Fides per verbum Dei*: ne retournez pas à lui vide et sans effet: *Verbum meum non revertetur ad me vacuum...*, que la grâce qui nous fait croire, n'est pas un don indifférent pour les hommes qui la reçoivent; mais qu'elle sert infailliblement ou à leur sanctification, ou bien à leur réprobation éternelle... La foi s'élèvera donc en effet contre les

mauvais chrétiens, et doit un jour les accuser, 1°. de folie, en ce qu'ils n'auront pas suivi ce qu'ils auront cru; 2°. d'infidélité, en ce qu'ils n'auront point gardé ce qu'ils auront promis; 3°. d'hypocrisie, en ce qu'ils n'auront pas été ce qu'ils auront paru. Or! mes frères, qu'attendre de ces trois accusations sans réplique, qu'un jugement sans miséricorde?

1°. Accusation de folie, en ce qu'ils n'auront pas suivi ce qu'ils auront cru; je parle de cette folie qui n'offense pas: pardonnez-moi ce terme, chers auditeurs. Je n'aurais garde de m'en servir, si saint Chrysostôme ne s'en était servi avant moi, en appelant la contradiction de la créance et des mœurs des chrétiens de son temps une extravagance volontaire et une coupable manie: *Voluntaria insaniam...* Quel excès de folie, de croire que la vie n'est qu'un passage, la terre un exil, le monde une scène qui éblouit et qui trompe..., et cependant de s'y attacher, dirai-je avec passion, ou plutôt avec fureur, jusqu'à leur sacrifier tout, honneur, repos, santé, conscience, âme, salut, éternité? Quel prodige d'égaremens, de reconnaître un Dieu infiniment grand sans l'honorer, infiniment juste sans le craindre, infiniment bon sans l'aimer! de joindre la vertu en spéculation au vice en pratique! Que diriez-vous d'un criminel qui, sous les yeux de son juge prêt à prononcer son arrêt,

lui ferait mille outrages? Que penseriez-vous d'un vil sujet qui, au service d'un puissant roi, empressé à lui faire du bien, négligerait les moyens de gagner ses bonnes grâces. Quel nom donneriez-vous à un fils qui sûr des bontés de son père, abuserait des faveurs qu'il en reçoit pour entretenir son libertinage? ne le mettriez-vous pas au rang des insensés et des fous? Voilà qui vous êtes, vous tous qui pensez bien, et qui vivez mal. Faites un moment avec moi, je vous prie, le parallèle de votre conduite et de votre foi : et voyez si l'une rapprochée de l'autre ne forme pas contre vous une évidente conviction de folie. Je crois, dites-vous, et je crois que Dieu est présent partout; qu'il éclaire chacune de mes actions; qu'il tient la foudre en main pour punir le coupable... , n'importe, péchons toujours..., sans inquiétude ni frayeur. Quelle conséquence! je crois que Dieu de toute éternité m'a aimé d'un amour de prédilection; qu'après m'avoir tiré du néant, il me conserve encore; qu'il m'a fait naître non-seulement dans la vraie religion, mais aussi dans l'Église véritable; que par là, avant même que je puisse le connaître, il m'a mis en possession du corps, du sang, des mérites de son fils. De si tendres souvenirs devraient bien confondre mon ingratitude et me porter à la reconnaissance. Mais non, outrageons ce prodigue bienfaiteur;

perçons le sein de ce Père des miséricordes; crucifions de nouveau ce roi de gloire. Si son amour nous importune, éloignons-en la pensée. Si sa grâce nous sollicite, résistons à ses inspirations. Si notre conscience nous trouble, étouffons-en les remords pour pécher en assurance. Quelle conclusion! Je crois qu'il y a pour moi un paradis ou un enfer..., je vis dans le péché : je puis mourir à toute heure. La pénitence seule peut me sauver, et il ne tient qu'à moi d'y avoir recours. De si pressans intérêts exigent bien qu'on y pense. Cependant point de réflexion. Fermons les yeux au ciel. Jetons-nous tête baissée dans l'abîme. Trésor de récompense!..., couronne d'immortalité! cédez à un moment de plaisir..., et vous flammes dévorantes..., prenez la place d'un saint repentir. Quel raisonnement ou plutôt quel délire! Et ne me dites pas que ce sont là de fausses suppositions; que je fais raisonner le pécheur comme il me plaît afin de le confondre, et que s'il avait les vérités de la foi bien présentes, il ne serait pas assez fou pour les contredire de sang froid : mais qu'il n'y pense pas, et qu'ainsi il est moins coupable de folie que de négligence. Pitoyable ressource! comme si la négligence dans une affaire aussi intéressante que le salut, n'était pas le comble de la folie... Mais j'ai des preuves convaincantes, que lors même que les vérités de la re-

ligion sont les plus présentes à son esprit, le pécheur ne laisse pas d'en tirer des conclusions contradictoires en pratique. N'avez-vous jamais vu un de ces heureux du siècle... , conduire au tombeau un autre favori de la fortune. Peut-il ne pas faire de sérieux retours sur lui-même? J'ai déjà tant d'années accomplies; elles ont passé les bornes marquées à la plupart de ceux à qui je survis: et j'assiste aujourd'hui à la pompe funèbre d'un de mes contemporains et de mes amis. Quelle part ai-je à ce spectacle, et quel est ici mon personnage?... Si ces restes de vie que je traîne, me disent que je suis encore au monde, ce mort..., me crie que j'en dois bientôt sortir..., il faut me préparer à paraître devant Dieu. Ainsi raisonne-t-il en idée, et qu'en conclut-il en pratique!.. Le défunt dans sa fosse, il oublie qu'il est sur le bord de la sienne, et au sortir du convoi il va peut-être signer encore quelque contrat usuraire; ou s'il a part à l'héritage, disputer à l'Église ou aux pauvres quelques legs pieux du mort. Autre exemple encore plus commun. Voyez un de ces jeunes libertins étendu sur un lit de douleur..., on lui administre les sacrements, écoutez-le demander aux assistants pardon de ses scandales... tous fondent en larmes...; mais quelles sont les suites?... Hélas! à peine est-il hors de péril, qu'il reprend les mêmes habitudes..., tel après qu'avant sa

maladie. Vous-mêmes, chrétiens auditeurs, vous entendez ici des principes certains touchant la foi. Rien ne vous en distrait. Vous en convenez, je le vois bien. Je suppose même..., que vous accordez aux vérités de la chaire ce que vous ne refusez pas aux représentations du théâtre, du moins quelque impression passagère; mais en êtes-vous assez touchés pour en venir d'abord à l'exécution? pour aller au sortir du sermon réparer cette réputation flétrie, restituer ce bien mal acquis, embrasser cet ennemi déclaré, rompre ce maudit commerce? Fasse le ciel que vous me démentiez aujourd'hui! mais hélas! l'expérience nous a trop instruits du peu de fruit de nos prédications, pour oser espérer de celle-ci un succès différent des autres..., après être convenus de l'obligation de penser et d'agir en bons fidèles, vous recommencerez, comme de coutume, à faire mal, si vous ne faites encore pis. Ce n'est donc point faute de conviction, ni manque même d'attention, que vous réalisez ce paradoxe si déraisonnable, qu'en matière de religion, et de religion même véritable, on peut vivre autrement que l'on ne croit: puisque malgré les vues sûres et les impressions saintes que la loi vous donne pour travailler à votre salut, vous courez toujours en aveugles à votre perte. Quoi donc! et quel est le principe de cette damnable fureur, si ce

n'est celui que reconnaissent , hélas ! trop tard les réprouvés dans l'enfer. Car voici ce qui rend l'enfer des chrétiens plus enfer que celui des autres. Insensés que nous sommes ! s'écrient-ils... , que nous a servi d'avoir eu la foi sans en avoir fait les œuvres?... C'est donc uniquement pour en être accusés devant Dieu , et payer par d'inutiles regrets notre criminelle folie : *Nos insensati !* Première accusation.

2°. Accusation d'infidélité que la foi produira contre tous les chrétiens prévaricateurs, en ce qu'ils n'auront point gardé ce qu'ils auront promis... Justice , Seigneur, s'écriera-t-elle, justice contre ces chrétiens baptisés qui m'ont en toute occasion sacrifiée aux suggestions du malin esprit, auxquelles ils avaient solennellement renoncé dans leur baptême , pour suivre uniquement mes leçons. Justice contre ces fidèles confirmés , qui n'ont pas eu honte de me déshonorer, pour plaire au monde, dont ils avaient juré dans leur confirmation de mépriser les mépris et les outrages mêmes, plutôt que de rougir jamais de leur religion. Justice contre ces catholiques profanateurs de la divine Eucharistie.., qu'ils ont outragée en abusant d'un corps nourri tant de fois du corps adorable d'un Dieu. Justice contre ces époux séparés et ces épouses désunies qui m'ont trahie par leur mésintelligence , en rompant une union sainte qu'ils

avaient contractée dans mon sein comme la fidèle image de l'union indissoluble de Jésus-Christ et de son Église. Justice contre ces indignes ecclésiastiques , qui ont scandaleusement mésusé d'un bien que je leur avais confié comme le patrimoine des pauvres. Justice enfin contre tous ces parjures élèves de mes soins, qui ne m'ont payée que d'ingratitude ; qui m'ont défigurée aux yeux de l'univers... J'étais dans l'esprit et le cœur de ces pécheurs, comme un flambeau divin, dont ils tâchaient... , d'éteindre ou d'obscurcir la lumière et la flamme... Arbitre souverain de leur sort , témoin de leurs engagements, et juge de leur conduite, vengez-moi, vengez ma liberté, mon intérêt et ma gloire : ou plutôt vengez-vous vous-même, Seigneur, c'est de vous-même qu'ils m'ont reçue. Vengez votre fils : c'est son sang qui m'a produite. Vengez votre esprit : c'est sa source qui m'a fait naître ; et ne souffrez pas qu'impunément ils aient enseveli dans l'horreur de leurs désordres la première des vertus chrétiennes. A des cris si justes, pécheurs, qu'opposerez-vous?... Vos plaintes ordinaires sur la sévérité des lois que vous imposait la foi. Mais, vous répondra-t-elle, qu'exigé-je de vous que vous n'exigiez de vos semblables?... Fallait-il, pour vous satisfaire, donner libre carrière à tous vos mauvais penchans?... Demandez-vous la grâce de les accom-

plir, ces lois, dont un peu de courage vous eût rendu le joug léger?... Vous aimiez vos faiblesses..., vous vous plaignez..., quelle iniquité! tant d'honnêtes païens et de mauvais chrétiens se sont-ils plaints de même des lois autant ou plus sévères encore qu'ils ont reçues du monde ou du démon?... Écoutez, faux fidèles, écoutez ces infidèles oracles étaler leur succès, et apprenez des hommages qu'on a rendus à leurs trompeuses paroles, les hommages que vous deviez à la véritable foi. Moi, dira un Pythagore, je portai dans l'Italie grand nombre de jeunes gens à renoncer à leurs plaisirs..., et des personnes de tout âge, de tout sexe à aimer le silence..., la méditation, la retraite. Cependant l'espérance de l'immortalité que je leur donnais, par la transmigration de leurs âmes, n'était, à proprement parler, qu'une succession de morts. Moi, dira un Hégésias, je parlai si bien dans la Grèce sur les dégoûts du monde, sur les amertumes de la vie, sur les misères du temps, que l'on en vit plusieurs courir d'eux-mêmes au tombeau et avancer leur trépas. Cependant je n'avais pour récompense ni de paradis à leur promettre, ni de Dieu mort pour leur salut à leur proposer pour exemple..., et moi, dira le démon, j'ai pris l'homme par lui-même, je l'ai fait esclave de ses sens..., et cependant pour de véritables maux je ne lui ai jamais offert que des biens appa-

rens. Ah! chrétiens, toutes ces comparaisons, hélas! trop sensibles d'école à école, de disciples à disciples, ne vous feront-elles pas rougir de votre indocilité à la foi, et convenir de l'injustice que vous lui faisiez, en vous plaignant de la sévérité de ses lois?... du moins cessez de vous rassurer... *Ira Dei super omnem injustitiam hominum, qui veritatem Dei in injustitiâ detinent.* (Rom. 1, 18.) Seconde accusation.

3°. Accusation surtout d'hypocrisie portée par la foi contre ces demi-chrétiens, qui n'auront pas été ce qu'ils auront paru, et qui, par les preuves même les plus éclatantes qu'ils auront données de leur religion, n'auront fait que mériter le rang que le Sauveur du monde donnera à tout méchant serviteur, celui des hypocrites: *Partem que ejus ponet cum hypocritis.* (Matth. 24, 51.) Rien en effet de plus essentiel au fidèle que la vérité... Cependant que voit-on autre chose aujourd'hui que déguisement dans les mœurs..., que des fantômes de chrétiens, comme parle un saint père..., qu'une révolution du mal au bien, et du bien au mal; qu'une vicissitude de courts amendemens, et de continuelles rechutes; en un mot, qu'un tissu d'hypocrisies?... Hypocrisie dans les prières qu'on offre à Dieu, où le cœur a peu de part, et que l'esprit n'accompagne pas. Hypocrisie dans les paroles..., que les sentimens et

la vérité démentent à toute heure. Hypocrisie dans les œuvres que l'on fait, soit de justice, soit de charité, qui, loin de se soutenir toujours, s'entre-détruisent souvent. Hypocrisie dans les sacremens que l'on reçoit, surtout celui de la pénitence, sans satisfaire d'abord à qui l'on doit, ni comme il faut. Hypocrisie dans les mœurs, dont on ne songe qu'à sauver les dehors et à garder les bienséances. Hypocrisie enfin dans la mort même : belle ordinairement aux yeux des hommes, mais rarement précieuse devant Dieu ; parce qu'elle se réduit à une confession précipitée, à une communion contrainte, à une extrême-onction remise exprès aux derniers soupirs. Où aboutissent, je vous prie, toutes ces impostures si familières aux chrétiens du temps ? à un jugement plus sévère, dit le Sauveur, et à de plus rigoureux châtimens : *Hi accipient damnationem majorem.* (Luc, 20, 47.) Voilà donc tout ce que produit cette foi morte dont se glorifient tant de mauvais chrétiens qui la déshonorent par leur vie. C'est de les rendre certains qu'ils n'en seront que plus punis, plus tourmentés, plus malheureux dans l'autre monde... Funeste assurance!... , désolante pensée ! de savoir et d'être obligé de me dire.., que cette foi gratuite.., qui devrait faire à jamais ma gloire et mon bonheur, ne servira qu'à me rendre le principal objet de la haine de mon Dieu

durant l'éternité tout entière, pour n'avoir point fait les œuvres qu'elle commande... Cen'était pas là votre dessein, divin auteur et redoutable vengeur de la foi : ce n'était pas votre dessein, en nous la donnant, de nous damner et de nous perdre. Vous vouliez, sans doute en nous mettant au rang de vos disciples, nous mettre au nombre de vos élus ; et si vous nous avertissez tant de fois dans votre Évangile, que vous demanderez plus à qui aura plus reçu : que vous nous punirez de nos péchés à proportion de nos lumières ; que les domestiques et les enfans de la foi auront à votre tribunal, pour accusateurs et pour juges, les étrangers et les infidèles : ce n'est que pour nous engager par une crainte salutaire à faire un bon usage de ce don si précieux ; à le conserver et à l'accroître même par une continuelle ferveur, à le faire valoir par une exacte conformité de nos sentimens, de nos paroles et de nos mœurs, et à nous rendre par là dignes de vos récompenses éternelles, etc. (Le père de Segaud, Avent, pag. 319, 394. Voyez aussi le traité du père Rapin, sur la foi des derniers siècles, imprimé à Paris, chez Cramoisy, en 1679; les deux volumes du père Crasset, sur la foi victorieuse ; les sermons des PP. Bourdaloue, Cheminai et du Fay, sur le même sujet ; les deux prônes de Ballet, sur la foi spéculative et sur la foi pratique, tom. 2 ; un

livre anonyme, intitulé : La nécessité de la foi en Jésus-Christ pour être sauvé, imprimé au commencement de ce siècle, et un autre livre intitulé : Fondement inébranlable de la doctrine, etc.)

FRANÇOIS D'ASSISE.

PANÉGYRIQUE ABRÉGÉ.

Hic positus est in signum, cui contradicetur. (*Luc*, ch. 2.)

Celui-là doit être exposé comme un signe, auquel on contredira.

Ce sont les paroles du saint vieillard Siméon, lorsque, tenant entre ses bras le saint et divin enfant envoyé pour être la lumière des nations, et la gloire du peuple d'Israël, il annonça dans un esprit prophétique les contradictions qu'il devait recevoir ; et qu'enveloppant, selon la coutume des anciens prophètes, la synagogue avec l'Église, les Juifs charnels avec les mauvais chrétiens, il prévint l'opposition criminelle qui devait se trouver entre leur vie, et ce signe adorable de Jésus-Christ crucifié, qui devrait être notre unique modèle. Ce grand objet, où paraît dans tout son éclat l'opposition de l'Évangile et du monde, se présente à tous les chrétiens... Mais comme nos yeux éblouis par les rayons insoutenables du soleil, se plaisent à le considérer dans le cristal d'une onde pure, où il se

peint avec toutes ses beautés adoucies et accommodées à la faiblesse de nos regards ; ainsi la vie admirable d'un Dieu fait chair, dont notre lâcheté nous fait voir l'imitation au-dessus de nos forces, s'y montre plus proportionnée dans ceux qui en ont été comme des images réfléchies, et où l'éclat éblouissant d'un modèle divin, a été, pour ainsi dire, tempéré par l'infirmité humaine, où il s'est représenté.

Tel est le grand saint dont nous faisons aujourd'hui l'éloge. Au seul nom de François, tout l'Évangile en abrégé se vient offrir à nos yeux, dans sa personne, dans sa vie et dans sa règle ; pauvreté évangélique, détachement parfait, esprit de mortification et de souffrance, amour des abjections et des opprobres, sainte folie de la croix : en un mot, les caractères les plus éclatans du tableau de Jésus-Christ donné en spectacle à tous les hommes, et mis, pour ainsi dire, dans un jour favorable, pour attirer les regards du monde chrétien, se retrace dans nos esprits... Mais pendant que notre saint est l'objet d'une vénération publique, il est le signe d'une contradiction générale. Ainsi je me propose de vous représenter ce grand saint comme un signe de contradiction combattu par le monde : première partie ; et comme un signe de réprobation qui condamne le monde : seconde partie.

Jésus-Christ qui a créé d'une seule parole le ciel et la terre avec tous leurs riches ornemens, voulut naître, vivre et mourir pauvre. Or, parmi les imitateurs de ce Dieu humilié, qui s'est fait pauvre pour nous enrichir, en fut-il jamais un plus parfait que le glorieux saint François. La Providence qui voulait lui donner les rapports les plus éclatans avec Jésus-Christ pauvre, permit que ce fidèle serviteur vînt au monde dans une étable, et qu'une crèche fût le berceau de François, aussi bien que celui du Sauveur; comme pour donner un pressentiment au monde, que cet enfant qui naissait dans l'extrême misère, devait être ce pauvre par excellence, puisqu'il en portait les caractères : *Franciscus pauper*. C'est le beau nom que l'Église lui donne : cependant il naquit dans une condition, où l'amour des richesses est ordinairement plus fort que dans les autres, et qui, étant fondée sur le commerce des biens périssables, n'est que trop souvent infectée de la cupidité et de l'avarice. Mais François combattit l'esprit dangereux, et les mauvais exemples de son état et de son éducation, par une conduite et par des inclinations toutes contraires; il se hâta de se dépouiller dans une condition, où tant d'autres sacrifient toutes les lois de la religion, à l'impatience de s'enrichir. Vous savez, chrétiens,

qu'ayant été conduit devant son évêque par son père offensé de ses aumônes excessives, pour le faire renoncer à sa succession, il ne balança point à lui abandonner même jusqu'au vêtement qu'il tenait de lui; il fit voir, en se dépouillant, que la pauvreté de Jésus-Christ devait être désormais tout son partage; et, témoignant la joie qu'il avait dans son cœur, il s'écria : Ah ! c'est maintenant que je pourrai dire avec plus de justice que jamais : mon Père, qui êtes aux cieux, c'est en vous que j'ai mis toute ma confiance !

Saint Augustin, en expliquant ces paroles du prophète : *Tibi derelictus est pauper* (ps. 10, 14), dit qu'il aurait peine à trouver un pauvre qui n'espérât qu'en Dieu. Mais saint François a fait voir au monde ce que saint Augustin cherchait; il a été ce pauvre évangélique, qui mit en Dieu tout son trésor et toutes ses espérances : après avoir trouvé cette pierre précieuse du royaume de Dieu, il vendit tout pour l'acheter. (*Matth.* 13, 45 et 46.) Son dépouillement fut si entier et si parfait, qu'il fallut que son évêque lui donnât un habit par aumône. Il se trouva plus riche en cet état, qu'avec toutes les espérances de sa maison, parce qu'il approchait davantage de la nudité de Jésus-Christ sur la croix; il prononça avec joie ces belles paroles qu'il avait toujours dans la bouche : *Deus meus, et omnia*; mon Dieu, et mon tout.

Le premier homme reçut dans sa création, avec la grâce originelle, toutes les richesses qui en sont la suite, et tomba par sa désobéissance dans l'abîme de la pauvreté et de la misère.

Cependant dans cet état déplorable, il joint ce qu'il y a de plus odieux et ce qu'il y a de plus ridicule; la pauvreté et l'orgueil. C'est un pauvre orgueilleux qui fait encore le riche dans sa misère; il fait des voiles honteux de sa nudité la ressource superbe de sa vanité; il change la dépouille des bêtes dans celle de la mer et de la terre; pour se couvrir, il met, pour ainsi parler, un fard éclatant sur le limon dont il est pétri, pour se cacher ce qu'il est à lui-même; et pour fasciner les yeux des autres, il ramasse les débris de la royauté, perdue par son péché, et sous la pompe des riches vêtemens dont il brille, ce ver de terre, le seul des animaux qui sorte nu du sein de sa mère, ose faire encore le Dieu, affecter cette ressemblance criminelle avec son Créateur, dont le démon lui inspira le désir, et changer en vérité cette parole pleine d'insulte, que Dieu lui dit : *Ecce Adam sicut unus ex nobis.* (Gen. 3, 5. 22.)

Mais, si l'homme criminel fait servir les vêtemens à entretenir l'orgueil qu'ils doivent confondre, l'homme sanctifié par la grâce les prend comme le triste appareil d'un coupable condamné à la mort; il couvre

ce ver de terre, ce vil enfant de la corruption et de la pourriture, ce corps mortel qui sort nu du sein de sa mère, il le couvre dans un esprit d'humiliation, pour se défendre des injures de l'air, et pour satisfaire à la bienséance; il considère les arbres couverts de feuillages ou revêtus d'écorce, les fleurs des champs, et l'herbe des prairies richement parées, et presque tous les animaux vêtus par les soins de la nature; il pense que son Créateur ne peut pas l'avoir formé si supérieur et si inférieur tout ensemble à ses autres ouvrages, et que la nudité honteuse de son corps ne peut être que la peine du crime qui lui a fait perdre le vêtement précieux de son âme : dans ces réflexions il satisfait à cette humiliante nécessité de se vêtir, comme à celle de manger et de boire; et pendant que les enfans et les filles du siècle se parent des riches vêtemens du luxe, les parfaits chrétiens en prennent qui sont des marques publiques de pénitence.

C'est pour cela que la cendre et le cilice, un sac et une corde sont toute la richesse de François. Ce n'est pas la pauvreté en elle-même qui est méritoire, c'est le motif qui la cause; il y a des riches qui, au milieu de l'abondance, sont pauvres d'esprit, et détachés de cœur : il y a des pauvres qui, dans l'indigence, soupirent avec ardeur pour les richesses, et sont riches d'affection; mais il n'est

rien de plus rare que de trouver des riches et des pauvres qui aiment la pauvreté, qui l'embrassent lorsqu'ils en sont exempts, ou qui s'y plaisent quand ils s'y trouvent. Rien de plus rare que de trouver des chrétiens assez détachés pour ne rien attendre que de celui qui nourrit les oiseaux, et qui vêtit les fleurs et les arbres; c'est ce que l'Église a vu et admiré dans le glorieux saint François; et on peut bien lui appliquer ces paroles que saint Chrysostôme a dites de Jésus-Christ : *In præsepio nascitur, pauperibus stipatur, nudus in cruce moritur*. Quelques sages païens se sont dépouillés volontairement de leurs richesses, et se vantaient de porter avec eux tout ce qu'ils possédaient; mais l'affectation d'une singularité superbe, était le motif de leur dépouillement, et ils devenaient plus orgueilleux, en devenant plus pauvres. François ne fut pas un pauvre de ce caractère; ce ne fut pas un sectateur de Diogène, mais un disciple de Jésus-Christ. Son cœur fut encore plus vide de l'amour des richesses, que sa personne n'en fut dépouillée. Jamais avare ne désira les biens de la terre avec tant d'ardeur, que saint François désira la pauvreté. Le sage l'a dit, et une expérience continue le vérifie : (*Prov. 14, 20.*) Le pauvre sera odieux même à ses proches. Mais le plus beau trait de ce pauvre évangélique, dont nous faisons l'éloge, c'est d'avoir aimé la

pauvreté dans lui-même, et dans les autres; de là vient qu'il ne conversait ordinairement qu'avec les pauvres; il regardait la pauvreté comme une chose précieuse qui, ayant été consacrée dans la personne de Jésus-Christ, devait être en vénération à tous ses disciples; dans les transports de son amour pour cette vertu si rebutante aux yeux des hommes, il l'appelait sa chère compagne.

Mais, comme la pauvreté d'esprit ne peut être véritable, si elle n'est jointe avec l'humilité du cœur, saint François ne put pratiquer l'une de ces deux vertus avec tant de perfection, sans acquérir l'autre qui en est la compagne inséparable : il devint aussi humble que pauvre, et ce sont les deux beaux noms que l'Église lui donne : *Franciscus pauper et humilis*; ce fut sa profonde humilité qui causa son extrême pauvreté; comme il savait que la pauvreté attirait nécessairement après elle le mépris et l'abjection, il regarda le dépouillement de tous ses biens, comme une voie qui pouvait le conduire aux abaissemens et aux abjections : dès qu'on le vit dans cet équipage si méprisable, et qui paraissait si ridicule aux yeux du monde, il en fut bientôt méprisé, raillé et insulté; car la prudence du siècle qui n'est que folie devant Dieu, traite d'insensés les vrais sages de l'Évangile : *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam.* (*Sap. 5, 4.*)

Souvenez-vous, mes frères, de ce qui arriva aux apôtres dans Éphèse, où le peuple, voyant qu'ils voulaient abolir le culte superstitieux qu'ils rendaient à cette fameuse idole, adorée dans leur ville sous le nom de Diane, s'écria à haute voix : *Magna Diana Ephesiorum* (Act. ch. 19.) : la grande Diane des Éphésiens ; et en même temps ils s'armèrent de pierres pour accabler les ennemis de leur superstition. François attaque la grande divinité du monde, il renverse par sa pauvreté volontaire l'idole des richesses, adorée dans tous les états ; il n'en faut pas davantage pour lui susciter une foule d'outrages et de persécutions différentes ; on le fait passer pour un fou ; on le charge d'affronts dans les places publiques ; on couvre ses disciples de plaies et d'injures : il fallait que le monde eût déclaré une guerre bien générale à cet illustre pauvre, puisqu'il entreprit de le rendre méprisable, même au souverain pontife ; l'austérité de son habit et la pauvreté de son extérieur rebutèrent le vicaire de Jésus-Christ ; et s'il n'eût vu dans un songe miraculeux l'Église penchant vers sa chute, soutenue par saint François, il l'aurait renvoyé avec honte ; mais ce grand saint s'estimait heureux comme les apôtres (Act. 5, 4.), lorsqu'il était trouvé digne de souffrir des opprobres pour l'amour de la pauvreté. Il voulut se rassasier d'abjections comme Jésus-Christ : *Saturabi-*

tur opprobriis (Thren. 3, 30.) ; car n'est-ce pas cette faim et cette soif des humiliations, qui lui fit prendre plaisir à se donner souvent en spectacle de risée aux yeux des hommes, quand il voulut qu'un de ses religieux le traînât par les rues, la corde au cou, comme un criminel et un scélérat, qu'il le foulât aux pieds, et qu'il le traitât avec autant d'indignité que les Juifs avaient traité le Sauveur du monde ? C'est ici, chrétiens, qu'éclate principalement cette opposition de l'esprit de saint François, avec l'esprit du siècle : le monde hait la pauvreté pour ne pas tomber dans le mépris qui en est inséparable : on veut être honoré et respecté ; et pour cela on s'efforce d'être riche, ou du moins de le paraître ; car le principal soin d'une infinité de personnes, c'est de s'étudier à ne laisser voir en elles aucune marque d'indigence, et de couvrir les besoins réels et effectifs qu'elles souffrent par des dehors de luxe, ce qui est proprement cette pauvreté superbe, odieuse, dit le sage, à Dieu et aux hommes. (*Eccl. 25, 3, 4.*) Mais saint François aima surtout la pauvreté par un esprit d'humilité ; il voulut être pauvre pour être méprisable ; jamais la figure du siècle dans tout son éclat, n'a séduit et charmé ses aveugles adorateurs, et ne leur a inspiré une si forte passion pour la grandeur, que les tristes et rebutans dehors de la pauvreté eurent de force sur l'es-

prit de saint François, pour lui faire aimer les humiliations et les mépris; ce fut ce précieux héritage de la pauvreté et de l'abjection qu'il laissa à ses enfans, croyant ne leur pouvoir procurer un plus grand bien, que de les obliger à n'en posséder aucun.

N'attendez pas, Messieurs, que j'entreprenne l'éloge de cet ordre si célèbre dans l'Église, en faisant celui de son illustre patriarche; que je loue ce fruit de bénédiction que l'Église a porté dans ces derniers siècles: cette famille sainte qui, avec celle du grand Dominique, a rompu l'effort des torrens débordés avec fureur contre l'édifice fondé sur la pierre, qui multipliée dans l'Orient et dans l'Occident, a vérifié à la lettre cette prédiction de la stérile devenue féconde (*Isaïe, 54, v. 1.*), et qui se voit heureusement environnée des fruits sortis de son sein, comme des rejetons d'olive, rassemblés autour de sa table; vous la connaissez cette table merveilleuse, cette multiplication des pains, continuellement renouvelée entre les mains de Jésus-Christ, en faveur des troupes nombreuses qui le suivent sous la conduite de François, sans autre fonds que celui de la providence; la pauvreté du père est toute la richesse des enfans; les disciples n'ont reçu de leur saint fondateur, que le vêtement de la pénitence, que cet habit précieux qui fait toute leur gloire: les lambeaux

sacrés de la robe de Jésus-Christ sont leurs plus précieux ornemens: combien de fois cette robe, où les marques de la pauvreté sont toujours empreintes, a-t-elle été relevée par la pourpre des souverains pontifes, des cardinaux et des prélats, tirés de ce grand ordre! Combien de saints religieux qui, par cet habit pauvre et méprisable, ont acheté le vêtement immortel, blanchi dans lesang de l'agneau, et portent dans le ciel les marques de son triomphe, après avoir porté avec saint François les caractères de sa croix et de ses souffrances? Ici, mes frères, vous vous rappelez sans doute ce témoignage éclatant de l'amour de saint François pour Jésus-Christ, et de Jésus-Christ pour saint François? Vous pensez, dis-je, à ces stigmates sacrés, qu'un Séraphin imprima sur les pieds, sur les mains, et sur le côté de ce saint homme. Après avoir cherché inutilement par les barbares la gloire d'imiter le crucifiement de Jésus-Christ, par un douloureux martyre; après s'être enseveli dans un désert pour y méditer en liberté la passion du Sauveur, lorsque son esprit et son cœur étaient tout pénétrés des impressions et des sentimens de ce mystère, Jésus-Christ voulut que le corps même de François en portât les marques dans des cicatrices semblables à celles qui sont demeurées empreintes sur le corps de ce Dieu crucifié. C'était dans cet état que saint

François était véritablement un objet d'admiration, et un signe de contradiction pour le monde ennemi de la croix de Jésus-Christ. O que n'ai-je l'éloquence du grand Bonaventure ! ce digne enfant de son glorieux père, ce riche trésor de charité et de doctrine, dont François a enrichi l'Église, ce Séraphin incarné, dont le feu divin, qui embrasa son cœur, éclaira l'esprit des plus vives lumières, et qui a mérité ce glorieux surnom par lequel il est distingué avec tant d'éclat dans la religion ! Que n'ai-je, dis-je, l'éloquence toute divine de ce grand saint qui fut le témoin oculaire et irréprochable de ce grand miracle de l'amour de Dieu envers François, et de François pour Dieu, et qui nous a retracé avec les plus vives couleurs cette image de Jésus-Christ crucifié, non gravée sur l'airain, ni sur le bronze, mais sur la chair propre de cette glorieuse victime, qui, comme une cire fondue et liquéfiée au feu de l'amour sacré, reçut tous les traits de ce cachet ineffaçable, dont le Sauveur du monde a scellé le testament de sa vie et de sa mort. Ainsi le grand saint François, 1°. signe de contradiction, combattu par le monde ; et, 2°. signe de réprobation, qui condamnera le monde.

SECONDE PARTIE.

François condamnera le monde pour avoir négligé trois de-

voirs indispensables de la pauvreté évangélique, qui est le caractère essentiel du chrétien, et attaché au renoncement que nous faisons dans le baptême, au monde et à ses pompes. La pauvreté évangélique, nécessaire à tous les chrétiens, demande que nous soyons pauvres d'esprit dans les richesses, ou détachés des richesses dans la pauvreté, que nous honorions l'image de Jésus-Christ, dans la personne du pauvre, et que nous soulagions, autant qu'il nous est possible, la pauvreté dans ceux qui la souffrent : or, comme saint François a rempli ces trois devoirs de la pauvreté évangélique aussi parfaitement que les gens du siècle sont négligens à s'en acquitter ; ce grand saint jugera sévèrement les riches du monde ; et Jésus-Christ, qui leur a proposé l'exemple de ce pauvre parfait, pour leur conversion dans cette vie, s'en servira dans l'autre pour justifier leur réprobation. Parmi les récompenses que le Sauveur du monde attache aux différentes béatitudes, il attribue le royaume des cieux à la pauvreté d'esprit : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum caelorum.* (Matth. 5, 3.) En effet le ciel doit être le partage de ceux qui ont renoncé à la terre ; et il est juste que ceux qui sont pauvres dans cette vie des biens temporels, soient riches dans l'autre des biens éternels, mais il faut que leur pauvreté soit

dans l'esprit et dans le cœur ; car un cœur plein du monde n'est pas digne d'être rempli de Dieu. Il faut se faire un autre Évangile et une autre religion ou convenir qu'une pauvreté effective, soufferte avec résignation, ou un détachement de cœur dans l'abondance et dans les richesses, sont absolument nécessaires pour remplir le devoir de chrétien. Ce détachement du cœur est la circoncision spirituelle, ordonnée dans la loi de grâce, aussi expressément que la circoncision corporelle l'était dans la loi de Moïse ; et presque tous les grands du monde sont attachés aux richesses dont ils sont les esclaves. Jésus-Christ, qui les a frappés de sa malédiction dans l'Évangile, les condamnera au jour du jugement, et leur opposera l'exemple de saint François pour les confondre.

Riches du monde, filles du siècle, que le vain appareil des richesses suit partout, qui faites de ces alcoves superbes où vous êtes plongées dans le luxe et dans la mollesse, comme des retranchemens inaccessibles aux plaintes et à la misère du pauvre, qui transportez toute la pompe de vos maisons dans ces palais mouvans, qui traînent avec tant de faste les idoles du monde ; présentez-vous en esprit devant le tribunal du Dieu vivant ; figurez-vous le fils de l'homme descendant sur les nuées, accompagné de puissance

et de majesté, précédé du signe de sa croix, et jetant de ses yeux ces éclairs redoutables de la foudre, dont les impies seront frappés ; considérez François à ses côtés, vêtu d'un sac et d'une corde, et vous toutes brillantes d'or et de pierreries ; confrontez-vous avec ce signe qui justifiera votre réprobation ; entendez sortir de la bouche de votre juge ces étonnantes paroles : *Ite, maledicti.* (Matth. 25, 41.) Malheureux que vous êtes ! l'exemple d'un Dieu né dans une crèche, et mort sur une croix, était trop héroïque et trop divin : je l'avais proportionné à votre faiblesse et à votre lâcheté, en vous le proposant dans un homme de même nature que vous : je vous l'avais montré dans des troupes de vierges qui ont préféré la bure de François à tout l'éclat qui vous environne : des filles délicates et faibles comme vous, nées avec les avantages de la beauté et de la noblesse comme vous, qui, victimes de la pauvreté et de la mortification, ont porté l'innocence de leur baptême dans le cloître, pour y pleurer les péchés du monde ; et vous pécheresses infortunées, dont la vie n'est peut-être qu'une continuité de crimes, depuis que vous avez commencé de respirer l'air empoisonné du siècle, qui après avoir violé les lois de la pudeur et de la modestie dès vos premières années, avez encore infecté le monde

par la contagion de vos scandales, et qui avez couvert avec tant de luxe cette chair d'Adam, coupable, ce limon souillé de crimes que vous deviez faire gémir sous le cilice et sous la cendre; cachez-vous, allez être la proie des flammes vengeresses, souffrez le supplice des feux criminels dont vous avez été les étincelles : *Maledicti...., discedite à me.* (Matth. 25, 41.) Mais n'affaiblissons pas l'idée de ce jour redoutable par la faiblesse de nos expressions. François, innocent, vêtu d'un sac et d'une corde au jugement dernier; et vous pécheurs et pécheresses avec toutes les parures du monde, faudra-t-il d'autre arrêt pour vous condamner, d'autre signe pour séparer les boucs d'avec les agneaux? Oui, mes frères, Dieu permettra, pour vous confondre, que tout cet appareil du luxe, qui vous accompagne partout, que vous portez jusqu'au pied des autels et des tribunaux de la pénitence, et qui vous suit peut-être jusque dans ce temple, où vous êtes venus entendre l'éloge d'un pauvre de Jésus-Christ, avec toute la malédiction des richesses; Dieu permettra qu'il paraisse dans ce grand jour, teint du sang des veuves et des pupilles, pour être confronté avec la pauvreté de sa crèche, et l'indigence de François.

Le prophète nomme bienheureux celui qui a le don d'intelligence sur l'indigent et le

pauvre : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* (Ps. 40, 1.) Bienheureux celui qui, au travers de ces dehors rebutans de la pauvreté et de l'indigence, découvre les grands mystères de la religion et de la Providence; qui, dans l'inégale dispensation des biens temporels, dont les faibles se scandalisent, voit la conduite admirable de Dieu, pour tirer dans l'ordre politique et chrétien des biens, des maux, la subordination des états dans l'un, et la sanctification du pauvre et du riche dans l'autre. Mais où sont ces hommes spirituels, qui, comme dit saint Paul, jugent des profonds desseins de Dieu, cachés sous l'apparence des choses humaines. (1 Cor. 2, 15.) Où sont les hommes véritablement intérieurs, qui ne se laissant pas éblouir à l'éclat des richesses, ni rebuter par les vils dehors de la pauvreté, honorent, dit saint Grégoire, l'image de Dieu, gravée dans l'homme raisonnable, et les caractères de sa divinité imprimée dans l'homme chrétien? Mais où sont ceux qui s'élevant au-dessus des sens, honorent la pauvreté dans un esprit de foi, comme ayant été consacrée dans la personne de Jésus-Christ, et regardant avec une sainte horreur les richesses si souvent frappées de sa malédiction dans l'Évangile?

Au contraire, comme l'on voit l'honneur du monde attaché aux richesses, c'est autant

par orgueil et par vanité qu'on les recherche, que par avarice. Combien y en a-t-il qui se rendent pauvres pour se faire la réputation d'être riches, par les dépenses excessives du train, de la table et du luxe, où ils s'engagent? Tel souffrirait patiemment la peine de l'intelligence, qui ne peut soutenir le reproche de la pauvreté. On a une attention ridicule sur le prochain, pour juger de son bien par sa dépense; on s'attribue un droit de préférence sur l'un et sur l'autre par le seul titre d'un logement plus cher, d'un domestique plus nombreux, d'un habit plus riche; l'on va jusqu'à l'extravagance de vouloir passer pour riche en mourant, lorsque la mort ne nous laissera rien; on veut avoir l'honneur d'avoir beaucoup acquis; l'on se figure une honte dans la pauvreté et l'insensibilité du tombeau, d'avoir laissé une famille mal établie; et l'avarice se mêlant avec l'orgueil, fait que l'on vit en pauvre au milieu des richesses, pour avoir le vain et frivole honneur de mourir riche.

On a pris soin d'instruire la postérité dans l'histoire des hommes célèbres par leurs talens, du plus ou du moins de bien qu'ils ont laissé, tant il est vrai que la passion des richesses aveugle ceux qui en sont esclaves, puisque l'éclat du mérite, le prix de la vertu, la noblesse du sang sont en quelque sorte obscurcis par la honte de la pauvreté. A

ce portrait du siècle, qui reconnaît l'esprit de l'Évangile parmi les chrétiens élevés dans l'école de l'étable et de la croix? Ah! la philosophie païenne a fait plus de pauvres parmi ses disciples, que la morale de Jésus-Christ parmi ses sectateurs. Nous admirons ces pauvres illustres de l'ancienne Rome, dont Dieu récompensa les vertus morales par l'empire du monde, dont l'austère vertu fut si ennemie des richesses dans la naissance de leur république, et qui préféraient les vases de terre de leur toit de chaume, à tout l'or des nations qu'ils avaient conquises; et nous ne rougissons pas de rendre ou de refuser l'honneur à des chrétiens, selon qu'ils paraissent plus ou moins riches. Que le pauvre honore le riche qui le fait subsister, cela est excusable; ce riche, dont il reçoit le bien que la Providence lui donne, est en quelque sorte son Dieu sur la terre. Mais d'honorer les hommes par des richesses, souvent le prix de l'innocence, cela est ridicule; et rien ne découvre davantage combien est vaine cette fumée de l'estime du monde, qu'on met à si haut prix.

Je le dirai hardiment devant ses autels; nous nous sommes quelquefois indignés en secret contre ces discours assez ordinaires dans le monde, que l'on tient aux ministres du Seigneur, qui travaillent à sa vigne, et auxquels on souhaite souvent le

salaire de ceux qui reçoivent leur récompense dès ce monde. On pardonne ces souhaits d'une bénédiction dans la graisse de la terre aux enfans d'Ésaü, qui l'ont reçue pour partage avec leur père réprouvé. (*Gen.* 27, 37.) Mais on ne les peut souffrir à la postérité de Jacob, à qui la rosée du ciel et une bénédiction toute spirituelle est réservée. (*Matth.* 8, 22.) On laisse aux morts à ensevelir leurs morts, et aux gens du siècle le langage du monde. On ne s'étonne pas d'entendre parler de récompenses, de grandeur et de fortune, des courtisans intéressés, qui encensent cette aveugle divinité presque aussi visiblement que dans les siècles idolâtres, où elle avait ses autels et ses temples; mais des personnes quelquefois consacrées à Dieu par une profession de la pauvreté religieuse, qui ont tout abandonné pour ces récompenses invisibles que la foi promet aux pauvres d'esprit, qui ont pénétré tout le sens de ce beau nom, que saint Hilaire donne aux prédicateurs de l'Évangile : *Satores æternitatis*; des hommes qui sèment pour l'éternité, qui n'attendent leur moisson et leur récolte que dans l'autre vie, qui doivent mettre tout leur cœur où est leur trésor; (*Matth.* 6, 21.) des hommes, dis-je, de ce caractère, qui n'espèrent rien pour eux que le ciel, peuvent-ils désirer une récompense moins digne aux compagnons de leurs

travaux évangéliques? Ne craignent-ils point de jeter dans leur cœur les étincelles de la cupidité et les amorces de l'ambition, dont ils ne sont que trop susceptibles? Ne savent-ils pas que tous les trésors du monde ne sauraient payer dignement un verre d'eau donné à un pauvre au nom de Jésus-Christ. (*Joan.* 18, 36.) Qu'un roi, dont le royaume n'est pas de ce monde, ne récompense pas ses serviteurs sur la terre? Ah! le grand saint que nous louons dans cette chaire, enrichi de vertus et de mérites, qui joignait à la pureté d'un ange la charité et le zèle d'un apôtre, fut saisi d'une sainte frayeur à la vue de l'éminente dignité du sacerdoce; et content de la révéler dans les autres, la refusa pour lui-même: et l'on invite sans scrupule des ministres qui gémissent sous les plus médiocres poids, à charger leurs épaules des fardeaux redoutables aux anges. L'on déplore le sort d'un prêtre de Jésus-Christ, qui, réconciliateur continuel des hommes avec Dieu, sustente sa vie obscure et cachée par la rétribution du sacrifice de l'agneau sans tache, et ne vit de l'autel que pour y lever tous les jours ses mains pures vers le Ciel: qui ne pouvant se nourrir, comme les prêtres de l'ancienne loi, de la chair des victimes, a besoin de la charité des fidèles pour leur dispenser la victime spirituelle et invisible qu'il immole.

Et l'on envie le sort d'un bénéficié engraisé dans une oisiveté coupable, un ministre du Seigneur inutile, qui assemble un trésor de colère sur sa tête, en y accumulant le patrimoine de Jésus-Christ, qui fournit à peine aux dépenses excessives de son luxe, avec des revenus immenses suffisans pour entretenir un grand nombre de ses frères vénérables dans l'indigence, qui repaît les yeux du monde par le vain spectacle d'un train superbe, ou le scandalise par une dissipation sacrilège.

Voilà, chrétiens, jusqu'où le démon des richesses, que l'on peut appeler le démon du midi, qui fuit les ténèbres, et se produit au grand jour du monde; voilà, dis-je, jusqu'où il a porté cette opposition de l'esprit du monde avec l'esprit de l'Évangile; voilà, dis-je, ce qui nous doit faire regarder le grand saint François comme un signe de contradiction au monde, puisque ceux-là mêmes qui font profession de la pauvreté qu'il a aimée, honorée et consacrée en sa personne, en méprisent quelquefois les moindres marques dans leurs frères. On va souvent jusqu'à insinuer des préventions désavantageuses par le défaut des récompenses, dont on cherche les causes; à envelopper de noires médisances sous des plaintes artificieuses, et à imputer au crime cet oubli du monde, qu'évite rarement la vertu modeste et timide. Car

l'esprit de la pauvreté et du détachement évangélique peut-il faire mouvoir tous ces ressorts qui portent jusqu'au canal des grâces les paroles qui l'ouvrent? Peut-il s'appliquer à percer tous ces nuages que la brigue et la cabale élèvent pour dérober aux yeux perçans du prince l'éclat de la vertu qu'il cherche à reconnaître? Qui ne sait que le mérite dénué des appuis étrangers, fait souvent parler la voix de la calomnie qui le dégrade, plus haut que celle de l'estime qui l'élève, et que le bruit d'une réputation légitime est souvent étouffé par les cris de l'envie qui aboie sans cesse autour du trône. L'ambition, l'avarice, la cupidité surmontent ces obstacles qui arrêtent la modestie, la modération et le détachement. Quelle est donc l'injustice des hommes des richesses, comme le prophète les nomme : *Viri divitiarum* (Ps. 75, 6.); de ces hommes qui sont possédés du démon de l'or et de l'argent, plutôt qu'ils ne le possèdent! Quelle est, dis-je, leur injustice, lorsqu'ils déshonorent ceux qui ont le bonheur de succéder à la pauvreté des apôtres de Jésus-Christ, en succédant à leur ministère! Heureux, si à l'exemple de saint François, ils ont l'esprit de la pauvreté qu'ils prêchent!

Non-seulement ce grand saint honora la pauvreté de Jésus-Christ, mais il la rendit honorable et respectable dans sa per-

sonne et dans celle de ses enfans. Il voulut qu'il y eût dans l'Église un ordre de pauvres évangéliques, pour rendre jusqu'à la fin des siècles la pauvreté si méprisée dans le monde, vénérable dans la religion. Il voulut arracher des hommages forcés aux gens du monde pour cette vertu qui lui fut si chère, et les obliger à révéler au moins les pauvres volontaires, qui le deviennent par vocation et par choix, lorsqu'ils ont tant de mépris pour ceux qui le sont de condition et d'état. Il voulut que les marques de la pauvreté fussent jointes à la rigueur de la mortification, dans le sac pénitent qu'il a laissé pour habit à ses religieux. Mais s'il prit tant de soin d'honorer la pauvreté, il n'eut pas moins d'application à la soulager : de là vient que sa charité pour les pauvres condamnera l'insensibilité du monde pour les membres souffrans de Jésus-Christ. Les entrailles de François étaient toujours ouvertes sur le pauvre; et, quand il ne pouvait lui accorder des secours effectifs, il lui donnait au moins sa compassion et ses plaintes. Il chancela néanmoins une fois dans la voie du Seigneur, comme le prophète, mais ce fut pour s'y affermir davantage; lorsqu'ayant refusé un pauvre qui le priait au nom de Jésus-Christ, touché d'un prompt repentir, il répara son refus par une aumône abondante, et fit vœu sur l'heure de donner toujours à

ceux qui employeraient ce nom vénérable et sacré, pour appuyer leurs demandes. Avec quel zèle et quelle exactitude satisfit-il à l'obligation qu'il s'était imposée? Que ne m'est-il permis d'exposer à vos yeux les misérables, dont il revêtit la nudité; les mendiants dont il secourut l'indigence; les altérés, dont il étancha la soif; les affamés, dont il soulagea la faim? Nous lisons aux actes des apôtres, que les premiers chrétiens affligés par la perte d'une veuve vertueuse que la mort leur avait ravie, priaient saint Pierre de la ressusciter, et que pour l'exhorter à leur faire cette grâce, les uns lui montraient les vêtemens qu'elle leur avait donnés, les autres les robes qu'elle leur avait tissées de ses propres mains. C'était là un bel éloge funèbre. Que ne puis-je en substituer un semblable à la place de celui que je vous fais de notre grand saint? Vous paraîtrez au grand jour de la révélation, fruits innombrables de sa charité pour les pauvres. Combien de fois exerça-t-il sa miséricorde en faisant des miracles, à l'exemple de saint Pierre (*Act. 3, 3 et 6.*), qui, voyant à la grande porte du temple un boiteux qui lui demandait la charité, lui adressa ces paroles : je n'ai ni or ni argent à vous donner, mais je vous dis au nom de Jésus-Christ, levez-vous et marchez. Aussitôt le boiteux paralytique, connu de tout Jérusalem, se lève et

suit cet apôtre, en louant et en bénissant Dieu à la vue de tout le peuple, qui fut frappé d'étonnement à l'aspect de ce prodige. C'était en effet une aumône bien extraordinaire, que de donner des jambes et le libre usage de tous les membres, au lieu d'une pièce de monnaie que ce paralytique demandait. Mais combien de traits approchans pourrais-je rapporter à la gloire de saint François? Combien de fois employa-t-il la puissance de Dieu pour servir à sa charité? Combien de fois, en multipliant l'huile de la veuve de Sarepta, rendit-il la santé à son enfant malade? Il joignait ordinairement l'aumône spirituelle à la temporelle; il remédiait aux besoins de l'âme en soulageant ceux du corps, et bien plus riche des biens de la grâce, que des biens de la terre, il était toujours prêt à dispenser les uns, et à prier le Seigneur de donner les autres. Ses aumônes n'étaient pas des épanchemens naturels d'un cœur tendre et miséricordieux; elles étaient relevées par les motifs les plus sublimes de la religion. Il se souvenait que Jésus-Christ dit (*Matth. 10, 42.*), que celui qui donnera un verre d'eau froide en son nom, aura la vie éternelle pour récompense. Il regardait Jésus-Christ caché dans la personne du pauvre; il était cet heureux intelligent sur le mendiant et sur le pauvre, dont parle le prophète : *Beatus qui intelligit super egenum et*

pauperem. (Ps. 40, 1.) Il découvrait au travers de ces lambeaux déchirés, et de cet extérieur méprisable, le Dieu de majesté qui, se dépouillant des richesses de sa gloire, s'est fait pauvre pour nous rendre riches. Il avait toujours présentes à l'esprit ces paroles du Sauveur : « Le bien que vous faites à ce pauvre, ce n'est pas à lui, c'est à moi-même que vous le faites (*Matth. 25, 40.*) J'ai eu soif, vous m'avez donné à boire; j'ai eu faim, vous m'avez donné à manger; j'ai été nu, vous m'avez vêtu; j'ai été dans les prisons et dans les hôpitaux, et vous m'avez visité. (*Id. v. 35 et seq.*) » Hé ! Seigneur, nous ne pouvons vous restituer dans la splendeur de votre gloire les biens dont vous nous comblez; notre amour pour vous souffre dans l'impuissance de ne vous rien offrir qui vous enrichisse; mais nous avons les pauvres que vous nous avez laissés en votre place; c'est en eux que nous pouvons vous rendre dons pour dons, biens pour biens, secours pour secours, consolations pour consolations. Hé ! qu'y a-t-il de plus semblable à Jésus-Christ nu, humilié, souffrant et méprisé, qu'un pauvre, sur lequel tous ces caractères du Sauveur du monde paraissent si visibles? Un pauvre est, comme Jésus-Christ, un ver de terre, l'abjection du peuple, et l'opprobre des hommes. Faire du bien à un pauvre, c'est en faire à Jésus-Christ dans sa plus natu-

relle représentation. Nous en-vions les offices charitables que Marthe, Magdeleine et les saintes femmes de Jérusalem rendirent à la personne sacrée du Sauveur pendant les jours de sa vie mortelle : ah ! nous pouvons lui rendre ces mêmes offices charitables avec bien plus de mérite dans la personne des pauvres. Cette douce majesté répandue sur son visage, le bruit de ses vertus et de ses miracles, les charmes tout puissans de sa parole, l'idée sensible de sa présence, lui attiraient des hommages, que la seule envie des Juifs fut capable de lui refuser ; mais nous ne le voyons dans le pauvre qu'avec les yeux de la foi ; nous ne le découvrons qu'au travers des dehors rebutans des misères, et des infirmités humaines ; c'est Jésus-Christ véritablement chargé de nos langueurs, et accablé du fardeau de sa croix, que nous soulageons ; et la charité que nous exerçons à son égard est d'autant plus méritoire, qu'elle est épurée de tous les motifs humains et terrestres. C'était avec ces réflexions que saint François faisait l'aumône ; c'est ainsi qu'il attira du Ciel cette abondance de grâces qui l'élevèrent à ce haut degré de sainteté, si ré-vérée dans l'Église ; car il n'est point d'action dans le christianisme d'un plus grand mérite que l'aumône, quand elle est faite dans un esprit de religion, parce qu'elle est appuyée sur la foi, soutenue par l'espérance,

inspirée par la charité, et que ces trois vertus principales, dont elle est le fruit, lui communiquent toute leur excellence.

Cependant cette action d'une si grande vertu, cette aumône qui éteint l'iniquité, comme l'eau éteint le feu, dit l'Écriture (*Eccl. 3.*), cette aumône qui, selon la parole expresse de Jésus-Christ, peut suppléer à tout le reste (*Luc, 11, 41.*), qui est appelée par le Saint-Esprit du nom de justice par excellence, comme renfermant en quelque sorte tout le prix des bonnes œuvres, en faveur de laquelle on réunit les plus grands éloges dans les livres sacrés, et presque le seul genre de pénitence qui convienne aux riches, et qu'ils soient en état de faire parmi l'abondance, les douceurs et les commodités de la vie ; enfin cette aumône que la religion, la raison, l'équité, la nature, l'humanité demandent, est si négligée des chrétiens.

Ah ! pendant que le riche étale sa pompe avec orgueil, le pauvre est déchiré par la douleur : *Dum superbit peccator, incenditur pauper* (Ps. 9, 22.) ; il prononce en secret contre le riche des imprécations que Dieu entend, dit le sage. (*Job. 34, 28.*) Ce sont ses murmures, ses gémissemens et ses larmes qui attirent la vengeance de Dieu, dit saint Chrysostôme, sur ces maisons opulentes, toujours fermées et inaccessibles aux pauvres : toutes ces dépouilles brillantes de l'iniquité, tous ces

meubles éclatans teints du sang du pauvre, sont réservés pour le feu : *Vestimentum mistum sanguine erit in combustionem.* Écoutez, riches impitoyables, et tremblez aux imprécations terribles que le prophète fait contre vous : que ses jours soient en petit nombre, et qu'un autre prenne sa place : *Fiant dies ejus pauci, et episcopatum ejus accipiet alter.* (Ps. 108, 8.) Que ses enfans demeurent orphelins, et que son épouse soit veuve : *Fiant filii ejus orphani, et uxor ejus vidua.* (Id. 9.) Que sa postérité soit errante, et réduite à la mendicité, et qu'elle soit chassée de la maison paternelle : *Nutantes transferantur filii ejus et mendicent, et ejiciantur de habitationibus suis.* (Id. 10.) Que l'usurier dévore sa substance, et que l'étranger lui enlève le fruit de ses travaux : *Scrutetur fenerator substantiam ejus, et eripiant alieni labores ejus.* (Id. 11.) Que ses enfans meurent au berceau, et que son nom ne passe pas une génération : *Fiant nati ejus in interitum, et in generatione unâ deleatur nomen ejus.* (Id. 13.) Et pourquoi cette foule de malédictions ? *Quia non recordatus est facere misericordiam* (Id. 16.) ; parce qu'il a oublié de faire les œuvres de miséricorde. C'est cet oubli criminel que Jésus-Christ reprochera aux riches sans charité le jour de ses jugemens, lorsqu'il condamnera le monde réprouvé sur l'opposition de ses maximes avec

celles de l'Évangile, et qu'il le confondra par l'exemple du grand saint François. Puisse-t-il être notre intercesseur, au lieu d'être notre juge : puissions-nous imiter sur la terre son esprit de pauvreté, pour participer aux richesses de sa gloire dans la vie éternelle ! (L'abbé du Jarry, t. 2. de ses panégyriques.)

SAINT FRANÇOIS DE PAUL.

PANÉGYRIQUE ABRÉGÉ.

Qui humiliatus fuerit, erit in gloriâ.

Celui qui aura été humilié, se verra dans la gloire. (Job. 22.)

Il n'y a rien de si connu, rien de si inconnu que Dieu, disait un ancien père de l'Église. Renserré dans son essence, il se manifeste par ses œuvres. Je ne vous connais pas, mon Dieu, et je ne saurais vous méconnaître. Rien ne me peut dire ce que vous êtes, et tout me prêche que vous êtes mon Dieu. Il en est de même des saints, qui sont les ouvrages de sa miséricorde et de sa puissance. Il semble qu'il veuille se réserver à lui seul toute la connaissance de leur sainteté pour en avoir toute la gloire. Il les appelle à la solitude et à la retraite pour les rendre comme invisibles au reste du monde. Il produit secrètement dans leurs cœurs les plus nobles opérations de sa grâce ; et la première vertu qu'il

leur inspire c'est celle qui doit cacher toutes les autres. Mais lorsqu'il veut être glorifié en ses saints selon les décrets éternels de sa providence, il laisse couler sur eux quelques rayons de sa gloire. Ils sont élevés par sa grâce au-dessus des forces de la nature. Ils étonnent toute la grandeur et toute la sagesse du siècle; cet amas de vertu que leur humilité tenait secrète perce l'obscurité qui les cachait aux yeux des hommes, et le voile même qui couvrait ce trésor céleste devient aussi brillant et aussi précieux que le trésor même. Voilà quelle a été la conduite de Dieu à l'égard du saint dont nous révérons aujourd'hui la mémoire. Cet homme caché dans son désert, enveloppé dans sa vertu et comme anéanti en lui-même, devint un des plus nobles instrumens dont Dieu se soit servi dans son Église pour faire éclater sa puissance. Cet homme qui s'était mis au-dessous du reste des hommes, devint le maître des rois et des puissances de la terre. Cet homme qui conserva jusqu'à une extrême vieillesse l'innocence et l'heureuse simplicité des enfans, apprit la sagesse aux prudens et aux politiques du siècle. 1°. Grand dans son humilité; 2°. grand dans son élévation. Ce seront les deux parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

On peut dire que l'humilité est proprement la vertu des

saints, parce qu'étant plus couvaincus de leur faiblesse, plus éclairés des lumières de Dieu, plus persuadés de sa grandeur, plus touchés de ses bienfaits, et plus soumis à ses volontés, ils lui rendent aussi plus d'honneur, et se détachent plus d'eux-mêmes. De là viennent ces conséquences que les Pères de l'Église ont si souvent tirées, que plus on approche de Dieu, plus on est humble; que le fondement de l'humilité est la connaissance de soi-même, et que la mesure de la connaissance de soi-même, c'est la connaissance de Dieu; qu'on avance d'autant plus dans la justice et dans la charité, qu'on se perfectionne dans l'humilité chrétienne, et qu'on n'est saint qu'à proportion qu'on est humble.

C'est sur ce fondement que j'établis les preuves de la sainteté de François de Paule. Son esprit, son cœur, ses actions, son nom, son ordre, tout respire l'humilité; c'est par elle qu'il a vécu; c'est pour elle qu'il était né. La providence de Dieu qui veille sur ses élus et qui pose lui même le fondement de leurs vertus, permit que celui-ci naquît d'une mère humiliée par une longue stérilité, et qu'il fût obtenu par les vœux qu'elle fit au patriarche saint François, modèle d'une vie humiliée et anéantie, afin que, par les impressions qu'il recevrait de ces deux astres, pour ainsi dire, qui présidaient à sa naissance, il fût comme le fruit et l'ou-

vrage de l'humilité, lui qui devait un jour en donner de si grands exemples à toute l'Église.

Il se perfectionna d'autant plus dans cette vertu qu'il n'y trouva pas dans les commencemens de sa vie les obstacles qu'y mettent ordinairement les pères passionnés de la fortune de leurs enfans, et les mères ambitieuses. Vous le savez, Messieurs, à peine sont-ils nés, ces enfans, qu'on les accoutume à l'orgueil et à la mollesse. On les élève sans aucun principe-pratique de religion. Au lieu de maintenir en eux l'esprit de Dieu, on leur souhaite et on leur inspire l'esprit du monde : à peine viennent-ils de renoncer aux pompes du siècle qu'on les leur montre et qu'on leur enseigne à les aimer : ils ont promis de suivre l'Évangile, et on les assujettit à la coutume. Ainsi, la vanité se saisissant de ces âmes encore tendres, elles cessent d'être infidèles à mesure qu'elles deviennent raisonnables, et perdent l'innocence de leur baptême presque aussitôt qu'elles l'ont reçu. François fut formé dans une discipline plus chrétienne. La mère de ce nouveau Samuel le destina dès sa naissance à la piété : elle voulut que la maison de Dieu devînt la sienne. Dès qu'il fut capable de connaître la vertu elle l'envoya la pratiquer parmi de saints et humbles religieux, afin que l'humilité lui devînt comme naturelle. Elle se priva volon-

tairement de la consolation de voir un fils qu'elle avait désiré pour Dieu plus que pour elle, de peur que la contagion du siècle ne ternît en quelque façon la pureté de son innocence. Ce fut pour favoriser l'humilité naissante de cet enfant, que Dieu permit qu'il fût élevé, non pas dans la science qui enfle, mais dans la charité qui édifie. Les discordes civiles ayant jeté le trouble et la confusion dans toutes les parties de la Sicile; et les universités étant ou dissipées ou inaccessibles pour lui, Dieu lui servit lui-même de maître dans la retraite et dans le silence, et lui apprit cette science des saints qui fait les véritables humbles. Jamais disciple ne fut plus docile ni plus attentif. Il travaillait à purifier son cœur et non pas à polir son esprit; il employait à la prière ce temps qu'on donne à des études humaines : études, amusement sérieux d'un âge inutile, et fondement ordinaire de l'orgueil et de l'ambition de ceux qui s'y attachent; études qui ne servent souvent qu'à faire gémir une faible raison sous le poids des difficultés qui s'y rencontrent; études qui, n'étant rapportées ni à la gloire de Dieu, ni au service de l'Église, ne font que confondre la vérité par des subtilités recherchées, et nourrir dans l'esprit une vaine complaisance de soi-même,

Aussi ne se proposa-t-il pas pour exemple ceux qui s'étaient servis de leur savoir, comme

d'un moyen pour se faire une grande réputation ou pour se pousser dans le monde. Il ne voulut point voir la conséquence de se rendre habile en un temps où les lettres étant peu cultivées et les esprits communément grossiers, il était aisé de se distinguer, en un pays où la fortune se donne au mérite et où la seule réputation d'en avoir élève quelquefois aux premières dignités de l'Église. Il chercha des modèles d'humilité et non pas des modèles de grandeur et de gloire. Ce fut dans ce dessein qu'il se fit conduire à Assise et au Mont-Cassin, pour y révéler les fondateurs de deux des plus célèbres ordres de l'Église. C'est là que, marchant avec respect sur les vestiges de ces saints hommes, il recueillait les restes de leur esprit qu'il avait dessein de renouveler en lui-même. C'est là que, puisant dans les sources de la discipline monastique les règles de la ferveur et de la pénitence chrétienne, non-seulement il apprenait à devenir saint, mais encore à laisser un jour une nombreuse postérité de saints. C'est là que, prosterné sur les tombeaux de ces hommes qui s'étaient ensevelis vivans dans les solitudes, il se confirma dans le dessein de mourir entièrement au monde et de mener une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ, selon le langage de l'Apôtre.

Ce fut la résolution que prit François de Paule, quittant

le monde avant de l'avoir connu. Il s'avança dans la perfection sans empêchement et sans obstacle; il se retira dans les déserts de la Calabre pour se dérober aux yeux des hommes, et n'avoir d'autre témoin de ses bonnes œuvres, que celui qui en devait être la récompense. Il voulut avoir le mérite de la vertu sans en avoir la réputation, et crut que son bonheur était d'être aimé de Dieu, et sa sûreté d'être inconnu aux hommes. Il ne travailla plus qu'à pratiquer l'humilité, qu'à conseiller l'humilité, qu'à établir un ordre et une discipline d'humilité.

Quel fondement voulut-il donner à son institut si saint dans ses principes, si édifiant dans ses pratiques, si évangélique dans ses fins, sinon l'humilité? Comme les noms renferment l'essence des choses, et que les ordres sont l'ouvrage des mains de leurs fondateurs, les expressions de leurs vertus et le caractère de leur esprit, il voulut que le nom de ses disciples leur représentât leur principale obligation et sa principale vertu. Comme la vanité cherche les titres les plus éclatans pour se distinguer dans les familles, l'humilité lui fit imaginer le moindre de tous, pour faire la différence de la sienne. Il lui imposa la loi d'une abstinence perpétuelle pour l'entretenir dans la pénitence, compagnie inséparable de l'humilité évangélique.

Ce saint patriarche a voulu que ses enfans passent toute leur vie comme l'Église vous fait passer une des moindres portions de l'année. Il leur a proposé la charité comme l'âme de ce pieux institut. C'est pour cela qu'il reçut du Ciel ce glorieux étendard qui fut comme ses armes et son titre de noblesse, comme la marque des actions héroïques qu'il avait faites et qu'il devait faire, et comme une exhortation vivante à ses descendans du zèle et de l'amour qu'ils devaient avoir pour Dieu et pour son Église. Mais il a voulu que l'humilité fût la gardienne des autres vertus et la qualité essentielle de sa religion. Gédéon disait autrefois : Ma famille est la plus basse dans Manasse, et moi je suis le moindre dans la maison de mon père. (*Judic.* 6.) Notre saint tenait le même langage : mon ordre doit être le plus humble de tous les ordres de l'Église, et il faut que je sois le plus humble sujet de mon ordre.

En effet avec quelle joie servait-il dans les plus bas ministères de la religion, ceux dont il était le père et le maître par la supériorité de sa vertu autant que par la prééminence de sa charge ? Avec quel humble sentiment de lui-même refusa-t-il de recevoir les ordres sacrés que le souverain pontife voulut lui conférer par l'imposition de ses mains sacrées ? Qui est-ce qui méritait mieux d'entrer dans le sacer-

doce de Jésus-Christ, que celui qui, par sa vie et par ses mœurs, s'était rendu conforme à Jésus-Christ même ? Lui manquait-il quelque qualité nécessaire à ceux qui s'engagent au ministère des autels ? N'avait-il pas cette foi vive dont parle Jésus-Christ, capable de transporter les montagnes ? Ne brûlait-il pas du feu de cette charité puissante qui détache le cœur du monde, et de tout ce qui lui appartient, et qui fait qu'on n'aime que Dieu ou pour Dieu ? S'il faut être pauvres pour imiter ce souverain prêtre, qui se dépouille de tout dans l'Eucharistie, François n'avait que des racines pour vivre et un cilice pour se couvrir. S'il faut être pur d'esprit et de corps pour offrir cet agneau sans tache ; la solitude où il s'était retiré dès ses plus tendres années pouvait répondre de son intégrité et de son innocence.

Cependant cet homme si saint à qui Jésus-Christ, par la bouche de son vicaire, donnait des marques d'une vocation indubitable, se regarde comme indigne de cet excellent, mais redoutable ministère. Hé ! que peuvent penser ceux qui, étouffant tous les sentimens de la foi et de la piété chrétienne, usurpent le sacerdoce de Jésus-Christ sans qu'il les y appelle, et se chargent inconsidérément d'un fardeau qui les presse et qui les accable ? Que diront ceux qui se jettent dans l'Église sans avoir expié leurs péchés passés

par une pénitence sincère, et qui, après avoir mené une vie profane dans le monde, vont encore aux pieds des autels mener une vie sacrilège? Que diront ceux qui ne regardent la prêtrise que comme un passage aux dignités ecclésiastiques, et qui font servir d'instrument à leur ambition les mystères les plus saints de la religion, et le sacrifice de Jésus-Christ même? Qu'ils admirent l'humilité de François de Paule, et qu'ils gémissent de leur orgueil devant Dieu et devant les hommes.

Mais la vertu de ce saint ne fut jamais plus admirable que lorsqu'elle se trouva comme hors de son centre, et que la providence de Dieu le tira de l'obscurité de sa vie cachée pour le faire paraître dans la plus éclatante partie du monde, je veux dire dans les cours des princes. Quand je me le représente assis à côté du souverain pontife, qui reçoit ses conseils comme des oracles; quand je me figure le plus grand roi de la terre à ses pieds, implorant humblement son secours et l'honorant comme l'arbitre de sa vie ou de sa mort; quand je me représente non-seulement les peuples, mais encore les grands du monde accourant à l'envi pour avoir part à ses bénédictions et à ses prières: je dis en moi-même que cette tentation est délicate, et que c'est une grande et rare vertu qu'une humilité qui est honorée! Il n'est pas difficile de se contenir

dans les bornes d'une juste modération, et de se resserrer en soi-même quand on est réduit aux ténèbres d'une vie obscure. On résiste aisément à l'orgueil quand il n'est pas soutenu par une grande réputation ou fortifié par un grand mérite. On a quelque honte de se croire, quelque bonne opinion qu'on ait de soi, quand on est seul à s'estimer et à s'applaudir, et quand on n'a pour soi d'autre approbateur, ni d'autre flatteur que soi-même. Mais lorsqu'on se voit honoré et qu'on fait du bruit dans le monde, lorsqu'on s'attire la louange et l'admiration par des talens ou par des vertus extraordinaires; qu'il est dangereux qu'on ne soit de l'avis du public, qu'on ne vienne à se louer et à s'admirer un peu soi-même malgré toute sa modération, et qu'on ne mêle quelque grain de son propre encens à celui qu'on reçoit des autres! Notre saint évita ce péril, il se jugea par sa conscience et non pas par sa réputation, et n'oublia pas ce qu'il était devant Dieu, quelque glorieux qu'il fût devant les hommes.

En effet, y eut-il jamais vie plus pleine de merveilles que la sienne? Mais le plus grand miracle qu'ait fait ce grand homme, c'est de n'avoir pas été ébloui de la gloire que ses miracles lui avaient acquise. Il s'annéantissait lui-même tandis que tout l'univers lui applaudissait. Il avait plus de soin de cacher ses bonnes œuvres que nous n'en

avons de cacher les mauvaises. On eût dit qu'il avait honte de servir d'instrument indigne à la puissance de Dieu dans ses œuvres miraculeuses, tantôt les rejetant sur la vertu de quelques herbes qu'il cultivait lui-même exprès, tantôt donnant des cierges bénis pour faire tomber l'honneur de ces grands évènements sur les bénédictions de l'Église. Son humilité lui dérobaient ainsi toutes les vertus et toutes les lumières dont il était rempli. La grâce qui le faisait paraître grand aux yeux des autres, le cachait à lui-même ; et l'on a vu accomplir en sa personne le souhait des plus grands serviteurs de Dieu, de ne point pécher, et de se regarder comme pécheurs, et d'être saints sans s'apercevoir qu'ils le fussent. Mais cette humilité fut la cause de son élévation et de sa gloire. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est la conduite ordinaire de Dieu à l'égard des saints, de les élever à mesure qu'ils s'humilient. Or, Messieurs, cet ordre d'équité et de justice, cette compensation de grandeur et d'abaissement ne parut jamais mieux que dans la vie de l'humble, du pauvre, et toutefois du grand et de l'illustre François de Paule. Dieu le tira, pour ainsi dire, du néant de son humilité pour le revêtir de sa force et de sa sagesse, et pour en faire un de ces hommes singuliers dont il se plaît de donner de temps

en temps comme un spectacle à son Église, par les grandes vertus que sa grâce produit en eux, et par les œuvres merveilleuses que sa puissance fait par leur ministère, afin d'exciter la ferveur des gens de bien, par l'exemple vivant d'une piété extraordinaire, et de confirmer la foi des pécheurs par la vue des prodiges qui surpassent les forces de la nature. Examinez donc avec moi les grâces que Dieu fit par lui, et celles qu'il lui avait faites. Voyez combien il est descendu, en voyant où il est monté ; et jugez de la profondeur de son humilité par le degré d'honneur où Dieu l'élève.

Je n'ai d'abord qu'à parcourir tout cet univers, et à vous découvrir tout d'un coup toute la face de la nature. On eût dit que Dieu l'en avait fait le seigneur et le maître. Est-il besoin de confirmer la vérité ? Faut-il instruire, secourir ou édifier le prochain ? Tout cède à sa foi : sa charité n'a point de bornes, les élémens pour lui obéir, rompent leurs lois et perdent leurs qualités les plus naturelles. Les astres arrêtent leur cours, et détournent leurs malignes influences. Les vents étouffent leur souffle fatal, et s'apaisent. La mer brise ses flots écumeux, et se calme. La terre force les saisons, et devient fertile en tout temps. Des sources d'eau vive sortent des veines d'un rocher aride à la parole de ce Moïse. Le feu divise ses flammes et les amortit, quand cet ange du

Seigneur va descendre dans la fournaise. Le ciel s'ouvre ou se ferme, retient ou répand ses rosées à la prière de cet Élie. Les montagnes s'ébranlent, et ces masses sans soutien demeurent suspendues par la force de la foi de ce Thaumaturge. Les créatures les plus insensibles s'arrêtent ou se meuvent à la volonté d'un homme mortel; et toute la nature étonnée, attentive, obéissante, reconnaît en lui le pouvoir de son Créateur, et révere sa sainteté et son innocence.

Ne croyez pas, Messieurs, que je m'abandonne à ma propre imagination, que je prenne pour fondement de ce discours une tradition superstitieuse, et que je veuille rendre vos esprits attentifs par le magnifique récit de ces événemens admirables. Je parle sur des témoignages certains, sur la foi de l'Église même, et je veux mériter votre attention, plus par la vérité que par la grandeur de ce que je dis. Dieu est le maître de ses faveurs et de ses grâces; et pourquoi ne croyons-nous pas qu'il ait fait servir une partie de ses créatures à la gloire de celui qui ne s'en servait que pour se cacher, pour se confondre, et pour s'anéantir devant le Créateur qui les a faites?

Ce serait peu d'avoir eu cet empire sur les élémens, s'il ne l'avait exercé sur les hommes mêmes, par cette grâce de guérissons qui le rendait l'objet de la vénération et de la tendresse

des peuples. Il y a deux sortes de miracles, selon la remarque de saint Cyrille d'Alexandrie, ceux de la puissance et ceux de la charité. Les premiers n'étant faits que pour frapper ou pour convaincre l'esprit de ceux qui les voient, ne produisent ordinairement que l'admiration et la crainte : les seconds étant faits pour le soulagement et pour le secours des misérables, touchent le cœur, et joignent à la surprise et à l'étonnement, l'amour et la reconnaissance. Ceux-là effraient et rebutent pour ainsi dire; ceux-ci consolent et attirent. Jésus-Christ montre son pouvoir par cette pêche miraculeuse que son Évangile nous représente. (*Luc*, 5.) Le plus hardi de ses apôtres s'écrie : « Sortez, Seigneur, et ne demeurez plus avec un pécheur tel que je suis. » (*Matth.* 8.) Il chasse les démons; et tout un peuple alarmé de cette puissance qui pouvait les protéger, mais qui pouvait aussi les perdre, le prie de s'éloigner de la contrée. Il propose le plus grand de tous ses miracles, le sacrement de son corps et de son sang : ses disciples en sont surpris et l'abandonnent. Mais guérit-il des lépreux, des aveugles, des paralytiques (*Joan.* 6.) : une grande multitude de peuple le suit, voyant les miracles qu'il faisait sur les malades; pour nous apprendre, ajoute ce père, que la véritable gloire, parmi les hommes, consiste à être puissans et à être utiles, et qu'on

ne peut manquer d'en être honoré, quand on les tient par l'intérêt et par l'estime ; et quand on sait, après s'être rendu considérable par sa vertu, se rendre encore agréable par ses bienfaits.

Tel fut ce saint homme dans le cours de sa vie mortelle. On le vit dans son désert qui servait comme de refuge public à tous les malheureux, réparer dans les uns les accidens de la fortune, dans les autres les défaillances de la nature. On le vit traverser toute la Sicile, laissant partout des traces d'une charité bienfaisante. Là, il ranime un enfant mourant, et le rend aux vœux d'une mère éplorée. Ici, il remet la vigueur dans des corps usés, et consumés par des fièvres invétérées. Là il guérit des plaies où tout l'art s'étant épuisé, n'avait pu connaître autre chose, sinon qu'elles étaient incurables. Ici il fait refermer des sépulcres ouverts, et redonne la vie à ceux qu'on y porte. Tout cède à l'efficace de sa parole. Mais il ne s'arrête pas à la santé du corps, il travaille au salut de l'âme. Il détruit dans les mêmes sujets et les maladies qui les affligent, et les vices qui les corrompent. Partout où il porte sa charité, il inspire la pénitence, et guérit, par ses instructions salutaires, l'avarice, l'ambition, la colère, l'aveuglement, maladies aussi populaires et aussi dangereuses que toutes les infirmités corporelles. Passons à ces endroits éclatans

de sa vie, où la providence divine l'élevant au-dessus de toutes les grandeurs de la terre, sembla l'établir le protecteur ; et, si je l'ose dire, l'arbitre du salut des rois et des royaumes.

Rappelez en votre mémoire le danger que courut de son temps l'Italie, de tomber entre les mains de l'impie Mahomet, et de ses troupes infidèles. Ce prince, qui joignait à une grande puissance une ambition démesurée, et qui, par ses vices et par ses vertus, s'était rendu la terreur de la terre, après avoir conquis l'empire des Grecs, se proposa de ravager celui des Romains, et crut que pour détruire la religion de Jésus-Christ, il fallait l'aller étouffer jusque dans sa source. Quelque grande que fût l'entreprise, elle lui parut infailible, s'il pouvait la rendre secrète. Ainsi couvrant son dessein de la foi des traités et des apparences de paix, menaçant ses voisins pour endormir les plus éloignés, il ne doutait pas de la conquête de l'Italie, s'il pouvait se saisir de quelque place dans la Sicile. Que les jugemens de Dieu sont adorables, et qu'il sait bien quand il veut, par de faibles moyens, confondre l'orgueil et la fausse prudence des hommes !

François, cet homme caché dans les bois et dans les roches, sans aucune expérience dans les affaires, attentif à lui-même, et ne sachant ce qui se passe autour de lui, pénètre le secret de ce barbare politique, et dé-

couvre dans son désert ce qu'on projette dans l'Asie. « Je vous rends grâces, mon Père, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudens, et que vous les avez révélées aux petits, » disait Jésus-Christ. (*Matth.* 11.) Nous pouvons dire aujourd'hui de même en faveur de notre saint enflammé du zèle de la religion et de l'amour de la patrie. Il interrompt le cours de sa contemplation; il exhorte les princes à la défense, les évêques à la prière, les peuples à la pénitence; il redouble lui-même ses austérités, pour fléchir le courroux céleste. Mais soit que Dieu eût aveuglé ces princes et leurs conseils, pour faire voir qu'il est le maître des événemens : soit qu'il voulût punir les péchés des peuples, et les ramener à lui en les laissant aller jusqu'au penchant de leur ruine: soit qu'il eût dessein de relever la gloire de son serviteur par le peu de croyance même qu'on donnerait à ses paroles, il permit qu'on prît ses avis et ses prédictions pour des visions d'un hermite contemplatif, ou pour des remontrances importunes d'un sujet bizarre, jusqu'à ce que l'événement eût justifié la vérité de la prophétie, et que l'invasion subite des Turcs, par la prise d'une des meilleures places de la Sicile, eût jeté dans tout le monde chrétien l'étonnement et l'épouvante.

Quelle fut alors la face de cette malheureuse province ! ceux qui devaient répandre leur sang

pour les autels et pour la patrie, songeaient à la fuite et non pas à la défense. Les prêtres se préparaient à être immolés à Jésus-Christ, et à lui servir de victimes, peut-être en offrant son sacrifice. Les peuples désespérant d'échapper au glaive ou aux chaînes des infidèles, n'attendaient plus que la mort ou la servitude. On croyait déjà voir les temples changés en mosquées, le croissant arboré où la croix de Jésus-Christ était adorée, et la capitale du christianisme devenir le siège de la grandeur et de la puissance des infidèles. Le pape implorait vainement le secours des rois et des capitaines de l'Europe. Cependant le tyran, pour profiter de ses avantages, couvrait la mer de voiles et de vaisseaux, faisait marcher ses vieilles troupes endurcies sous le fer, accoutumées au carnage, et se disposait à venir lui-même à leur tête éteindre l'Église et l'empire tout ensemble, et ajouter au meurtre de tant de rois, celui du souverain pontife de Jésus-Christ.

Tu viendras jusque-là, superbe et formidable puissance; et là tu briseras, comme la mer, tes flots orgueilleux contre un atôme et un grain de sable. (*Job.* 38.) Ce ne sera ni le nombre de nos soldats, ni la prudence de nos capitaines, ni les efforts, ni les conseils des princes confédérés qui renverseront tes desseins, ce sera la prière d'un pauvre hermite. En effet, il se renferme huit jours entiers dans

sa cellule pour prier en secret le père céleste. Il en sort comme un autre Moïse, pour annoncer à Israël la mort de Pharaon et la délivrance de son peuple. Il ranime le courage des soldats que la crainte avait dispersés dans le désespoir des affaires publiques; et donnant au général qui les commandait des cierges bénis pour gage assuré de la défaite des ennemis, il obtint la plus belle et la plus importante victoire que les chrétiens aient jamais remportée sur les infidèles.

Qu'il est vrai, ce que l'Écriture nous enseigne, « que la prière d'un homme de bien est puissante sur les miséricordes de Dieu : » cependant on n'y fait point de réflexion. Combien de guerres glorieusement soutenues, combien de paix heureusement terminées, dont on attribue le succès ou à la force ou à la prudence de la chair, dont l'honneur est peut-être dû à l'oraison d'un solitaire qui levait les yeux et les mains au Ciel, tandis qu'Israël combattait en pleine campagne? Combien de santés précieuses à l'univers qu'on croit conservées par la vigueur du tempérament, ou rétablies par le secours de l'art ou de la nature, qui sont le fruit des vœux et des larmes d'un homme de bien qui prie en secret le père céleste! Hé! Messieurs, quand on voit le débordement des passions et des péchés qui règnent aujourd'hui dans le christianisme, tant de

corruption dans les mœurs, tant de relâchement dans la discipline, tant d'iniquités dans les jugemens, tant d'infidélités dans les mariages, tant de profanations dans les Églises, tant d'hyprocrisie dans l'usage des sacrements; qu'il est aisé de conclure que parmi cette foule de pécheurs qui provoquent la colère du Ciel, il y a quelques justes cachés qui la retiennent! On a peine à reconnaître le doigt de Dieu en ces rencontres, et l'on aime mieux attribuer ces prospérités publiques ou particulières à une impuissante sagesse dont les hommes se flattent, ou à je ne sais quelle fortune dont leur vanité se fait une idole, qu'au pouvoir que donne celui qui voit tout, et qui règle tout à ceux qui l'aiment et qui le servent. Ainsi, François eut la gloire d'être le libérateur et l'ange visible de l'Italie.

Mais s'il eut le bonheur de protéger les états chrétiens, il eut le courage d'annoncer la vérité aux rois qui les gouvernaient. C'est ici, Messieurs, que j'ai besoin de cette favorable attention dont vous m'honorez. Une des plus grandes merveilles, dit saint Bernard, que Dieu opère en ses saints, c'est de les rendre en même temps humbles et magnanimes : humilité sans bassesse; magnanimité sans orgueil; humilité noble qui fait qu'ils se confient d'autant plus en la puissance de Dieu dans les choses qui sont difficiles, qu'ils présument moins de leurs pro-

pres forces ; magnanimité modeste , qui leur inspire d'autant plus de crainte et de reconnaissance pour Dieu , qu'ils en ont reçu plus de grâce. De là se forme en leur cœur ce juste tempérament de retenue et de courage ; ils respectent les hommes , mais ils ne peuvent respecter leurs erreurs. Ils n'ont pas dessein d'offenser les grands du monde , mais ils craignent de blesser leur conscience , en leur dissimulant ou en leur déguisant leurs péchés. Ils s'humilient toujours eux-mêmes , mais ils n'humilient jamais la justice ; le crédit de la vérité est plus puissant sur eux que le crédit de la coutume ; et résolu de se séparer du siècle par une sainte singularité , plutôt que de s'y conformer par une société criminelle , comme ils se soumettent eux-mêmes à la loi de Dieu , ils voudraient y ramener et y réduire tous les pécheurs qui s'en écartent , sans avoir égard ni à leur rang ni à leur naissance.

Ce fut dans cet esprit que François de Paule entra dans les cours des rois , pour y annoncer la vérité que la flatterie de leurs sujets , et leurs propres passions leur cachent ordinairement. N'osa-t-il pas remonter au roi de Naples les misères des peuples qui gémissaient sous le poids des tributs excessifs qu'il leur imposait ? Ne lui dit-il pas avec un zèle discret , mais généreux , qu'il n'était riche que du bien d'autrui ; qu'il ne devait

pas se regarder comme le maître de ses trésors , pour en disposer à sa volonté : mais comme le dispensateur pour les employer au salut public. Qu'il était établi ministre de Dieu pour rendre ses peuples heureux , non pas pour en faire des misérables , en consumant en luxe et en débauches les subsides tirés du travail et de la substance des pauvres ? Ne fit-il pas distiller du sang d'une pièce de monnaie qu'il rompit en sa présence , pour le convaincre par le miracle , s'il ne pouvait le convertir par les remontrances , pour lui inspirer la compassion par cette preuve sensible de la misère et de la calamité publique , et pour lui faire connaître sa violence et son inhumanité , en lui montrant sur cet insensible métal , une image touchante de la plaie qu'il faisait dans le cœur des peuples ? Mais quelle fut sa fermeté , lorsqu'après avoir essayé d'apprendre à vivre à un roi de Naples , il vint enseigner à un roi de France à bien mourir ?

Vous savez , Messieurs , que c'est de Louis XI que je parle. Ce prince , impénétrable dans ses desseins , implacable dans ses colères , toujours soupçonneux et toujours suspect , accoutumé à tendre des pièges , et à craindre pour lui les pièges qu'il avait tendus , odieux aux autres et à lui-même , traînait dans une triste retraite les misérables restes d'une vie qu'il avait passée à troubler les au-

tres, et à s'inquiéter lui-même. Dieu qui punit souvent les pécheurs par leurs propres péchés, le livra à ses chagrins et à ses soupçons; et, faisant du sujet de ses passions la matière de ses supplices, permit qu'il fut déchiré par ses propres défiances; et qu'après s'être fait craindre de tout le monde, il craignit tout le monde aussi. Il avait la mort sans cesse devant les yeux, non pas pour s'y préparer, mais pour s'en défendre: quelque habile qu'il fût en l'art de feindre, il ne put dissimuler cette faiblesse. Plus touché du désir de conserver son autorité, que de l'appréhension de perdre son âme; entreprenant des pèlerinages plutôt par timidité que par pénitence; cherchant à se soutenir dans ses frayeurs, et à calmer sa conscience inquiète par des dévotions superstitieuses, et se faisant contre la mort comme un rempart d'images et de reliques de ces mêmes saints qui l'ont si sagement attendue, ou si généreusement endurée, il cherchait vainement tous les secours imaginables; et, ne pouvant rien se promettre, ni de l'art, ni de la nature, il se flattait enfin de l'espérance d'une guérison miraculeuse.

O mort! que ta mémoire a d'amertume pour ceux qui vivent dans les biens et dans les grandeurs de ce monde (*Ecc. 41.*) Ce fut alors que ce prince, après avoir invoqué tous les saints du ciel, eut recours à ceux de la terre, et que, donnant tout pour

son âme, ainsi que parle l'Écriture, il envoya des ambassadeurs jusqu'au fond des montagnes de la Calabre, pour obliger François à venir faire un miracle en sa faveur, et à lui prolonger sa vie. Un homme moins solide aurait cru qu'il fallait se hâter de recevoir un honneur qu'on rendait à sa réputation et à sa vertu. Il aurait regardé la France comme un théâtre propre à faire éclater la gloire de Dieu, et par accident la sienne propre. Il aurait porté le roi à la justice et à la piété, mais il aurait tâché de gagner ses bonnes grâces: il eût pris cette occasion de mettre en crédit son nouvel institut, et d'attirer la protection et les libéralités du prince, en lui donnant au hasard des espérances d'une longue vie; et, faisant les affaires de Dieu et de sa religion, il n'eût pas négligé les siennes propres.

François ne se mut par aucun de ces motifs. Mais conserverait-il dans l'occasion une si sainte indifférence? Quand il verra la première tête du monde s'abaisser devant lui, ne sera-t-il point attendri? N'aura-t-il pas quelques égards? N'apprendra-t-il pas dans la cour au moins un peu de complaisance? Sera-t-il venu de si loin pour désoler un roi qui se confie en son pouvoir et en sa vertu; et, s'il ne peut le guérir par un miracle, ne tâchera-t-il pas de le consoler au moins de quelque espérance?

François, comme un ami fi

dèle, et comme un prophète désintéressé, lui annonce sa mort et non pas sa guérison. Sans être étonné de cette majesté si fière, sans prendre ces détours dont on se sert communément pour rendre une triste nouvelle plus supportable, sans craindre le courroux d'un roi de qui la dissimulation avait rendu la flatterie des courtisans presque nécessaire, et que la passion qu'il avait de vivre rendait intraitable à quiconque l'osait avertir de sa mort, François, dis-je, lui remontre non-seulement qu'il est mortel, mais encore qu'il est mourant, et qu'il est mourant sans ressource. Il lui imprime par ses exhortations et par ses paroles, une crainte salutaire des jugemens de Dieu, et un désir efficace de son salut. Il lui fit entendre la vérité qu'il n'avait guère entendue; plus puissant d'avoir apaisé les agitations de son âme, que s'il eût guéri les langueurs et les infirmités de son corps; et plus heureux de l'avoir mis en état de recevoir la miséricorde de Dieu, que s'il l'avait mis en état de conserver plus long-temps son autorité parmi les hommes.

Plût au ciel que dans cet aveuglement déplorable où nous vivons aujourd'hui, chacun de nous eût son prophète qui l'avertît des nécessités de son âme; qui dit à celui-ci, restitue ce bien mal acquis, et répare tes injustices; à celui-là, descends de cette place que tu occupes indi-

gnement, et ne demeure pas dans un ministère où tu l'es ingéré sans vocation, et dont tu n'es pas capable; aux uns, retracez de ce train qui ruine votre famille; aux autres, rompez ces liens qui vous attachent à l'iniquité. Mais ce saint ne nous parle-t-il pas lui-même par sa vie et par ses exemples? Son austérité ne condamne-t-elle pas nos sensualités et nos délicatesses? Son humilité ne nous rapproche-t-elle pas tacitement notre luxe et notre vanité? Sa simplicité et son enfance spirituelle ne détruit-elle pas nos raffinemens et nos subtilités, pour nous dispenser de la loi de Dieu? Sa persévérance ne fait-elle pas honte à nos inégalités et à nos inconstances?

Laisserons-nous à ses enfans la succession entière de ses vertus? et tandis qu'ils s'appliquent à tous leurs devoirs, et que fidèles dans leur vocation, exacts aux observances de leur discipline, assidus à l'oraison et à la prière, ils sont les perpétuels imitateurs de leur père; nous contenterons-nous d'en être les simples admirateurs? Imitons nous-mêmes ses vertus, pour obtenir, comme lui, les récompenses éternelles. (Fléchier, tome 1, page 368 et les suivantes.)

FRANÇOIS DE SALES.

PANÉGYRIQUE ABRÉGÉ.

De forti egressa est dulcedo.

C'est de la force qu'est sortie la douceur. (Juges 14. 14.)

Dans les portraits du commun des hommes, on s'étudie d'ordinaire à les flatter : dans les portraits des saints on cherche presque toujours à se flatter soi-même. L'on veut trouver dans leurs dispositions et dans les nôtres du rapport et de la conformité, non pas pour s'animer à leur devenir semblables, mais pour les faire semblables à nous, s'il se peut. Telle est l'adresse de l'amour-propre à s'insinuer jusque dans l'idée que l'on se forme des saints, et dans l'étude que l'on fait de la sainteté. Ainsi parce que dans la dévotion même, on n'est pas ennemi des accommodemens et des facilités, la douceur du saint évêque de Genève est le seul trait qui frappe dans son caractère. On en laisse échapper la force qui en fait proprement le fonds. Ce n'est que par l'aimable tempérament de ses vertus que saint François de Sales est connu parmi les fidèles. On aime à se le représenter forçant partout l'hérésie dans ses retranchemens, sans jamais forcer les hérétiques, et faisant reflourir dans l'Église la piété primitive, sans en rappeler l'ancienne sévérité ; corrigéant les pécheurs avec bonté, et fortifiant avec onction les

faibles ; enseignant à vivre chrétiennement au milieu du monde, et tranquillement dans le sein de la retraite ; paisible réformateur des abus du siècle, et sage modérateur des austérités du cloître ; aussi raisonnable dans les différentes règles qu'il a tracées de la vie religieuse et séculière, laïque et sacerdotale, dont il est également le maître, que sociable dans le commerce différent des campagnes et des villes, des provinces et des cours qu'il a visitées, et dont il fut également l'apôtre. C'est par-là, dit-on, qu'il est devenu l'amour des peuples et le modèle des pasteurs. Lisez sa vie, parcourez ses écrits, vous n'y trouverez partout que modération et que douceur, point d'effort ni de violence.

Mais c'est par l'histoire même de la vie de saint François de Sales, que je dois aujourd'hui convaincre tous ceux qui m'écoutent, que la véritable douceur vient proprement de la force, et que si la sienne n'en eût tiré son origine et son appui, jamais elle n'aurait eu de si héroïques sentimens, ni produit de si merveilleux effets : *De forti egressa est dulcedo.*

Je conviens donc que la douceur fut son vrai caractère : j'avoue même, ce qui paraît admirable, que par sa douceur il triompha de l'erreur dans la doctrine, et du relâchement dans les mœurs : je reconnais encore, ce qui semble un nouveau prodige, qu'il triompha

de l'erreur par la douceur de ses mœurs, et du relâchement par la douceur de sa doctrine. Ce que j'ajoute, et qui enchérit sur toutes ces merveilles, c'est que cette douceur victorieuse de l'erreur fut dans les mœurs le fruit de toute la force apostolique. Vous le verrez dans mon premier point : c'est que cette douceur victorieuse du relâchement est encore dans sa doctrine le précis de toute la force chrétienne ; vous le verrez dans mon second point : *De forti egressa est dulcedo.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelle est donc, demande saint Jean Climaque, cette douceur évangélique, cette douceur propre des apôtres, cette douceur victorieuse du monde et de ses erreurs, cette douceur enfin à laquelle l'Évangile attache pour récompense l'empire de la terre ? c'est-à-dire, le maniement des esprits, et la conquête des cœurs. C'est, répond ce père, une douceur plus qu'humaine, une douceur plus qu'angélique, une douceur toute divine et semblable à celle du Sauveur. Aussi ce divin pasteur de nos âmes dit, en instruisant ses apôtres et ses disciples : Apprenez, non pas des hommes, non pas même des anges, mais de moi qui suis votre Sauveur et votre Dieu ; apprenez la douceur : *Discite à me quia mitis sum.* Pouvait-il leur marquer d'une manière plus nette et plus précise que cette douceur qu'il

leur donnait pour caractère, n'avait rien de naturel, ni d'humain, puisqu'il la leur donnait comme l'abrégé de ses leçons, et le précis de ses exemples, leçons surnaturelles, exemples tout divins : *Discite à me quia mitis sum.*

C'est ce qui fait dire à saint Jean Chrysostôme qu'il n'y avait rien de plus violent ni de plus fort que cette bonté pastorale, et cette douceur apostolique : *Nihil hac pastoralis mansuetudine violentius.* (Hom. 58, in Genes.)

En effet, à quoi cette bonté et cette douceur si efficace pour s'insinuer dans les esprits et pour gagner les cœurs, a-t-elle engagé le Sauveur du monde ? A quoi a-t-elle porté les vrais apôtres et les zélés pasteurs ? A quoi a-t-elle réduit en particulier le saint évêque de Genève, zélé pasteur et véritable apôtre de ces derniers temps ? A sacrifier tout, et à tout souffrir pour le salut des âmes. Remède amer et violent aux médecins charitables, qui s'en servent, puisqu'il les oblige eux-mêmes à de sévères retranchemens et à des mortifications douloureuses. Remède doux et engageant pour les âmes égarées qui le reçoivent, puisqu'il les éclaire, et qu'il les ramène sans violence et sans effort par voie de salutaires et d'éclatans exemples. Remède spécifique et nécessaire, surtout en certains temps d'erreur, où des ténèbres plus épaisses demandent des lumières plus vi-

ves , et qui puissent dissiper le plus opiniâtre aveuglement. Ainsi lorsque le Sauveur l'employa , et que ses premiers disciples le mirent en usage , l'idolâtrie régnait dans l'univers , les passions érigées en divinités , les vices en vertus , le libertinage en religion , s'étaient emparés des temples et des autels. Pour venir à bout de les renverser et de les détruire sans rigueur et sans armes , il fallait une douceur miraculeuse et qui fût à toute épreuve , à l'épreuve de tout ce qui pouvait la faire tomber dans la mollesse , comme à l'épreuve de tout ce qui pouvait la porter à l'aigreur. C'est pour cela que le Sauveur disait à ses apôtres , qu'il les envoyait au milieu des loups , pour y vivre comme des agneaux , toujours prêts à quitter la toison qui les couvre , et à recevoir le coup qui les immole : *Sicut oves in medio luporum.* (Matth. 10 , 16.)

L'hérésie dans ces derniers siècles n'avait pas fait moins de progrès , lorsque Dieu suscita saint François de Sales pour en arrêter le cours , et pour en réparer les ravages. Le lieu de sa naissance était environné de ces contrées malheureuses où dominait l'erreur. Genève en était la capitale , le Chablais et le pays de Gex les remparts. Là , plus qu'ailleurs , on ne voyait partout que vases sacrés rompus , que reliques mises en cendres , qu'images brisées , que temples abattus , qu'autels détruits , et

des prêtres devenus eux-mêmes leurs victimes. Pour faire ouvrir les yeux sur ces affreux désordres à un peuple furieux , qui respirait à la fois la révolte , l'apostasie , le sacrilège et le carnage , il ne fallait rien de moins fort qu'une douceur toute divine , une douceur semblable à celle du Sauveur , une douceur inébranlable dans l'entreprise , qui sacrifiait tout , et une douceur inaltérable dans l'exécution , qui souffrit tout pour le salut des âmes ; et par conséquent une douceur de conduite et de mœurs , qui fût le fruit de toute la force apostolique : *De forti egressa est dulcedo.*

Tel fut le caractère de la douceur qui rendit saint François de Sales victorieux de l'hérésie : caractère qui lui a mérité le bel éloge que l'Écriture applique à Moïse , quoiqu'il ne convienne en propre qu'au Sauveur : il a été sur la terre le plus doux de tous les hommes : *Vir mitissimus super omnes.* (Num. 12 , 3.)

Douceur inébranlable dans l'entreprise , et qui sacrifia tout au salut des âmes : premier caractère de la douceur de S. François de Sales ; caractère de mœurs qui suppose une force apostolique. Quelle étrange douceur en effet d'immoler tour à tour à l'ardeur de son zèle la nature , la fortune et le respect humain. Tels furent les différens obstacles qui traversèrent plus d'une fois les pieux desseins de ce nouvel apôtre , et ses heureux succès sur l'erreur.

Je dis d'abord ses pieux des-seins ; car encore qu'il ne connût pas dans les commencemens toute l'étendue de sa vocation , il sentit au moins que Dieu l'appelait à l'état ecclésiastique ; état à la vérité qui ne respire que la paix , la douceur : mais en déclarant la guerre à l'erreur et au vice , avec quelle ardeur ne s'empressa-t-il pas de s'y disposer , et d'y répondre ? On le vit dès lors travailler également et à se sanctifier lui-même , et à se mettre en état de sanctifier les autres.

Quel soin ne prit-il pas d'abord de conserver la fleur de sa première innocence ? Quelle application n'apporta-t-il pas à acquérir de bonne heure le mérite d'une érudition profonde ? Quelle attention n'eut-il pas à unir ensemble les belles connaissances et les bonnes mœurs , l'étude des lettres et la pratique des vertus ? On montre encore aujourd'hui , vous le savez , avec une égale vénération , dans les villes où il a passé sa jeunesse , et les lieux sacrés où il jeta les solides fondemens de sa sainteté , et les célèbres écoles où il donna des preuves éclatantes de sa capacité. Alliance nécessaire à la douceur apostolique , qui demande de la vertu et du savoir. Mais alliance si rare à son âge et surtout dans sa condition. La jeunesse fut toujours la saison des plaisirs , et la noblesse faisait alors profession d'ignorance. Alliance qui le fit dès lors regarder comme la mer-

veille de son siècle , qui fit dire entre autres au fameux Possevin , son directeur d'étude et de conscience , que ce jeune Seigneur serait dans peu et l'oracle du monde entier , et l'ornement du clergé. L'événement ne tarda guère à vérifier la prédiction.

Mais quand il fallut enfin embrasser le ministère sacré , et déclarer le choix qu'il en avait fait dès qu'il avait eu assez de raison pour le connaître ; grand Dieu ! que de combats à livrer à la nature ! que de sacrifices à faire à la grâce ! Un père absolu , dont il avait jusqu'alors aveuglément suivi les volontés , et dont il allait entièrement renverser les dispositions , dans un âge où la reconnaissance demandait qu'il lui fit goûter les fruits d'une honorable éducation , et qu'il le dédommageât des dépenses que lui avaient coûtées ses études à Paris et à Padoue , ses voyages d'Italie et de France. Une mère tendre , qui n'avait jusque-là supporté qu'avec peine son éloignement nécessaire , et qu'il allait encore affliger par une retraite volontaire dans un temps où elle s'attendait à l'attacher auprès d'elle , pour être dans ses embarras domestiques sa consolation et son appui. Un établissement des plus avantageux qui se présentait , et dont il ne pouvait se défendre sans s'opposer aux vœux de sa famille , sur le point , en qualité d'aîné , d'en maintenir l'honneur et d'en remplir les espérances. O Dieu ! quels assauts à

soutenir à un esprit doux et à un cœur sensible!

Ce furent bien d'autres efforts quand après ces premières démarches, si pénibles à la nature, il fallut faire encore un pas beaucoup plus rude; quand Dieu dévoilant ses desseins sur ce vase d'élection, lui montra ce qu'il avait à souffrir pour sa gloire; quand ce nouveau Lévitte nommé par l'évêque de Genève, pour en être le nouvel apôtre et l'ange de paix, reçut sa première mission pour la ville de Thonon et le pays du Chablais. L'entreprise était hardie. Cette terre ouverte à ses travaux était aux yeux des catholiques, ce qu'était dans l'idée des Israélites la terre promise, une terre ingrate et maudite, qui dévorait, disait-on, les étrangers, et qui changeait en monstres ses habitans. Cette cité meurtrière que l'on donnait pour premier théâtre à son zèle, passait pour une autre Jérusalem qui lapidait les missionnaires, et qui massacrait ses prophètes. Au seul nom de sa conquête, lorsque son pasteur va seulement en faire la proposition, le troupeau frémit, le clergé trembla, et toute l'assemblée demeura interdite: François de Sales s'y offrit seul. Il l'accepta sans crainte et sans réplique. Quelle consternation alors dans sa famille! Que de vives représentations! que des sollicitations pressantes! que de violentes oppositions! Plaintes, cris, larmes, tout fut employé à le fléchir;

mais tout fut inutile. Cette sensibilité qu'il avait fait paraître au récit des malheurs de ce peuple égaré disparaît au moment qu'on lui parle de ses fureurs: ce silence qu'il n'avait pu garder à la simple proposition de courir à sa poursuite, il le garde à toutes les instances qu'on lui peut faire pour en différer au moins l'exécution. Cette facilité qu'il avait eue à accepter une mission si périlleuse, il ne l'a plus pour se rendre aux raisons capables de l'en détourner ou de l'en distraire. Il semble qu'à l'exemple du prophète, il soit devenu tout à coup sourd et muet aux remontrances répétées des parens, des amis, des étrangers même et des indifférens: *Tanquam surdus non audiens, et sicut mutus non aperiens os suum.* (Ps. 37, 14.) Mais non, chrétiens, le zèle, quoiqu'un feu surnaturel et divin, ne détruit point l'humanité, n'endurcit point la nature. Ce fils obéissant écoute la voix d'un père qui s'oppose à sa résolution, et qui veut l'éprouver au moins avant de l'approuver; mais il écoute encore plus la voix de Dieu qui lui crie comme autrefois au père des fidèles: *Sortez au plus tôt du lieu de votre naissance; arrachez-vous au sein de vos parens; abandonnez la maison de votre père, et venez où je vous appelle: Egredere de terrâ et de cognatione tuâ, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi.* (Genes. 12, 1.)

Ce fils reconnaissant entend les soupirs d'une mère qui murmure et se plaint de son peu d'égard pour elle : Eh ! quoi ? mon fils , me ménagez-vous si peu après m'avoir ôté, en vous dévouant à l'autel, la consolation de vous avoir auprès de moi ? M'enviez-vous en vous exposant à la mort, l'espérance de vous revoir encore ? Ah ! laissez-moi mourir au moins avant de m'oublier. Mais il entend en même temps les désirs de l'Église qui le presse, comme cette pieuse mère des Machabées ; mon fils ayez pitié de moi ; voyez l'état déplorable où je suis : souvenez-vous que je vous ai porté dans mon sein, et rendez à vos frères qui s'en sont séparés, tous les soins que j'ai pris de vous jusqu'ici. *Filii mi, miserere mei, quæ te in utero portavi... et in ætatem istam perduxi.* (2 Mac. 7, 27.) Si céder d'une part, ce fut docilité, d'autre part il ne put résister sans efforts ; et il est toujours vrai de dire que la force produisit en lui la douceur : *De forti egressa est dulcedo.*

En effet, depuis ce premier effort sur lui-même, quel amour ! quelle charité ! quelle tendresse pour le prochain ! Au sortir de la maison de son père, il en oublie toutes les douceurs ; il ne pense plus qu'aux affreux périls où l'erreur a jeté ceux que sa religion lui fait regarder comme ses frères. S'il s'arrête en chemin au fort des Allinges, ce n'est point pour regarder en

arrière des lieux paisibles qu'il ne regrette pas ; c'est pour contempler de loin cette carrière apostolique à laquelle il aspire. Timide mercenaire, il ne prend pas la fuite à la vue du loup ravissant ; mais zélé pasteur, il s'offre pour le salut du troupeau. Seigneur, dit-il en soupirant, l'ennemi est entré dans votre bergerie. J'en vois devant mes yeux les tristes ravages ; ou qu'il me lache sa proie, ou qu'il m'ôte la vie. Puis, tout à coup, en homme inspiré, il s'écrie : « Revenez, brebis errantes, revenez, l'Église vous rappelle, rentrez dans son bercail. »

Plus en lui de mouvemens naturels, depuis qu'il les a sacrifiés aux mouvemens plus forts du zèle apostolique qui l'anime : *De forti egressa est dulcedo.*

Dois-je ajouter qu'il sacrifia de même les intérêts de sa fortune, et devons-nous en être surpris ? Ajoutons-le, chrétiens auditeurs, et ne laissons pas de l'admirer. L'attache à la fortune, surtout dans ces derniers temps, est comme une seconde nature pour le commun des hommes : ce n'est guère que dans les hommes vraiment apostoliques que se trouve un cœur désintéressé : encore depuis que l'intérêt s'est glissé dans le cœur d'un apôtre, il n'en est point qui ne doive s'en défier ; si ce n'est pas de celui du bien, c'est de celui de l'honneur ; idole à laquelle souvent le zèle sacrifie, après avoir sacrifié tout à Dieu. Dans le commerce du siè-

de on veut s'enrichir ; dans le ministère de l'apostolat on veut primer ; et la charité, cette ennemie de la cupidité, ne laisse pas de flatter et de servir même l'ambition. En combien de manières ce dangereux fantôme d'honneur et de fortune sut-il se travestir pour tenter la douceur de saint François de Sales, et la distraire de ses charitables entreprises ! Partout ce généreux apôtre sut toujours également le démêler et le combattre ; et de tant d'attaques qu'il en eut à soutenir, il ne s'accusa qu'en une seule d'avoir succombé, non par inclination, mais par devoir, non par faiblesse, mais par obéissance. Ce fut quand il accepta l'évêché de Genève, dont on le chargea sans le consulter, ni sans le vouloir entendre. Douceur apostolique de François ! ne vous en repentez pas. Le plus grand honneur et le plus grand bien que vous y avez trouvé, c'est d'y beaucoup souffrir pour la gloire de Jésus-Christ et le salut des âmes. Ce saint intérêt, qui du temps des apôtres rendait l'épiscopat désirable, doit vous consoler de la sainte violence que fit à votre humilité le zèle d'un prélat digne des premiers siècles de l'Église, en vous choisissant pour son successeur, aux mêmes conditions qu'on choisissait les évêques dans ces temps heureux, c'est-à-dire aux dépens du repos et au péril de la vie. Hors de là, dignités éminentes, bénéfices opulens, honneurs et

revenus ecclésiastiques, il sacrifia tout au parti qu'il avait pris de vivre dans le centre de l'hérésie, et d'y répandre la lumière de la foi ; c'était là sa vocation, et ce fut là toute sa fortune. Il avait épousé, disait-il lui-même, une église pauvre et désolée, et il se serait cru doublement infidèle, s'il l'avait quittée pour en prendre une autre plus florissante et plus riche. Témoignage bien éclatant de son invariable douceur ! mais témoignage non moins authentique de son inébranlable fermeté ! *De forti egressa est dulcedo ?* Car où, et devant qui l'entendit-on tenir ce langage apostolique si rare de nos jours ? dans le Chablais et devant le peuple. Loin de la fortune et de ses faveurs, communément on le méprise ; le désintéressement alors coûte peu ; l'éloignement même brigue quelquefois, et souvent la modestie sollicite. Ce fut à la cour et devant l'un des plus puissans rois du monde chrétien, à qui les pressans besoins de son église l'avait obligé d'avoir recours. Ce fut, quand toute la France charmée de ses talens et de ses vertus, conspira de l'enlever à la Savoie, et voulut en faire la plus belle de ses conquêtes. Ce fut, quand la capitale de ce royaume, jalouse de ses provinces édifiées comme elle de ses exemples et de ses discours, entreprit de l'attacher à son siège sous le titre de coadjuteur : ce fut, quand Henri-le-Grand ; le plus judicieux de ses

admirateurs , et le plus éloquent de ses panégyristes , pour contenter tout le monde , fut d'avis de le donner à Rome en qualité de cardinal. Ce fut , dis-je , dans ces flatteuses conjonctures , qu'il préféra sans balancer à la plus brillante fortune , une fortune plus chrétienne , plus sainte et plus durable. Que pensez-vous que ce fût , chrétiens ? Le rétablissement de la religion catholique , et la restitution des biens ecclésiastiques dans le pays de Gex. C'est ainsi que les hommes apostoliques ménagent leur crédit et usent de leur faveur. Or qui est-ce qui a le plus de part à ce désintéressement parfait , si rare de nos jours ? la douceur ou la force ? *De forti egressa est dulcedo.*

Mais cette faveur ne lui coûta-t-elle pas du moins quelque égard politique ? Ce crédit , ne l'acheta-t-il pas par quelque respect : car c'est-là l'écueil le plus ordinaire de la douceur , quand elle est séparée de la force ? non , chrétiens auditeurs ; et pour garant je ne veux que le Monarque , qui fut , comme je l'ai dit , et son admirateur et son panégyriste. Deux qualités du saint évêque de Genève partagèrent toujours son estime et son amitié ; le désintéressement et la vigueur. Je le révère , disait ce grand roi , parce que mes grâces ne l'ont jamais tenté ; et je l'aime , ajoutait-il , parce que ses avis ne m'ont jamais flatté. Éloge mémorable , glorieux au Monarque , et plus glorieux encore au saint

prélat qui l'a mérité. C'est ainsi qu'un héros doit louer un apôtre. De pareilles approbations montrent de part et d'autre bien de la grandeur d'âme et de la force d'esprit ; et c'est en quoi l'un et l'autre se ressemblent. Tous deux , amis de la douceur , sont ennemis de la lâcheté. Ils ne peuvent souffrir cette basse complaisance , qui ne sait être que gracieuse , et qui n'ose être utile ; qui , de crainte de déplaire , trahit la vérité ; qui , pour ménager les hommes les endort dans leurs faiblesses ; et qui ne se rend maîtresse des volontés qu'à force de s'en rendre esclave. François de Sales ne le fut jamais que de son devoir. Enfant de Dieu par le baptême , il en garda la liberté : ministre de Jésus-Christ par le sacerdoce , il en conserva l'autorité : prince de l'Église par l'épiscopat , il en soutint l'indépendance. Hors le saint-siège , auquel il fut toujours plus soumis que le moindre des fidèles , il ne plia devant les autres tribunaux , que pour les redresser ; il ne s'insinua dans l'esprit des grands , que pour les faire rentrer en eux-mêmes ; et ne se servit de l'ascendant qu'il avait sur les cœurs , que pour sauver les âmes. Craignit-il d'offenser la délicatesse des magistrats de Thonon , quand nonobstant leurs remontrances , il fit l'ouverture de la première Église , et qu'il y ramena l'exercice de la vraie religion ? Entra-t-il dans les timides vues du conseil de Savoie , quand , malgré ses oppositions

il engagea le souverain à publier l'interdit de l'hérésie et le bannissement de tous ses ministres, qu'il le convainquit de cette maxime si importante à la conservation du sacré dépôt de la foi ; que pour le sauver des atteintes de l'erreur, il fallait commencer par en éloigner tous les partisans ? Flatta-t-il les prétentions de la noblesse, quand il obligea les deux grands ordres militaires de Saint-Lazare et de Saint-Maurice, contre leurs intérêts, à rendre sans réserve, après la conversion du Chablais, les bénéfices qui leur étaient unis depuis son apostasie ? Que de considérations humaines cette bonté pastorale n'eut-elle pas alors à combattre ? Douceur donc inébranlable dans l'entreprise, et qui sacrifia tout ; mais de plus, douceur inaltérable dans l'exécution, et qui souffrit tout pour le salut des âmes, les travaux, les résistances, et les persécutions. Second caractère de saint François de Sales ; caractère de mœurs, qui suppose encore une force apostolique : *De forti egressa est dulcedo.*

Car, ne prenez pas ici le change, chrétiens auditeurs ; et sous le nom de douceur, n'allez pas vous figurer une douceur sans mouvement et sans action, une douceur de représentation et de spectacle, une douceur ennemie du travail et amie du repos. Cette oisive douceur, qui fait souvent tout l'attrait de l'état ecclésiastique, n'est point propre à la conquête des âmes.

Pour les tirer du labyrinthe de l'erreur, et les ramener dans les voies du salut, il faut une douceur apostolique et une bonté pastorale. Représentez-vous donc la douceur charitable du bon pasteur, tel que l'Évangile nous le peint, courant après la brebis égarée, et la rapportant sur ses épaules au bercail. Les antres et les rochers retentissent de ses cris ; les bois et les forêts occupent ses regards : les ronces et les épines ne peuvent arrêter ses pas : point de lieux inaccessibles à sa tendresse : le jour se passe en recherches, et la nuit en inquiétudes : voilà l'image de la vie de saint François de Sales dans le Chablais. Ménagement du corps, délassement de l'esprit, commerce de bien-séance, zèle partial et de prédiction, inégalité de soin, acception de personne ; faiblesses, hélas ! trop ordinaires à ceux qui se dévouent au salut des âmes, causes funestes de relâchement dans leurs travaux, vous ne ralentîtes ni n'altérâtes jamais les siens ! Combien de fois le vit-on s'ouvrir un passage au-travers des neiges et des glaces, pour aller recueillir quelque âme abandonnée dans les lieux les plus déserts ? Combien de fois l'entendit-on dans les ruines des églises démolies, exhorter le petit troupeau qu'il venait de rassembler à la sueur de son front ! Combien de fois aux instances qu'on lui faisait de donner quelque repos à son corps et quelque relâche à son esprit,

répondit-il que l'œuvre de Dieu faisait toute sa satisfaction, et que le salut des âmes était toute sa vie! Mais le vit-on, dans cette œuvre de Dieu si laborieuse et si pénible, chercher jamais autre chose que Dieu même? L'entendit-on, dans ces travaux accablans, mendier, par une fastueuse ostentation de ses peines, une flatteuse compassion? Le surprit-on dans cette recherche des âmes, faire le moindre choix ou la moindre distinction; avare de son temps pour les unes, et prodigue de son loisir pour les autres? Il eut le cœur assez grand pour y placer tous les hommes, et assez égal pour les y mettre tous au même rang. La différence des conditions n'y mit point d'obstacle, non plus que les bonnes et mauvaises qualités des personnes. La rusticité, l'ignorance des pauvres ne purent le rebuter, ni la fierté des riches le décourager. Il compatit aux faibles : il supporta les forts. Il se fit tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ et à son Église. La douceur peut-elle se soutenir dans de pareils travaux, si elle n'est animée de la force? *De forti egressa est dulcedo.*

Vous me direz peut-être, que les travaux de cet ouvrier évangélique eurent de grands succès, et que le succès par lui-même soutient assez dans les travaux. Ah! chrétiens, ne confondons pas ici, je vous prie, le temps de la semence et celui de la récolte. J'avoue que le zèle de

saint François de Sales fit pour le ciel d'incroyables progrès, et remporta de mémorables victoires sur l'enfer. Mais ces progrès furent-ils si prompts et si rapides? n'y eut-il point de retardement dans le cours de ses victoires? et avant de trouver tant de soumission dans les esprits, n'y trouva-t-il pas encore plus de résistance? l'hérésie ne rend pas sitôt les armes. Son caractère est l'opiniâtreté; et pour le vaincre ce n'est pas assez de la douceur, il faut de la constance. Que de courses infructueuses du fort des Allinges à la ville de Thonon! que de pas inutiles dans le Chablais! que de vaines tentatives sur Genève! à peine a-t-il rétabli une église, que tout le peuple se soulève et la détruit : il a beau, pour attirer les faux prophètes, leur crier comme un autre Élie : « Venez, que celui d'entre vous qui fera briller la lumière céleste, et descendre le feu divin, soit reconnu pour vrai prophète : presque tous le contredisent, le fuient, et peu le suivent; s'il entre dans un cœur, il en trouve mille autres fermés; pour quelques-uns qui l'approuvent, cent l'écoutent avec indifférence et même avec mépris. En vain noue-t-il des conférences paisibles avec leur chef, le fameux Théodore de Bèze : il l'ébranle, il le convainc, il le charme; mais par un de ces secrets jugemens de Dieu qu'il ne nous appartient pas de pénétrer, ébranlé, convaincu, char-

iné, prêt à se rendre à la vérité et à se convertir, il a la douleur de le voir mourir dans l'hérésie, comme il y a vécu. De pareilles résistances sont-elles donc aisées à surmonter? et si saint François de Sales n'eut eu du courage et de la fermeté, des commencemens si peu heureux ne lui eussent-ils pas fait abandonner l'entreprise? Mais, ô bonté divine! s'il ne vous eût imitée dans vos adorables poursuites; s'il n'eût eu, à votre exemple, plus de force dans sa douceur, que n'en a l'obstination dans sa dureté, s'il n'eût dit à l'opiniâtre Genève ce que vous dites à tant de cœurs impénitens : Je suis à votre porte, j'y frappe; et, quoique vous me refusiez avec outrage, je ne reçois point vos outrageux mépris : *Ecce sto ad ostium et pulso.* (Apocal... 3, 20.) En un mot, s'il n'eût réuni la douceur et la persévérance, que de glorieuses conquêtes échappées pour vous sur la terre; que de riches couronnes perdues pour lui dans le ciel!

Ne nous étonnons donc point du nombre prodigieux de ses triomphes sur l'hérésie; ne soyons point surpris qu'on ait compté de son vivant plus de soixante et douze mille âmes, redevables, après Dieu, à ses soins de leur foi et de leur salut. Ne nous récrions pas sur ce que disait un fameux cardinal (du Perron) du même temps, qu'à la vérité il se faisait fort de convaincre les hérétiques, mais que

c'était au saint évêque de Genève de les convertir et de les gagner à Dieu. C'est que pour briser des cœurs durs et pour subjuguier des esprits rebelles, il fallait un caractère comme le sien, également doux et fort; c'est que cette douceur pastorale, soutenue d'une force apostolique, attirait leur estime, leur admiration et leur confiance, et forçait leurs préjugés et leurs oppositions; c'est que ces deux qualités réunies étaient une espèce de controverse muette, mais éloquente qui, sans dispute levait d'abord leurs plus grandes difficultés. On leur avait dépeint l'Église romaine comme une Babylone, son chef visible comme un antechrist, ses ministres évangéliques comme les émissaires de l'enfer et les suppôts de satan, ses mystères comme d'horribles idolâtries, ses dogmes comme de profanes nouveautés, ses lois comme d'odieuses tyrannies. C'était ce fantôme supposé qui les avait jetés dans l'égarement, et qui les entretenait dans la révolte. Et ils ne remarquaient, dans leur saint pasteur, aucun trait de cet odieux tableau qu'on leur avait tracé; ils n'y voyaient, au contraire, qu'un zèle sans faiblesse et sans aigreur, un zèle que ni la nature, ni l'intérêt, ni le respect humain ne pouvaient ébranler; un zèle que ni les travaux, ni les résistances, ni les persécutions ne pouvaient altérer; un zèle qui sacrifiait tout et qui souffrait tout pour

le salut des âmes. Cette heureuse découverte leur fit ouvrir les yeux sur leurs autres méprises. Convaincus qu'on leur en avait imposé sur le caractère des pasteurs, ils ne doutèrent plus qu'on ne les eût trompés de même sur la doctrine, et la connaissance de l'un les conduisit à la recherche de l'autre. C'est ainsi que saint François de Sales servit de preuve à la vérité de la religion et de la foi; c'est ainsi que sa douceur acheva ce que sa force avait commencé; c'est ainsi que cette douceur victorieuse de l'erreur fut dans ses mœurs le fruit de toute la force apostolique: vous l'avez vu dans mon premier point. Voyons comment cette douceur victorieuse du relâchement est encore dans sa doctrine le précis de toute la force chrétienne: c'est le sujet du second point.

SECONDE PARTIE.

C'est, disent les pères, des hommes apostoliques et des écrivains sacrés dont parle le prophète, quand il vante l'art miraculeux de ces habiles enchanteurs, auxquels rien ne peut résister, que la fureur d'un endurcissement volontaire: *Furor illis... sicut aspidis surdæ et obturantibus aures suas, quæ non exaudiet vocem incantantium, et venefici incantantis sapienter.* (Ps. 75, 5, 6.) Or, entre ces habiles enchanteurs, auxquels ce dernier siècle corrompu a été redevable, après Dieu, de son salut, un des plus célèbres est

le saint évêque de Genève. Personne n'a mieux su l'art de roidir imperceptiblement les cœurs contre leur pente naturelle; et la douceur de sa doctrine victorieuse du relâchement des mœurs, est un précis de toute la force chrétienne: jugeons-en d'abord par les effets: *De forti egressa est dulcedo.*

A peine eut-elle paru dans les chaires évangéliques, cette doctrine céleste, que le bruit de ses oracles se répandit au loin dans les nations étrangères, que ceux qui en entendirent parler en voulurent être les juges, que les juges en devinrent les admirateurs, et que les admirateurs s'en firent les disciples. Les campagnes et les villes, les provinces et les cours, la Savoie et la France, s'en disputèrent les fruits. Qu'étaient-ils donc ces fruits de science et de salut, si fort au goût de tout le monde? Le croirions-nous, chrétiens? si nous n'avions appris de la bouche de S. Paul, que l'onction divine est toujours mêlée d'une sainte amertume. C'étaient des fruits de pénitence, larmes de componction, détestation du crime, réforme de conduite, règlement de vie; dignes éloges d'un vrai ministre de l'Évangile. C'est ce que l'on vit non seulement dans le Chablais, mais à Chambéry, à Grenoble, à Dijon, à Paris même, partout où furent écoutées les leçons du saint évêque de Genève. N'en soyons pas surpris; il les publiait alors lui-même. Ses maxi-

mes engageantes avaient dans sa bouche une nouvelle grâce pour gagner les cœurs ; la sainteté de ses mœurs relevait la douceur de ses paroles, et il était bien difficile de ne se pas rendre à de touchans discours, soutenus d'exemples encore plus éloquens et plus pathétiques. François de Sales en fit toujours plus qu'il n'en dit. Il ne prescrivit jamais rien que d'indispensable ; pour lui, il portait les choses bien loin : et ce double soin qu'il avait de ne point surfaire en public la vertu, et d'enrichir en particulier sur elle, ne fut pas le moindre des appas qui donnèrent tant de vogue à sa doctrine ; mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est que tracée sur le papier, et destituée de la force qu'ajoute aux vérités saintes la sainteté de l'oracle qui les prononce, elle ne laisse pas d'avoir la même vertu. L'esprit de saint François de Sales a passé dans ses écrits ; il y vit, il y prêche, il y convertit encore : qui peut compter le nombre des pécheurs endurcis qu'ils ont touchés, des pénitens chance-lans qu'ils ont confirmés, des justes imparfaits qu'ils ont sanctifiés ? De là les acclamations que leur ont données tous les peuples fidèles, de là l'empressement qu'ont eu toutes les nations catholiques à les traduire chacune dans sa langue naturelle, de là les approbations dont les ont autorisés les premiers prélats et les souverains pontifes ; de là, ce qui fait en-

core plus à leur gloire, les éloges que n'ont pu refuser les plus grands ennemis de l'Église. D'où peut venir en faveur d'un auteur récent, cet enchantement général et ce charme universel dans des siècles si fastidieux et si critiques ? C'est, dit-on, de sa douceur. Mais encore, en quoi consiste cette douceur victorieuse ? En ce qu'elle réduit la piété aux devoirs les plus communs de la vie chrétienne, en ce qu'elle établit la piété sur les motifs les plus engageans de la vie spirituelle. Or, n'est-ce pas dans ces deux points que se trouve réunie la force évangélique ? Appliquez-vous, chrétiens, à ces deux courtes réflexions ; elles renferment avec la doctrine du saint évêque de Genève, tout le fruit de son éloge ; et je le croirai des plus utiles à votre salut, s'il peut vous conformer à la conduite de ce guide si sûr dans les voies de Dieu.

Saint François de Sales réduit la piété aux devoirs les plus communs de la vie chrétienne, il est vrai, il n'y a qu'à lire, pour en être convaincu, son introduction à la vie dévote, ouvrage digne de cet esprit de douceur et de force qui l'inspirait. Son dessein est d'y mettre à la portée de tout le monde, le grand art de la véritable et solide dévotion. Il n'y traite rien que d'ancien et de commun, mais il l'y traite d'une manière nouvelle et qui lui est particulière. Il n'y cherche ni

le rare , ni le merveilleux ; mais il y présente la vérité sans déguisement et sans fard, la vertu sans ostentation et sans enflure. Il n'y ouvre point ses voies extraordinaires, où il n'appartient qu'au Saint-Esprit d'élever quelques élus ; mais il y développe admirablement ces voies ordinaires que le Sauveur a tracées lui-même à tous les fidèles. Il y distingue exactement le conseil du précepte, et ce qui est de pure perfection, de ce qu'il y a d'obligation étroite, mais il en montre si bien les liaisons et les rapports, que de l'attachement au principal il fait insensiblement passer à l'étude de l'accessoire. Il y lève tous les vains scrupules, mais il y substitue de saintes délicatesses. Il éclaircit les doutes, il prévient les objections, il applanit les difficultés, il ne vous quitte point qu'il ne vous ait instruit, conduit, produit même la vertu ; maître, guide, père plutôt que zéléteur, conquérant et vainqueur des âmes. C'est justement, dit-on, cette singularité à éloigner, ce semble, tout ce qu'il y a de singulier, qui ravit dans son ouvrage. Enchantement spirituel, chrétiens auditeurs ! pour me servir de l'expression de saint Augustin : *Vox incantantis sapienter*. Cette conduite si douce en apparence, contient en effet tout ce qu'il y a de plus austère dans la force chrétienne. Elle écarte jusqu'aux faiblesses qui s'attachent à la dévotion, dé-

votion d'oisiveté et d'inaction, dévotion de vanité et d'ostentation, dévotion d'humeur et de caprice : ne sont-ce pas là, dans le règne de la vertu, les derniers retranchemens de l'amour propre ? Voyons-les renversés par les innocens stratagèmes de cette douceur victorieuse du relâchement des mœurs.

Elle rejette cette pieuse faiblesse qui prend pour goût de l'oraison le dégoût du travail, et pour récollection une inaction criminelle ; elle bannit en attachant aux devoirs communs, toute vaine gloire et toute complaisance secrète, qui suit les actions d'éclat, qui se repaît de distinction, qui fait qu'on aime à se donner en spectacle, ou à se replier sur soi-même, à respirer au-dehors le parfum d'un encens flatteur, ou à jouir en secret de sa propre satisfaction. Elle prescrit, en se bornant aux devoirs les plus communs d'une vie chrétienne, l'humeur et le caprice qui se forment à leur gré des systèmes bizarres de vertus imaginaires, qui ne veulent rien dans la piété qui ne soit de leur goût et de leur choix, et pour qui les mêmes exercices, où les portait auparavant, quand il leur était libre, leur propre inclination, deviennent une gêne et un supplice insupportables, dès qu'ils passent en règles de vie et en lois de religion. Voilà le vrai champ de la force chrétienne, et voilà aussi le juste plan de cette

morale si douce du saint évêque de Genève : *De forti egressa est dulcedo*. Vous me direz sans doute qu'on n'y voit pas de grandes austérités, de grands sacrifices, de grandes actions, et que c'est ce qui en fait l'attrait : autre enchantement spirituel dans le sens de saint Augustin. *Vox incantantis sapienter*. Cette fidélité à tout ce qu'on appelle devoir est un genre d'austérités bien pénible. Il faut être attentif à tout pour ne s'oublier en rien ; il faut se mortifier presque à toute heure, pour ne s'émanciper en rien, et ne jamais se satisfaire ; il faut s'assujettir en toute occasion, pour ne se licencier sur aucun point. Or, c'est un supplice à la nature, que cette attention continuelle sur soi-même ; la mort coûte souvent moins qu'une mortification persévérante, et le martyre n'est pas toujours si rude qu'une sujétion perpétuelle. Cette fidélité d'esprit et de cœur aux devoirs les plus communs, renferme de grands sacrifices ; c'est une espèce d'holocauste, où il ne reste rien de la victime. Les œuvres de surrogation laissent souvent après elles la gloire, le plaisir, le goût, au moins le souvenir d'avoir fait plus que ne font les autres. Dangereuses réserves, sujettes à la présomption ; dangereuses réflexions, sujettes à de grands vices ; mais dans les œuvres d'obligation on s'oublie, on se confond, on se perd, pour ainsi dire, dans la multitude, on ne sent pas le

mérite de son action, on croit n'avoir rien fait, et l'on se regarde comme un serviteur fort inutile. Heureuse abnégation, anéantissement précieux ! Heureuse et sainte disposition selon l'Évangile ! Éminente disposition aux plus sublimes vertus ! Cette fidélité aux devoirs les plus communs d'une vie chrétienne comprend en valeur de grandes actions, quoique légères en détail ; c'est un fonds d'héroïsme parfait, de pratique de religion envers Dieu, d'exercice de charité par rapport au prochain, d'actes de générosités à l'égard des ennemis mêmes ; en un mot, c'est la moelle la plus pure de l'Évangile. Voilà l'excellent abrégé de cette doctrine si populaire du saint évêque de Genève. Que si vous trouvez après tout qu'il insiste sur de légères observances, c'est encore un nouvel enchantement spirituel ; car, comme il le disait lui-même après le Sauveur, de cette fidélité dans les moindres choses dépend la fermeté dans les plus grandes : sans ces faibles secours, la vertu la plus mâle languit, et souvent même se dément ; et c'est encore dans ces petites régularités, comme autrefois dans les cheveux de Samson, que réside toute la force divine. La douceur donc de sa doctrine, à la considérer dans ce premier caractère, n'est qu'un innocent artifice, et toutes ses leçons ne tendent qu'à inspirer de la rigueur. Passons au second, et

voyons s'il est moins fort : *De forti egressa est dulcedo.*

François de Sales établit la piété sur les motifs les plus engageans de la vie spirituelle, l'amour de Dieu, l'amour du Sauveur. Il en a fait un livre exprès. Que dis-je, un livre? Tous ses ouvrages ne brillent que de ce feu sacré : tous en inspirent les plus vives ardeurs : tous en communiquent les divines flammes. Faut-il s'en étonner? L'expression de la plume suit naturellement l'impression du cœur, elle en est la fidèle interprète : c'est de l'abondance du cœur que parle la bouche et que la main écrit. Or, le sien brûlait pour Dieu de l'amour le plus pur. Depuis ce mémorable combat qu'il eut à soutenir à la fleur de sa jeunesse, et dans lequel, comme on sait, vivement attaqué par la crainte, et près du désespoir, la charité, toujours accompagnée de l'espérance, le fit triompher, en le soumettant avec confiance au bon plaisir de Dieu ; depuis cet heureux moment l'amour divin fut, si j'ose ainsi parler, sa passion dominante ; Dieu seul et son Sauveur occupaient les pensées de son esprit, et réglaient les mouvemens de son cœur. Si je savais, disait-il, dans une de ses lettres, qu'il y eût en moi la moindre étincelle d'amour qui ne fût pour Dieu, et selon Dieu, je voudrais que mon cœur se fendit sur l'heure pour faire sortir cette étincelle d'amour profane, rival de l'amour de Dieu

ou plutôt son ennemi capital. Ce sont là de ses saintes saillies qui animent tous ses écrits, et qui passent dans les cœurs de ceux qui les lisent et qui les méditent. C'est là, dit-on, ce qui fait l'onction de sa doctrine ; et moi j'ajoute que c'est ce qui en fait aussi la force ; et que ce divin amour est un charme puissant, qui, par son engageante douceur, conduit et dispose à la fermeté la plus rigoureuse : *De Forti egressa est dulcedo.* Car qui ne sait pas que les principes du relâchement dans la piété, sont, hélas ! la tiédeur, le partage et l'inconstance ? et qui ne sent pas que l'amour divin en est le plus sûr préservatif !

Elever donc le bel édifice de la piété sur les fondemens inébranlables de la charité, comme a fait ce grand maître de la vie spirituelle, c'est posséder dans le suprême degré l'art si difficile de diriger les âmes ; c'est triompher du relâchement des mœurs par l'onction de sa doctrine ; c'est renfermer tout le précis de la force chrétienne sous les apparences de la douceur ; c'est être, comme je l'ai déjà dit, un divin enchanteur : *De forti egressa est dulcedo.* Aussi vit-on bientôt sous sa conduite éclore un monde tout nouveau ; des hommes, ou plutôt de démons, se métamorphoser en saints et en anges ; des monstres d'iniquités se transformer en modèles de vertu ; des idoles du siècle devenir autant de ressemblances vivantes du Sauveur. Aussi vit-

ou se former cet ordre florissant, qu'un grand pape de ces derniers temps appelle une des plus belles fleurs de l'Église, un des plus beaux ornemens de la religion, auquel il donne pour devise la douceur et la force.

Tel est donc l'esprit de saint François de Sales : esprit de douceur, esprit de force, esprit propre du christianisme, et qu'on peut appeler l'esprit universel de l'Église; esprit qui, tout héroïque et tout apostolique qu'il est, convient à tous les états, et s'acquiert, avec le secours de la grâce, par le bon usage journalier de tant d'occasions de mérite qui s'y trouvent, et qu'il ne tient qu'à nous tous de ménager comme il faut. Réprimer ses humeurs et supporter celle d'autrui; rendre service et pardonner les offenses; recevoir les avis les plus critiques avec docilité, et ne donner jamais les plus justes avec aigreur; compatir au prochain, sans se plaindre soi-même; être fidèle aux actes de justice, et ne pas omettre les œuvres de charité; en un mot, faire tout pour aller à Dieu et pour y conduire les autres: ne sont-ce pas là des pratiques qui se présentent à toute heure, et qui nous avertissent par leur retour continuel, que la douceur et la force sont deux compagnes inséparables dans la vie chrétienne, et dont l'union fait l'accord des devoirs, le concert des vertus, l'harmonie de la perfection, le charme de l'édification, l'enchantement

de la sainteté même; et j'ose dire, toute la science du salut, la voie de l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite. (Le père Segaud, jésuite, t. 2, de ses panégyriques, page 1 et suiv.)

JUGEMENT DERNIER.

PREMIER SERMON ABRÉGÉ.

Tunc videbunt Filium Hominis venientem in nube cum potestate magnâ et majestate.

Alors ils verront le Fils de l'Homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. (Luc. 21.)

Tel doit être le grand spectacle qui finira les révolutions éternelles, que la figure de ce monde offre tous les jours à nos yeux.... Tel sera l'avènement du Fils de l'Homme le jour de sa révélation, l'accomplissement de son règne, la rédemption de son corps mystique. Tel le jour de la manifestation des consciences....

C'est l'image toujours présente que les prédictions du Sauveur sur ce jour terrible en avait laissé aux premiers fidèles, qui les rendait patients... joyeux... Dans les temps heureux de l'Église, c'eût été renoncer à la foi de ne pas désirer le jour du Seigneur... Aujourd'hui il faut que l'Église emploie toute la terreur de notre ministère pour en rappeler le souvenir aux chrétiens, et tout le fruit de nos discours se borne à le faire craindre....

Ici-bas le pécheur ne se connaît jamais tel qu'il est, et n'est connu des hommes qu'à demi : il vit d'ordinaire inconnu à lui-même par son aveuglement ; et aux autres par ses dissimulations. Dans ce grand jour il se connaîtra, et il sera connu : le pécheur montré à lui-même, le pécheur montré à toutes les créatures.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout se réserve pour l'avenir, dit le sage, et demeure ici-bas incertain, parce que tout arrive également au juste et à l'injuste, au bon et au méchant, au pur et à l'impur, à celui qui immole des victimes, et à celui qui méprise les sacrifices. (*Eccles.* 9, 2.) Quelle idée en effet aurions-nous de la Providence dans le gouvernement de l'univers, si nous ne jugions de sa sagesse et de sa justice que par les diverses destinées qu'elle ménage ici-bas aux hommes.... ? Quoi ! le juste gémirait dans l'affliction, tandis que l'impie vivrait environné de gloire..... ? Vous êtes juste, Seigneur, et vous rendrez à chacun selon ses œuvres. Ce grand point de la foi chrétienne, si conforme à l'équité naturelle, ici supposé, je dis qu'un examen rigoureux montrera le pécheur d'abord à lui-même ; et voici toutes les circonstances de cette formidable discussion.

Sans s'arrêter à observer les titres dont sera revêtu celui qui vous examinera, ce sera un législateur jaloux qui examinera

presque plus rigoureusement les fausses interprétations qui avaient altéré la pureté de sa loi, que les transgressions manifestes.... Ce sera un juge chargé des intérêts de la gloire de son père, établi pour juger entre Dieu et l'homme. Un Sauveur qui vous montrera ses plaies pour vous reprocher votre ingratitude.... Un Dieu d'une majesté terrible, devant lequel les cieux se dissoudront. Tout cela supposé, voici les circonstances de cet examen :

1^o. Jésus-Christ sera le même à l'égard de tous les hommes : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes.* (*Matth.* 25.) La différence des siècles, des âges, des pays, des conditions, n'y sera comptée pour rien. Et comme l'Évangile est la loi de tous les temps et de tous les états, on n'usera d'aucune distinction dans la manière de procéder à l'examen des coupables.

2^o. Cet examen sera universel, c'est-à-dire, il rappellera : 1^o. les divers âges de la vie, les faiblesses de l'enfance, les emportemens de la jeunesse, l'ambition et les soucis d'un âge plus mûr, l'endurcissement et les chagrins de la vieillesse ; 2^o. les circonstances de la vie. Quelle surprise, lorsqu'en repassant sur les divers rôles que vous avez remplis sur la terre, vous vous retrouverez partout profane, dissolu, etc. La variété des événemens qui se succèdent ici-bas, ne fixe notre attention qu'au présent, et ne nous

permet pas de voir tout ce que nous sommes.... Un jour passé dans l'exercice de la piété, nous fait oublier une vie de crime.... Mais devant le Juge terrible, tout se présente à la fois : l'histoire se déploiera toute entière ; depuis le premier sentiment que forma notre cœur jusqu'au dernier soupir, tout se rassemblera sous nos yeux, et nous retrouverons là, non pas ces histoires périssables de nos vaines actions, non pas ces récits flatteurs de nos exploits, non pas ces mémoires publics où on lisait l'élévation de notre naissance, mais nous y verrons l'histoire la plus affreuse et la plus exacte de notre cœur.

3°. Outre l'histoire extérieure de nos mœurs qui sera toute rappelée, on développera encore à nos yeux l'histoire secrète de notre cœur, de ce cœur qui nous déguisait la honte de ses passions sous des noms spécieux...., de ce cœur dont nous avons tant vanté la droiture, la magnanimité.... Tant de désirs honteux, tant de projets ridicules, tant de jalousies basses, tant de dispositions criminelles ; en un mot, cette vicissitude de passions qui s'étaient toujours succédées les unes aux autres. Voilà ce qu'on étalera à nos yeux ; nous verrons sortir, dit saint Bernard, comme d'une embuscade, des crimes sans nombre dont nous ne nous serions jamais cru coupables : *Prodiunt ex improviso, et quasi ex insidiis*. On nous montrera nous-

mêmes à nous-mêmes ; le mystère d'iniquité sera révélé, et nous verrons que ce que nous connaissions le moins de nous, c'était nous-mêmes.

4°. A l'examen des maux que nous avons faits, succédera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omissions infinies dont notre vie a été pleine, et sur lesquelles nous n'avions pas eu même de remords : tant de circonstances où notre caractère nous engageait à rendre gloire à la vérité... , tant d'occasions de faire le bien... , tant d'ignorances coupables... , tant d'événemens si capables de nous ouvrir les yeux... , tant de bien que nous aurions pu faire par nos talens... , tant d'âmes dont nous aurions pu préserver l'innocence par nos largesses.... , tant de crimes que nous aurions pu épargner à nos inférieurs..... , tant de jours que nous aurions pu mettre à profit... Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que c'était là la partie de notre vie la plus innocente à nos yeux.

5°. A cet examen succédera celui des grâces dont vous avez abusé. Tant d'inspirations saintes que vous avez rejetées : tant de soins de la Providence : tant de vérités entendues... , tant d'afflictions que le Seigneur vous avait ménagées... , tant de dons naturels qui étaient en vous comme des espérances de vertus, c'est ici où le compte sera terrible : vous serez effrayé en voyant tout ce que Dieu a fait pour

vous, et le peu que vous avez fait pour lui.

6°. Jusques ici il ne vous a examinés que sur les crimes qui vous sont propres ; mais que sera-ce lorsqu'il entrera en compte avec vous sur ces péchés étrangers, dont vous avez été ou l'occasion ou la cause dans les autres, et qui par conséquent vous seront imputés ? Quel abîme lorsqu'on vous présentera toutes les âmes à qui vous avez été un sujet de chute et de scandale par vos discours, vos exemples, vos sollicitations... ! Si le Seigneur marqua Caïn d'un signe de réprobation en lui demandant compte du sang de son frère, jugez de quel signe vous serez marqué quand on vous demandera compte de son âme. Si vous êtes hommes publics, que d'injustices dissimulées, que d'acceptions de personnes....., que de désordres, que de maux publics dont vous êtes l'auteur, que d'iniquités qui vous ont survécu ! Vous serez surpris de voir que, long-temps même après votre mort, vous étiez encore coupable devant Dieu d'une infinité de crimes. L'on doit connaître par-là le danger des charges publiques.

7°. Mais exempt de tous ces vices, vous présumez que cet examen terrible ne vous regardera pas : souvenez-vous que le juste paraîtra à cet examen, et ses justices y seront jugées. Il est tant de justes qui s'abusent eux-mêmes, et qui ne doivent le nom qu'à l'erreur publique.

Ce n'est seulement pas Tyr et Sydon que je visiterai dans ma colère, je porterai la lumière de mes jugemens jusque dans Jérusalem : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.* (Soph. I, 11.)

Je remonterai jusqu'au premier motif de cette conversion qui fit tant de bruit..... J'opposerai ces libéralités répandues dans le sein des pauvres... Avec ces complaisances secrètes... , je rappellerai cette suite de sacremens... J'examinerai cet éloignement du monde et du plaisir..... J'approfondirai ce zèle prétendu de ma gloire... Je vous demanderai compte de ces talens éclatans que vous n'employiez, ce semble, que pour ma gloire : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Gand Dieu ! que d'œuvres sur lesquelles j'avais compté se trouveront alors mortes à vos yeux : que ce discernement sera terrible ! Ne concluez pas cependant de là qu'il est inutile de travailler au salut, que le juste juge ne cherche qu'à perdre les hommes : qu'à les perdre ! Il n'est venu que pour les sauver, et ses miséricordes surpasseront encore ses justices. Mais voici la conclusion que vous devez tirer : si le bois vert est traité avec tant de rigueur, comment en usera-t-on avec le bois sec ? Si ces âmes justes, exposées à la lumière de Dieu, paraîtront tièdes, imparfaites, vous qui ne donnez à la religion et au salut que les momens les plus inutiles de votre vie, où en serez-vous alors ? Si le juste est à peine

sauvé, je ne dis pas le pécheur, car il est déjà jugé, mais l'âme mondaine qui est sans vice ni vertu, comment osera-t-elle paraître.....? Ne nous dites donc plus que vous n'êtes ni bons, ni mauvais : que votre seul péché est la paresse et l'indolence. Ah! vous connaîtrez alors que c'était un aveuglement terrible, auquel la justice de Dieu vous avait toujours livré... O! mou Dieu, s'écrie saint Augustin, si je pouvais maintenant voir l'état de mon âme comme vous me la découvrirez alors! *O si jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri.....* Quelle mesure ne prendrais-je pas pour prévenir la confusion publique de ce jour redoutable, où les conseils des cœurs et le secret des pensées seront manifestés; car non-seulement le pécheur sera montré à lui-même, il sera encore montré à toutes les créatures.

SECONDE PARTIE.

Deux désordres naissent dans le monde, du mélange des bons et des méchants, inévitable sur la terre : 1°. à la faveur de ce mélange, le vice caché se dérobe à la honte publique qui lui est due; et la vertu inconnue ne reçoit pas les éloges qu'elle mérite. 2°. Le pécheur est souvent élevé en honneur, et occupe les premières places, tandis que l'homme de bien vit dans l'abaissement, et rampe à ses pieds comme un esclave. Or, on va faire en ce jour terrible une

double manifestation qui réparera ce double désordre. En premier lieu, les pécheurs seront discernés des justes par l'exposition publique de leur conscience. En second lieu, ils seront discernés par leur séparation d'avec eux, par la différence des rangs et des places qui leur seront assignés dans les airs : *Et separabit vos ab invicem sicut pastor segregat oves ab hædis.* (Matth. 23.)

Pour bien comprendre toute la confusion dont sera couverte l'âme criminelle, lorsqu'elle sera montrée à toutes les créatures, il n'y a qu'à faire attention : 1°. au nombre et au caractère des spectateurs, qui seront témoins de sa honte; 2°. aux soins qu'elle avait pris de cacher ses faiblesses et ses dissolutions aux yeux des hommes lorsqu'elle était sur la terre; 3°. à ses qualités personnelles, qui rendront encore sa confusion plus profonde et plus accablante.

1°. Toutes les ressources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confusion, manqueront en ce jour à l'âme infidèle : première ressource sur la terre lorsqu'on a été coupable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris; tout a roulé sur un certain nombre de témoins renfermés dans notre nation, ou le lieu de notre naissance... On a pu changer de demeure pour éviter leurs yeux et leur reproche....., mais dans ce grand jour tous les hommes assemblés entendront l'histoire de nos

mœurs : chacun sera fixe dans sa place, portant sur son front l'écrit de sa condamnation : il n'y aura plus de lieu écarté ; la lumière de Dieu remplira toute la terre ; et partout vous ne découvrirez que des yeux attentifs à vous regarder.

2°. Sur la terre, lorsqu'une faute d'éclat nous a dégradés dans l'esprit des hommes, il se trouve du moins un petit nombre d'amis, dont l'estime nous dédommage presque du mépris public..... Mais alors nos amis nous seront insupportables : s'ils sont pécheurs, ils nous reprocheront nos plaisirs communs et nos exemples..... S'ils sont justes, ils nous reprocheront leur bonne foi abusée et leur amitié séduite.

3°. Sur la terre il y a au moins des personnes indifférentes que nos fautes ne blessent pas : mais dans ce jour terrible, il n'y aura point de spectateurs indifférens. Les justes, si sensibles ici-bas aux calamités de leurs frères..., alors dépoüllés, à l'exemple de Jésus-Christ, de cette miséricorde, siffleront sur le pécheur, dit le prophète, l'insulteront, et diront, en se moquant : Voilà cet homme qui n'avait pas voulu mettre sa confiance dans le Seigneur : *Ecce homo qui non posuit Deum adiutorem suum.* (Ps. 51.) Voilà cet insensé qui se croyait seul sage sur la terre... Où sont maintenant ses dieux de chair et de sang, auxquels il avait sacrifié sa vie ; qu'ils paraissent ici pour le soutenir, et

pour le défendre : *Ubi sunt dii eorum in quibus habebant fiduciam... Surgant et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant.* (Deuter. 32.) Les pécheurs auront pour lui toute l'horreur qu'ils seront forcés d'avoir pour eux-mêmes ; la société de leur malheur ne sera qu'une haine éternelle qui les divisera... Enfin, les hommes les plus éloignés, les peuples les plus sauvages s'élèveront contre vous, et vous reprocheront que s'ils avaient été éclairés comme vous des lumières de l'Évangile..., ils auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice.

4°. Les créatures inanimées que l'âme réprouvée avait fait servir à ses passions, et qui gémissaient, dit saint Paul, dans l'attente d'être délivrées de cette servitude, s'élèveront contre elle à leur manière ; le soleil s'obscurcira....., les astres disparaîtront..., la terre s'écroulera..., l'univers entier, dit le sage, s'armera contre elle pour venger la gloire du Seigneur : *Et pugabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.*

5°. Tandis qu'on vivait sur la terre, on avait pris soin de se déguiser aux yeux des hommes ; parce que les passions ayant toujours quelque chose de bas, toute l'attention se porte à en cacher la bassesse... Ainsi vous qui regardiez la duplicité de votre caractère comme la science du monde, toute votre vie n'avait été qu'une suite de déguisement et d'artifice ; et pour lors

on ne verra en vous qu'une âme vile et sans droiture.

Vous encore , âme infidèle , qu'un sexe plus jaloux de l'honneur avait rendu plus attentive à dérober vos faiblesses à la connaissance des hommes... , vous apportiez des soins extrêmes pour tromper un époux... , une mère... , un confesseur... Soins inutiles, j'assemblerai autour de vous, devant les nations assemblées, tous vos amans profanes : *Congregabo super te omnes amatores tuos.* (Ezech. 16.) Ils verront cette suite éternelle de feintes, d'artifices, de bassesses, ce trafic honteux de protestations et de sermens dont vous vous serviez pour fournir en même temps à des passions différentes, et pour endormir leur crédulité : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.* (Ibid.) Et cela se passera devant vos proches, devant vos amis... , devant votre confesseur...

6°. Une nouvelle circonstance qui rendra la honte du pécheur accablante ; ses qualités personnelles... , vous passiez pour ami fidèle....., on vous verra sans conscience et sans caractère.... On vous regardait comme un homme intègre, on verra que ces dehors pompeux d'équité cachaient une âme inique et rampante..... Vous vous étiez toujours revêtu de la ressemblance des justes, et on verra que vous marchiez sur les choses saintes, pour arriver plus sûrement à vos fins..... Enfin, vous étiez dispensateur des choses

saintes, vous aviez entre les mains le dépôt de la foi..., vous paraissiez tous les jours dans le sanctuaire revêtu des marques redoutables de votre dignité..., et sous ce que la religion avait de plus auguste, vous cachiez ce que la terre avait de plus exécrationnable. ... *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

7°. Dans le monde, la confusion des fautes n'est que passagère ; de nouvelles aventures prennent la place des nôtres ; et le souvenir de nos chutes s'évanouit avec l'éclat qui les avait publiées..... Mais au grand jour tout sera fixe et éternel : on lira dans le caractère des tourmens la nature des fautes, et la honte recommencera tous les jours avec le supplice...

8°. Si après vous avoir montré la confusion plubique, dont sera couvert le pécheur, je pouvais vous exposer quelle sera la gloire et la consolation du véritable juste, lorsqu'on étalera aux yeux de l'univers les secrets de sa conscience, et tout le mystère de son cœur... , de ce cœur où il avait toujours cru voir des taches, et dont son humilité lui avait toujours dérobé la sainteté et l'innocence... Que de merveilles!... que de prières pures!... que de grandeurs!... que de magnanimité!... on verra alors que rien n'était plus grand qu'un véritable juste ; et que ces âmes, qu'on regardait comme inutiles... , avaient plus d'éclat et de grandeur, et offraient aux yeux de Dieu un spectacle

plus digne des anges et des hommes, que les victoires et les conquêtes qui remplissent la vanité des histoires. Premier désordre réparé dans ce grand jour; le vice dérobé ici bas à la honte publique, et la vertu aux éloges qu'elle mérite.

9°. Le second désordre qui naît dans le monde du mélange des bons et des méchants, est l'inégalité de leur condition, et l'injuste échange de leur destinée. Dans le siècle présent, les justes sont foulés aux pieds, et les pécheurs sont placés dans les lieux les plus éminens. Or c'est un désordre qu'il faut que le Fils de l'Homme rétablisse :

Per ipsum instaurare omnia. (Ephes. 1.) Qu'on voie quelle différence on doit faire de l'impie d'avec l'homme de bien : *Quid sit inter justum et impium; et inter servientem Deo, et non servientem ei.* (Malach. 3.) Or voilà le spectacle de ce dernier jour; l'ordre sera rétabli, les bons seront séparés des méchants; les uns placés à la droite, et les autres à la gauche : *Et statuet oves quidem à dextris suis, hædos autem à sinistris.* (Matth. 25.)

10°. Séparation nouvelle. On ne vous demandera pas, pour décider des rangs, ni votre nom, ni votre naissance..., ou examinera seulement si vous êtes un animal immonde, ou une brebis innocente..., on ne séparera pas le prince du sujet..., mais la paille du bon grain; les vases d'honneur des vases d'i-

gnominies; les boucs des brebis; *Et statuet oves*, etc. On verra le Fils de l'Homme parcourant des yeux tous les peuples et les nations..., ne plus distinguer les siècles par les victoires des conquérans..., les hommes par la barbarie ou la politesse des temps..., mais par les victoires cachées des justes, par les triomphes de la grâce. Vous le verrez changer la face des choses; créer un ciel nouveau et une terre nouvelle, et réduire cette variété infinie de peuples, de titres, de conditions, de dignités à un peuple saint et un peuple réprouvé, aux boucs et aux brebis : *Et statuet oves*, etc.

11°. Séparation cruelle. La mort, qui nous ravit nos proches et nos amis, nous laisse du moins une consolation dans l'espérance d'être réunis un jour : ici la séparation sera éternelle, nous n'aurons plus de proche, plus d'ami, plus de liens que les flammes éternelles.

12°. Séparation ignominieuse. On est si vif sur une préférence, lorsque dans une occasion d'éclat on nous oublie, on nous laisse confondus dans la foule, ou qu'on nous préfère des subalternes... Alors vous verrez le Fils de l'Homme..., venir enlever à vos côtés un juste que vous aviez toujours méprisé..., un infidèle qui était né votre sujet..., un lazare qui vous avait importuné inutilement du récit de ses besoins..., un concurrent que vous aviez regardé d'un œil de mépris..., le faire

asseoir à sa droite..., tandis que vous, comme le superbe Aman, vous n'aurez devant les yeux que l'appareil de votre supplice. Vous verrez un sauvage converti à la foi..., un laïque..., l'homme du monde..., l'idiot..., Rachab, femme pécheresse, mise au nombre des brebis, tandis que vous chrétien, dès votre naissance... Ministre de Jésus-Christ..., solitaire..., savant..., sœur de Moïse et épouse de Jésus-Christ..., placé à sa gauche au nombre des boucs ; *Et statuet oves*, etc. C'est alors que tous les scandales seront arrachés du royaume de Jésus-Christ : que le commerce des méchants, inévitable sur la terre..., ne fera plus gémir la foi des justes et troubler leur innocence...

13°. La disposition de l'univers ainsi ordonné, chacun immobile à la place qui lui sera tombée en partage, les yeux des justes levés en haut vers le Fils de l'Homme, et ceux des impies fixés sur les abîmes, le roi de gloire, dit l'Évangile, placé au milieu des deux peuples, s'avancera vers les justes, et leur dira : « Venez les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement des siècles. (*Matth. 25.*) » Se retournant ensuite à la gauche, la fureur dans les yeux, d'une voix, dit un prophète, qui entrouvrira les entrailles de l'abîme, il dira, non comme sur la croix : « Mon Père, pardonnez-leur

parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font : » Mais retirez-vous, maudits, dans le feu éternel qui est préparé à satan et à ses anges : *Discedite à me maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus.* (*Matth. 25.*) Les justes alors s'élevant dans les airs, avec le Fils de l'Homme, commenceront à chanter le Cantique céleste : « Vous êtes riche en miséricorde, Seigneur, et vous avez couronné vos dons en récompensant nos mérites. » Alors les impies maudiront l'auteur de leur être ; les abîmes s'ouvriront, les cieus s'abaisseront, les réprouvés, dit l'Évangile, iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* (*Ibid.*) Voilà un partage qui ne changera plus. Après un récit si formidable, je ne puis finir qu'en vous adressant les mêmes paroles que Moïse adressa autrefois aux Israélites, après leur avoir exposé les menaces terribles et les promesses consolantes renfermées dans le livre de la loi : je vous propose aujourd'hui une bénédiction et une malédiction : *En propono in conspectu vestro hodiè benedictionem et maledictionem.* (*Deuter. 2.*) Une bénédiction, si vous obéissez aux commandemens de Dieu : *Benedictionem si obedieritis mandatis Domini.* (*Ibid.*) Et une malédiction si vous sortez de la voie que je vous montre pour suivre des

dieux étrangers : *Maledictionem, si recesseritis de viâ quam ego nunc ostendo vobis et ambulaveritis post deos alienos.* Voilà ce que je vous dis en finissant un sujet si terrible : votre destinée roule sur cette affreuse alternative ; on meurt comme on a vécu. Sortez dès à présent des voies des pécheurs ; commencez à vivre comme les justes, si vous voulez dans ce dernier jour être placé à la droite, et monter avec eux dans le séjour de la Bienheureuse immortalité. (Massillon, dans son Sermon du jugement dernier, Avent, p. 84 et les suiv.)

JUGEMENT DERNIER.

SECOND SERMON ABRÉGÉ.

Tunc videbunt Filium Hominis venientem in nube cum potestate magnâ et majestate.

Alors ils verront le Fils de l'Homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.
(Luc. ch. 21, v. 27.)

Terme inévitable ! indispensable ajournement ! solennelle publication de nos dernières destinées ! qui peut avoir affaibli l'impression salutaire que vous faisiez autrefois dans tous les cœurs ? Où trouver aujourd'hui des esprits que la simple peinture du jugement étonne, comme elle étonna du temps de saint Paul dans la Judée les premières têtes de Rome, et dans l'aréopage les plus grands génies

de la Grèce... ? Le jugement dernier sera une confirmation juridique de tous les jugemens particuliers que Jésus-Christ aura portés contre les réprouvés, pour les soumettre à la censure de l'univers ; pour obliger toutes les créatures à convenir de sa justice ; pour forcer les réprouvés eux-mêmes de signer leur arrêt, et de souscrire à leur condamnation ; source intarissable pour eux de confusion et de désespoir. Pour cela il examinera trois choses, qui seules concourent à former un jugement légitime ; la loi, le crime, et le supplice... Il leur montrera l'équité de la loi, la vérité du crime, et la proportion du supplice. Trois vues accablantes pour le pécheur : trois points capitaux de son jugement dernier, et les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

La plus commune excuse dont se servent les pécheurs pour se dispenser d'observer la loi de Dieu, et pour colorer leur désobéissance, c'est l'apparente sévérité de cette loi, et la prétendue difficulté d'accomplir tout ce qu'elle ordonne... Ainsi donc, au lieu de cette prétendue difficulté, qui sert aujourd'hui de voile à leur malice, le premier chef d'accusation que Jésus-Christ produira contre eux, ce sera la facilité même de sa loi : facilité dont il les convaincra pleinement au jugement dernier par le témoignage, 1°. de

ce que les uns ont fait au delà de sa loi ; 2^o. de ce que les autres ont fait indépendamment de sa loi ; 3^o. de ce que la plupart ont fait contre sa loi même.

1^o. Témoignage de ce que les uns ont fait au delà de la loi : ce sera celui des saints et des plus grands saints , et ce témoignage sera en faveur de la facilité de la loi, un témoignage convaincant, un témoignage éclatant, un témoignage accablant, un témoignage sans réplique.

Témoignage convaincant par l'évidence, où il mettra la facilité de la loi de Dieu. Pour en convaincre les pécheurs , il suffirait de leur montrer que tant d'autres l'ont bien pratiquée, et qu'ils pouvaient la pratiquer aussi-bien qu'eux... ; mais Dieu ne s'en tiendra pas là... Non content de montrer dans ses saints sa loi toute entière réduite en pratique, il y fera voir ses conseils mêmes les plus parfaits suivis de point en point et à la rigueur. Point de leçon si sublime de l'Évangile, qui, dans ses explications les plus littérales, ne se soit fait de fervens disciples : point de genre de vie si héroïque, point d'engagement si libre, qui, dans ses plus pénibles devoirs, n'ait acquis de religieux observateurs... Voilà, pécheurs, les juges subalternes que le juge souverain vous destine.

Quelle apologie de la facilité de la loi ! mais quelle condamnation de la lâcheté de ses infracteurs ! Ce spectacle de tant de héros chrétiens rassemblés,

assis autour du tribunal de Jésus-Christ, ne vous dira-t-il pas mieux que les plus éloquens discours ! Eh ! où sont donc ces difficultés insurmontables , dans les préceptes divins , qui ne se sont pas même rencontrées dans les conseils évangéliques, etc. ?

Témoignage éclatant par le nombre des témoins. Cette multitude innombrable de martyrs, de confesseurs, de vierges, etc.

Témoignage accablant, par le soin que Dieu prendra d'opposer ce qu'il y a eu de plus vertueux dans un état moins parfait, à ce qu'il y a eu de vicieux dans un état plus saint. Ainsi les hommes apostoliques, dit saint Paul (1 Cor. 6, 3.), jugeront les anges apostats, *angelos judicabimus*. Ainsi par la même raison, le simple peuple pieux et timoré fera le procès au mauvais prêtre, etc.

Témoignage sans réplique, par la qualité des témoins que Dieu choisira pour le porter. Ce seront les personnes qui vous auront été les plus unies par les lois du devoir, par les soins de la Providence, par les liens du sang... Un enfant religieux, par exemple, contre une mère mondaine ; une sœur dans le cloître usée d'austérités et de macérations volontaires, contre une sœur ou un frère, qui, dans le siècle, se seront dispensés des jeunes préscrits, etc. Première justification que le juge fera de sa loi, par tout ce que les uns ont fait de plus.

2^o. Témoignage tiré de ce que

les autres ont fait indépendamment de sa loi : ce sera celui des païens et des idolâtres. A quoi, pécheurs, réduisez-vous votre Dieu? à opposer Tyr et Sydon à Corozaim et à Bethsaïde, Samarie à Capharnaüm, et Ninive à Jérusalem, c'est-à-dire, à prendre pour juges entre sa loi et vous, ceux qu'il a le moins favorisés de ses grâces... il le fera néanmoins pour confondre votre ingratitude... Qu'avez-vous à répondre, quand il opposera, par exemple, au relâchement de vos mœurs la sévérité des Catons; à l'excès de votre intempérance, la frugalité des Fabrices; à la lâcheté de vos artifices, la probité des Régulus; à l'iniquité de vos faiblesses, la résistance de Lucrèce et la pudeur des Vestales; à l'âpreté de votre avarice, le désintéressement des philosophes; au raffinement de votre sensualité, de votre mollesse et de votre délicatesse, l'austérité des gladiateurs et des athlètes, etc.? *Regina austri surget injudicio...* (Luc. II, 31.) Ah! mes frères, l'affligeante pensée dans l'esprit d'un chrétien réprouvé! Si Dieu eût versé sur des nations entières idolâtres la moindre partie de ces mêmes faveurs dont il ma comblé, quels fruits de justice n'eussent-ils pas portés dans l'abondance des grâces, eux qui en ont produit de si beaux dans leur stérilité! Le juste sujet d'indignation dans le cœur d'un Dieu! Quoi! des peuples que je ne reconnaissais pas pour mes peuples ont fait ma vo-

lonté dans des occasions où mes propres enfans se sont révoltés contre moi : *Populus, quem non cognovi, servivit mihi.* (Psalm. 17, v. 44.)

3°. Témoignage de ce que la plupart auront fait contre la loi même. Cesera le vôtre, pécheurs, Dieu l'a dit : à ce grand jour je vous opposerai vous-mêmes à vous-mêmes, et je produirai contre vous tout ce que vous avez fait contre moi : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam.* (Ps. 49, v. 21.) Vous vous êtes écartés de ma loi, dans la crainte de la gêne où elle aurait tenu vos passions; et moi pour vous confondre, je vous retracerai tous les tourmens que vous ont causé leurs enportemens et leurs saillies; je vous ferai sentir l'inégalité de ces deux jougs, et la douceur du mien en comparaison du vôtre : *Arguam te, etc.* Vous avez prétexté dans mille occasions dangereuses, que l'attrait en était puissant et la fuite difficile : et moi, pour justifier la facilité du précepte, je ne ferai que vous mettre devant les yeux les suites funestes de vos criminels engagements; craintes, dégoûts, remords, haines, trahisons, perfidies, plus insupportables que n'eût été le plus prompt éloignement : *Arguam te, etc.* Vous vous êtes dispensés des rigueurs de la pénitence et du jeûne sur l'épuisement de vos forces, sur la faiblesse de votre santé et de votre tempérament; et moi, pour vous condamner, je vous opposerai sim-

plement ces excès de plaisirs, ces parties de débauches, ces séances de jeu, et ces veilles indiscretes, plus nuisibles à votre santé que n'eussent été les pratiques les plus austères de la mortification chrétienne : *Arguam te*, etc. La loi justifié; le juge vérifiera le crime; et, après avoir montré que l'une n'était pas inique, il fera voir que l'autre n'est pas supposé : second acte du jugement dernier.

SECOND POINT.

La vérité du crime. Que d'accusateurs concourront à la mettre en évidence! victimes, complices, auteurs, censeurs des crimes du pécheur, tous rendront témoignage contre lui.

1°. Les premiers accusateurs de l'iniquité seront ceux qui en auront été les victimes. Y aurait-il, en effet, un Dieu juste vengeur du crime, s'il n'y avait pas un tribunal suprême, recours universel de tous les misérables dans leurs malheurs, ... victimes de l'injustice, victimes opprimées et noyées dans leur sang et dans leurs larmes. Combien dans le cours de ses années, un magistrat ignorant, faible ou prévenu, un juge paresseux, aveugle ou corrompu, en sacrifie-t-il sans remords et sans pitié! Victimes de l'avarice... , combien dans tous les états l'avidité du bien en a-t-elle réduit à la mendicité! victimes de l'ambition, victimes de la vengeance, victimes de l'inhumanité, victimes de la médisance et de

la calomnie, etc. , toutes élèveront leurs voix plaintives au jugement de Dieu contre leurs oppresseurs, et leur crieront plus haut que le créancier de l'Évangile : *Redde quod debes*, rends-nous aujourd'hui justice; à moi, mon honneur; à moi, mon repos; à moi, mon bien; à moi, mon sang et ma vie, etc.

2°. Aux victimes de vos iniquités, ajoutez-y, pécheurs, les complices, compagnons de vos débauches, fauteurs de vos dérèglements, imitateurs de vos vices. Ce sont là maintenant des favoris : au jugement de Dieu, ils seront vos accusateurs. Ah! Seigneur, disait Adam (*Genes. c. 3, v. 12.*), cité d'abord après son péché devant son juge, c'est celle que vous m'aviez donnée pour compagne qui m'a perdu... Vive image, disent les pères, dès le commencement du monde, de ce qui se doit passer à la fin des siècles? car si dès lors un époux ménagea si peu devant Dieu son épouse..., un ami débauché épargnera-t-il l'ami qui l'aura corrompu? Un jeune libertin, un élève impie, le maître et le docteur de son impiété et de son libertinage? etc. Que sera-ce à ce moment terrible où tout l'univers, dit l'Évangile, doit être en guerre et en division pour se détruire? Nation contre nation, famille contre famille, citoyen contre citoyen : *Gens in gentem, et regnum in regnum.* (*Matth. c. 24, v. 7.*)

3°. Les démons, ces funestes auteurs du vice, en seront un

jour les plus cruels accusateurs. Maudits esprits! amis maintenant du mensonge, pour nous séduire et défenseurs alors de la vérité pour nous confondre! esprits artificieux..., esprits enchanteurs..., esprits doubles et perfides. Voilà, pécheurs, vos plus redoutables adversaires.... Si le plus juste a sujet de craindre au jugement de Dieu les rapports envenimés des ennemis de son salut..., qui pourra mettre à couvert et sauver de leurs accusations le pécheur et l'impie! ne seront-ils pas le jouet de ces malins esprits, comme la paille est le jouet du vent : *Si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt?* (1 Petr. c. 4, v. 18.)

4°. Pour derniers accusateurs, le pécheur aura tous les censeurs de sa vie, ses guides et ses surveillans, sa propre conscience, et son Dieu même. Quels témoins! quels juges!... Maris débauchés; épouses infidèles, enfans déréglés, courtisans politiques, domestiques trompeurs, élèves indignes des premières mains qui vous formèrent à la vertu, vous savez quels sont les yeux que vous craignez le plus!.. Ce sont ceux-là mêmes que Dieu vous réserve au dernier jour. Ainsi Saül, prêt de paraître devant Dieu, voit Samuel reparaître à ses yeux, non plus comme autrefois, pour lui faire des remontrances paternelles, mais pour l'accabler des plus cuisans reproches... Dieu ramenera au fond de cœurs tous ces cris secrets

étouffés dans leur naissance. A quels excès de fureur leur impunité n'a-t-elle pas porté les coupables à se rendre leurs propres accusateurs. Ainsi Antiochus mourant, déchiré de ses remords, devient l'écho de sa conscience, publie à haute voix tout ce qu'elle lui reproche en secret... Ah! je me souviens maintenant, s'écrie-t-il, de tous les maux que j'ai faits : *Nunc reminiscor malorum quæ feci.* Pécheurs qui m'écoutez..., vos péchés parleront-ils moins haut au jugement de Dieu? Enfin, Dieu parlera lui-même, et sa parole sera, dit saint Paul, un glaive à deux tranchans, qui fera dans un instant la dissection et l'anatomie du pécheur et de ses œuvres. Péchés de l'esprit, péchés du cœur, péchés de la chair et des sens. Il en fera voir le commencement, le progrès et la fin. Il comptera le nombre, il en divisera les espèces, il en pèsera les circonstances : *Numerata, divide, pondera...* (Dan. c. 5, v. 2, 6.) Quelle sera votre consternation, pécheurs, quand ces redoutables paroles sorties de la bouche de Dieu même s'exécuteront au fond de votre cœur?... Que sera-ce, grand Dieu, quand vous entrerez en un compte exact avec les pécheurs? Quand, selon vos menaces vous leur parlerez en Dieu outré de douleur : *Sicut parturiens loquar.* (Isai, c. 42, v. 13.) Quand vous leur ferez le procès à loisir et en détail : *Discrptabo cum eis.* (Joel. c. 3, v. 2.) Quand vous porterez le

flambeau dans les plus sombres replis de leurs âmes : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.* (Sophon. c. 12, v. 12.) Quand vous démasquerez enfin le vice, et que vous en dévoilerez toute la laideur? *Revclabo pudenda : ostendam gentibus nuditatem et regnis ignominiam...* Joignez maintenant tous ces accusateurs, victimes, complices, auteurs, censeurs du crime à tant d'yeux ouverts et éclairés... La loi justifiée, le crime avéré, reste à mesurer le supplice, et à en faire voir la proportion. Troisième acte du jugement dernier.

TROISIÈME POINT.

Pour faire approuver le supplice aux réprouvés, Dieu n'aura qu'à leur montrer ce qu'il est, ce qu'il a fait et ce qu'il a promis; prendre pour règle de sa sévérité, sa grandeur, ses grâces et ses couronnes.

1°. La grandeur de Dieu. Alors ils verront, dit l'Évangile, le Fils de l'Homme dans tout l'appareil de sa puissance et de sa majesté..., et le Sauveur, en déployant ainsi toute sa grandeur aux yeux des réprouvés, ne semblera-t-il pas dire à chacun d'eux : Vous voulez donc savoir ce que vous avez mérité? Eh bien, voyez d'abord qui vous avez offensé : voyez l'excellence de son être, dans l'élévation du rang qu'il tient au-dessus de tous les êtres créés, arbitre souverain de toutes leurs destinées ; l'immensité de son pouvoir dans la résurrection subite et géné-

rale de vos corps reproduits et ranimés par la vertu de ces deux paroles : Levez-vous, morts : *Surgite mortui*, etc. Vous ne trouviez pas, disiez-vous de proportion entre l'offense et la peine. Mais..., quelle proportion trouvez-vous entre l'offenseur et l'offensé? La majesté que vous avez outragée est au-dessus de toute majesté : l'injure que vous lui avez faite est donc au-dessus de toute injure : donc les peines que vous méritez doivent être aussi au-dessus de toute peine, et n'avoir d'exemple que dans l'enfer. Leur mesure, c'est d'être sans mesure : *Pro mensura peccati, erit et plagarum modus.* (Deuteron. c. 25, v. 5.)

2°. Les grâces de Dieu. Avec le Sauveur, dit encore l'Évangile, paraîtra sa croix, chef-d'œuvre de son amour et source de tous ses bienfaits : *Tunc parebit signum Filii Hominis...* (Matth. c. 24, v. 30.) Eh ! que montrera aux réprouvés cette croix adorable? Tout ce qu'a fait un Dieu pour leur amour, et tout ce qu'il a souffert pour leur salut. Est-il rien de plus capable de les convaincre de la justice de leur peine?... La croix leur représentera le prix infini de ses largesses; elle leur demandera compte du corps, du sang, de la vie, de la mort, des mérites d'un Dieu. Un excès de bienfaits payé d'ingratitude ne mérite-t-il pas bien un excès de rigueur?... La croix leur reprochera un nombre prodigieux de grâces perdues qu'elle leur a ménagées,

dont ils n'ont tiré nul profit. Tant de lumières éteintes, tant d'inspirations étouffées, tant de bons exemples perdus, etc. Que demande une exacte justice ? Pour une infinité de biens à payer, une infinité de maux à souffrir. Murmureront-ils de la continuité de leur souffrance ? La croix leur rappellera la continuité de ses secours. Point de moment dans la vie où elle ne leur ait offert un remède souverain dans leurs maux, un oracle infallible dans leurs doutes, etc. Une si longue suite de faveurs méprisées ne peut être vengée que par une suite continuelle de disgrâces. Se récrieront-ils sur l'éternité de leur malheur ? La croix leur montrera l'éternité de ses avantages. Les péchés qu'elle a une fois abolis ne peuvent plus revivre. Le pardon qu'elle a obtenu ne peut plus se révoquer, etc. Il faut donc, pour que tous ses effets soient proportionnés dans leur durée, que les peines du mépris ou de l'abus constant que l'on en aura fait, ne puissent plus cesser.

3°. Les couronnes et les récompenses de Dieu. Point de règles plus justes. On est digne des plus rudes châtimens quand on a renoncé de plein gré aux plus belles récompenses. C'est pour cela, remarque saint Bernard, que la sentence des justes précédera celle des pécheurs, afin que l'opposition et le contraste en fassent mieux sentir la proportion et la justice. Venez, dira d'abord le Sauveur aux

élus ; il est temps que vous possédiez ce que vous avez aimé selon mes désirs : ce ciel, ce salut, ce Dieu, l'objet de votre foi, de votre espérance, de votre amour, tout est à vous et pour toujours : *Venite*. Délicieuse sentence ! mais de là, que s'ensuit-il ? Ah ! peut-on l'entendre sans frémir ! Retirez-vous de moi, pécheurs, je ne vous connais plus..., tout est perdu pour vous sans ressource : *Discedite*. Trop cruel arrêt ! Si vous voulez, à le prendre séparément et sans aucun rapport, mais immédiatement opposé à l'arrêt qui le précède, et qu'il doit contre-balancer ; pesez-le bien, rien de plus mesuré ni de plus juste. *Venite, discedite*.... Étranges révolutions, mais proportionnées entre elles ! Si on approuve l'une, peut-on condamner l'autre ? l'échange est pareil, et le retour égal : *Benedicti, maledicti*... ! Mais combien durera la peine des réprouvés ? autant que la gloire des élus. Éternité de gloire, éternité d'opprobre ; éternité de joies, éternité de douleurs, etc. De ces deux éternités, l'une justifiera l'autre dans l'esprit des réprouvés... Mais quoi ! être éternellement tourmenté pour des plaisirs si courts... ! pour une parole, pour une pensée, pour un désir, pour un regard, etc. ! Mais quoi ! être éternellement récompensé pour des vertus si faciles ? éternellement couronné pour de si faibles victoires ! éternellement enrichi pour des au-

mônes si légères, etc.! Craignons donc ce jugement si terrible, mais si juste. Craignons-le efficacement. Préparons-nous - y dès ce moment, et faisons dès maintenant tout ce que nous voudrions faire alors. C'est le seul parti que doit prendre un homme sage, et tout le fruit que vous devez tirer de ce discours. (Le père Segaud, dans son Avent, page 88 et les suivantes. Voyez aussi le père Hyacinthe Le Fèvre, dans son ouvrage intitulé : Jugement dernier, ou Procès criminel des réprouvés accusés et condamnés de Dieu selon les formalités de la justice, etc. M. Nicole, dans son Traité des quatre fins de l'homme; le père Bourdaloue, dans ses deux Avents; le père Dufay, dans son Discours sur le jugement dernier; M. Lafiteau, dont le dessein est : Au jugement dernier, Dieu se fera justice à lui-même; au jugement dernier, toutes les créatures feront justice à Dieu. L'auteur des Discours chrétiens et celui des Discours moraux ont aussi travaillé sur ce sujet. On trouve encore un traité sur le jugement dernier dans le livre intitulé : Remarques sur divers sujets de religion et de morale.)

PREMIER SERMON ABRÉGÉ.

Expedit vobis ut moriatur unus homo pro populo.

Il vous est avantageux qu'un homme meure pour le peuple.
(Joan. 11, 51.)

L'Évangile nous apprend, mes frères, que le souverain pontife ne parlait pas de lui-même, lorsqu'il prononça cet oracle, dont le sens mystérieux lui était caché; mais qu'en cette qualité de pontife, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation, et non-seulement pour la nation, mais aussi pour rassembler les enfans de Dieu qui étaient dispersés. Paroles qui annoncent les grands avantages que devait procurer aux hommes le sacrifice de Jésus-Christ.

Et quels avantages, mes frères, le ciel ouvert à nos vœux, la paix descendue sur la terre, les puissances de l'enfer confondues, le péché aboli, l'impiété éteinte, un Dieu réconcilié avec l'homme, un Dieu favorable à nos besoins; tout ce que la religion a de saint, tout ce que nos sacremens ont d'efficace, tout ce que nos actions ont de mérite, tout ce que le Très-Haut reçoit de gloire; en un mot, tout bien, toute grâce, toute justice, toute grandeur : tout est le fruit du sacrifice de Jésus-Christ.

Ah! si ce grand sacrifice a la vertu de tenir le ciel et la terre,

les anges et les saints dans l'admiration et le respect ; s'il fixe les majestueux regards d'un Dieu, quel est donc votre aveuglement, ô vous qui le négligez par mollesse, qui n'y participez que par bienséance, qui n'y restez quelques momens qu'avec ennui, et qui souvent le déshonorez par des profanations scandaleuses et sacrilèges.

Écoutez-le, mes frères : négliger le saint sacrifice, c'est refuser à Dieu le plus parfait et le plus essentiel hommage que nous devons à sa majesté suprême : profaner le saint sacrifice, c'est insulter à Dieu dans sa personne. Puisque nous sommes trop peu de chose pour honorer par nous-mêmes un Dieu si grand, il est de notre devoir de l'honorer par l'oblation de la victime, qui est infiniment sainte ; et puisque la victime est infiniment sainte, il est également de notre devoir de l'offrir avec les plus parfaits sentimens de la piété. De là ces deux vérités importantes qui feront le partage de ce discours ; il n'y a point de religion sans sacrifice ; il n'y a point de sacrifice d'agréable odeur, s'il n'est animé d'un véritable esprit de religion.

PREMIER POINT.

Entre les choses saintes, dit le concile de Trente, nous n'avons rien de plus saint que le sacrifice de nos autels. Voulez-vous, mes frères, en comprendre la nécessité, la vérité, l'ex-

cellence, suivez par ordre ces principes que la raison, de concert avec la foi, nous établit.

Premier principe. S'il y a un Dieu qui mérite d'être honoré, il doit y avoir dans le monde une religion qui l'honore.

Second principe. S'il y a une religion qui honore le vrai Dieu, il doit y avoir un sacrifice que l'on offre en son honneur.

Troisième principe. S'il est un sacrifice qui s'offre en l'honneur du vrai Dieu, ce doit être le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, qui est la seule victime digne de Dieu : donc la vraie religion est celle qui le possède, et qui l'offre ce sang adorable ; point de religion sans ce sacrifice auguste ; c'est une chaîne de principes indivisibles. Appliquez-vous, mes frères ; plus ils ont de profondeur, plus ils méritent l'attention des esprits solides.

Premier principe. S'il est un Dieu qui mérite d'être honoré, il doit y avoir une religion qui l'honore. En effet, je ne puis me représenter un Être infini, sans avouer que devant lui je ne suis qu'un néant, qu'un atome imperceptible ; et cet aveu de mon néant est une adoration de sa grandeur. Je ne puis reconnaître un Dieu, auteur de ma vie, de ma raison, de ma santé, de tout moi-même, sans me sentir obligé envers lui à la plus parfaite reconnaissance ; et la reconnaissance engage à honorer son bienfaiteur ; je ne puis reconnaître un Dieu puissant et

juste , sans apercevoir l'obligation où je suis de me conformer à ses lois ; rien n'est plus juste que de suivre la justice, et cette obéissance est un vrai culte ; je ne puis me représenter le souverain bien, sans me sentir obligé de l'aimer souverainement. En un mot, je ne puis reconnaître un Dieu qui possède toute perfection , sans avouer qu'il mérite tout honneur ; et s'il mérite tout honneur , je dois donc l'honorer en tout. Ce sont là , mes frères , de ces devoirs primitifs qui parlent au cœur : heureux si nous avons autant de fidélité à les remplir, que nous avons de facilité à les concevoir, et de naturel à les ressentir.

La reconnaissance , la soumission, l'adoration, l'amour , sont donc des suites nécessaires de la connaissance du vrai Dieu ; or, l'adoration, l'amour, la soumission, la reconnaissance, font la vraie religion : donc, s'il est un Dieu, il doit y avoir une religion qui l'honore.

Second principe. S'il y a une religion qui honore le vrai Dieu, il doit y avoir nécessairement un sacrifice que l'on offre en son honneur. Vérité, mes frères, qui paraît née avec nous. L'homme fut à peine sur la terre, qu'il reconnut l'obligation où il était d'offrir à la divinité des dons et des victimes. Caïn offrit au Seigneur des fruits de la terre ; Abel lui immola les premiers nés de ses brebis ; on ne vit jamais de peuple qui n'eût ses temples, ses

autels, ses sacrifices ; et, comme le remarque saint Augustin, quoique les nations idolâtres n'aient conservé qu'une idée de la divinité fort altérée et fort confuse, elles n'ont pas laissé de connaître que le sacrifice était dû à Dieu ; et n'était dû qu'à Dieu seul. C'est donc une vérité de tous les âges, qu'il n'y a point de religion sans sacrifice.

La raison naturelle nous conduit elle-même à cette vérité. Pour le comprendre, interrogez votre raison ; demandez-lui ce que c'est que religion : elle vous répondra que la religion n'est autre chose que le culte du vrai Dieu ; et ce culte du vrai Dieu , en quoi consiste-t-il ? Quelle est son essence ? Elle vous dira que c'est l'adoration et l'amour ; mais encore , qu'est-ce qu'adoration ? Un aveu solennel que nous faisons au Seigneur de notre dépendance, de notre néant, de notre misère profonde à la vue de ses grandeurs infinies, de sa puissance suprême, de la plénitude de son être sans bornes ; tel est l'aveu qui fait l'essence de l'adoration, sans laquelle il n'y a point de religion. Il faut donc un acte qui exprime cet aveu ; et dans un corps de religion extérieur et visible, il faut un acte sensible qui rende cet aveu solennel et authentique.

Or , la raison me fait concevoir qu'il n'y a proprement que le sacrifice qui en soit une expression fidèle. Pourquoi ? c'est qu'il n'y a que le sacrifice où l'homme fasse rentrer la créa-

ture dans son néant devant la majesté de l'Être infini. Les autres actes de religion, dit un auteur aussi profond qu'éloquent, honorent Dieu, il est vrai ; mais leur objet spécifique n'est pas d'honorer l'être infini de Dieu et son autorité souveraine. Lorsque je prie, je reconnais, à la vérité, qu'il est la source de tous les biens ; mais en implorant ses grâces, il semble que j'envisage mon intérêt plutôt que son adorable grandeur, au lieu que dans le sacrifice, l'objet que j'envisage, c'est son être et mon néant, sa souveraineté et ma dépendance, sa justice et mon péché. Par l'immolation de la victime que je fais expirer sur ses autels, je reconnais, et comme créature et comme pécheur, que je lui dois l'hommage de tout moi-même ; que j'ai mérité la mort ; que je m'y sou mets de cœur ; et n'ayant pas droit de disposer de ma vie, je meurs du moins dans la victime que je substitue ; je me détruis en elle-même, je m'immole, je m'anéantis en elle ; je reconnais que Dieu est seul celui qui est, qu'il possède seul l'être par excellence et en toute propriété, et que lui seul a le droit de dire : *Je suis celui qui suis, ego sum qui sum*. Par l'anéantissement de la victime, je confesse hautement que tout est néant devant Dieu ; que l'homme n'a qu'un faible rayon d'être dépendant et emprunté, qui peut lui être ravi à chaque instant ; et que soumis à son créateur, il

doit toujours être disposé à se sacrifier sans réserve pour sa gloire.

Se contenter de prier, c'est se borner à ses désirs et à des paroles : rien ne s'anéantit en effet ; on ne rend rien à Dieu de ce qu'on a reçu de lui ; mais dans le sacrifice tout est effectif ; la victime est réellement détruite ; elle rentre dans son néant devant la majesté du Très-Haut ; l'homme rend à Dieu, sinon l'être qu'il en a reçu, et qu'il n'a pas en son pouvoir, du moins une créature que Dieu lui a soumise, et dont il lui a donné pouvoir de disposer. Oh ! qu'une victime tremblante sous la main du sacrificeur qui tient déjà le glaive levé pour l'immoler, est une vive expression de l'état de l'homme sous la main du Seigneur son Dieu, qui peut à son gré lui ôter la vie, et qui tient le glaive levé pour l'immoler dans peu de jours à sa grandeur et à sa justice !

La religion du cœur ne saurait être sans le sacrifice du cœur ; un corps de religion extérieur et sensible ne peut donc être sous un sacrifice extérieur et sensible. En un mot, le sacrifice est le signe expressif et authentique de notre dépendance et de notre néant. Ce signe authentique est l'acte essentiel de la religion ; donc il ne peut y avoir de religion sans sacrifice : c'est ce que la raison naturelle me fait comprendre.

Et ce qui met un sceau divin à cette vérité, c'est le témoi-

gnage que le Saint-Esprit lui a rendu par la bouche du grand apôtre. Dans son épître aux Hébreux, saint Paul nous enseigne, d'un côté, qu'une religion ne peut être sans un sacerdoce, puisque l'on ne peut détruire le sacerdoce sans détruire du même coup la religion : *Translatio sacerdotio, necesse est ut et legis translatio fiat*. D'un autre côté, il nous dit qu'un sacerdoce ne peut être sans sacrifice et sans victime, parce qu'il est établi pour offrir à Dieu des dons et des victimes : *Constituitur in his quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia*. Ce qui fait, ajoute-t-il, que Jésus-Christ, en qualité de prêtre du Très-Haut, était obligé d'avoir une victime à lui offrir en sacrifice : *Unde necesse est, et hunc habere aliquid quod offerat*. Réunissons ces deux principes de l'apôtre. Une religion ne peut être sans un sacerdoce ; un sacerdoce ne peut être sans sacrifice : donc une religion ne peut être sans sacrifice ; et s'il est vrai, comme nous l'avons démontré, qu'il doit y avoir sur la terre une religion qui honore le vrai Dieu, il s'ensuit évidemment qu'il doit y avoir un sacrifice que l'on offre en son honneur. Second principe que j'avais à établir.

Le troisième principe que je me suis proposé d'établir, c'est, mes frères, que s'il y a un sacrifice que l'on offre au vrai Dieu, ce doit être nécessairement le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, parce qu'il n'est

point d'autre victime qui convienne à Dieu. En effet, on ne doit offrir à Dieu qu'un sacrifice qui l'honore : or, c'est une vérité de foi, vérité avouée par les hérétiques même, que l'agneau immolé est seul capable de rendre à Dieu tout l'honneur qu'un Dieu mérite. Le sang des animaux n'a rien qui convienne à un pur esprit. L'homme lui-même, souillé qu'il est par le péché, ne pourrait être à ses yeux qu'une victime impure et odieuse ; et la nature toute entière eût-elle conservé sa beauté primitive, n'a rien qui réponde à sa grandeur. Il n'y a donc que le Fils égal au Père qui soit capable de lui rendre le parfait hommage ; il n'y a que le sacrifice de Jésus-Christ qui, étant d'un prix infini, honore véritablement l'Être infini ; c'est donc le seul vrai sacrifice, le seul qu'il soit permis d'offrir à Dieu ; et une religion ne saurait être la vraie religion, si elle ne possède et n'offre pas le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ. Tels sont les principes qu'établit la foi, et que la saine raison reconnaît.

Ainsi, mes frères, Jésus-Christ est venu pour établir dans le monde la vraie religion : or, il n'est point de vraie religion sans sacerdoce ; point de vrai sacerdoce sans sacrifice ; point de vrai sacrifice sans victime ; point de victime agréable à Dieu que le corps et le sang de Jésus-Christ. N'est-il pas évident que ce divin législateur, en établissant la

vraie religion, n'a pu se dispenser d'y établir le sacrifice réel de son corps et de son sang? Toute religion qui ne reconnaît pas ce grand sacrifice n'est donc pas la vraie religion.

Et certes, mes frères, si Jésus-Christ n'eût laissé à son Église qu'une image de lui-même; si la sainte Eucharistie n'était qu'une simple figure, il n'eût donc établi qu'une figure de victime, une figure de sacrifice, une figure de sacerdoce, et sa religion ne serait, comme celle de Moïse, qu'une religion en figure; le chrétien n'aurait rien au-dessus du juif, et nous serions comme ce peuple réprouvé, sans victime et sans sacrifice sur la terre: malédiction dont Dieu l'a frappé dans sa fureur.

Mais que nous servira-t-il de posséder le sacrifice de l'Homme-Dieu, si nous avons le malheur de n'en pas sentir l'excellence? Que nous servira-t-il d'en reconnaître la vérité, la nécessité, si nous en ignorons le prix et la dignité? Nous resterons dans l'indigence avec le plus riche trésor, et dans le crime en possédant la source même de toute sainteté. Cependant, la comparez-vous cette excellence du saint sacrifice? En êtes-vous pénétrés?

Quelle est l'idée qu'on s'en forme aujourd'hui dans le monde? Vous le voyez, on y regarde la sainte messe comme une cérémonie de religion à laquelle on est obligé d'assister en certains jours, où l'on fait à Dieu

quelques prières, après quoi chacun est libre de vaquer à ses affaires, ou de se donner à son plaisir.

Grand Dieu! est-ce donc là cette idée si noble que des chrétiens doivent avoir d'un sacrifice, qui est l'action de la religion la plus grande, la plus excellente, la plus auguste? Sacrifice dont un Dieu est l'objet, un Dieu la victime, un Dieu le feu sacré qui consume l'holocauste: sacrifice où s'immole une victime vivante, et qui vit même étant immolée. Est-il permis à des enfans de lumières de penser si légèrement de ce grand sacrifice, où l'on traite avec Dieu de la bénédiction des familles, de la paix de l'Église, de la prospérité des empires, du salut des vivans et des morts, de notre bonheur éternel, de tout ce qu'il y a de plus important et de plus saint? Ose-t-on traiter de pure cérémonie un sacrifice où Jésus-Christ fait éclater l'excès immense de son amour, où il descend en personne sur nos autels, pour y consommer l'ouvrage de notre réconciliation, en nous unissant avec son père dans la participation d'une même victime: sacrifice, où le Pontife éternel rend à la majesté du Très-Haut toute l'adoration, toute l'action de grâces, toute la satisfaction, toute la louange qu'il mérite, en lui offrant tout ce que son âme divine a conçu et concevra, dans toute l'éternité, de religion et d'amour: sacrifice, qui

est la source et comme le dépôt de toutes les grâces , où chacun de nous peut trouver en tout temps et en tout état , à la vie et à la mort , sa propitiation et son salut , où par la foi et par l'amour on devient avec Jésus-Christ un même prêtre , une même hostie ; où par la communion on se nourrit de sa chair vivifiante , où l'on verse en quelque sorte son sang adorable dans nos propres veines ; où l'on est , pour ainsi dire , imbu et tout pénétré de sa vertu et de son esprit : sacrifice qui est une continuité du sacrifice de la croix (car ce n'est, mes frères, qu'un seul et même sacrifice), et qui nous est mis entre les mains, afin qu'en l'offrant à la souveraine justice, nous lui payions par ses mérites le juste prix de notre rédemption : sacrifice, en un mot, où Dieu est adoré dans sa grandeur, glorifié dans son être, satisfait dans ses droits, béni dans ses dons, réconcilié avec l'homme, et où toute justice est consommée.

Ah ! si l'on connaissait tout le mérite de ce divin sacrifice, se contenterait-on de le traiter froidement de pieuse cérémonie ? Avec quelle ardeur ne s'efforceraient-on pas de s'en appliquer la vertu ? Pourrait-on souffrir l'injurieuse indifférence de tant de lâches chrétiens qui n'y paraissent qu'avec tristesse ou par contrainte, et qui se mettraient peu en peine d'y participer jamais, si l'Église ne leur en faisait pas une loi ? O ingrati-

tude ! ô négligence outrageuse !

Quoi ! mes frères, dans le temps que le ciel s'ouvre, que Jésus-Christ descend sur le saint autel, que les anges adorent, que les puissances tremblent, que toute la nature est dans le respect ; dans le temps que Dieu lui-même se rend attentif au mystère qui s'opère en notre faveur, l'homme seul, insensible à tant de merveilles, demeurera ou mollement enseveli dans les langueurs du sommeil, ou servilement attaché à un travail mercenaire, sans se mettre en peine d'en profiter ? Esclaves de l'intérêt, vous qui, sous prétexte de travaux et d'affaires, laissez à peine à ceux que vous occupez le moment de paraître au temple dans les plus saintes solennités ; vous qui abandonnez l'autel du Seigneur pour dresser dans vos maisons un autel à la fortune ; idolâtres des richesses, la malédiction tombera sur vos travaux ; ils ne fructifieront que pour le crime.

Quelque affaire qui vous occupe, la piété ne devrait-elle pas vous engager à consacrer à Dieu les prémices de chaque jour, et à commencer par lui rendre l'honneur que vous lui devez dans le sacrifice, qui est seul capable de lui rendre le parfait honneur ? Vous n'en avez pas le loisir, dites-vous ; mais combien de négocians fidèles, d'artisans pieux, de serviteurs et d'humbles servantes que nous voyons tous les jours s'empresser d'offrir avec nous la victime de

propitiation ! Ils savent bien s'en ménager le temps au milieu de leurs occupations, sans que ni leur travail, ni leur commerce en soient dérangés : les bénédictions que répand la sainte messe rend même leurs travaux et plus animés et plus utiles. S'il s'agissait de quelques parties de plaisir et de bonne chère, on en trouverait assez le temps. Ah ! peut-on plaindre quelques momens donnés à un Dieu à qui l'on doit toute la vie ?

Mais vous, riches du siècle, qui êtes les arbitres de vos momens, et qui vous trouvez souvent embarrassés de votre loisir ; vous, femmes du monde, dont toute la vie n'est qu'un languissant repos ; vous qui donnez au jeu le temps que la nature a donné au sommeil, et au sommeil le temps que la religion confère au culte divin ; vous qui préférez la mollesse à la piété, et qui, plongés des semaines entières dans un profond oubli des mystères saints, trouvez que le jour du Seigneur est bien incommode, par l'obligation gênante qu'il vous impose d'aller adorer Dieu dans son temple, de quelle excuse couvrerez-vous une si odieuse indifférence ? Comprenez-vous que négliger d'entendre la sainte messe autant de fois que la facilité s'en présente, c'est négliger de rendre à Dieu l'hommage qui lui est le plus précieux ; c'est vous fermer la source des grâces, et vous retrancher en quelque sorte de la communion

de Jésus-Christ ? Vous priez, dites-vous, dans le secret ; mais ignorez-vous que la prière n'est jamais plus puissante que lorsqu'elle se fait en commun, et lorsqu'elle s'unit de plus près à celle du pontife innocent, sans tache, qui est exaucé pour le mérite et l'excellence de son sacrifice ?

Oh ! quelle ardeur les premiers chrétiens ne marquaient-ils pas pour nos saints mystères ! Ils y consacraient le temps de leur repos. On voyait les mères chrétiennes y conduire leurs enfans à la vue des tyrans même ; et si l'on menaçait de les y faire périr, c'est pour cela, répondaient-elles avec fermeté, que nous nous hâtons d'y arriver, afin de nous immoler avec Jésus-Christ. O mon Dieu, quel changement, et dans la foi, et dans les mœurs ! aujourd'hui la plus légère incommodité suffit pour se croire dispensé de la sainte messe ; un enfant paraît-il délicat, une fausse tendresse l'emporte aussitôt sur la loi : on craindrait que la source des grâces ne lui fût contraire, et que s'il allait au temple, il n'en fût incommodé ; on l'intimide, on l'amollit, au lieu de l'affermir de bonne heure contre des craintes frivoles, et de lui apprendre à ne se pas alarmer si aisément, quand il s'agit du devoir. Assiste-t-on au saint sacrifice ? tantôt c'est dans un négligé indécemment : on rougirait de paraître en cet état dans une compagnie du monde ; tantôt

c'est avec un étalage superbe de vanités ; on vient au temple comme au théâtre , plutôt pour se donner en spectacle que pour adorer. Pendant le saint sacrifice , pour toutes prières , on parle de bagatelle , de nouvelles , de son jeu , de ses affaires , souvent même de sujets moins indifférens : pour dispositions , l'on y apporte la froideur , la dissipation , l'ennui ; la piété du saint ministre est à charge ; il n'a jamais assez tôt fini ; à la table , au jeu , au bal , au spectacle , on ne plaint pas le temps ; ce n'est qu'auprès de Dieu que viennent tout à coup les dégoûts et les ennuis.

Enfans d'infidélité , est-ce donc là cet hommage du cœur ? Est-ce là tout l'honneur que vous me rendez , dit le Seigneur ? Voulez-vous donc changer mon amour en haine , et mes faveurs en supplice ? Ah ! plutôt venez , venez , ô mon peuple : *Convenite ,perate* ; accourez avec empressement au sacrifice que mon amour vous prépare : *Convenite ad victimam meam*. C'est le sacrifice de la grande victime qui s'est immolée pour vous sur les montagnes d'Israël : *Victimam grandem super montes Israël*. Venez avec joie vous nourrir de sa chair délicieuse et vous enivrer de son sang adorable : *Ut comedatis carnem et bibatis sanguinem*. Dans l'immolation de cette victime , vous me rendez tout l'honneur qu'un Dieu mérite ; vous remplirez le plus grand devoir de votre sainte re-

ligion ; vous-mêmes , par les mérites de l'agneau sans tache , vous serez purifiés ; mais souvenez-vous que s'il n'est point de religion sans sacrifice , il n'est point de sacrifice d'agréable odeur , s'il n'est animé d'un véritable esprit de religion. Seconde vérité qui fera le sujet du second point.

SECOND POINT.

L'esprit de religion , mes frères , doit former en nous trois dispositions essentielles pour assister avec fruit au saint sacrifice de nos autels. La pureté de cœur , le zèle de la gloire de Dieu , le désir sincère de nous immoler avec Jésus-Christ.

1°. La pureté de cœur. Ah ! quelle innocence ne faut-il pas avoir pour approcher le Dieu terrible dans sa sainteté ? Quelle pureté lorsqu'on vient lui offrir la victime pure et sans tache ? Si les anges , saisis et tremblans , se couvrent de leurs ailes devant la majesté du Dieu trois fois saint , avec quel soin ne devons-nous pas nous couvrir de la robe de l'innocence , blanchie dans le sang de l'agneau , lorsque nous nous présentons devant le trône du Saint des Saints !

L'Église , dans les beaux jours de la foi , interdisait aux pécheurs la vue même , oui , la vue de nos saints mystères. Il leur était permis de se trouver aux assemblées des fidèles pour y entendre les instructions du salut ; mais au moment que le sanctuaire allait s'ouvrir , et le

sacrifice commencer, le diacre adressait à ceux qui étaient soumis à la pénitence publique, ces paroles si touchantes et si terribles : *Sancta, sanctis* ; retirez-vous, les choses saintes sont pour les saints.

Plus indulgente aujourd'hui, sans être plus heureuse, l'Église permet, ordonne même aux pécheurs qu'elle n'a pas retranchés de son sein par l'anathème, de participer dans les saints jours au sacrifice redoutable. Cette mère tendre et complaisante veut bien leur accorder cette grâce, dans l'espérance que la vue des sacrés mystères réveillera leur foi assoupie ; qu'ils auront horreur d'offenser un Dieu plein de bonté, dont ils verront le sang couler à leurs yeux pour leur salut, et que la douceur de l'agneau immolé amollira la dureté de leur cœur.

Mais en ordonnant des actions saintes, l'Église, mes frères, veut qu'on les fasse saintement. Ses lois ne se bornent pas à une simple cérémonie, ni à une stérile écorce de justice. Elle ne se contente pas d'un vide extérieur de religion ; elle veut que l'esprit amène et vivifie les œuvres qu'elle commande ; elle veut qu'au saint sacrifice les pécheurs commencent du moins à concevoir quelque horreur de leurs désordres, et qu'ils y apportent l'innocence, du moins dans la préparation du cœur.

Je dis, mes frères, dans la préparation du cœur ; car il ne

faut pas confondre l'état de péché avec l'affection au péché, et la volonté positive d'y persévérer. Il faut bien distinguer entre une âme qui languit encore dans ses liens, et une âme qui se complait dans ses liens. Le pécheur qui n'est pas encore sorti de son péché, mais qui en gémit, qui fait quelque effort pour s'en retirer, qui en implore le pardon, et qui, touché du sentiment de son malheur, dit à Dieu, comme l'humble publicain : Seigneur, ayez pitié de moi, pécheur, *Domine, propitius esto mihi peccatori* ; le pécheur, dans ces dispositions, porte un cœur préparé à la justice, et peut prendre part au sacrifice des justes, sans devenir coupable d'un nouveau péché. Il y trouve même des forces pour se soutenir ; et loin d'offenser Dieu, il commence dès lors à l'honorer.

Mais un pécheur qui se complait dans son péché, qui ne pense pas même à s'en détacher, qui conserve dans son cœur une volonté positive d'y persévérer, et qui ne vient à la sainte messe que par usage, par cérémonie, parce qu'on le veut ainsi, prêt au sortir du temple à renouer le fil de ses intrigues, et à répandre le cours de ses passions ; en un mot, un pécheur qui pendant le saint sacrifice, n'applique à Dieu ni son esprit ni son cœur, je ne crains pas de le dire d'après le grand modèle des prédicateurs, le Chrysostôme du dernier siècle, dont les dis-

cours font encore l'admiration de l'Église autant par leur exactitude que par leur beauté; un pécheur dans ces affreuses dispositions outrage Dieu, abuse de l'indulgence de l'Église, trompe son espérance, profane ce que la religion a de plus auguste, change en odeur de mort ce qui est en odeur de vie, combat la vertu du sacrifice de Jésus-Christ, le déshonore dans le culte même qu'il paraît lui rendre; enfin, si cette hostie mourante sur le saint autel ne fait pas naître dans le pécheur une componction vive et religieuse, il se rend digne des plus rigoureuses vengeances, et mérite qu'on le traite d'anathème.

Quel désordre, en effet, continue cet excellent dispensateur de la divine parole, lorsque des hommes portant sur le front le caractère de la foi, viennent au sacrifice non – seulement sans humilité, mais avec tout l'orgueil du libertinage? N'est-ce pas dire à Jésus-Christ dans son cœur : Victime sainte, je viens vous offrir pour l'expiation de mes péchés, mais je n'en suis pas moins déterminé à les commettre; je veux bien vous rendre un hommage de cérémonie, mais l'hommage du cœur, je le réserve à des idoles que je vous préfère; je vous adore, ô Dieu saint! mais je n'en suis pas moins prêt à vous offenser et à vous trahir?

Oh! mes frères, pouvez-vous soutenir l'horreur d'un langage aussi impie? Cependant voilà ce

que dit en effet à Jésus-Christ, jusqu'au pied de ses autels, un homme dont le cœur demeure toujours attaché au vice. Et voilà ce qui fait dire au sage, que les sacrifices des pécheurs sont en abomination devant Dieu.

Prophète, dit le Seigneur, as-tu vu les enfans d'Israël m'offrir des dons et des victimes? Ah! leurs offrandes me font horreur; je les ai souillés (qu'elle est forte cette expression de l'Écriture!) je les ai souillés dans leurs propres dons, parce qu'ils commettent l'iniquité : *Pollui eos in muneribus suis, propter delicta sua*. Grand Dieu! quel est donc l'état de ces voluptueux, qui croupissent des années entières dans des habitudes infâmes, sans avoir jamais à la sainte messe la moindre pensée de se convertir? Quelle chaîne de profanation! Que d'outrages faits à Jésus-Christ durant le cours d'une passion déréglée! La confession humble et sincère de son péché doit entrer dans le culte que l'on rend à Dieu au saint sacrifice : cependant où sont les pécheurs qui réfléchissent sur tant de profanations pour s'en humilier sincèrement devant le Seigneur?

Et que l'on ne dise pas qu'il serait donc plus avantageux aux pécheurs de ne pas assister à la sainte messe. N'y pas assister quand l'Église l'ordonne, c'est désobéissance; y assister avec affection au péché, et dans la volonté d'y persévérer, c'est profanation. Quel est donc le

milieu qu'il faut prendre? Celui que le concile de Trente nous prescrit ; apporter tous ses soins pour entendre la sainte messe avec une entière pureté de cœur ; lorsqu'on voit le sacré ministre humilié au pied de l'autel sous le poids de ses propres faiblesses, s'humilier avec lui devant le Seigneur, lui confesser ses fautes avec un désir sérieux de les éviter ; implorer sa miséricorde, et renoncer dès ce moment à tout engagement criminel ; c'est déjà commencer à devenir juste, que de se rendre justice en se condamnant soi-même. Première disposition que la religion demande pour participer au saint sacrifice, la pureté de cœur.

Une seconde disposition, c'est le zèle de la gloire de Dieu ; vous le comprenez, mes frères ; nous offrons à Dieu le saint sacrifice pour l'adorer dans ses grandeurs, le bénir dans ses dons, satisfaire à sa justice, implorer ses grâces, et rendre à sa majesté le souverain hommage. Or, dans une action qui est toute pour Dieu, que doit-on envisager que sa gloire ?

Il faut donc, mes frères, après que nous avons purifié nos cœurs, monter avec Moïse la montagne sainte, entrer avec lui dans cette nnée lumineuse qui l'environne, et perdre de vue la terre et ses vanités. Il faut que l'Esprit - Saint nous élève au-dessus de nous-mêmes, comme le prophète : *Elevavit me Spiritus*, et qu'il nous trans-

porte jusque dans l'intérieur de ce redoutable sanctuaire où la gloire du Très-Haut répand son éclat : *Et introduxit me in atrium interius, et ecce domus repleta erat gloriâ Domini*. Là vous voyez l'Éternel assis sur un trône de flammes ardentes, ayant à ses pieds des millions d'anges, et mille millions qui assistent devant sa face, prêts à recevoir ses ordres et à les exécuter. Vous le voyez, ce grand Dieu ; et frappés de l'éclat de sa gloire, vous tombez aux pieds de son trône, vous y restez quelque temps pénétrés de respect, tremblans, éblouis ; vous l'adorez dans le silence, vous sentez toutes les puissances de votre âme saisies d'une sainte horreur : *Contremui amore et horrore*. Sortant enfin de ce doux saisissement pour mêler votre voix à celle des anges, vous vous écriez transportés d'admiration, de reconnaissance et de joie : O qu'il est saint, qu'il est saint, le Seigneur, le Dieu des armées ! Qu'il est juste et salutaire de le bénir dans tous les temps et dans tous les lieux ! à lui seul la majesté, la puissance, et la gloire, et la victoire, et la louange ; que son saint nom soit glorifié au plus haut des cieux : *Hosanna in excelsis*. Au moment surtout que Jésus-Christ va paraître sur le saint autel, ah ! quel respect, mais quelle joie de le voir, de l'adorer, ce puissant Médiateur ! Quel empressement à le présenter à son Père, afin d'apaiser son juste cour-

roux ! Quelles actions de grâces, quel épanchement de cœur, quelle effusion d'amour, quelle consolation de le posséder, de s'unir à lui !

Voilà, mes frères, ce grand objet qui doit occuper au saint sacrifice notre attention et notre ardeur ; et certes, quel autre objet pourrait nous occuper, lorsqu'un Dieu se rend présent à nos yeux ? Quoi ! le Seigneur m'élève jusqu'à son trône, et je laisserai mon esprit ramper honteusement sur la terre ! Je viens lui rendre mon hommage, et lorsqu'il se présente pour le recevoir avec bonté, je m'arrêterai à d'insipides amusemens ? Quoi ! dans le temps du sacrifice redoutable, je m'occuperai de peintures, d'édifices, d'affaires, de nouvelles, et peut-être de mille choses plus indécentes ; car, hélas ! que ne se permet-on point jusque sous les yeux du Tout-Puissant ! Postures immodestes, manières aisées, airs de familiarité si opposés au respect qui lui est dû, les ris, les galanteries, les entretiens libres, les regards curieux et dissipés. Un mauvais penchant les adressera plus tôt à des objets qui troublent l'esprit, qu'à ceux qui pourraient édifier. Prophète, tu n'en dis point assez, voilà ce qui se passe dans ma maison ; l'on donne des rendez-vous sacrilèges, on en fait un lieu d'intrigues, les filles de Sion y viennent chercher et attendre leurs impudiques adorateurs. A n'envisager que leur air de mo-

destie, vous les croiriez tout occupées à me prier, et leur esprit ne roule que d'odieux fantômes ; elles ne pensent qu'aux objets de leur passion qu'elles invitent de s'y rendre, afin de se repaître du plaisir de les voir et d'en être vues ; d'infâmes créatures qui font publiquement profession d'un état qui les déshonore dans le monde même, ne viennent du théâtre dans le temple au temps du sacrifice, que pour y étaler leur effronterie et leur impudence ; l'abomination est dans le lieu saint. O mon Dieu ! n'est-ce point assez des outrages que le monde fait à votre sainteté dans ces assemblées profanes ? faut-il qu'il vienne encore insulter à votre majesté jusque dans son temple ? Je sais, mes frères, que plusieurs de vous ont horreur de ces profanations scandaleuses ; mais que votre zèle ne vous porte-t-il donc à les bannir, s'il est possible, ou du moins à les réparer par votre attention, votre modestie, votre piété, votre ferveur. Seconde disposition que l'esprit de religion demande au saint sacrifice, le zèle de la gloire de Dieu.

Enfin, la troisième disposition essentielle, c'est un désir sincère de vous immoler avec Jésus-Christ. On vous l'a dit souvent, mes frères, que vous devez offrir le saint sacrifice comme prêtres et comme victimes. Comme prêtres, en offrant Jésus-Christ à son Père ; comme victimes, en vous offrant avec

ui, et ne faisant avec lui qu'une même victime. Ah ! lorsque vous le voyez s'immoler pour vous, pourriez-vous ne vous pas immoler avec lui ? Son sang, son amour, son exemple, ne suffiraient-ils pas pour vous y porter ? Le sentiment de vos fautes n'est-il pas un pressant motif de vous unir à la victime destinée à les expier ?

Entrez donc, mes frères, dans cet esprit de sacrifice ; mettez-vous pendant la sainte messe comme dans un état de mort ; représentez-vous comme Isaac lié sur un bûcher, prêt à expier sous le glaive déjà levé sur votre tête ; prévenez en esprit le moment où vous serez immolés en effet, et dites à Dieu dans votre cœur : O Dieu ! souverain maître de toutes choses, mes biens, ma vie, mes enfans, ma famille, tout est à vous ; c'est un dépôt que vous m'avez confié, il est juste de vous le remettre ; agréez le sacrifice que je vous en fais dès ce moment. Oui, Seigneur, je vous le fais sans réserve, le sacrifice de tout moi-même, et de tout ce qui peut m'appartenir en ce monde ; je l'unis à celui de mon Sauveur. Ah ! puisse tout mon sang couler dans la coupe sacrée de cette victime si pure, afin qu'étant confondu avec ce sang adorable, il puisse concourir à votre gloire.

Voilà, mes frères, l'état où vous devez entrer pendant la sainte messe : étant de mort et de sacrifice. Or, souffririez-vous

à la mort que l'on vous tint un langage de flatterie ? Aimerez-vous dans les douleurs de votre agonie à vous revêtir de parures et de vanités ? Demanderiez-vous que l'art avec les couleurs vint réparer les disgrâces d'un visage pâle et défiguré ? Oh ! que tous ces faux brillans vous paraîtraient alors, non-seulement déplacés, mais criminels ! Soyez donc, mes frères, soyez au saint sacrifice ce que vous voudriez être à la mort, tout occupés de Dieu, de ses justices, de ses miséricordes, des mérites de Jésus-Christ, et des grâces qu'il accorde aux plus grands pécheurs qui reviennent à lui dans un cœur sincère. Sacrifiez aux pieds de ses autels toute vanité, toute parure, vos penchans, vos ressentimens, vos attachemens peu réglés.

Et si Dieu permet que vous surviviez comme Isaac à ce sacrifice que vous lui faites de vous-mêmes, que ce soit pour vous immoler chaque jour par la pénitence, et par une soumission fidèle à ses volontés. Ne rentrez dans vos familles que pour y porter l'esprit de Jésus-Christ, la paix, la douceur, la charité indulgente, la candeur, la piété. Lorsque David eut conduit l'arche du Seigneur dans la cité sainte, au milieu de mille victimes, il rentra dans sa maison, dit l'Écriture, afin d'y faire part à sa famille des bénédictions qu'il avait reçues du Seigneur : *Reversus est in domum suam, ut benediceret do-*

mihi suce. Heureux le fidèle qui, après avoir puisé dans la source des grâces, devient lui-même une source de bénédictions pour ses frères, pour ses enfans, pour sa famille. Ah! quel bonheur d'être avec Jésus-Christ la victime d'un Dieu qui se nourrit de ses victimes, qui les change en sa propre substance, et qui leur fait trouver en lui-même une immortalité inaltérable, que je vous souhaite. (Le père Paccout, Discours de piété, tom. 1, page 237 et suiv.)

MESSE.

SECOND SERMON ABRÉGÉ.

Pontifex prophetavit, quod Jesus moriturus erat pro gente; et non tantum pro gente, sed ut filios Dei, qui erant dispersi, congregaret in unum.

Le grand-prêtre prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation; et non-seulement pour la nation, mais encore pour rassembler tous les enfans de Dieu, qui étaient dispersés. (Jean, chap. 2.)

C'était à la participation du sacrifice de la loi nouvelle, que Jésus, par sa mort, devait admettre tous les enfans dispersés de la maison de Dieu; sacrifice bien différent des sacrifices de l'ancienne loi. Ceux-là n'étaient que de purs signes et de faibles ombres de ce grand sacrifice, où l'agneau de Dieu devait livrer son corps, répandre son sang,

donner sa vie : celui-ci joint la réalité à la figure, et est tout à la fois le sacrifice spirituel et réel de ce divin agneau, holocauste vivant et hostie éternelle.

Sacrifice spirituel, à la vérité, parce que la victime ne s'y voit que par les yeux de la foi, ne s'immole que par le glaive de la parole : sacrifice néanmoins réel, parce que cette précieuse victime y est effectivement présente, promptement offerte, véritablement sacrifiée, sous cette figure de mort; en sorte, disent les pères, que célébrer ce mystère de salut, que l'on appelle, par une ancienne tradition, la messe, c'est célébrer les funérailles du Sauveur. *Juges christi exequiæ.* (Rupert.)

Arrêtons-nous à cette idée si vive et si touchante, que la religion nous donne de son auguste sacrifice. C'est non-seulement le retracement fidèle, mais encore le parfait accomplissement de la passion et de la mort du Sauveur.

Elle en reproduit toutes les vertus, et en renouvelle à Dieu les hommages. Vous le verrez dans mon premier point.

Elle en renouvelle tous les mérites, et nous en applique les fruits. Vous le verrez dans le second point.

En deux mots, le sacrifice de l'autel est la consommation, le sacrifice de l'autel est l'application du sacrifice de la croix. Jésus-Christ a fait succéder le second au premier, pour en étendre la gloire et pour en dis-

tribuer le prix. Deux vérités qui vous feront aisément comprendre l'excellence de la messe, et sa vertu ; dans quel esprit on y doit assister, et quels avantages on en peut tirer. C'est tout le dessein et le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est un injuste reproche que nous font les prétendus réformateurs de l'Église romaine, quand ils nous accusent d'anéantir le sacrifice de la croix par le sacrifice de la messe, comme si nous jugions le premier insuffisant, et que le second nous en parût un supplément nécessaire ; reproche qui retombe directement sur Jésus-Christ même, de qui nous avons reçu par testament cet auguste mystère, comme l'héritage de ses plus éminentes vertus.

Or, ce que Jésus-Christ a établi comme le monument vivant, et la continuation réelle du sacrifice de la croix, en est-il la destruction et l'anéantissement ? parce que le fils de Dieu s'est pleinement offert sur le calvaire, comme une victime due à la majesté de son Père, s'ensuit-il qu'il ne puisse plus s'offrir de rechef, sans abolir ou sans affaiblir l'oblation qu'il a déjà faite ?

Ce n'est donc point un nouveau sacrifice. Appliquez-vous, chrétiens, à cette grande vérité : elle mérite toute votre attention. Ce n'est donc point un nouveau sacrifice qui s'offre sur

nos autels ; c'est le sacrifice même de la croix qui s'y renouvelle. Toutes les cérémonies de la messe en font foi. Ce n'est point comme insuffisant ou défectueux qu'il s'y réitère ; c'est au contraire comme infiniment saint, et souverainement parfait. Ce qu'il y acquiert de nouveau ne le rend pas plus précieux, mais plus solennel. En un mot, il en reproduit toutes les vertus, et en signale à Dieu les hommages.

En effet, si la grandeur et l'excellence du sacrifice se prennent de celui qui l'offre, de ce qui est offert, et de la manière de l'offrir, à l'autel comme au calvaire, c'est le même prêtre, c'est la même victime, c'est la même action, quoique non sanglante, et par conséquent ce sont les mêmes vertus qui s'y reproduisent.

Mais si la solennité et l'éclat du sacrifice dépendent de ce qui l'accompagne, on peut dire que le sacrifice journalier de Jésus-Christ, sans être sanglant, a quelque chose de plus illustre et de plus glorieux à Dieu, que le sacrifice même de la croix. Car, que voyons-nous, je vous prie, sur ce calvaire ? Un prêtre sans ministre, une victime sans autel, un acte authentique de religion, sans presque de coopérateurs fidèles ; au lieu que le dessein de Jésus-Christ, en le renouvelant sans cesse, a été sans doute, comme on le voit, de s'y unir des ministres visibles, de s'y consacrer des autels

animés, de s'y associer des hosties vivantes; et par là d'en célébrer, d'en étendre et d'en perpétuer la gloire.

Développons ces trois réflexions; elles vous feront clairement connaître dans quel esprit on doit assister au saint sacrifice de la messe.

Oui, chrétiens, Jésus-Christ sur le calvaire fut sacrificateur, mais sacrificateur unique de sa vie naturelle. Nul homme sur la terre, ainsi qu'il le disait lui-même, n'avait de pouvoir sur elle; et par conséquent nul autre que lui ne pouvait l'offrir, l'immoler, la sacrifier. *Ego pono animam meam... nemo tollit eam.* (Joan. 10, 17, 18.)

Mais depuis que par une merveilleuse invention de son amour, il a pris parmi les hommes une vie sacramentelle pour la consumer en eux et par eux à la gloire de son père, ah! chrétiens, il nous a fait tous, dans le sens où j'aurai soin de vous l'expliquer, les ministres de son sacrifice, sans cesser toutefois d'en être le sacrificateur principal.

Ainsi s'accomplissent, à la lettre, dans nos sacrés mystères, ces deux oracles prophétiques qui regardent le Fils de Dieu. Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech: *Tu es Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.* (Ps. 109. 4.); et vous nous avez fait part de votre dignité sacerdotale: *Et fecisti nos Deo nostro Sacerdotes.* (Apoc. 5, 10.)

Car non-seulement les prêtres,

mais les assistans mêmes, avec la distinction convenable, ont part, comme ministres, à ce divin sacrifice. Seuls, il est vrai, nous consacrons, nous touchons, nous distribuons la victime; mais vous l'offrez, vous la consumez avec nous.

Si le prêtre, en mémoire de ce que Jésus-Christ fit d'abord au jardin des Olives, se prosterne d'abord au pied de l'autel, et là fait amende honorable à la sainteté de Dieu; le peuple de son côté se reconnaît et s'avoue coupable, et commence, comme Jésus-Christ, son sacrifice, par des sentimens de componction et de pénitence.

Si le prêtre, pour représenter Jésus-Christ, conduit aux différens tribunaux, change de place à l'autel, et va successivement ici lire les prophéties, là publier l'Évangile, et par leur simple récit et leur fidèle accord, rend témoignage à la vérité de Dieu, le peuple attentif à ces divins oracles, écoute les uns à genoux, et les autres debout, et par cette profession publique de sa foi, déclare que son sacrifice est comme celui de Jésus-Christ, un sacrifice de soumission et d'obéissance.

Si le prêtre, pour exprimer le crucifiement de Jésus-Christ, élève son corps et son sang, et par cette élévation, les consigne entre les mains de la grandeur et de la justice divine, le peuple ratifie par des signes extérieurs cette religieuse cérémonie, et proteste par d'humbles proster-

nemens et des adorations profondes , qu'un Dieu veut un Dieu, et ne demande pas une moindre victime.

Si le prêtre, après être demeuré quelque temps dans l'admiration et la frayeur de ce qu'il vient de faire , recueille en sept courtes demandes le sens des sept dernières paroles de Jésus-Christ mourant , la soif ardente qu'il témoigna pour la gloire de son père, et pour le salut des hommes, l'assurance positive qu'il donna de l'avènement de son royaume à un pécheur pénitent, la résignation entière qu'il fit de soi-même entre les mains de Dieu, l'attention charitable qu'il eut aux besoins temporels de sa mère et de son disciple, le pardon généreux qu'il offrit à ses propres bourreaux, la confiance filiale qu'il marqua dans ses épreuves et dans son abandon, enfin la persévérance héroïque avec laquelle il attendit la délivrance de ses peines : le peuple, après avoir aussi gardé un respectueux silence, entre dans ces pieux sentimens, adopte tous ces actes de vertu ; et par l'expression formelle du dernier article, donne un consentement général à tous ceux qui le précèdent.

Parcourez en effet toutes les parties de la messe, vous n'y verrez rien de plus clairement établi que cette étroite union du peuple avec le prêtre, et du prêtre avec Jésus-Christ.

Union du peuple avec le prêtre. De là cet avertissement gé-

néral, que le prêtre met à la tête de toutes ses prières: Prions, mes frères ; et cette réponse commune par laquelle le peuple y joint son suffrage, Oui, nous le demandons comme vous à Dieu. De là ces vœux mutuels qu'ils forment en s'entre-saluant si souvent l'un et l'autre, Que le Seigneur soit avec vous et avec votre esprit ; de là ce soin exact qu'a le prêtre de ne point se séparer des assistans dans les différens hommages qu'il rend à Dieu : Nous, vos serviteurs ; nous, votre peuple ; nous, pécheurs, qui espérons tous en la multitude de vos miséricordes.

Union du prêtre avec Jésus-Christ. Ses ornemens seuls en font foi ; car que représentent-ils ? l'appareil de Jésus-Christ allant à son sacrifice, la robe blanche dont il fut revêtu, les liens dont il fut ceint, le manteau de pourpre dont il fut couvert, la croix dont il fut chargé, la couronne qui lui fut mise sur la tête.

Ne sont-ce pas là les livrées et les armes de ce premier sacrificeur ? et si ces signes visibles ne sont pas vains et trompeurs, ne nous font-ils pas connaître que le prêtre à l'autel accompagne et sert Jésus-Christ, comme le peuple y accompagne et y sert le prêtre, et que par conséquent nous sommes tous en Jésus-Christ les ministres subordonnés de ce divin sacrifice.

Or, si cette multitude de ministres, unis au souverain

prêtre, n'ajoute rien à son mérite, parce qu'il est infini, n'en signe-t-elle pas au moins les vertus? n'en multiplie-t-elle pas les hommages, n'en éternise-t-elle pas la gloire? et Dieu n'a-t-il pas lieu de s'en glorifier, quand il dit par un de ses prophètes : C'est maintenant que mon nom est grand parmi les nations : *Magnum est nomen meum in gentibus?* (Malac. 1, 11.) Grand non-seulement par le prix du sacrifice qui m'est offert, mais encore par le nombre et le concours de ceux qui concourent à me l'offrir : *In omni loco sacrificatur.* (Ibid.) Quelque criminels qu'ils soient la plupart, leur union avec le saint des saints me les rend agréables : *Offertur oblatio munda.* Avancions.

Jésus-Christ au calvaire fut victime, mais victime sans autel. La croix, à proprement parler, ne fut que l'instrument de son sacrifice, et rien de plus. Et voilà ce que la messe a de particulier. Le principal instrument du sacrifice en est aussi le principal autel. Le sacrificateur de la victime en devient par la communion le sanctuaire et le tabernacle; et tout prêtre qui l'immole, dit un concile, doit y participer : *Quotiescumque sacrificans corpus et sanguinem Jesu-Christi immolat, toties corporis et sanguinis Christi participem se præbeat.* (Conc. toletan.)

De là vient que la communion du prêtre est une partie

essentielle de la messe; et quoi que le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ consiste proprement dans cette séparation des deux espèces qui se fait par les paroles de la consécration : Ceci est mon corps, ceci est mon sang; toutefois il n'est accompli qu'après leur réunion dans la communion du prêtre. Pourquoi? parce que le dessein de Jésus-Christ dans l'établissement de ce mystère n'a pas été seulement de s'offrir à son père comme une victime immortelle, mais encore de lui consacrer en nous tous des autels vivans et éternels. Je dis en nous tous, car ne pensez pas, chrétiens, que cette consécration intérieure et spirituelle, qui se fait par l'union de la victime, ne regarde que le prêtre, qui en est le ministre principal. Tous ceux qui offrent ont droit de s'unir à l'hostie qu'ils ont offerte; et quand le prêtre crie à haute voix : Élevez vos cœurs, *Sursum corda*, c'est, selon saint Augustin, comme s'il disait aux assistans : Que chacun de vous prépare l'autel de son cœur à la victime que nous allons offrir ensemble, *Cum ad illum sursum est, ejus est altare cor nostrum.* (August.)

Aussi la coutume de la primitive Église était que tout le peuple communiât avec le prêtre; et ceux qui étaient exclus de la sainte table, l'étaient aussi du saint sacrifice : coutume dont nous voyons encore des vestiges dans les saintes cé-

rémonies de la messe. Cette fraction de l'hostie que le prêtre divise après la consécration, vient de ce qu'anciennement on la séparait en trois parts, l'une pour le célébrant, l'autre pour les assistans, et la troisième pour les malades et mourans.

Cette triple adoration, exprimée dans ces anciennes paroles, que tout le peuple chante encore à l'église, et que nous lisons dans Origène : Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, était une préparation prochaine à la communion générale; car nul, dit saint Augustin, ne consume cette chair adorable, qu'il ne l'ait auparavant adorée : *Nemo illam carnem manducat, nisi prius adoraverit.* (Ps. 98.) Cet aveu public de son indignité que chacun fait en se frappant la poitrine, dans les sentimens de l'humble centenier : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez chez moi, était suivi de la descente de Jésus-Christ dans le sein de chaque fidèle, comme dans son tabernacle : coutume que l'Église voit à regret abolie dans ces malheureux temps, puisqu'elle proteste dans son dernier concile, qu'elle souhaiterait qu'à chaque messe tous les assistans communiquassent sacramentellement; parce qu'instruite des dernières volontés de son époux, elle sait qu'il a prétendu, dans ce divin sacrifice, s'immoler, non plus sur le bois ou sur la pierre, mais dans nos cœurs, pour en faire autant d'autels agréables

aux yeux de son père. Poursuivons.

À l'autel comme au calvaire, c'est le même acte de religion. Acte de latricie, c'est-à-dire, acte qui reconnaît en Dieu seul l'indépendance, la souveraineté, la plénitude de l'Être, par l'assujétissement, le dévouement, l'anéantissement d'un Homme-Dieu; et à plus forte raison de tout ce qui étant moins que Dieu, doit nécessairement, à son exemple, lui sacrifier sa liberté, ses biens et sa vie même. Voilà ce qui a fait donner à cette action par excellence, comme l'appelle l'Église, les noms de redoutable, de terrible, de sacré, d'incomparable, de divin mystère : *Tremendum, terribile, sacrosanctum, singulare, divinum mysterium.* Voilà pourquoi elle fut suivie de ténèbres sur le calvaire, et qu'elle se fait en partie à l'autel dans le silence, afin que l'esprit des assistans n'étant point distrait par la vue des objets, ou par le son des paroles, se rende plus attentif à ce grand spectacle, y conforme ses sentimens, y joigne ses hommages. Mais, hélas! que cette grande action sur le calvaire eut peu de coopérateurs! Otez Marie, exceptez Jean; mettez à part quelques cœurs pénitens, et quelques âmes innocentes, Dieu ne trouva là que des sacrilèges blasphémateurs, et point d'adorateurs sincères.

Mais à l'autel toute l'Église en corps s'unit à son chef, et s'y

réunit en qualité de victime ; l'Église triomphante s'y intéresse comme victime de charité : car nous honorons les saints dans le sacrifice, et non point par le sacrifice ; ce n'est point à eux que nous offrons Jésus-Christ ; ce sont eux-mêmes que nous offrons à Dieu avec Jésus-Christ, comme ses plus parfaits imitateurs, et ses serviteurs les plus fidèles. L'Église souffrante y a part aussi comme victime de pénitence : si nous nous souvenons à l'autel des âmes du purgatoire, c'est pour unir leur sacrifice nécessaire au sacrifice volontaire de Jésus-Christ, et les y faire participer. Enfin l'église militante s'y joint comme victime d'obéissance ; c'est la protestation publique que le prêtre fait au nom de tous. C'est dans cette vue qu'il étend ses mains sur la victime, qu'il la bénit tant de fois, qu'il s'incline si souvent vers elle, en signe d'alliance et de conformité : c'est dans ce même esprit, qu'après avoir donné au peuple la permission de se retirer, il lit encore le commencement de l'Évangile, où l'on voit les grandeurs du Verbe et ses abaissemens ; sa génération dans l'éternité et son incarnation dans le temps ; la divinité qui le possède et le néant où il se réduit : comme si le prêtre disait aux assistans : Allez, et souvenez-vous que si le Fils unique de Dieu s'est fait victime de son Père, vous tous, enfans adoptifs de Dieu, vous devez vous regarder aussi

comme des hosties vivantes dévouées à sa gloire. A quoi le peuple répond en deux paroles : Nous nous en souvenons, et nous allons continuer de rendre à Dieu tout ce que nous lui devons. C'est ainsi, dit saint Augustin, qu'en vertu de ce sacrifice, Jésus-Christ se multiplie dans tous les chrétiens, ou plutôt tous les chrétiens se réunissent à Jésus-Christ : *Omnes in illo et Christi sumus, et Christus sumus.* (S. Aug.) C'est ainsi que du chef et des membres il se fait un même holocauste. C'est ainsi que ceux qui offrent sont offerts eux-mêmes à leur tour.

Jésus crucifié sur le calvaire se plaignait amèrement par un de ses prophètes, d'être seul sacrifié au milieu d'un peuple incrédule et rébelle, pour qui sa mort est un scandale, et sa croix une folie : *Expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem.* (Rom. 10, 21.) Mais Jésus immolé sur l'autel, s'applaudit par un autre prophète de glorifier son Père, et de s'y sacrifier au milieu d'une église fidèle qui le glorifie et qui s'y sacrifie tous les jours avec lui : *In medio ecclesiæ laudabo te.* (Ps. 21, 23.)

Réunissons maintenant ces trois excellentes prérogatives de la messe, et servons-nous-en pour connaître dans quel esprit il faut y assister. Qu'est-ce donc qu'entendre la messe ? Entendre la messe, c'est assister au sacrifice de Jésus-Christ pour y ser-

vir de ministre d'autel , de victime même. Vous en avez vu la preuve. Voyons-en la pratique.

Entendre la messe , c'est premièrement assister au sacrifice de Jésus-Christ pour y servir de ministre. Non pas , mes frères , que tous aient la même part à ce ministère sacré , et qu'il n'y ait point en cela de distinction entre le laïque et le prêtre.

Cette distinction est grande ; elle est essentielle ; elle touche le fond même des choses , et il importe de vous en instruire.

Le prêtre seul , en vertu de son caractère et du pouvoir que lui confère son ordination , consacre et immole la victime. Seul , comme représentant la personne , et perpétuant le sacerdoce de Jésus-Christ sur la croix , offre au Père éternel le sacrifice de son Fils.

A ces sublimes fonctions , le laïque n'a et ne peut avoir aucune part. Qu'il s'unisse à l'oblation que fait le prêtre à l'autel , comme les fidèles disciples s'unirent à celle que fit Jésus-Christ sur le calvaire ; il ne fait pas plus l'action du prêtre mortel , véritable sacrificateur , que ceux-là firent autrefois l'action du prêtre éternel , selon l'ordre de Melchisédech. Que le laïque se joigne au prêtre si on le lui permet , même par la récitation des mêmes prières , il ne contribue point au sacrifice réservé tout entier au pouvoir et à la voix du prêtre.

Tout ce qu'il faut inférer de ce rapport essentiel entre le peuple et le prêtre , comme minis-

tres du même sacrifice , c'est qu'ils doivent mutuellement s'y servir , également l'honorer , conjointement l'offrir , selon la part différente que leur état différent leur y donne.

Entendre la messe , c'est en second lieu assister au sacrifice de Jésus-Christ pour y servir d'autel ; ou selon le langage du prince des apôtres , c'est approcher de Jésus-Christ comme de la pierre fondamentale de l'Église , pour se lier à lui , et par cette union faire de soi-même un sanctuaire vivant , et un tabernacle spirituel : *ad quem accedentes lapidem vivum , et ipsi , tanquam lapides vivi , superædificamini domus spiritualis.* (1^{re} Pet. 2 , 4.)

Ce n'est pas que tous ceux qui viennent ici offrir Jésus-Christ soient obligés de s'unir à lui par une communion réelle.

L'union donc que demande le sacrifice , pour y participer , est une union différente de celle que le sacrement exige pour en approcher. Ce n'est point une union effective , et qui aille jusqu'à l'alliance parfaite : c'est une union effective , dit le concile de Trente , et qui se forme par de religieux sentimens et de pieux désirs : *spirituali affectu.*

Un pécheur qui , tout indigne qu'il est du corps et du sang de Jésus-Christ qu'il vient offrir , y aspire humblement , déteste sincèrement ce qui l'en éloigne ; et n'osant , par une juste crainte , approcher de son Sauveur , de peur de rencontrer son juge , le

supplie avec une sainte ardeur de lui faire sentir les effets de son aimable présence, afin que sa divinité agisse au moins spirituellement, où son humanité ne peut habiter corporellement : un pécheur, dis-je, de ce caractère, tout pécheur qu'il est, devient semblable, par ses religieux sentimens, à ces anciens autels dévoués aux démons, et que la religion consacrait au vrai Dieu, comme les premiers monumens de son triomphe.

Mais un chrétien ou une chrétienne, tels qu'on n'en voit que trop, à la honte du christianisme, qui ne viennent au divin sacrifice que pour élever autel contre autel ; pour s'y faire révérer autant ou plus que la Divinité même ; pour lui disputer des cœurs ; pour lui débaucher des adorateurs ; pour s'en attirer les vœux, aussi-bien que les regards ; pour y prendre et pour y allumer ces damnables feux qui dévorent en secret tant de victimes criminelles ; de tels chrétiens renouvellent sans cesse à nos yeux le déplorable spectacle qu'ont si fort déploré nos pères, lorsqu'ils voyaient assis sur le trône de l'agneau de Dieu les ministres de satan, le sanctuaire de la religion devenu la proie de l'impiété, et les lieux les plus saints employés aux plus sacrilèges usages.

Entendre la messe, c'est en troisième lieu assister au sacrifice de Jésus-Christ pour y servir de victimes. Car si nous en sommes les ministres ; si nous

en sommes les autels, nous en devons être aussi les victimes, dit encore l'apôtre saint Pierre : mais des victimes spirituelles, des victimes agréables à Dieu, des victimes unies au Sauveur : *offerte spirituales hostias, acceptabiles Deo per Jesum-Christum.* (1 Pet. 2, 5.) Que ces paroles sont énergiques ! et qu'elles nous donnent une haute idée du sacrifice des chrétiens, qui doit toujours accompagner celui de Jésus-Christ !

Nous devons être à la messe des victimes spirituelles : c'est-à-dire, tels au-dedans que paraissent au-dehors ces anciens holocaustes, liés, offerts, sacrifiés, anéantis, consumés sur l'autel. Il faut que la religion nous y présente, que la foi nous y attache, que le respect nous y humilie, que la componction nous y immole, que la piété nous y embrase. Car y porter un esprit rempli de mille pensées profanes, et vide de saintes réflexions : des sens égarés dans l'assemblée, et distraits du sacrifice : un cœur ardent pour le monde, et glacé pour son Dieu ; c'est être des victimes charnelles, et non pas des hosties spirituelles : *spirituales hostias.*

Victimes agréables au Seigneur. Eh ! que peut-il trouver qui lui plaise dans un pécheur ? puisque le pécheur, comme je l'ai déjà dit, peut et doit assister au sacrifice. Au moins la bonne volonté. C'est pour cela que la messe commence d'ordinaire par ce beau cantique des anges :

Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Mais se trouve-t-elle, cette bonne volonté, dans ces chrétiens politiques ou ces catholiques forcés, qui n'approchent de l'autel qu'à regret et avec peine, par bienséance ou par contrainte; et qui s'en éloigneraient volontiers s'ils ne craignaient d'être remarqués: qui regardent comme une gêne le plus beau privilège que la religion donne aux fidèles, et qui prendraient pour une grâce le plus grand châtiment dont l'Église punit les excommuniés: qui saisissent la messe qu'ils trouvent la plus avancée ou qui cherchent celle qu'ils espèrent devoir être la plus courte, comme s'ils plaignaient à Dieu le peu de temps qu'ils n'osent lui refuser: qui se réservent toujours pour la messe la plus tardive, au hasard de la perdre, en vue de s'y moins ennuyer; pour contenter leur paresse; pour satisfaire leur curiosité; pour cacher leur peu de dévotion dans la foule de ceux qui n'en ont pas davantage; et qui leur ôtent encore le peu qu'ils en ont, par les distractions mutuelles qu'ils se donnent les uns aux autres? Ce ne sont pas là, sans doute, des victimes agréables au Seigneur: *acceptabiles Deo*.

Victimes unies et conformes à Jésus-Christ: *per Jesum Christum*. En quel état se trouve-t-il à ce sacrifice? en état de mort; plus mort en apparence qu'il n'était sur le calvaire, sans mou-

vement, sans parole, sans aucun de ces traits humains qu'il conserva sur la croix, et qu'il porta dans le tombeau. Tel est là son corps adorable.

Quant à son sacré cœur, qui pourrait le pénétrer et voir ce qui s'y passe? Ce ne sont qu'adorations continuelles, que profonds hommages, qu'ardens desirs de subir, s'il fallait encore, pour l'honneur de son Père, mille croix et mille morts.

Sur ce divin modèle, que devez-vous penser de tant d'irrévérences que vous traitez de légèreté? Qu'en pensaient autrefois les saints pères? Estimaient-ils, comme vous, que si c'est blesser le respect des autels, ce n'est pas au moins autant manquer au devoir du sacrifice? Ecoutez comme saint Chrysostôme s'en explique, dans son homélie quarantième, au peuple d'Antioche. Quoi! vous osez, disait-il, vous tenir debout, rire, causer durant les saints mystères? Je suis surpris que vous ne soyez pas sur l'heure écrasés du tonnerre; et que nous, qui vous tolérons, nous n'en soyons pas écrasés aussi. Car, qui l'a jamais mieux mérité?

Quelle douleur en effet pour le Fils de Dieu, de voir son Père déshonoré dans la seule action qui soit digne de sa grandeur souveraine! quel regret pour ce chef des fidèles, de voir rétracter par ses membres son oblation solennelle! n'a-t-il pas lieu de dire encore ce qu'il disait autrefois par un prophète: Quelle

utilité retiré-je de ma mort ? *Quæ utilitas in sanguine meo ?* (Ps. 29, 10.) Je la renouvelle chaque jour pour en reproduire les vertus, et en signaler à Dieu les hommages : et les hommes en abusent pour y commettre de nouveaux péchés, et en faire éclater les scandales. J'ai prétendu, en m'immolant pour eux, en eux et avec eux, les faire ministres, autels, victimes de mon sacrifice ; et ils n'y viennent que pour m'y tenir lieu de croix et de bourreaux. Les chrétiens désormais n'ont plus rien à reprocher aux juifs : ils ont moins d'aveuglement, et plus de fureur. La mort d'un Dieu n'est pour eux qu'un jeu ; ce n'est que pour lui insulter qu'ils y assistent : et ils ne peuvent dire, comme les juifs, qu'ils ne le connaissent pas : *hunc ignorantes.* (Act. 13, 27.)

Si c'est la foi qui leur manque, que ne sortent-ils de mon Église ? Pourquoi viennent-ils dans mon temple, pour en faire un lieu plus ingrat et plus affreux pour moi que le calvaire même ?

Hélas ! mon sang y crie encore tous les jours ; et ces rochers ne se fendent pas. Mon sang y coule à tout moment, et ces sépulcres ne s'entr'ouvrent pas. Mon sang y brûle de zèle pour la gloire de mon Père, et ces morts ne se ramiment pas.

Un jour viendra, et il n'est pas éloigné, que leurs corps, avant d'être mis au tombeau, seront portés devant ces mêmes autels qu'ils ont profanés, et

qu'on offrira pour leurs âmes ce même sacrifice qu'ils ont déshonoré. Victimes alors forcées de la Divinité, malgré eux ils lui rendront hommage. On voudra, pour les lui rendre agréables, les présenter avec moi en société de sacrifice ; mais parce que vivans ils n'y seront pas entrés, morts je ne les y recevrai pas ; et mon sang sera pour eux inutile : *quæ utilitas in sanguine meo.*

Prévenons ce malheur, chrétiens auditeurs : entrons dans les sentimens de Jésus-Christ : allons au sacrifice de la messe, comme à la consommation du sacrifice de la croix, puisqu'il en reproduit toutes les vertus, et qu'il en signale à Dieu les hommages. Vous l'avez vu. Mais de plus il en est l'application, parce qu'il en renouvelle tous les mérites, et qu'il nous en applique les fruits. C'est le sujet de mon second point.

Le premier vous a fait voir l'excellence de la messe, et dans quel esprit on y doit assister. Le second va vous en montrer la vertu, et quels avantages on en peut tirer.

SECOND POINT.

Il semble que le sacrifice étant l'acte le plus pur de la religion, dont la fin prochaine est d'honorer dignement la majesté divine, c'est à quoi se devrait borner tout le fruit que nous en attendons. Ce serait toujours beaucoup pour une âme fidèle, de pouvoir glorifier Dieu autant qu'il le mérite.

Mais telle est la bonté de cet Être suprême, que jusque dans son culte, il a mêlé nos avantages personnels à ses propres intérêts; et que dans le plus grand de tous les sacrifices qui lui aient été jamais offerts, il a voulu que notre bonheur fût inséparable de sa gloire.

Quel est-il cet excellent sacrifice? Ah! chrétiens, vous le savez; c'est le sacrifice de la croix. Là, Jésus-Christ par sa mort, rendit hommage à son Père, selon toute l'immensité de sa grandeur: mais en même temps il pourvut à nos besoins, selon toute l'étendue de nos misères.

Nous étions pécheurs irréconciliables, et il expia toutes nos offenses: nous étions débiteurs insolvables, et il paya toutes nos dettes; nous étions pauvres insatiables, et il nous obtint toute sorte de biens. En sorte que son sacrifice fut non-seulement pour son Père un holocauste parfait, mais encore pour tous les hommes un sacrifice de propitiation, un sacrifice de reconnaissance, un sacrifice d'impétration. Que de fruits abondans! que de précieux avantages!

Jésus-Christ en croix, dit saint Chrysostôme, voilà notre unique trésor, et le seul qui doit nous rester à la mort. Trésor ouvert à tous les hommes. Mais il fallait que ce trésor fût toujours présent, afin que chacun y pût puiser, et s'en approprier les richesses.

Or, cette mort sanglante, source intarissable de biens, ne

pouvait pas toujours durer. Qu'a fait le Sauveur Jésus-Christ, pour que nous eussions le manquement perpétuel de ce fonds inépuisable de mérites acquis, et de fruits assurés? Il a perpétué le sacrifice de la croix dans le sacrifice de la messe, qui en renouvelle tous les mérites, et qui nous en applique tous les fruits: en sorte que ce bienfait ancien et général, devient un bienfait toujours nouveau et toujours singulier; et cela dans toutes ses fins, soit de propitiation, soit de reconnaissance, soit d'impétration. Jugez par-là, chrétiens, de la valeur infinie et du prix inestimable du sacrifice de la messe.

Oui, chrétiens, le sacrifice de l'autel est, aussi-bien que le sacrifice de la croix, un sacrifice de propitiation: mais un sacrifice de propitiation présente et personnelle.

C'est un sacrifice de propitiation. Jésus-Christ l'a dit en instituant ce divin mystère, qu'un de ses premiers fruits serait la rémission des péchés: *in remissionem peccatorum.* (Matt. 26, 28.) Non pas qu'il en efface la tache, comme le sacrement de pénitence; mais parce que, dit le concile de Trente, il en change et l'effet et la cause, il en fléchit le vengeur, et il en touche le coupable. Il rapproche l'offenseur de l'offensé; il dispose le pécheur à pleurer son péché, et Dieu à le lui pardonner: *hujus quippè oblatione placatur Dominus, gratiam et donum pœ-*

nitentiæ concedens. (Concil. Trid. sess. 22, 6, 2.)

Sacrifice de propitiation non-seulement présente, mais encore personnelle. C'est pour vous, disait Jésus-Christ à ses disciples, la première fois qu'il l'offrit : c'est pour vous d'abord, et puis pour le reste des hommes. Présens à cette action, vous avez la première et la meilleure part à son mérite : et le pardon général qu'elle obtient pour tous, devient, par une application personnelle, votre pardon : *pro vobis.* (Luc. 22, 19, 20.)

Vérité consolante, mes frères ! dont saint Jean de Jérusalem se servait pour affectionner son peuple à ce divin sacrifice. Y pensez-vous, disait-il à chacun des assistans : y pensez-vous ? et savez-vous ce qui se passe ici ? Ce n'est point simplement une paix générale qui se traite, c'est une réconciliation particulière qui se fait. C'est de vous dont il s'agit. C'est personnellement pour vous qu'est dressé cet autel, comme un tribunal de grâce : *pro te mensa extracta est.* C'est pour vous en particulier que s'immole l'agneau sans tache : *pro te immolatur agnus.* C'est nommément pour vous que le prêtre, et le grand-prêtre s'intéresse : *pro te angitur Sacerdos.* Vous êtes le coupable dont il ménage la grâce : vos péchés sont les crimes dont il sollicite la rémission ; et au sortir de la messe vous avez droit de dire, comme saint Paul : Ah ! le Fils de Dieu m'a bien aimé, car il vient de se sa-

crifier pour moi : *dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* (Galat. 2, 20.)

Lorsqu'il mourut sur la croix, il satisfit pour mes iniquités, aussi-bien que pour celles de tous les hommes. Il est vrai. Mais cette satisfaction n'eut pas alors pour moi son effet, puisque je n'étais pas encore au monde. C'est aujourd'hui qu'elle m'est appliquée, par le renouvellement qu'il en fait en ma faveur sur l'autel.

J'en envie donc plus votre sort, trop heureux pénitent, vous qui sur le calvaire reçûtes l'arrêt de votre grâce. Je suis dans les mêmes circonstances ; pourquoi n'en tirerais-je pas les mêmes avantages ? Jésus-Christ est ici pour moi, ce qu'il était là pour vous ; victime de propitiation. Son sang a la même vertu, et j'y ai le même accès. Je puis également m'en appliquer le mérite, et Dieu ne peut pas plus en détourner ses regards.

Quelque autre chose que je fasse pour l'apaiser et pour le satisfaire, que je prie, que je jeûne, que je donne l'aumône, je ne le fais qu'en tremblant. Je crains toujours que quelque chose en moi ne lui déplaie, autant ou plus que mon action même ne lui plaît, et que cette satisfaction même n'ait besoin elle-même de pénitence.

Mais quand j'offre ce divin sacrifice, j'ose défier le ciel de ne m'être pas propice. C'est alors, que sans être effrayé, ni du nombre, ni de l'énormité de mes

péchés, je ne feins point de dire à la justice divine : Contentez-vous, il est juste : il vous faut une victime ; en voici une digne de vous. Rendez-lui donc les armes, en recevant ses hommages. Mettez à ses pieds vos foudres et vos carreaux, comme elle met aux vôtres son corps et son sang ; car pour venir à moi, ces foudres et ces carreaux, il faut qu'ils passent à travers les sacrées plaies dont me couvre cette victime. Victime de propitiation présente et personnelle. Premier trait de ce divin sacrifice.

Le sacrifice de l'autel est, aussi bien que le sacrifice de la croix, un sacrifice de reconnaissance ; mais un sacrifice de reconnaissance actuelle et particulière.

Sacrifice de reconnaissance. C'est dans ce sens que Jésus-Christ a dit en l'établissant : Faites ceci en mémoire de moi : *hoc facite in meam commemorationem*. Car le souvenir du bienfaiteur et la mémoire du bienfait est le premier tribut d'une âme reconnaissante.

Mais qu'était-il besoin, Seigneur, que vous recommandassiez aux fidèles de se ressouvenir de vous, chaque fois qu'ils vous offriraient à l'autel ? Prêtre, victime, Dieu tout à la fois, c'est-à-dire, sujet, ministre, objet de ce sacrifice, pouviez-vous être oublié dans une action où vous remplissez seul tant de fonctions différentes ? Ces paroles sacramentelles ont donc un sens plus étendu et plus profond.

C'était dire : Ce sacrement que je vous donne est le comble des grâces : il renferme lui seul tous les autres dons du ciel, puisqu'il en contient l'auteur. Chef-d'œuvre de libéralité du côté de Dieu : excès d'obligation pour les hommes, puisque, accablés par-là du poids de ses bontés, ils deviennent des débiteurs insolubles et des ingrats nécessaires.

Mais que l'impuissance apparente d'être reconnaissant ne vous alarme pas. En vous donnant tout, je vous donne moyen de payer tout. Je m'offre à vous, afin que vous m'offriez. Un Dieu pour un Dieu, c'est un juste retour. C'est égalité de don et de reconnaissance.

Sacrifice de reconnaissance actuelle : mais de plus particulière.

Car comme, outre les bienfaits généraux, il y en a de particuliers, Jésus-Christ a voulu que la sacrifice d'actions de grâces fût aussi particulier pour chacun, et non-seulement général pour tout. Faites, a-t-il dit, en l'ordonnant, faites chacun pour vous, ce que je fais ici pour tous : *hoc facite*. Je vous mets à tous entre les mains le prix infini de mon sang : je le multiplie, je ne le partage point : plus ou moins redevables, vous êtes tous aussi riches. Et quand Dieu demandera compte à chacun de ses dons, il n'en est point qui ne puisse en paiement lui donner, comme son propre bien, l'inépuisable fonds de mes mérites. Offrez-lui ce sacrifice ; il en sera

content. Il ne vous a rien donné au-dessus, et il ne peut rien exiger davantage. C'est le payer de ses propres présens : *hoc facite.*

Ne portez donc point envie à ces cœurs généreux, que vous verrez se signaler dans l'Église par des actions d'éclat, par de grandes entreprises, par des travaux héroïques, par des succès glorieux, par de longs, même, et de rigoureux martyres. Après tous ces efforts, ils seraient encore insolubles sans ce sacrifice. Offrez-le seulement, et vous ferez plus qu'eux, s'ils ne l'offraient pas. Qu'ils convertissent des nations entières : qu'ils gagnent à Dieu des empires florissans : qu'ils achèvent, si vous voulez, de lui conquérir l'univers. Plus que de la conversion des nations, plus que du gain des empires, plus que de la conquête de l'univers, Dieu sera content de cette victime de reconnaissance actuelle et particulière. Second fruit de ce divin sacrifice.

Enfin le sacrifice de l'autel est, aussi-bien que le sacrifice de la croix, un sacrifice d'impétration nouvelle et spéciale.

Tous les chrétiens confessent que la seule présence de Jésus-Christ est une intercession puissante auprès de Dieu pour tous les hommes. C'est pour cela qu'on l'expose si souvent sur nos autels, surtout dans les calamités publiques; selon ce que nous apprend saint Paul, que le Fils de Dieu sur la terre, comme dans le ciel, se présente pour

nous devant son Père : *ut appareat nunc vultui Dei pro nobis.* (Heb. 9, 24.)

Mais qui peut douter que l'oblation de Jésus-Christ dans cette représentation de mort, qui retrace l'image de sa passion, ne soit encore une sollicitation plus efficace, que sa simple présence sur nos autels, et que si celle-ci obtient les grâces par faveurs, celle-là les enlève par justice ! Eh ! que pouvez-vous demander à Dieu de plus précieux, que ce que vous lui offrez, en lui offrant un Dieu pour victime ? Une requête accompagnée d'un si rare présent, peut-elle manquer d'avoir son effet, et d'être aussitôt répondue que présentée ? Aussi l'Église, pourvue de ce secours, ne met point de bornes à ses demandes. Qui peut compter tous les vœux qu'elle fait à l'autel dans le cours de l'année : que dis-je ? dans le cours d'une messe ? Elle y prie pour les présens et pour les absens ; pour les justes et pour les pécheurs ; pour ses enfans et pour ses persécuteurs ; pour le corps et pour l'âme ; pour le temps et pour l'éternité.

Elle ne craint point de ne rien obtenir à force de demander. Elle n'examine point si les circonstances présentes sont favorables à ses désirs. Elle ne distingue point les prodiges des effets ordinaires de la grâce. Elle sait que tout lui est acquis quand elle tient Jésus-Christ : que rien alors n'est au-dessus de ses forces : et que pour acheter le ciel même,

et le payer comptant, elle n'a qu'à mettre la main dans le trésor qu'elle porte.

Avec quelle confiance en effet ne le demande-t-elle pas pour ceux de ses enfans qui en sont tristement éloignés dans le purgatoire, et qui y languissent dans l'attente de leur bonheur? Elle n'ignore pas que leur arrêt est déjà porté : que du règne de la miséricorde ils ont passé sous le domaine de la justice : que désormais le sang de Jésus-Christ ne peut plus immédiatement couler sur eux, ni leur être appliqué que par transport et par voie de suffrages.

N'importe. Malgré tous ces obstacles, à l'autel elle entreprend de les délivrer. Seigneur! dit cette charitable mère, au nom de votre cher Fils immolé, souvenez-vous de vos serviteurs et de vos servantes. C'en est assez, dit saint Chrysostôme. A ces mots, les anges qui sont toujours présens à cet auguste sacrifice, volent comme autant de messagers célestes, vont ouvrir les prisons de ces âmes captives, et leur portent les grâces du Ciel fléchi et désarmé, ou plutôt les mérites de cette victime victorieuse et triomphante. Impétration nouvelle, comme vous voyez, mais impétration spéciale.

Car c'est en faveur d'un parent, d'un allié, d'un ami affligé, qui offre ou qui fait offrir ce sacrifice, que la victime obtient l'adoucissement des peines, la fin de la captivité, l'avancement de

la félicité d'un autre lui-même. Sera-t-elle moins active pour obtenir au suppliant même les moyens nécessaires à son salut? Aura-t-elle moins de force pour lui procurer les biens, ou pour le délivrer des maux temporels, selon qu'ils peuvent nuire ou servir à ses intérêts éternels?

Non, non, mes frères, c'est un oracle fameux d'un docteur de l'Église : oracle commun au peuple et au prêtre : oracle qui ne devrait jamais sortir de vos esprits, que d'omettre le saint sacrifice de l'autel, quelque jour que ce puisse être, c'est priver Dieu de l'honneur le plus grand qu'on lui puisse procurer; l'Église triomphante du plus prompt accroissement qu'elle puisse recevoir; l'Église souffrante du plus doux soulagement qu'elle puisse attendre; l'Église militante du secours le plus abondant qu'elle puisse désirer; soi-même enfin de la protection la plus sûre dont on puisse se répondre.

Après cela, n'est-il pas surprenant qu'il faille un commandement exprès pour nous y rendre, je ne dis pas assidus, mais réguliers? N'est-il pas étrange que la religion ne puisse accrédi-ter ses autels, ni peupler ses temples, qu'en usant, pour ainsi dire, de violence, et nous forçant en quelque sorte d'en approcher? La vertu seule de ce divin sacrifice ne devrait-elle pas nous tenir lieu de précepte, et les fruits qu'on en retire ne sont-ils pas suffisans pour nous y attirer?

Vous n'êtes pas dévots à ce divin mystère. Avez-vous donc oublié que c'est le mystère même de la croix? Dites-moi donc à quoi eussiez-vous pensé sur le calvaire, à la vue de Jésus-Christ souffrant et mourant sur la croix? Pensez-y maintenant. Voilà de quoi vous entretenir dévotement durant une messe.

Enfin, disent plusieurs, que me servirait d'entendre plus souvent la messe? Je n'en deviens pas meilleur, et je n'en tire nul profit. Ah! mes frères, ce n'est pas que vous n'en receviez les fruits sur l'heure, c'est que vous ne les conservez pas avec soin.

En effet, je finis par cette réflexion. Dans quelle épouvantable contradiction ne tombent pas une infinité de chrétiens, qui tous les jours de fêtes sacrifient une demi-heure au plus à Dieu, et prodiguent tranquillement le reste au démon et à ses œuvres!

Car que sont dans ces jours sacrés les parties de divertissement et de plaisir, qui prennent la place des exercices de religion et de piété, auxquels ils devraient être employés sans réserve? Ne sont-ce pas des sacrifices offerts au démon de la débauche et de la volupté?

Que sont ces lieux d'assemblées profanes où l'on va recueillir les discours empoisonnés du monde, au lieu de venir entendre la parole de Dieu? Ne sont-ce pas des temples ouverts au démon de la galanterie et de la médisance?

Et ces académies, ces tables, ces cercles de jeu, où l'on joue si régulièrement, dans le temps même du service divin, ne sont-ce pas alors, plus que jamais, comme les appelle saint Cyprien, des autels où l'on sacrifie au démon du hasard et de la fortune?

En vain, dit le prophète, en vain sacrifiez-vous au Seigneur, si votre sacrifice n'est pas un sacrifice de droiture et de justice: *sacrificate sacrificium justitiæ.* (Ps. 4, 6.) C'est-à-dire, voulez-vous que votre sacrifice vous soit utile? N'allez pas incontinent le désavouer et le détruire par des œuvres contraires.

Vous venez de faire à Dieu un sacrifice de propitiation pour vos péchés; n'allez donc plus vous exposer à l'occasion d'en commettre de nouveaux; et pleurez ceux même qui vous échappent par surprise.

Vous venez de présenter à Dieu un sacrifice d'actions de grâces, n'allez donc pas abuser de ses bienfaits, et rendez vous dignes de ceux que sa bonté vous prépare.

Vous venez d'offrir à Dieu un sacrifice d'impétration pour les biens nécessaires; n'allez donc pas dissiper les superflus; remettez et renvoyez-les à Dieu par les mains des pauvres.

C'est ainsi que votre sacrifice sera comme celui de Jésus-Christ, un sacrifice durable et perpétuel, *juge sacrificium.* (Deut. 8, 12.) Vous vous en appliquerez ici bas tous les mérites dans le temps, et vous en re-

cueillerez là-haut tous les fruits dans l'éternité bienheureuse. (Le père Ségaud, tome 3 du Carême. Voyez aussi les controverses du cardinal de Richelieu et de M. Bossuet ; la Manière de bien entendre la messe de paroisse, par M. Fr. de Harlai ; l'Instruction sur le sacrifice de la messe, adressée par M. l'évêque de Saint-Pons aux nouveaux convertis de son diocèse ; l'ouvrage qui a pour titre : l'Esprit de l'Église pour suivre le prêtre à la messe par des prières abrégées, tirées d'une explication de l'ordinaire du missel et des cérémonies de la messe, avec de courtes instructions, etc. Instruction sur la manière d'entendre la messe en chrétien ; le Traité de la messe de M. Granel ; l'Occupation des fidèles durant le saint sacrifice de la messe, par le père Charles de Saint-Benoît, religieux carme ; Élévation de cœur en forme de prières sur l'ordinaire de la messe ; l'Esprit de l'Église dans la célébration des saints mystères ; Nouvelles instructions et prières pour la sainte messe ; Tableaux de la sainte messe avec des prières choisies ; Sujets d'oraisons pour les pécheurs sur tous les mystères de Notre-Seigneur ; les Pères Nouet, Neveu, le Valois, Croiset, et le sermon de M. Mongin, évêque de Bazas, sur le sacrifice de la messe, prêché pour l'instruction des nouveaux convertis de son diocèse ; le père de la Colombière, dans ses Réflexions ; les Sermons des

pères Bourdaloue et Dufay, de même que ceux de MM. Fléchier et Boileau, etc.)

MORT.

SERMON ABRÉGÉ.

Cum appropinquaret Jesus portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.

Jésus étant près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort qui était le fils unique de sa mère.
(Luc. 7, 12.)

Jamais mort fut-elle accompagnée de circonstances plus touchantes ? C'est un fils unique, le seul successeur du nom, des titres, de la fortune de ses ancêtres, que la mort enlève à une mère veuve et désolée : elle le lui ravit dans la fleur de l'âge, et à l'entrée presque de la vie ; en un temps où, échappé aux accidens de l'enfance, et parvenu à ce premier degré de force et de raison qui commence l'homme, il paraissait le moins exposé aux surprises de la mort, et laissait enfin respirer la tendresse maternelle de toutes les frayeurs qui suivent les progrès incertains de l'éducation. Les citoyens en foule accourent mêler leurs larmes à celles de cette mère désolée : assidus à ses côtés, ils cherchent à diminuer sa douleur par la consolation de ces discours vagues et communs qu'une tristesse profonde n'écoute guère ; ils entourent avec

elle le triste cercueil ; ils parent les obsèques de leur deuil et de leur présence : l'appareil de cette pompe funèbre est pour eux un spectacle ; mais est-il une instruction ? Ils en sont frappés , attendris ; mais en sont-ils moins attachés à la vie ? et le souvenir de cette mort ne va-t-il pas périr dans leur esprit avec le bruit et la décoration des funérailles ? A de semblables exemples , mes frères , nous apportons tous les jours les mêmes dispositions.

Cherchons donc aujourd'hui les raisons d'un égarement si déplorable. D'où vient que les hommes s'occupent si peu de la mort , et que cette pensée fait sur eux des impressions si peu durables ? Le voici : l'incertitude de la mort nous amuse , et en éloigne le souvenir de notre esprit ; la certitude de la mort nous effraie , et nous oblige à détourner les yeux de cette triste image : ce qu'elle a d'incertain nous endort et nous rassure ; ce qu'elle a de terrible et de certain nous en fait craindre la pensée. Or , je veux aujourd'hui combattre la dangereuse sécurité des premiers , et l'injuste frayeur des autres. La mort est incertaine ; vous êtes donc téméraire de ne pas vous en occuper , et de vous y laisser surprendre : la mort est certaine ; vous êtes donc insensé d'en craindre le souvenir , et vous ne devez jamais la perdre de vue. Pensez à la mort , parce que vous ne savez à quelle heure elle arrivera ; pensez à la mort ,

parce qu'elle doit arriver : c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Le premier pas que l'homme fait dans la vie , est aussi le premier qui l'approche du tombeau : dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière , l'arrêt de mort lui est prononcé ; et comme si c'était pour lui un crime de vivre , il suffit qu'il vive pour mériter de mourir.

Il est vrai que la mesure de nos destinées n'est pas égale : les uns voient croître en paix jusqu'à l'âge le plus reculé le nombre de leurs années ; et héritiers des bénédictions de l'ancien temps , ils meurent pleins de jours , au milieu d'une nombreuse postérité ; les autres , arrêtés dès le milieu de leur course , voient , comme le roi Ézéchias , les portes du tombeau s'ouvrir en un âge encore florissant , et cherchent en vain comme lui le reste de leurs années (Is. 38 , 10.) ; enfin il en est qui ne font que se montrer à la terre , qui finissent du matin au soir , et qui , semblables à la fleur des champs , ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclore , et celui qui les voit sécher et disparaître. Le moment fatal marqué à chacun est un secret écrit dans le livre éternel que l'agneau seul a droit d'ouvrir. Nous vivons donc tous incertains de la durée de nos jours ; et cette incertitude , si capable toute seule de nous rendre attentifs à cette dernière

heure, endort elle-même notre vigilance : nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons où la placer dans les différens âges de notre vie : nous ne regardons pas même la vieillesse comme le terme du moins sûr et inévitable : le doute si l'on y parviendra, qui devrait, ce semble, borner en-deçà nos espérances, fait que nous les étendons même au delà de cet âge : notre crainte ne pouvant poser sur rien de certain, n'est plus qu'un sentiment vague et confus, qui ne porte sur rien du tout ; de sorte que l'incertitude, qui ne devrait tomber que sur le plus ou le moins, nous rend tranquilles sur le fond même.

Or je dis d'abord, mes frères, que de toutes les dispositions, c'est ici la plus téméraire et la moins sensée : j'en appelle à vous-mêmes. Un malheur qui peut arriver chaque jour, est-il plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menacerait qu'au bout d'un certain nombre d'années ? Quoi ? parce qu'on peut vous redemander votre âme à chaque instant, vous la posséderiez en paix comme si vous ne deviez jamais la perdre, parce que le péril est toujours présent, l'attention serait moins nécessaire ? Et dans quelle autre affaire que celle du salut l'incertitude devient-elle une raison de sécurité et de négligence ? La conduite de ce serviteur de l'Évangile, qui, sous prétexte que son maître tardait de revenir, et qu'il

ignorait l'heure de son arrivée, usait de ses biens, comme n'en devant plus rendre compte, vous paraît-elle fort prudente ? De quels autres motifs Jésus-Christ s'est-il servi pour nous exhorter à veiller sans cesse ? Et qu'y a-t-il dans la religion de plus propre à réveiller notre vigilance, que l'incertitude de ce dernier jour ?

Ah ! mes frères, si l'heure était marquée à chacun de nous ; si le royaume de Dieu venait avec observation ; si en naissant nous portions écrit sur notre front le nombre de nos années et le jour fatal qui les verra finir, ce point de vue fixe et certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperait, nous troublerait, ne nous laisserait pas un moment tranquilles : nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verrions encore devant nous : cette image, toujours présente malgré nous à notre esprit, nous dégoûterait de tout, nous rendrait les plaisirs insipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge et ennuyeux : ce moment terrible, que nous ne pourrions plus perdre de vue, réprimerait nos passions, éteindrait nos haines, désarmerait nos vengeances, calmerait les révoltes de la chair, viendrait se mêler à tous nos projets ; et notre vie ainsi déterminée à un certain nombre de jours précis et connus, ne serait qu'une préparation à ce dernier moment. Sommes-nous sages, mes frères ?

La mort, vue de loin à un point sûr et marqué, nous effraierait, nous détacherait du monde et de nous-mêmes, nous rappellerait à Dieu, nous occuperait sans cesse; et cette même mort incertaine, qui peut arriver chaque jour, chaque instant; et cette mort qui doit nous surprendre, qui doit venir quand nous y penserons le moins; et cette mort qui est peut-être à la porte, ne nous occupe point, nous laisse tranquilles: que dis-je? nous laisse toutes nos passions, tous nos attachemens criminels, toute notre vivacité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune; et parce qu'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme si nos années devaient être éternelles.

Remarquez en effet, mes frères, que cette incertitude est accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'alarmer, ou du moins d'occuper un homme sage, et qui fait quelque usage de sa raison. Premièrement, la surprise de ce dernier jour, que vous avez à craindre, n'est pas un de ces accidens rares, uniques, qui ne tombent que sur quelques malheureux, et qu'il est plus prudent de mépriser que de prévoir. Il ne s'agit pas ici, pour que la mort vous surprenne, que la foudre tombe sur vous, que vous soyez ensevelis sous les ruines de vos palais, qu'un naufrage vous engloutisse sous les eaux, ni de tant d'autres malheurs que leur

singularité rend plus terribles, et cependant moins appréhendés: c'est un malheur familier; il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples; presque tous les hommes sont surpris de la mort, tous l'ont vu approcher, lorsqu'ils la croyaient encore loin; tous se disaient à eux-mêmes, comme l'insensé de l'Évangile: Mon âme, reposez-vous, vous avez du bien pour plusieurs années. (*Luc.*, 12, 19.) Ainsi sont morts vos proches, vos amis; tous ceux presque que vous avez vu mourir, tous vous ont laissé vous-même étonné de la promptitude de leur mort: vous en avez cherché des raisons dans l'imprudence du malade, dans l'ignorance de l'art, dans le choix des remèdes; mais la meilleure et la seule, c'est que le jour du Seigneur nous surprend toujours. La terre est comme un vaste champ de bataille où l'on est tous les jours aux prises avec l'ennemi: vous en êtes sorti heureusement aujourd'hui; mais vous y avez vu périr des gens qui se promettaient d'en sortir comme vous: il faudra demain rentrer en lice; qui vous a dit que le sort, si bizarre pour les autres, sera toujours constamment heureux pour vous seul? et puisque, enfin, vous devez y périr, êtes-vous raisonnable d'y bâtir une demeure stable et permanente sur le lieu même destiné peut-être à vous servir de sépulture? Mettez-vous dans telle situation qu'il vous plaira,

il n'est point de moment qui ne puisse être pour vous le dernier, et qui ne l'ait été à vos yeux de quelques-uns de vos frères : point d'action d'éclat qui ne puisse être terminée par les ténèbres éternelles du tombeau ; et Hérode est frappé au milieu des applaudissemens insensés de son peuple : point de jour solennel qui ne puisse finir par votre pompe funèbre ; et Jézabel fut précipitée le jour même qu'elle avait choisi pour se montrer avec plus de faste et d'ostentation aux fenêtres de son palais : point de festin délicieux qui ne puisse être pour vous une nourriture de mort ; et Balthasar expire autour d'une table somptueuse : point de sommeil qui ne puisse vous conduire à un sommeil éternel ; et Holopherne, au milieu de son armée, vainqueur des royaumes et des provinces, expire sous le glaive d'une simple femme d'Israël : point de crime qui ne puisse finir vos crimes ; et Zambri trouve une mort infâme dans les tentes mêmes des filles de Madian : point de maladie qui ne puisse être le terme fatal de vos jours ; et vous voyez tous les jours les infirmités les plus légères tromper les conjectures de l'art et l'attente des malades, et tourner tout d'un coup à la mort : en un mot, représentez-vous dans quelque circonstance de votre vie où vous puissiez jamais vous trouver, à peine pourrez-vous compter ceux qui y ont été surpris ; et rien ne peut vous

garantir que vous ne le serez pas vous-même. Vous le dites ; vous en convenez ; et cet aveu si terrible n'est qu'un discours que vous donnez à l'usage, et ne vous conduit jamais à une seule précaution qui puisse vous mettre à couvert du péril.

Secondement, si cette incertitude ne roulait que sur l'heure, sur le lieu, ou sur le genre de votre mort, elle ne paraîtrait pas si affreuse : car enfin, qu'importe au chrétien, dit saint Augustin, de mourir au milieu de ses proches, ou dans des contrées étrangères, dans le lit de sa douleur ou dans le sein des ondes ? pourvu qu'il meure dans la piété et dans la justice. Mais ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'il est incertain si vous mourrez dans le Seigneur ou dans votre péché ; c'est que vous ignorez ce que vous serez dans cette autre terre où les conditions ne changeront plus ; entre les mains de qui tombera votre âme, seule, étrangère, tremblante, au sortir du corps ; si elle sera environnée de lumière, et portée aux pieds du trône sur les ailes des esprits bienheureux, ou enveloppée d'un nuage affreux, et précipitée dans les abîmes : vous êtes entre ces deux éternités ; vous ne savez à laquelle des deux vous appartenez ; la mort seule vous découvrira ce secret ; et dans cette incertitude, vous êtes tranquille ? et vous la laissez venir indolemment, comme si elle ne devait décider de rien pour vous ?

Troisièmement, dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous le même péril, peut nous rassurer; ou les ressources dont nous pouvons nous flatter, nous laissent plus tranquilles; ou enfin, tout au pire, la surprise n'est qu'une instruction qui nous apprend à nos dépens à être une autre fois plus sur nos gardes. Mais dans l'incertitude terrible dont il s'agit, mes frères, le nombre de ceux qui courent le même risque que nous ne diminue rien au nôtre: toutes les ressources dont nous pouvons nous flatter au lit de la mort, sont d'ordinaire des illusions; et la religion elle-même, qui les fournit, n'en espère presque rien: enfin, la surprise est sans retour, nous ne mourons qu'une fois; et nous ne pouvons plus mettre à profit notre imprudence pour une autre occasion. Notre malheur nous détrompe, il est vrai; mais ces nouvelles lumières qui dissipent notre erreur, devenues inutiles par l'immutabilité de notre état, ne sont plus que des lumières cruelles qui vont nous déchirer éternellement, et faire la matière la plus douloureuse de notre supplice, plutôt que des réflexions sages qui puissent nous conduire au repentir.

Sur quoi pouvez-vous donc justifier cet oubli profond et incompréhensible, dans lequel vous vivez de votre dernier jour? sur la jeunesse qui semble vous promettre encore une longue

suite d'années? La jeunesse? mais le fils de la veuve de Nain était jeune; la mort respectait-elle les âges et les rangs? La jeunesse? mais c'est justement ce qui me ferait craindre pour vous; des mœurs licencieuses, des plaisirs extrêmes, des passions outrées, les excès de la table, les mouvemens de l'ambition, les dangers de la guerre, les désirs de la gloire, les saillies de la vengeance: n'est-ce pas dans ces beaux jours que la plupart des hommes finissent leur course? Adonias eût vieilli s'il n'eût été voluptueux; Absalon, s'il eût été libre d'ambition; le fils du roi de Sichem, s'il n'eût pas aimé Dina; Jonathan, si la gloire ne lui eût creusé un tombeau sur les montagnes de Gelboé.

Sur quoi vous rassurez-vous donc encore? sur la force du tempérament? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint: il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez point même là-dessus; si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans, ne vous annonce pas au-dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain: je veux que vous prolongiez vos jours au delà même de vos espérances.

Hélas! mes frères, ce qui doit finir peut-il vous paraître long? Regardez derrière vous; où sont vos premières années? que laissent-elles de réel dans votre souvenir? pas plus qu'un songe de la nuit: vous rêvez que vous avez vécu; voilà tout ce qui vous en reste: tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer: quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel: tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instans fugitifs; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers; toutes les révolutions d'empires et de royaumes; tous ces grands événemens qui embellissent nos histoires, ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour.

Cependant, mes frères, quelle impression fait sur nous l'instabilité de tout ce qui passe? la mort de nos proches, de nos amis, de nos concurrens, de nos maîtres? Nous ne pensons pas que nous les allons suivre de près; nous ne pensons qu'à nous revêtir de leurs dépouilles: nous ne pensons pas au peu de temps qu'ils en ont joui; nous ne pensons qu'au plaisir qu'ils ont eu de les posséder; nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres: nous ressemblons à ces soldats insen-

sés qui, au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer et le feu des ennemis, se chargent avidement de leurs habits; et à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie cette folle décoration dont ils venaient de se parer. Ainsi le fils se revêt des dépouilles de son père, lui ferme les yeux, succède à son rang, à sa fortune, à ses dignités, conduit l'appareil de ses funérailles, et se retire plus occupé, plus touché des nouveaux titres dont il est revêtu, qu'instruit des derniers avis d'un père mourant; qu'affligé de sa perte, ou du moins désabusé des choses d'ici-bas par un spectacle qui lui en met sous les yeux le néant, et qui lui annonce incessamment la même destinée. La mort de ceux qui nous environnent n'est pas pour nous une instruction plus utile; un tel laisse un poste vacant, et on s'empresse de le demander: un autre vous avance d'un degré dans le service; celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auraient incommodé; celui-là vous laisse l'oreille et la faveur du maître, et c'était le seul qui pouvait vous la disputer; un autre enfin vous approche d'une dignité, et vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu prétendre qu'après lui; et là-dessus on se ranime, on prend de nouvelles mesures, on fait de nouveaux projets; et loin de se détromper par l'exemple de ceux

que l'on voit disparaître, il sort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos désirs, tous nos attachemens pour le monde; et la mort, cette image si triste de notre misère, la mort ranime plus de passions parmi les hommes, que toutes les illusions mêmes de la vie. Qu'y a-t-il donc qui puisse nous détacher de ce monde misérable, puisque la mort même ne sert qu'à resserrer les liens, et nous affermir dans l'erreur qui nous y attache?

Ici, mes frères, je ne vous demande que de la raison. Quelles sont les conséquences naturelles que le bon sens tout seul doit tirer de l'incertitude de la mort?

Premièrement, l'heure de la mort est incertaine; chaque année, chaque jour, chaque moment peut être le dernier de notre vie; donc c'est une folie de s'attacher à tout ce qui doit passer en un instant, et de perdre par là le seul bien qui ne passera pas: donc tout ce que vous faites uniquement pour la terre doit vous paraître perdu, puisque vous n'y tenez à rien, que vous n'y pouvez compter sur rien, et que vous n'en emportez rien que ce que vous aurez fait pour le ciel: donc les royaumes du monde et toute leur gloire ne doivent pas balancer un moment les intérêts de votre éternité, puisque les grandes fortunes ne nous assurent pas plus de jours que les médiocres; et que l'unique avan-

tage qui peut vous en revenir, c'est un chagrin plus amer, quand il faudra, au lit de la mort, s'en séparer pour toujours: donc tous vos soins, tous vos mouvemens, tous vos désirs doivent se réunir à vous ménager une fortune durable, un bonheur éternel que personne ne puisse plus vous ravir.

Secondement, l'heure de votre mort est incertaine: donc vous devez mourir chaque jour; ne vous permettre aucune action dans laquelle vous ne voulussiez point être surpris; regarder toutes vos démarches comme les démarches d'un mourant qui attend à tout moment qu'on vienne lui redemander son âme; faire toutes vos œuvres comme si vous deviez à l'instant en aller rendre compte; et puisque vous ne pouvez pas répondre du temps qui suit, régler tellement le présent, que vous n'ayiez pas besoin de l'avenir pour le réparer.

Enfin, l'heure de votre mort est incertaine: donc ne différez pas votre pénitence; ne tardez pas de vous convertir au Seigneur; le temps presse; vous ne pouvez pas même vous répondre d'un jour, et vous renvoyez à un avenir éloigné et incertain. Si vous aviez imprudemment avalé un poison mortel, renverriez-vous à un temps éloigné le remède qui presse, et qui seul peut vous conserver la vie? la mort que vous porteriez dans le sein, vous permettrait-elle des délais et des remises? voilà votre état. Si vous êtes sage, prenez à l'in-

stant vos précautions : vous portez la mort dans votre âme, puis-que vous y portez le péché : hâtez-vous d'y remédier ; tous les instans sont précieux à qui ne peut se répondre d'aucun : le breuvage empoisonné qui infecte votre âme ne saurait vous mener loin : la bonté de Dieu vous offre encore le remède : hâtez-vous encore une fois d'en user, tandis qu'il vous en laisse le temps : faudrait-il des exhortations pour vous y résoudre ? Ne devrait-il pas suffire qu'on montrât le bienfait de la guérison ? faut-il exhorter un infortuné que les flots entraînent, à faire des efforts pour se garantir du naufrage ? devriez-vous avoir besoin là-dessus de notre ministère ? Vous touchez à votre dernière heure ; vous allez paraître en un clin d'œil devant le tribunal de Dieu ; vous pouvez employer utilement le moment qui vous reste : presque tous ceux qui meurent tous les jours à vos yeux le laissent échapper, et meurent sans en avoir fait aucun usage : vous imitez leur négligence ; la même surprise vous attend ; vous mourez comme eux avant d'avoir commencé à mieux vivre ; on le leur avait annoncé, et nous vous l'annonçons : leur malheur vous laisse insensibles, et le sort infortuné qui vous attend ne touchera pas davantage ceux à qui nous l'annoncerons un jour : c'est une succession d'aveuglement qui passe des pères aux enfans, et qui se perpétue sur la terre : nous voulons tous

mieux vivre, et nous mourons tous avant d'avoir bien vécu.

Voilà, mes frères, les réflexions sages et naturelles où doit nous conduire l'incertitude de notre dernière heure. Mais si de ce qu'elle est incertaine, vous êtes imprudent de ne pas vous en occuper davantage que si elle ne devait jamais arriver ; ce que sa certitude a de terrible et d'effrayant, vous excuse encore moins de folie, d'éloigner cette triste image comme capable d'empoisonner tout le repos et toute la douceur de votre vie. C'est ce qui me reste à vous exposer.

SECOND POINT.

L'homme n'aime pas à s'occuper de son néant et de sa bassesse ; tout ce qui le rappelle à son origine intéresse l'amour de son être, attaque par le fondement toutes ses passions, et le jette dans des pensées noires et funestes. Mourir ; disparaître à tout ce qui nous environne ; entrer dans les abîmes de l'éternité ; devenir cadavre, la pâture des vers, l'horreur des hommes, le dépôt hideux d'un tombeau, ce spectacle tout seul soulève tous les sens, trouble la raison, noircit l'imagination, empoisonne toute la douceur de la vie : on n'ose fixer ses regards sur une image si affreuse : nous éloignons cette pensée comme la plus triste et la plus amère de toutes ; tout ce qui nous en rappelle le souvenir, nous le craignons, nous le fuyons, comme

s'il devait hâter pour nous cette dernière heure. Sous prétexte de tendresse, nous n'aimons pas même qu'on nous parle des personnes chères que la mort nous a ravies; on prend soin de dérober à nos regards les lieux qu'elles habitaient, les peintures où leurs traits sont encore vivans, tout ce qui pourrait réveiller en nous, avec leur idée, celle de la mort qui vient de nous les enlever. Que dirai-je? nous craignons les récits lugubres; nous poussons là-dessus nos frayeurs jusqu'aux plus puériles superstitions; nous croyons voir partout des présages sinistres de notre mort, dans les rêveries d'un songe, dans le chant nocturne d'un oiseau, dans un nombre fortuit de convives, dans des événemens encore plus ridicules: nous croyons la voir partout, et c'est pour cela même que nous tâchons de la perdre de vue.

Or, mes frères, ces frayeurs excessives étaient pardonnables à des païens pour qui la mort était le plus grand des malheurs, puisqu'ils n'attendaient rien au-delà du tombeau; et que, vivant sans espérance, ils mouraient sans consolation. Mais on doit être surpris que la mort soit si terrible à des chrétiens, et que la terreur de cette image leur serve même de prétexte pour l'éloigner de leur pensée.

Car, en premier lieu, je veux que vous ayez raison de craindre cette dernière heure; mais comme elle est certaine, je ne com-

prends pas que, parce qu'elle vous paraît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper et la prévenir: il me semble, au contraire, que plus le malheur dont vous êtes menacé est affreux, plus vous devez ne pas le perdre de vue, et prendre sans cesse des mesures pour n'en être pas surpris. Quoi! plus le péril vous frappe et vous épouvante, plus il vous rendrait indolent et inappliqué? Les terreurs outrées de votre imagination vous guériraient de cette crainte sage même qui opère le salut; et parce que vous craignez trop, vous ne penseriez à rien? Mais que est l'homme que l'idée trop vive du danger calme et rassure? Quoi! s'il fallait marcher par un sentier étroit et escarpé, entouré de toutes parts de précipices, ordonneriez-vous qu'on vous bandât les yeux pour ne pas voir le danger, et de peur que la profondeur de l'abîme ne vous fit tourner la tête? Ah! mon cher auditeur, vous voyez votre tombeau ouvert à vos pieds: cet objet affreux vous alarme; et au lieu de prendre dans la sagesse de la religion toutes les précautions qu'elle vous offre pour ne pas tomber inopinément dans ce gouffre, vous vous bandez vous-même les yeux pour ne le pas voir; vous vous faites des diversions réjouissantes pour en effacer l'idée de votre esprit; et semblables à ces victimes infortunées du paganisme, vous courez au bûcher les yeux bandés, couronné de fleurs, entouré

de danses et de cris de joie, pour ne pas penser au terme fatal où cet appareil vous conduit, et de peur de voir l'autel, c'est-à-dire, le lit de la mort, où vous allez à l'instant être immolé!

De plus, si, en éloignant cette pensée, vous pouviez aussi éloigner la mort, vos frayeurs auraient du moins une excuse. Mais, pensez-y ou n'y pensez pas, la mort avance toujours; chaque effort que vous faites pour en éloigner le souvenir vous rapproche d'elle, et à l'heure marquée elle arrivera. Qu'avancez-vous donc en détournant votre esprit de cette pensée? diminuez-vous le danger? vous l'augmentez, vous vous rendez la surprise inévitable; adoucissez-vous l'horreur de ce spectacle en vous le dérochant? Ah! vous lui laissez tout ce qu'il a de plus terrible! si vous vous rendiez la pensée de la mort plus familière, votre esprit faible et timide s'y accoutumerait insensiblement, vous pourriez peu à peu y fixer vos regards, et l'envisager sans trouble, ou du moins avec résignation, au lit de la mort: elle ne serait plus pour vous un spectacle nouveau. Un danger prévu de loin n'a rien qui étonne: la mort n'est formidable que la première fois qu'on en rappelle le souvenir; et elle n'est à craindre que lorsqu'elle est imprévue.

Mais je vais plus loin, et je dis que c'est à vous une ingratitude criminelle envers Dieu,

d'éloigner la pensée de la mort, seulement parce qu'elle vous trouble et vous alarme: car cette impression de crainte et de terreur est une grâce singulière dont Dieu vous favorise. Hélas! combien est-il d'impies qui la méprisent, qui se font un mérite affreux de la voir approcher avec fermeté, et qui la regardent comme l'anéantissement entier de leur être? Combien de sages et de philosophes dans le christianisme, qui, sans renoncer à la foi, bornent toutes leurs réflexions, toute la supériorité de leurs lumières à la voir arriver tranquillement, et ne raisonnent toute leur vie que pour se préparer en ce dernier moment à une constance et à une sérénité d'esprit, aussi puérile que les frayeurs les plus vulgaires, et qui est l'usage le plus insensé qu'on puisse faire de la raison même? Combien de ces hommes follement amoureux de la valeur de la gloire, qui, au milieu des combats, vont au danger comme à un spectacle, sans remords, sans inquiétude, sans réflexion sur les suites de leur destinée? Combien de pécheurs dans la tranquillité des villes et dans l'oisiveté d'une vie privée, livrés à l'endurcissement et à un sens réprouvé, ne sont plus touchés de cette image? Combien d'autres, enfin, qui, par les suites d'un caractère trop vif, trop frivole, trop léger et peu propre aux réflexions tristes et sérieuses, passent toute leur vie sans avoir pensé une

fois seulement qu'ils devaient mourir ? C'est donc une grâce signalée que Dieu vous fait, de donner à cette pensée tant de force et d'ascendant sur votre âme : c'est donc véritablement la voie par laquelle il veut vous ramener à lui : si vous sortez jamais de vos égaremens, vous n'en sortirez que par là : votre salut paraît attaché à ce remède. Que faites-vous donc en éloignant cette pensée, parce qu'elle jette dans des frayeurs salutaires ? vous vous privez du seul secours qui peut vous faciliter votre retour à Dieu : vous rendez inutile une grâce qui vous est propre : vous savez, pour ainsi dire, mauvais gré à Dieu de vous en avoir favorisé ; et vous vous reprochez à vous-même d'y être trop sensible. Tremblez, mon cher auditeur ; que votre cœur ne se rassure contre ces frayeurs salutaires que vous ne voyiez d'un œil tranquille les spectacles les plus lugubres ; que Dieu ne retire de vous ce moyen de salut, et qu'il ne vous endurecisse contre toutes ceserreurs de la religion. Un bienfait non-seulement méprisé, mais regardé même comme une peine, est bientôt suivi de l'indignation, ou du moins de l'indifférence du bienfaiteur. Alors l'image de la mort vous laissera toute votre tranquillité : vous courrez à un plaisir au sortir d'une pompe lugubre : vous verrez des mêmes yeux, ou un cadavre hideux, ou l'objet criminel de votre passion : alors

vous en viendrez même jusqu'à vous savoir bon gré de vous être mis au-dessus de ces craintes vulgaires, jusqu'à vous applaudir d'un changement si terrible pour votre salut. Mettez donc à profit pour le réglément de vos mœurs, cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore : rapprochez de vous tous les objets propres à retracer en vous cette image, tandis qu'elle peut encore troubler la fausse paix de vos passions : venez quelquefois sur les tombeaux de vos ancêtres, méditer en présence de leurs cendres sur la vanité des choses d'ici-bas : venez les interroger quelquefois sur ce qui leur reste dans le séjour ténébreux de la mort, de leurs plaisirs, de leurs dignités et de leurs gloires : venez vous-même ouvrir ces tristes demeures ; et de tout ce qu'ils ont été autrefois aux yeux des hommes, voyez ce qu'ils sont maintenant : des spectres dont vous ne pouvez soutenir la présence, des amas de vers et de pourriture ; voilà ce qu'ils sont aux yeux des hommes : mais que sont-ils devant Dieu ? descendez vous-même en esprit dans ces lieux d'horreur et d'infection, et choisissez-y d'avance votre place : représentez-vous vous-même dans cette dernière heure, étendu sur le lit de votre douleur, aux prises avec la mort, vos membres engourdis et déjà saisis d'un froid mortel ; votre langue déjà liée des chaînes de la mort ; vos yeux fixes, immobiles, couverts d'un nuage

confus, devant qui tout commence à disparaître ; vos proches et vos amis autour de vous, faisant des vœux inutiles pour votre santé, redoublant votre frayeur et vos regrets, par la tendresse de leurs soupirs et l'abondance de leurs larmes ; le ministre du Seigneur à vos côtés, le signe du salut, alors votre seule ressource, entre ses mains, des paroles de foi, de miséricorde et de confiance à la bouche. Rapprochez ce spectacle si instructif, si intéressant ; vous-même alors dans les tristes agitations de ce dernier combat, ne donnant plus de marque de vie que dans les convulsions qui annoncent votre mort ; tout le monde anéanti pour vous ; dépouillé pour toujours de vos dignités et de vos titres ; accompagné de vos seules œuvres, et près de paraître devant Dieu. Ce n'est pas ici une prédiction, c'est l'histoire de tous ceux qui meurent tous les jours à vos yeux, et c'est d'avance la vôtre. Rappelez ce moment terrible : vous y viendrez, et le jour n'est peut-être pas loin, et peut-être y touchez-vous déjà. Mais enfin vous y viendrez ; et quelque loin qu'il puisse être, ce sera demain, et vous y arriverez en un instant, et la seule consolation que vous aurez alors, sera d'avoir fait de toute votre vie l'étude, la ressource et la préparation de votre mort.

Enfin, et c'est ma dernière raison, remontez à la source de ces frayeurs excessives qui vous

rendent l'image et la pensée de la mort si terribles, vous la trouverez sans doute dans les embarras d'une conscience criminelle : ce n'est pas la mort que vous craignez, c'est la justice de Dieu qui vous attend au delà pour punir les infidélités et les désordres de votre vie ; c'est que vous n'êtes pas en état de vous présenter devant lui tout couvert des plaies les plus honteuses, qui défigurent en vous son image, et que mourir pour vous dans la situation où vous êtes, ce serait périr pour toute la durée des siècles. Purifiez donc votre conscience ; finissez et expiez vos passions criminelles ; rappelez Dieu dans votre cœur ; n'offrez plus rien à ses yeux digne de sa colère et de ses châtimens : mettez-vous en état d'espérer quelque chose de ses miséricordes infinies après la mort : alors vous verrez approcher ce dernier moment avec moins de crainte et de saisissement ; et le sacrifice que vous aurez déjà fait à Dieu, du monde et de vos passions, non-seulement vous facilitera, mais vous rendra même doux et consolant le sacrifice que vous lui ferez alors de votre vie.

Car, dites-moi, mes frères, qu'à la mort de si effrayant pour une âme fidèle ? de quoi la sépare-t-elle ? d'un monde qui périra, et qui est la patrie des réprouvés ; de ses richesses qui l'embarrassent, dont l'usage est environné de périls, et qu'il lui était défendu de faire servir à la

félicité de ses sens, de ses proches, de ses amis, qu'elle ne fait que devancer, et qui vont bientôt la suivre; de son corps, qui avait été jusque-là, ou l'écueil de son innocence, ou l'obstacle perpétuel de ses désirs; de ses maîtres et de ses sujets, dont les premiers exigeaient souvent d'elle des complaisances criminelles, et les autres la rendaient responsable de leurs infidélités et de leurs crimes; de ses places et de ses dignités, qui, en multipliant ses devoirs, augmentaient ses périls; enfin de la vie qui n'était pour elle qu'un exil, et un désir d'en être délivrée. Que lui rend la mort pour ce qu'elle lui ôte? elle lui rend des biens immuables, et que personne ne pourra plus lui ravir; des plaisirs éternels, et qu'elle goûtera sans crainte et sans amertume; la possession de Dieu même assurée et paisible, et dont elle ne pourra plus déchoir; la délivrance de toutes ses passions, qui avaient été pour elle une source continuelle d'inquiétudes et de peines; une paix inaltérable, qu'elle n'avait jamais pu trouver dans le monde; la dissolution de tous les liens qui l'attachaient à la terre, et qui l'y renaient comme captive; enfin la société des justes et des bienheureux, pour celle des hommes pécheurs dont elle se sépare. Et qu'y a-t-il donc de si doux dans cette vie, ô mon Dieu! pour une âme fidèle, qui puisse attacher? C'est pour elle une vallée de larmes, où les pé-

rils sont infinis, les combats journaliers, les victoires rares, les chutes inévitables; où les violences doivent être continues; où il faut tout refuser à ses sens; où tout nous tente et tout nous est interdit; où ce qui plaît le plus est ce qu'il faut le plus fuir et craindre; en un mot où si vous ne souffrez, si vous ne pleurez, si vous ne résistez jusqu'au sang, si vous ne combattez sans cesse, si vous ne vous haïssez vous-même, vous êtes perdu. Que trouvez-vous là de si aimable, de si attirant, de si capable d'attacher une âme chrétienne? et mourir, n'est-ce pas un triomphe et un gain pour elle?

Non, mes frères, la mort n'a rien que de doux et de désirable pour une âme juste: arrivée à cet heureux moment, elle voit sans regret périr un monde qui ne lui avait jamais paru qu'un amas de foin, et qu'elle n'avait jamais aimé: ses yeux se ferment avec plaisir à tous ces vains spectacles qu'elle avait toujours regardés comme une décoration d'un moment, et dont elle n'avait pas laissé de craindre les dangereuses illusions: elle sent sans inquiétude, que dis-je? avec plaisir, ce corps mortel qui avait été la matière de toutes ses tentations, et la source fatale de toutes ses faiblesses, se revêtir de l'immortalité: elle ne regrette rien, sur la terre, où elle ne laisse rien et d'où son cœur s'envole comme son âme: elle

ne se plaint pas même d'être enlevée au milieu de sa course, et de finir ses jours en un âge encore florissant; au contraire, elle remercie son libérateur d'avoir abrégé ses peines avec ses années, de n'avoir exigé d'elle que la moitié de sa dette pour le prix de son éternité, et d'avoir consommé dans peu son sacrifice, de peur qu'un plus long séjour dans un monde corrompu ne pervertît son cœur. Ses violences, ses austérités, qui avaient tant coûté à la faiblesse de sa chair, font alors la plus douce de ses pensées : elle voit que tout s'évanouit, hors ce qu'elle a fait pour Dieu; que tout l'abandonne, ses biens, ses proches, ses amis, ses dignités, hormis ses œuvres; et elle est transportée de joie de n'avoir pas mis sa confiance dans la faveur des princes, dans les enfans des hommes, dans les vaines espérances de la fortune, dans tout ce qui va périr : mais dans le Seigneur tout seul, qui demeure éternellement, et dans le sein duquel elle va trouver la paix et la félicité que les créatures ne donnent point. Ainsi, tranquille sur le passé, méprisant le présent, transportée de toucher enfin à cet avenir, le seul objet de ses désirs, voyant déjà le sein d'Abraham ouvert pour la recevoir, et le Fils de l'Homme assis à la droite du Père, tenant en ses mains la couronne d'immortalité, elle s'endort dans le Seigneur; elle est portée par les esprits bien-

heureux dans la demeure des saints, et s'en retourne dans le lieu d'où elle était sortie. Puissez-vous, mes frères, voir ainsi terminer votre course : c'est ce que je vous souhaite. (Le père Massillon, Carême, t. 3, p. 455 et suiv.)

NOEL.

SERMON ABRÉGÉ.

Hoc erit vobis signum : invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio. (*Luc., cap. 2.*)

Voilà le signe que je vous donne : Vous trouverez un enfant enveloppé dans des langes, et couché sur une crèche. (En saint Luc, chap. 2.)

C'est donc là ce Messie attendu depuis tant de siècles, promis par tant d'oracles, désigné par tant de figures, annoncé par tant de prophètes; le désiré de toutes les nations, l'espérance d'Israël, la terreur des démons, le Rédempteur du monde, le Réconciliateur du ciel avec la terre ! reconnaissons à ces signes mystérieux du Verbe incarné, la conduite toute admirable de sa sagesse.

Le Verbe incarné descend du ciel, dit saint Augustin, comme un grand médecin, parce qu'un grand malade lui demandait du secours sur la terre : *Magnus de cælo descendit medicus, quia magnus in terrâ jacebat ægrotus.* Ce grand malade, c'est le cœur humain; il est né avec une

pente naturelle qui le porte à la recherche du souverain bien, et avec une capacité immense qui ne peut être remplie que par un objet dont l'infinité réponde à son immensité ; mais tombé dans le dérèglement et dans l'illusion par le péché, il s'éloigne de la vraie félicité en la cherchant. Comme il en voit briller quelques images trompeuses dans les biens, les honneurs et les plaisirs du siècle, il prend l'ombre pour le corps, il les désire avec dérèglement, ou il s'y attache avec excès. La sagesse adorable du Verbe incarné dans le mystère de sa naissance, a trouvé le secret de guérir le cœur humain comme l'esprit par des remèdes contraires, en substituant à la place des faux biens, des plaisirs trompeurs ; et de la vaine gloire, les vrais biens, les plaisirs durables et la gloire solide.

Ainsi, mes frères, tout le dessein de Dieu, en se faisant Homme, a été de réformer tout l'homme en détruisant en lui l'ouvrage du péché, et en y perfectionnant l'ouvrage de Dieu.

Ce dessein du Verbe incarné dans le mystère de ce jour, me marque celui de ce discours, dans lequel je vous ferai voir que ces signes de Jésus-Christ naissant, sous lesquels les anges le désignent aux pasteurs pour le faire reconnaître, sont aussi conformes aux desseins du Verbe incarné, qu'ils paraissent peu dignes de sa grandeur, puisqu'ils renferment en quelque sorte

toutes les fonctions de son ministère, et un abrégé de son Évangile.

L'esprit humain s'instruira, par ces signes de Jésus-Christ naissant, à concevoir d'humbles sentimens de lui-même et de cette raison superbe qui fait son excellence, en voyant toutes ses pensées, toutes ses connaissances, tous ses raisonnemens renversés dans la conduite de la sagesse divine, première partie. Le cœur humain apprendra par quels chemins il doit arriver à la vraie félicité qu'il recherche par les voies que Dieu lui en trace dans ces signes de Jésus-Christ naissant : *Et hoc erit vobis signum*, seconde partie.

PREMIER POINT.

C'est un principe de l'apôtre saint Paul, qui renferme une beauté ravissante d'esprit dans la profondeur de ses raisonnemens, et la sainte obscurité de ses expressions, c'est, dis-je, un beau principe de cet apôtre, quand il dit : Que le monde n'ayant pas connu Dieu dans les merveilles de sa sagesse, Dieu a voulu l'instruire par une conduite qui semble tenir de l'extravagance et de la folie, et se faire connaître à l'homme en renversant toutes les connaissances de l'homme. (*1 Cor. I, 21.*) En effet, quoi de plus extravagant et de plus insensé en apparence, que de vouloir se faire adorer de tous les hommes dans une crèche et sur une croix ; de donner une étable,

des langes, un enfant, deux animaux pour signes et pour marques du roi du ciel et de la terre, à des pasteurs incapables de pénétrer d'eux-mêmes les grandeurs du roi invisible et immortel, sous des apparences si viles et si méprisables?

Cependant cette conduite de Dieu est plus admirable et plus digne de lui que celle qu'il a tenue pour attirer nos adorations dans la création de l'univers; et cette première apparition d'un Dieu fait chair sur la terre nous le montre dans un état plus digne de nos adorations, qu'au milieu de toute la pompe visible des créatures qui sont les ouvrages de sa parole. J'en apporte deux raisons : la première, c'est qu'elle nous découvre mieux la divinité, la puissance et la sagesse de Dieu : la seconde, c'est qu'elle était la plus propre aux desseins du Verbe incarné, de guérir l'orgueil de l'homme et d'humilier son esprit en le conduisant au comble de l'élévation.

1°. Cette conduite de Dieu manifeste davantage sa divinité; car figurez-vous ce Dieu naissant avec toute la pompe que vous pourrez vous imaginer : faites-lui dans votre esprit un berceau plus éclatant et plus riche que les trônes des rois : si vous faites une sérieuse réflexion, il vous paraîtra moins grand avec cette majesté visible que sur la crèche de Bethléem. En effet, qu'est-ce que toute la grandeur humaine devant Dieu, qu'un pur néant?

Sicut nihilum ante te. (Ps. 38, 6.) Les lis qui naissent dans les campagnes ne sont-ils pas plus richement vêtus que Salomon dans toute sa gloire? (*Matth.* 6, 28.) Il eût donc été indigne du Verbe incarné de chercher ailleurs du lustre que dans lui-même, et de vouloir tirer un vain éclat de tout ce qui est plus méprisable à ses yeux que cette paille sur laquelle il est couché, puisque toute la gloire de la chair tombe comme la fleur de l'herbe. (*1 Pet.* 1, 24.) Il n'y avait donc point de milieu qui lui pût convenir; il fallait qu'il possédât tout, comme il fait dans le ciel, ou qu'il méprisât tout, comme il fait dans l'étable; qu'il y eût une espèce d'infinité dans ses humiliations comme dans ses grandeurs; qu'il passât du comble de la gloire au centre de la bassesse; qu'il n'y eût point de degré d'anéantissement au-dessous, comme il n'y a point de degré d'élévation au-dessus de lui. Les princes de la terre naissent dans la pourpre, et leur vanité les a distingués par des surnoms superbes, qui marquent l'éclat et la richesse de leur berceau; mais le roi du ciel veut naître sur la paille, parce que le monde, qui est l'ouvrage de ses mains, n'a rien qui soit digne de lui. Comme Créateur de l'univers, il a placé son trône dans le soleil; mais comme Rédempteur, il ne veut pour palais qu'une étable; la crèche est son berceau, et la croix est son trône. Il me semble voir

toutes les richesses, toutes les grandeurs et toutes les pompes du siècle foulées aux pieds de ce divin enfant. Quel éclat aurait pu tirer de l'or, des perles et des pierreries, celui qui d'une parole a formé le bel astre qui est le père de tous ces trésors ? Ne nous arrêtons pas à ces apparences méprisables qui pourraient nous rebuter dans cet enfant auguste. Tout faible et tout infirme qu'il paraît, le prophète Isaïe l'appelle un Dieu fort (*Isaïe*, 9, 6.) ; cette fleur de la racine de Jessé, qui semble flétrie et desséchée, est le germe du Seigneur, qui doit s'élever avec magnificence (*Ibid.* 11.) ; cet enfant se joue dès le berceau avec les serpens qu'il doit écraser un jour, et il tuera le dragon infernal du souffle de ses lèvres : expressions figurées, dont le prophète Isaïe se sert pour nous exprimer la force et la puissance de Jésus naissant dans l'étable.

Contemplons ce grand objet que la foi nous présente ; entrons en esprit dans cette étable ; voyons ce Dieu caché, qui dans les ténèbres de la nuit, dans le silence de toutes les créatures et dans l'indigence de toutes choses, s'est fait pauvre pour nous enrichir ; cet enfant qui naît dans une étable déserte, abandonné de toutes les créatures ; c'est le Dieu dont elles sont l'ouvrage et à qui elles obéissent ; c'est la sagesse éternelle qui assiste à tous les conseils de Dieu (*Eccli.* 24, 11.), qu'il a possédée dès le commencement de ses

voies, avant que la terre fût suspendue sur le néant, que les masses énormes des montagnes fussent sorties du sein des abîmes.

Homme ingrat et aveugle, tu ne l'as pas voulu connaître, cette sagesse divine, dans les richesses de sa magnificence ! Connais-la dans la pauvreté de l'étable. Placé dans ce superbe édifice du monde pour en adorer le Créateur, comblé de tant de biens et de trésors faits pour toi, tu n'as pas daigné lever les yeux sur la main qui les répand avec tant de profusion sur ta tête ; tu as fermé l'oreille à cette voix éclatante qui te crie par autant de bouches qu'il y a de créatures : O homme ! adore ton Dieu ! il a fait tout pour toi, et toi pour lui ! Son amour ingénieux lui a suggéré une autre voix pour te persuader ; après avoir fait parler toutes les richesses du ciel et de la terre, il t'instruit par la pauvreté de la crèche : *Nunc ergo, filii hominum, audite me.* (*Prov.* 8, 32.) Écoutez-moi donc, ô enfans des hommes ! ne soyez plus sourds à ma voix, que j'accommode à votre faiblesse pour la rendre plus intelligible.

Mais non-seulement ces signes de Jésus-Christ naissant, que l'ange donne aux pasteurs, sont propres à découvrir la divinité du Verbe incarné, ils manifestent aussi sa puissance et sa sagesse. En effet, ils dépendaient de Dieu, dit saint Léon, de s'unir à la nature angélique, d'attaquer

ouvertement le démon jusque dans son fort, de détruire toute sa puissance en un moment, de renverser tout d'un coup les temples et les statues que l'ignorance des hommes lui avait érigées : mais cette victoire eût été moins glorieuse pour Dieu, et moins humiliante pour le démon. Il fallait qu'il fût vaincu par la nature qu'il avait vaincue; il fallait que ce fût un enfant qui lui portât les premiers coups; il fallait que ce monstre infernal fût enchaîné par des bras enveloppés dans des langes; il fallait que ce lion fût terrassé par un agneau : cette manière de combattre, d'opposer ainsi la faiblesse à la force, a quelque chose de plus propre à faire éclater la puissance divine que toute autre : comme il n'a point d'ennemis qui lui soient proportionnés, il dédaigne de les combattre par lui-même; il emploie à leur destruction des armes qui puissent rendre leur défaite honteuse; il renferme toute la force de l'invincible Samson dans ses cheveux, dans ce qu'il y a de plus faible et de plus infirme. (*Jud. 16, 17.*)

Déjà ces bégaïemens enfantins font taire les oracles les plus célèbres de l'enfer (*Matth. 2, 2.*); déjà les rayons de ce soleil, tout éclipsé qu'il est, forment de nouveaux astres dans le ciel, et percent les plus épaisses ténèbres de l'idolâtrie (*Luc. 2, 14.*); déjà les fondemens de l'Église s'élèvent; déjà la paix se publie entre le ciel et la terre; déjà

l'air retentit des cris de joie et de chants d'allégresse, tant il est vrai que cette crèche, cet enfant, ces langes, sont des signes conformes à la qualité de Messie, puisqu'ils font éclater si visiblement sa puissance, et qu'ils anticipent si glorieusement sur les fonctions de son ministère.

Rendons l'hommage de nos louanges et de nos adorations à ce divin enfant! Mêlons notre faible voix au concert de ces cantiques célestes dont les anges remplissent l'air, et prenons quelques grains d'un encens consacré dans les écrits de saint Cyprien, pour en répandre le parfum aux pieds de Jésus naissant. O nuit plus belle et plus lumineuse que le plus beau jour du monde, où l'ouverture de l'Évangile se fait par des ambassadeurs célestes; où Dieu n'annonce plus le Messie dans des prophéties et des figures enveloppées! mais où les anges mêmes désignent le lieu et les marques de sa naissance; où les pasteurs grossiers et rustiques, intérieurement illuminés d'en haut, et pénétrés de cette lumière divine que répand autour d'eux l'apparition des anges; élevés au-dessus d'eux-mêmes par un rayon vif et perçant de la plus vive foi que la grâce forme en eux, deviennent les premiers adorateurs du Verbe incarné! Quel objet doit le plus arrêter nos yeux dans cet assemblage de merveilles que rassemble le mystère de sa naissance! Sera-ce cette Vierge incompa-

rable, qui, comme une aurore toute brillante des clartés du soleil qu'elle annonce, voit sortir ce bel astre qui réjouit le ciel et la terre, des nuages lumineux de sa virginité féconde qui s'ouvre pour distiller le juste, comme la rosée tombe sur les fleurs? Le rayon qui porte la glace du plus pur cristal n'est qu'une faible image de l'enfantement sans douleur de celle qui avait conçu sans tache : comme tout l'incendie du péché originel fut éteint par les rosées divines du Saint-Esprit, opérateur de ce mystère, la moindre vapeur du feu infernal ne toucha ni la fleur, ni le fruit qu'elle fit éclore ; ce fruit de vie et de bénédiction, préparé dès le commencement du monde, et venu, pour ainsi dire, à sa maturité dans la consommation des temps, tomba sans effort, et de lui-même se détacha de l'arbre qui le donna au monde. (*Genes. 3, 6.*) Notre mère infortunée était déjà coupable, quand elle présenta le fruit de la mort à son époux, qu'elle séduisit par son exemple ; presque tous ses sens infectés par l'haleine du serpent, furent les complices de son attentat contre la loi de Dieu ; ses oreilles s'ouvrirent aux discours du séducteur ; ses yeux s'attachèrent sur la beauté du fruit défendu ; sa main désobéissante suivit ses regards curieux ; elle le cueillit, elle en goûta, elle en fit manger au malheureux Adam ; elle passa par tous ces degrés qui, du commencement du crime, con-

duisent jusqu'à l'iniquité consommée. Mais la véritable Ève, Marie, la mère des vivans, toute pure et toute innocente, donne le fruit de vie au monde ; elle le voit, avec un ravissement inexplicable, sortir de son sein virginal : après l'avoir adoré mille fois dans le temple de ses chastes flancs, depuis le moment de sa conception, elle l'adore la première dans l'instant bienheureux de sa nativité. Bien que convaincue de ce grand mystère par les opérations du Saint-Esprit au-dedans d'elle, toute la grandeur de cette foi vive qui lui fit concevoir en esprit celui qu'elle enfanta dans sa chair ; toute cette foi, dis-je, vient à son secours pour lui découvrir le Dieu de majesté dans cet enfant adorable. Elle nourrit d'un lait descendu du ciel celui qui fit pleuvoir la manne dans le désert, et qui vient donner le pain des anges aux hommes. Qui doute que le ministère de ces esprits bienheureux ne se joignît alors aux offices maternels de Marie et de Joseph, et que toute la gloire du ciel ne descendît invisiblement dans l'étable au moment que le Verbe incarné la consacra par sa présence? L'or, la pourpre et les pierreries ne brillent point dans ce palais du roi des rois : ce n'est qu'un toit de chaume, un cabane de berger abandonnée ; tout y est pauvre ; tout y ressent la première entrée du Fils de l'Homme, qui n'a pas un endroit pour reposer sa tête. (*Matth. 8, v. 20.*) Le

vrai Jacob n'y repose que sur une pierre au milieu de la campagne : mais ce lieu est véritablement terrible ; c'est la maison de Dieu et la porte du ciel qui en ouvre l'entrée à tous les hommes. (*Genes.* 28, 11.) Il n'y a dans cette étable que des objets célestes, qu'une clarté divine peut voir ; percez les nuages de cette enfance ; dissipez les ombres de cette pauvreté ; tirez les voiles de cette humiliation, vous serez éblouis par l'éclat de la Divinité qui habite corporellement dans ce petit corps, et qui rend ce toit désert plus vénérable que le temple de Salomon dans toute sa magnificence. (*Col.* 2, 9.)

C'est véritablement le Verbe raccourci et abrégé, qui s'est fait petit pour appliquer ses yeux sur nos yeux, sa bouche sur notre bouche, et accommoder la grandeur incompréhensible de Dieu à la petitesse de l'homme, pour communiquer une vie divine à l'enfant mort de la veuve, à la postérité d'Ève coupable, qui, pleurant sur ce Fils qu'elle a fait mourir par sa désobéissance, a touché de compassion le véritable Élisée qui descend du ciel pour lui rendre la vie. (*4 Reg.* 4, 34.) Déjà la vertu vivifiante de ce Dieu fait chair ranime et fait sortir du tombeau le cadavre de la nature humaine, sur laquelle elle tombe. (*Is.* 9, 6.) Un enfant nous est donné, il portera le nom d'Emmanuel ; c'est l'admirable, le conseiller du Très-Haut, le Dieu

fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix, qui fait son entrée sur la terre dans le silence, sans bruit, sans majesté, telle que le doit être l'entrée d'un roi invisible (*Joan.* 18, 36), dont le règne n'est pas de ce monde, qui établit les prémisses de sa religion dès les premiers pas qu'il fait, et qui marche à pas de géant dans sa voie. (*Ps.* 18, 6.) O Seigneur ! vous êtes véritablement le Dieu caché dans ce mystère (*Heb.* 1, 3), qui étant, comme dit l'apôtre, dans la forme de Dieu, la splendeur de sa gloire, et la figure de sa substance, avez voulu paraître sous la forme d'un enfant, afin que les traits de votre ressemblance, gravés sur l'âme de l'homme, fussent imprimés sur la chair, et que ce composé de corps et d'esprit fût sanctifié par cette double image de votre divinité que vous lui communiquez, en prenant tout ce qu'il est, pour lui donner tout ce que vous êtes. C'est ainsi que l'éloquent saint Cyprien déployait toutes les beautés de son éloquence, pour rendre hommage au mystère de Jésus naissant. Heureux si, ramassant quelques-unes des fleurs que ce glorieux père a répandues sur son berceau, elles ne se sont point fanées entre nos mains ; et si, en conservant la bonne odeur de Jésus-Christ, dont elles sont parfuinées dans ses écrits, elles la font passer dans vos âmes avec l'onction sainte de la parole !

Or, le dessein principal du Verbe incarné dans le mystère de sa naissance, où il a uni l'immensité de Dieu avec la petitesse de l'homme, a été d'élever l'homme en l'humiliant, et de nous faire connaître toute sa grandeur, sa puissance et sa divinité, en renversant toutes les idées que nous avons de cette grandeur, de cette puissance et de cette divinité même. C'est pour cela qu'il est inconnu aux docteurs de la loi et aux sages d'Israël, qui s'étaient formé une idée d'un Messie glorieux, triomphant, et avec toutes les marques de grandeur auxquelles la prudence humaine ne pouvait le reconnaître; c'est pour cela, dis-je, qu'il se cache à ces prudens du siècle, selon l'oracle de sa parole, pendant qu'il se manifeste aux petits, aux pasteurs de notre Évangile.

Or, mes frères, d'où vient que le Sauveur du monde se cache à ces docteurs de la loi, à ces sages d'Israël? C'est qu'ils étaient pleins de cet esprit d'orgueil, qui, comme un nuage épais, obscurcissait dans leur âme les rayons de la lumière divine qui les éclairait. L'aveuglement de ces juifs réprouvés vient du même principe que l'ignorance de ces philosophes idolâtres qui, après avoir connu Dieu (*Rom. 12, 1.*), ne le glorifièrent pas comme Dieu; et qui, tout éclairés qu'ils étaient, devinrent aveugles, parce qu'ils étaient superbes.

En effet, à quel excès d'ex tra-

vagance et d'égarément l'esprit humain ne s'est-il pas emporté dans la connaissance et la recherche du vrai Dieu, lorsque la curiosité et l'orgueil ont été ses guides? Quelle multitude innombrable de superstitions ridicules, de divinités bizarres, de religions insensées, n'a pas enfanté ce rayon de la divinité qui brille au-dedans de nous, altéré et obscurci par la corruption de notre nature? Qui ne s'étonne de voir ces sages de l'antiquité, si admirables dans leurs écrits, et si aveugles dans leur religion; de voir, dis-je, d'un côté les chefs-d'œuvre de la raison humaine, dans son plus haut degré d'excellence; et de l'autre les égaremens les plus déplorables de l'esprit humain dans leur culte impie et sacrilège? Rappelez la peinture affreuse que l'apôtre saint Paul en fait dans son épître aux Romains (*Rom. 1, 23*), où il nous représente ces génies tout divins, d'ailleurs livrés à un sens réprouvé, sacrifiant à des serpens et à des monstres, et abandonnés à des passions détestables, où la nature n'est pas moins offensée que la religion. Or, quelle fut la cause de leur aveuglement au milieu de tant de connaissances, si ce n'est l'orgueil de leur esprit dans le même degré que son excellence? Cette lumière de la raison humaine, qui devait les conduire à Dieu et à son véritable culte, fut comme un flambeau entre les mains d'un insensé et d'un fu-

rieux, qui, au lieu d'éclairer l'homme orgueilleux, acheva de le perdre : cet astre qui luisait encore du haut du ciel dans la nuit de l'ignorance humaine, devint par l'orgueil un de ces feux errans qui mènent à la mort ceux qui les suivent : le guide que Dieu avait donné aux hommes pour les conduire, fut entraîné dans l'égaré et dans le précipice dont il devait les détourner : cet instinct de la raison, si j'ose ainsi parler, cette impression de l'existence du souverain Être qui naît avec nous, fut la source d'une infinité d'erreurs et de chimères : une théologie monstrueuse, quelques rayons à demi éteints de la vérité enveloppée sous un amas de fables, qui firent la religion des peuples, furent l'ouvrage de l'esprit et de l'orgueil égarés l'un par l'autre. Dieu nous ayant voulu faire connaître que celui qui cherche Dieu, s'en éloigne, s'il ne le cherche dans la dépendance de Dieu, et s'il ne s'humilie sous le poids de sa majesté, pour n'être pas opprimé par sa gloire ; que sans cette humilité, qui doit servir de contrepoids à l'homme dans l'essor de ses plus hautes élévations, il ne monte que pour se briser en tombant de plus haut ; qu'il ressemble, dit saint Augustin, à celui qui, marchant hors de la voie, s'égaré d'autant plus qu'il marche à grands pas et avec plus de vitesse, ou qui, soufflant dans la cendre, excite un nuage qui l'aveugle, au lieu

d'allumer une flamme qui l'éclairé.

C'est, mes frères, pour réparer cet abus criminel que l'esprit humain avait fait de ses connaissances, que la sagesse divine a cherché une voie pour l'instruire et le remplir des plus vives lumières de la divinité, sans exposer son humilité par une vaine complaisance. Elle a voulu se montrer et se faire connaître à nous, non-seulement couverte des nuages de notre humanité, mais enveloppée sous les ombres de la pauvreté, de l'enfance, de l'infirmité, de la bassesse, afin de nous donner l'exemple de l'humilité profonde avec laquelle nous devons connaître, chercher et adorer un Dieu si profondément humilié pour nous. Applique-toi, raison humaine, à percer les ombres mystérieuses qui te cachent ce Dieu que tu veux connaître ; c'est le plus saint et le plus noble usage que tu sauras faire de tes lumières ; mais ne marche dans cette voie glissante et obscure qu'avec le guide d'une foi humble et soumise ; ne t'égaré plus dans des raisonnemens superbes ; ne te perds plus dans tes vaines pensées ; ne t'enfle plus d'une vaine pompe de paroles ; crois et adore cet enfant enveloppé dans des langes, et couché dans une crèche. Dieu fera sortir de cette nuit profonde de ta foi les plus vives clartés d'une intelligence divine ; ferme l'œil de ta raison pour adorer le Verbe incarné

dans ce mystère, et il te l'ouvrira d'une manière toute miraculeuse, en appliquant sur lui la boue et la chair dont il s'est revêtu pour toi. Ah! mes frères, que le silence de Jésus naissant dans l'étable est éloquent pour nous persuader et pour nous instruire! O mon Dieu! quand vous développiez à vos disciples les mystères les plus profonds de votre religion (*Math. 5*); quand vous leur révéliez sur la montagne tous les secrets de cette morale aussi sainte que nouvelle, dont ils devaient être les interprètes; quand, ravissant les peuples en admiration par la force de votre éloquence divine, vous faisiez bénir les entrailles qui vous avaient porté, et les mamelles qui vous avaient allaité (*Luc. 11, 27*); quand, sous le voile des paraboles et des figures, vous exposiez ces vérités éternelles dont la grandeur avait besoin de ce tempérament pour s'insinuer plus facilement dans l'esprit des peuples, vous étiez plus admirable et plus surprenant que vous n'êtes dans la crèche; mais je ne sais si vous étiez plus touchant et plus persuasif, et si les oracles de votre sagesse devaient avoir plus de force que ces bégaiemens de votre enfance.

Ah! chrétiens, que ne dit-il pas dans cet état! Entrons en esprit dans cette étable; nous entendrons une voix qui nous dira : Rougissez d'avoir tant de palais, de meubles et de vêtemens inutiles, pendant que je

n'ai qu'une crèche empruntée pour lit, et deux animaux pour compagnie! Rougissez sous ces lambris dorés que vous tâchez de rendre inaccessibles aux moindres incommodités de l'hiver, pendant qu'une étable entr'ouverte me laisse en proie à toutes les rigueurs d'une saison si cruelle! Rougissez de l'aversion que vous avez pour tout ce qui peut vous humilier, des précautions que vous prenez pour ne paraître que dans des états qui flattent votre vanité; des artifices dont vous vous servez pour couvrir une pauvreté qui devrait faire votre gloire; du mépris que vous témoignez pour tout ce qui n'a pas les dehors du grand monde que vous affectez! Rougissez de porter peut-être les marques de la pauvreté et de l'humilité de Jésus-Christ dans votre état, et de chercher à voir briller autour de vous la pompe et le luxe du monde; de n'avoir de vocation pour prêcher l'Évangile que dans les lieux où tout le combat et le dément; de ne chercher Jésus-Christ que sous l'or, l'azur et le marbre, et jamais sur la paille, dans l'étable et la crèche! Rougissez d'avoir passé du spectacle que la religion vous a présenté tant de fois dans ce jour, aux spectacles et aux assemblées profanes du monde; de donner à un excommunié l'aumône que vous refusez à un pauvre de Jésus-Christ; et d'acheter la damnation et la perte de votre âme par ce qui en pourrait faire le salut

et la pénitence ! Rougissez de perdre tant de temps en visites inutiles ou dangereuses, et de ne visiter jamais Jésus-Christ dans les hôpitaux et dans les prisons où il vous appelle ; d'en détourner les yeux lorsqu'il se présente à vous dans sa plus vive image en la personne des misérables ! Rougissez de fouler aux pieds toutes les vertus que Jésus naissant vous prêche dans ces équipages superbes, où une pécheresse pétrie de limon et de crimes, qui devrait s'humilier sous la cendre, et pleurer dans une retraite pénitente les désordres de sa vie, semble traîner le crime en triomphe, et braver avec un front d'airain le monde scandalisé par l'éclat de sa vie ! Peut-être qu'autour de vous il y a de vives représentations du mystère de ce jour, dans des mères abandonnées qui, sous des toits inconnus, n'ont pas de quoi loger ni nourrir les enfans qu'elles mettent au monde, et qui se sentent déchirer les entrailles par les cris perçans de ces innocentes victimes de la pauvreté et des souffrances, pendant que vous êtes plongés et ensevelis dans la mollesse et dans l'abondance. Quand la nudité et la misère du pauvre réveillent malgré vous la compassion et la charité dans votre cœur, votre dureté impitoyable fait taire les cris qu'il porte jusqu'à vos oreilles ; votre main se resserre quand votre cœur s'ouvre ; la religion est sourde quand la nature parle. Savez-vous bien que ce pauvre

que vous insultez avec mépris s'enflamme d'indignation contre vous : *Dum superbit impius incenditur pauper.* (Ps. 9, 22). Dieu exauce les malédictions qu'il donne en secret aux riches, dit l'Écriture, et vous jugera un jour par la bouche de ce pauvre même. Oui, ce même Dieu qui vient aujourd'hui dans un état si humble pour vous sauver, viendra un jour avec toute sa puissance pour vous condamner. Si vous ne le croyez pas, pourquoi portez-vous ce faux masque de la religion, et venez-vous dans nos temples mêler un apostat secret de Jésus-Christ avec ses vrais adorateurs ? Si vous le croyez, rougissez de combattre votre créance par votre vie, et de voir, peut-être sans aucun sentiment de piété et de religion, ce Dieu qui naît pour l'amour de vous comme un ver de terre, l'abjection et l'opprobre des hommes.

Pardonnez-moi, mon Dieu, ces faibles expressions que j'ose mettre dans votre bouche adorable : votre silence est bien plus expressif que mes paroles. Ah ! mes frères, que ne dit point ce divin enfant, cette parole éternelle qui se tait et qui bégaie ? Ne nous mettons plus en peine des règles de piété pour nous conduire, nous apprendrons tout ce que nous devons savoir et pratiquer dans ce livre adorable. Toutes les prophéties, tous les docteurs, tous les apôtres parlent par la bouche de celui qui a ouvert la leur. L'éta-

ble de Béthléem est l'école où tous les chrétiens doivent s'instruire dans la science du salut; toutes les voies du ciel, tous les sentiers de la vertu commencent et finissent par celui qui est le principe et le terme, et qui étant la voie, la vérité et la vie, a ouvert à tous les hommes le chemin du ciel. (*Joan.* 14, 6.) : *Adinventum omnem viam disciplinæ*, dit le prophète Jérémie. Providence de mon Dieu, s'écrie saint Bernard dans ses Réflexions, que vous êtes admirable ! L'homme charnel et animal ne pouvait concevoir les choses de Dieu ; la sagesse même s'est fait chair pour se rendre sensible et intelligible à des hommes de chair. (*1 Cor.* 2, 14.) Ce n'est plus par des hommes saisis d'une sainte fureur que Dieu rend ses oracles ; ce n'est plus par des expressions mystérieuses, en termes enveloppés, du sommet des montagnes, parmi les foudres et les éclairs, qu'il se fait entendre ; c'est du fond d'une étable, c'est du haut d'une crèche, c'est dans le silence d'une nuit paisible, c'est par la bouche d'un enfant enveloppé dans des langues que la sagesse incréée s'explique : *Ecce tibi in carne exhibitur sapientia*. Venez, esprits sublimes, philosophes profonds, politiques raffinés, entrez dans cette étable, voilà votre lycée, votre académie. Venez mettre vos dogmes superbes, vos discours étudiés, vos raisonnemens captieux aux pieds de ce docteur adorable, qui en découvre

la vanité, l'erreur et la petitesse ; que tout le faste de l'éloquence, tout l'orgueil de la sagesse, toute la subtilité de la philosophie, tout le raffinement de la politique, disparaisse à la vue de ce grand objet : *Ecce tibi in carne exhibitur sapientia*. Vains orateurs du siècle, qui avez rempli le monde du bruit des applaudissemens que vous avez reçus, qui avez prétendu régner sur les peuples par la force du discours, qui avez été écoutés comme des dieux tonnans et foudroyans dans les tribunes de Rome et d'Athènes, taisez-vous, et rendez hommage, par votre silence, à la parole éternelle qui se tait et qui bégaye dans cet enfant, pour vous humilier à son exemple : prédicateurs de l'Évangile, heureux organes de cette parole éternelle, qui vous envoie, qui, aussi-bien que Jean-Baptiste, n'êtes que des voix pour faire retentir les grandeurs de Dieu dans les temples (*Joan.* 1, v. 23.), prosternez-vous devant cet Enfant qui ne sait encore que former les sons d'une voix gémissante et larmoyante ; reconnaissez-y le Maître qui a délié la langue des docteurs, des prophètes, des apôtres, qui a donné aux martyrs et à de jeunes vierges des paroles qui ont confondu les tyrans et les sages du paganisme ; qui a ouvert la bouche des saints pères, d'où des fleuves de vie se sont répandus par toute l'Église ; et quand vous l'aurez adoré dans un profond et hum-

ble silence, parlez, éclatez en admiration et en louanges; consacrez tous les ornemens de l'éloquence à la gloire de celui qui vous l'a donnée; déployez toutes les richesses du discours pour célébrer la pauvreté et le silence de cette Majesté sans bruit, sans éclat, sans pompe et sans parole. Mais reconnaissez que vous ne faites que bégayer, lors même que vous rendez les oracles du Dieu vivant parmi les applaudissemens des peuples; lorsque vous célébrez avec tous les ornemens du discours le mystère ineffable d'un Dieu fait Enfant. Ah! mes frères, ce mystère incompréhensible ne peut être dignement révééré que par notre silence; et si nous le rompons devant ces autels, c'est pour obéir à la voix du Dieu vivant dont nous sommes les ministres. (Isaïe, 52, 7.) Heureux les pieds de ceux qui évangélisent la paix, mais plus heureux les auditeurs dociles qui, ouvrant l'oreille de leur cœur à ce prédicateur invisible qui leur parle par notre bouche, peuvent suppléer par le mérite de leur silence à l'indignité de nos paroles, et entendre la voix de Dieu dans celle de l'homme! Instruisez-nous donc, ô divin enfant! nous ne parlons en votre place que pour exhorter les chrétiens à vous entendre, au lieu de nous; toutes nos paroles ne sont que les interprètes de votre bégaiement et de votre silence. C'est un enfant, dit saint Bernard, mais qui sait discerner

le bien, et réprover le mal : *Sciens eligere bonum, et reprobare malum.* (Isaïe, 7, 16.) Les autres enfans pleurent et gémissent par infirmité, dit saint Bernard : celui-ci pleure et gémit par charité : ceux-là demandent du secours par leurs plaintes, et celui-ci nous en donne : dans ceux-là, c'est la nature qui pâtit, dans celui-ci, c'est la grâce qui instruit. Là le bégaiement est un effet de l'ignorance; ici il est une invention de la sagesse : d'un côté les larmes sont un soulagement de l'infirmité humaine, de l'autre elle sont un tempérament de la puissance divine : elles sont comme les élémens de la religion, et les oracles muets de la sagesse rendue sensible et visible à tous les hommes dans cet enfant adorable.

Ah! mes frères, si cet objet ne nous touche et ne nous éclaire, qui sera capable de vaincre la dureté de nos cœurs, et de dissiper l'aveuglement de nos esprits! O foi des chrétiens, que tu es petite, ou que leur insensibilité est grande! Figure éclatante du siècle qui nous éblouit en passant; fatales impressions des objets présens qui nous fascinent et nous enchantent; douce et agréable agitation d'une vie toute mondaine et toute séculière, qui nous occupe et nous trouble, c'est vous qui nous empêchez de faire de sérieuses réflexions sur ces grandes vérités. Si ces personnes entièrement livrées à l'esprit du siècle, étaient

fortement convaincues du mystère de ce jour, si elles se représentaient vivement le Verbe incarné dans l'état où l'Évangile l'expose à nos yeux, pourraient-elles soutenir le faste et la pompe qui les suivent peut-être jusqu'au pied de ces autels? Quoi! tant d'orgueil dans les disciples, et tant d'humilité dans le chef! la majesté de Dieu qui s'anéantit, et le ver de terre qui s'enfle! Revenons dans nous-mêmes, reconnaissons que notre religion, si solide et si vraie en elle-même, n'est qu'illusion et que chimère dans notre conduite. Adorons ces langes sacrés dont Jésus-Christ naissant fait, dit saint Augustin, comme le premier appareil qu'il vient mettre aux plaies de la nature corrompue : *Adoremus pannos infantiae qui facti sunt emplastra naturæ*. Étudions dans ce livre vivant et animé, toutes les vérités que nous devons croire, et tous les devoirs que nous devons pratiquer. Ce médecin céleste est venu pour guérir les deux plaies que l'homme pécheur avait reçues dans l'esprit et dans la volonté; il remédie à l'orgueil de l'esprit en l'humiliant sans l'avilir, et en le portant au comble de l'élevation, sans lui laisser aucune enflure; il redresse l'égarément de la volonté en faisant rentrer ses mouvemens déréglés dans les bornes où ils doivent être, et en la guidant par des voies sûres à sa fin véritable.

L'amour-propre déréglé par le péché est la racine de tous les maux : *Radix omnium malorum cupiditas*. (1 Tim. 6, 10.) De cette racine sont sortis trois rejetons funestes, l'avarice, l'orgueil et la volupté : ce sont les trois sources empoisonnées d'où coule ce torrent d'iniquités qui inonde la face de la terre. Tout ce qui est dans le monde, dit saint Jean, est concupiscence des yeux, ou concupiscence de la chair, ou superbe de la vie (1 Joan. 2, 16.); c'est-à-dire, ou un amour déréglé des richesses, ou un amour déréglé des plaisirs, ou un amour déréglé des honneurs. Jésus-Christ, ce médecin céleste qui est venu combattre les maladies de l'homme pécheur par leurs contraires, est descendu du ciel pour guérir ces trois plaies mortelles de la nature corrompue, par trois remèdes opposés, qui sont l'esprit de pauvreté, l'esprit d'humilité et l'esprit de mortification : voilà, mes frères, tout l'esprit de la religion; et ces trois caractères originaux du christianisme paraissent visiblement imprimés sur le mystère de la nativité de Jésus-Christ.

Comme le Sauveur du monde est venu faire avant d'enseigner, il y a un rapport admirable entre ses actions et ses paroles : il commença ce discours admirable qu'il fit sur la montagne, et dans lequel il renferma toutes les maximes de l'É-

vangile; il le commença, dis-je, par la béatitude des pauvres d'esprit: *Beati pauperes spiritu*: (*Matth. 5, 2.*) et il prêcha cette grande vérité dès le commencement de sa vie, comme il l'annonça par l'ouverture de son Évangile. Cette étable, cette crèche, ces pasteurs, ces animaux, cet appareil pauvre et méprisable de Jésus-Christ naissant, nous crient d'une voix qui se fait entendre à toutes les nations et à tous les siècles: *Beati pauperes spiritu*. Comme cette pauvreté de Jésus-Christ naissant est ce qui nous frappe le plus dans le ministère que nous célébrons; comme elle est le premier signe sous lequel le Sauveur du monde se découvre: *Hoc erit vobis signum*, elle doit être le premier trait du chrétien, et comme la base de la religion; c'est pour cela que l'Évangile, cette bonne nouvelle, cette ouverture du royaume de Dieu, cette délivrance de la captivité du démon, ce grand sujet de joie: *Evangeliso vobis gaudium magnum* (*Luc. 2, v. 10.*), est annoncé par les anges aux pasteurs de Béthléem, à de simples bergers, qui, étant pauvres de condition et d'état, étaient plus disposés à devenir pauvres d'esprit et d'affection, pour être comme les premiers chrétiens du monde, en faisant éclater visiblement dans leurs personnes cette pauvreté évangélique, comme le premier trait de ressemblance que les disciples doivent avoir avec leur maître.

Contemplant ce grand objet que la foi nous présente; entrons en esprit dans cette étable; voyons-y ce Dieu caché, qui dans les ténèbres de la nuit, dans le profond silence de toutes les créatures, dans l'indigence de toutes choses, se fait pauvre pour nous enrichir. Ne nous enseigne-t-il pas dès le commencement de sa vie cette pauvreté d'esprit qui a fait le commencement de l'Évangile; cette belle vertu qui tient le premier rang parmi les béatitudes; cette vertu si chère à Jésus-Christ, qui voulut naître pauvre, vivre pauvre, mourir pauvre, nu et dépouillé de tout sur la croix? C'est la vertu qu'il vous prêche dans la crèche. Heureux celui qui pénètre le mystère d'un Dieu humilié, appauvri pour nous combler de biens, *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem* (*Ps. 40, 1.*): heureux celui qui découvre, au travers de ces dehors d'indigence et de misère, le Dieu de majesté qui s'est fait pauvre pour nous rendre riches (*2 Cor. 8, 9.*): le soleil qui forme tous les trésors de la mer et de la terre, ne lui a coûté qu'une parole: *Pulchritudo agri mecum est.* (*Ps. 49, v. 11.*) Les campagnes hérissées d'épis ou peintes de fleurs ne sont qu'un faible rayon de sa beauté et de sa gloire: la nature, qui fournit aux besoins de tous les êtres, reçoit de sa main tout ce qu'elle leur donne: *Aperies manum tuam, et omnia implebuntur bonitate.* (*Ps. 103, 28.*) Il se dépouille de tout ce qu'il a

fait pour l'homme, pour chercher l'homme, afin d'apprendre à l'homme à renoncer à toutes les créatures pour ne chercher que Dieu. Il a marché, dit le prophète, à pas de géant dans la voie; *Exultavit ut gigas ad currendam viam.* (Ps. 18, 6.) Comment suivrons-nous la rapidité de sa course, si nous sommes embarrassés de l'attache aux biens périssables? La condition du disciple, dit saint Jérôme, ne doit pas être meilleure que celle du maître; mon Sauveur s'est fait pauvre pour me sauver, je dois me faire pauvre d'esprit pour l'imiter : je marcherai nu et dépouillé de tout après Jésus-Christ nu et dépouillé de tout pour moi : *Nudum Christum Nudus sequar.*

L'orgueil de l'ange rebelle fut la cause de sa chute : je monterai et me rendrai semblable au Très-Haut : *Ascendam, et ero similis Altissimo.* (Isaï. 14, v. 14.) Dieu lui révéla le mystère de l'incarnation; il lui fit voir le Verbe divin revêtu de notre chair, et il exigea de lui qu'il fléchît le genou devant ce Dieu anéanti, pour marque de sa dépendance : cet esprit superbe, tout brillant des plus vives splendeurs de la divinité, dont il était le plus bel ouvrage, crut se dégrader en rendant hommage à ce Dieu fait homme : au lieu de descendre par l'humilité pour être affermi dans sa gloire et confirmé dans la grâce, il voulut monter jusqu'au trône de Dieu même : il partagea tout le

ciel par sa rébellion contre son Créateur (*Apoc. 12, 7.*) : un grand combat fut donné entre Michel et le dragon, entre l'ange humble et l'ange orgueilleux; mais enfin cet esprit superbe fut vaincu et précipité du plus haut du ciel au profond de l'abîme.

Cet orgueil, qui s'est accru par sa chute, remplit cet esprit malheureux d'une envie qui en est la suite nécessaire; il ne put voir l'homme d'une nature inférieure à la sienne, créé dans la justice originelle, sans former le dessein de lui ravir ce glorieux apanage de sa naissance qu'il avait perdu lui-même. Il s'efforça de le rendre superbe comme lui, pour le rendre malheureux comme lui, et d'en faire un complice de son péché; pour en faire un compagnon de sa disgrâce.

C'est pour cela que ce tentateur subtil fit glisser adroitement dans l'âme de la première femme le désir de ressembler à Dieu, qui l'avait perdu lui-même : *Eritis sicut Dii* (Gen. 3, 5.) : ce poison dangereux que le serpent infernal mêla dans ces paroles funestes, *Vous serez comme des Dieux*, fut proprement le péché du premier homme : l'amour-propre sorti de ses bornes dans l'homme par un désir déréglé de son excellence, enfanta l'orgueil par lequel le péché est entré dans le monde; l'orgueil en avait fait un apostat, avant que la transgression de sa loi en eût fait un prévaricateur et un rebelle.

Or, comme la grâce de notre Rédempteur a été encore plus abondante que le péché, dit l'apôtre, non-seulement le Verbe divin s'est humilié dans son incarnation, mais il est descendu encore plus bas que l'homme n'avait voulu monter. Il s'est anéanti: *Exinanivit semetipsum* (Phil. 2, 7.): car comme il y a plus de distance entre Dieu et l'homme, qu'entre l'être et le néant, un Dieu qui se fait Homme s'anéantit en quelque sorte. Il fait plus que de se faire homme, il se fait chair: *Verbum caro factum est* (Joan. 10, 14.): il se fait un enfant, qui du sein d'une Vierge passe dans une crèche: il est ce Verbe raccourci dont parle le prophète; ce prodige étonnant figuré dans le miracle opéré par le prophète Élisée; lorsque, raccourcissant son corps et le réduisant à la manière de cet enfant mort de la veuve, il lui rendit la vie. *Verbum abbreviatum.* (4 Reg. 4, 34.)

C'est donc avec raison que l'ange qui annonce le mystère de la nativité aux pasteurs, dit qu'il leur annonce un grand sujet de joie: *Evangéliso vobis gaudium magnum* (Luc. 2, 10.): Réjouissez-vous, mortels; ne gémissiez plus sous le poids honteux de votre chair; ne regardez plus votre corps comme un fardeau humiliant, qui déshonore la dignité de votre âme obligée à le porter: cette chair est le principe de votre gloire, puisque Jésus-Christ s'en est revêtu en se faisant chair: *Ver-*

bum caro factum est. (Joan. 1, 14.) Mais l'orgueil nous tient toujours le langage du démon qui en est le père. Ah! mes frères, par combien de replis et de détours ce serpent subtil se glisse-t-il dans nos âmes! il couvre sous une agréable variété de couleurs le venin qu'il cache, et les embûches qu'il nous dresse; il se sert d'une infinité de voies différentes pour nous dire, comme autrefois à la première femme: *Eritis sicut Dii.* (Gen. 3, 5.) Il dit à ces femmes mondaines: Faites briller l'or, la soie, les perles et les pierreries sur vos vêtements; rehaussez l'éclat de votre beauté par toutes les richesses de la nature; marchez en triomphe traînées par des animaux superbes qui exposent au travers d'un riche cristal l'idole du monde à ses yeux, et vous serez comme des divinités sur la terre: *Eritis sicut Dii.* Il dit à ces riches: Bâtittez-vous des édifices pompeux, qui disputent de magnificence avec les palais des rois; dormez sous ces pavillons dorés et sur ces lits somptueux, où vos yeux, en s'ouvrant, soient éblouis par une multitude d'objets éclatans qui vous environnent; chargez vos tables des dépouilles de la mer et de la terre dans vos festins; promenez-vous dans ces parcs et ces jardins où le sang des veuves et des pupilles coule parmi les eaux jaillissantes qui les arrosent; respirez l'air de ces forêts parfumées, où vous formerez les nouveaux projets de vos concussions et de vos rapi-

nes, et alors vous serez comme des dieux de la terre : *Eritis sicut Dii*. Il dit à ce savant : Enrichis ton esprit des trésors de l'antiquité sainte et profane ; immortalise ton nom dans des ouvrages qui passent à la dernière postérité ; ajoute la cabale à la réputation ; déguise la parole du Seigneur avec tout le fard de l'éloquence profane ; enchante un auditoire nombreux par une vaine harmonie de paroles, qui, en flattant l'oreille, fasse dire à la bouche, ce n'est pas un homme, c'est un dieu qui parle : *Eritis sicut Dii*. (Act. 12, v. 22. Ps. 81, 7.) Vous serez comme des dieux, il est vrai ; mais vous mourrez comme les autres hommes. Il me semble que j'entends la voix d'un Dieu humilié, qui dit, non plus d'une voix tonnante, comme autrefois dans le paradis terrestre, mais par les gémissemens d'un enfant : *Adam, ubi es?* Adam, où es-tu? (Gen. 3, 9.) Tu as voulu devenir semblable à moi, tu affectes la domination et l'indépendance, tu secoues le joug de ma loi, tu t'affranchis de mon joug, et tu dis, je ne servirai pas. Tu oublies le limon dont je t'ai formée, cendre orgueilleuse ; mais tu tremperas ton pain à la sueur de ton corps ; tu cultiveras la terre hérissée d'épines, qui te reprocheront que tu l'as souillée par ton péché ; tu es poussière et tu retourneras en poussière, en punition de ton orgueil ; tu te caches en vain sous les feuilles de l'arbre dont tu as mangé le

fruit ; tu as recours aux artifices de ta vanité pour couvrir ta nudité et ta misère ; tu fais encore le dieu sous la vile peau des bêtes qui filent la soie des riches vêtemens dont tu te couvres ; mais tout cet appareil de grandeur et de luxe, dont tu t'éblouis toi-même, n'est qu'un sépulcre blanchi qui couvre la pourriture ; plus tu t'enflés par l'orgueil, plus tu en augmentes le vide au lieu de le cacher : vase de terre et d'argile, tu ne t'élèves que pour te briser davantage en tombant de plus haut ; perds donc le ridicule et extravagant dessein de te rendre semblable à moi par la grandeur ; mais je t'en donne un moyen facile par l'humilité : je suis descendu jusqu'au profond abîme de ta misère, pour te porter au comble de mon élévation : je t'ai ouvert la voie de cette ressemblance glorieuse à la Divinité que tu cherches, en la joignant avec les traits de ton humanité ; j'ai pris la forme de l'esclave pour te communiquer l'indépendance du maître. Ce n'est donc que dans l'imitation de l'humilité profonde de Jésus naissant, que l'homme peut trouver une grandeur solide et véritable ; cette humilité l'abaisse sans l'avilir, elle est une sainte ambition, qui en le faisant descendre dans le centre de son néant, où il trouve son Dieu, l'élève au-dessus de toute la vaine et fausse grandeur de l'homme ; c'est cette humilité chrétienne dans les vues de la foi, ou plu-

tôt ce sentiment d'une excellence toute divine, inconnue à la morale païenne, qui est la véritable parole de l'Évangile (*Matth.* 13, 45.); le Verbe incarné, qui, paraissant dans les ténèbres de la nuit, dans la pauvreté de l'étable, allume le grand flambeau de la vérité parmi les ombres de sa naissance, pour nous faire chercher ce trésor précieux à la lueur de ses enseignemens et de ses exemples. Rois et reines du monde, entrez dans cette étable, prosternez-vous en esprit devant ce Dieu enfant, et vous serez plus grands aux pieds de la crèche, que sur les premiers trônes de l'univers. Quelque ingénieux que soit l'orgueil de l'homme, pour lui cacher sa misère, tous ses efforts sont inutiles; il a cherché des ressources contre l'écueil même où toute sa vaine grandeur se brise, et il a voulu s'étendre jusqu'au delà du tombeau, qui en est le terme. Mais ces monumens pompeux, où il a voulu ramasser les débris de sa chute, et arracher, pour ainsi dire, une portion de vie à l'empire de la mort, disent plus hautement à tous les siècles que les rois d'Égypte ne sont plus, qu'ils ne leur apprennent ce qu'ils ont été. Homme superbe, vain jouet des passions et de la mort, tu t'efforces de survivre à toi-même; un instinct secret qui te guide, un sentiment de ta première excellence t'a fait chercher l'immortalité dans les égaremens de ton orgueil qui te l'a fait perdre dans les ténèbres

de l'ignorance; tu tâches de trouver la véritable grandeur que tu as perdue; et dans la nuit de ton péché, tu prends pour cette grandeur solide et réelle les ombres trompeuses et les brillantes images que l'orgueil t'en présente: mais tu n'embrasses que l'ombre au lieu de la vérité: tous ces fantômes éclatans de la vanité t'échappent: rien de ferme ni de durable sur la terre; tu veux porter ta tête jusque dans les nuées, avec les édifices superbes que tu bâtis; mais sache que sous ces voûtes magnifiques, tu habites, dit le Seigneur, comme les hibous et les insectes dans les trous de la pierre taillée par le ciseau (*Isaï.* 13, 22.); plus tu t'efforces de paraître grand, plus tu es méprisable; quand tu aurais placé ton nid, comme l'aigle, au-dessus des étoiles, je saurais bien arrêter le vol de ton orgueil, et te précipiter de si haut. Mais si tu veux être grand, retourne au principe de toute grandeur, rentre par l'humilité dans le néant dont Dieu a fait sortir l'homme mortel, et il en fera sortir l'homme immortel; deviens humble avec Jésus-Christ naissant, pour devenir glorieux avec Jésus-Christ triomphant; fais de la crèche du Sauveur le fondement et l'appui de l'édifice chrétien, et il l'élèvera jusqu'au ciel. (*Matth.* 7, 25.) Le torrent des choses humaines emporte tout ce qui est appuyé sur le sable; mais tout ce qui est fondé sur la pierre demeure ferme. Voulez-vous donc participer aux

richesses, à la gloire et à la félicité de Jésus-Christ dans le ciel? attachez-vous à Jésus-Christ pauvre, humilié et souffrant dans l'étable (*Matth.* 18, 3.); car si vous ne devenez comme cet enfant, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux. Il est la voie, la vérité et la vie (*Joan.* 14, 6.), cet enfant dans une crèche, enveloppé de langes entre deux animaux (*Isaï.* 53, 3.); cet homme de douleur attaché à la croix entre deux voleurs : voilà votre signe, chrétiens. *Et hec erit vobis signum.* (*Luc.* 23, 33. *Id.* 2, 12.)

Cet enfant sera la cause de la ruine et de la résurrection de plusieurs; de la ruine de ceux qui lui seront contraires, et de la résurrection de ceux qui lui seront conformes. Or ce n'est pas le signe qui fait la conformité ni la contrariété, mais il la fait connaître; ainsi la seule apparition de ce signe de Jésus naissant dans une crèche, et mourant sur une croix, décidera du sort des élus et des réprouvés, en séparant les boucs d'avec les agneaux (*Matth.* 25, 52.), les justes qui lui seront conformes, d'avec les pécheurs qui lui seront contraires. N'attendons pas, mes frères, cette dernière confrontation de notre vie avec celle du Sauveur : travaillons jusqu'à la mort à nous former sur ce divin original; ajoutons et retranchons sans cesse, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans nous, comme parle l'apôtre, afin qu'après avoir été des images de

Jésus-Christ souffrant, pauvre et humilié sur la terre, nous puissions être des images de Jésus-Christ triomphant et glorieux dans le ciel. (L'Abbé du Jarry, t. 1, p. 158 et suiv.)

PAQUES.

SERMON ABRÉGÉ.

Suscitavit cum à mortuis, et dedit ei gloriam, ut fides vestra et spes esset in Deo.

Dieu l'a ressuscité et l'a comblé de gloire, afin que vous mettiez en lui votre foi et votre espérance. (1 Épître de saint Pierre, ch. 1.)

Consolez-vous, fille de Sion, reprenez en ce jour vos chants d'allégresse et vos riches ornemens de gloire. Votre Sauveur est ressuscité; le lion de la tribu de Juda a vaincu; ce lion puissant, de qui sortait la douceur, et qui, sans rien perdre de sa force, s'était laissé immoler comme un agneau sans se plaindre. Voilà qu'il sort de son sommeil, et qu'il se lève dès le matin pour aller ravir sa proie. Déjà il a détruit le vaste et cruel empire de la mort; déjà il a conquis le royaume éternel : toute puissance lui appartient dans le ciel et sur la terre; sa gloire est immortelle : que les anges et les hommes, que les justes et les pécheurs, que les vivans et les morts, que toutes les créatures se réunissent pour célébrer son triomphe, et que la résurrection d'un Dieu sau-

veur répande la joie dans les cœurs de tous ses enfans.

Par elle ses opprobres sont effacés, ses travaux couronnés, son innocence justifiée, la folie de sa croix reconnue pour un prodige incompréhensible de sagesse et de charité. Par elle la vérité de sa doctrine est scellée, la solidité de ses promesses garantie; le grand œuvre de notre justification consommé, l'héritage du Père céleste acquis aux enfans de l'adoption. Par elle les courages abattus sont relevés, les genoux chancelans raffermis, les perfides Juifs confondus, les timides apôtres rassurés, les cœurs lents à croire convaincus par l'évidence. Par elle vainqueur de la mort et de l'enfer, Jésus-Christ agit en vainqueur; il enlève les riches dépouilles des principautés ennemies; il tire de leur captivité les âmes justes qui l'attendaient depuis tant de siècles, et les emmène en triomphe, sans craindre qu'aucune puissance les ravisse de sa main. Enfin, par sa résurrection le divin Sauveur rend notre foi raisonnable et notre espérance certaine. Arrêtons-nous dans un si vaste sujet à ces deux points importants, qui renferment tout le fruit que Dieu s'est proposé de nous faire tirer de ce grand mystère. Il a ressuscité Jésus-Christ son Fils, nous dit l'apôtre, afin que vous établissiez en lui votre foi et votre espérance : *Ut fides vestra et spes esset in Deo*. Si Jésus-Christ est ressus-

cité, quoi de plus raisonnable que de croire à sa doctrine, que de se confier à ses promesses? La résurrection de Jésus-Christ est donc en même temps, et le fondement de notre foi, et le gage solide de notre espérance; c'est le partage de ce discours. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession d'une Vierge sainte, que ce miracle si consolant a rendu la plus heureuse des mères.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique le Seigneur ait paru dans tous les temps se plaire à confondre les vains conseils de la sagesse humaine, toujours ingénieuse à se séduire, jamais il n'en triompha avec plus de grandeur que dans le mystère qui fait aujourd'hui la consolation de son Église. Que peut en effet opposer à la foi l'incrédulité la plus subtile? Dira-t-elle, ou que la résurrection de Jésus-Christ n'est qu'une illusion fautiveuse, ou que cette résurrection n'est point encore une assez forte preuve de sa divinité, pour mériter une absolue déférence à sa parole? Osera-t-elle combattre ou la vérité, ou la vertu de ce grand prodige? Un esprit raisonnable peut-il se refuser à la vérité d'un miracle si évident, soit par ses circonstances, soit par sa durée, soit par la qualité des témoins oculaires qui l'annoncent au prix de leur sang.

Et d'abord vous n'ignorez pas, mes frères, quelles ont été

les circonstances de la résurrection du Sauveur : vous savez qu'il reposait à peine dans son tombeau, que les pontifes et les princes du peuple, les scribes et les pharisiens, dont l'implacable fureur le poursuivait encore lors même qu'il ne vivait plus, tinrent conseil sur les moyens de le retenir captif dans la mort. Ce séducteur, disaient-ils (car c'est ainsi que, par une aveugle prévention, ils osaient traiter le Dieu de vérité ; et vous l'avez permis, ô mon Dieu, pour la consolation de vos plus fidèles serviteurs), ce séducteur s'est glorifié publiquement que si l'on détruisait le temple de son corps, il le rétablirait en trois jours. Ses disciples pourraient l'enlever de nuit, et répandre parmi le peuple qu'il serait en effet ressuscité : illusion qui deviendrait plus séduisante que la première. Il est donc à propos de la prévenir. Aussitôt on députe vers Pilate ; on obtient une compagnie de ces mêmes soldats, dont les mains barbares fumaient encore du sang de l'Homme-Dieu ; on établit une garde sur son tombeau ; on scelle du sceau public la pierre qui en ferme l'entrée ; on veille, on s'anime les uns les autres ; on se tient en garde contre la surprise : vains efforts d'une sagesse impuissante ! Il vous était facile d'arrêter les entreprises de quelques disciples consternés, fugitifs, faibles, tremblans pour eux-mêmes ; mais ce n'était pas

sur la foi de leur secours que leur maître s'était promis de vaincre la mort : sa confiance n'avait pour appui que son pouvoir propre. Vos veilles, vos gardes, toutes vos précautions sont de faibles barrières contre ce redoutable Samson, qui brise les plus forts liens, et qui enlève sans effort les portes de Gaza. Rien n'arrête le Tout-Puissant, et sa volonté lui suffit pour répandre l'esprit de vie dans ses membres inanimés.

A peine le jour prédit est-il arrivé, qu'il rend en effet à son corps adorable l'état de gloire qui lui était naturel, et dont il avait privé par amour pour nous, mes frères, durant le cours de sa vie passible. Sa divinité, qui ne s'en était point séparée pendant même son état de mort, le retire de ce triste état, sans souffrir que le Saint par excellence voie un seul instant la corruption. En le réunissant à son âme bienheureuse, elle lui en fait partager la félicité. Le tombeau, sans être obligé de s'ouvrir, rend à la lumière le sacré dépôt qui lui a été confié. Un ange descend du ciel, la terre tremble, les gardes sont frappés de terreur : en vain cherche-t-on parmi les morts celui qui est le premier né entre plusieurs frères. Une résurrection glorieuse lui a rendu enfin son éclat et sa splendeur. Admironz ici, mes frères, cet ascendant souverain que Dieu possède sur l'esprit des hommes ; il les laisse à leur propre sa-

gesse ; il leur permet d'entrer en conseil avec eux-mêmes , de former des projets , de concevoir des desseins , de choisir les moyens les plus propres à les exécuter selon leurs desseins ; et après bien des réflexions , des soins , des efforts , lorsqu'ils croient agir pour eux-mêmes , le suprême arbitre , qui tient en sa main les esprits et les cœurs , en concerté les mouvemens avec tant de sagesse , et les manie avec un tel empire , que , sans les contraindre en rien , ils ne font précisément que ce qu'il a réglé et ordonné dans ses conseils éternels.

Jamais la vérité de ce grand prodige de la résurrection de Jésus-Christ eût-elle été si solidement établie , si personne ne s'y fût opposé ? N'aurait-on pas soupçonné ses disciples de l'avoir enlevé à la faveur des ténèbres ? Mais lorsqu'on voit des ennemis puissans et actifs veiller avec soin afin de prévenir toute surprise , et que , malgré toute leur attention le corps du Seigneur ne se trouve plus dans son tombeau , et que c'est précisément au jour marqué qu'il ne s'y trouve plus , que peut-on penser ? si ce n'est que de lui-même il a repris son âme , comme de lui-même il l'avait donnée pour ses brebis : que son bras l'a sauvé de la mort , comme parle l'Écriture , et que sa droite lui a suffi pour vaincre toutes les puissances de l'enfer : *Salvabit sibi dextera ejus et brachium sanctum ejus*. Ainsi toute la sa-

gesse de ses ennemis n'a servi qu'à mettre dans un plus beau jour la vérité de sa résurrection : en s'opposant à son triomphe , ils l'ont rendu plus éclatant ; et leur jalouse fureur , leur haine ingénieuse se tourne en preuve de ce grand prodige. O Dieu ! puissiez-vous encore faire agir cette main toute-puissante , pour faire sortir les lumières de la foi des ténèbres mêmes de l'incrédulité !

Je sais , mes frères , que les pontifes des Juifs , plutôt que de se rendre à la vérité connue , répandent parmi le peuple que les disciples de Jésus-Christ ont surpris les gardes endormis ; mais on voit bien , dit saint Augustin , que ce n'est là qu'une défaite trouvée après coup , et suggérée par une envie désespérée. Vous nous citez des témoins endormis , continue ce père : eh ! comment peuvent-ils savoir ce qui s'est passé s'ils étaient endormis ? D'ailleurs à qui persuadera-t-on que de pauvres pêcheurs aient eu la hardiesse d'affronter des gens armés , dont la seule présence venait de les mettre en fuite , ou l'adresse de les surprendre dans un sommeil si léthargique et si profond , que tout le bruit qu'ils ne pouvaient éviter de faire en se mettant au milieu d'eux , en ôtant la pierre du sépulcre , en retirant le corps de leur maître , n'en eût pas réveillé un seul ? Si les pontifes eussent été sérieusement persuadés de cet enlèvement , lorsque peu de jours après ils eu-

rent les apôtres entre leurs mains, ne devaient-ils pas les livrer à la justice, afin de délivrer le public de ces imposteurs audacieux? Pourquoi se borner à des menaces? Cette faiblesse de conduite dit beaucoup dans des hommes aussi puissans et aussi passionnés. Enfin, de quel avantage les apôtres pouvaient-ils se flatter en publiant que Jésus était ressuscité, s'il ne l'était pas en effet? Que pouvaient-ils se promettre d'une imposture si grossière? des châtimens, des supplices, la malédiction, la mort. Est-il naturel de se rendre imposteur à pure perte? Ajoutez, mes frères, que la résurrection du Sauveur ne se manifeste point par une apparition d'un moment. Ce n'est point une lueur passagère, un prodige dérobé, ni un mystère caché dans le secret; à peine est il ressuscité, qu'il envoie ses anges l'annoncer aux saintes femmes, et par elles à ses apôtres; lui-même il leur apparaît sous des formes différentes; tantôt, sous l'apparence d'un jardinier, il se présente à Madeleine, et récompense en elle le saint amour; tantôt sous la figure d'un voyageur, et se joint à deux de ses disciples, ranime leur foi affaiblie, leur développe le sens des divines Écritures, et se montre enfin à découvert dans la fraction du pain; tantôt c'est à Pierre seul, et tantôt c'est aux onze à la fois qu'il se manifeste: tantôt il paraît tout à coup au milieu de

ses disciples rassemblés dans un même lieu pour prier, et tantôt c'est sur les bords de la mer qu'il va remplir leurs filets de poissons. Tantôt il surmonte par bonté l'incrédulité d'un apôtre, qui ne doutait que par amour, et qui ne suspendait sa foi que pour la rendre plus certaine; et tantôt il se présente dans une assemblée de plus de cinq cents frères; il leur découvre les avantages de son corps glorieux, l'agilité, l'impassibilité, l'immortalité; il leur parle, il les console, il leur permet de l'approcher, de le toucher, de porter les mains dans ses plaies; de s'assurer par eux-mêmes. S'il en est qui croient voir un esprit, Touchez, leur dit-il; voyez si un esprit est composé de chair et d'os. Enfin il leur rend en mille manières sa résurrection si évidente et si sensible, qu'ils ne désirent plus que de mourir pour avoir le bonheur d'y participer. Ah! quelle joie pour ces mêmes apôtres, que la crainte avait glacés, que le trouble agitait encore, de le revoir, de l'entendre, ce divin Maître, de baiser ses plaies sacrées, de s'en voir reçus avec tant de douceur, après l'avoir abandonné par faiblesse! Saisis, transportés, ils ne se parlent que pour se dire les uns aux autres: Le Seigneur est ressuscité, oui, il est vraiment ressuscité, *Surrexit verè*; il a apparu à Pierre, il nous est apparu, nous l'avons vu, nous l'avons touché, il a bu et mangé

avec nous : il est ressuscité, *Surrexit verè.*

Que reste-t-il désormais à la sagesse des faux sages pour se défendre d'une soumission parfaite à la foi? Dira-t-elle que la résurrection de Jésus-Christ, quoique véritable, n'est point encore une assez forte preuve de sa divinité pour mériter une déférence absolue à sa parole? mais écoutons la saine raison. Quel autre qu'un Dieu peut se ressusciter soi-même? quel autre peut dire : Je suis la résurrection et la vie; je tiens en ma main les clés de la mort et de l'enfer; nul ne me ravit mon âme, c'est moi qui la donne pour mes brebis; j'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre? Quel autre qu'un Dieu peut donner sa résurrection en preuve de sa divinité? Génération perverse et adultère, tu demandes un signe, et il te sera donné; c'est le signe de Jonas sortant glorieux et vivant du sein de la baleine, après y avoir été trois jours enseveli. Ainsi le Fils de l'Homme sortira vainqueur des entrailles de la terre. Dans cette vie nouvelle tout annonce sa divinité. En entrant dans le monde le Verbe s'était fait chair, et n'avait pris d'autre nom que celui de Fils de l'Homme, d'autre forme que celle d'esclave, d'autre ressemblance que celle d'un pécheur noyé dans un déluge de maux et dans un abîme affreux d'ignominie; *Tunc secundum carnem homo.* Mais en introduisant de

nouveau son premier né dans le monde par un glorieux retour à la vie, son Père lui a dit, C'est maintenant que vous êtes mon Fils, c'est en ce jour que je vous ai vraiment engendré, et que je vous ai donné une vie digne de vous. Votre trône, ô Dieu! sera un trône éternel : *Nunc per omnia Deus.* La résurrection de Jésus-Christ est donc vraiment la preuve authentique de sa divinité, sa divinité est le garant sûr et fidèle de la pureté de sa doctrine, de la sagesse de ses lois, de la sainteté de ses mystères, de la vérité de la religion. Ainsi la résurrection de Jésus-Christ est le fondement solide de la foi : sans elle tout fût tombé avec lui, ses travaux, ses bienfaits, ses lois, ses disciples; notre foi serait vaine, dit l'apôtre; mais par elle il consume son œuvre, il confirme sa loi, il met le sceau à tous ses prodiges : et qui ne pourrait pas se rendre à la voix d'un Dieu ressuscité en gloire? Soyons donc fermes dans notre foi, mes frères, n'écoutons point ces vains discours qui font tomber la colère de Dieu sur les hommes infidèles à la vérité; mais que cette foi ne se borne pas à une admiration stérile; suivons sa lumière, écoutons sa voix. Je vous ai fait voir comment la résurrection du Sauveur est le fondement de notre foi : il me reste à vous la représenter comme le gage solide de notre espérance. Ce sera le sujet du second point.

SECONDE PARTIE.

Béni soit Dieu, dit l'apôtre, béni soit le Père de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui, selon l'étendue de sa grande miséricorde, nous a régénérés en lui par sa résurrection d'entre les morts, pour nous donner une vive espérance de ce riche héritage, où rien ne pourra jamais ni se détruire, ni se corrompre, ni se flétrir : *Benedictus Deus, qui regeneravit nos in spem vivam per resurrectionem Jesu Christi ex mortuis, in hæreditatem incorruptibilem, et incontaminatam et immarcessibilem*. Quelle espérance, en effet, ne doit point nous inspirer, mes frères, la résurrection d'un Dieu Sauveur, lorsque nous voyons en sa personne, et la réalité des biens promis, et les moyens assurés d'y parvenir.

1^o. La réalité des biens promis. Si le Fils de Dieu ne s'était montré à ses apôtres que sous les tristes dehors d'une vertu toujours affligée, et qu'il fût ensuite demeuré enseveli dans la mort; peut-être auraient-ils eu quelque peine à se persuader de la douceur de son joug, de la solidité de ses promesses, de la vérité d'une vie nouvelle et de la gloire de son empire. Toutes ces brillantes idées de royaume, de trône, de félicité, de puissance immortelle dont il les avait flattés, n'eussent bientôt passé dans leurs esprits que pour des illusions trompeuses et pour de séduisants attraités

avec art à leur crédule simplicité. Déjà, en effet, sa mort ignominieuse commençait à faire tomber leur espérance; ils n'osaient plus se promettre de lui voir rétablir le royaume d'Israël dans sa splendeur; ils ne l'espéraient plus que faiblement, *Nos sperabamus*; mais au moment qu'il revit à leurs yeux, leur espérance revit avec lui, lorsqu'ils le voient tout éclatant de lumière, tenant en sa main tous les trésors de la divinité, exempt de toute misère, possesseur tranquille du bonheur suprême, et dispensateur de l'immortalité bienheureuse; en un mot, lorsqu'ils voient dans sa personne tous les biens dont il leur avait parlé, ils ne peuvent pas douter que ces biens qu'ils voient de leurs yeux, qu'ils touchent de leurs mains, qu'ils possèdent déjà en lui, ne soient des biens réels et véritables; ils en aperçoivent de la manière la plus sensible, et la solidité et l'excellence; ils savent en même temps qu'il n'est entré en possession de ces grands biens que pour la leur assurer; voilà ce qui forme en eux une espérance ferme, qui, comme une ancre immobile, les soutient pour jamais contre les flots, les vents, les tempêtes des persécutions les plus violentes, et les rend invincibles à tout ce que l'enfer peut leur opposer de terreurs et de supplices; ils ne craignent plus de perdre la vie présente, parce qu'ils sont assurés d'une vie infiniment plus

heureuse, que rien ne pourra leur ravir; et comment leur courage ne fût-il pas devenu invincible en voyant dans leur divin maître tant de gloire et de majesté, tant de grandeur et de puissance, tant de grâce et de dignité? est-ce donc là cet homme de douleur? est-ce là cette victime sanglante de la jalousie des pontifes? O l'heureux changement! comment tous les apôtres n'auraient-ils affronté tous les dangers, se voyant déjà couronnés, glorifiés en Jésus-Christ? Leur espérance est certaine: leur récompense assurée: qu'ont-ils à craindre? Je vis, leur dit-il, *Ego vivo*; je suis en possession, vous le voyez, de la véritable vie; vie immortelle, vie bienheureuse, vie de justice et de paix, que rien ne peut altérer; soyez-moi fidèles, et ma vie est la vôtre; immolez-vous avec moi, et vous ressusciterez en gloire avec moi, *Ego vivo, et vos vivetis*.

Je vous prie, mes frères, de faire avec moi ces réflexions si naturelles: si Jésus-Christ est ressuscité, on ne peut donc pas douter raisonnablement qu'il n'y ait une résurrection; s'il y a une résurrection, nous avons donc une autre vie à espérer et d'autres biens à prétendre que ceux de la vie présente, comme nous avons d'autres maux à craindre. Les objets de notre espérance sont évidemment certains; mais s'il est pour nous une autre vie infiniment plus heureuse, que faisons-nous,

mes frères? Pourquoi nous tant occuper des soins de cette vie? Pourquoi nous passionner pour ses biens? Peut-on s'attacher à une vie de misère et de péché? Que nous importe qu'elle périsse, n'en sommes-nous pas aussitôt dédommagés? S'il est d'autres biens que Dieu nous a préparés dans son amour, biens solides, biens immenses, biens éternels, incorruptibles; est-il d'un homme sage de les négliger? Que dis-je? n'est-ce pas une stupidité affreuse que de ne pas faire tous ses efforts pour les acquérir, quoi qu'il en puisse coûter à la nature; tandis que l'on ne plaint ni travaux, ni veilles, pour se procurer des biens aussi fragiles qu'incapables de satisfaire, et qu'on épuise toute son ardeur à les poursuivre? Quoi! Dieu, qui est riche en miséricorde, poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés, dit saint Paul, lors même que nous étions morts par le péché, nous a rendu la vie, et Jésus-Christ, par la grâce duquel nous sommes sauvés; il nous a ressuscités avec lui, pour faire éclater dans les siècles à venir les richesses de sa grâce? Un Dieu nous présente le parfait bonheur, et loin d'y tendre sans cesse avec courage, on fera de plein gré tout ce qu'il faut pour changer ce trésor de grâce en un trésor de colère, et ce parfait bonheur en un malheur éternel? Quelle fureur! Quelle horrible ingratitude!

Enfin, si Jésus-Christ est res-

suscité, continue l'apôtre, nous savons que celui qui l'a ressuscité d'entre les morts, rendra aussi la vie à nos corps mortels, *Vivificabit et mortalia corpora vestra propter inhabitantem spiritum ejus in vobis*. Jésus-Christ est moins ressuscité pour lui que pour nous; la condition du membre doit suivre celle du chef : son esprit habite en nous, et son esprit est principe de vie. Au lieu que le premier Adam n'a été créé qu'avec une âme vivante, le second Adam a été rempli d'un esprit vivifiant : et comme tous meurent en Adam, tous seront vivifiés en Jésus-Christ. Oui, mes frères, ce même corps, qui est maintenant jeté en terre plein de corruption, ressuscitera encore incorruptible; il est mis en terre comme un corps animal, difforme, infect et sans mouvement; il ressuscitera glorieux, spirituel et tout céleste. Nous deviendrons semblables aux anges; plus l'âme sur la terre aura participé à l'esprit de Jésus-Christ, qui est le principe de la seconde vie, plus le corps aura de part à sa gloire.

Quelle source de consolation, mes chers frères! faisons-y attention un moment. Quelle joie n'aurons-nous point un jour, si nous sommes trouvés fidèles, de nous voir transformés en Jésus-Christ; brillans comme lui de l'éclat d'une beauté divine; jouissans comme lui d'une santé inaltérable; exempts comme lui de tout besoin, de toute infir-

mité, de tout soin, de toute peine, et n'ayant plus à craindre ni la mort, ni le péché? est-il rien de plus capable d'adoucir les afflictions les plus sensibles? Quoi! lorsqu'il apparaîtra, ce Sauveur, mon trésor, ma vie, ma justice, j'aurai le bonheur de paraître avec lui dans la gloire, mon corps sera transformé en la résurrection de son corps glorieux; je serai un même Christ avec lui, sa joie sera en moi, et ma joie sera parfaite; est-il douleur si violente qu'une si douce espérance n'apaise? Ah! les horreurs même de la mort en sont dissipées.

La résurrection de Jésus-Christ est donc le gage solide de nos espérances, en nous faisant voir en sa personne la réalité des biens précieux que nous attendons; mais ce serait peu d'en assurer la vérité, si elle ne nous procurait pas les moyens d'y parvenir. Abandonnés à notre faiblesse, nous n'en serions que plus malheureux, par le désespoir de les pouvoir acquérir, ces biens si ravissans. Plus un bonheur paraît grand, plus on souffre de ne pouvoir pas y atteindre. Or, c'est un avantage que nous procure encore la résurrection du Sauveur; elle nous fait trouver tous les moyens de remplir nos espérances dans ses mérites, dans ses dons, dans ses exemples.

Dans ses mérites, qu'il nous applique et qu'il partage avec nous afin de nous faire entrer en partage de sa gloire; dans

ses dons, qu'il répand dans nos âmes pour les sanctifier; s'il est mort pour effacer nos péchés par son sang, il est ressuscité, dit l'apôtre, pour opérer notre justification; dans ses exemples qui, jusque dans sa vie glorieuse, nous retracent les caractères de la vie spirituelle, innocente, séparée du monde et de ses fausses délices.

S'il n'était pas ressuscité, comment eût-il exercé dans le sein du Père les fonctions de médiateur et de pontife? Comment eût-il pu remplir le sacré ministère de son sacerdoce? Comment eût-il ouvert l'entrée du sanctuaire en y entrant le premier? Comment eût-il consommé l'œuvre de notre réconciliation? Comment enfin eût-il pu être présent devant le trône de la majesté souveraine, pour offrir à sa justice le sang de la nouvelle alliance, et pour lui faire entendre sans cesse la voix de ce sang qui parle plus favorablement que celui d'Abel?

Comme Verbe éternel, Jésus-Christ possède avec plénitude les trésors de la divinité, il est vrai; mais il ne dispense ses trésors que par sa sainte humanité. C'est par elle qu'il instruit de la vérité, qu'il répand ses grâces, qu'il choisit ses apôtres, qu'il établit ses sacremens, qu'il forme son Église: c'est en elle que nous lui sommes incorporés, que nous devenons ses membres, que nous sommes choisis et adoptés pour être les enfans de Dieu, et que nous re-

cevons de sa plénitude. En un mot sa sainte humanité est l'instrument de son immense charité et le canal de tous ses dons. Il fallait donc qu'elle ressuscitât pour agir en nous, pour nous communiquer ses mérites, pour nous revêtir de sa sainteté, pour verser du sein de la divinité même une effusion abondante de secours vivifiants qui, dilatant nos cœurs, nous fissent courir avec joie par les sentiers d'une vie nouvelle vers les biens éternels qui nous sont promis. N'est-ce pas en effet par la puissance de sa vie ressuscitée, qu'il répand ses dons sur les hommes, qu'il éclaire les nations, qu'il envoie son Esprit sanctificateur, qu'il se consacre des ministres fidèles, et qu'il leur donne le pouvoir de lier et de délier? N'est-ce pas en vertu de sa résurrection que nous avons le bonheur de l'offrir chaque jour en sacrifice, d'être nourris de sa chair, abreuvés de son sang; de nous purifier par le sacrement de la réconciliation, de le posséder au milieu de nous sur les saints autels où il est toujours présent pour y recevoir nos hommages, et pour intercéder en notre faveur auprès de son Père? S'il fût resté dans la mort, nous serions privés de tous ces grands biens, nous n'aurions ni pontife qui intercédât pour nous, ni sacerdoce qui fût établi pour nous, ni sacrifice qui s'offrît chaque jour pour nous, ni source de grâce qui coulât sans cesse pour nous: nous n'aurions

ni la nourriture qui fortifie nos âmes, ni les sacremens qui les purifient, ni les dons du Saint-Esprit qui les consacrent pour l'éternité. Quels secours ne trouvons-nous donc pas dans la résurrection de Jésus-Christ pour arriver au vrai bonheur?

De plus, mes frères, quels exemples n'offre-t-elle pas à nos yeux d'une vie pure et sainte, si nécessaire pour mériter ce bonheur? Jésus-Christ ressuscité ne vit plus que pour Dieu, ne parle que du royaume de Dieu; il est tout à Dieu seul; il avait, paru jusqu'ici se partager entre les besoins des hommes et les ordres de son Père; on le voyait, comme l'un de nous, buvant, mangeant, conversant avec les hommes; maintenant il se sépare du commerce des hommes; il quitte le monde pour aller à son Père; il vit encore sur la terre, mais retiré des compagnies, éloigné des vains plaisirs. Que cet exemple me paraît touchant, mes frères! quoi! Jésus-Christ vainqueur de la mort et de l'enfer, glorieux, impassible, immortel, maître de tous les biens du monde, peut jouir à son aise de ses plus chères délices? Pourquoi donc se les interdire encore? pourquoi se priver toujours des douceurs de cette vie? Après avoir porté nos langueurs, pourquoi du moins ne pas essayer de nos plaisirs? Comprenez-le, mes frères; ah! c'est que la terre n'est pas le séjour de notre bonheur; qu'il n'est pas un seul

moment de la vie présente où il soit permis d'aimer les plaisirs des sens; que le juste ne doit rien se permettre de tout ce qui peut être pour lui une occasion de péché; que les douceurs du monde ne flattent que pour séduire; qu'il est d'autres biens où nous devons aspirer; d'autres plaisirs qu'il nous sera permis d'aimer; et que si nous sommes ressuscités avec Jésus-Christ, nous devons, à son exemple, n'avoir de goût que pour les choses d'en haut; nous ne devons vivre que de Dieu et pour Dieu seul.

Après les saints jours on vous parlera de plaisirs, disait saint Bernard aux fidèles de son temps; on vous proposera des jeux, des promenades agréables; mais souvenez-vous que la vie de l'homme sur la terre est une vie de combat; que les jours de triomphe et de paix ne sont pas encore venus pour vous; que le temps présent est celui où nous devons être attachés à la croix avec Jésus-Christ, *Christo confixus sum cruci*. Or, Jésus-Christ attaché à la croix n'écouta point toutes les sollicitations qu'on lui faisait d'en descendre; c'eût été rendre son sacrifice imparfait, et en perdre tout le fruit.

Ainsi, mes frères, continue saint Bernard, n'écoutons point les sollicitations que l'on pourrait nous faire, de descendre de la croix: *Neminem audiamus descendum à cruce suadentem*. Ne prêtons l'oreille ni à la voix

de la chair et du sang que le penchant entraîne à la volupté, *Non carmen aut sanguinem*, ni aux suggestions de l'esprit ennemi, qui ne cherche qu'à nous surprendre, *Non spiritum quemlibet*. Vous êtes ressuscités à une vie nouvelle, mais non à une vie immortelle : vous avez reçu le trésor de la grâce, mais vous le portez encore dans un vase toujours fragile : vous vivez, mais vous pouvez retomber dans la mort : vous avez vaincu le fort armé, vous avez rompu ses liens, mais souvenez-vous qu'il ne fait jamais plus d'efforts pour rentrer dans sa maison, que lorsqu'il la voit nettoyée et ornée avec plus de soin ; veillez donc, combattez jusqu'à la fin, tenez-vous en garde contre les attraits du plaisir.

La pâques du Seigneur doit nous inspirer de la joie, je l'avoue; mais ce ne doit être qu'une joie sainte, une joie spirituelle, la joie qui convient aux enfans de Dieu ; joie dans la justice et la sainteté. C'est en esprit que nous ressuscitons avec J. - C. : c'est donc en esprit que nous devons nous réjouir avec lui : ce sont les douceurs de la grâce, les charmes de la vertu, la paix de la bonne conscience que nous devons rechercher, et non toutes ces folles joies qui réveillent les passions et qui nous plongent dans la mort : en un mot, mes frères, il faut expirer avec Jésus-Christ sur la croix, si nous voulons ressusciter avec J.-C. dans la gloire, que je vous souhaite.

(Le père Pacaut, Discours de piété, tom. 2, p. 199 et suiv.)

PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

SERMON ABRÉGÉ.

Consummatum est.

Tout est accompli. (Joan. 19, 30.)

Telles sont les dernières paroles avec lesquelles le Sauveur expirant sur la croix, consume aujourd'hui son sacrifice : tels les derniers soupirs que les saintes femmes et le disciple bien-aimé recueillent de sa bouche mourante : telles les dernières instructions qu'ils reçoivent de leur bon Maître. C'est ainsi qu'il quitte la terre, et qu'il laisse ses chers disciples également consternés, et de la douleur de sa perte, et du mystère profond de cette dernière parole : Tout est accompli : *Consummatum est* ; c'est-à-dire, que la mort du Sauveur renferme trois consommations qui vont nous expliquer tout le mystère de ce grand sacrifice, dont l'Église renouvelle en ce jour le spectacle et honore le souvenir : une consommation de justice du côté de son Père ; une consommation de malice de la part des hommes ; une consommation d'amour du côté de Jésus-Christ. Ces trois vérités partageront tout ce discours, et l'histoire des ignominies de l'Homme-Dieu : nous y trouverons des instructions solides et des vérités que le monde ne connaît pas, parce que le monde ne connaît pas Jésus-Christ ; et nous

verrons que la croix est la condamnation du pécheur, et la consommation de son ingratitude. Vous êtes pourtant, croix adorable, le seul asile qui nous reste : vous portez aujourd'hui notre espérance, notre salut, nos remèdes, notre loi, notre évangile; tout est attaché à votre bois sacré : vous nous gardez le gage divin de notre paix et de notre réconciliation avec Dieu : vous êtes aujourd'hui surtout un trône de miséricorde, dont nous pouvons approcher avec confiance : c'est donc à vos pieds que nous nous jetons avec toute l'Église : *O crux, ave*, etc.

PREMIER POINT.

Dieu ne serait ni sage, ni saint, ni juste, ni même bon, dit saint Augustin, si le péché pouvait demeurer impuni. Il doit à sa gloire de venger l'outrage que le pécheur lui fait par sa révolte; il doit à sa sagesse de rétablir l'ordre que le pécheur trouble par sa transgression; il doit à sa bonté d'arrêter les crimes que le pécheur impuni autoriserait par ses exemples; il doit à sa sainteté de ne plus se communiquer à une créature souillée, et de la rendre malheureuse en l'abandonnant; il doit, en un mot, à toutes ses perfections la punition du péché.

Mais sa justice, qui demande la punition du pécheur, ne trouve plus rien, en le frappant, qui puisse la dédommager et la satisfaire; cette victime n'est pas digne de lui : l'homme a pu l'of-

fenser; mais l'homme n'a pu réparer l'offense : car qu'est-ce que l'homme, dit Job, comparé à Dieu? Il fallait donc qu'une victime d'un grand prix fût substituée à la place de l'homme; que la terre ne pouvant rien fournir qui pût apaiser son Dieu, et le réconcilier avec l'homme, les cieus s'abaissassent pour enfanter un juste qui devint le réconciliateur de la terre; et qu'une hostie, seule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ses humiliations, que l'homme ne l'avait outragé par sa révolte, vînt se mettre entre ses foudres et nos crimes, et arrêter sur elle seule tous les traits que sa justice avait préparés contre nous. Tel est le dessein de la sagesse et de la bonté de Dieu, dans le grand sacrifice que son Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes.

Et pour mieux comprendre cette vérité, remarquez, je vous prie, mes frères, que le péché renferme trois désordres : un désordre dans l'esprit, par l'idée fautive que le pécheur attache à l'action défendue; un désordre dans le cœur qui se révolte contre la loi, et ne veut plus être soumis à son Dieu; un désordre dans les sens, qui sortent de leur usage naturel, et entraînent la raison qu'ils auraient dû suivre. Or, le Sauveur, dans son agonie, expie aujourd'hui ces trois désordres par des peines proportionnées : premièrement, la justice de son Père s'applique à contrister son esprit, en y retraçant les plus vives horreurs

du péché ; secondement , à humilier son âme , en la couvrant de toute la honte du péché ; enfin , à jeter son corps dans la dernière défaillance , en lui faisant sentir d'avance toutes les douleurs dues au péché : l'exposition simple de l'histoire nous fournira les preuves de ces vérités ; le sujet lui-même intéresse assez votre attention , sans qu'il soit besoin que je vous la demande , mes frères.

Car, en premier lieu, la justice de Dieu afflige l'âme de Jésus-Christ , en retraçant en elle les plus vives horreurs du péché. Et pour mieux approfondir cette première circonstance de son agonie, remarquez, je vous prie, que ce qui diminue d'ordinaire en nous l'horreur du péché , c'est, premièrement un défaut de lumière. Hélas ! notre âme, toute plongée dans les sens, n'est presque frappée que des choses sensibles ; on est peu touché de l'horreur du péché qui tue l'âme, et qui la sépare éternellement de Dieu ; on est saisi de la terreur et de l'éternité des supplices qui lui sont préparés, mais non pas de l'infamie et de l'horreur de la transgression à laquelle ces supplices sont dus : on trouve au contraire que la peine excède l'offense , et que Dieu est trop sévère , en punissant des infidélités passagères , par des tourmens éternels. Ainsi on regarde le péché qui efface de notre âme le sceau de notre salut , le caractère et les traits d'enfans de Dieu , et qui nous rend ses en-

nemis ; on le regarde comme une faiblesse , un penchant de la nature , une suite de l'âge , une loi du tempérament ; et comme l'on ne connaît ni la vérité éternelle que le péché outrage , ni la justice qu'il arme contre lui , ni l'ordre qu'il renverse , ni la charité qu'il éteint , ni la sainteté qu'il déshonore , ni les biens éternels qu'il ravit , ni même toute l'étendue des maux affreux où il précipite ; on le craint peu, parce qu'on ne le connaît pas.

Mais l'âme sainte du Sauveur, pleine de grâce , de vérité et de lumière : ah ! elle voit le péché dans toute son horreur ; elle en voit le désordre , l'injustice , la tache immortelle ; elle en voit les suites déplorables , la mort , la malédiction , l'ignorance , l'orgueil , la corruption , toutes les passions de cette source fatale nées et répandues sur la terre. En ce moment douloureux , la durée de tous les siècles se présente à elle ; depuis le sang d'Abel jusqu'à la dernière consommation , elle voit une tradition non interrompue de crimes sur la terre : elle parcourt cette histoire affreuse de l'univers, et rien n'échappe aux secrètes horreurs de sa tristesse ; elle y voit les plus monstrueuses superstitions établies parmi les hommes ; la connaissance de son Père effacée ; les crimes infâmes érigés en divinités ; les adultères , les incestes , les abominations avoir leurs temples et leurs autels ; l'impiété et l'irréligion devenues le parti des plus modérés et des plus sages.

Si elle se tourne vers les siècles chrétiens, elle y découvre les maux futurs de son Église, les schismes, les erreurs, les dissensions qui devaient déchirer le mystère précieux de son unité, les profanations de ses autels, l'indigne usage de ses sacremens, l'extinction, presque, de la foi, et les mœurs corrompues du paganisme rétablies parmi ses disciples : voilà ce qui s'offre à cette âme sainte.

Elle rappelle en particulier l'histoire de chaque pécheur ; depuis ce moment fatal qui vit souiller votre âme, jusques aujourd'hui ; rien ne lui échappe de toutes les horreurs de votre vie criminelle, vous qui m'écoutez.

Voilà toutes les horreurs dont cette âme sainte se trouve chargée devant son Père. Il n'y a point eu dans l'univers de vengeance noire, depuis le sang d'Abel répandu ; point d'impudicités monstrueuses, depuis que les enfans de Dieu eurent fait des alliances honteuses avec les filles des hommes ; point d'impiété exécrationnelle, depuis que la postérité de Caïn commença à bâtir des villes, et à trouver dans le fer et dans l'airain des idoles dignes de ses hommages ; point de blasphèmes, depuis que les enfans de Noé eurent entrepris d'élever un édifice contre le ciel ; point d'attentat contre la piété paternelle, depuis que Cham eut insulté à l'ivresse mystérieuse du saint patriarche ; en un mot, point de monstres sur la terre, dans toute l'éten-

due des siècles passés ou à venir, qui, dans ce moment affreux, ne se découvrent à cette âme innocente. C'est sous cette croix terrible qu'elle baisse son chef sacré : tous les crimes de tous les hommes deviennent ses crimes propres ; elle porte un monde d'iniquités ; mais mille fois plus pesant que celui qu'elle porte par la force de sa parole : car elle se joue en soutenant l'univers, dit l'Écriture ; au lieu qu'ici, elle se plaint dans le prophète que les pécheurs ont aggravé son joug ; qu'ils ont mis sur son dos le fardeau de leurs crimes, et qu'elle n'a pu le porter.

Le défaut de zèle est la seconde cause qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous sommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parce que nous l'aimons peu ; car l'amour est la mesure de la douleur : nous ne sommes sensibles qu'à nos intérêts propres, à notre gloire, à nos plaisirs, à notre fortune, parce que nous n'aimons que nous-mêmes ; et c'est le vice des grands, surtout.

Mais l'âme sainte du Sauveur, qui ne cherche que la gloire de son Père, et qui l'aime d'un amour immense et plus ardent que celui de tous les chérubins : ah ! elle sent vivement tous les outrages qu'on fait à sa grandeur suprême. La douleur de David, sur les prévarications de la terre ; l'amertume et le zèle d'Élie, sur les scandales et l'idolâtrie d'Israël ; la tristesse et les larmes de Jérémie, sur les infi-

délités de Jérusalem , n'étaient que de faibles images de la tristesse de l'âme du Sauveur à la vue des crimes de tous les hommes : plus elle aime , plus elle souffre : et comme on ne peut rien ajouter à l'excès de son amour , rien ne manque aussi à l'excès de sa douleur et de son martyre.

Enfin , la dernière cause qui diminue en nous l'horreur du péché , est le défaut de sainteté. Comme nous naissons pécheurs , nous nous familiarisons en naissant avec l'idée du crime : nous regardons le péché avec des yeux pécheurs , pour ainsi dire , et il nous paraît moins hideux , parce qu'on n'est jamais trop effrayé de ce qui nous ressemble. Mais l'âme sainte du Sauveur dans son agonie : ah ! elle ne trouve rien en elle qui puisse la rassurer contre l'horreur du crime : cette âme , plus pure et plus sainte que toutes les intelligences célestes , se voit tout d'un coup souillée de toutes nos iniquités ; de sorte qu'avec les yeux d'une pudeur divine , elle voit sur elle-même les plus honteuses impudicités des pécheurs ; avec les yeux de la clémence , elle se voit noircie de leurs haines et de leurs fureurs ; avec les yeux de la plus vive religion , elle se voit flétrie de leurs impiétés et de leurs blasphèmes ; en un mot , avec les yeux de la vertu même , elle se voit souillée de tous leurs vices.

Ah ! c'est alors qu'elle ne se regarde plus qu'avec des horreurs

indicibles ; c'est alors qu'elle ne peut plus soutenir la vue d'elle-même , et qu'elle commence à tomber dans la défaillance et dans une tristesse de mort : *Cœpit contristari et mœstus esse.* (Matth. 26 , 37.) Ah ! elle voudrait bien détourner du moins l'innocence de ses regards de cet objet affreux ; mais la justice de son Père la force de s'en occuper , et l'y applique comme malgré elle : c'est une lumière rigoureuse qui la suit , et qui ne lui permet pas d'épargner un seul moment à ses regards intérieurs toute l'ignominie dont elle est couverte ; et sans doute qu'elle eût expiré sous la rigueur de ces épreuves , si la justice de son Père ne l'eût réservée à des tourmens plus longs , et à un sacrifice plus éclatant.

O vous qui m'écoutez , voyez-vous l'âme sainte de Jésus expirant , presque , de douleur et de défaillance , et frappée de toute l'horreur qu'inspire le péché , lorsqu'on le voit dans la lumière de Dieu ? Voilà l'image de la douleur que vous devez porter au tribunal où vous viendrez en ces jours de salut , apaiser la justice de Dieu sur vos crimes. Jésus , dans son agonie est le modèle des pénitens ; et cependant nous vous verrons approcher les yeux secs , le cœur tranquille ; plus sensibles à la honte d'un aveu , qu'à la multitude et à l'énormité des chutes que vous viendrez avouer : cependant vous nous raconterez l'histoire affreue de votre vie , comme on

raconte des faits indifférens ; et nous aurons besoin de toute la force de la parole sainte pour réveiller votre léthargie , pour vous arracher quelques faibles sentimens de componction ; et il faudra disputer , contester, conjurer, s'insinuer, relâcher même des règles, pour vous faire agréer les remèdes ; et si nous voulons ouvrir vos yeux sur l'état déplorable de votre conscience , et vous obliger d'arracher l'œil qui vous scandalise, et vous éloigner d'une occasion où vous périssez ; vous résisterez, vous vous plaindrez , vous nous accuserez de troubler les consciences , et de jeter les pécheurs dans le désespoir. O Dieu ! est-ce ainsi qu'on vous apaise ? Sont-ce là les saintes angoisses de la pénitence ? Et quand votre grâce fait sur une âme touchée ces impressions vives et rigoureuses qui devancent la conversion , les anges de l'Église , les ministres de la réconciliation ont-ils d'autre ministère , comme aujourd'hui cet ange consolateur que vous envoyez à votre Fils , que celui de soutenir le pécheur dans la tristesse de sa pénitence , de le consoler dans ses frayeurs, d'essuyer ses larmes , de modérer l'excès de sa douleur ; et loin de réveiller sa tiédeur ou abattre son orgueil et sa révolte , lui adoucir l'amertume de son calice , et la honte de son humiliation ?

Et voilà , mes frères , la seconde circonstance de l'agonie du Sauveur ; la honte dont son Père le couvre : anéantissement que sa

justice exige de lui pour expier l'orgueil du péché , c'est-à-dire , pour en réparer le second désordre.

Car, premièrement, il est humilié dans l'esprit de ses disciples , témoins de ses frayeurs et de son accablement. Son âme sainte perd devant eux toute sa constance à la vue de la mort : lui qui les avait si souvent encouragés à souffrir, contredit aujourd'hui sa doctrine par ses exemples : il est contraint de leur faire un aveu public de sa crainte et de sa tristesse : il implore même leur secours , et les conjure de ne pas l'abandonner dans son accablement et dans l'excès de sa peine : *Sustinete hic, et vigilate mecum.* (Ibid. 38.)

Ah ! mes frères , Pierre peut-il encore reconnaître à ces traits le Christ , Fils du Dieu vivant ? Ne rétracte-t-il pas déjà en secret la gloire de sa confession ? Et ne commence-t-il pas ici , par ses doutes et par sa surprise , à renoncer à son divin Maître ? Voilà toute la confusion que le Sauveur est obligé de porter : il ne se contente pas de se charger de nos crimes, il en prend sur lui toute la honte ; et nous voulons, nous, que notre pénitence même nous fasse honneur devant les hommes : nous nous ménageons jusque dans les démarches de notre repentir les suffrages publics : tout ce qui pourrait nous humilier , nous l'évitons comme une imprudence et un excès de zèle : nous bornons notre vertu aux devoirs que le monde ap-

prouve : nous avons cherché l'estime des hommes dans nos égaremens, nous la cherchons encore dans notre pénitence; et souvent la même vanité qui nous avait rendus pécheurs, nous fait devenir pénitens.

Secondement, humiliation dans le secours qu'il reçoit d'un ange. Sa défaillance est si extrême, les frayeurs de la mort font sur son âme des impressions si sensibles, ou pour mieux dire, la main de son Père s'appesantit sur lui avec tant de rigueur, qu'il faut qu'un ange descende du ciel pour le consoler, pour le fortifier, pour lui aider, comme Simon le Cyrénéen sur le calvaire, à porter cette croix invisible : *Apparuit illi angelus de caelo, confortans eum.* (Luc. 22, 43.) Anges du ciel ! ce n'était point là autrefois votre ministère : vous ne vous approchiez de lui que pour le servir et pour l'adorer : aujourd'hui il est abaissé au-dessous de vous : lui qui soutient tout par la force de sa parole, ne peut plus se soutenir lui-même ; il est entre vos mains faible, tremblant, expirant presque, et ne trouvant de force que dans une ressource si honteuse à sa gloire. Jésus-Christ ne veut pas être consolé par ses disciples, et il ne refuse pas le ministère d'un ange consolateur, pour nous apprendre que dans nos afflictions il ne faut pas chercher notre consolation dans les vains discours des hommes, qui paraissent s'intéresser à nos malheurs ; mais dans la piété et

dans la simplicité des ministres du Seigneur, de ces envoyés du ciel, qui nous exposent la sagesse et la justice de ses ordres sur nous ; pour nous apprendre que le Seigneur est jaloux surtout de la fidélité des âmes qui souffrent ; que c'est ternir la gloire de nos souffrances, d'y chercher d'autres adoucissemens que ceux de la foi et de la religion ; que le silence fait tout le mérite d'une âme affligée ; qu'en entretenant les hommes de ce que nous souffrons, pour les attendrir sur nos maux, nous révélons le secret de Dieu en nous, pour ainsi dire, et perdons le droit de nous en entretenir, et de nous en consoler avec lui-même.

Enfin, humiliation dans le sommeil et dans la fuite de ses disciples. Le spectacle de son agonie ne les touche pas : ils voient avec des yeux indifférens leur bon Maître lutter contre la mort, et ils s'endorment lâchement : il faut que le Sauveur leur reproche leur indifférence : est-ce que vous ne sauriez veiller une heure entière avec moi, leur dit-il ? *Sic non potuistis unâ horâ vigilare mecum ?* (Matth. 26, 40.) Il souffre tout seul ; il semble que tout, jusqu'à ses chers disciples, entre dans les intérêts de la justice de son Père. Hélas ! nous sommes si délicats sur la fidélité de nos amis ! le moindre refroidissement nous blesse ; le plus léger défaut d'attention nous aigrit ; nous nous plaignons tous les jours que ceux qui nous sont le plus rede-

vables, entrent dans les intérêts opposés aux nôtres : apprenons de Jésus-Christ à ne rien attendre des créatures, et à n'être même payés que d'ingratitude.

Voilà toutes les humiliations que le Sauveur souffre dans son agonie : mais il fallait encore expier le plaisir injuste ; troisième désordre du péché : aussi la douleur violente de son âme, à la vue du supplice que son Père lui prépare, est la troisième circonstance de son agonie. En effet, on sait assez que l'attente d'un tourment, qu'on voit présent et inévitable, est toujours plus cruelle que le tourment même, et qu'on meurt d'une manière mille fois plus douloureuse par la crainte que par la douleur. Or, la justice du Père présente distinctement à l'âme du Sauveur tout l'appareil de la croix ; la nuit du prétoire, les crachats, les soufflets, les fouets, les dérisions, le bois fatal ; ces images affreuses la crucifient par avance. Dans sa passion, ses tourmens se succéderont les uns aux autres ; il ne sera pas en même temps moqué, flagellé, couronné, percé, crucifié : ici, tout se passe en même temps ; toutes ses douleurs se réunissent ; et son âme toute entière est plongée dans une mer de tribulations et d'amertume. Sur le calvaire, toute la nature en désordre s'intéressera pour lui ; ses ennemis mêmes le reconnaîtront pour Fils de Dieu : ici, il souffre dans les ténèbres et dans le silence ;

et ses plus chers disciples l'abandonnent.

Aussi cette âme sainte ne pouvant plus porter le poids de ses maux, et retenue d'ailleurs dans son corps par la rigueur de la justice divine ; triste jusqu'à la mort, et ne pouvant mourir ; hors d'état et de finir ses peines, et de les soutenir, semble combattre par défaillance et les douleurs de son agonie contre la mort et contre la vie ; et une sueur de sang qu'on voit couler à terre, est le triste fruit de ces pénibles efforts : *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis interram.* Père juste ! fallait-il encore du sang à ce sacrifice intérieur de votre Fils ! N'est-ce pas assez qu'il doive être répandu par ses ennemis, et faut-il que votre justice se hâte, pour ainsi dire, de le voir répandre ?

Voilà jusqu'où ce Dieu, que nous croyons si bon, pousse pourtant sa vengeance contre son propre Fils, qu'il voit chargé de nos crimes. Quel engagement pour nous aux réparations rigoureuses de la pénitence, et à ne vivre que pour expier les égaremens de nos premières mœurs ! Cependant ce sont les souffrances de Jésus-Christ qui servent de prétexte à notre impénitence : nous croyons qu'ayant tout souffert pour nous, il ne nous a presque laissé plus rien à faire ; et qu'il ne nous reviendrait pas un grand avantage de ses souffrances, s'il fallait encore nous-mêmes souffrir comme lui. O ! mou

Sauveur , vous n'auriez donc été l'homme de douleurs que pour nous autoriser à être des hommes voluptueux et sensuels ? Vos souffrances seraient donc le désaveu de votre doctrine ? Votre croix , la dispense de vos préceptes crucifiens ; et votre mort douloureuse , l'adoucissement de votre Évangile.

Que nous connaissons peu la justice de Dieu , mes frères ! Il n'est point de rémission , dit l'apôtre , (*Hebr. 9, 22.*) sans effusion de sang. La pénitence est un sacrifice sanglant , c'est-à-dire que ses douleurs doivent passer jusque sur une chair rebelle ; et que Dieu ne s'apaise envers le pécheur , que lorsque l'excès de son repentir l'a jeté dans une agonié de tristesse , et que ses passions ont expiré sous les coups de ses macérations et de ses souffrances. Nous vous adorons donc , ô mon Sauveur , dans votre agonié , comme le modèle des pénitens : voilà ce qu'il doit nous en coûter pour nous réconcilier avec votre Père. J'avais donc raison de dire que l'agonié de Jésus-Christ était une consommation de justice du côté de son Père , puisqu'il lui fait souffrir toutes les horreurs , toute la honte , et toutes les douleurs dues au péché : mais sa mort est encore une consommation de malice de la part des hommes : c'est ce que nous allons voir dans la suite de cette histoire.

SECOND POINT.

La malice des hommes se con-

somme aujourd'hui en deux manières par la mort de Jésus-Christ. Elle s'y consomme premièrement , parce qu'elle y est portée à son plus haut point , et que les Juifs combient la mesure de leurs pères par le plus grand de tous les crimes ; secondement , elle s'y consomme , parce qu'elle y trouve son expiation et son remède. C'est cette double consommation que l'ange présidait à Daniel , en lui annonçant la mort du Christ : la prévarication y sera consommée , lui disait-il (*Dan. 9, 24.*) , par la malice de ceux qui le mettront à mort : *Ut consummetur prævaricatio* ; et le péché y sera effacé , et y trouvera la mort lui-même : *Et finem accipiat peccatum , et deleatur iniquitas.* (*Ibid.*) Cette doctrine n'a plus rien de surprenant , depuis que l'apôtre nous a appris que par le péché Jésus-Christ a condamné le péché , et qu'il s'est servi de la plus grande malice des hommes , pour opérer en eux la plus grande miséricorde.

Or , je dis que la malice des hommes est portée aujourd'hui à son plus haut point ; soit que vous la considériez dans la faiblesse ou la perfidie des disciples qui renoncent le Sauveur ; dans la mauvaise foi des prêtres et des docteurs qui le jugent ; dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort ; dans la lâcheté de Pilate qui le condamne ; et enfin , dans l'inhumanité des bourreaux qui le crucifient. Continuons le récit de ses dou-

leurs ; et remarquez , s'il vous plaît , avec moi toutes ces circonstances.

Premièrement , dans la faiblesse ou la perfidie des disciples , ou qui le trahissent , ou qui l'abandonnent. A peine , dit l'Évangile (*Matth. 26 , 47.*) , Jésus-Christ , au sortir de cette agonie , achevait de parler à ses disciples , que voici Judas , un des douze , à la tête d'une troupe de soldats armés d'épées et de bâtons , qui viennent , de la part des princes des prêtres et des vieillards , arrêter le Sauveur. Qui l'eût cru , mes frères , qu'un disciple élevé par le choix même de Jésus-Christ à la sublime dignité de l'apostolat , le compagnon de ses courses , le confident de ses secrets , le témoin de son innocence , de sa sainteté et de ses prodiges , jusque-là honoré de sa familiarité , depuis peu nourri de sa chair et de son sang , parût à la tête de ses bourreaux , et conduisît lui-même tout le projet de sa mort ? Quelle tristesse pour le cœur de Jésus-Christ , de voir un ami , un apôtre destiné à le faire connaître et adorer de tous les hommes , et à mourir pour lui et pour sa doctrine , devenir le principal auteur de sa perte !

Remarquez , en effet , jusqu'où cet infidèle disciple pousse la perfidie : il ne vient pas la tête levée se saisir de la personne de son Maître ; il cache la noirceur de son dessein sous les plus tendres témoignages de l'amitié ; il donne un baiser sacrilège à Jé-

sus-Christ : un baiser , dit saint Léon , qui perce le cœur de son divin Maître , d'une manière mille fois plus douloureuse que la lance du soldat ne le percera sur le calvaire : il fait du plus doux signe de la paix le signal du plus infâme de tous les attentats : il ose approcher ses lèvres impies , qui viennent de dire aux prêtres (*Matth. 26 , 15.*) : Que voulez-vous me donner , et je vous le livrerai ? des lèvres sacrées de celui qui peut foudroyer le pécheur du seul souffle de sa bouche ; et malgré sa perfidie , il n'en entend sortir que des paroles de paix et de clémence : on le traite encore d'ami : *Amice* ; on veut ignorer son dessein : *Ad quid venisti ?* comme pour lui faire entendre qu'il est encore à temps de s'en repentir , et que tout n'est pas encore désespéré pour lui. Disciple infidèle ! ne sentez-vous pas ici fendre votre cœur , et réveiller toute votre tendresse pour un si bon Maître ? Pouvez-vous soutenir la douceur de ses regards si heureux aux disciples infidèles , la majesté de sa personne , l'éclat divin de son visage , l'affabilité de ses paroles , sans tomber à ses pieds de douleur , et sans lui demander avec un torrent de larmes qu'il oublie votre perfidie ?

Voici donc le Sauveur du monde entre les mains d'un traître et d'une troupe de furieux : ici commence l'histoire publique de ses ignominies. On le saisit ; on le garrotte ; on le

traîne comme un malfaiteur. Pierre d'abord se met en état de le défendre ; et le Sauveur , en lui ordonnant de remettre le glaive , nous apprend que les armes qu'il doit laisser à son Église sont des armes spirituelles ; que la patience , la prière , la sainteté sont les plus sûres défenses de ses ministres ; que pouvant employer lui-même des légions d'anges pour combattre ses ennemis , il s'était contenté de prier pour eux ; que sa doctrine ne devait s'étendre et se soutenir que par les maximes de charité , de douceur et d'humilité qu'elle enseigne ; et qu'enfin , le glaive qu'il nous mettait à la main , n'était destiné qu'à détruire les passions , et non pas les pécheurs. Aussi Pierre se dément bientôt : un zèle indiscret , et où l'humeur domine , ne se soutient pas , et le premier péril en découvre toujours l'illusion et la faiblesse : déjà il ne suit plus que de loin son divin Maître , que cette troupe insolente traîne devant le pontife ; et voilà l'ostentation du zèle et du courage qui va bientôt finir par une criminelle timidité. On ne suit pas long-temps Jésus-Christ , quand on ne le suit plus que de loin ; et comme en se traînant rien n'est plus dangereux que de mettre l'humeur à la place du zèle ; on croit défendre Jésus-Christ , et l'on cherche à se satisfaire soi-même ; et les vengeurs indiscrets de la vérité lui font quelquefois plus tort par leurs scandales et par leurs chu-

tes , que ses ennemis mêmes par leur révolte.

En effet , j'entends déjà ce faible disciple protester hautement dans la maison de Caïphe , qu'il ne connaît pas Jésus-Christ ; une femme l'ébranle ; une simple interrogation le rend apostat et parjure : il assure jusqu'à trois fois qu'il n'est pas disciple de Jésus , et cela sous les yeux de son bon Maître lié , affligé , moqué , calomnié ; il suscite cette nouvelle douleur à ses chaînes. Grand Dieu ! quelle chute ! le premier des pasteurs , la colonne des églises , l'apôtre de la circoncision , le disciple appelé bienheureux par Jésus-Christ même , et à qui le Père céleste avait révélé le mystère du Christ !

Mais une chute si lâche n'efface pas du cœur de Jésus-Christ ce disciple infidèle : il le trouve encore digne de ses regards : à travers les calomnies des prêtres , les impostures des faux témoins , les outrages des sacrilèges qui l'insultent , les cris tumultueux de ceux qui demandent sa mort , il démele avec une attention pleine de douceur et de bonté ce faible apôtre ; il fixe ses yeux divins sur lui , et avec un langage muet , que ses ignominies rendaient encore plus touchant : Est-ce donc là , lui dit-il , la fidélité que vous m'aviez tant de fois jurée ? si j'ai pu vous soutenir sur les flots , faible disciple , et vous garantir de toute la violence des vents et des orages , avez-vous craint que

je n'eusse pas la force de vous défendre contre toute la puissance des hommes ? Votre chute m'a plus humilié que tous les outrages dont vous me voyez chargé. Vous venez de jurer que vous ne me connaissez pas ! ingrat ! mais je vous connais encore moi-même ; je trouve encore en vous le chef de mon Église et le pasteur de mes brebis ; je vous aime encore , tout indigne que vous en êtes , et les larmes que je vois couler de vos yeux sont en même temps et le fruit de mon amour pour vous et l'expiation de votre faute. C'est ainsi que la malice est aujourd'hui consommée dans l'ingratitude des disciples qui livrent ou qui renoncent le Sauveur.

Mais , en second lieu , elle est encore consommée dans la mauvaise foi des prêtres qui le condamnent. Car premièrement, le repentir de Judas ne les touche point : il vient leur déclarer, le désespoir peint sur le visage , qu'il a péché , en livrant le sang innocent : jamais témoignage ne fut moins suspect : c'est l'ennemi de Jésus-Christ qui dépose en faveur de son innocence : c'est un traître, qui n'a pas encore joui du fruit de sa trahison , et qui vient en restituer le prix funeste : c'est un infortuné , qui alors n'attend plus rien de son Maître, et qui , le voyant humilié , outragé , sur le point d'être condamné , n'a garde de se flatter qu'il puisse reconnaître un jour ce retour : la force de la vérité

toute seule lui arrache la confession de son crime : quoi de plus favorable que son désaveu ? Cependant ces juges d'iniquité , qui s'étaient servis de sa faiblesse , ferment les yeux à son repentir : C'est votre affaire, lui disent-ils : *Tu videris* : ce n'est pas la leur de ne point condamner un innocent , ce n'est pas la leur de ne pas répandre le sang du juste et de combler leur mesure par le plus grand de tous les crimes. O Dieu ! que vous êtes terrible quand vous endurez les cœurs !

En second lieu , le prince des prêtres étonné du silence de Jésus-Christ sur toutes les accusations dont on le charge , découvrant , ce semble , dans sa patience, dans sa douceur et dans la majesté de son visage quelque chose de plus qu'humain : Je vous conjure , lui dit-il, au nom du Dieu vivant , de nous dire si vous êtes le Christ Fils de Dieu.

Cependant le Sauveur, pour nous apprendre que les passions et les préjugés des hommes ne doivent pas nous empêcher de rendre gloire à la vérité (surtout lorsque notre caractère nous oblige de la publier), que nous la devons à ceux mêmes qui en veulent faire usage contre nous, et qu'il ne faut pas toujours attendre qu'elle soit reçue favorablement, avoue qu'il est le Christ promis dans les prophètes, et annonce à ses juges qu'ils verront le Fils de l'Homme assis à la droite de Dieu , et venant dans les nuées du ciel avec majesté.

C'était leur dire : Vous ne voulez pas me reconnaître dans ma bassesse ; vous me reconnaîtrez un jour lorsque je paraîtrai sur une nuée de gloire , environné de puissance , de terreur et de majesté : je parais ici comme un criminel ; je serai alors votre juge , et celui des nations assemblées. Il parle en Dieu , tout chargé qu'il est de chaînes et d'opprobres ; mais il nous fait aussi entendre que dans le siècle à venir tout changera de face ; que le pauvre et l'affligé seront assis sur des trônes de lumière et de gloire ; que ces hommes justes qu'on soule aux pieds , et dont on méprise tant ici-bas la faiblesse d'esprit et la prétendue médiocrité , brilleront alors au milieu des airs comme des astres purs , et jugeront l'univers avec Jésus-Christ ; tandis que les grands et les puissans , ceux qui jugent la terre , qui paraissent ici-bas les arbitres de la fortune et de la destinée des peuples et des empires ; ces héros , que le monde avait tant vantés , et qui ne brillaient que d'une gloire toute humaine , seront effacés , dégradés , humiliés , regardés comme l'opprobre des hommes , et ne paraîtront plus couverts que de leur orgueil et de leurs crimes.

Cependant un aveu si terrible et si capable de ralentir la fureur de ces juges , est pour le Sauveur une réponse de mort. Ce pontife indigne déchire ses vêtemens sacerdotaux , et prophétise , sans le savoir , par cette action , dit

saint Léon , que le voilà dépouillé pour toujours de la dignité de son sacerdoce , dont Jésus-Christ , nouveau pontife , va prendre possession à la droite de son père , dans le sanctuaire véritable , où il sera toujours vivant afin d'intercéder pour nous. Il a blasphémé , s'écrie-t-il , nous n'avons plus besoin de témoins. Ce juge corrompu devient l'accusateur ; toutes les règles de l'équité sont ici violées : il n'attend pas les suffrages , il les inspire. Pas un seul dans cette assemblée , autrefois la plus vénérable du monde , n'ose se déclarer protecteur de l'innocence ; tout entre lâchement dans la passion du chef ; il ne se trouve pas même un seul Gamaliel , qui , par des conseils de modération , tâche du moins de suspendre l'iniquité de cette sentence (qu'il est rare d'oser être tout seul du côté de la raison et de la justice !) ; et sans qu'aucune délibération ait précédé , il s'élève , du milieu de cette assemblée inique , des voix tumultueuses qui prononcent que Jésus-Christ est digne de mort : *Reus est mortis.* (Matth. 26 , 66.)

Mais avançons. Tous les pas que va faire désormais le Sauveur ne seront plus que de nouvelles ignominies : aussi , en troisième lieu , la malice des hommes est aujourd'hui consommée dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort.

En effet , jusqu'où ce peuple insensé ne pousse-t-il pas l'exès de sa légèreté et de son aveu-

gement, et combien de crimes ne commet-il pas en un seul? Premièrement, une injustice monstrueuse : on lui propose de délivrer Jésus, ou un insigne malfaiteur, que des crimes publics avaient rendu digne de mort. Quel parallèle! le Sauveur des hommes avec un scélérat et un homicide! c'est Barrabas cependant qui est préféré, et cela par les suffrages publics, par les prêtres, les anciens, les docteurs, la multitude; devant le tribunal d'un juge infidèle; à la face de toute la Judée, et dans l'événement le plus éclatant dont Jérusalem eût jamais ouï parler.

Secondement, une fureur aveugle. Un magistrat païen n'ose d'abord passer outre à la condamnation de Jésus-Christ; il déclare qu'il a les mains pures du sang de ce juste, et ce peuple furieux demande que son sang soit sur lui et sur toute sa postérité: il consent, il souhaite que cet anathème demeure éternellement sur la tête de ses descendants: *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros* (Matth. 27, 25.), et l'événement répond à ses souhaits: encore aujourd'hui, devenus l'opprobre de l'univers, errans, fugitifs, méprisés; sans autel, sans lieu; sans sacrifice, ils portent partout sur leur front le crime de ce sang répandu.

Troisièmement, une noire ingratitude. Autrefois touchés des bienfaits de Jésus-Christ, ils avaient voulu l'établir roi sur eux: aujourd'hui ils protestent

hautement qu'ils n'ont point d'autre roi que César; ils rejettent le fils de David, ce roi dont le règne doit être éternel, et ils ne veulent pas qu'il règne sur eux. *Nolumus hunc regnare super nos, non habemus regem, nisi Cæsarem.* (Luc. 19, 14 Joan. 19, 15.)

En quatrième lieu, la malice des hommes est encore consommée dans la faiblesse de Pilate, qui, malgré sa conscience et ses lumières, n'ose déclarer Jésus-Christ innocent; et remarquez, je vous prie, dans la conduite de ce magistrat corrompu, toutes les démarches d'une indigne lâcheté, qui sacrifie la conscience et le devoir à la fortune.

Il s'avise de renvoyer Jésus-Christ à Hérode sous prétexte que le Sauveur étant Galiléen: c'était à ce prince à juger de sa cause. Mais s'il le juge innocent, pourquoi le renvoie-t-il à un autre, qui peut-être le condamnera, sans l'informer en même temps de son innocence? Hérode le reçoit au milieu de sa cour; mais ce n'était point là que Jésus-Christ devait s'attendre à trouver des défenseurs et des partisans de sa doctrine. Jésus-Christ se tait; il ne loue pas Hérode; il ne vante pas la magnificence de sa cour, le nombre de ses victoires, la prospérité de son règne, et il est méprisé. Les grands veulent qu'on les loue; ils regardent comme un mépris la sincérité qui n'ose leur donner de fausses louanges; et s'ils paraissent quelquefois aimer et

protéger la piété, ils n'aiment souvent dans les gens de bien que les faiblesses de leur vertu, c'est-à-dire, leur adulation et leur complaisance. Hérode attend de Jésus-Christ des signes et des prodiges; et dans cette attente, il le voit arriver avec joie: ce n'est pas pour s'instruire de sa doctrine, c'est pour amuser son loisir par quelque chose de nouveau: car les princes et les grands se font tout au plus de la religion un spectacle qui les amuse, et non pas une affaire sérieuse qui les occupe. Mais n'en pouvant même tirer une seule parole, il le revêt, comme un insensé, d'une robe blanche; et dans cette posture humiliante, au milieu des dérisions et des insultes de toute une armée, Jésus-Christ est remené chez Pilate. Il sort de la cour d'Hérode sans y faire de prodige, sans y opérer de conversion, sans s'y faire connaître. La cour n'est pas d'ordinaire le lieu des triomphes de Jésus-Christ; on y donne un air de dérision à ses maximes: en vain un grand exemple les autorise; le vice y garde plus de mesures; mais la véritable vertu n'y trouve pas plus de sectateurs.

Mais retournons avec le Sauveur dans le prétoire; et voyons en dernier lieu la malice des hommes consommés dans la barbarie des soldats qui déchirent sa chair adorable. Pilate, toujours plus convaincu de l'innocence du Sauveur, puisque Hérode lui-même n'avait trouvé en

lui aucun sujet de mort, mais toujours plus lâche et plus timide, ordonne contre Jésus-Christ la peine honteuse de la flagellation, destinée aux seuls esclaves: il espère par ce supplice satisfaire la haine des Juifs, et conserver en même temps la vie à un innocent. Jésus est donc livré à la fureur des soldats; et c'est ici, mes frères, où je veux que votre foi supplée à mon discours: il servirait de peu de vous attendre sur les souffrances du Sauveur; il vaut bien mieux que vous fassiez de Jésus-Christ souffrant le modèle de vos mœurs et le motif de votre pénitence. Des bêtes féroces se jettent sur son corps sacré; on le dépouille: celui qui était revêtu de la lumière comme d'un vêtement, n'est plus ici couvert que de sa confusion; et par la honte profonde de sa nudité, il répare vos scandales et vos indécentes, femmes du monde. On décharge sur sa chair pudique une grêle de coups: ce n'est plus qu'une plaie hideuse qui le couvre: la barbarie des bourreaux se lasse sur un corps formé par l'Esprit-Saint; et la force manque plus tôt à ces sacrilèges, que la patience à cet agneau divin. Quoiqu'il soutienne à peine encore les débris de son corps déchiré, on le détache du poteau infâme; on le revêt d'une robe de pourpre; on met en ses mains, accoutumées à lancer des foudres, un fragile roseau; on enfonce profondément sur son chef sacré une couronne d'épines; on jette sur son visage un

voile ignominieux ; on se prosterne pour lui rendre des hommages de dérision et d'insulte. Ah ! dérobons à notre douleur les indignités que la suite de son histoire offre à notre souvenir : détournons les yeux des soufflets sacrilèges dont on le charge, des crachats infâmes dont on couvre ce visage glorieux, que les anges ne regardent qu'en tremblant, et que tant de rois et de prophètes avaient souhaité de voir. Père juste ! c'est ici où il fallait glorifier votre fils, comme sur le Thabor, et l'environner d'une nuée de gloire, pour le dérober à de si indignes outrages ; mais vous ne le connaissez plus, et sa confusion elle-même vous glorifie.

Cependant la marque effroyable de royauté dont on l'a couronné déchire son chef auguste : le sang de toutes parts ruisselle sur sa face céleste : ces traits divins, qui le rendaient le plus beau des enfans des hommes, sont effacés ; ces regards puissans et terribles, qui pouvaient convertir, il n'y a qu'un moment des disciples infidèles, ou renverser des sacrilèges au jardin des Oliviers, sont éteints : cette face, qui sera dans le ciel la joie des bienheureux, n'est plus qu'une masse hideuse et sanglante, dont les bourreaux eux-mêmes détournent les yeux avec horreur ; et voilà le spectacle qu'un juge barbare produit devant les prêtres et le peuple assemblé autour de son palais. Jésus-Christ dans ce déplorable état paraît hors du prétoire : voilà l'Homme

leur dit-il, *Ecce Homo*. (Joan. 19, 5.) Saints rois sortis du sang de David ! Prophètes inspirés, qui l'annonçâtes à la terre ! est-ce donc-là celui que vous souhaitiez si ardemment de voir ? Voilà donc l'Homme ! *Ecce Homo* ; voilà donc le libérateur promis à vos pères depuis tant de siècles ! Voilà le grand prophète que la Judée devait donner à la terre ! Voilà le désiré de toutes les nations, l'attente de tout l'univers, la vérité de vos figures, l'accomplissement de votre culte, l'espérance de tous vos justes, la consolation de la synagogue, la gloire d'Israël, la lumière et le salut de tous les peuples ! *Ecce Homo*, voilà l'Homme : le reconnaissez-vous à ces marques honteuses ?

Mais laissons ces furieux demander encore comme une grâce que son sang soit sur eux et sur leurs enfans : laissons-les accomplir, en rejetant le libérateur, tout ce qui avait été prédit, et justifier son ministère en refusant de croire en lui : souffrez que je l'expose ici à d'autres spectateurs ; c'est à vous-mêmes, mes frères : *Ecce Homo*, voilà l'Homme ; voilà votre consolation, si vous êtes du nombre de ses disciples. Dans les afflictions dont Dieu vous frappe, oseriez-vous murmurer ? Jetez les yeux sur Jésus-Christ si honteusement frappé et meurtri pour vous ; voilà l'Homme, *Ecce Homo*. Si l'injustice vous a dépouillé de vos biens, et dégradé de vos honneurs et de vos titres ;

voyez le successeur de tant de rois dépouillé de toutes les marques de sa grandeur, dégradé jusqu'au-dessous des plus vils esclaves; et ne conservant de tous ces titres glorieux et immortels, que celui d'homme qu'on lui donne encore, et dont les plaies et le sang qui le couvrent lui ont fait presque perdre la figure : qu'avez-vous à dire? voilà l'Homme, *Ecce Homo*. Si la calomnie vous noircit, écoutez les impostures dont on le charge : oseriez-vous encore vous plaindre? Voilà l'Homme, *Ecce Homo*. Si les devoirs de la vie chrétienne lassent quelquefois votre faiblesse ; si vous dites en secret que la vertu n'est pas si austère que nous le publions, voilà votre réponse : voyez si vous avez résisté jusqu'au sang : étudiez dans cette image la mesure de vos devoirs : c'est un homme comme vous qu'on vous propose, et qui n'est l'homme que pour vous : *Ecce Homo*, voilà l'Homme. Mais voilà votre ouvrage et la consommation de votre iniquité et de votre ingratitude, si vous êtes pécheur : voilà l'acte barbare que vous renouvez toutes les fois que vous consentez au crime ; voilà le corps que vous déshonorez, quand vous souillez le vôtre ; voilà le chef auguste que vous couronnez d'épines, quand les images de la volupté, retracées avec complaisance, font sur votre esprit des impressions dangereuses : voilà les dérisions que vous réitérez, quand vous don-

nez du ridicule à la piété des justes ; voilà la chair sacrée que vous percez, quand vous déchirez la réputation de vos frères ; en un mot, voilà votre condamnation et votre ouvrage : voilà l'Homme, *Ecce Homo*. Ce spectacle peut-il vous laisser insensibles? Faut-il qu'il monte encore sur le calvaire? Voulez-vous mêler vos voix à celles des perfides Juifs, et demander encore qu'on le sacrifie. Vous croyez, dit saint Augustin, que la malice de ceux qui vont l'attacher à la croix, est aujourd'hui consommée? Vous vous trompez, c'est la vôtre, si vous anéantissez le fruit de sa croix par vos infidélités; si vous méprisez dans sa gloire celui que les Juifs n'ont méprisé que dans sa bassesse ; si vous crucifiez de nouveau, après sa résurrection, celui qui était ressuscité pour ne plus mourir : *Videtur consummata nequitia hominum, qui crucifixerunt Filium Dei; sed eorum major est, qui oderunt præcepta veritatis pro quibus crucifixus est Filius Dei.* (S. Aug. enarr. in psal. 7.)

TROISIÈME POINT.

Mais que ne puis-je ici achever le récit de ses souffrances ; et après vous l'avoir exposé livré à la justice de son Père dans son agonie, à la malice des hommes dans le prétoire ; que ne puis-je vous le montrer sur le calvaire entre les mains même de son amour, et vous faire voir que sa mort en est une consommation parfaite !

Oui, mes frères, ne cherchons que dans son cœur les raisons et les motifs de son supplice. Ce n'est ni la perfidie d'un disciple, ni l'envie des prêtres, ni l'inconstance du peuple, ni la faiblesse de Pilate, ni la barbarie des bourreaux, qui l'a mis à mort, c'est son amour : Il s'est livré pour moi, dit l'Apôtre, et s'il ne m'eût point aimé, il n'eût point souffert : en vain les peuples et les rois de la terre auraient conspiré contre le Christ, si son amour n'eût été d'intelligence avec eux ; leurs conseils auraient été confondus, et tous leurs efforts inutiles.

Mais Jésus-Christ ayant aimé le siens, dit l'Évangile, il les aima jusqu'à la fin, comme un père tendre, dont la tendresse envers ses enfans redouble lorsqu'il est sur le point de quitter la vie : il consomme donc son amour en mourant, et cet amour divin qui brûle son cœur est le feu qui allume le bûcher où il va s'immoler.

Amour si ingénieux, qu'il trouve le secret, même après sa mort, de s'immoler sans cesse ; qu'il célèbre la préparation de sa mort en la retraçant sous des signes mystiques ; qu'il se dispose à son sacrifice, en le devant au milieu des siens ; qu'il applique le prix de son sang en le leur faisant boire par avance ; qu'il dédommage ses disciples de sa perte en se perpétuant entre leurs mains sous le voile du sacrement adorable ; que ne pouvant mourir sans les

abandonner, ni demeurer avec eux sans les priver des dons de son esprit, il meurt pour leur envoyer le Paraclet, et demeurer en même temps avec eux jusqu'à la consommation des siècles, pour ne pas les laisser orphelins, et afin que leur cœur ne soit pas accablé de tristesse.

Amour si désintéressé, qu'il veut souffrir tout seul ; qu'il demande qu'on épargne ses disciples : *Sinite hos abire* ; (Joan. 18, qu'il refuse même les larmes qu'on accorde à ses tourmens ; et qu'il est plus occupé et plus touché des maux qui menacent Jérusalem, que du supplice affreux que cette ville infidèle lui prépare. En effet, chargé du bois honteux de sa croix, ce nouvel Isaac monte sur la montagne mystérieuse, où son amour et son obéissance vont l'immoler, et comme touchées de l'excès de ses peines, les filles de Jérusalem ne peuvent refuser des larmes à ce spectacle. (*Luc. 28, 29.*) Filles de Jérusalem, leur dit-il, ne pleurez pas sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes ; des jours vont venir, où l'on appellera heureuses celles qui n'ont point enfanté. Son amour lui cache l'objet affreux de la croix sur laquelle on va l'attacher, et ne lui découvre que les calamités dont cette ville ingrate est menacée. Mais son amour vous tient ici le même langage : ce ne sont pas ses souffrances qui font la plus vive de ses douleurs ; ce sont vos infidélités et les malheurs qui vous menacent : Ne

pleurez pas sur moi, vous dit-il aujourd'hui chargé de sa croix, et allant consommer son sacrifice : pleurez plutôt sur vous-mêmes. Ne vous attendrissez pas au spectacle de mes souffrances : attendrissez-vous plutôt sur le triste état de votre âme, et sur les malheurs éternels qui vous sont préparés : *Nolite flere super me, sed supervos ipsas flete.*

Amour si généreux qu'attaché sur la croix, il prie pour ceux mêmes qui le crucifient : il recueille ce que la barbarie lui laisse encore de forces, pour excuser leur attentat auprès de son Père ; il lève sa voix mourante : Mon père, pardonnez-leur, dit-il, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. Il offre tout son sang pour laver leur crime ; et la croix même où ils l'ont attaché est l'autel sacré où il veut les réconcilier avec son Père. O mon Sauveur ! vous mourez pour vos ennemis, et nous attendons la mort pour nous résoudre à pardonner à nos frères.

Amour si triomphant que, sur le point d'expirer, il se forme encore un disciple : sa parole n'est point liée avec lui ; il jette sur un scélérat qui expire à ses côtés, un regard de miséricorde : ses yeux mourans, et déjà éteints, peuvent encore triompher des cœurs : ce roi honteusement dégradé, promet encore des royaumes. Heureux coupable, qui recueillez aujourd'hui les prémices de son sang, et qui sans avoir été témoin de ses œuvres, ne

découvrez sa grandeur que dans sa patience ! Mais heureux aussi les pécheurs qui m'écotent ! attendez tout de sa miséricorde ; le moment où il expire est proprement pour les grands pécheurs comme vous : ses derniers soupirs et les prémices de son sang vous regardent.

Enfin, amour si attentif et si respectueux jusqu'au dernier soupir, qu'il confie sa mère désolée au disciple bien-aimé, et le disciple à sa mère : *Mulier, ecce filius tuus : deinde dicit discipulo, ecce mater tua.* (Joan. 19, 26, 27.) Il se tourne pour la dernière fois vers cette ville de douleur ; il la voit aux pieds de sa croix, plongée dans une mer de tribulation et d'amertume ; ses yeux déjà éteints vont mourir sur elle. Quels regards mutuels entre Marié et son fils qui expire ! quels témoignages douloureux et secrets d'un amour réciproque dans cette triste séparation ! quel glaive de douleur perce alors l'âme de cette mère affligée ! que de sacrifices invisibles ! que de douleurs inexplicables en ce moment ! et qu'il en devait coûter à Marie pour être la mère de son Dieu ! Mais dans son accablement elle adore la main qui la frappe : elle offre cette hostie innocente, qui expire, à la justice de son Père : elle entre dans les intérêts de tous les hommes, qui avaient besoin de ce grand sacrifice, et nous apprend que les grandes afflictions ont de grandes utilités, et que les vues de la foi sont

une source inépuisable de consolations pour les âmes affligées.

Enfin , Jésus-Christ n'ayant plus rien à faire pour nous sur la terre ; tout étant consommé , et du côté de la justice de son Père , et du côté de la malice des hommes , et du côté de son amour ; le grand sacrifice offert , et toutes les figures anciennes accomplies ; Jérusalem ayant comblé la mesure de ses pères ; tous les oracles des prophètes développés ; le véritable culte établi ; la gloire de son père vengée ; le cours de son ministère fini , ne pouvant plus laisser aux hommes de plus grandes marques de son amour , il déclare que tout est accompli : *Consummatum est*. Il baisse la tête ; il pousse vers le ciel une forte clameur ; il expire , et rend à son père l'âme et l'esprit qu'il avait reçus de lui. Laissons le soleil s'éclipser , la terre se couvrir de ténèbres , les rochers se briser , les sépulcres s'ouvrir , toute la nature se confondre , les ennemis mêmes du Sauveur le confesser et le reconnaître : je ne veux point ici vous proposer ces grands spectacles : Jésus-Christ , que son amour vient d'immoler pour nous , est le seul prodige qui doit ici nous occuper. Regardez-le donc expirant sur la croix , et ne se proposant que vous seul pour le prix de ses souffrances : il meurt votre libérateur , il meurt à votre place , il meurt dans le temps , afin que vous ne mouriez pas pour l'éternité ; il meurt , parce qu'il vous aime ; il meurt , parce que vous ne l'ai-

mez pas : votre tendresse , votre douleur , votre reconnaissance peuvent-elles ici se prescrire des bornes ? Et n'êtes vous pas un anathème , si vous n'aimez pas Jésus-Christ crucifié ?

Les spectateurs de sa mort sur le calvaire lui disent aujourd'hui : descendez de la croix , et nous croirons en vous. (Matth. 27, 42.) Mais nous devons lui tenir ici un langage bien différent : c'est parce que vous êtes monté sur la croix , ô mon Sauveur ! c'est parce que vous y expirez aujourd'hui pour moi ; et que vous préférez à la droite de votre père , ce trône d'ignominie , pour y être notre hostie et notre pontife ; c'est pour cela même que toute notre consolation est de croire en vous ; de vous adorer comme notre médiateur , et de vous consacrer ce qui nous reste de vie. Ne descendez pas de ce bois sacré où vous êtes la seule espérance de votre peuple : attirez-nous-y plutôt avec vous , comme vous nous l'avez promis. Plus vous nous paraissez rassasié d'opprobres , plus notre foi s'augmente , plus notre espérance est ferme , plus notre amour s'enflamme. Tant de peines et de souffrances offertes pour nous pourraient-elles nous être inutiles ? Auriez-vous racheté nos âmes d'un si grand prix , si vous aviez voulu les laisser périr ? et seriez-vous mort avec tant d'ignominie , si en participant à votre croix , nous ne devions pas partager un jour avec vous la gloire de votre immortalité. (Le père

SAINT PAUL.

PANÉGYRIQUE ABRÉGÉ.

Positus sum Doctor gentium
in fide et veritate.*Je suis établi docteur des nations
pour prouver la foi et la vé-
rité de Jésus-Christ. (1 Ti-
moth.)*

O que cet éloge est singulier ! qu'il est nouveau ! avoir Jésus-Christ glorieux pour maître, toutes les nations pour disciples, toute l'Église pour fruit de ses prédications, tout l'univers pour troupeau ; les persécutions, les chaînes, les prisons, les naufrages, les opprobres, la mort pour récompense de ses travaux ; Dieu, les anges, les hommes, pour spectateurs de ses combats : c'est ce qu'on admire tous les jours dans saint Paul ; mais être par tout cela une des preuves les plus convaincantes de la vérité de la religion, c'est ce que je veux vous faire admirer aujourd'hui : *Positus sum doctor gentium in fide et veritate.*

Car c'est là, ce me semble, messieurs, la différence essentielle de notre grand apôtre. Nous jugeons d'ordinaire de l'excellence des autres saints par la vérité de la religion qu'ils ont pratiquée, et je veux qu'on juge aujourd'hui de la vérité de la religion par l'excellence de saint Paul ; l'éloge des autres suppose la pratique et la vérité de la

foi, celui de notre apôtre la prouve ; il affermit encore après sa mort la même Église qu'il fonda pendant sa vie : et la religion que prêcha Paul, a peu, à mon sens, de plus forte preuve que Paul même : car, remarquez-le, s'il vous plaît, chrétiens, la religion, pour être vraie, doit avoir deux choses ; la grâce pour son esprit, la vérité pour sa lumière ; et je trouve ces caractères réunis dans l'admirable saint Paul. La grâce de Jésus-Christ l'enlève, et enlève par lui toutes les nations ; la vérité de Jésus-Christ l'éclaire, et éclaire par lui toute l'Église : la grâce l'enlève, et en fait le plus humble des pénitens, et le plus glorieux des apôtres : c'est mon premier point. La vérité l'éclaire, et en fait le plus heureux des disciples, et le plus infailible des docteurs : c'est mon second point. J'ai donc pu le dire, que ce Paul est une des plus belles preuves de la religion, puisque en lui seul éclate et la puissance de la grâce, et la vérité de la doctrine de l'Église ; c'est ce que nous allons développer après avoir demandé les lumières du Saint-Esprit par Marie, en lui disant avec l'ange, *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La grande affaire du chrétien, c'est d'assurer son salut ; et le premier pas pour assurer son salut, c'est de se bien persuader de la vérité de sa religion ; car comment se soumettre à cet em-

pire souverain qu'elle exerce sur les cœurs, si l'on n'est convaincu que Dieu, dont ils relèvent, préside par sa grâce à toute sa conduite? Comment pratiquer les maximes sévères qu'elle enseigne, si l'on n'est persuadé que la vérité les a dictées? Je sais, messieurs, que je ne parle ici ni à des païens, ni à des athées; que je dois supposer la vérité de la religion que je semble vouloir établir; et que si on manque d'en remplir les devoirs, c'est plutôt faute d'aimer la vérité, que de la connaître: mais qui sait aussi si je ne parle point à des chrétiens chancelans dans leurs lumières, lâches dans leurs devoirs, assoupis dans leur foi, et fidèles peut-être plutôt par les préjugés de la naissance et de l'éducation, que par la conversion de l'esprit et la pente du cœur? Réveillons donc aujourd'hui ces lumières assoupies; et puisque le cœur n'agit d'ordinaire que sur la persuasion de l'esprit, établissons la vérité de la religion, pour en faire aimer les devoirs, et soyons chrétiens par raison, pour l'être ensuite par zèle et par inclination.

Sur cela, messieurs, je veux que l'apôtre que je vous prêché soit seul toutes mes raisons. Pour être persuadé de ma religion, disait Tertullien, qu'on m'ôte tous les livres, et qu'on me laisse Jésus-Christ; et moi, pour la persuader aux autres, je consens qu'on m'ôte aujourd'hui toutes les preuves étrangères, et qu'on me laisse saint Paul.

Commençons donc, et disons que le premier caractère de la vraie religion, c'est que la grâce y domine, qu'elle l'inspire, qu'elle l'établisse, qu'elle en soit le principe, la force, l'esprit: toutes les fausses religions furent ou établies par la superstition qui se laissait surprendre à de faux prodiges, ou conduites par la politique qui agissait par des vues humaines, ou étendues par la violence et par la crainte des tourmens; vous serez précipités dans la fournaise, si vous n'adorez la statue, disait Nabuchodonosor. L'on ne voyait donc alors agir sur les cœurs qu'illusions trompeuses, qu'intérêts sordides, que vaines terreurs; rien de surnaturel, rien de divin dans ce qui les déterminait à leur culte; mais dans la vraie religion, l'on doit remarquer un Dieu qui opère, une vertu secrète qui agit sur les cœurs, une grâce surnaturelle qui les excite et qui les enlève; et où parut-elle jamais mieux, cette grâce, que dans la conversion du grand apôtre que nous honorons? Car, voyez-le, messieurs, animé de fureur contre les disciples de Jésus-Christ, combattant partout son Église naissante, ravageant comme un lion furieux cet innocent troupeau, se signalant dans le judaïsme, dit-il lui-même, par-dessus tous ceux de son âge et de sa nation, prévenu d'un zèle aveugle pour les traditions de ses pères, muni de l'autorité publique pour les maintenir, abusant du pouvoir qu'on

leur donne pour appuyer ses préventions, et satisfaire son antipathie; se faisant enfin une religion d'anéantir la religion même. Voyez-le, dis-je, en cet état, et me dites ce que vous pourrez penser de cette secte naissante, faible, persécutée, sans honneur, sans richesses, sans appuis du côté des hommes; si, malgré tant d'obstacles, elle désarme son persécuteur, et le fait entrer dans son parti, ne concluez-vous pas que c'est la vraie religion, si le ciel se déclare ainsi pour elle, et si la grâce la fait triompher dans le cœur de Paul des sentimens de la nature.

Elle le fait, messieurs; saint Paul est converti. Jésus-Christ l'arrête sur le chemin de Damas, une lumière pèrçante l'environne et l'aveugle, une voix du ciel le frappe et le terrasse : Paul ! Paul ! pourquoi me persécutez-vous ? Et tout d'un coup la grâce, aussi douce pour le relever que forte pour l'abattre, dit saint Augustin, transforme ce cœur irrité, le lion se change en agneau, l'orgueilleux disciple de Gamaliel devient l'humble disciple de Jésus-Christ, le persécuteur de l'Église en est l'apôtre, le faux zèle se transforme en vraie charité, la docilité succède à l'entêtement; celui qui faisait la gloire d'exécuter les ordres cruels des ennemis du Sauveur, ne les veut recevoir que de lui : *Domine, quid me vis facere ?* En un mot, ce vase d'opprobre, brisé par la force de

la grâce, devient en un moment un vase d'honneur destiné à porter le nom de Jésus-Christ devant les peuples et devant les rois : *Vas electionis est mihi iste ut portet nomen meum coràm gentibus et regibus.* O la belle preuve de la religion, messieurs, de voir un Dieu l'autoriser par un si grand prodige, y opérer avec tant de magnificence, exercer sur le cœur de son ennemi un empire si puissant et si doux, et faire, avec le secours de sa grâce un changement qui ne peut être attribué aux mouvemens de la nature : *Gratia Dei sum id quod sum.*

Car, par quel motif naturel, par quelles vues humaines Saül pouvait-il changer de parti ? Est-ce par ambition ? Il vivait dans sa secte avec beaucoup d'honneur, et ne voyait dans la religion d'un Dieu crucifié que des opprobres à prétendre ; est-ce par intérêt ? Il pouvait élever sa fortune sur les ruines de l'Église persécutée, et elle n'avait encore ni richesses, ni dignités qui l'engageassent à la défendre ; est-ce par l'amour d'un honnête repos, que tant d'autres cherchent dans leur conversion ? On ne lui promet que persécutions et souffrances : *Ostendam illi quanta oportet eum pro nomine meo pati.* Quoi donc ! messieurs, rien d'humain, rien de bas n'entre dans la conversion de notre apôtre ; la grâce de Jésus-Christ l'opère sans vues, sans politique, sans autre intérêts que celui de la vérité. Est ce

ainsi qu'on se convertit aujourd'hui? La grâce nous fait-elle prendre le parti de la vertu? Une vanité subtile, un intérêt caché, une politique raffinée, une hypocrisie artificieuse, à la faveur de laquelle on puisse sauver ses chères passions, ne sont-ce point les motifs indignes de nos fausses conversions? Fortunes, espérances, plaisirs, sacrifices-nous tout pour être à Jésus-Christ, comme saint Paul : *Quæ fuerunt mihi lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta?* Non, messieurs, on élève l'édifice de la charité sur les fondemens de la cupidité, l'on ne cherche presque jamais Dieu pour Dieu même, et rien ne prouve moins la vérité de notre religion que la fausseté de nos conversions. Mais qui peut en douter de cette religion triomphante, lorsqu'on la voit publiée par la bouche de son plus grand ennemi; lorsque le zélateur de la loi devient l'apôtre de l'Évangile; lorsque Paul prêche, à la face de la synagogue, le même Jésus qu'il a persécuté par ses ordres, et que par son exemple, encore plus fort que sa prédication, il confond les Juifs, dit saint Luc, se présente à eux comme la preuve vivante de la religion qu'il annonce, montre sa présence au défaut de ses raisons, et prouve, par le cœur de Saül converti, la vérité qu'on ne croirait pas dans la bouche de Paul apôtre?

Telle est, messieurs, la gloire de notre grand apôtre, de prou-

ver, par sa conversion, la religion de son Dieu; pour la persuader, il faut que les autres parlent, et c'est assez que celui-ci paraisse. Paul, renversé par la grâce, m'apprend plus que tous les prédicateurs élevés dans les chaires par la vanité; un pécheur converti sans intérêt m'est une preuve plus sûre de la religion que mille dévots zélés ou par ambition, ou par cupidité. Ne verrons-nous donc plus, Seigneur, de semblables preuves? Votre grâce s'est-elle épuisée dans la conversion de son apôtre? Ah! qu'il serait beau, messieurs, de vous voir comme notre saint, d'ennemis de la grâce en devenir les témoins, honorer par votre pénitence la religion que vous avez déshonorée par vos scandales, canoniser par vos applaudissemens la vertu que vous avez tant de fois décriée par vos médisances, vous soumettre avec docilité aux vérités que vous avez peut-être combattues par ostentation, faire admirer enfin dans votre conversion la puissance de la grâce, qui éclate si bien dans celle de saint Paul, et mieux encore par lui dans celle de toutes les nations.

Jusqu'ici, chrétiens, vous avez vu la vérité de la religion prouvée par la conversion d'un seul homme; vous avez conclu qu'une religion en faveur de laquelle Dieu agit avec tant de magnificence ne peut être fausse; que sera-ce si vous ouvrez les yeux sur la conversion des gen-

tils, si vous considérez tant de peuples barbares gagnés, tant d'autels démolis, d'idoles renversées, de superstitions abolies, de ténèbres dissipées, de rois humiliés, désarmés, confondus par le ministère d'un seul homme; et cela sans autres charmes que ceux de la vérité, sans autre éloquence que celle de la grâce de Jésus-Christ?

Car la grâce est, à proprement parler, l'éloquence de Dieu; il persuade en un moment par elle tout ce que nous tentons avec tant de peine par l'arrangement scrupuleux de nos discours, et le tour artificieux de nos faibles raisons; l'éloquence humaine se propose de gagner le cœur, et la grâce de même; l'éloquence s'applique à faire connaître ce qu'elle veut faire aimer, et la grâce s'insinue par la lumière, en triomphe par l'amour; l'éloquence déploie tantôt la force de ses raisons, et tantôt la douceur de ses charmes, et la grâce nous ébranle quelquefois par les terreurs, et nous gagne souvent par les suavités; enfin l'éloquence, si nous en croyons les auteurs profanes, a réuni tous les hommes auparavant dispersés dans les déserts sous les lois civiles d'une même société, et la grâce a réuni toutes les nations idolâtres sous les lois saintes d'une même religion par le ministère du grand apôtre saint Paul; la grâce est donc l'éloquence de Dieu, et c'est par elle seule que notre apôtre convertit les gentils; car il fait gloire de

ne savoir que Jésus-Christ crucifié; la folie de la croix est toute sagesse. Je ne me sers pas, dit-il lui-même, des artifices de l'éloquence humaine pour vous persuader, afin que votre foi soit appuyée sur la vertu de Dieu, et non pas sur la sagesse des hommes; quoique je sache beaucoup, puisque j'ai Dieu même pour maître, je ne fais que bégayer sur les mystères qu'il me révèle: la faiblesse de mon discours n'égale pas la sublimité de mes pensées; ma langue ne suffit pas à mon cœur: *Imperitus sermone, sed non scientiâ.* C'est donc la grâce seule de Jésus-Christ, grand apôtre, qui peut persuader la religion à tant de peuples qui la combattent, répandre avec tant de rapidité la lumière de Jésus-Christ partout où le soleil porte la sienne, étendre vos conquêtes spirituelles plus loin que n'allèrent jamais celles des héros fabuleux, et vous faire triompher en peu d'années de toutes les superstitions de la terre: *Deo autem gratias qui triumphat nos in Christo Jesu, et odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco.*

Loin d'ici cette éloquence orgueilleuse, qui se promet quelque succès de ses vains discours; ils peuvent frapper l'oreille, la grâce seule touche le cœur; ils peuvent briller, la grâce seule embrase; ils peuvent plaire, la grâce seule fait triompher: *Triumphat nos in Christo.* Et, par conséquent, l'on ne peut pas

dire que l'établissement de la religion soit l'ouvrage de son éloquence, mais de la grâce de Jésus-Christ, qui seule a pu faire un si grand prodige.

Pour le comprendre, messieurs, pesez, s'il vous plaît, avec moi, la difficulté de l'entreprise; un seul homme voulait convertir toutes les nations engagées depuis tant de siècles dans des superstitions héréditaires; accuser toute la terre d'avoir vécu dans l'erreur à la face des philosophes qui l'ont abusée; les gagner eux-mêmes malgré cette honte secrète qu'on a de désapprendre quelque chose dans la vicillesse, et d'abandonner ses premiers sentimens; ne proposer que des nouveautés toujours suspectes en matière de religion, et capables de révolter les esprits; soulever contre soi la puissance des princes, la sagesse des philosophes, la superstition des peuples; renverser les idoles en quelque lieu qu'on les trouve; faire adorer en leur place un homme crucifié; en un mot, attaquer une religion que l'antiquité consacre, que la coutume autorise, que l'amour-propre avoue, en établir une autre que la nouveauté rend odieuse, la sévérité redoutable, la bassesse apparente de son objet digne de mépris. Qu'est-ce là, chrétiens, sinon l'entreprise ou d'un téméraire qui succombera bientôt à tant d'obstacles, ou d'un homme envoyé de Dieu, s'il n'y succombe pas?

Saint Paul les surmonte, mes-

sieurs, et tel qu'on vit autrefois l'ange exterminateur défaire seul en une nuit une armée nombreuse par la vertu de Dieu dont il était soutenu, tel jè vois notre apôtre presque seul, et sans le secours de la force et de la sagesse humaine, triompher de toutes les nations idolâtres; je le vois tantôt dans Éphèse faire mépriser au peuple converti les temples de la fameuse Diane qu'on y adore, tantôt dans Athènes décréditer l'idole qu'on y révère sous le nom de Dieu inconnu, tantôt dans les places publiques consumer par le feu tous ces mauvais livres qui peuvent ou corrompre l'innocence ou réveiller la superstition, tantôt devant les tribunaux des magistrats établir la divinité de Jésus-Christ, et faire de ses juges irrités ou ses admirateurs ou ses disciples, dit saint Chrysostôme : *Se defensurus intravit, et capto judicæ discessit*. Je le suis à peine de l'imagination, roulant comme un tonnerre d'un bout du monde à l'autre, parcourant l'Achaïe, l'Assyrie, la Thrace, l'Illyrie, la Macédoine, répandant à propos, là des foudres sur les cœurs obstinés par les menaces des terribles jugemens de Dieu; ici des rosées sur les âmes dociles par les promesses consolantes de sa gloire; là des ténèbres sur les réprouvés par l'aveuglement dont il les frappe, comme le magicien Elymas; ici la lumière dans l'esprit des élus par l'explication des hauts mystères qu'il leur révèle.

portant les ardeurs de la charité dont il brûle, et dont il veut que tout le monde brûle avec lui.

C'en est fait, messieurs, ce feu sacré a déjà changé la face de la terre, l'impiété en est proscrite, les idoles abandonnées, les oracles muets; Jésus-Christ seul adoré partout; Paul, architecte, a posé ce fondement solide de la vraie religion; chacun à l'envi bâtit sur lui par l'imitation de ses vertus; je vois s'élever de tous côtés l'édifice de l'Église, le lien de la charité en unit toutes les parties, l'esprit de la grâce en anime tous les enfans; ceux qui vivaient dans les délices ne soupirent plus que pour les souffrances; ceux qui n'étaient sensibles qu'aux biens présents n'agissent plus que par des espérances éloignées; le règne de l'amour-propre est détruit; l'orgueil de la raison captivé sous le joug de la foi; la licence des mœurs resserrée dans les bornes étroites de l'Évangile, et toute la corruption du siècle ensevelie par saint Paul dans le sépulcre de Jésus-Christ crucifié. Vit-on jamais, chrétiens, une preuve plus éclatante de la vérité de notre religion, que cette grâce puissante qui l'établit en peu d'années dans tout l'univers, qui l'élève sur les ruines de mille autres religions plus douces à la nature, qui l'insinue dans des esprits prévenus de faux préjugés et enflés de vaines lumières, qui lui gagne des cœurs obscurcis de

passions toutes contraires à ses maximes, et qui la fait triompher de tant d'obstacles par le ministère d'un homme pauvre et persécuté? Voilà votre gloire, grand apôtre, d'avoir accompli la fameuse prophétie de la conversion des gentils, ou plutôt voilà la gloire de la grâce de Jésus-Christ, qui s'est servi de vous, comme vous me l'apprenez, pour opérer ce grand prodige : *Non ego, sed gratia Dei mecum.*

Mais où est-elle aujourd'hui cette grâce puissante dont nous venons d'admirer les effets? Le bras de Dieu est-il raccourci; ou l'iniquité des pécheurs consommée? Nous prêchons la même religion que saint Paul, et personne ne la pratique; nous plantons, nous arrosons comme cet apôtre, et rien ne croît entre nos mains; il avait des infidèles à combattre, et nous n'avons que des chrétiens à corriger, et cependant cette parole si féconde dans sa bouche est stérile dans la nôtre. Encore une fois, Seigneur, votre bras est-il raccourci? ou plutôt la stérilité de votre parole n'est-elle point le crime, ou de ceux qui la prêchent, ou de ceux qui l'écoutent? N'est-ce point que nous nous prêchons nous-mêmes au lieu de Jésus-Christ, et que nous sommes bien moins les ministres de votre grâce que de notre cupidité? N'est-ce point que nous avons des idolâtres plus obstinés à combattre que ceux dont triompha notre apôtre? car, plutôt à

Dieu, messieurs, que nous n'eussions que des idoles de bronze ou de marbre à renverser ! Vous nous verriez d'un œil tranquille signaler notre zèle ; mais nous avons l'idolâtrie de vos passions à combattre, et chacun s'empresse à les défendre ; le cœur qui les aime ne peut souffrir qu'on les lui enlève ; on les cache, on les justifie, on les dérobe à la force de nos raisons, et jamais infidèle ne fit pour son idole ce que fait un pécheur pour sauver sa passion. Vous n'avez donc rien fait, grand apôtre, si vous ne détruisez encore cette idolâtrie du cœur, si vous n'établissez la divinité de Jésus-Christ sur les ruines de nos passions qui la combattent, si vous ne faites encore une fois triompher son humilité de notre orgueil, sa pauvreté de notre avarice, sa croix de nos sensualités. Par là on connaîtra que sa religion est vraie, puisqu'on verra la grâce y dominer, et qu'on va voir encore la vérité l'éclairer. Car, comme la grâce est le principe et l'esprit de la religion, la vérité en doit être la lumière, comme nous l'allons prouver par saint Paul.

SECOND POINT.

S'il est essentiel à la vraie religion que la grâce y domine, il ne l'est pas moins que la vérité l'éclaire ; la grâce lui gagne les cœurs, et la vérité les esprits ; la grâce fait aimer son objet, et la vérité ses maximes ; la grâce nous montre le Dieu qu'elle

adore, et la vérité le chemin qui nous conduit à elle. Mais à quoi connaître la certitude des vérités que la religion nous enseigne ? A trois choses, messieurs, que je vous prie de bien observer, l'infailibilité de celui qui les révèle, l'éclat des miracles qui les autorisent, la constance des témoins qui souffrent pour elles. Voilà ce que nous allons voir dans le docteur des gentils, pour prouver la vérité de sa doctrine, s'il vous plaît de me suivre et de m'écouter.

Le premier caractère d'une doctrine véritable, c'est qu'elle vienne d'un principe infailible et incapable de nous tromper, et nous n'en connaissons point d'autre que Dieu ; il est la source et le centre de toute vérité, dit le grand Augustin ; il faut qu'il nous élève au-dessus de la chair, au-dessus des sens, au-dessus de nous-mêmes pour la connaître ; et qu'oubliant tout ce qui est au-dessus de lui, nous allions étudier jusque dans son sein, *Sileant tumultus carnis, sileant phantasiæ terræ... ipsa sibi sileat anima et transeat se, non recogitando.*

N'est-ce pas là ce qui vous est arrivé, grand apôtre ? élevé au-dessus de la chair et du sang, n'avez-vous pas puisé dans le sein de Dieu ces vérités lumineuses que nous faisons gloire et de croire et de pratiquer ? Le ciel même ne fut-il pas votre école, Jésus-Christ votre maître, la vérité immuable votre

science, le cœur de Dieu la source où vous la puisâtes? Quel autre docteur eut jamais une si noble école? Si Dieu veut instruire le législateur de son peuple, il lui parle de loin dans le buisson ardent; s'il veut faire connaître ses volontés à Jérémie, il l'envoie chez un potier pour les apprendre; s'il veut faire d'Isaïe un ministre zélé de sa parole, un séraphin descendu du ciel purifie ses lèvres avec un charbon de feu; mais quand il veut instruire le fondateur de son Église parmi les nations, il l'élève jusque sur l'autel où ce feu sacré brûle, et le fait entrer dans son sein, et il lui fait lire, comme aux séraphins, jusque dans son cœur, les vérités qu'il nous doit apprendre, jouissant ainsi avant sa mort de toutes les douceurs de l'immortalité, dit Tertullien parlant d'Hénoch : *Nedim gustata morte. æternitatis candidatus.*

Et ce n'est pas ici, messieurs, le tour d'une éloquence artificieuse pour relever la gloire de notre saint; je réserve pour des vertus médiocres le faible recours de mon imagination, trop heureux si elle peut suivre saint Paul dans ses ravissements et dans ses extases! Je ne tiens pas des hommes, dit-il aux Galates, l'Évangile que je vous prêche; les apôtres, que je n'ai vus qu'en passant, n'ont pu m'en instruire; je suis disciple de Jésus-Christ seul, mais de Jésus-Christ glorieux et ressuscité; je tiens de lui toutes les vérités que je vous

annonce : en pouvez-vous douter? *Neque ego ab homine accipi illud, sed per revelationem Jesu Christi.* Et dans ce ravissement qu'il nous décrit lui-même, et dans lequel il apprit des choses qu'il n'est pas permis à l'homme d'expliquer, n'apprit-il pas aussi tous les mystères qu'il nous a communiqués? De là, sans doute, ces vives lumières qui brillent dans ses divins écrits; de là ces secrets ineffables de la prédestination gratuite si bien développés, l'orgueil de nos propres mérites si bien anéanti, les richesses de la grâce si pompeusement étalées, la justice de Jésus-Christ seul si dignement établie dans son épître aux Romains; de là, cette connaissance sublime de Jésus-Christ, tantôt représenté dans son sacerdoce, entrant en qualité de pontife dans le sanctuaire du ciel, son propre sang entre les mains, intercédant pour nous, et s'offrant soi-même à ses pieds comme une victime éternelle pour l'expiation de nos péchés; tantôt considéré comme chef de l'Église, influant dans tous ses membres la grâce de la vie, les appliquant, avec discernement aux fonctions qui leur sont propres, les animant d'un même esprit, les nourrissant d'un même pain, les unissant sous un même évangile, les attirant par lui dans sa gloire, et faisant lui seul toutes choses en tous, *Omnia et in omnibus Christus.* De là cette morale solide qui nous apprend à mourir avec

Jésus-Christ, à ressusciter avec lui, à vivre de sa vie, à travailler pour sa gloire, à user des biens présens comme n'en usant pas, à regarder le monde comme une peinture qui nous passe devant les yeux, *Præterit figura hujus mundi*; à nous sanctifier par la grâce dans toutes les conditions dont il nous a si distinctement marqué les devoirs dans la suite de ses épîtres. Et d'où peuvent être venues à cet apôtre des lumières si pures, si sublimes, si inconnues jusqu'alors à la sagesse des hommes, sinon du sein de Dieu? Par conséquent quelle erreur de douter des vérités qu'il nous révèle, de ne les pas recevoir de la bouche de saint Paul comme du propitiatoire où Dieu rend ses oracles, dit saint Chrysostôme, de ne les pas suivre comme la règle infailible de nos mœurs et de notre conduite? C'est dans votre apôtre, Seigneur, le premier et le plus fidèle interprète de votre Évangile, que je veux chercher la règle de mes devoirs; si je dois me tromper, je veux que ce soit vous qui me trompiez par sa bouche, vous qui êtes la vérité par essence, et qui n'avez pu lui révéler que des vérités infailibles, puisque, après les avoir puisées dans votre sein, il les confirme encore par des miracles qui ne peuvent venir que de vous.

Les miracles sont la voix de Dieu, dit le grand saint Augustin; comme nous nous expliquons par la faiblesse de nos

paroles, il parle par la puissance de ses œuvres, et par elle il confirme les vérités sublimes qu'il nous révèle; *Sicut humana consuetudo verbis, ita divina potentia factis loquitur*. Sans cette voix de Dieu toute doctrine nouvelle doit être suspecte; qui conque la débite, doit être regardé, dit saint Cyprien, comme les enfans d'Aaron, qui portent un feu étranger sur l'autel, s'il n'est avoué du ciel par quelques miracles. Hé! quoi de plus nouveau! quoi de plus inoui que la doctrine que prêche notre grand apôtre? adorer un Dieu crucifié, pratiquer une morale sévère et contraire aux sens, croire des biens et une gloire qu'on ne voit pas, se détacher de tout ce qu'on voit et de tout ce qu'on possède: encore une fois, quoi de plus nouveau pour des orgueilleux qui ne veulent reconnaître qu'un Dieu glorieux, pour des sensuels qui ne mettent leur bonheur que dans l'indolence ou la volupté, pour des hommes qui ne se conduisent et ne se prennent que par les sens? C'est donc à vous, mon Dieu, à parler en faveur de cette doctrine, à autoriser la prédication de votre apôtre par la voix de vos prodiges, à faire connaître aux infidèles que ces vérités nouvelles dans la bouche de saint Paul sont éternelles dans votre sein et qu'il est l'oracle de votre vérité, puisqu'il est le ministre de votre puissance! Il l'est en effet, messieurs; car par combien de merveilles autorisc-t-il

les vérités qu'il prêche? Quand vous aurais-je fait le détail des impies aveuglés, des boiteux redressés, des démons chassés, des malades guéris, des serpens vaincus, des morts ressuscités? Doutez donc de la foi de Jésus-Christ, libertins, combattez ses maximes tant que saint Paul n'en donne pour garant que ses révélations et ses paroles; mais croyez-la, cette foi, embrassez-les, ces maximes saintes, quand il les confirme à Paphos par l'aveuglement subit d'un phitiosophe qui les combat, et convertissez-vous comme le proconsul témoin de ce miracle. Orgueilleux, qui ne soupirez que pour la gloire, moquez-vous de l'humilité chrétienne que Paul prêche avec tant de zèle; mais laissez-vous persuader, lorsque, pour la pratiquer lui-même, il chasse avec empire le démon qui publie ses louanges dans Philippes de Macédoine, et apprenez à dérober vos bonnes œuvres aux applaudissemens qui vous en font perdre le prix! Politiques, qui n'attendez des ressources à vos disgrâces que du côté des hommes, négligez la prière si fort recommandée par saint Paul, si vous n'en voyez jamais les effets; mais lorsque la prière de cet apôtre, enseveli dans le fond d'un cachot, vous voyez tout d'un coup les fondemens de la terre ébranlés, les portes des prisons ouvertes, les chaînes des prisonniers tombées de leurs mains, les géôliers con-

vertis, saint Paul captif, triomphant par l'oraison de toutes les forces du monde, mettez votre confiance dans la prière, et la regardez comme la ressource la plus assurée dans vos afflictions! Esprits forts, qui vous moquez des reliques précieuses que l'Église révère, voyez les malades guéris et les démons chassés par les linges consacrés au seul attouchement de saint Paul, et comprenez-en la vertu! Impies qui, pour étouffer vos remords, vous flattez peut-être que tout doit périr avec cette chair, et que la résurrection dont Paul vous menace n'arrivera jamais, voyez un jeune homme mort et brisé par sa chute ressusciter entre ses bras au milieu d'un de ses discours, et qu'un mort ressuscité vous apprenne ce qu'un apôtre instruit dans le troisième ciel ne vous persuade pas!

Car, ce ne sont pas là, messieurs, de ces miracles suspects plus propres à faire douter de la vérité qu'à la confirmer; c'est l'Écriture-Sainte qui les rapporte pour être jusqu'à la fin des siècles la preuve de notre religion; c'est par l'éclat de ces prodiges que Dieu en a fait voir la vérité à tout l'univers: *Illuxerunt fulgura ejus orbi terræ*. Car notre apôtre est un nuage, dit saint Augustin, obscur, grossier au dehors, roulant au gré du souffle de l'esprit de Dieu par toute la terre; mais dans le sein de ce nuage, que de rosées, que de lumières, que de feux sont ca-

chés ! les miracles en sortent à tout moment comme des éclairs qui découvrent les vérités de Jésus-Christ aux yeux les plus aveugles : *Illuxerunt fulgura ejus orbi terræ*. Pratiquons donc avec zèle des vérités si sûres, si bien autorisées ; ne désirons plus de prodiges pour nous affermir dans la foi ; ne disons plus comme on fait tous les jours : Je vivrais en saint, si Dieu me faisait voir un miracle. Le monde entier converti par saint Paul n'est-il pas un miracle suffisant pour nous ? et qui ne croit pas encore ce que tout l'univers a pu croire, n'est-il pas lui-même un étrange prodige, dit saint Augustin ? *Quisquis adhuc prodigia ut credat inquirat ; magnum est ipse prodigium qui mundo credente non credit.*

Allons pourtant encore de lumière en lumière, et cherchons dans les souffrances et dans le sang de notre apôtre le dernier sceau de la vérité. Son premier sort, c'est d'être persécuté : l'erreur, en possession du cœur de l'homme dès sa naissance, ne peut souffrir qu'on l'en arrache ; chacun est jaloux de ses propres ténèbres ; et si l'on aime la vérité quand elle brille, on la combat quand elle tonne contre nos erreurs, dit saint Augustin : *Amant lucentem , oderunt redargentem*. Mais aussi son premier effet, c'est d'inspirer de la confiance et du courage ; on souffre tout pour ce qu'on croit ; et comme

la vérité est la vie de notre âme, selon saint Augustin, l'on sacrifie volontiers sa vie et son corps pour la conserver ; de là le courage des premiers chrétiens, dépouillés, persécutés, errans dans les déserts, pendant que le monde n'était pas digne d'eux ; de là la fermeté des saints martyrs, languissans dans les prisons, tourmentés sur les chevalets, expirans sur les roues pour la défense de la vérité ; de là enfin les souffrances infinies de notre grand apôtre, les chaînes, les naufrages, les opprobres, les séditions, le froid, la faim, la nudité ; combats au dehors, terreurs au dedans ; en un mot, cette vie toujours souffrante, qu'il ne conserve que pour mourir tous les jours, *Quotidiè morior* ; n'est-elle pas la preuve la plus sûre des vérités qu'il nous prêche ?

Il est vrai que l'erreur a ses martyrs, qu'on a vu des païens se faire écraser sous le char de leurs idoles, des hérétiques souffrir l'exil, les prisons, la mort pour la défense de leurs sentimens ; mais leurs souffrances mêmes étaient la preuve de leurs erreurs ; les murmures et les imprécations sortaient de leurs bouches ; et il était aisé de conclure qu'ils ne souffraient pas pour la vérité, puisqu'ils souffraient sans charité. Mais cette joie triomphante qui calme un cœur au milieu des supplices, cette patience héroïque qui ne se permet jamais un murmure, cette charité divine qui ne pousse

des soupirs sur les roues que pour le salut de ses bourreaux , c'est le caractère des martyrs de la vérité , c'est celui du grand apôtre saint Paul. Car encore une fois que n'a-t-il pas souffert pour elle , et de quelle manière l'a-t-il souffert ? Quelles délices , quelle complaisance , quels torrens de joie dans ses afflictions , *Superabundo gaudio !* Quelle grandeur d'âme dans les opprobres dont il se glorifie , et dans les tribulations qu'il souffre pour l'Évangile , dont il ne rougit jamais , *Gloriabor in tribulationibus !* quelle foi , sous le poids de ces chaînes qu'il porte avec une sainte fierté devant le tribunal de ses juges pour l'espérance d'Israël , *Pro spe Israel vincitum sum hanc catenam ?* et combien en fallait-il , messieurs , de cette foi vive et consolante , pour soutenir tant de travaux ! ne sortir d'une prison que pour entrer dans une autre ; ne se sauver des abîmes de la mer que pour être exposé à la gueule des lions ; n'échapper des mains des bourreaux qui le fouettent , que pour tomber en celles des séditionnaires qui le lapident ; donner tous les jours et dans tous les lieux quelques gouttes de son sang à Jésus-Christ ; finir sous la main d'un bourreau une vie usée dans les exercices de la pénitence et dans les fonctions de l'apostolat ; vivre et mourir martyr de l'Évangile , et pour dernière preuve de la vérité , répandre encore après sa mort

ce lait mystérieux dont il avait nourri l'Église dans son berceau , dit saint Ambroise , *Quid mirum si abundat lacte nutritus Ecclesia ?* Voilà ce que j'appelle prouver la vérité par ses souffrances et la sceller de son sang.

Heureuse vérité d'avoir trouvé dans les premiers temps de l'Église des témoins capables de mourir pour elle , des Paul glorieux de la défendre aux dépens de leur repos , de leurs biens , de leur vie ! car aujourd'hui qu'on voit tant de martyrs de l'ambition et de la fortune , où sont ceux qui , bien loin de souffrir comme chrétiens , ne rougissent pas de le paraître ? Où sont ceux qui , au lieu de soutenir la vérité contre la fureur des tyrans , ne se laissent pas abattre aux railleries des libertins ? Cependant , grand Saint , nous sommes les enfans de votre apostolat ; vous nous avez engendrés à Jésus-Christ par le ministère de votre parole : malheur à nous si nous ne soutenons cette gloire par le zèle de la religion que vous nous avez enseignée ; si héritiers de vos lumières , nous ne le sommes aussi de votre charité ; et si par la tiédeur de notre vie nous ne devenons , non pas comme les premiers chrétiens , la couronne et la gloire , mais , si j'ose le dire , la honte de votre apostolat. Rallumez donc notre zèle , patron fidèle de cette Église ; consommez votre ouvrage ; faites encore après votre mort la fonction d'apôtre , comme parle saint

Chrysostôme. Affermissez-nous dans la foi que vous nous avez procurée ; ne permettez pas que nous doutions un moment d'une religion où la grâce opère en nous tant de merveilles , où la vérité répand par vous tant de lumières , où la charité forme sur vous tant de ministres fidèles , afin qu'après avoir rempli tous les devoirs de cette religion, nous arrivions à la gloire qu'elle nous promet. (Le père de la Roche , tome 1^{er} de ses Panégyriques.)

PÉNITENCE.

SERMON ABRÉGÉ.

Factum est verbum Domini super Joannem Zachariæ filium in deserto , et venit in omnem regionem Jordanis , prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum.

Le Seigneur fit entendre sa parole à Jean , fils de Zacharie , dans le désert , et il alla dans le pays qui est le long du Jourdain , prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés. (En saint Luc , ch. 3.)

Ce n'était pas en vertu du baptême de saint Jean que les péchés étaient remis ; mais le baptême de saint Jean était une préparation nécessaire pour parvenir à la rémission des péchés ; et sans la rémission des péchés , on ne pouvait participer à la rédemption de Jésus-Christ , ni profiter de ce bienfait inestimable ; c'était par la pénitence qu'il

fallait se disposer à le recevoir ; et cette pénitence , depuis l'établissement de la loi chrétienne , est communément appelée un second baptême , comme le baptême , suivant la doctrine des pères , était autrefois appelé la première pénitence. Le caractère de ce baptême , je veux dire , de cette pénitence chrétienne , dont j'ai à vous parler , est , selon tous les docteurs de l'Église , l'esprit de sévérité ; sévérité nécessaire et sévérité douce : appliquez-vous et concevez mon dessein. Je prétends que la pénitence prise par rapport à nous , doit être sévère : c'est de quoi il faut convaincre vos esprits , et ce que je ferai dans le premier point. Mais parce que cette sévérité pourrait rebuter vos cœurs , j'ajoute que plus notre pénitence est sévère , plus dans sa sévérité même elle devient douce ; je vous le montrerai dans le second point. Nécessité d'une pénitence sévère , douceur d'une pénitence sévère : c'est tout le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme , dans la pénitence , fait l'office de Dieu en se jugeant lui-même ; il doit donc se juger dans la rigueur. L'homme , dans la pénitence , devient juge , non pas d'un autre , mais de soi-même ; il doit donc dans ses jugemens prendre le parti de la sévérité. Du jugement que l'homme fait dans la pénitence , il y a appel à un autre jugement supérieur , qui est celui de Dieu ;

il doit donc y procéder avec une équité inflexible. Développons ces trois pensées, et suivez-moi.

Je le dis, chrétiens, et il est vrai; l'homme pécheur tient la place de Dieu quand il se juge lui-même par la pénitence, et c'est ce que Tertullien nous déclare en termes formels. La pénitence, dit-il, est une vertu qui doit faire en nous la fonction de la justice de Dieu, et de la colère de Dieu, pour nous punir. Car c'est là le sens de ces admirables paroles : *pœnitentia Dei indignatione fungitur*. Une vertu qui doit prendre contre nous les intérêts de Dieu, qui doit réparer en nous les injures faites à Dieu, qui, aux dépens de nos personnes, doit venger et apaiser Dieu; qui, à mesure que nous sommes plus ou moins coupables, doit nous faire plus ou moins sentir l'indignation et la haine de Dieu : je dis cette haine parfaite qu'il a du péché; et c'est cette sainte indignation qu'il ne peut s'empêcher, parce qu'il est Dieu, de concevoir contre le pécheur. Si la pénitence est conforme à la droite raison, c'est-à-dire, si elle est ce qu'elle doit être, en voilà le vrai caractère. Or, je vous demande, ce caractère peut-il lui convenir, à moins qu'elle n'épanche vers la rigueur, et qu'elle ne nous inspire contre nous-mêmes ce zèle de sévérité qui lui est si propre.

A parler simplement et dans les termes les plus éloignés de l'amplification, à quoi, dans le sujet que je traite, je fais pro-

fession de renoncer, dites-moi, chrétiens, une lâche et molle pénitence a-t-elle quelque chose qui ressemble à cette indignation de Dieu? entre la pénitence d'un homme mondain et la justice de Dieu vindicative, y a-t-il quelque proportion? ou plutôt, dans l'énorme et monstrueuse opposition qui se trouve entre l'extrême sévérité de celle-ci, et le honteux relâchement de celle-là, l'une peut-elle être substituée à l'autre, et, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte, devenir l'équivalent de l'autre? Ah! mes chers auditeurs, oserions-nous le dire? oserions-nous même le penser? Il s'ensuit donc que notre pénitence alors, non-seulement n'est point dans ce degré de perfection qui en pourrait relever infiniment le mérite et la gloire devant Dieu, mais qu'à la bien examiner dans ses principes et selon l'exacte mesure qu'elle doit avoir, elle n'est pas même absolument recevable. Pourquoi? parce qu'elle n'a nulle conformité à son souverain modèle, et que la règle de Tertullien ne peut lui être appliquée : *Pœnitentia Dei indignatione fungitur*. Quand je ne consulterais que le bon sens, c'est ainsi que je conclurais.

Or, cela supposé, chrétiens, n'ai-je pas raison de dire que la sévérité du pécheur envers lui-même est une qualité essentielle à la pénitence? Car, que fais-je, poursuit saint Bernard, et voilà ce que chacun de nous doit s'appliquer, pour se mettre dans les

dispositions que demande la solennité prochaine : que fais-je, soit lorsque je me présente devant Dieu, au tribunal de la pénitence, soit lorsque je pratique cette sainte vertu dans le secret de mon âme ? Je fais ou je dois vouloir faire ce que Dieu fera un jour quand il me jugera ; et que fera-t-il ? alors un jugement sévère de ma vie, qui ne pourra être ni obscurci par l'erreur, ni affaibli par la passion, ni corrompu par l'intérêt. Un jugement où Dieu, pour être irréprochable dans ses arrêts, emploiera toute la pénétration de son entendement divin, et toute l'intégrité de sa volonté adorable : *Ut vincas cum judicaris*. En un mot, un jugement, où Dieu malgré moi-même, découvrira toute mon iniquité, et ne me fera nulle grâce : car il est de la foi qu'il me jugera ainsi. Il faut donc, si je veux prendre l'esprit de pénitence, que je fasse quelque chose de semblable ; et puisque voici le temps où je dois entrer en jugement avec moi-même, pour me préparer à la naissance de mon Sauveur, il faut, autant qu'il m'est possible, que j'imite les procédures de la justice de Dieu contre moi-même, c'est-à-dire, que je commence dès aujourd'hui à bien connaître l'état de mon âme, à en développer les plis et les replis les plus cachés, à sonder la profondeur de mes plaies : que je considère cet examen, comme devant être pour moi un supplément de celui de Dieu, et par

conséquent comme l'affaire de ma vie la plus importante, et celle qui exige de moi une attention plus sérieuse : que pour cela je ramasse toutes les lumières de mon esprit, afin de me juger, s'il se peut, aussi parfaitement qu'il me jugera, afin de discerner mes fautes aussi exactement et avec la même équité qu'il les discernera, afin d'exercer sur moi la même censure qu'il exercera : que pour faire cette action digne, je sois résolu de n'y consulter ni mon amour-propre, ni la prudence de la chair, ni la politique du monde, ni l'exemple, ni la coutume, ni les idées du siècle, ni mes préjugés ; mais d'y écouter ma seule conscience, la foi seule, la religion seule : que je prenne la balance en main, non pas celle des enfans des hommes, qui est une balance trompeuse : *Mendaces filii hominum in stateris* ; mais la balance du sanctuaire où je dois être pesé, aussi-bien que l'infortuné roi de Babylone.

Car si j'y procède autrement, c'est-à-dire, si jusque dans le sacré tribunal je me flatte moi-même, si j'use de dissimulation avec moi-même, si je suis d'intelligence avec ma passion, si je me prévaux contre Dieu de ma fragilité, si je qualifie mes péchés de la manière qu'il me plaît, adoucissant les uns, déguisant les autres, donnant à ceux-ci l'apparence d'une droite intention, couvrant ceux-là du prétexte d'une malheureuse nécessité ; si je décide toujours en

ma faveur, si dans les doutes qui naissent sur certaines injustices que je commets, et qui attirent après elle des obligations onéreuses, je conclus dans tous mes raisonnemens à ma décharge; en sorte que quelque injure ou quelque dommage qu'ait reçu de moi le prochain, je ne me trouve jamais obligé, selon mes principes, à nulle réparation: enfin, si, pour ne pas m'engager dans une discussion, et une recherche qui me causerait un trouble fâcheux, mais un trouble salutaire, mais un trouble nécessaire, je me contente d'une revue précipitée, et je m'étourdis sur les difficultés de ma conscience, plutôt que je ne les éclaircis, si c'est ainsi que je me comporte, ah! ma pénitence n'est plus qu'une pénitence chimérique et réprouvée de Dieu. Pourquoi? parce qu'elle n'est pas, comme elle le doit être, conforme au jugement de Dieu. Dieu et moi, nous avons deux poids, deux mesures différentes; et c'est ce que l'Écriture appelle iniquité, abomination.

En effet, chrétiens, Dieu nous jugera bien autrement: cette lâche et molle procédure que nous observons à notre égard dans la pénitence, n'est point celle que Dieu suivra dans son jugement. Si cela était, en vain voudrait-on nous le faire craindre; en vain aurait-il fait aux saints, et ferait-il encore aux âmes vertueuses tant de frayeur. Car s'il pouvait s'accorder avec

tous nos ménagemens, avec tous nos déguisemens, avec tous nos adoucissemeus, qu'aurait-il alors de si terrible, et comment serait-il vrai que les jugemens de Dieu sont si éloignés de ceux des hommes? mais la foi m'empêche bien de me flatter d'une si vaine espérance: car elle me représente sans cesse ces deux vérités essentielles, que le jugement de Dieu est infiniment rigoureux, que le jugement de Dieu doit être le modèle et la règle de ma pénitence; d'où elle me fait conclure malgré moi que ma pénitence est donc fausse et imaginaire, si elle n'est accompagnée de cet esprit de zèle et de rigueur avec lequel je dois me juger moi-même et me condamner.

Car, dites-moi, chrétiens, quand un pécheur, aux pieds du ministre de Jésus-Christ, confesse qu'à la vérité il est sujet à tel désordre, mais que ce désordre est un faible qui mérite plus de compassion que de blâme; que c'est l'effet d'un tempérament, d'une complexion qui prédomine en lui, et dont il n'est pas le maître; quand il parle de la sorte, ne tombe-t-il pas dans le sentiment de ceux qui s'en prenaient à la fatalité de leur étoile, et qui disaient: *Venus in me adulterium fecit., sed non ego?* Et quand un autre, pour se disculper de ses crimes, reconnaît d'abord qu'il les a commis, mais du reste ajoute que dans le monde il y a une certaine corruption dont on ne

peut se préserver; que c'est le malheur du monde, et qu'il faudrait n'être pas du monde pour en être exempt: qu'est-ce que le monde dans sa pensée, sinon la nation des ténèbres, dont parlait le manichéen? *Non ego peccavi, sed gens tenebrarum.* Voilà les prétendues défenses des élus du siècle: *Defensiones istæ sunt electorum sæculi.* Défenses, encore une fois, aussi injurieuses à la sainteté de Dieu, qu'elles sont propres à entretenir le libertinage de l'homme.

Ah! mes frères, concluait saint Augustin, jugeons-nous plutôt dans la rigueur de la pénitence, et par là nous glorifierons Dieu en nous condamnant nous-mêmes. Disons à Dieu, comme David dans l'esprit d'une humilité sincère: Guérissez, mon âme, Seigneur, parce que j'ai péché contre vous: *Sana animam meam, quia peccavi tibi.* Oui, j'ai péché, et ce n'est ni mon naturel, ni mon tempérament que j'en accuse; il ne tenait qu'à moi de le régler, et je ne savais assez quand je voulais le tenir dans l'ordre: cette passion qui m'a dominé au préjudice de votre loi, n'a jamais eu sur moi d'empire au préjudice de mes intérêts. Elle était souple et soumise à ma raison, quand j'en craignais les conséquences devant les hommes; et elle n'avait ni emportemens, ni saillies que je ne réprimasse, quand je croyais qu'il y allait de ma réputation ou de

ma fortune. J'ai péché contre vous: *Peccavi tibi*; et j'aurais tort de m'en prendre au monde: car le monde, tout pernicieux qu'il est, n'a eu d'ascendant sur moi qu'autant qu'il m'a plu de lui en donner; et en effet, cent fois, pour me satisfaire moi-même, je l'ai méprisé; cent fois, par vanité et par caprice, je me suis affranchi de son empire, et je me suis mis au-dessus de ses coutumes et de ses lois. Si je vous avais aimé, ô mon Dieu! autant que j'aimais une gloire mondaine, autant que j'aimais des biens périssables, autant que j'aimais la vie, le monde, avec toute sa malignité, ne m'aurait jamais perverti. Je ne serais donc pas de bonne foi si je prétendais par là justifier mon infidélité. Voyez-vous, pécheur, dit saint Augustin, comment vous honorez votre Dieu à mesure que vous vous faites justice, et une justice sévère, en vous resserrant dans les bornes étroites de la pénitence: *Vides quomodo sic pateat laus Dei, in quâ angustiaris cum te velles defendere.*

Mais la grande et la dernière raison, mes chers auditeurs, celle qui nous engage plus indispensablement à la sévérité de la pénitence, et qui demanderait seule un discours entier, c'est que le jugement que nous portons contre nous-mêmes n'est point un jugement souverain ni définitif, mais un jugement subordonné, un jugement

dont il y a appel ; appel , dis-je , au tribunal de Dieu : un jugement , dont les nullités et les abus doivent servir de matière à un autre jugement supérieur , que nous ne pouvons éviter. Car , c'est là , chrétiens , c'est à ce redoutable tribunal où nous comparâtrons tous , que nous devons être jugés en dernier ressort : c'est là que notre Dieu , qui , par sa prééminence et par sa grandeur , est le juge de tous les jugemens , réformera un jour les nôtres : *Cum accepero tempus ego justitias judicabo*. A quoi surtout s'attachera-t-il dans ce dernier jugement , et quelle sera sa principale occupation ? Sera-ce de juger nos crimes ? Non , répond saint Chrysostôme ; mais sa première fonction , celle qui marquera davantage la supériorité de son être , et sa suprême puissance , sera de juger les jugemens que nous aurons rendus contre nos crimes ; de rechercher les accusations que nous en aurons faites ; de condamner , pour ainsi dire , nos condamnations ; de nous punir de nos punitions : en un mot , de nous faire repentir de nos repentirs mêmes ; car voilà proprement le sens de cette parole : *Ego justitias judicabo*. Nous nous croyons à couvert et en sûreté sous les voiles de ces prétendues pénitences ; mais ce voile n'aura caché que notre confusion et notre honte. Nous regardons ces confessions de nos péchés , suivies de quelques satisfactions légères qu'on nous a

imposées , comme autant de justices envers Dieu ; mais Dieu nous fera voir que souvent elles l'ont été d'énormes injustices ; et c'est de ces fausses justices , ou plutôt de ces injustices véritables , qu'il nous demandera compte. Ah ! chrétiens , que nous servira de nous être tant flattés et tant épargnés ? Que nous servira d'avoir trouvé , et peut-être cherché dans les ministres de Jésus-Christ des hommes indulgens et faciles ? De dispensateurs qu'ils étaient des mystères de Dieu , que nous servira d'en avoir fait les complices de notre lâcheté ? Les condescendances qu'ils auront eues pour nous , ces grâces précipitées que nous en aurons obtenues , de quel usage nous seront-elles ? Dieu les ratifiera-t-il ? Ce qu'ils auront délié sur la terre , en relâchant ainsi les droits de Dieu , sera-t-il délié dans le ciel ? Le pouvoir des clefs , qui leur a été donné , va-t-il jusque-là ? Non , non , dit l'ange de l'école saint Thomas , le tribunal de la pénitence où ils président est bien dans un sens le tribunal de la miséricorde de Dieu , et non de leur miséricorde , ni de la nôtre ; moins encore de la nôtre : car si , par un défaut de zèle , leur miséricorde vient à s'y mêler , ou si par un aveuglement d'esprit nous y faisons entrer la nôtre , je le répète , chrétiens , et malheur à moi si je ne vous en avertissais pas , comme dit l'apôtre , à temps et à contre-temps , de ce tribunal de la

miséricorde de Dieu , nous devons passer au tribunal de la justice , mais d'une justice sans miséricorde. Voilà le fondement que vous devez poser : fondement sur lequel les premiers fidèles appuyaient cette sévérité de discipline qui s'observait parmi eux. *Apud nos*, disaient-ils au rapport de Tertullien, *districtè judicatur, tanquam apud certos de divino judicio*. Nous nous jugeons exactement et sévèrement , parce que nous savons qu'il y a une justice rigoureuse qui nous attend , et que nous avons toujours en vue. Aussi , ajoute saint Chrysostôme , le juge inférieur et subalterne doit toujours juger selon la rigueur de la loi : il n'appartient qu'au souverain de pardonner ; et le seul moyen d'obtenir grâce , est de ne se l'accorder pas.

Sévérité raisonnable : car il ne faudrait ici , chrétiens , que notre seule raison pour nous convaincre. Si ces heureux siècles de la première ferveur du christianisme duraient encore , où un seul péché de la nature même , que notre relâchement a rendu si communs , était expié par les exercices les plus laborieux , et tout ensemble les plus humilians d'une pénitence de plusieurs années , peut-être nous pourrait-il venir dans l'esprit qu'une telle sévérité passerait les bornes ; et ce serait à moi , comme défenseur des intérêts de Dieu , à la justifier : ce serait à moi à vous faire entendre que , bien loin qu'il y

eût de l'excès dans cette sévérité évangélique , les premiers chrétiens étaient au contraire fortement persuadés que les droits de Dieu , qu'il s'agit de réparer dans la pénitence , vont encore bien au delà ; que jamais l'Église n'a suivi des règles plus sages ; et que si dans les derniers temps notre extrême délicatesse l'a forcée en quelque sorte à les mitiger , c'est ce qui relève ces règles mêmes ; je veux dire d'avoir été dans leur institution aussi raisonnables , que nous avons depuis cessé de l'être.

Mais nous n'en sommes plus là , mes chers auditeurs , et je n'ai plus besoin ni de la docilité de votre foi , ni de votre soumission à la conduite de l'Église , pour vous faire approuver ce qu'il y a de plus sévère dans sa pénitence. Encore une fois , elle n'a plus rien de plus sévère que ce que votre raison même vous prescrit ; ou pour parler plus juste , ce qu'elle a désormais de plus sévère , c'est ce que votre raison même vous prescrit.

Oui , mes frères , en quoi consiste et a toujours consisté son essentielle sévérité , c'est de nous réduire aux bornes étroites de la raison que Dieu nous a données ; et quand nous en sommes sortis , de nous y faire rentrer , en nous obligeant à être raisonnables contre nous-mêmes , et aux dépens de nous-mêmes. Car c'est là ce qui nous coûte , et ce que nous trouvons

de plus difficile dans la pénitence. De nous interdire tout ce que notre propre raison nous fait connaître, ou péché, ou cause du péché, d'arracher de nos cœurs des affections que nous jugeons nous-mêmes criminelles, et sources du péché; de renoncer à mille choses agréables, mais que nous savons être pour nous des engagements au péché; de nous assujettir de bonne foi à tout ce que nous reconnaissons être des préservatifs nécessaires contre le péché; de réparer par des œuvres toutes contraires les malheureux effets du péché. C'est ce que je pourrai traiter avec plus d'étendue une autre fois; et c'est en quoi, dis-je, la pénitence nous paraît sévère. Hors de là, on se soumettrait à tout le reste; et pourvu qu'on en fût quitte pour ce qui était ordonné par les anciens canons, on consentirait sans peine qu'ils fussent renouvelés; on jeûnerait, on se couvrirait du cilice et de la cendre, on se prosternerait aux pieds des prêtres: mais d'étouffer une vengeance dans son cœur, mais de pardonner une injure, mais de rendre un bien mal acquis, mais de rétablir l'honneur flétri par une médisance, mais de sacrifier à son devoir une passion tendre, mais de rompre un commerce dangereux, et de se détacher de ce qu'on aime; voilà ce qui révolte la nature, et ce qui désole le pécheur; voilà ce qu'on a tant de peine à

obtenir de lui, et ce qu'on obtient si rarement; voilà sur quoi vous vous défendez tous les jours contre les ministres de Jésus-Christ: sur quoi votre résistance énerve si souvent leur zèle, ou le rend inutile.

Cependant voilà ce que j'appelle, souffrez cette expression et ce qui est en effet le raisonnable de la pénitence, si raisonnable, que vous êtes les premiers à convenir qu'on ne peut pas se dispenser de l'exiger de vous; si raisonnable, que vous seriez vous-mêmes scandalisés si l'on ne l'exigeait pas. Le reste était d'institution humaine; mais ce raisonnable est de droit naturel et divin: le reste a pu changer; mais ce raisonnable subsistera toujours, et est en quelque manière aussi immuable que Dieu: le reste dépendait de l'Église; mais ni l'Église, ni ses ministres ne peuvent rien sur ce raisonnable: et il n'y a point d'autorité sur la terre, il n'y en a point dans le ciel, qui puisse nous décharger de l'obligation où nous sommes de l'accomplir.

Heureux, si nous goûtons au jourd'hui cette vérité, heureux, si, suivant les lumières de cette droite raison, à laquelle, malgré nous, nous sommes soumis, nous embrassons la pénitence dans toute la sévérité de ses devoirs; si, pour venger Dieu de nous-mêmes, et pour le bien venger, nous faisons passer dans nous-mêmes toute la colère de Dieu. En sorte que

nous puissions lui dire , comme David : *In me transierunt iræ tuæ*. Je dis , votre colère , Seigneur , car il me fallait la vôtre ; et il n'y avait que la colère d'un Dieu aussi grand que vous , qui pût détruire un mal aussi grand que le péché. La mienne aurait été trop faible : mais la vôtre a toute la force et toute la vertu nécessaire. C'est pour cela que vous l'avez toute répandue dans mon âme , parce que mon péché la méritait toute entière. Une partie n'aurait pas suffi ; mais il me la fallait dans toute sa plénitude , pour pouvoir haïr et punir l'excès de mes désordres : *In me transierunt iræ tuæ*. Au reste , mon Dieu , c'est en cela même que je reconnais votre miséricorde ; je dis , en ce que vous avez fait sortir votre colère de votre cœur pour la faire entrer dans le mien : car si elle était demeurée en vous , à quoi ne vous aurait-elle pas porté contre moi ? Au lieu que passant dans moi , elle s'y est , pour ainsi dire , humanisée : encore , Seigneur , n'avez-vous pas voulu qu'elle passât immédiatement de vous dans moi. Sortant de votre sein , elle aurait été trop ardente et trop allumée , et je n'aurais pu la supporter : mais pour la tempérer , vous l'avez fait passer premièrement dans le cœur de votre Fils , où elle a presque amorti tout son feu par les saintes et innocentes cruautés qu'elle a exercées sur lui , et parce que le cœur de votre Fils est la source

de toutes les grâces ; c'est là , c'est dans le centre de la sainteté et de la miséricorde qu'elle a pris une vertu salutaire pour me sanctifier. C'est ainsi , mon Dieu , qu'elle est venue en moi. C'est ainsi que je l'ai reçue , et que je la veux conserver : *In me transierunt iræ tuæ*. Elle rendra ma pénitence sévère ; et par un heureux retour , plus ma pénitence sera sévère , plus elle me deviendra douce. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

J'appelle , avec Tertullien , la félicité du pécheur dès cette vie , ce qui produit en lui la paix et le calme de la conscience , ce qui le remplit de la joie du Saint-Esprit , ce qui le met dans toute l'assurance où il peut être contre les jugemens de Dieu. Or voilà les effets naturels de la pénitence que je vous prêche : première vérité ; vérité incontestable , et qui est de la foi. J'ajoute , qu'il n'y aura que la pénitence exacte et sévère qui ait la vertu d'opérer ces divins effets , c'est-à-dire , qui produira dans le pécheur cette tranquillité , qui lui fasse goûter cette joie , qui lui donne cette assurance , ou du moins cette confiance chrétienne : seconde vérité qui s'ensuit infailliblement de l'autre. N'ai-je donc pas droit de conclure que la pénitence , dans sa sévérité même , nous devient douce et aimable ? Écoutez-moi : ceci vous édifiera plus que tout ce qu'il y a

d'effrayant et de terrible dans la religion.

Oui , c'est la véritable pénitence , et par conséquent celle où le pécheur se flatte moins , où il s'épargne moins , qui produit la paix : et de là vient que le Fils de Dieu ne sépara point ces deux grâces qu'il accorda tout à la fois à la plus généreuse et la plus fameuse pénitente , Marie - Madeleine , lorsqu'il lui dit , au moment de sa conversion : *Remittuntur tibi peccata tua, vade in pace.* Vos péchés vous sont remis ; allez en paix. Cette paix de Dieu , comme l'appelle saint Paul , parce qu'elle est en effet souverainement et par excellence le don de Dieu : *Pax Dei.* Cette paix que le monde ne peut donner , parce qu'elle n'est pas de son ressort : *Quàm mundus dare non potest pacem.* Cette paix qui surpasse tout autre sentiment , tout autre bien , tout autre plaisir , et sans laquelle même il ne peut y avoir ni plaisir , ni bien dans la vie : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum.* Cette paix qui met le repos dans un cœur , qui en fait cesser les troubles , qui en apaise les remords : cette paix , dis-je , fut le fruit des saintes dispositions avec lesquelles Madeleine vient se présenter à Jésus-Christ. Jusque-là rebelle à Dieu , et livrée à elle-même , elle avait eu de continuel combats à soutenir. Jusque-là , emportée sur sa passion , mais au même temps gênée et bourrelée par sa rai-

son , elle avait senti l'aiguillon du péché , c'est - à - dire , elle avait senti la confusion , l'amertume , le repentir , bien plus qu'elle n'en avait goûté la douceur. Jusque-là , elle avait vécu dans des inquiétudes mortelles ; mais elle commença à jouir enfin de la paix , dès que par sa pénitence elle eut trouvé grâce devant son Dieu. Car ce fut alors qu'elle entendit cette divine parole , et qu'elle en éprouva l'effet : *Vade in pace* : Allez en paix. Comme si le Sauveur du monde , usant de l'empire absolu qu'il avait sur le cœur de cette pécheresse , lui eût commandé , aussi bien qu'aux vents et à la mer de se calmer : *Imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna.*

Quoi qu'il en soit , je prétends , mes chers auditeurs , qu'autant que nous pratiquons la pénitence avec cet esprit de ferveur , et cette exacte sévérité envers nous-mêmes , autant nous y trouvons de consolation : que ce qu'éprouva Madeleine convertie , Dieu , par sa miséricorde , nous le fait sentir , puisqu'il nous dit , comme à elle intérieurement , et même sensiblement , par la bouche de ses ministres : Tout vous est pardonné : *Remittuntur tibi peccata tua.* Ne soyez plus en peine : *Vade in pace.*

Mais comment est-il possible qu'une pénitence sévère , qui , selon la maxime de Tertullien , fait en nous la fonction de la justice et de la colère de Dieu ,

nous donne néanmoins la paix ? Ah ! chrétiens, voilà le miracle que je vous prie de remarquer : car c'est par sa sévérité même qu'elle apaise Dieu, qu'elle désarme Dieu, qu'elle nous rend amis de Dieu ; que d'un Dieu courroucé et irrité, lequel n'avait pour nous que des rigueurs et qui ne nous préparait que des châtimens, elle le force, tout Dieu qu'il est, par une sainte violence, et par une espèce de conversion qui se fait en lui, à devenir un Dieu de bonté ; un un Dieu qui met sa gloire à nous pardonner sans réserve tout ce que nous ne nous pardonnons pas ; qui ne se souvient de nos offenses que pour en faire le sujet et la matière de ses grâces ; qui n'est notre juge, que pour nous montrer encore plus authentiquement qu'il est notre père, puisqu'alors il nous juge en père, au lieu qu'à la fin des siècles il nous jugera en maître ; enfin, un Dieu qui, déposant toutes pensées, tous sentimens de vengeance, n'a plus désormais, comme il s'en déclare lui-même, que des sentimens de compassion et de charité, que des pensées de réconciliation et de paix : *Dicit Dominus, ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis.*

De cette paix intérieure naît une sainte joie : autre fruit de la sévérité de la pénitence, autre don de l'esprit de Dieu, qui pour cela même est appelé dans l'Écriture la joie du Saint-Esprit : *Gaudium in Spiritu Sancto.* Qui

peut l'exprimer, chrétiens, qui peut la connaître sans l'avoir sentie ? Qui peut comprendre la consolation dont est remplie une âme criminelle, mais pénitente, quand, par un généreux effort, elle est enfin parvenue à remporter sur elle-même la victoire d'où dépendait sa conversion ? quand elle a fait à Dieu le sacrifice de la passion dont elle était auparavant esclave : quand elle a une fois rompu ses liens, qu'elle commence à respirer la liberté des enfans de Dieu, et qu'elle peut lui dire comme David : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis* : C'est vous qui avez brisé mes chaînes, et qui m'avez tiré de la servitude où mon péché m'avait réduite ; je vous bénirai, Seigneur, je vous louerai, je vous rendrai d'éternelles actions de grâces. Elle s'est fait violence pour en venir là, et la résolution qu'elle a prise de rompre ce commerce qui la perdait, de s'arracher l'œil qui la scandalisait, de sortir de l'occasion où elle se damnait : cette résolution chrétienne, mais si difficile à prendre, mais encore plus difficile à exécuter, a été pour elle une espèce d'agonie, et c'est sans doute ce qu'il y a de plus sévère dans la pénitence ; mais aussi le coup une fois porté, l'ouvrage une fois achevé, de quelle abondance de joie Dieu ne la comble-t-il pas ? C'est un mystère impénétrable pour l'homme charnel et animal. Comme il n'a là dessus nulle

expérience, il ne m'entend pas ; mais c'est justement , dit saint Chrysostôme , parce qu'il n'en a nulle expérience , qu'il ne doit , ni s'en croire , ni en être cru , c'est parce qu'il ne l'a jamais éprouvé , qu'il doit s'en rapporter à ceux qui l'éprouvent.

Or , quelle épreuve n'en font pas ceux qui se convertissent de bonne foi , et avec quel épanchement de cœur ne s'en expliquent-ils pas ? Combien tout à coup , disait saint Augustin , surpris du changement miraculeux que la grâce avait fait en lui , et racontant , non plus ses misères , mais les miséricordes du Seigneur : combien tout à coup trouvai-je de plaisir à renoncer aux plaisirs criminels du monde ; et combien me fut-il doux de quitter ce que j'avais tant craint de perdre ! Car vous , ô mon Dieu , qui êtes le seul vrai et souverain bien , capable de remplir une âme , vous me teniez lieu de tous mes plaisirs ; et la joie de me voir enfin soumis à vous , la joie de m'être surmonté moi-même , était pour moi quelque chose de plus délicieux , que toutes mes délices passées. Ainsi la pénitence de saint Augustin vérifiait-elle la promesse du Fils de Dieu : *Mundus gaudebit , vos autem contristabimini ; sed tristitia vestra vertetur in gaudium* : Le monde sera dans la joie , et vous serez dans la tristesse ; mais votre tristesse , c'est - à - dire , votre pénitence , qui est proprement et uniquement cette tris-

tesse salutaire dont saint Paul félicitait les Corinthiens , votre tristesse retournera en joie , et cette joie sera le centuple de toutes les joies du monde , dont vous serez privés.

C'est donc , chrétiens , un abus , et un étrange abus , quand nous nous faisons de la sévérité de la pénitence un obstacle à la pénitence même ; et l'un des artifices les plus ordinaires et les plus dangereux , dont se sert l'ennemi de notre salut , pour endurcir les hommes dans le péché , et pour les détourner des voies de Dieu , est de leur représenter la pénitence sous des idées affreuses , qui leur en donnent de l'horreur , et qui les rebutent. Il semble même qu'on prenne plaisir à se la figurer comme telle , pour avoir droit de s'en dispenser , et parce qu'il se trouve quelquefois entre les ministres de Jésus-Christ et les pasteurs de son troupeau des hommes zélés , mais d'un zèle qui n'est pas selon la science ; des esprits portés aux extrémités , qui , pour ne pas rendre la pénitence trop facile , la réduisent à l'impossible ; qui n'en parlent jamais que dans des termes capables d'effrayer ; qui la proposent crûment et d'une manière sèche , sans y mettre jamais ce tempérament d'amour et de confiance qui en doit être inséparable ; qui croient avoir beaucoup fait , quand ils ont , non pas redressé , mais embarrassé et troublé une conscience faible ; et qui , manquant

dans le principe , ne font jamais envisager Dieu au pêcheur , que sous une forme terrible, comme s'ils craignaient qu'il n'y eût , pour ainsi dire , du danger pour Dieu à paraître miséricordieux et aimable , et qu'ils souhaitassent eux - mêmes qu'il le fût moins ; parce qu'il se trouve , dis-je , des esprits préoccupés de ces sentimens , et encore plus déterminés à les inspirer aux autres. Qu'arrive-t-il ? le libertin en profite et le faible s'en scandalise. Le libertin en profite, ravi qu'on lui exagère les choses, pour être en quelque manière autorisé par là à n'en rien croire, ou à n'en rien faire , et qu'on lui en demande trop, pour avoir un spécieux prétexte de renoncer à tout ; c'est-à-dire , que des caractères outrés de la pénitence, qu'il paraît néanmoins estimer, et à quoi il donne de faux éloges, il ne tire point d'autre conclusion , que de se confirmer dans son impénitence.

Car voilà , mes chers auditeurs , le raffinement du libertinage de notre siècle : on veut une pénitence extrême , sans adoucissement , sans attrait , parce qu'on n'en veut point du tout. Si je la faisais , dit-on , c'est ainsi que je la voudrais faire ; mais on en demeure là , et l'on se sait bon gré de cette disposition prétendue où l'on est de la bien faire , supposé qu'on la fit quoiqu'on ne la fasse jamais. Ou tout , ou rien , dit-on , mais bien entendu qu'on s'en tiendra toujours au rien ,

et qu'on n'aura garde de se charger jamais du tout.

Ainsi raisonne le libertin : et d'ailleurs que conclut le faible ? Rien autre chose , que de se décourager , de s'attrister , de s'abandonner à de secrets désespoirs ; de regarder la pénitence comme impraticable , de se persuader qu'il ne la soutiendra jamais , qu'elle l'accablera d'un ennui mortel , et qu'il y succombera ; de dire sans cesse , comme l'Israélite prévaricateur : *Quis nostrum valet ad caelum ascendere ?* Et quel est l'homme sur la terre qui puisse espérer de parvenir là et de s'y maintenir ? car c'est ainsi que notre lâcheté se prévaut des erreurs du monde pour secouer le joug de Dieu.

Mais faudra-t-il , Seigneur , qu'une illusion aussi grossière que celle-là , nous trompe et nous perde , et que notre ignorance sur ce point nous tienne toujours lieu d'excuse ? Non , mon Dieu , car tandis que vous me confierez le ministère de votre sainte parole , je prêcherai ces deux vérités sans les séparer jamais. La première, que vous êtes un Dieu terrible dans vos jugemens ; et la seconde , que vous êtes le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. Je ne serai jamais assez téméraire pour prêcher votre miséricorde , sans prêcher votre justice ; parce que je sais les conséquences dangereuses qu'en tirerait l'impiété : mais aussi me ferais-je un crime de prêcher les rigueurs de votre justice , sans

parler en même temps des dou-
 ceurs de votre miséricorde, parce
 que la foi m'apprend, et que
 c'est vous-même qui me l'avez
 révélé, que votre miséricorde
 sauve les pécheurs, au lieu que
 votre justice seule ne peut que
 les damner et les réprouver. Je
 joindrai donc l'un et l'autre en-
 semble, pour pouvoir toujours
 dire comme David : *Misericor-*
diam et judicium cantabo tibi,
Domine : Seigneur, je chanterai
 vos bontés et vos jugemens : et
 quand les pécheurs du siècle
 devraient abuser de cette iné-
 puisable miséricorde que je leur
 annoncerai, pour votre justi-
 fication, Seigneur, je ne ces-
 serai point de la publier haute-
 ment, afin que vous soyiez re-
 connu pour ce que vous êtes,
 c'est-à-dire, pour un Dieu éga-
 lement juste et bon ; et qu'à l'é-
 gard des impies mêmes, vous
 soyiez à couvert de tout reproche,
 quand l'excès de leurs désordres
 vous forcera un jour à les con-
 damner ; *Ut justificeris in ser-*
monibus tuis, et vincas cum ju-
dicaris. Je dirai à votre peuple,
 que par le péché nous contrac-
 tons une dette infinie ; mais je
 ne manquerai pas aussitôt de
 l'avertir, que par le secours de
 votre grâce il nous est aisé de
 nous acquitter, parce que vous
 nous donnez vous-même de quoi
 vous payer. Je lui dirai, que la
 pénitence doit être sévère, afin
 qu'il ne se perde pas par une mal-
 heureuse présomption ; mais
 aussi afin qu'il ne tombe pas
 dans un funeste désespoir, je le

consolerai en lui disant, que la
 plus sévère pénitence devient la
 plus douce par l'onction qui y
 est attachée : et vos promesses,
 ô mon Dieu, les oracles de votre
 écriture, sont les preuves tou-
 chantes et convaincantes que je
 lui en apporterai. Je lui dirai,
 pour ne le pas tromper, que
 cette sévérité de la pénitence est
 un joug ; mais je n'oublierai pas
 de lui dire, pour l'animer à le
 porter, que c'est votre joug, et
 que vous vous êtes obligé à le
 porter vous-même avec nous ;
 que, selon l'expression de votre
 apôtre, c'est votre esprit qui
 pleure en nous, qui s'afflige en
 nous, qui fait, si j'ose parler
 ainsi, pénitence en nous, parce
 que c'est par lui que nous la
 faisons, et que c'est lui qui,
 pour nous mettre en état de la
 faire, nous élève au-dessus de
 nous-mêmes.

Gardant ces règles, mon Dieu,
 je ne craindrai, et jusqu'en pré-
 sence des rois de la terre, je
 parlerai sans confusion, aussi
 bien que David, des obligations
 de votre loi : *Loquebar de tes-*
timoniis tuis in conspectu re-
gum, et non confundebam.

Voilà ce que saint Jean-Bap-
 tiste prêchait dans la Judée : à
 qui ? non-seulement au simple
 peuple, mais aux grands du
 monde et de la cour qui ve-
 naient l'écouter ; et à ceux-ci
 encore plus qu'aux autres, parce
 qu'il savait que la pénitence leur
 était encore plus nécessaire.
 Comme les grands de la cour,
 selon le rapport de l'Évangile,

l'allaient chercher dans le désert, il ne sortait point de son désert pour leur annoncer ces vérités. Maintenant que les prédicateurs sont obligés de quitter leur solitude pour venir les faire entendre à la cour, voilà ce que je vais prêcher, mes chers auditeurs, avec un mérite bien inférieur à celui de Jean-Baptiste, mais de la part du même Dieu. *Pœnitentiam agite; appropinquavit enim regnum cœlorum;* faites pénitence, parce que le royaume du ciel est proche. Il est proche, chrétiens, puisque nous touchons de près au grand mystère de notre rédemption. Mais dans un autre sens, il est peut-être encore plus proche que vous ne le pensez. Le terme de notre vie, l'instant de la mort, le jugement qui la suit, c'est ce que l'Écriture en mille endroits veut nous marquer par cette proximité du royaume de Dieu. Or, à l'entendre de la sorte, combien y en a-t-il dans cette assemblée pour qui il est proche; et combien de ceux mêmes qui s'en croient les plus éloignés, si Dieu, au moment que je parle, me les désignait en particulier, et que, m'adressant à chacun d'eux, je leur dise de cette chaire: C'est vous, mon cher auditeur, qui n'y pensez pas, c'est vous qui devez mettre ordre à votre conscience; car vous mourrez dès demain, et voici le dernier avertissement que Dieu vous donne; si je leur parlais ainsi, et qu'ils fussent certains de la révélation que

j'en aurais eue de Dieu, il n'y en aurait pas un qui ne se convertît, pas un qui ne renonçât dès aujourd'hui à tous ses engagements, pas un qui n'acceptât la pénitence la plus sévère que je pourrais lui imposer. Pourquoi? parce qu'ils seraient assurés que leur dernier jour approche, et qu'ils ne voudraient pas perdre le temps qui leur resterait. Ah! chrétiens, pourquoi ne faites-vous pas ce que feraient ceux-ci? et pourquoi ne font-ils pas eux-mêmes dès maintenant ce qu'ils feraient alors? Avons-nous une caution contre l'inconstance de la vie et l'incertitude de la mort? Ce que nous ne voulons pas faire présentement, et ce que nous pouvons néanmoins faire utilement, sommes-nous certains que nous aurons dans la suite le temps de le faire, et les moyens de le bien faire? Qui vous répond de Dieu? Qui vous répond de vous-mêmes? Les exemples de tant d'autres qui ont été surpris, et des exemples présents, des exemples domestiques ne doivent-ils pas vous faire trembler? les avez-vous déjà oubliés? Pour un pécheur qui trouve encore à la mort le temps de faire pénitence après l'avoir perdu pendant la vie, ne peut-on pas dire qu'il y en a cent qui ne le trouvent pas? et de cent qui l'ont, n'est-il pas vrai, et ne puis-je pas ajouter qu'il n'y en a presque pas un qui fasse une bonne pénitence? *Pœnitentiam agite.* Faisons-la

donc , chrétiens , et faisons-la promptement , et faisons-la sans ménagement , afin qu'elle nous obtienne grâce devant Dieu , et qu'elle nous mérite la gloire. (Le Père Bourdaloue , avent , t. 4 , p. 196 et suiv.)

PENTECOTE.

SERMON ABRÉGÉ.

Repleti sunt omnes Spiritu-Sancto.

Ils furent tous remplis du Saint-Esprit. (Act. ch. 2.)

C'eût été peu pour les apôtres d'être remplis et comblés de grâces par l'effusion du Saint-Esprit , si par l'heureuse possession de ce même Esprit ils n'eussent été maintenus et confirmés en grâce. Aussi cet Esprit de vérité voulant lui-même nous découvrir les effets secrets et visibles de sa présence par les signes extérieurs et sensibles de son avènement , ne se contente pas de faire paraître sur ses disciples assemblés une multitude de langues de feu : *Et apparuerunt illis dispersitæ linguæ tanquàm ignis* ; mais il veut que le feu sacré s'arrête et se repose sur chacun d'eux : *Seditque supra singulos eorum*. Double mystère , s'écrie sur cela saint Chrysostôme , dont l'un nous marque l'abondance , et l'autre la stabilité de la grâce qui leur fut communiquée. Abondance de grâces qui fit des apôtres autant de vases d'élection ; stabilité dans la grâce qui les changea en au-

tant de cieux animés et de colonnes vivantes de l'Église : *Effusa est Spiritus Sancti gratia et caelos in ecclesiâ tot operata est*. Voilà , chrétiens auditeurs , l'abrégé des merveilles que vous admirez en ce jour dans les apôtres , et que vous voudriez voir sans doute renouvelées dans vos cœurs.

Vous désirez , dites-vous , être remplis de grâces comme les apôtres , et cependant vous ménagez mal la mesure que l'esprit de Dieu vous en communique : vous voudriez , dites-vous , être confirmés en grâces comme les apôtres , et cependant vous ne faites nul effort pour en surmonter les obstacles. Deux illusions que l'Esprit-Saint détruit dans ce mystère , où il nous découvre , non-seulement toute la force , mais encore l'admirable économie et la sage dispensation de sa grâce. Comment cela ? en ce qu'il ne communique l'abondance de ses dons qu'à ceux qui ont su profiter de ses moindres faveurs : en ce qu'il ne confirme dans sa grâce que ceux qui font de généreux efforts pour s'en assurer la possession. Deux vérités pratiques contradictoirement opposées à vos plus dangereuses erreurs sur la grâce. Car quand on vous rappelle aux anciens temps de la primitive Église , et qu'on vous propose pour modèles les héroïques vertus des premiers disciples du Sauveur , vous ne manquez pas de dire , pour vous défendre , qu'ils étaient remplis du Saint-Esprit et con-

firmés en grâce : et moi je vous dis aujourd'hui , Soyez fidèles comme eux aux moindres grâces , et comme eux vous en recevrez la plénitude : combattez généreusement comme eux les obstacles qui s'opposent à la grâce , et comme eux vous en assurerez la stabilité. Abondance de la grâce accordée aux âmes fidèles à la bien ménager : ce sera le sujet de mon premier point. Persévérance dans la grâce réservée aux âmes généreuses à combattre pour elle : ce sera le sujet du second. L'un et l'autre , en vous développant tout ce mystère , vous instruiront , et des dispositions nécessaires pour recevoir le Saint-Esprit , et des moyens infailibles de le conserver : c'est tout mon dessein. Implorons le secours de celle qui se trouva comblée de grâce , et confirmée en grâce , au moment qu'un ange lui dit : *Ave Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand nous nous retraçons l'histoire des apôtres , et que rapprochant les premiers et les derniers temps de leur apostolat , nous en comparons et les faibles commencemens et les fins glorieuses , nous avons peine à les comprendre : nous les perdons , pour ainsi dire , de vue , nous ne les reconnaissons plus ; et sans le témoignage exprès des divines Écritures , nous ne pourrions jamais nous persuader que ce sont les mêmes hommes qui ont reçu et qui ont publié l'Évangile , qui furent formés par Jésus-Christ ,

et qui réformèrent l'univers , qui ont été les disciples du Sauveur et les maîtres du monde.

En effet , s'il est permis de comparer ici Dieu même avec Dieu même , le Fils unique du Père avec le Saint-Esprit , l'un et l'autre sont descendus du ciel sur la terre , pour enseigner aux hommes la même doctrine : tous deux ont eu les mêmes disciples , mais avec des succès bien différens. Sous le premier Maître , je veux dire sous Jésus-Christ , je ne vois dans ses disciples que ténèbres épaisses , qu'ignorance profonde , que pitoyable aveuglement. Combien , dans l'Évangile , d'utiles leçons du Sauveur inutilement données à ses apôtres , quoique répétées cent fois dans les termes les plus clairs , et soutenues des œuvres les plus éclatantes ! que de saints enseignemens aboutissent à cette triste conclusion : *Ipsi autem nihil intellexerunt* , ils n'y comprenaient rien du tout : *Et erat verbum illud absconditum ab eis* , c'étaient autant d'énigmes pour eux. Tels furent les apôtres l'espace de trois années entières à l'école de Jésus-Christ ; mais à l'avènement du Saint - Esprit tous ces défauts disparaissent , leurs yeux se dessillent , leurs ténèbres se dissipent , leur inflexible indocilité se change en pieuse soumission ; et leur foi , faible autrefois et chancelante , devient le plus ferme soutien et le plus solide appui de la religion ; ce n'est plus que don de science , don de sagesse , don d'intelli-

gence : tout leur est présent , l'avenir comme le passé , point de mystère si profond qu'ils ne pénètrent , de prophéties si obscures qu'ils n'expliquent , de figures si cachées dont ils ne dévoilent le sens. Les voilà devenus tout à coup les interprètes du ciel , les prodiges du siècle , et les oracles du monde entier. Que si des dispositions de l'esprit nous passons à celles du cœur , dans les mêmes hommes appelés à la sainteté par le Fils de Dieu , et formés à la perfection par le Saint-Esprit , quel contraste de mœurs , quelle opposition de sentimens , quelle différence de conduite ! Ici ce sont des âmes vaines , que l'éclat de je ne sais quel royaume chimérique éblouit : que l'envie d'y tenir les premiers rangs engage tantôt à des brigues secrètes , et tantôt à des disputes ouvertes : que leurs jalouses prétentions partagent et désunissent : là ce sont des cœurs tout divins que l'amour de Dieu seul embrase , que l'intérêt de sa gloire anime , que le dessein de le faire connaître et aimer réunit.

Dans les premiers temps vous diriez que ce sont de faibles roseaux qui plient au moindre vent , qui cèdent au gré de la tempête , qui succombent aux plus légères atteintes. Dans les derniers temps ils paraissent , selon l'expression de l'Écriture , des colonnes d'airain inébranlables aux plus rudes secousses , insensibles aux plus cruels assauts , victorieuses des plus vio-

lens efforts. Au commencement de la carrière , lâches et timides combattans , on les voit abattus presque aussitôt qu'attaqués par l'ennemi ; mais dans la suite , fortifiés de l'onction du Saint-Esprit , ils désarment à leur tour le fort armé , et le dépouillent de ses conquêtes. Les merveilleux changemens , chrétiens auditeurs ! mais quel en fut le principe ? Pourquoi les mêmes hommes , autrefois si aveugles et si faibles , aujourd'hui si éclairés et si forts ? Ne cherchons point d'autre raison de la différence de ces deux états , que le différent usage des grâces.

Tandis que les apôtres vécutent avec Jésus-Christ , ils furent d'assez mauvais économes des trésors du ciel ; serviteurs timides et paresseux , ils enfouirent plus d'une fois les talens précieux de leur divin Maître ; ils ne comprenaient alors qu'imparfaitement l'excellence de la grâce. Ils n'avaient pas encore vu couler le sang d'un Dieu Sauveur , qui en est le juste prix : il fallait que son absence et la soustraction de ses favorables secours leur en fissent regretter la perte et désirer le retour. Et voilà le sens naturel de ces mystérieuses paroles que le Sauveur leur dit sur le point de les quitter : il est de votre intérêt que je m'en aille : *Expedit vobis ut ego vadam*. Car si je m'en vais , l'esprit sanctificateur ne viendra point à vous : *Si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos*. C'était leur dire , en termes équi-

valens , Jusqu'ici ma présence visible, en vous attachant à moi, ne vous a pas encore détachés de vous-mêmes : plus occupés de la consolation sensible que vous en receviez , que du solide usage que vous en deviez faire , vous avez laissé passer inutilement tant d'heureux momens que ma bonté ménageait : et mes grâces , pour être trop ordinaires , vous en étaient devenues moins précieuses ; il faut que mon éloignement vous engage à mieux recevoir le nouveau Maître que je vous destine : que mon silence vous rende plus attentifs à sa voix , et que la suspension de mes faveurs vous fasse plus avarés et moins prodigues de ses dons : *Expedit vobis ut ego vadam.*

Leçons de fidélité et de correspondance à la grâce , que les apôtres comprirent alors parfaitement, et dont ils surent profiter ; car depuis que Jésus-Christ eut quitté la terre , ils ne cessèrent , dit l'Écriture , de lever les yeux au ciel , d'où ils attendaient leur force et leur secours : *Quid statis aspicientes in cœlum ?* Au lieu que la prière et la vigilance , dispositions si importantes au salut , et si fort recommandées par le Sauveur , leur paraissaient auparavant insoutenables ; l'espace même d'une heure , dans la compagnie du Sauveur , à la veille des plus dangereuses tentations : *Non potuistis unâ horâ vigilare mecum.* Aujourd'hui , loin du péril et de leur Sauveur , ils veillent et ils prient , et les

jours entiers consacrés à ces saints exercices leur paraissent encore trop courts : *Erant perseverantes in oratione.* Bien loin qu'il soit nécessaire de les exhorter, comme autrefois à , conserver la paix et la charité entre eux , l'Esprit-Saint les trouve tous réunis , et ne faisant plus désormais qu'un cœur et qu'une âme : *Cor unum et anima una.* Et voilà ce qui leur a mérité cette abondance de grâces , dont ils sont aujourd'hui remplis et comblés : leur fidélité à se bien disposer avec les grâces qu'ils avaient , aux grâces qu'ils n'avaient pas encore , leurs saintes dispositions à y coopérer : s'ils eussent persisté dans leur révolte ou dans leur négligence , en vain le Fils de Dieu eût-il monté au ciel dans le dessein de leur envoyer son Esprit , ils ne l'auraient jamais reçu ; ou s'ils l'avaient reçu , ils n'en eussent pas profité : pourquoi ? Sans doute , dit saint Ambroise , parce que la plénitude de la grâce ne s'accorde qu'aux âmes fidèles à la bien ménager.

Je dis plus : elle ne s'accorde qu'aux âmes attentives à ménager les moindres faveurs : seconde réflexion que nous fournit encore ce mystère ; car , remarquez , je vous prie , et c'est ici que j'ai besoin d'une nouvelle attention : remarquez , que quelque rapide que soit l'effusion de l'esprit de Dieu sur les apôtres , elle a néanmoins ses accroissemens et ses progrès ; en sorte qu'à suivre par ordre

les opérations de l'Esprit-Saint, nous trouvons qu'il prépare le cœur de ses disciples par les grâces les plus communes ; que ces grâces ordinaires, bien ménagées, leur en attirent de plus abondantes : et que celles-ci, soutenues d'une égale fidélité, sont enfin couronnées de ses dernières miséricordes. En effet, chers auditeurs, quelles furent les premières intinçelles de ce feu sacré qui se répand aujourd'hui dans les cœurs des apôtres ? A les bien examiner de près, vous les trouverez toutes renfermées dans ces dernières paroles de Jésus-Christ montant au ciel : *Vos autem sedete in civitate, quoadusquè induamini virtute ex alto.*

Demeurez tous dans la cité sainte : ne sortez point de l'enceinte de ses murs, jusqu'à ce que, remplis du Saint-Esprit, vous soyiez revêtus de force : grâce de recueillement, grâce de fuite, grâce de retraite, grâce commune, grâce ; propre des âmes faibles, et qui ne sont pas encore bien affermiées dans les voies du salut ! L'aurait-on cru, que de si légères dispositions dussent conduire à tant de rares vertus ? Quelle apparence, que des grâces ordinaires, et d'un ordre bien inférieur aux autres grâces, puissent jamais former des hommes extraordinaires et supérieurs au reste des hommes ! Quelle proportion entre la suite et les rudes combats qu'ils ont à livrer et à soutenir contre le monde : entre le doux repos de

la contemplation et l'agitation sainte d'une vie apostolique : entre les ténèbres où ils cherchent à se cacher, et le grand jour auquel ils vont être exposés dans la suite !

Cependant, fidèles, à cette première grâce, ils y répondent dans toute son étendue : non contents de demeurer à Jérusalem, comme le Fils de Dieu le leur avait prescrit, ils ne sortent pas même du cénacle et du temple : *Et erant semper in templo* ; et cela pour marquer encore mieux leur obéissance et leur docilité. Quelle en est la récompense ? Une nouvelle grâce plus puissante, c'est celle de la prière : grâce néanmoins ordinaire, et que Dieu ne refuse jamais, pas même aux plus grands pécheurs ; mais grâce que les pécheurs négligent tous les jours, et que les apôtres mettent soigneusement à profit. Car, que font-ils dans le cénacle et dans le temple ? Ils y louent, ils y honorent, ils y bénissent Dieu nuit et jour, dit le texte sacré : *Et erant semper in templo, laudantes et benedicentes Deum.*

Quel en est fruit ? Une troisième grâce plus choisie, celle de la ferveur et du zèle, marquée par ces langues de feu qui se partagent sur leurs têtes, et qui semblent leur annoncer qu'il est temps pour eux de se déclarer, et que le moment de leur mission est enfin arrivé ; ils sortent en effet à l'instant du lieu où ils étaient enfermés ; et ne pouvant retenir l'ardeur qui

les dévore , ils publient à haute voix les merveilles de leur Sauveur ; mais d'une manière toute nouvelle, et avec toute l'ardeur que leur inspire le Saint-Esprit : *Et cœperunt loqui prout Spiritus Sanctus dabat eloqui.* Et le bon usage qu'ils firent de la parole , leur attira bientôt celui des bonnes œuvres ; nouveau talent qu'ils ne laissèrent pas non plus inutile. Fortifiés du secours d'en haut , avec quel empressement ne travaillent-ils pas à la vigne du Seigneur ! Ils arrachent et ils plantent , ils détruisent et ils édifient , ils frappent et ils guérissent : il se fait à Jérusalem une révolution publique de créance et de mœurs, et l'on voit en peu de jours une nouvelle Église s'élever sur les débris de l'ancienne synagogue , par les soins et les travaux infatigables de ces nouveaux ouvriers évangéliques.

Quel est le salaire de leurs peines ? Une grâce plus précieuse que toutes les précédentes ; la grâce de souffrir pour la justice et pour les intérêts de Jésus-Christ ; grâce de persécution , grâce de prédilection ! et qui, reçue avec reconnaissance, comme elle le fut par les apôtres, paie , selon l'expression de saint Paul , chaque moment de souffrance d'un poids immense de gloire : *Æternum gloriæ pondus operatur.*

Tels furent , chrétiens auditeurs , dans les apôtres , les accroissemens sensibles de la grâce réglés sur le fidèle usage qu'ils

firent de ses bienfaits. L'Esprit-Saint leur inspira d'abord du penchant pour la retraite : l'amour de la retraite leur donna le goût de la prière : la ferveur de la prière alluma dans leurs cœurs le feu de la charité : le feu de la charité se répandit au dehors par des discours touchans et par des œuvres éclatantes : l'onction de leurs paroles et l'éclat de leurs actions leur attirèrent la persécution ; et la persécution épurant leur vertu , la rendit digne des récompenses éternelles.

C'est donc aujourd'hui que se vérifie à la lettre cet oracle du roi prophète : heureux l'homme, Seigneur, en qui votre grâce opère, et qui coopère à votre grâce : heureux celui qui y répond : *Beatus vir cujus est auxilium abs te.* Dans la route pénible du salut où les autres se lassent , s'arrêtent et s'égarant , chaque pas est pour lui une nouvelle démarche qui le conduit au terme de son bonheur. Son cœur, comme une terre fertile , multiplie à l'infini les précieuses semences que votre bonté daigne y répondre ; et la moindre de vos faveurs devient à coup sûr entre ses mains, par le saint usage qu'il en fait , une source féconde de mérites et de bénédictions : *Ascensiones in corde suo disposuit.*

Si nous ne méprisons point les petits avantages , nous obtiendrons aussi les grands : mais si nous négligeons les moindres , nous n'obtiendrons jamais rien.

En effet, on ne devient riche qu'en prenant soin des moindres profits, aussi-bien que des plus considérables. Non, chrétiens auditeurs, la grâce, pour l'ordinaire, ne se communique pas d'abord avec tant profusion : ce n'est au commencement, dit le même prophète, qu'une douce rosée qui, tombant goutte à goutte, attendrit peu à peu la dureté d'une âme peu touchée de Dieu : *Descendet sicut stillicidia stillantia super terram.* Mais quand une fois reçue avec fidélité, et conservée avec soin, elle a fait éclore les premières fleurs d'une piété naissante, alors elle se change en une pluie abondante, qui produit les fruits mûrs d'une solide perfection : *Pluviam voluntariam segregabis, Deus, hæreditati tuæ.* Or, si vous voulez, pour parler le langage de l'Évangile, ce n'est d'abord qu'un souffle léger de l'Esprit divin qui cherche à s'insinuer au fond d'un cœur : *Spiritus ubi vult, spirat.* Mais dès que ce cœur docile à ses premières approches lui a ouvert l'entrée, alors c'est un vent impétueux qui en remplit toute la capacité : *Factus est repente sonus, tanquam advenientis Spiritus vehementis, et replevit totam domum.* Toutes ces figures, chrétiens auditeurs, sont pour nous autant d'excellentes instructions : elles nous marquent que la conduite ordinaire de l'Esprit-Saint est de nous élever par degrés de vertus en vertus, d'attendre que nous ayions répondu pleinement

à ses premières faveurs, pour nous communiquer des grâces plus choisies, de mesurer ses largesses sur l'usage que l'on en fait, et de n'être libéral à notre égard qu'à proportion que nous lui sommes fidèles : elles nous apprennent que comme dans la voie de perdition un abîme attire un autre abîme, selon l'expression du prophète, c'est-à-dire, qu'un péché fraie le chemin à un péché plus grand, de même dans la voie du salut, un bon mouvement, une sainte inspiration, une touche secrète mise à profit, est un gage assuré pour obtenir bientôt un nouveau surcroît de lumières et de forces : *Beneficia Dei*, dit saint Augustin, *beneficia et pignora sunt.* Mais aussi elles nous font entendre, par une conséquence nécessaire, que quiconque néglige de faire valoir les dons qui lui sont confiés, se rend indigne de ceux qui lui sont préparés, que de ne point user des secours du ciel, c'est en arrêter le cours ; et que, comme l'accroissement des grâces est la récompense ordinaire du profit qu'on en retire, l'affaiblissement ou la soustraction de ces mêmes grâces est la juste punition du mépris que l'on en fait, suivant cet oracle mémorable du Sauveur : Je vous déclare que l'on donnera à celui qui a déjà, et qu'il sera comblé de biens ; mais que celui qui n'en a pas par sa faute, sera privé même du peu qu'il a : *Dico vobis, quia omni habenti dabitur et abundabit, ab eo au-*

tem qui non habet , et quod habet auferetur ab eo.

Là dessus , chrétiens auditeurs , condamnons-nous nous-mêmes , et rendons une bonne fois justice à la grâce de notre Dieu. Si malgré tant de moyens de salut que sa bonté nous présente à toute heure , nous sommes encore bien éloignés du royaume de Dieu ; si dans l'heureuse affluence de ses plus précieux trésors , nous languissons dans une affreuse indigence ; si depuis tant d'années passées dans le sein du christianisme , où chaque jour devait être marqué par quelque nouveau progrès , nous ne remarquons en nous aucun changement ; si nos passions sont toujours aussi vives , nos attaches aussi fortes , nos faiblesses aussi grandes , nos chutes aussi profondes ; si tant de confessions réitérées n'ont pu diminuer le nombre de nos vices , ni tant de comunions fréquentes augmenter celui de nos vertus : en un mot , si nous sommes toujours les mêmes , à quoi devons-nous nous en prendre ? Est-ce au défaut de la grâce ? Ah ! chrétiens , le bras de Dieu n'est point raccourci ; la grâce n'a rien perdu de son pouvoir ; l'effusion de son Esprit est également offerte à tous : la promesse en est générale : *Effundam de Spiritu meo super omnem carnem.* Nul sexe , nul âge , nul état n'en est exclu : *Super servos meos et super ancillas meas.* Si ses effets miraculeux , extérieurs et visibles ne sont plus si com-

muns , don de langues , don de miracles , don de prophéties , c'est qu'ils étaient alors nécessaires à l'Église naissante et persécutée , et qu'ils le sont moins à présent qu'elle est florissante et bien établie. Mais quant à ses effets essentiels , intérieurs , invisibles , don de piété , don de force , don de crainte de Dieu , ils seront toujours les mêmes , dit l'Écriture , parce qu'ils seront toujours nécessaires au salut : *Et omnis quicumque invocaverit nomen Domini , salvus erit.* D'où vient donc , je vous prie , cette disette et cette stérilité de grâces dont vous vous plaignez tous les jours ? Quel obstacle en arrête le cours ? Qu'est-ce qui peut en tarir la source ? Votre seule infidélité , mon cher auditeur , à y coopérer. Le peu de soin que vous avez de les ménager , et comme saint Étienne le reprochait aux Juifs , votre résistance continue aux premiers mouvemens du Saint-Esprit : *Vos semper Spiritui Sancto resistitis.*

Vous n'avez , dites-vous , que bien peu de grâces : mais , dites-moi , chrétiens auditeurs , les apôtres , au commencement de leur conversion , en avaient-ils beaucoup plus que vous ? Vous ne sauriez , par exemple , esclaves du respect humain , vous affranchir de sa tyrannie ; vous n'oseriez , dans le grand monde , lever l'étendard de la piété : vous ne pouvez vous exposer à l'air contagieux qu'on y respire , sans mettre votre salut en danger :

le moindre souffle de l'esprit du siècle est capable de vous abatre ; vous tremblez à la vue d'un héros du libertinage ; votre faible vertu se dément aussitôt ; vous oubliez alors vos plus fermes résolutions, et vos sermens les plus sacrés deviennent autant de parjures : tout prêts à renier Jésus-Christ, ou du moins à rougir de lui au premier mot que vous dit un impie. Telle est votre faiblesse : telle et plus déplorable encore était celle des premiers disciples ; et leur chef n'en fit, hélas ! qu'un trop funeste essai. Mais vous pouvez au moins, comme eux, par une sage retraite, vous épargner la peine du combat, et ôter à l'ennemi l'honneur de la victoire ; vous pouvez par la suite mettre votre salut en sûreté ; vous pouvez vous dérober aux yeux de ce monde séducteur ; n'y paraître qu'autant que le devoir vous y appelle ; vous y faire un choix d'amis chrétiens et vertueux. Vous le pouvez, et vous ne le faites pas : eh ! vous étonnez-vous que vous ne receviez pas cet esprit de force dont les disciples furent revêtus ? Ils le chercheront dans le sein de la retraite ; et vous, dans la dissipation et le tumulte du monde ; vous le fuyez toujours : *Vos semper Spiritui-Sancto resistitis.*

Mais au moins il ne tient qu'à vous de vous disposer, comme les apôtres, au martyre de la patience, par le martyre de la charité, d'aimer sincèrement vos frères, si vous ne pouvez tout-

à-fait aimer vos ennemis ; et par l'oubli des moindres offenses, vous accoutumer peu à peu à tout pardonner et à tout souffrir : il ne tient qu'à vous, vous en avez la grâce ; mais il ne vous plaît pas de vous en servir, et vous vous étonnez de ne pas recevoir cet esprit héroïque d'abnégation et de détachement si essentiel au christianisme, et que reçurent les apôtres : *Abneget semetipsum.* Ils y avaient préparé leur cœur par le repentir de leurs divisions passées, et par le sacrifice de leurs intérêts présens : *Cor unum et anima una.* Et vous, par de continuels retours sur vous-mêmes, par des aigreurs et des ressentimens éternels, vous fomentez, vous réveillez, vous augmentez même la délicatesse et la sensibilité de votre amour-propre : *Vos semper Spiritui Sancto resistitis.* Ah ! chrétiens, n'est-ce pas faire injure à la sagesse de notre Dieu, que d'en attendre des grâces de distinction et de choix, tandis que l'on abuse de ses grâces ordinaires ? Quel est le père de famille assez prodigue pour confier ses plus précieux trésors à une main coupable de mille infidélités reconnues ? Où est le maître assez peu réservé pour découvrir les secrets de son art à un disciple indocile qui en dédaigne les premières leçons ? Eh quoi ! la sagesse divine sera donc moins réglée dans l'économie de ses grâces, que la prudence humaine dans le partage de ses dons ? Vous êtes si bien instruits à l'égard

des grands du siècle, et vous le dites tous les jours, que leurs moindres faveurs demandent de la fidélité et du retour; que tout dépend d'y répondre; que de n'en pas profiter, ce serait le contraindre à ne vous en plus faire; mais que d'en bien user, c'est les forcer en quelque sorte à vous en accabler de jour en jour : que n'appliquez-vous ces règles à la conduite du Saint-Esprit? Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez point vos cœurs : faites valoir, par une sainte usure, le talent, quoique unique, que sa grâce vous confie; profitez du peu que vous tenez de lui, et vous en obtiendrez tout : l'abondance des grâces est préparée aux âmes fidèles à les bien ménager; vous l'avez vu par l'exemple des apôtres : montrons maintenant, par le même exemple, que la persévérance dans la grâce est réservée aux âmes généreuses à combattre pour elle. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand nous disons, chrétiens auditeurs, que les apôtres furent confirmés en grâce, n'allez pas vous figurer un état où le péché devienne impossible, et la vertu nécessaire, où la sainteté passe en nature, et le vice en contradiction, où l'assurance enfin exclut tout danger. Une si heureuse disposition ne se trouve que dans le ciel; et si nous voulions l'attribuer aux apôtres durant le cours de la vie, en fixant

leur bonheur, nous diminuons leur mérite : et les faisant arriver au terme avant le temps, nous leur ôterions la qualité de voyageur sur la terre; mais nous devons juger de cette heureuse consistance dans le bien, par opposition à l'endurcissement dans le mal. État directement contraire. Or, comme les apôtres nous apprennent que l'effet propre de cette damnable opiniâtreté dans le mal est de rendre la pratique du bien, non pas absolument impossible, mais entièrement difficile, et qu'elle est en ce sens un signe funeste de réprobation : aussi devons-nous dire, que le don de stabilité dans la grâce consiste proprement à nous rendre la pratique de la vertu aisée et facile, et qu'il vient par là même un présage presque assuré de prédétermination. C'est donc dans la facilité qu'eurent les apôtres à persévérer dans la justice, que je fais consister ce don de stabilité que l'Esprit-Saint leur communiqua; facilité qui fixa leur inconstance, et les rendit comme immuables dans le bien; facilité qui leur aplanit les voies les plus pénibles de la vertu la plus élevée; facilité qui les délivra de cette vicissitude si déplorable, mais, hélas! si commune de ce cercle malheureux de conversions et de péchés, de pénitences et de rechutes; mais facilité qui fut le prix de la sainte violence qu'ils se firent d'abord, et de leurs généreux efforts pour surmonter les ennemis de la grâce. Quels

sont ces ennemis? le monde et la chair.

Que ne fit pas le monde pour étouffer la grâce dans le cœur des apôtres, au moment qu'ils venaient de recevoir le Saint-Esprit? Il semblait que le prince du siècle eût rassemblé tout ce qu'il avait de plus zélés partisans, pour combattre ces nouveaux héros de la foi, et les arrêter dès le commencement de leur carrière. Vous le permîtes, ô mon Dieu! non-seulement pour signaler le courage de vos disciples par un combat plus éclatant, mais encore pour leur faire acheter, par un peu de résistance, la merveilleuse facilité qu'ils devaient trouver dans la suite à triompher de tous les obstacles. Car telle est l'économie de votre divine grâce : jamais la moisson n'est plus riche ni plus sûre, que quand elle a le plus coûté de sueurs et de travaux; et ceux-là recueillent dans la joie, dit le prophète, qui ont semé dans la tristesse : *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua; venientes autem venient cum exultatione*. C'est ce qu'éprouvèrent les apôtres, malgré la force dont ils étaient revêtus. Comme la grâce, toute puissante qu'elle est, ne détruit point la nature, que ne dut pas leur coûter la généreuse résolution qu'ils prirent tous ensemble, de se déclarer les disciples de Jésus-Christ? que de secrets combats renfermés dans ces deux courtes paroles du texte sacré : Ils commencèrent à parler! *Cœperunt*

loqui. Parler pour un homme mis à mort depuis peu, pour qui personne ne s'intéresse, et que tout le monde abhorre; prêcher son triomphe et sa gloire aux auteurs mêmes de sa mort, et aux ennemis de sa résurrection! prendre hautement le parti de l'innocence opprimée, de la vertu persécutée, de la sainteté réprouvée, contre tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus respecté, les docteurs de la loi, et les juges du peuple : reprocher en face à tout un peuple le crime le plus énorme, la plus noire ingratitude, le plus monstrueux forfait, l'attentat le plus horrible que l'on puisse commettre, un déicide! *Auctorem vitæ interfecistis*. Grand Dieu! qui ne serait effrayé d'une pareille entreprise? Mais encore, quel temps et quel lieu choisissaient-ils pour exécuter leur dessein? le jour le plus solennel et l'assemblée la plus nombreuse : lorsqu'ils ont autant d'yeux ouverts sur leurs démarches, qu'il y a de nations que le soleil éclaire, autant de bouches toutes prêtes à les critiquer, à les contredire, à les condamner, qu'il y a de langues différentes qui partagent l'univers. A votre avis, lâches adorateurs des opinions du siècle, et timides esclaves de ses jugemens, est-ce-là savoir bien triompher du monde, et s'élever au-dessus de tout respect humain?

Peut-être au moins garderont-ils quelque ménagement dans la manière de s'expliquer?

Point de ménagement pour des chrétiens, quand il s'agit de se vaincre; ils craignaient le monde, ils veulent le braver. Pierre, de tous autrefois le plus timide et le plus lâche, est le premier à se déclarer; il donne aux autres un exemple de fermeté et de courage; il prend la parole; il élève la voix : *Levavit vocem suam*. Ce n'est plus à une simple servante, c'est à tout Israël; c'est surtout aux anciens du peuple et aux docteurs de la loi qu'il va rendre compte de sa foi : *Principes populi et seniores, audite, certissimè sciat domus Israel*. Jésus n'est plus cet homme qu'il méconnaissait il y a peu de jours : non, non ! c'est le Christ, c'est le Messie, c'est le Sauveur, c'est le Seigneur son Dieu qui est ressuscité : *Quia et Dominum eum et Christum fecit Deus hunc Jesum*.

Déclaration authentique ! confession généreuse ! quelle en sera la récompense ? Une grâce pareille à celle qu'il reçut autrefois, après une profession de foi toute semblable, quoique moins publique. Et moi je vous dis, reprit Jésus-Christ, que vous êtes Pierre, et que sur cette Pierre j'établirai mon Église, et les portes d'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Car ne vous semble-t-il pas entendre aujourd'hui Jésus-Christ dire à ses apôtres, du trône de sa gloire : Parce que, remplis de mon esprit, vous avez fait un généreux effort pour vous vaincre, et pour rompre ce timide silence qui te-

nait en vous ma vérité captive; j'établis en vous l'empire de ma grâce, et tous les efforts de mes ennemis et des vôtres ne prévaudront point contre elle. Que l'enfer frémissé, que la synagogue entre en fureur, que le paganisme se déchaîne, que le monde, conjuré contre moi, s'arme aussi contre vous; qu'il déploie toutes ses armes pour ébranler les vertus faibles et mal affermiées; railleries piquantes, mépris outrageans, persécutions continuelles, affronts, menaces, insultes, tout sera contre vous sans succès : *Non prævalebunt*. Grâce privilégiée ! faveur singulière ! mais expressément marquée dans le texte sacré. Peut-être n'y avez-vous jamais fait réflexion, âmes lâches et timides, vous qui n'osez entreprendre le grand ouvrage de votre conversion, dans la crainte de ce que dira le monde, si vous venez à manquer de persévérance. Apprenez aujourd'hui les moyens infailibles de persévérer, et de vous élever au-dessus des terreurs tyranniques du monde.

Les apôtres, disent leurs actes, après leur déclaration, jugeant bien, par la peine qu'ils avaient eue à faire cette première démarche, de celle qu'ils auraient à la soutenir, eurent recours à la prière : *Unanimiter levaverunt vocem ad Deum*. Seigneur, dirent-ils, témoin de nos combats, vous savez la force de nos ennemis, et vous connaissez notre faiblesse ! vous entendez leurs menaces, et vous

sentez notre effroi : *Et nunc, Domine, respice in minas eorum.* Grâce à votre secours, nous en avons déjà triomphé, mais non pas sans bien des efforts : notre cœur frémit encore à la vue du péril : bannissez ces indignes frayeurs, restes honteux de notre lâcheté ; et si vous agréez la victoire que nous venons de remporter sur nos répugnances, accordez-nous de n'en plus ressentir désormais : *Da servis tuis cum fiducia loqui.* Nous ne demandons plus seulement la grâce d'obéir à vos ordres : *Da loqui,* mais la grâce de vous obéir sans timidité, et avec courage : *Da cum omni fiducia loqui.* On les exauce ; le Ciel se déclare à son tour, la terre tremble, et leur cœur s'affermi : *Motus est locus in quo erant, et loquebantur verbum Dei cum fiducia.* Depuis ce moment, dit l'Écriture, toutes leurs craintes se dissipent, le fantôme effrayant du monde s'évanouit ; plus de répugnance, plus d'alarmes : les hommes parlent, mais ils n'écoutent que Dieu : les hommes commandent, mais ils n'obéissent qu'à Dieu : les hommes menacent, mais ils ne craignent que Dieu : *Obedire oportet Deo magis quam hominibus.* Un seul combat contre le monde vient de les affranchir de la tyrannie : un seul effort contre la chair va les rendre victorieux de sa faiblesse.

La chair et l'esprit, deux ennemis irréconciliables, dit saint Paul, et dont les lois opposées se contredisent et se combattent

sans cesse. Il faut donc, et c'est aussi la conclusion qu'en tire le même apôtre ; il faut nécessairement dompter ce corps de péché, si l'on veut affermir le règne de la grâce ; c'est ce que firent les apôtres, dès qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit : comment cela ? en s'offrant généreusement à souffrir pour Jésus-Christ : malgré toutes les révoltes de la chair, toujours alarmée des croix et des souffrances ; car ne croyez pas, chrétiens auditeurs, que pour être pleins de Dieu, ils en fussent moins hommes. La voix du Saint-Esprit ne fait point taire la voix de la nature : elle la laisse murmurer, et lui résiste, s'il le faut, jusqu'au sang, dit saint Paul, comme les disciples de Jésus-Christ lui ont résisté : *Nondum usque ad sanguinem restitistis.* Au sortir de leur retraite, ils n'ont devant les yeux que des objets capables de les effrayer, d'alarmer leur courage : des mains teintes encore du sang de Jésus-Christ. Les tribunaux où il fut présenté, les juges qui l'avaient condamné, les bourreaux qui l'ont crucifié, tout ne leur parle que de ses tourmens et de leurs supplices : ils se regardent déjà comme des victimes destinées au même sacrifice : *Æstimati sumus sicut oves occisionis.* Éclairés qu'ils sont des plus vives lumières, ils comprennent assez qu'ils ne doivent pas attendre une destinée plus heureuse que celui dont ils prennent la cause : ils jugent bien que

ceux qui n'ont pas épargné le maître, n'épargneront pas plus les disciples : et que, comme ils l'ont persécuté jusqu'à la mort, la mort seule finira leur martyre. Ils le savent : ils le voient, le Fils de Dieu même le leur a prédit. Cependant, ô courage héroïque ! ô générosité chrétienne ! ils abandonnent la chair pour s'attacher à l'esprit : ils la dévouent aux fers et à la captivité, aux fouets et à la nudité, aux croix et à la torture : et je les vois à Jérusalem sortir du premier champ de bataille, baignés de sang et couverts de plaies. C'est ainsi que combattent et que triomphent les vrais soldats de Jésus-Christ. Ainsi vainqueurs du monde et de la chair, les deux plus puissans ennemis de la grâce, qu'avaient-ils désormais à craindre pour elle, et ne pouvaient-ils pas dès lors faire à toutes les créatures le généreux défi que leur donna depuis saint Paul, quand il disait : Qui de vous nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? *Quis nos separabit à charitate Christi ?* Seront-ce vos promesses ou vos menaces ? monde trompeur ! nous avons renoncé aux unes, et nous méprisons les autres en vue des promesses et des menaces de Jésus-Christ : serait-ce l'amorce de la volupté ou les atteintes de la douleur ? servitude du corps, dur esclavage ! si nous n'avons pu encore secouer votre joug, nous avons du moins bien affaibli les liens qui nous y atta-

chent : grâces au secours tout-puissant du Saint-Esprit, après quelques combats nous jouissons d'une paix profonde ; et nous aurions autant ou plus de peine à nous conformer aux maximes corrompues du monde, ou aux désirs déréglés de la chair, que nous en avons eu d'abord à suivre les plus purs mouvemens de la grâce : *Quis nos separabit ?* Tant il importe, chrétiens auditeurs, à quiconque veut persévérer dans la vertu, de faire effort au commencement de la carrière, et de vaincre généreusement tous les obstacles que le respect humain et l'amour-propre opposent aux inspirations du Saint-Esprit !

Appliquons-nous ceci, chrétiens auditeurs, et tirons-en cette importante instruction, que si l'on ne persévère pas dans le bien, c'est qu'on ne veut pas se vaincre. Combien de fois, en effet, avez-vous déjà reçu le Saint-Esprit, et combien vos cœurs touchés de ses premières impressions ont-ils formé de fois le plan d'une vie nouvelle ! Dans ces heureux momens où la grâce vous présentait les vérités éternelles sous un si beau jour, rien ne vous paraissait difficile ; et dans les saints transports de votre zèle, vous disiez intérieurement au Maître invisible qui vous parlait au cœur, ce qu'un apôtre disait au Sauveur, peu de temps avant qu'il allât au calvaire : *Sequar te quocumque ieris.* Oui, Seigneur, vous êtes mon guide ; je vous suivrai par-

tout où il vous plaira me conduire : fallût-il descendre dans les prisons ou monter sur les échafauds ; fallût-il donner mon sang et ma vie , je vous suivrai , quoi qu'il m'en coûte : *Sequare te quocumque ieris*. Vous le disiez, vous le pensiez, vous le vouliez même alors ; mais avouez-le à votre confusion ; faute de résister aux attraits du monde ou aux révoltes de la chair, vous êtes bientôt retombé dans vos premières faiblesses : dès que l'Esprit-Saint a voulu vous faire entrer dans des routes inconnues au siècle ou pénibles à la nature, vous avez changé de langage, et vous avez dit avec les impies : *Recede à nobis scientiam viarum tuarum, nolumus*. Retirez-vous de nous, portez ailleurs vos lumières : il en coûte trop pour les suivre. Vous vous trompiez, cher auditeur ; il ne vous en eût coûté qu'un léger effort. Le premier pas fait, ces voies, en apparence si difficiles, se seraient trouvées tout à coup aplanies : l'onction sainte était toute prête à se répandre sur ces croix qui vous rebutaient si fort ; un moment de générosité eût fixé votre inconstance, et assuré votre salut. Combien de saints dans le ciel, sans parler des apôtres aussi faibles et aussi changeans que vous, doivent leur persévérance et leur couronne à une seule action héroïque, tentée sous la direction du Saint-Esprit, et par le mouvement de sa grâce ! et combien de réprouvés, plus chéris autrefois de Dieu

que vous, imputent leur malheur éternel à la lâcheté qu'ils ont fait paraître dans une tentation délicate, mais décisive pour leur salut ! Abraham et sa postérité est comblé de bénédictions ; pourquoi ? parce qu'il a été généreux et fidèle dans une épreuve bien rude à la vérité, mais passagère : *Quia fecisti hanc rem*. Saül et toute sa famille est rejeté, abandonné, déchû de ses plus légitimes espérances : pourquoi ? parce qu'il a manqué de fermeté pour refuser à un peuple impatient et avare un sacrifice que Dieu ne voulait pas si tôt, et des dépouilles que Dieu demandait sur-le-champ : *Pro eo abjecit te Dominus*. Un moment de constance, Saül était heureux pour toujours : *Præparasset Dominus regnum tuum super Israel in sempiternum*. Un moment de faiblesse, Abraham n'aurait jamais été ce qu'il est : c'est là que Dieu les attendait l'un et l'autre. De tant de pécheurs, heureusement changés pour toujours, que l'Évangile nous propose pour modèles, trouvez-m'en un seul qui n'ait pas signalé sa conversion par quelque victoire éclatante, ou sur le monde, ou sur l'amour-propre, ou même sur l'un et sur l'autre.

Concluons donc par les paroles consolantes de saint Augustin, âmes fidèles, vous qui avez aujourd'hui reçu les dons du Saint-Esprit ; ou qui du moins avez entendu sa voix, il ne tient qu'à vous, si vous voulez,

de persévérer dans sa grâce : *O homo, in eo quod audieras, perseverares si velles.* Eh ! pourquoi ne le voudriez-vous pas ? tout vous y engage ; l'intérêt de Dieu même , et votre propre intérêt. Je dis l'intérêt de Dieu : car ne pensez pas que ce soit sans une violence extrême que le Saint-Esprit se voit banni d'un cœur dont il est si jaloux : il en est affligé , dit l'Écriture : *Afflixerunt Spiritum Sanctum ejus.* Et quoique sa félicité soit indépendante de notre bonheur , toutefois son amour infini lui fait ressentir nos mépris , à proportion de ce que ses bontés ont droit d'attendre de reconnaissance de nos cœurs ; ne contristez donc point l'Esprit-Saint par vos injurieuses résistances , disait saint Paul aux premiers fidèles : *Nolite contristare Spiritum Sanctum* : souvenez-vous que vos âmes sont ses conquêtes, ses épouses , ses temples mêmes, conquêtes achetées du plus pur sang d'un Dieu : *Quam acquisivit sanguine suo.* Épouses chéries et recherchées de toute éternité : *Sponsabo te mihi in sempiternum.* Temple consacré par autant d'onctions réitérées que vous avez reçu de sacrements : *Nescitis quia templum Dei estis.* Après cela , peut-il être indifférent à votre perte ? mais vous, pouvez-vous être insensible à son éloignement ? Votre propre intérêt ne vous engage-t-il pas à conserver soigneusement ses grâces ? N'est-il pas à craindre qu'après tant d'outrages, vous n'ar-

rivez enfin à ce dernier péché contre le Saint-Esprit , qui n'est autre, selon saint Augustin, que l'impénitence finale, péché qui ne se consomme à la vérité qu'à la mort ; mais qui dès cette vie, dit saint Paul , amasse un trésor de colère ; péché , enfin , qui est proprement l'ouvrage de l'homme obstiné dans sa malice , mais qui n'en est pas moins le châtiement d'un Dieu justement irrité de tant d'infidélités criminelles.

Seigneur, préservez-nous d'un malheur si funeste ; et quelque grandes qu'aient été nos iniquités , ne nous privez point de votre esprit , gage précieux de votre amour, source féconde de tout bien , principe unique de toute vie spirituelle : *Spiritum Sanctum tuum ne auferas à me.* Fortifiez les liens qui nous unissent à lui : écartez tout ce qui peut les rompre ou les affaiblir, et rendez-les , de notre part autant que de la sienne , indissolubles et éternels : *Spiritu principali confirma me.* Faites surtout que, par le bon usage de ses grâces , nous en méritions la plénitude, et que par de généreux efforts , nous nous en assurions la stabilité. C'est, chrétiens auditeurs, tout le fruit que nous devons tirer de ce mystère , et le seul moyen sûr d'arriver à l'éternité bienheureuse. (Le père Segaud, tom. 1 , des mystères.)

SAINT PIERRE.

SERMON ABRÉGÉ.

Tu es Petrus, et super hanc Petram ædificabo ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni cœlorum; et quodcùmque ligaveris super terram, erit ligatum in cœlis; et quodcùmque solveris super terram, erit solutum in cœlis.

Vous êtes Pierre, et ce sera sur cette pierre que je bâtirai mon Église, et je vous donnerai les clés du royaume des cieux; et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel: et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. (En Saint Matthieu, c. 16.)

Ce n'est point là une grandeur humaine que Jésus-Christ donne à son apôtre; mais jamais la grandeur humaine, dans le plus bel éclat de sa puissance, exerça-t-elle un empire plus absolu, et porta-t-elle plus loin sa domination? Sans autres limites que celles mêmes du monde, pouvoir de l'un à l'autre pôle faire écouter ses ordres, et respecter ses arrêts; autant que l'Église, ce royaume spirituel est au-dessus de tous les royaumes du siècle; être élevé sur toutes les couronnes de la terre, et les tenir soumises à ses décisions: se faire entendre jusque dans le ciel, et souverain dispensateur de ses trésors, le fermer ou l'ouvrir à son gré; d'une

parole en attirer les bénédictions, et d'une parole en faire tomber les anathèmes: enfin, assis non plus sur la chaire de Moïse, mais sur la chaire de Jésus-Christ, devenir la lumière des peuples, l'organe de la vérité, le fondement de la foi, l'arbitre, le père commun; et pour tout dire en un seul mot, le vicaire de Dieu: voilà, messieurs, ce que renferme l'auguste dignité dont le Sauveur des hommes a honoré saint Pierre, et ce qui va faire la matière de son panégyrique. Je ne viens pas néanmoins, comme il est assez ordinaire, et souvent même nécessaire dans les stériles éloges des faux grands du monde, m'étendre au long sur le ministère, et ne rien dire de la personne; parler de son élévation, en taire son mérite, et louer l'illustre apôtre dont vous solennisez la mémoire, beaucoup moins par lui-même que par ce qu'il y a eu en lui d'étranger. Quand je considère saint Pierre placé sur le premier trône, ce n'est point là que j'arrête mes regards, comme il n'y attachait point ses désirs. Je vais plus loin, et j'examine deux choses: la première, comment il a mérité son élévation: la seconde, comment il a usé de son élévation; voilà par où les dignités nous honorent et par où nous les honorons. Je le regarde en deux états; dans l'état d'une vie privée, et avant qu'il fût monté au point de grandeur où nous le voyons; et dans l'é-

tat d'une vie publique, et après que le Sauveur du monde lui eut conféré la suprême autorité de son Église. Dans le premier état, saint Pierre nous fait voir toutes les dispositions nécessaires au choix que voulait faire de lui le Fils de Dieu. Dans le second état, saint Pierre nous fait voir toute la fidélité nécessaire pour soutenir le choix que fit en effet de lui le Fils de Dieu. Il a donc été après Jésus-Christ le premier pontife de l'Église, le vicaire de Jésus-Christ-même; et cette excellente dignité, en premier lieu, il l'a méritée; en second lieu, il l'a dignement exercée. Le mérite qui l'y disposa, ce sera la première partie. Le saint emploi qu'il en fit, ce sera la seconde.

PREMIÈRE PARTIE.

Le chef-d'œuvre de Jésus-Christ sur la terre c'est son Église; et plus l'ouvrage était important, plus il fallait un fondement solide et durable pour le soutenir. C'est aussi sur la pierre ferme que l'Église de Jésus-Christ a été établie, et la Providence ne pouvait choisir un plus digne sujet que le glorieux apôtre dont je fais l'éloge, pour porter ce grand et ce vaste édifice. Parlons, messieurs, sans figure; et si nous voulons entrer dans les vues du Sauveur du monde, je trouve qu'en choisissant saint Pierre pour gouverner son Église, il a eu égard premièrement à la foi de cet apôtre. En premier lieu, comme l'Église est la so-

ciété des fidèles, et que la foi en est le premier nœud, elle ne pouvait être mieux confiée qu'à un apôtre distingué lui-même par l'excellence de sa foi. En second lieu, comme l'Église est encore la sainte épouse de Jésus-Christ, et qu'elle ne se maintient que par une étroite communication avec lui, elle ne pouvait être commise en de meilleures mains qu'en celles d'un apôtre connu lui-même par un spécial attachement à Jésus-Christ.

Si c'était un prince du monde qui élevât un sujet aux premiers emplois de l'état, et le destinât au gouvernement de son empire, je vanterais, pour justifier le choix du maître, les qualités naturelles du ministre, la noblesse de son origine, l'étendue de ses lumières, et son habileté dans les affaires; mais comme les dons de la nature n'ont nulle part dans l'estime de Dieu, ils n'ont pas communément aussi plus de part dans le choix de Dieu, et c'est de quoi nous avons un exemple bien sensible dans le chef que donna Jésus-Christ à son Église, et qu'il établit en sa place pour lui succéder. Bien éloigné des fausses idées du siècle, je ne crains point de dire d'abord que ce fut un homme sans naissance: que ce ne fut ni un riche, ni un sage du monde, en qui la fortune ou le génie suppléât à la bassesse du sang; un pécheur réduit à la plus vile condition du peuple d'où il était sorti;

sans autre richesse que ses filets, et sans autre connaissance que celle de son art; tout occupé de son travail, et incapable par lui-même de porter plus haut ses vues, tant l'esprit était borné et l'éducation grossière : voilà les premiers traits de son tableau, et les dispositions qu'il reçut du sang et de la chair, mais il eut le mérite de la foi, et un mérite propre. Cependant les autres, aussi-bien que lui, furent fidèles : mais toutes les vertus ont leur degré; et Pierre, en s'élevant au-dessus de tous les autres par la sublimité de sa foi, eut aussi sur tous la préférence dans le royaume de Dieu, et y tint sous Jésus-Christ le premier rang.

Comme je parle d'une foi plus marquée, je me trouve obligé, messieurs, de laisser ce qu'elle eut de commun avec les autres disciples qui s'attachèrent, comme notre apôtre, à Jésus-Christ. Je ne dis point avec quelle facilité il suivit les premières impressions de la grâce qui l'éclaira, quand, sur le rivage de la mer, et à la voix du Sauveur du monde, il reconnut sous de faibles apparences le Messie qui lui parlait, et devint tout à coup sensible à l'attrait dont il avait été touché. Avoir promptement et pleinement répondu à la vocation du ciel, quand le ciel l'appela à la foi, et que le Sauveur des hommes se fit entendre à lui : avoir découvert par la foi le Messie que tout Israël attendait, et qui néanmoins demeurait in-

connu jusqu'au milieu d'Israël : avoir fait à la fois le sacrifice de tous les intérêts humains; sacrifice toujours difficile, et presque autant parmi le simple peuple, n'eût-on qu'une cabane à quitter, que dans des états plus relevés, parce qu'on a partout ses attachemens et ses liaisons : avoir reçu avec une humble docilité de la bouche de Jésus-Christ la sainte doctrine de la foi, et avoir déjà travaillé à la répandre, lorsqu'elle venait à peine de lui être communiquée : ce furent d'abord d'excellens exercices de la foi de Pierre; mais c'est après tout ce que fit comme lui André, son frère; c'est ce que firent après lui les enfans de Zébédée, Jacques et Jean, Matthieu le publicain, et tous ceux que Jésus-Christ s'était associés dans les fonctions de l'apostolat et pour l'établissement de la foi.

Ce n'est donc point à cela précisément que saint Pierre fut redevable d'une si glorieuse distinction : allons-en chercher plus loin le principe. Souvent il ne faut qu'un généreux effort pour se rendre digne des plus illustres privilèges, et un coup généreux fait seul quelquefois les plus héroïques vertus. Prenons le point essentiel; et pour bien juger de la foi du saint apôtre, arrêtons seulement les yeux sur ce qu'elle a eu de plus éclatant.

Vous voyez d'abord, messieurs, où j'en veux venir. Vous savez à quelle épreuve le Fils de Dieu mit la foi de ses disciples,

lorsque , jaloux de la gloire de sa divinité qu'il voulait leur faire connaître , pour la publier eux-mêmes ensuite , il leur donna lieu , par la célèbre question qu'il leur fit , de s'en expliquer en sa présence , et de produire leurs sentimens. Vous savez de quelle bouche sortit cette fameuse confession , quand Jésus-Christ au milieu des apôtres , chancelans encore et incertains , saint Pierre prenant la parole , reconnut , sans hésiter , le Fils unique de Dieu , et Dieu même dans Jésus-Christ : *Tu es Christus Filius Dei vivi*. Tout le ciel applaudit à cet oracle ; il a retenti dans toutes les parties du monde ; au fond des cachots et au milieu des feux , sur les croix , sur les roues des martyrs ; et c'est sur quoi , depuis tant de siècles , est encore appuyée la créance de l'Église , et l'article fondamental de la religion. Voici , après les pères , quelques circonstances que j'y remarque et qui en relèvent le prix. Ce fut le premier témoignage que reçut Jésus-Christ de la part des hommes comme Fils de Dieu. On l'avait mis au rang des prophètes ; on l'avait égalé à Jean-Baptiste , comparé même à Élie : mais c'était s'en former de trop imparfaites idées ; et Pierre avait bien pénétré plus avant , et s'était élevé bien plus haut. Parmi les diverses opinions qui partagent les juifs , telle est , non point seulement sa conjecture sujette à l'erreur , et toujours mêlée de quelque incertitude ;

mais pour parler de la sorte , la plus constante résolution de sa foi et sa réponse : Vous êtes le Christ , le Fils unique de Dieu : *Tu es Christus Filius Dei vivi*. Ce fut un témoignage public. A la tête des apôtres assemblés , il parla déjà sans le prétendre comme leur chef ; il confondit l'incrédulité des uns ; il affermit la foi des autres ; sa voix fut pour eux une leçon vivante et animée ; et comme forcés par un secret pressentiment à lui donner une attention respectueuse , ils apprirent de lui un mystère encore enseveli dans l'obscurité , et qu'il leur était le plus nécessaire d'éclaircir. Ce fut un témoignage tout divin : la flatterie , l'exemple , les sens n'y eurent point de part : mais du sein même du Père céleste s'écoulèrent sur lui de si saintes lumières. Sa foi n'eut point d'autre règle que la révélation du ciel ; et à l'assurance qu'il marqua , il était aisé de connaître qu'il s'exprimait en homme inspiré d'en-haut : *Caro et sanguis non revelavit tibi , sed Pater qui in cœlis est*. Ce fut un témoignage souverainement glorieux à Jésus-Christ. Ce n'est pas , selon l'observation de saint Chrysostôme , qu'il n'eût pas été jusque-là plusieurs fois appelé Fils de Dieu ; mais seulement comme les saints , plus chéris de Dieu , en sont appelés les enfans et les héritiers de son royaume ; et non point comme saint Pierre le fit enfin connaître , né de son père par une gé-

nération éternelle, égal à Dieu, d'une même substance avec Dieu. Or autant que Dieu est au-dessus de l'homme, c'était autant élever le Sauveur du monde, et sans de longs éloges, découvrir en quelques mots toute sa grandeur.

Il n'en fallait pas aussi davantage, messieurs, pour toucher singulièrement le maître en faveur de son disciple. Le retour de la part de Jésus-Christ fut prompt; mais surtout, dit saint Jérôme, il fut entier. Je ne sais ici ce qui mérite plus nos réflexions, ou le témoignage de Pierre à la gloire de Jésus-Christ, ou le témoignage de Jésus-Christ à l'avantage de saint Pierre: jamais il ne fut un combat plus saint ni plus heureux de l'une et de l'autre part. Saint Pierre dit à Jésus-Christ: Vous êtes le Christ: *Tu es Christus*. Jésus-Christ dit à saint Pierre: Vous êtes Pierre: *Tu es Petrus*. Quand saint Pierre s'adresse à Jésus-Christ, c'est un homme qui parle; mais un homme conduit par la sagesse éternelle: un Dieu de la part des hommes ne pouvait recevoir un plus bel éloge: *Respondens Petrus dixit*. Et quand Jésus-Christ s'adresse à saint Pierre, c'est un Dieu qui parle; et la sagesse même incréée; il n'est rien de plus grand à un homme que d'avoir pour lui la parole d'un Dieu: *Respondens autem Jesus dixit*. Jésus-Christ n'avait parlé d'abord de lui-même que comme du Fils de l'Homme: *Quem dicunt*

homines esse Filium Hominis? Mais la foi du disciple sut bien relever l'humilité du maître: il le prononça à haute voix, que ce Fils de l'Homme était le Fils de Dieu: *Tu es Filius Dei vivi*. Et saint Pierre, jusque-là, n'avait eu en effet nulle prééminence qui le rendît supérieur aux autres apôtres: ils avaient tous été interrogés à la fois: *Interrogavit discipulos*. Mais le maître, à ce moment, sut bien démêler de la troupe son disciple; il le marqua expressément, il le fit hautement entendre, que cette pierre serait le fondement de son Église, et cet apôtre le premier entre tous, et leur chef: *Super hanc petram œdificabo ecclesiam meam*. Il y a cette différence que la parole de saint Pierre ne donna rien à Jésus-Christ qu'il n'eût déjà, mais qu'elle le représenta seulement tel qu'il avait toujours été: au lieu que la parole de Jésus-Christ fut efficace, et qu'elle communiqua à saint Pierre ce qu'il ne pouvait avoir par lui-même: *Et ego dico tibi*. Vous rendez hommage à ma divinité, et un hommage qui lui est dû: voici ce que je vous rends: *Et ego*. Pour moi, qui d'un souffle puis opérer les plus grands miracles, je vous le dis; et ce que je dis, je le fais en le disant; que vous êtes l'héritier de ma puissance, et que j'appuie sur vous la foi que j'ai enseignée aux hommes: il faut que partout où mon nom sera adoré, le nom de Pierre soit vénérable. Il

sera dans le ciel, dont je vous mets les clefs en main, comme le signe d'un suprême pouvoir : *Tibi dabo claves regni cœlorum*. Il le sera sur la terre; et toujours de concert avec vous, tout ce qui sera pardonné à votre tribunal, je le pardonnerai; tout ce qui sera condamné à votre tribunal, je le condamnerai. La sentence de Pierre réglera en quelque façon la sentence et le jugement de Dieu même : *Et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis; quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis*. Vous êtes donc heureux, et vous l'êtes parce que vous avez cru : *Beatus es*. Heureux nous-mêmes, chrétiens, comme cet apôtre, si notre foi répond à la sienne : sa grandeur a été le fruit de sa foi; et j'ai dit encore que c'était la récompense de son amour.

Quel souvenir vais-je vous rappeler, messieurs, car en parlant de l'amour fort et tendre de saint Pierre pour Jésus-Christ, et de l'attachement plus étroit qu'il marqua en toutes les rencontres au Fils de Dieu, je ne puis, je ne dois pas même dissimuler son infidélité, ni entreprendre de cacher son crime. Je sais que ce soleil eut son éclipse. Cet apôtre si ferme tomba; ce disciple si dévoué aux intérêts de son maître le trahit et le renonça; mais les belles âmes, après tout, jusque dans leurs égaremens, se font toujours reconnaître; et, si je l'ose dire de la

sorte, je trouve jusque dans le péché de saint Pierre des gages certains de son amour. Que fut-ce autre chose que son attachement à Jésus-Christ, mais un attachement alors trop vif, je l'avoue, et téméraire, qui, sans se défier assez de ses forces, lui fit protester avec tant d'assurance, que quand tous les autres auraient abandonné leur maître, seul, il le suivrait partout, et y perdrait, s'il le fallait, la vie? Que fut-ce autre chose que la constance de son amour, qui, malgré la fuite des apôtres, le conduisit et le fit entrer après Jésus-Christ jusque dans la salle de Caïphe, et l'engagea dans la triste occasion où il succomba? Que fallut-il davantage, après l'anathème que la crainte lui fit prononcer contre Jésus-Christ, qu'un regard de Jésus-Christ même pour le toucher? Cette promptitude à revenir marque bien un cœur qui a véritablement aimé, et plus capable encore d'aimer que jamais. Dans un moment malheureux où le trouble saisit, les plus fidèles peuvent être tout à coup refroidis; mais aux cœurs sensibles, il ne faut aussi qu'un moment pour s'embraser tout de nouveau. Saint Pierre n'aima jamais plus tendrement son maître, qu'alors même qu'il en venait de paraître plus ennemi, et cette lâche désertion ne servit qu'à l'attacher à lui par un lien plus fort et désormais éternel. Enfin quelle douleur fut plus amère que la sienne, et quels torrens

de larmes fera-t-elle sortir de ses yeux? L'amour seul anima une si vive pénitence, comme l'amour aussi n'y mit jamais de terme : *Et egressus foras flevit amarè.*

C'est ainsi, messieurs, qu'un parfait attachement répare tout et se retrouve en tout. Cette fatale rencontre ôta peut-être à saint Pierre, sur les autres apôtres, l'avantage d'une plus entière innocence; mais elle lui laissa toujours l'avantage d'un dévouement plus solide et plus ardent à Jésus-Christ. Qui des apôtres que saint Pierre, lorsque les disciples se retirèrent de Jésus-Christ, scandalisés de sa doctrine, retint les autres par son exemple, et fit si précisément connaître que pour lui jamais il ne s'en séparerait? Qui des apôtres que saint Pierre voulait demeurer sur le Thabor, toujours occupé de Jésus-Christ, et sans autre bonheur que de jouir éternellement de sa présence? Qui des apôtres que saint Pierre se précipita deux fois dans la mer pour courir à Jésus-Christ qui l'attendait sur le rivage, oubliant son propre péril, pour satisfaire son empressement? Qui des apôtres, à la dernière cène, plus que saint Pierre, marqua son zèle à venger Jésus-Christ du perfide disciple qui le devait livrer aux Juifs? Il le chercha sans le pouvoir connaître; mais s'il l'eût connu, dit saint Jean-Chrysostôme, l'ardeur qui l'inspira alors l'eût porté contre lui à toutes les ex-

trémités. Qui des apôtres que saint Pierre prit au jardin la défense de Jésus-Christ? Il s'arma du glaive, se présenta au combat contre une multitude assemblée, ignore le danger, et n'écoula que son cœur.

Des marques si engageantes ne furent pas sans effet; mais il est vrai aussi, messieurs, qu'elles étaient nécessaires. Jamais le Fils de Dieu ne voulut être plus assuré de nul autre que de celui qu'il regardait comme le dépositaire de son autorité: et avant que de mettre enfin le sceau au transport qu'il lui en avait fait, la dernière et la plus authentique déclaration qu'il demanda à saint Pierre, ce fut celle d'un inviolable attachement. Il le voulut apprendre de lui-même, et dans les termes les plus expressés: Pierre, m'aimez-vous? *Simon Joannes, diligis-me?* Il ne se contenta pas d'un amour commun, il y voulut quelque chose de plus particulier: M'aimez-vous? et m'aimez-vous plus que tous ceux-ci? C'était les apôtres que le Sauveur du monde lui montrait. *Diligis-me plus his?* Ce ne fut point encore assez que deux fois. Il l'interrogea une troisième fois: M'aimez-vous enfin? *Amas-me?* Ne le saviez-vous pas, Seigneur, et ne listez-vous pas dans l'âme de votre apôtre ses plus secrets sentimens? Oui, répond saint Augustin: cependant cette conduite de Dieu ne fut pas sans de très-solides raisons. Il fallait, dit le père, qu'après avoir trois fois

profané sa voix, en renonçant Jésus-Christ, il la consacra trois fois en lui témoignant son amour : *Redditur trinæ negationi trina confessio*. Il était encore à propos de l'engager toujours davantage par de si solennelles protestations : et le bon pasteur, en se reposant sur un autre du soin de ses ouailles, ne devait rien auparavant omettre pour le lier à ses intérêts, afin de le rendre par là même plus sensible à ceux de son troupeau. Mais au moment que le Fils de Dieu put désormais compter sur son disciple, il n'eut plus rien de si cher qu'il ne lui mît dans les mains pour le conserver ; ce furent ses brebis : *Pasce oves meas*. Tout le bercail sans distinction fut à lui, et il n'y a point encore pour lui de réserve : *Pasce agnos meos*. Tout ce qui n'est point du troupeau de Jésus-Christ, n'est point dès là du troupeau de saint Pierre ; et dès là aussi, tout ce qui n'est point du troupeau de saint Pierre, cesse d'être du troupeau de Jésus-Christ. L'union est parfaite entre l'un et l'autre ; l'un est entré dans tous les droits de l'autre. C'est à saint Pierre à nourrir le troupeau : *Pasce*. C'est à lui à le diriger, à le régler : et voilà ce que lui ont mérité sa foi et son amour. Car, pour ne vous pas laisser, chrétiens, sans quelque instruction, c'est la foi et la charité qui nous approchent davantage de Dieu. Toutes les vertus sans la foi, et sans la foi de saint Pierre, une foi ferme, vive, pure, toutes

les vertus, sans cela, toutes les œuvres ne sont que des œuvres mortes, et des apparences sans principes ; comme aussi sans l'amour de Dieu, sans la charité, la foi perd toute sa force, et devient inutile ; et sans une charité même animée comme celle de saint Pierre, solide comme la sienne, prompte et agissante, qui vivifie, qui enrichisse, qui honore notre foi : vous l'avez dit comme saint Pierre, et vous le dites dans le sein de la vraie Église, que Jésus-Christ est le Fils éternel de Dieu : *Tu es Christus Filius Dei vivi* ; mais comment le dites-vous ? Avec quelle indifférence et avec quelle langueur dans la pratique ? Pouvez-vous ajouter, comme le même apôtre : Je ne me contente pas de vous adorer, Seigneur, et de vous craindre comme mon Dieu ; mais vous savez encore que je vous aime : *Tu scis, Domine, quia amo te*. Vous le savez : *Tu scis*. Mais à quoi le lui avez-vous fait jusqu'à présent connaître, et où en sont les témoignages ? Où est l'observation de ses commandemens divins, la fidélité à garder ses conseils, l'horreur de tout ce qui le blesse, la délicatesse de conscience ? Où sont vos pénitences, vos jeûnes, vos aumônes, vos prières, vos exercices de piété ? quel ordre les règle ? quelle exactitude les entretient ? quel zèle, quelle ferveur les accompagne ? Voilà comment on aime Dieu, comment l'aime saint Pierre ; comment il a réciproquement animé, et son

amour par sa foi, et sa foi par son amour.

Or, sur cela, mes frères, un moment de réflexion; et voilà tout le fruit de cette première partie. Vous vous plaignez quelquefois de l'état obscur et humble où la Providence vous a fait naître : vous enviez le sort de ces grands du monde, que vous voyez sur vos têtes, et dont l'éclat vous éblouit. Mais apprenez que, dans votre état même, dans cet état tout obscur qu'il est, dans cet état tout humble, tout pauvre qu'il est, il ne tient qu'à vous de devenir plus grands devant Dieu que tous les conquérans, que tous les rois mêmes de la terre. Qui de tous les hommes le Sauveur du monde choisit-il préférablement aux autres, et jugea-t-il plus digne de la plus éminente, de la plus sainte dignité? Je l'ai dit, et je ne puis trop vous le faire observer : ce fut un pécheur, peut-être plus obscur que vous, peut-être plus humilié que vous, peut-être plus pauvre que vous. Vous avez la foi de saint Pierre, et vous êtes chrétiens comme lui; vous pouvez avoir la charité de saint Pierre, et aimer Dieu comme lui; par conséquent vous pouvez comme lui mériter toute l'estime du Ciel, et ses regards les plus favorables : voilà la véritable grandeur, une foi animée de la charité, c'est-à-dire, de l'amour de Dieu, et une charité soutenue de la foi. Car rien ne nous rend plus grands que ce qui nous rend grands devant

Dieu; rien ne nous rend plus grands devant Dieu, que ce qui nous approche plus de Dieu; et rien ne nous approche plus de Dieu, que la foi et l'amour de Dieu. Qu'importe que nous soyions ou revêtus de la pourpre ou couverts d'habits usés et déchirés? Qu'importe que nous ayions toute l'éloquence des orateurs ou que tout notre langage soit barbare et grossier? Qu'importe que nous habitions en de magnifiques palais ou dans des cabanes dénuées de tout, si sous ces habits usés et déchirés, si malgré ce langage grossier et barbare, si dans ces cabanes étroites et dénuées de tout, nous sommes plus agréables à Dieu que les princes sous la pourpre, que les orateurs avec toute leur pompeuse éloquence, que les maîtres du siècle dans les plus superbes palais? Ainsi, mes chers auditeurs, au lieu de demander à Dieu une fortune temporelle, au lieu de lui demander des trésors périssables et une puissance humaine, demandons-lui une foi soumise et agissante, demandons-lui une charité vive et ardente. Ce double mérite disposa saint Pierre à la souveraine dignité de l'Église, où Jésus-Christ le voulait élever. Nous allons voir l'emploi qu'il en fit après qu'il y fut parvenu, et combien il sut dignement la soutenir : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est dans les grandes difficultés que paraissent avec plus

d'éclat les grandes vertus; et plus le fardeau est pesant et le ministère sublime est vaste, plus il est beau d'en porter le poids, et de remplir toute l'étendue de ses devoirs. Il faut donc voir d'abord, messieurs, de quoi se trouva chargé le prince des apôtres, quand, après la glorieuse ascension du Fils de Dieu, il commença à prendre la conduite du troupeau de Jésus-Christ, dont il était le pasteur et le souverain pontife. Par la grandeur de l'entreprise, nous mesurerons la gloire de celui qui l'a si dignement soutenue, nous jugerons de sa vigilance et de ses soins, de l'activité de son zèle, de la fermeté de son courage, de la prodigieuse multitude de ses travaux, et de son bonheur enfin dans les merveilleux progrès de l'Église, à quoi il sacrifia jusqu'à sa vie. Tel est l'usage que fit saint Pierre de son élévation, et à quoi il fit servir l'auguste dignité dont il avait été revêtu.

Vous savez, messieurs, ce que c'était alors que l'Église naissante encore, et à peine formée. Ce corps, tout faible qu'il fût dans son origine, venait d'être tout à la fois affligé, et dans son chef et dans ses membres. Jésus-Christ, condamné par Pilate, avait été crucifié par les Juifs; et sa mort, en jetant la consternation parmi les disciples, les avait tous dispersés. Il est vrai que la résurrection du Sauveur du monde en rassembla quelques-uns, mais si timides encore, que, renfermés dans le cé-

nacle, ils craignaient de se montrer; et d'ailleurs dans un si petit nombre qu'on ne pouvait faire beaucoup de fonds sur leurs secours, ni attendre d'eux de grands efforts. Ce fut dans ces conjonctures et à la tête de cette première chrétienté, que saint Pierre se vit engagé à la relever, à la maintenir, à l'étendre. Il fallait lui servir de guide et d'appui, la rassurer dans ses troubles, l'éclairer dans ses doutes, la seconder dans tous ses combats. Elle devait passer aux nations les plus barbares, et jusqu'aux extrémités de la terre, pour unir tous les peuples dans la même religion; et elle avait, dans le cours de ses prospérités, à se défendre contre l'enfer et ses ministres, à abolir dans la Judée la synagogue, à détruire parmi les gentils le paganisme, et à triompher enfin des persécutions, des croix, du fer et du feu, jusqu'à ce que la foi ait été prêchée dans toutes les parties du monde. Ce ne pouvait être là que l'œuvre de Dieu même, qui l'avait commencée, et qui seul la pouvait consommer: mais après Dieu, le principal ouvrier qui devait agir dans cet important dessein, c'était sans doute le vicaire de Jésus-Christ; et quand je marque ainsi ce qu'il y avait à faire pour saint Pierre, c'est déjà dire par avance tout ce qu'il a fait.

Nous n'en avons vu jusqu'à présent que des dispositions; mais nous l'allons voir désormais dans l'action. Au reste, comme son

zèle fut sans mesure, il faudrait parcourir avec vous toutes les parties de la terre, si je voulais vous marquer tous les lieux où il en a fait sentir les effets. Et comme son ministère fut sans bornes, ce serait entreprendre toute l'histoire de la naissance de l'Église, et des plus fameuses victoires de la foi chrétienne, que de prétendre raconter par ordre tous les faits mémorables et les glorieuses conquêtes de saint Pierre; ses prédications, ses vertus miraculeuses, ses courses sur la terre, ses périls sur la mer; combien de peuples il a éclairés, de temples il a bâtis, d'autels il a consacrés; tout ce qu'il fit par lui-même en parlant, en écrivant, en ordonnant, en agissant; tout ce qu'il fit par les autres, en les formant, en les envoyant, en les animant, en les soutenant. La matière est infinie, et le plus ample discours n'en peut être encore qu'un abrégé.

Si ce plan, messieurs, a déjà de quoi vous surprendre, je dois vous faire souvenir d'abord que le Saint-Esprit en fut le conducteur. Saint Pierre l'attendit dans le cénacle avec les autres apôtres, et par l'ordre même de Jésus-Christ; et ses premières faiblesses lui avaient bien appris à ne se point exposer, sans avoir auparavant reçu la force d'en-haut. Mais au moment qu'il fut embrasé de ce feu divin, tarda-t-il à en suivre les mouvemens? Ce fut comme un homme transformé dans un autre homme : un

esprit détrompé de ses anciennes erreurs, aussi grand dans ses conseils que sage dans ses mesures, et non moins pénétrant dans ses connaissances, que juste dans ses décisions : un cœur dégagé de toutes les vues terrestres; également prompt et constant, droit et réglé, mais entreprenant et hardi; inébranlable au milieu des plus invincibles oppositions, et conduisant tout, suppléant à tout par sa fermeté et son courage.

Je vous le demande, nations encore incrédules; et puisque vous en fûtes les premiers témoins, parlez, vous qu'une coutume solennelle avait rassemblées dans Jérusalem de toutes les régions du monde, et que saint Pierre en sortant du cénacle regarda comme les prémices de sa mission. Craignit-il de se montrer au milieu d'une multitude ennemie? Se laissa-t-il ou intimider par les menaces ou piquer par les mépris? Déguisat-il rien aux Juifs du crime qu'ils avaient commis dans la personne de Jésus-Christ, et cessat-il, malgré leur haine, de leur annoncer la nouvelle loi? Il se considéra là proprement pour la première fois, en présence de tant de peuples différens, comme le maître des âmes : il y agit, il y parla avec toute l'autorité que lui donnait son caractère : il commença à en bien sentir la grandeur, et à en connaître les obligations. Il les y remplit. Plus de huit mille personnes, touchées et converties dans l'espace

de quelques jours, furent à l'Église un heureux accroissement; et ce coup d'essai servit de présage pour l'avenir, et fit tout espérer d'un tel pontife, pour l'honneur et la propagation de la foi. L'événement répondit, messieurs, au présage, et le succès passa même en quelque sorte les espérances. Déjà je me figure saint Pierre, qui tire de tout autant de moyens pour étendre la foi qu'il publie, et dont il doit être le soutien. S'il y faut des miracles, d'un seul mot, à la porte du temple, aux yeux des Juifs, il fait marcher un pauvre, perclus de ses membres depuis sa naissance, et jette à ce spectacle tout le peuple dans l'admiration. Tout cède même à son ombre. Démons, maladies; et l'ascendant que lui donne cette vertu divine, communique encore à ses paroles une efficacité qui les fait écouter. S'il y faut une juste rigueur et de sévères châtimens, il fait tomber morts à ses pieds Ananias et sa femme, pour avoir osé mentir au Saint-Esprit; et par cette prompte vengeance, il imprime profondément dans les cœurs le respect que demande la sainteté de la loi. S'il y faut le don des langues, dans un même langage, il parle toutes les langues du monde. Parthes, Mèdes, Élamites, Égyptiens, Arabes; ceux de l'Orient, ceux de l'Occident, chacun entend le prédicateur de l'Évangile; et surpris d'un prodige si nouveau, tous sont obligés de connaître là le doigt de

Dieu. Jésus-Christ n'épargna rien à son vicaire : et lui-même il n'épargna rien aussi pour avancer les desseins de Jésus-Christ.

Ç'aurait été assez pour un autre que d'établir l'Église à Jérusalem, et de la répandre même dans toute la Judée. Saint Pierre le fit; mais ce ne dut pas être un long ouvrage pour un homme que le bras du Seigneur seconda en tout, et que Dieu forma à la conquête de l'univers. Juifs et gentils, tous étaient également appelés, et tout ce qui était éclairé des rayons du soleil, le devait être de la foi de Jésus-Christ. C'est ce que saint Pierre connut d'une manière sensible par cette révélation pleine de mystères, et dans ce linge qu'il vit descendre du ciel, où sous mille espèces d'animaux lui furent figurés tous les peuples de la terre. Une telle vocation ne l'étonna plus, dès qu'il apprit que c'était la vocation divine; et il ne pensa qu'à obéir à la voix qui le rassura dans son premier étonnement, et lui découvrit les profonds secrets d'une vision si nouvelle.

Avec cette confiance, saint Pierre entra dans le vaste champ qui lui était ouvert, plus intrépide encore que le prophète, lorsqu'il fut envoyé aux rois de Juda, et chargé d'une plus noble fonction que Moïse, quand Dieu l'établit le législateur de son peuple. C'est bien à la lettre que s'accomplit en lui la parole de Dieu même à Jérémie : *Eccc*

constitui te super gentes et super regna. Après avoir répandu la lumière sur la maison de Jacob, il la porta aux nations étrangères; il la fit passer au milieu de la gentilité et parmi l'idolâtrie; et il la communiqua aux provinces et aux royaumes : *Ut evellas et destruas*; il arracha, il renversa : *Et disperdas et dissipas*; il détruisit, il dissipa : *Et ædifices et plantes*; il bâtit et il planta : *Ego quippe dedi te regibus, principibus et sacerdotibus, et populo terræ.* Il se fit entendre aux princes et aux rois; il consacra des ministres aux autels; les prêtres et le peuple, tout fut soumis, tout reçut sa parole, et adora son pouvoir.

Que dis-je, dont les faits ne soient pas incontestables? Corneille le Centenier, cet homme juste, fut le premier d'entre les gentils qui reçut avec sa famille la sainte loi; et cette religieuse maison fut le modèle de ce qui devait bientôt arriver aux empires même par les soins et le ministère de saint Pierre. Il entre dans le Pont et la Galatie, il y fait entrer l'Évangile de Jésus-Christ. Il traverse la Cappadoce, et il laisse après lui la connaissance de la vraie foi; il s'avance dans l'Asie, et elle est docile à ses instructions; il parcourt la Bithynie, et elle cède également à sa voix; il pénètre jusqu'à Antioche, et il y trouve des obstacles : mais où l'Église du Dieu vivant rencontre de plus violentes contradictions, c'est là même où elle s'affermir

davantage; et Antioche devient le premier siège de l'Église chrétienne.

De là, messieurs, comme du centre de la foi, saint Pierre durant de longues années communiqua aux fidèles ses secours : comment? en se partageant à tous, comme le cœur distribue le sang à tous les membres, et fournit avec mesure à tous leurs besoins. De là, comme de l'oracle, partirent les réponses, les résolutions, les décisions. Tantôt il défend, et tantôt il ordonne : tantôt il bénit, et tantôt il condamne; tantôt il envoie, et tantôt il rappelle : tantôt il reçoit les brebis timides et errantes qui accourent au bercail, et tantôt il les va chercher; il visite les églises, il consacre des ministres, il établit des réglemens; toujours avec l'indulgence d'un pasteur qui sait tempérer la force par une douceur condescendante; toujours avec la prudence d'un père qui ne sait rien relâcher du devoir par une complaisance trop molle; toujours avec l'équité d'un juge éclairé, et qui voit tout égal, et qui n'écoute que la raison; toujours avec la constance d'un pontife, prêt à s'immoler lui-même pour son peuple; les fers qu'il porta en sont les témoins; et l'ordre qu'il mit, qu'il conserva dans l'Église, les nouveaux sujets qu'il y acquit, en furent les fruits.

Cependant plus j'avance, plus je trouve à dire; et quand il y a lieu de croire que les soins de

notre apôtre sont épuisés, son cœur se réveille, et forme toujours de plus grands desseins. Un dessein formé pour lui, c'est déjà presque un dessein exécuté : il oublie tout ce qu'il a fait, et, si j'ose le dire, oubliez-le, chrétiens : voyez le plus beau théâtre de sa gloire, et pour passer, en un mot, à ce qui demanderait peut-être des tours plus étudiés, et un plus adroit enchaînement, Rome succède à Antioche. Rome ! à juger de l'entreprise par elle-même, en fut-il jamais une plus chimérique ? à en juger par le succès, en fut-il une plus heureusement conduite ? Le temps était venu, cet heureux temps ; mais vous ne le connaissez pas encore, ville superbe, la terreur des nations, l'admiration des peuples et la maîtresse du monde. Votre orgueil devait être humilié, et par qui ? par un pêcheur. Mais de votre humiliation même devait sortir votre plus bel éclat : l'empire de Pierre devait s'étendre encore plus loin que celui de vos Césars ; et vos plus fameuses guerres ne vous ont point soumis ce que vous a gagné la paix chrétienne : *Minus est, quod tibi bellicus labor subdidit*, c'est saint Léon qui parle, *quàm quod pax christiana subjecit*. Dans une seule victoire, c'était tout conquérir, et dans une seule ville, c'était soumettre le monde. Saint Pierre l'eut bientôt remarqué ; et il ne fallut pas plus de temps pour en tracer le projet. Mais après tout, quels moyens, quels préparatifs,

quelles armes ? Ne me demandez pas, messieurs, comment la chose se passa : la Providence a des ressources qui nous sont inconnues, et c'est dans la faiblesse qu'elle fait davantage admirer sa force. N'attendez pas que je vous apprenne dans un long détail comment saint Pierre entra dans Rome, sans secours, sans défense ; quelles erreurs il y trouva ; quel ennemi il eut à y combattre dans ce monstre d'artifices et de mensonges, Simon le magicien, et par quelle vertu il le confondit ; quels ouvriers évangéliques il forma pour les répandre dans toute l'Italie, la Sicile, la France, l'Espagne, l'Afrique ; par quel revers chassé de Rome, sous le règne de Claude, il y retourna sous l'empire de Néron, après avoir profité de son exil, pour assembler à Jérusalem le premier concile de l'Église. Quoi qu'il y eût à dire, je laisse tout : voici le succès à quoi je m'attache, je n'examine rien davantage. Rome l'idolâtre devint Rome la sainte, et le culte du vrai Dieu fut élevé sur la ruine de mille fausses divinités. C'était la capitale du monde, invincible par la force de ses armes ; et elle en devint encore mieux la capitale par sa religion ; peuples, empereurs, le capitole, le sénat, rien n'a échappé à l'attrait victorieux de la grâce que portait avec lui saint Pierre, et qu'il laissa après lui. Empire durable : depuis tant de siècles, c'est toujours la même foi, et tou-

jours dominante sur la même chaire : c'est toujours l'Église de Jésus-Christ, parce que c'est toujours l'Église de saint Pierre. Où n'a-t-elle pas été reçue, où n'a-t-elle pas mérité de l'être, Église infaillible, universelle, unique !

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu bien des combats à livrer, et qu'il n'ait fallu bien verser du sang : mais saint Pierre soutint le premier effort du combat ; et là, dans la suite, animé par l'exemple de Jésus-Christ, il y donna même son sang, hélas ! et par l'arrêt d'un tyran. Je le vois mourir au milieu de son triomphe : mais ne plaignons point une mort dont la cause fut si belle : c'est la cause même de Jésus-Christ, dont l'instrument fut si glorieux ; c'est la croix de Jésus-Christ : et ne regrettons point un sang qui n'a servi en coulant qu'à cimenter les premiers fondemens de notre foi. Le fondateur de la première Rome, poursuit saint Léon, en avait souillé les murailles par du sang ; et le fondateur de la nouvelle Rome la devait, au contraire, consacrer par son sang. Ce n'est donc point par la mort de son chef, par les tourmens de ses martyrs, que l'Église s'affaiblit ; c'est par là, au contraire, qu'elle se maintient, qu'elle s'élève. On a vu long-temps, et l'on verra encore quelquefois la barque de saint Pierre battue des flots : mais toutes les puissances de l'enfer, fussent-elles liguées, la parole de Jésus-Christ

se vérifiera toujours, et son Église triomphera de tous les efforts de l'enfer : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam*. Disons même, mes frères, à notre confusion, et tout ensemble à notre instruction, en finissant ce discours, que l'Église de Jésus-Christ, et que fonda saint Pierre, n'a point tant à craindre de ses ennemis étrangers qui l'ont attaquée avec le fer et le feu, que des ennemis domestiques qu'elle porte dans son sein, de ses propres enfans, de nous-mêmes. C'est de nous-mêmes que lui viennent les plus sensibles atteintes. Ce qui y porte la désolation et le scandale, ce qui en tarit toutes les sources de grâces et en anéantit tous les trésors, ce sont nos mœurs ou notre vie, nos intrigues, nos entreprises, nos paroles, nos actions, nos envies, nos ressentimens, nos vengeances, notre avarice, notre mollesse, nos déréglemens, nos débauches. Où sont, hélas ! et que sont-ils devenus, ces vrais fidèles, tels que les forma saint Pierre, et dans ses prédications, et dans les lettres toutes divines qu'il leur écrivit ? Zélés, patients, modestes, charitables, désintéressés, assidus à la prière et à tous les exercices de piété, ennemis du luxe, du plaisir, et pleinement enfin détachés d'eux-mêmes : voilà, grand saint, ce qui fera toujours ou la honte ou l'ornement de cette Église qui vous a tant coûté. Ce sera par là qu'elle se distinguera ou qu'elle

deviendra méprisable aux peuples. Reprenons ce premier esprit, ce vrai esprit de saint Pierre et de l'Église; qu'il paraisse parmi nous, dans ce lieu, dans ce temple; il y a paru, il y paraît encore. Fasse le Ciel que ce discours ne serve qu'à l'y conserver, et à l'y ranimer pour en recevoir les fruits dans l'éternité que je vous souhaite. (Le père Bretonneau, tome 2, des mystères.)

PRÉSENCE DE DIEU.

SERMON ABRÉGÉ.

Oculi mei semper ad Dominum.

Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur. (24^e Psaume.)

C'est par là que le prophète se soutenait contre tous les ennemis, ou domestiques ou étrangers qui cherchaient à l'entraîner dans leurs voies d'iniquité et de crimes; par là qu'il allait de vertu en vertu, et qu'il se formait un cœur qui ne s'occupait que de la loi et des volontés du Seigneur; c'est par là que vous triompherez vous-même de ces redoutables puissances, qui roulent éternellement autour de vous pour vous soumettre à leur empire, et faire de vous une de ces malheureuses conquêtes qui ayant eu part à leur révolte, aient part à leur peine; par là que vous réglerez tellement vos pas, qu'il n'y en aura aucun qui ne soit un pas de sainteté et de vertu; je vis dans Dieu, et Dieu vit dans moi; je l'aurai donc toujours

devant les yeux, et soit qu'il commande, soit qu'il défende, sa volonté fera toute la règle de la mienne: *Oculi mei semper ad Dominum.*

De sorte que si nous aspirons à cette perfection qui doit faire le caractère du chrétien, il n'est rien dont il nous importe tant de nous convaincre que de cette grande vérité: Dieu est partout, non-seulement pour l'embrasser avec toute la soumission que nous devons aux oracles divins, mais encore pour nous en occuper avec toute l'ardeur que peut nous inspirer le zèle que nous devons avoir pour nos intérêts; par notre soumission à l'embrasser, nous croirons, et nous nous affermirons contre tous les doutes que peut former un esprit prévenu et entêté; par notre zèle à nous en occuper, nous agirons et nous nous affermirons contre toutes les difficultés que peut nous opposer un cœur lâche et indolent; c'est tout ce que je me propose, et que j'espère d'obtenir dans ce discours, en vous montrant que nous ne pouvons douter de la présence de Dieu partout, sans nous perdre et renoncer à notre foi. Premier point.

Que nous ne pouvons nous en occuper sans nous sanctifier et régler notre conduite. Second point.

Et par l'un et par l'autre, vous vous pénétrerez tellement de la présence de Dieu, qu'ayant toujours les yeux et sur lui et sur vous, vous ne ferez jamais rien

qui ne soit digne et de lui et de vous.

Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne sais comment il se trouve des esprits assez téméraires pour oser disputer à notre Dieu trois grands avantages que notre raison elle-même, indépendamment de la foi, est contrainte de lui accorder sur la matière que je traite ; savoir, que Dieu est partout, que Dieu opère partout, que Dieu voit tout : quand votre foi sur ce point serait ferme et inébranlable, serait-elle vive et animée ? et tandis qu'elle vous représente un Dieu, vous le représente-t-elle toujours avec cette force et cette efficacité qui vous inspire toute la soumission et tout le respect que vous devez à sa présence ? On croit qu'on est devant Dieu ; mais agit-on comme si on était devant lui ? De sorte que si vous n'avez pas besoin d'être convaincus, vous avez besoin d'être instruits, et ramenés aux impressions que doit faire une conviction de cette nature ! Pour cela j'établis trois vérités opposées aux trois erreurs qu'osent quelquefois nous débiter nos libertins ; trois vérités qui supposent essentiellement la présence de Dieu, et qui étant bien pénétrées, ne vous engageront pas seulement à écouter avec horreur tout ce que le libertinage peut former sur ce point de faux raisonnemens, mais en-

core à marcher tellement devant Dieu, qu'il paraisse en tout que vous le croyez présent : il est de foi que Dieu est partout, il est de foi que Dieu opère partout ; il est de foi que Dieu voit et porte ses yeux partout.

Il est de foi que Dieu est partout : Où irai-je, Seigneur, dit le prophète, pour me dérober à votre présence et éviter votre rencontre, *Quò à facie tuâ fugiam ?* Monterai-je dans les cieux ? Vous y êtes, et c'est là que vous vous manifestez à vos élus, et que vous leur montrez à découvert quelle est la grandeur et la magnificence de votre maison : *Si ascendero in cœlum, tu illic es.* Descendrai-je dans les enfers ? Vous y êtes pareillement, et c'est là que sans vous montrer à vos ennemis, vous leur faites sentir la pesanteur de votre bras, et que vous les convainquez de votre présence par cette multitude de maux dont vous les accablez : *Si descendero in infernum, ades.* Irai-je au-delà des mers ? Votre main m'y conduira, votre main m'y soutiendra : *Si habitavero in extremis maris, illuc manus tua deducet me, et tenebit me dextera tua.* Irai-je m'ensevelir dans les ténèbres les plus profondes ? Quoique vous habitiez une lumière inaccessible, vous n'en habitez pas moins dans les plus profondes ténèbres : et la nuit la plus sombre comme le jour le plus brillant, vous possèdent également dans toute la splendeur de votre gloire : *Nox sicut dies illuminabitur.*

Allons en quelque endroit du monde que nous voulions, allons hors du monde, si nous le pouvons ; Dieu nous y prévient, il nous y attend ; fuyons-le d'un côté, nous le trouverons de l'autre. Jonas veut fuir devant lui, et il le trouve armé à sa perte, là où il l'attend le moins ; Caïn croit que Dieu le chasse de devant lui, et il éprouve par les soins mêmes que Dieu prend de lui, que s'il le chasse de devant sa face, comme il en chasse tout pécheur, qu'il ne regarde qu'avec des yeux de colère ; il ne le chasse pas de devant lui ou hors de lui, puisqu'il ne serait pas Dieu, s'il y avait quelque chose qui pût être hors de lui ; Dieu peut haïr, il peut détester le pécheur, mais il ne peut pas le jeter hors de lui, quand même il le jetterait hors du monde, puisqu'il se trouve au-delà du monde, comme au milieu du monde ; et que quand même il produirait une infinité de mondes, infiniment plus grands, infiniment plus étendus que celui que nous habitons, il serait encore dans tous ces mondes différens, il serait encore au-delà de tous ces mondes, parce qu'il est immense, et qu'il est de l'essence de l'immensité de n'avoir aucunes bornes, et qu'elle en aurait si elle était limitée à quelque terme fixe et déterminé. Vous ne comprenez pas comment Dieu, qui est toujours essentiellement le même, pourrait alors comme s'étendre si loin, et occuper tant de mondes différens,

sans qu'il n'y eût aucun changement dans son Être divin ; mais comprenez-vous comment votre âme, malgré la différence infinie qu'il y a entre elle et son Dieu, ne prend aucun accroissement dans celui que prend votre corps ? et si elle occupe un plus grand espace, à proportion de celui que le corps occupe, dans elle-même elle est au point de votre mort, ce qu'elle était au point de votre formation : comprenez-vous comment Dieu lui-même, qui n'occupait rien hors de lui, tandis qu'il n'avait rien produit, n'a rien produit qu'il n'occupe aujourd'hui, sans cesser d'être toujours le même, n'ayant rien perdu, si je puis parler de la sorte, en se renfermant dans lui-même, et n'ayant rien acquis en se répandant dans sa créature ; immense devant comme après la production des choses, toujours égal à lui-même, toujours infini dans ses perfections infinies ; aussi ne demandet-on pas que nous comprenions ; il doit nous suffire de confesser avec le prophète, qu'il n'est aucun lieu où Dieu ne soit ; et avec saint Bernard, que s'il n'était dans aucun lieu avant qu'il eût rien produit, il était dans lui-même, et par là même au delà de tous les lieux, au delà de ce qu'il pouvait produire, parce que dès lors il était essentiellement immense, et qu'il est de l'essence de l'immensité, comme je viens de le dire, d'être dans tout ce qui est, et au delà de ce qui peut être ; et ce serait une

folie , ajoute saint Athanase , de vouloir comprendre ce qui est incompréhensible , et de perdre notre temps à examiner comment Dieu avant toutes choses était néanmoins au delà de toutes choses tandis que nous pouvons l'occuper si utilement à adorer ce Dieu qui est en nous et au milieu de nous : c'est en effet de quoi peut s'occuper avec moins de danger et plus salutairement tout homme qui croit ; il a au milieu de lui celui devant qui les anges se voilent la face , celui qui est tout en tout , et sans qui tout n'est rien. Qu'a-t-il à faire de s'aller jeter dans de vaines et inutiles recherches , qui n'y serviront peut-être qu'à le jeter dans le doute , et à lui faire perdre la foi ? Nous ne voyons qu'en énigme ce que les saints voient à découvert ; mais l'énigme n'ôte rien à l'objet de sa réalité ; Dieu favorise plus les saints en se montrant à eux ; mais en se trouvant au milieu de nous , il ne nous est pas moins présent qu'à eux. Les saints jouissent du bonheur qu'il y a de posséder un Dieu dans toute sa grandeur et sa majesté ; nous le possédons avec tout ce qu'il a de majestueux et de grand , et puisqu'il est sur la terre ce qu'il est dans le ciel , s'il ne se montre pas à nous comme aux saints , il est pourtant au milieu de nous tel qu'il est devant eux , avec cet assemblage de perfections qui fait le bonheur des saints ; les saints sont témoins de ces pro-

ductions éternelles , qui constituent les différentes personnes divines ; nous en sommes comme les dépositaires , puisque c'est dans notre sein qu'elles s'opèrent , et que si nous regardions les choses par les yeux de la foi , nous verrions que le Père produit le Fils , que le Père et le Fils produisent à chaque moment au milieu de nous leur esprit.

Dieu est donc partout , *quò à facie tuâ fugiam ?* première vérité : Dieu opère partout , seconde vérité , aussi propre à nous élever au-dessus de nous-mêmes pour ne nous attacher qu'à Dieu. C'est dans Dieu que nous sommes , dit l'apôtre , *in ipso sumus* ; c'est dans Dieu que nous agissons , *in ipso movemur* ; c'est dans Dieu que nous vivons , *in ipso vivimus*. Paroles qui prouvent également et la présence et l'opération de Dieu partout ; c'est par lui et dans lui que nous sommes , et sans lui il nous aurait été impossible d'être jamais ; c'est par lui et dans lui que nous agissons , et sans lui , il nous serait impossible de rien faire et d'agir ; c'est par lui et dans lui que nous vivons , et sans lui il nous serait impossible de subsister et de vivre.

C'est donc Dieu qui , étant répandu partout , nous a fait tout ce que nous sommes , et sans lui nous n'aurions jamais rien été ; c'est par lui et dans lui que nous avons été tirés de ce chaos , où nous étions confondus avec un nombre infini de créatures possibles ; et comme il n'y

a que lui qui puisse agir sur ce qui n'est pas, il n'y a que lui qui ait pu nous faire passer du néant à l'être; c'est par lui et dans lui que nous avons ce corps, qui n'étant lui-même qu'un peu de boue, n'en est pas moins comme le chef-d'œuvre du Maître qui l'a formé; et il n'y avait que lui qui pût arranger avec tant d'art et d'industrie les différentes parties et les différens ressorts qui nous composent; c'est par lui et dans lui que nous avons reçu cet esprit qui nous anime, et il n'y avait que lui qui d'une masse de chair en ait pu faire un homme vivant et capable des opérations les plus relevées et les plus sublimes; c'est par lui et dans lui que nous jouissons de cette opulence qui flatte si agréablement notre cupidité, ces grands titres dont nous nous repaissons avec tant de complaisance; toutes ces distinctions qui semblent nous séparer de la foule, et nous mettre si fort au-dessus d'elle, qu'à nos yeux elle n'est rien devant nous; c'est par lui et dans lui que subsiste l'être qu'il nous a donné, et il n'y a que lui qui puisse le conserver, et nous conserver avec lui dans toutes les prérogatives dont il nous a privilégiés; et nous sentons tous que si nous ne retombons dans notre premier néant, que si nous ne nous voyons pas réduits à cette indigence et à cette bassesse, qui aurait pu faire notre premier partage, ce n'est point parce que nous ne le voulons,

mais par la volonté de celui qui nous en a tirés. Il n'est donc point question de penser à ce que nous sommes, mais de penser à celui pour qui nous sommes; quand nous remonterions jusqu'aux premiers siècles du monde par la noblesse de notre extraction, nous trouverions toujours une extraction souillée par ce néant qui a précédé, et qui précédera la naissance de tous les hommes; quand nous aurions réuni chez nous tout ce que la terre contient de richesses dans son sein, ce seraient des biens qui seront plus autour de nous qu'à nous, des biens qui nous étant venus par la libéralité d'autrui, pourront nous être enlevés par sa justice. Quoique vous soyiez de vous-même, vous n'êtes que ce que nous sommes; et ce que vous avez de commun avec nous, c'est que comme nous, vous êtes dans Dieu, et que sans Dieu vous n'auriez jamais été non plus que nous, *In ipso sumus.*

Nous agissons dans Dieu, nous agissons par lui et avec lui, et sans lui il nous serait impossible de rien faire et d'agir, *In ipso movemur.* Il en est de nos œuvres dans l'ordre naturel par rapport au secours de Dieu, à peu près comme il en est de nos œuvres dans l'ordre surnaturel par rapport à la grâce de Jésus-Christ. Dans l'ordre surnaturel notre misère et notre indigence est si grande, que sans la grâce de Jésus-Christ nous ne ferions jamais rien de méritoire, et qui

doive nous être compté pour l'éternité. Dans l'ordre naturel nos puissances sont tellement liées, que de quelque nature que puisse être une œuvre, il nous est impossible de la faire si Dieu ne nous tend la main ; bien plus, une œuvre sainte, une œuvre de vertu qui demande la grâce de Jésus-Christ, demande encore le secours de Dieu ; et si ces deux principes ne se réunissent pas, non-seulement l'œuvre n'aura point de mérite, mais l'œuvre ne se fera jamais ; de sorte que ce que Jésus-Christ nous dit de sa grâce dans l'ordre surnaturel, le Père nous le dit de toute œuvre, et de quelque ordre que ce soit, naturel ou surnaturel : Sans moi vous ne pouvez rien, pas proférer une parole, pas remuer la main, pas lever les yeux, *Sine me nihil potestis facere.*

Nous vivons dans Dieu, et sans lui il nous est impossible de subsister et de vivre, *In ipso vivimus* ; nous vivons dans Dieu, non point comme Jonas vivait dans le sein de la baleine, ayant autour de lui, non pas dans lui, ce monstrueux animal, non point comme les enfans d'Israël vivaient au milieu de la fournaise de Babylone, entourés, non pas pénétrés de flammes. Notre Dieu entoure tout, il pénètre tout ; et comme c'est un pur esprit sans division, sans parties, autant qu'il lui est essentiel d'être partout, autant lui est-il essentiel d'être tout en tout ; de sorte qu'il est tout dans nous, et que

nous sommes tout dans lui, c'est dans son sein et comme entre ses bras que nous vivons, *In ipso vivimus.* Mais ce n'est que par lui que nous vivons ; et comme il n'y a que lui qui ait pu nous donner l'être, il n'y a aussi que lui qui puisse nous le conserver, et nous faisons tort à ce Maître souverain quand nous ne remontrons pas jusqu'à lui dans les diverses dispositions et les divers événemens de notre vie. Dans la spéculation, et en général, nous croyons qu'il n'y a que Dieu qui puisse disposer de notre sort et de nos jours, mais dans la pratique, et en particulier, nous oublions Dieu, et c'est au hasard, ou à notre industrie et à nos soins que nous recourons. Non, ce n'est point le hasard qui règle notre destinée, et je soutiens que ce que vous appelez hasard est quelquefois miracle, sinon aussi frappant, du moins aussi réel que ceux qui éclatent le plus. Daniel et ses compagnons vivent au milieu des flammes sans en recevoir aucun dommage, miracle du pouvoir que Dieu exerce sur tous les élémens ; Assuérus revient des arrêts de sévérité qu'il a portés contre les Juifs, miracle du pouvoir que Dieu exerce sur tous les cœurs. Mais en lui-même est-ce un moindre miracle, que la fille de Pharaon se promène sur les bords du Nil, sans chercher autre chose que le plaisir que peut lui procurer la vue et les différentes agitations de ce grand fleuve ? et vous diriez que c'est hasard, et

c'est Dieu qui l'a conduite sur les bords de ce fleuve pour sauver un enfant, dont il veut se servir pour la délivrance de son peuple. Mais en lui-même est-ce un moindre miracle, que Tobie, au sortir de sa maison, trouve d'abord un guide pour le voyage qu'il médite? Vous diriez encore que c'est hasard; c'est pourtant Dieu qui lui a préparé un ange pour régler toutes ses démarches et tous ses pas: on peut attribuer quelque chose au hasard parmi ceux qui ne croient pas en Dieu; mais dès qu'on le croit, on ne peut rien attribuer au hasard, sans vouloir donner des bornes à cette souveraineté qui ne trouve rien qui puisse se soustraire à son empire: ce n'est pas même sur nos soins et notre industrie que nous pouvons compter; si nous en recevons quelques avantages, ce n'est qu'autant que les bénit celui qui nous les inspire. Dans un mal répandu généralement partout, dans une désolation et un désordre commun, vous avez échappé; si vous avez été plus sage, plus heureux que les autres, c'est que Dieu a étendu sur vous plus que sur les autres les soins de sa providence; rappelez vos années présentes, rappelez tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez été; dans quelque état que vous ayez été et que vous soyez encore, d'opulence ou de pauvreté, de langueur ou de santé; c'est Dieu qui exalte et qui abaisse, lui qui soutient le grand contre la malignité et

le déchaînement du petit, lui qui soutient le petit contre l'oppression et la violence du grand, lui qui veille à notre conservation et qui entretient dans cet arrangement des ressorts et des parties différentes, qui fait la santé et la longueur de la vie, lui qui entrera quand il le jugera à propos dans ces dérangemens qui en font le terme et la fin, lui qui fait vivre, qui fait mourir; et si entre nous et la mort il n'y a qu'un moment d'intervalle, c'est un moment qui ne peut nous être accordé que par celui qui tient la mort et la vie entre ses mains.

Enfin, Dieu voit tout, il porte ses yeux partout, il voit toutes choses dans lui-même, et il est impossible qu'il ne connaisse en même temps toutes choses, tout ce qui est et qui peut être. Qu'aurions-nous à faire de craindre sa présence s'il était au milieu de nous, sans connaître tout ce qui serait autour de lui? qu'aurions-nous à faire de compter sur sa providence, si, opérant partout, il ne connaissait ni ses intérêts ni les nôtres? Un Dieu qui n'aurait pas tout ce qu'une connaissance peut avoir d'étendue et de plénitude, serait un dieu en idée, un de ces dieux, qui, n'ayant ni yeux pour voir, ni oreilles pour entendre, n'étaient ni instruits, ni touchés de tout ce qu'on pouvait faire ou pour eux ou contre eux. Non, Seigneur, dit le Prophète, rien ne vous est caché; je vous suis présent aujourd'hui que je suis,

je vous étais présent avant que je fusse, j'aurai cessé d'être que je ne cesserai pas de vous être présent; et ce que je vous dis de moi, je vous le dis de tous les hommes, je vous le dis de ce qui n'est pas vous, et qui n'étant pas vous, ne laisse pas d'être dans votre pensée, et qui, y étant une fois entré, n'en sortira jamais; *Tu cognovisti omnia novissima et antiqua.*

Concluons en deux mots, que sans perdre la foi nous ne pouvons pas douter que Dieu ne soit partout, qu'il n'opère partout, qu'il ne voie et porte ses yeux partout. L'Écriture établit si solidement ces différentes vérités, que quoique tout ce qu'elle nous dit porte dans sa parole seule un motif incontestable de crédibilité, elle semble ici vouloir nous entraîner et nous obliger à croire comme malgré nous; nulle expression qui puisse donner lieu à un doute raisonnable, nul terme ou obscur ou ambigu: tout y est énoncé avec cette clarté qui porte la conviction dans l'esprit, et tout y est énoncé si souvent, qu'il n'est point de vérité presque que Dieu ait pris plus de soin de nous rendre comme palpable et sensible.

La raison elle-même soutient l'autorité: dès qu'elle nous apprend qu'il y a un Dieu, elle nous apprend en même temps qu'un Dieu qui aurait des bornes ne serait pas Dieu; il aurait pourtant des bornes s'il n'était pas partout, s'il n'opérait pas

partout, s'il ne voyait, s'il ne connaissait pas tout; aussi est-il peu de personnes qui osent nous contester ce que la foi et la raison nous démontrent si évidemment: on croit, mais on agit comme si on ne croyait pas; et c'est sur quoi il est important de réveiller votre foi, et de vous rappeler aux sentimens de retenue et de respect que doit avoir tout homme qui croit. Je dis donc que si on ne peut pas douter de la présence de Dieu partout sans renoncer à sa religion, on ne peut pas la croire sans régler sa conduite.

SECONDE PARTIE.

Quand je dis que nous ne pouvons pas croire un Dieu présent sans régler notre conduite, je parle d'une foi vive, animée, et telle à peu près que Dieu l'exigeait d'Abraham, quand il lui disait qu'il n'avait qu'à marcher devant lui s'il voulait être parfait; une foi comme morte et éteinte, une foi qui n'a, par-dessus l'impie et l'insensé, qu'une adhésion vague et générale, mais sans réflexion, sans attention aux vérités proposées, ne fait aucune impression; et si elle en a peut-être assez pour nous garantir d'une infidélité déclarée, elle n'en a point assez pour nous tenir, ou pour nous faire entrer dans les voies de la sainteté et du devoir. Une foi vive nous rappelle à tout moment à notre Dieu, à ce Dieu qu'elle nous représente comme étant partout,

comme agissant partout, comme portant ses yeux et sa vue partout, comme étant partout, et par là elle nous inspire tout le respect que peut exiger sa grandeur et sa majesté ; comme agissant partout, et par là elle nous inspire toute la fidélité dans nos œuvres que peut exiger la sainteté de l'opération d'un Dieu ; comme portant ses yeux et sa vue partout, et par là elle nous inspire toute l'attention, tout le retoursur nous-mêmes, que peut exiger la pénétration et l'étendue de ses lumières, et par tout cela ensemble, elle nous règle si parfaitement à l'égard de Dieu, que nous agissons toujours devant lui, avec lui et pour lui.

Devant lui, Suzanne se souvint qu'elle était devant Dieu ; et elle aima mieux mourir que de pécher : Joseph se souvint qu'il était devant Dieu, il fit tout le bien que sa condition et son rang lui permit de faire ; ce sont les fruits de bénédiction et de grâce que porte comme nécessairement avec elle une vive et ferme conviction de la présence de Dieu ; elle éloigne du mal, elle engage au bien. Je suis devant Dieu, devant l'ennemi irréconciliable du péché ; et je pécherai, c'est-à-dire, je n'aurai aucun égard au Dieu devant qui je suis ; je ne serai devant lui que pour l'insulter et l'obliger à être témoin et spectateur de ce qu'il hait et déteste le plus : Assuérus trouve Aman abattu aux pieds d'Esther, c'est pour

engager cette princesse à prendre sa défense devant le roi ; mais le roi croit que c'est pour l'opprimer, et il s'en plaint avec toute l'aigreur que peut lui inspirer son ressentiment ; mais ce qui donne une nouvelle vivacité à cette aigreur, c'est que le crime dont il soupçonne son courtisan, se commet devant lui et en sa présence : *Me présente* ; c'est qu'il se commet dans son palais et dans sa propre maison : *In domo mea* ; et que par là il se regarde comme doublement outragé dans la personne de la reine, dont il croit la vie attaquée ; outragé dans sa propre personne, dont il croit le trône, le rang, la majesté violée et déshonorée : qu'est-ce que c'est pourtant qu'Assuérus ? seigneur et maître de plusieurs provinces, mais dans lui-même rien que ce que nous sommes, rien que ce qu'est Aman lui-même ; mais il est entêté de sa supériorité, et un crime imaginaire, et qu'il croit commis en sa présence, lui arrache l'arrêt le plus sévère ; il faut qu'Aman l'expie par sa mort. Que sommes-nous devant Dieu ? Qu'est-il lui-même ? Nous nous connaissons, et il se connaît ; dans nous ce n'est que bassesse et néant ; dans lui ce n'est point entêtement quand il s'attribue ce qu'il y a de plus grand ; c'est la grandeur essentielle, c'est la puissance, la majesté infinie, et nous oserons pécher en sa présence ! Ce ne seront point des péchés supposés,

et qui sont imputés sur les fausses idées d'un prince qui se trompe; ce seront des péchés réels et véritables, des péchés crians, et qui devraient l'armer comme nécessairement à notre perte, s'il ne venge pas sa gloire sur-le-champ; il en est pourtant qu'il a fait passer dans le même moment du péché à la peine du péché; du moins entrant dans tous les sentimens d'indignation et de colère que peut lui inspirer une insulte de cette nature, il en est comme frappé et comme déconcerté, si j'ose le dire, voyant qu'un homme mortel ose en sa présence porter si loin sa témérité : *Me præ-sente.*

Comment est-ce donc, nous demande saint Bernard, que vous pouvez vous résoudre à faire devant Dieu ce que vous ne pourriez vous résoudre à faire devant moi, devant moi qui suis pécheur comme vous, qui ai peut-être plus péché que vous, qui ne vous vois pas presque pécher que je ne sois tenté de pécher avec vous : devant moi, qui ne puis rien faire, ni pour vous, ni contre vous, de qui vous n'avez rien à craindre ni à espérer, dont il vous importe peu d'être ou absous ou condamné : devant moi, qui ne suis rien devant vous, que vous accuseriez de témérité si j'osais vous reprendre de votre péché; que vous traiteriez d'esprit faible si je vous témoignais que ce n'est qu'avec indignation et horreur que je vous vois pé-

cher? En mille rencontres pourtant vous semblez me révéler en portant dans le secret de certains péchés que des raisons d'intérêt et de bienséance vous obligent à me cacher. Oui, mais si dans ce secret vous ne m'y trouvez pas, n'y trouvez-vous pas ce Dieu, à qui ni vous ni moi ne pouvons pas dérober notre péché? Et tandis que vous aurez quelque égard pour moi, vous n'en avez point pour Dieu. Cherchez, conclut saint Augustin, un lieu où Dieu ne soit pas, et là, donnez une libre carrière à vos désirs; faites connaître à votre Dieu que vous craignez pour le moins autant de pécher devant lui que devant moi, et cela non-seulement à l'extérieur; souvent néanmoins vous ne voudriez pas que je fusse dans votre esprit tout ce que vous y entretenez de pensées contraires à l'honnêteté et à la pudeur; mais enfin, si les hommes s'en contentent, Dieu ne s'en contentera jamais; il sonde les cœurs, et s'il m'ordonne d'ôter de devant ses yeux ce qu'il y a de criant et de scandaleux dans mon péché, il ne m'ordonne pas moins d'en ôter ce qu'il peut y avoir de plus secret ou de public; c'est toujours devant Dieu que je pêche, en secret ou en public; c'est toujours devant Dieu que je pêche; et par conséquent c'est toujours sa divine présence que je déshonore, que j'insulte et que j'outrage : *Me præsentè.*

Second effet de cette persuasion : en rappelant la présence

de Dieu, elle rappelle en même temps la coopération de Dieu à toutes les œuvres de sa créature, et on se détermine à ne rien faire qui puisse l'obliger, ou à nous refuser son secours, ou à se repentir de nous l'avoir accordé.

Je sais qu'au moment même que Dieu coopère avec moi, il peut ne pas coopérer, et suspendre tellement son concours, qu'au moment même que je pense à pécher, je sois cité pour rendre compte de mon péché; je sais que si Dieu coopère avec complaisance à une œuvre qui contribue à sa gloire, ce n'est que comme malgré lui, et avec une espèce de répugnance qu'il coopère à une œuvre qui l'offense; je sais que j'ai privé Dieu en mille rencontres du fruit qu'il attendait de sa coopération, en la faisant servir à mon péché plutôt qu'à sa gloire; je sais enfin que j'ai affaire avec un Dieu qui est saint dans toutes ses œuvres, et qui ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de sanctifier toutes les miennes: dans des circonstances de cette nature, quel parti ai-je à prendre, si j'ai encore quelque étincelle de foi et de raison? Quoi! je saurai qu'au moment même que Dieu coopère avec moi, il peut ne pas coopérer, et suspendre tellement son concours, qu'au moment même que je pense à pécher, je sois pris et cité pour rendre compte de mon péché, et je ne craindrai pas de le mettre dans une

espèce de nécessité, d'en venir à cette extrémité, et de me faire sentir que s'il tolère souvent le péché, souvent aussi il lui fait porter sur-le-champ la peine de son péché? Je saurai que si Dieu coopère avec complaisance à une œuvre qui contribue à sa gloire, ce n'est aussi que comme malgré lui, et avec quelque espèce de répugnance qu'il coopère à une œuvre qui l'offense, et j'oserai le forcer en quelque manière de servir à mon péché, de sacrifier à mon péché ce qu'il a de plus cher, ses intérêts et sa gloire, et d'essuyer tout ce qu'il y a d'insultant dans ma conduite, lorsque je tourne ainsi contre lui ce que je ne reçois que de lui et pour lui? je saurai qu'en mille rencontres j'ai privé Dieu du fruit qu'il attendait de la coopération, et ce sera toujours le même abus, le même endurcissement de mon côté: jamais je ne penserai à donner quelque satisfaction à ce bon maître et à le dédommager, si je l'ose dire, par un redoublement de fidélité, de tant de momens que je lui ai fait perdre, en refusant éternellement de rejoindre mes soins aux siens, et de m'unir à lui pour la consommation d'un ouvrage qu'il m'importait plus qu'à lui de terminer à mon avantage; je saurai que Dieu est saint dans toutes ses œuvres, et qu'il ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de sanctifier les miennes? Par quelle malignité d'esprit et de cœur voudrais-je ainsi imprimer un caractère de péché

à une œuvre qui étant commune entre Dieu et moi, ne devrait rien avoir qui ne se ressentît de la sainteté de son premier principe, et qui ne marquât qu'elle vient de lui plutôt que de moi? Je sais trop, Seigneur, ce que je vous dois, pour ne pas vous procurer le plaisir de voir que je fais comme vous tout ce que vous faites avec moi par ces vues supérieures et sublimes qui font toute la règle de votre conduite.

D'ailleurs, pour peu qu'on considère les différens ouvrages du Seigneur, n'apprend-on pas de ces ouvrages mêmes à le glorifier dans tout ce qu'on fait? Tout dans la nature suit le mouvement qu'il juge à propos de lui donner; c'est par le mouvement qu'il donne au soleil, que le soleil se montre si régulièrement à nous chaque jour; c'est par le mouvement qu'il donne aux astres, que les astres roulent si régulièrement sur nos têtes; c'est par le mouvement qu'il donne à la terre, que la terre ouvre si régulièrement son sein en notre faveur; c'est par le mouvement qu'il donne aux animaux, que les animaux, selon l'expression d'Isaïe, connaissent l'auteur de leur être, qu'ils tâchent si régulièrement en cent rencontres différentes de lui rendre hommage en leur manière, et de publier à l'envi ses bienfaits et ses libéralités sur eux: n'y aurait-il que l'homme qui se roidît contre tous les mouvemens du Seigneur, et qui

ne suivît que le mouvement que lui donne le dérèglement de ses désirs? J'avoue que quand Dieu parle aux élémens et au reste de la nature, il parle en maître qui veut absolument être obéi; mais quoi! parce que Dieu daigne s'en rapporter à notre choix, nous serons plus en droit de résister? Cette résistance, qui fait notre condamnation, devrait faire en même temps notre confusion et notre honte; Dieu s'abaisse, pour le dire ainsi, jusqu'à nous appeler en société de conseil, en société d'action; et parce qu'il veut s'en rapporter à nous, il n'aura que des rebuts à essayer? Quelle est donc la dureté de nos cœurs, quelle idée aurions-nous d'un sujet qui traiterait si indignement son souverain? Si vous ne voulez pas forcer nos volontés, Seigneur, ne vous laissez pas pourtant de leur parler: elles suivront enfin toutes les impressions de la nôtre; et dans le bon usage qu'elles feront de leur liberté, elles nous montreront partout que si vous êtes le coopérateur de leurs œuvres, vous en êtes en même temps le terme et la fin: c'est ce que nous devons à un Dieu qui agit toujours avec nous; c'est ce que nous devons à un Dieu qui est témoin de toutes nos œuvres, et qui sonde toutes nos pensées; vous diriez que c'est ici le point qui doit le plus nous occuper par rapport à la présence de Dieu, si souvent il nous répète lui-même qu'il a les yeux sur

nous , qu'il nous voit. Dieu me voit partout ; j'ai beau fuir , chercher les plus épaisses ténèbres , me retirer dans les lieux les plus écartés , Dieu y est , et il m'y voit ; Dieu me voit , et dans moi ce que les hommes n'y voient point ; tant de défauts que je leur cache par un extérieur composé ; tant de vices que je couvre d'une apparence de vertu ; Dieu me voit , et voit dans moi des choses que je n'y vois pas moi-même ; tant de lâchetés dans son service que je me pardonne ; tant de mouvemens différens de jalousie , d'indignation , que j'attribue à la surprise ; tant de paroles , tant de pensées oiseuses et inutiles que je rejette sur la fragilité de la nature , tout lui est exposé , et il découvre toutes choses , selon les différens degrés qu'elles ont , ou de malice , ou de bonté.

Si je croyais tout cela , comme je n'en puis douter , ce sont donc ces yeux divins que je dois toujours avoir dans ma pensée , et me souvenir que je ne suis devant eux que ce que je suis dans la plus exacte vérité ; que je ne leur plais qu'autant que je suis dans le devoir : ainsi , pour plaire à ces divins yeux , je suivrai non-seulement le péché , non-seulement ce qui peut me conduire au péché , mais encore ce qui peut favoriser le malheureux penchant que j'ai au péché , tout ce qui a quelque apparence de défaut et de péché pour plaire aux yeux divins ; je m'attacherai non-seulement à

ce qu'il y a de plus indispensable dans la pratique de la vertu , mais encore à ce que la vertu a de plus épuré dans ses motifs , de plus relevé dans ses opérations , de plus héroïque dans tout ce qu'elle peut avoir , ou à livrer , ou à soutenir les combats ; ce ne seront plus ces libertés indiscrettes que je me donne quelquefois de passer par-dessus bien des choses , pourvu que je n'en vienne pas à une entière rupture avec mon divin époux ; ce ne seront plus ces prétextes indignes dont je tâche de me couvrir pour accommoder ma conscience à mes désirs , et la faire entrer , non pas dans ce qu'exigera mon avancement , mais dans ce qui est conforme à mon inclination et mon penchant ; ce ne seront plus ces vues basses et terrestres qui gâtent tout ce que je pourrais faire de bon ; ces vaines ostentations , qui de temps en temps me font donner aux hommes ce qui n'est dû qu'à Dieu ; ces retours flatteurs sur moi-même , qui , par les complaisances secrètes qu'ils m'inspirent pour mes œuvres , m'en font perdre le mérite ; Dieu me regarde , ce sera Dieu seul que je regarderai ; mes yeux seront attachés aux siens , je ne suivrai d'autre impression que celle qu'ils jugeront à propos de me donner : dans quelque situation que je me trouve , à quelque contradiction que je me voie exposé , quoi que j'aie à entreprendre ou à exécuter , ce sera toujours vers ces yeux divins

que je me tournerai, ces yeux divins que je consulterai, et que je suivrai avec tant d'exactitude, qu'ils régleront toute ma conduite et tous mes pas.

C'est Dieu lui-même qui nous fournit ce moyen de perfection : Marchez devant moi, disait-il à Abraham, marchez devant moi, et vous serez parfait : *Ambula coràm me, et esto perfectus*. Moyen que tous les maîtres de la vie spirituelle, fondés sur la parole de Dieu, regardent comme le fondement et la base de la perfection ; ils sont sûrs de porter la vertu partout où ils peuvent porter une vive idée de la présence de Dieu ; Dieu vous voit, Dieu est dans vous, vous êtes dans lui, dès lors il n'est point de tentation dont on ne triomphe, point d'occasion qu'on ne fuie, point de vertu qu'on ne pratique ; parce qu'on ne peut pas croire Dieu présent sans sentir ce qu'on lui doit, ni sentir ce qu'on lui doit sans se faire un mérite et une gloire de le lui accorder ; moyen dont tous les saints se sont servis si avantageusement pour eux, qu'ils lui ont attribué tous leurs progrès dans sa vertu : J'avais toujours Dieu devant les yeux, disait le roi David, et devant ce Dieu, si je soupirais, c'était après lui ; si ma langue se déliait, c'était pour chanter ses louanges ; ma chair elle-même et mes os entraient en part de ce que je lui devais, et annonçaient en leur manière sa magnificence et sa gloire. L'apôtre

avait toujours Dieu devant les yeux, et là il apprenait à manquer de tout sans se plaindre ; à tout souffrir et à se réjouir dans ses souffrances ; à se faire anathème pour ses frères ; à braver la fureur des tyrans : et pour tout dire, en un mot, à faire tellement vivre Jésus-Christ dans lui, qu'il ne vivait lui-même que pour Jésus-Christ : *Ambula coràm me, et esto perfectus*.

Moyen que je vous propose moi-même en finissant, et que je vous conjure de vous rendre si familier, que vous rappeliez à tout moment le Dieu devant qui vous vivez ; rappelez-le dans toutes vos actions, afin que vous ne fassiez rien qu'en son nom, dans toutes vos entreprises, afin que vous les régliez toutes sur ses maximes ; dans tous vos dangers, afin que vous cherchiez dans lui tout votre secours : qu'un esprit dissipé et emporté par ses pensées mondaines courre après tous les différens objets qui le flattent, il en faudra toujours revenir à ce point essentiel : Dieu m'est présent, il est donc en droit d'exiger partout que j'aie pour sa divine présence tout le respect et les égards que je lui dois ; partout Dieu agit avec moi, il est donc en droit d'exiger partout, que puisqu'il veut entrer avec moi en société d'action, j'entre avec lui en société de sentimens et de pensées. Dieu me voit partout, il est donc en droit d'exiger partout que j'aie les yeux sur lui

autant qu'il les a sur moi, et que les miens regardent les choses avec les mêmes sentimens de complaisance ou d'horreur que les siens les regardent : c'est ainsi que Dieu attend que vous viviez dans lui et pour lui, jusqu'à ce qu'il vous fasse vivre éternellement avec lui. (Le père Dufay, avent, t. 4.)

PRIÈRE.

SERMON ABRÉGÉ.

Et ecce mulier chanaanæ à finibus illis egressa, clamavit, dicens ei : Miserere mei, Domine, fili David : filia mea malè à dæmonio vexatur.

Une femme chananéenne qui était sortie du pays de Tyr et de Sidon, s'écria, en lui disant : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi : ma fille est cruellement tourmentée par le démon. (Matth. 15, 22.)

La misère nous apprend à prier, et dans les termes les plus touchans : mais faut-il toujours des misères corporelles, des malheurs de ce monde, pour nous porter à ce grand devoir de la religion ? Il faut apprendre aux chrétiens à être chrétiens dans cette action même de leur religion, qui peut passer pour la première, et dont par conséquent personne ne doit ignorer l'esprit : il faut non-seulement diriger leurs cœurs, mais leurs lèvres, pour leur apprendre à prier d'une manière que Jésus-

Christ puisse les écouter ; et en un mot, il faut les instruire, et sur le fond et sur la forme de leur prière. C'est à quoi je me suis attaché dans ce discours, où dans les deux parties qui le composent, on verra quel doit être l'objet de la prière : quelles en doivent être les qualités. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La religion a trois grands objets, et ce sont en même temps ceux de nos prières : Dieu, nous-mêmes, le prochain. Nous devons demander à Dieu pour lui, sa gloire ; pour nous, la grâce ; pour le prochain, les mêmes choses que nous souhaitons pour nous-mêmes.

Dieu n'a rien fait que pour lui-même, rien ne lui est cher comme sa gloire. Il se la doit, il peut se la faire rendre malgré tous les obstacles que l'homme peut y susciter, il sait la tirer des outrages mêmes que les hommes lui font : cependant cette gloire dont Dieu est si jaloux, qu'il ne peut pas se refuser ni transporter à quoi que ce soit, hors de lui, il veut que nous la lui demandions, il veut en quelque sorte la devoir à nos prières. Selon que Moïse son serviteur levait les mains vers le ciel ou les abaissait vers la terre, le Dieu d'Israël se voyait ou glorifié ou déshonoré parmi les nations : selon que l'esprit de prière se ranime ou s'éteint parmi les chrétiens, la gloire de Dieu et de Jésus-

Christ son Fils croît ou diminue sur la terre. Ainsi, mes frères, si Dieu est si fort humilié au milieu de nous, (et par le nom de Dieu, j'entends toute la religion) c'est que l'esprit de prière s'est retiré du milieu de nous.

Nous prions, mais nous prions mal : nous le verrons dans la suite de ce discours. Nous prions, mais nous ne savons ce que nous demandons, parce que ce n'est pas le Saint-Esprit de Dieu qui prie en nous. Quoique si bien instruits par Jésus-Christ, nous ne donnons pas à notre prière l'ordre qu'il lui a marqué : l'ordre qui consiste à mettre à la tête de nos vœux et de nos demandes la gloire du Père céleste.

Notre Père ! enfans étrangers, enfans mauvais, enfans des hommes, et non pas de Dieu. Notre Père, qui êtes dans les cieux. Allons chercher Dieu jusque sur son trône, jusque dans la splendeur de sa gloire, au milieu de ses anges et de ses saints. Faisons monter notre prière jusqu'au lieu où Dieu prend ses conseils, et dispose toutes choses pour sa gloire. Père saint ! que votre nom, ce nom qui est vous-même, soit sanctifié et glorifié. Père saint ! que cette majesté, cette sainteté, cette vérité qui est vous-même, soit partout reconnue, partout révérée, partout exaltée : que tout s'abaisse, que tout s'anéantisse devant vous, que tout tremble sous vos regards, que tout ploie

sous le poids de votre souverain domaine. Père saint ! que tout votre peuple vous serve d'un même cœur et d'une même bouche ; que tout votre peuple obéisse à votre loi : que vos justes vous demeurent fidèles, et croissent en vertu ; que les pécheurs se convertissent à vous, et qu'ils réparent l'offense qu'ils ont faite au Dieu saint ; que vos prêtres soient revêtus de justice et doués de sainteté ; qu'elle règne dans toute votre maison, cette sainteté si belle, si convenable à la maison de Dieu. Père saint ! il est des mondes entiers qui ne vous connaissent pas : il est des nations qui adorent encore, au lieu de vous, tout ce que l'esprit humain a imaginé de plus bizarre : il est des terres où l'on a changé la gloire respectable du Dieu vivant et invisible, en l'image méprisable des bêtes et des reptiles. Pour vous-même, pour la gloire de votre nom, faites-vous connaître à ces peuples barbares, qui vous rendraient facilement à vous, Dieu véritable, et à votre vrai Fils Jésus-Christ, le culte qu'ils rendent à la vanité et au mensonge. Quand les recueillerez-vous avec nous pour en faire la plénitude et la richesse de votre Église ? tout y souffre de ce retardement : tout y attend ce bienheureux retour, qui fera la joie du monde, le dernier état de la religion, mais le plus beau, le renouvellement des siècles ; et l'accomplissement de vos saintes promesses. Que sont

devenus pour le Seigneur et pour son Christ, ces vastes pays où le christianisme jetait un si grand éclat, où le culte du Seigneur régnait avec tant de majesté, où la sainte discipline des mœurs se soutenait avec tant de dignité? Que sont donc devenues ces contrées toutes pleines de saints, d'où la bonne odeur de Jésus-Christ s'exhalait au loin? Que sont devenues ces belles solitudes, autrefois peuplées d'hommes admirables en piété, de femmes respectables par le mépris du monde et de toute sa vanité, de filles recommandables par des vertus au-dessus de leur sexe? Beaux déserts! heureuses retraites de tant de saints pénitens! tous ces lieux, dont le souvenir sera toujours cher à l'Église, sont maintenant en proie à l'infidélité: des peuples étrangers en ont pris possession au nom du démon, sans qu'il nous soit peut-être jamais venu dans la pensée de demander à Dieu de faire reflourir sa gloire dans ces terres; où il en est resté des semences cachées, et toutes prêtes à repousser; de demander à Dieu d'arracher son ancien héritage des mains de l'usurpateur. La foi a péri tout autour de nous. Après s'être séparés du tronc, ces nations se sont coupées elles-mêmes en mille morceaux; elles ont tant changé, qu'elles ne savent plus à quoi s'en tenir; et il y a dans leur génie tant de penchant au changement, que nous pourrions espérer de les voir re-

venir à ce qu'elles ont quitté: mais personne ne le demande à celui qui tourne et ramène, comme il veut, les rois et les peuples. Il sort, pour ainsi dire, du milieu des mers des mondes inconnus. Des hommes nouveaux paraissent, qui semblent vouloir recueillir la foi abandonnée de tant de peuples. La moisson serait grande de ce côté-là, si les ouvriers étaient en grand nombre, et tels qu'il les faut pour cette œuvre: nous ne sommes ni appelés ni propres à y aller nous-mêmes annoncer Jésus-Christ; demandons du moins au père de famille qu'il envoie des ouvriers dans cette moisson jaunissante, et comme prête à couper; qu'au lieu de tant de gens qui y vont en marchands, il en envoie qui y aillent en chrétiens. Nous nous plaignons de tant d'entreprises pour la gloire de Dieu qui tournent à notre honte, qui est en quelque sorte celle de Jésus-Christ, n'est-ce pas parce que nous mettons plutôt notre confiance dans nos armes que dans nos prières? n'est-ce pas parce que nous ne faisons nous-mêmes que travailler, sans nous faire aider par les prières du peuple fidèle? Bien différent du peuple d'aujourd'hui, le peuple ancien, d'une même voix, depuis l'enfant qui savait à peine remuer les lèvres, jusqu'au vieillard qui ne peut plus remuer que les lèvres, invoquait le Seigneur dans toutes les entreprises, grandes ou petites, qui regardaient la

gloire de la nation , qu'ils regardaient comme la gloire même de Dieu. Bien différent de nous, le grand apôtre n'entreprenait jamais rien pour la gloire de Jésus-Christ, qu'il ne l'appuyât des prières de tous les fidèles : *Rogo vos ut adjuvetis me in orationibus vestris pro me ad Deum.* Et peut-être sans ce secours, nous ne compterions pas tant de villes, tant de provinces, tant de nations rangées sous le joug de Jésus-Christ, et ne serions-nous pas nous-mêmes au rang de ces illustres conquêtes. Sans doute il faut prier nous-mêmes les premiers, ministres du Seigneur, et prier avant toutes choses ; Jésus-Christ lui-même l'a fait en toute rencontre, pour nous en laisser l'exemple : mais il faut, sans que nous les en priions toujours, que nos frères nous aident jusqu'à la fin de leurs ferventes oraisons auprès de Dieu.

Ah ! que je voudrais faire entendre aujourd'hui ma voix à tant de serviteurs et de servantes de Dieu renfermés dans les solitudes de la terre, qui, trop occupés de leurs besoins et de leurs misères personnelles, trop occupés de leur ordre ou de leur communauté en particulier, oublient presque de prier pour l'Église en général, ou ne donnent à cette prière que le reste d'une ardeur épuisée à ces demandes particulières ! C'est là manquer à l'Église ou à Dieu même ; et en manquant à l'Église, c'est se manquer à soi-

même. Que si quelqu'une dans ces besoins pressans de tout le corps de l'Église, peu frappée de cet objet, allait se perdre dans de hautes contemplations, et comme assise aux pieds de Jésus-Christ, ne se joignait pas à nous par la prière, pendant que nous sommes dans l'embarras et dans l'agitation, pendant que nous sommes dans les travaux et dans les combats, nous nous plaindriions à Jésus-Christ avec Marthe, et nous lui dirions : Dites donc à Marie, Seigneur, qu'elle nous aide : *Dic ergo illi ut me adjuvet.*

Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu ? Que je le comprenne, que je le sente, et que je vous le confesse aujourd'hui avec la confusion sur le visage. O hommes ! nous ne sommes rien, nous n'avons rien, nous ne pouvons rien dans l'ordre de la nature. Nous ne subsistons que par la même action qui nous a créés, nous n'avons les choses nécessaires à la vie que par la même bonté qui nous a donné l'être ; notre vie, notre sort est tout entier dans les mains de celui qui règle tout dans le monde, depuis le faible mouvement du plus léger atome, jusqu'à ces grands coups qui ébranlent tout dans l'univers.

Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, dans son être spirituel ? Pauvre, faible, corrompu ; la pauvreté, la faiblesse, la corruption même. C'est le mensonge et le péché. Ce qu'il trouve dans son fond, c'est des besoins et

des maux ; les désirs même qui suivent de si près les besoins, et le sentiment qui paraît attaché aux maux, l'homme doit l'attirer d'ailleurs. De là cependant ne doit pas naître le découragement et le désespoir ; nos ressources sont encore plus infinies que nos besoins. Nous appartenons à un Dieu qui peut et qui veut nous donner tout ce qui nous est nécessaire : mais à quel prix ? Venez, pauvre, venez sans or et sans argent ; venez, homme, venez sans mérite ; venez, pécheur, venez malgré votre indignité : demandez seulement, et vous recevrez : ne mettez point de bornes à vos demandes, et Dieu n'en mettra point à ses dons. Faibles et inutiles ressources que celles que l'homme cherche dans l'homme ! Nous ne devons rien attendre de nos soins, rien de notre sagesse, rien de notre lumière, rien de nos efforts ; quoique la providence de notre Dieu nous ait assujettis à nous servir de tout cela, tout nous doit venir de la grâce de Dieu ; et sa grâce, Dieu l'a attachée à la prière, et la lui a promise. Vous ne me demanderez pas après cela, chrétiens, ce qu'il faut demander à Dieu. David ne lui demanda tous les jours de sa vie qu'une seule chose ; et en effet, cette seule chose suffit à l'homme, et épuise, comme l'a remarqué saint Augustin, toutes les demandes d'un chrétien. Mais en combien de grandes et de petites choses se diversifie cet unique objet de

nos demandes qui renferme tout ? Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, nous ne connaissons pas Dieu ; de là naissent tous nos maux avec toutes nos erreurs ; de là viendront tous nos malheurs. Que je vous connaisse donc, ô mon Dieu ! avec l'étendue de vos droits sur moi, avec la puissance de votre grâce ! Que je vous connaisse avec la dignité de votre Être, avec la hauteur de votre justice, avec la profondeur de vos miséricordes, avec la sagesse de vos conseils, et la sainteté de vos œuvres : *Noverim te*. Et que je me connaisse moi-même avec l'étendue de mes devoirs envers vous ; que je me connaisse avec mes vices, avec mes mauvaises dispositions, avec tout le fond de ma faiblesse et de ma corruption : *Noverim me*. Que je vous connaisse, ô mon Dieu ! pour vous aimer, pour vous révérer, pour recourir à vous ! Et que je me connaisse pour me haïr, pour me mépriser et pour me craindre : *Noverim te, noverim me !*

Où me mène mon ignorance avec ma faiblesse, si vous ne me détournez du précipice par votre vigilance ; et, s'il le faut, avec votre verge et votre bâton ? Où me conduiront mes fausses lumières avec mes misérables forces, si vous ne me conduisez vous-même avec la main douce et forte de votre grâce dans la voie droite ? Dans les embarras et les tentations dont la vie est pleine, où chercherai-je de la

lumière et du secours ? Dans ma raison et dans ma sagesse, je n'y trouverai que de l'augmentation de mes embarras, et de l'appui à mes tentations. A qui m'adresserai-je ? A d'autres hommes ? Ils n'ont que des paroles et des secours impuissans à me donner. C'est à vous, mon Dieu ! que j'élèverai mon âme, et en vous seul que je mettrai ma confiance ; je m'adresserai à celui qui nous a été donné de Dieu pour nous être tout en toutes choses ; à celui qui est la lumière qui nous éclaire, la vérité qui nous instruit, la force qui nous soutient, la voie qui nous conduit, la vie qui nous fait arriver à lui à travers les périls de la mort. A tous ces caractères, mes frères, vous reconnaissez tous Jésus-Christ, et votre propre religion vous est trop étrangère.

Ce qu'il y a peut-être de plus malheureux et de plus criminel dans les gens du monde, c'est le peu d'usage qu'ils ont de la prière, et le mépris qu'ils paraissent en faire : ils laissent aux prêtres, et la regardent comme l'occupation de l'oisiveté des cloîtres. Gens du monde ! est-ce parce que vous avez plus de difficulté de faire le bien, plus de facilité de faire le mal que les solitaires, que vous vous déchargez sur eux de l'obligation de la prière ? Est-ce parce que vous êtes dans une occasion plus fréquente de tomber et dans un danger plus évident de périr que les vierges renfermées, que

vous ne prierez point vous-mêmes, comptant peut-être sur leurs prières, pour vous ? Est-ce parce que vous êtes dans un pays d'ensorcellement et de corruption, parce que vous êtes environnés de toutes parts de l'erreur et de l'iniquité, que vous êtes toujours battus de tempêtes violentes, et menacés de plus grands orages encore ? Est-ce, en un mot, parce que vous avez plus besoin de force et de secours que dans les retraites, que vous ne prierez point, ou que vous prierez si peu et si mal ?

Nous sommes hommes, et de là notre vie est remplie de fautes, dont il faut continuellement demander à Dieu la rémission ; il faut prier pour ne point faire le mal ; il faut prier après l'avoir évité ; il faut prier pour faire le bien ; il faut prier après l'avoir fait. Que deviendra notre piété si la prière ne la soutient, si la prière ne la ranime ? après tant d'années que nous devrions être si forts, nous nous trouvons si affaiblis ; nous ne faisons plus que nous traîner dans les voies où d'abord nous courions si bien : à un amour vif et agissant a succédé la pesanteur et un dégoût pour toutes les choses de Dieu ; nos premiers penchans nous entraînent : et comment ne nous écrions-nous pas alors avec saint Augustin : *Age, Deus, et fac, excita et revoca ; accende, rape, flagra, dulcesce, ut jam amemus et curramus.* Agissez en moi, ô Dieu ! faites

par la puissance de votre grandeur : réveillez-moi , rappelez-moi , entraînez-moi , enlevez-moi , embrasez-moi , versez votre joie dans mon âme et jusque dans mes sens , afin que vous aimant de toute l'étendue de mon cœur , je courre de toutes les forces de mon âme dans la sainte et aimable voie de vos préceptes.

Nul homme n'est étranger à un autre homme : nous devons donc nous intéresser à un certain bonheur , mais singulièrement au salut éternel de tous les hommes , grecs et barbares , comme parle saint Paul. Or , ce n'est que par la prière que nous pouvons marquer cet intérêt que nous prenons au genre humain tout entier : notre prière doit donc embrasser tous les hommes , et les aller chercher dans les terres les plus éloignées , et parmi les plus mortels ennemis de notre religion ; parce que la prière de ces hommes convertis avant nous à la foi , a été nous chercher dans l'erreur et la corruption de la gentilité ; mais nous devons singulièrement la charité , et par conséquent la prière aux domestiques de la foi , à ceux qui sont nos frères , à ceux qui ne font avec nous qu'un même peuple , qu'une même maison de Dieu , qu'un même corps en Jésus-Christ , en qui il n'y a ni scythe ni barbare.

Parmi les chrétiens , il y en a sans nombre à qui nous ne pouvons donner ni consolation , ni instruction , ni bon exemple. A

l'égard de ceux mêmes au milieu de qui nous vivons , nous ne pouvons ni rendre la santé aux malades , ni donner la patience à ceux qui souffrent. Nous ne sommes peut-être pas en état d'assister de nos besoins ceux qui sont dans le besoin , ni de notre crédit ceux qui sont dans l'oppression ; mais nous pouvons , et nous devons prier le Dieu de toute consolation , Père des miséricordes , pour tous ces hommes affligés.

Les leçons ne conviennent pas toujours ; les corrections révoltent assez souvent ; le zèle importune pour l'ordinaire ; la représentation de la vérité est presque toujours odieuse ; une seule chose ne peut déplaire à personne ; et toujours bien reçue des hommes , n'est presque jamais rejetée de Dieu ; c'est la prière , c'est la grande ressource pour la correction des mœurs de ceux qui déshonorent la religion , ou de ceux qui nous affligent personnellement , et c'était la grande ressource de David : *Ego autem orabam.*

Pieuse Monique , en vain vous reprenez , en vain vous séparez de vous un fils vicieux : quoique l'un et l'autre soit convenable et nécessaire , vous perdez encore vos remontrances avec un époux peu touché de la piété ; mais vos prières et vos larmes , devant le Seigneur , feront ce que la parole et une conduite sévère n'ont pu faire ; ces prières assidues , ces larmes abondantes enfanteront Patrice à Jésus-Christ , et don-

ne ont à l'Église, en la personne d'Augustin, un de ses plus grands saints et le plus illustre de ses docteurs.

De quoi, servent en effet, épouse infortunée, ces reproches pleins d'aigreur que vous faites à un mari, ces plaintes amères que vous répandez de toutes parts contre lui? A quoi bon ces fureurs au dedans, et ces éclats au dehors contre vos enfans, mère affligée? Est-ce en révoltant un époux et en irritant des enfans qu'on les ramène? Laissez là cet homme que le démon tourmente misérablement: laissez là cette fille que l'esprit mauvais qui est en elle rendrait plus forte que vous, et courez à celui qui est plus fort que tout l'enfer: représentez-lui avec une humble confiance et un cœur touché le malheur de votre famille; et peut-être ne serez-vous pas sortie des pieds de Jésus-Christ, que le démon sera sorti de votre fille et de toute votre maison: *Et sanata est filia ejus ex illâ horâ.*

C'est un ami qui résiste à vos avis et à vos conseils: priez pour lui; votre prière n'opère rien. Saint Bernard trouvait la consolation assez triste quand on lui disait en pareille occasion: Du moins votre prière tournera à votre profit. Ajoutons donc quelque chose de plus consolant: Non, votre prière ne sera pas inutile jusqu'à la fin à votre ami; et Jésus-Christ voyant votre foi, se laissera toucher pour celui que vous aimez et qu'il aime avec vous.

Vous êtes forcé d'abandonner le pécheur obstiné, ou plutôt c'est lui qui vous abandonne, lassé de vos soins. Ainsi Samuel fut autrefois rejeté des Juifs. Mais, comme Samuel, en vous séparant de ceux qui se retirent de vous, dites: A Dieu ne plaise que je fasse jamais un aussi grand péché que celui de cesser de prier pour vous: *Absit à me hoc peccatum in Dominum, ut cessem orare pro vobis!*

Ministre de la parole, un mondain ne vous écoute pas, un pécheur ne vous croit point, un libertin se rit de vos menaces, un homme furieux dans sa passion s'irrite de vos censures, un ennemi de votre doctrine ou de votre personne donne un tour malicieux à votre zèle: priez, et priez encore.

Toute la religion nous prêche de prier les uns pour les autres: toute l'antiquité le dit à haute voix, et l'histoire de l'Église nous a conservé cette belle parole d'un célèbre martyr des Espagnes: A Dieu ne plaise, dit saint Fructueux à un homme qui se recommandait à ses prières, le voyant aller au martyre; A Dieu ne plaise que je prie pour vous en particulier; la prière d'un chrétien est pour l'Église catholique, qui est une. Saint Cyprien l'avait dit avant lui, et dans les mêmes termes; et saint Cyprien l'avait appris de son maître Tertullien. Saint Augustin ne dit autre chose. Mais nous n'entendrons aujourd'hui que saint Ambroise: Vous devez prier

pour tout le corps, pour tous les membres de l'Église, qui étant tous marqués du caractère d'une charité mutuelle, doivent aussi tous prier pour vous. Si vous ne priez que pour vous seul, il n'y aura que vous seul qui prierez pour vous; et la prière d'un seul a bien peu de force; mais quand chacun des chrétiens prie pour tous les autres, il s'ensuit que tous prient pour chacun. Si donc vous priez pour tous, tous prieront aussi pour vous; et en cela, outre le fruit plus abondant, il y a moins d'arrogance et de présomption. Vous avez péché, dit ailleurs ce père, faites que l'Église, votre mère, que les fidèles, vos frères, prient pour vous; car Dieu aime que plusieurs prient pour un seul : *Amat ut pro uno multi rogent.* Dieu écoute la prière de plusieurs pour un seul; il a souvent écouté la prière d'un seul pour plusieurs; il l'a souvent écoutée pour tout le peuple. Il veut user de miséricorde envers de grands pécheurs; mais il veut que ce soit les justes qui la lui demandent. Il a des grâces toutes préparées dans ses trésors pour des hommes qui en sont entièrement indignes; mais il ne veut tirer les grâces de ces trésors cachés qu'à la prière de ses serviteurs. Des objets de la prière, passons à ses qualités.

SECONDE PARTIE.

Puisqu'il est écrit, et que c'est Jésus-Christ qui a dit : Demandez, et vous recevrez; cherchez

et vous trouverez; frappez à la porte, et elle vous sera ouverte, il est visible que celui qui n'a pas reçu, qui n'a pas trouvé, et à qui l'on n'a pas ouvert, n'a pas bien demandé, ni bien cherché, ni bien frappé à la porte. C'est une conséquence que tire saint Jérôme de la promesse que Jésus-Christ fait ici à la prière. Oui, mes frères, si en priant nous ne devenons ni plus vertueux, ni moins vicieux; si en continuant de prier nous demeurons dans nos faiblesses et nos tiédeurs, dans notre pauvreté et notre misère, il faut, puisque Jésus-Christ ne peut pas tromper, que ce soit quelque défaut de notre prière. Pour connaître ce défaut, examinons aujourd'hui ensemble les qualités que doit avoir la prière. La prière doit être vraie : elle doit être attentive : elle doit être ardente : elle doit être chrétienne : elle doit être soumise : elle doit être humble : la confiance doit l'animer; et enfin, il faut qu'elle soit persévérante.

Nous mentons trop souvent à Dieu dans tous ces beaux discours que nous lui tenons en le priant : *Lingua sua mentiti sunt ei.* Nos prières sont les paroles des saints; et nous sommes pécheurs d'affection et de volonté, car ceux-là seuls montent à Dieu dans la prière. Notre langage dans la prière est le sentiment d'un cœur touché de Dieu, d'une âme dégoûtée du monde : et toute notre âme est encore éloi-

gnée de Dieu, et tout notre cœur est encore attaché au monde. Nos oraisons expriment des désirs que nous ne sentons pas, des vœux que toutes nos passions désavouent : nous demandons à Dieu ce que nous ne voudrions pas recevoir, et nous le pressons pour ce que nous craignons d'obtenir.

Le fond de notre prière ordinaire, qui est la plus sainte des prières, est le mensonge : avec un cœur où il n'y a rien d'un enfant de Dieu, nous appelons Dieu notre Père : avec un cœur tout plein de nous-mêmes, et de ce qui a rapport à nous ; avec un cœur indifférent pour Dieu, pour sa gloire, pour sa vérité, indifférent pour Jésus-Christ, et pour les intérêts de son Église, nous demandons que le nom de Dieu soit sanctifié. Avec un cœur passionné pour la vie présente, un cœur attaché à tout ce que nous possédons en ce siècle, nous demandons à Dieu que son règne arrive. Avec un cœur indocile, rebelle à toutes les volontés de Dieu, prêt à résister à tous ses desseins et à régler tous les obstacles qu'il voudrait mettre à nos entreprises, nous demandons à Dieu que sa volonté soit faite. Avec un cœur insatiable, dont les désirs s'étendent à tous les biens, et se perdent dans le plus long avenir, nous demandons à Dieu du pain pour le jour présent. Avec l'aigreur, la haine, le désir de la vengeance dans le cœur ; avec un dessein arrêté de

ne pardonner aucune offense, et coupables en effet de n'en avoir jamais pardonné à personne, nous demandons à Dieu qu'il nous pardonne comme nous pardonnons au milieu des mêmes occasions où nous avons succombé mille fois. Prêts à chercher de nouveau le péril, et à courir aux plus certaines et aux plus séduisantes tentations, nous demandons à Dieu de ne pas nous induire en tentation. Avec un cœur où le mal règne sans contradiction, où le vice est goûté malgré ses amertumes, et où la vertu est haïe malgré ses attraits, nous demandons à Dieu de nous préserver du mal. Prenez garde, mes frères, qu'une telle prière, qui est un mensonge à Dieu, ne soit un péché. Je ne dis pas qu'il faille être tout-à-fait hors du mal, et entièrement guéri de toutes ses passions, pour pouvoir faire cette prière au Seigneur ; mais je dis que pour ne pas mentir en le priant, il faut haïr en nous des dispositions si contraires aux paroles qui sortent de notre bouche, et avoir du moins le désir des sentimens qui sont exprimés dans notre prière.

Nos prières sont distraites. On s'approche de Dieu sans précaution ; on vient le prier sans penser seulement à ce qu'on vient faire ; on lui parle sans savoir ce qu'on lui dit ; on lui a parlé sans pouvoir se rendre compte à soi-même de ce qu'on a pu lui dire. Le temps paraît

bien long, quoique la prière soit bien courte. Un air dissipé qui porte le scandale et le mépris de la divinité dans la maison de Dieu, un ennui qu'on ne sait comment exprimer, des inquiétudes et des murmures qui reprochent à Dieu ce qu'on fait auprès de lui, quand on n'y est que pour soi-même : voilà comme on nous voit prier, et c'est là, non pas faire une action religieuse envers la majesté de Dieu, dit saint Cyprien, mais l'offenser, mais l'insulter : *Hoc est majestatem Dei negligentid orationis offendere*. Avertis d'élever nos cœurs au Seigneur, c'est-à-dire, de ne penser à rien autre chose qu'à Dieu, et ayant répondu que nous les avons élevés au Seigneur, penser encore à d'autres choses, penser à tout excepté à Dieu, est-ce là une prière que Dieu puisse écouter, ou qui doit l'irriter ? C'est alors, dit saint Basile, que la prière se tourne en péché. Devant le prince, quand on lui parle, toute l'application de l'âme se joint au plus grand respect du corps : et devant Dieu, en le priant, l'indécence au dehors se joint à l'inattention au dedans.

Le grand défaut de nos prières, qui est la tiédeur, vient de l'état de notre cœur. C'est par le cœur que nous parlons à Dieu et que nous le prions : ainsi nous pouvons, en parlant beaucoup à Dieu, être muets devant Dieu, comme nous pouvons crier bien fort à Dieu sans remuer seulement les lèvres. Que criez-vous

vers moi, disait un jour le Seigneur à Moïse ? Quand Moïse n'ouvrait pas même la bouche, et que Dieu voyait toute la préparation de son cœur, et son zèle ardent pour Israël : *Quid clamas ad me ?* Est-ce en effet le cœur qui prie en nous ? un cœur qui sent ses besoins, que sa misère presse, que la vue du péril épouvante ? Est-ce du fond d'un cœur affligé de ses fautes, touché de ses crimes, pénétré des bontés de Dieu, tout plein d'amour et de reconnaissance pour son libérateur, que nos prières s'élèvent vers le ciel ? Nous demandons à Dieu de grandes grâces, et dont nous nous reconnaissons trop indignes ; mais ces grâces précieuses ; les demandons-nous comme nous demanderions ou les honneurs, ou les richesses de ce siècle ? Les demandons-nous comme le pauvre demande son pain ? Demandons-nous à Jésus-Christ ses miséricordes spirituelles, comme cette mère infortunée de notre Évangile demande la guérison corporelle de sa fille ? Nous prions dans les termes, tantôt de cette Cananéenne, tantôt du lépreux, tantôt de l'aveugle ; mais prions-nous avec le même sentiment de nos malheurs ? Les paroles de David sont incessamment dans notre bouche, et ces paroles toutes pleines de la grandeur de Dieu, de sa miséricorde, de sa justice ; ces paroles, qui sont l'expression même de la charité, de la ferveur et de la pénitence ; ces paroles toutes enflammées

du désir de la grâce et de la gloire, nous les prononçons avec un cœur froid : elles ne laissent après elles ni trace, ni impression de vertu dans nos âmes, et n'opèrent aucun changement dans nos mœurs. Seigneur, je vous fais ici, avec la peinture de mon cœur, celle de mes prières; et si quelque douleur que je puis sentir de vous prier si mal, ne me tient lieu de prière auprès de vous, vous ai-je jamais prié ?

Nos prières doivent être chrétiennes et partir du même esprit, dit Tertullien, que l'esprit auquel elles sont adressées. Le Juif demandait la rosée du ciel, la graisse de la terre, la gloire de ce monde, de longues années, une postérité florissante. Le Juif avait recours à Dieu quand Dieu l'affligeait, ou dans son corps, ou dans ses biens; il pressait le libérateur, quand il était pressé lui-même par l'ennemi; il criait à Dieu de tout le cœur, quand ses passions étaient alarmées de quelque châtement du ciel. Ils s'adressaient souvent à Dieu contre eux-mêmes : nous le voyons dans les psaumes; et saint Augustin l'a remarqué en mille endroits. Pourquoi ai-je à reprocher aujourd'hui à des chrétiens de prier en Juifs, et de ne connaître point d'autres prières ?

Que pouvaient demander les païens à d'injustes, à de cruelles, à d'infâmes divinités, si ce n'est ce qui flatte les sens et ce qui satisfait les désirs déréglés du

cœur, la vanité et les plaisirs de ce monde? Nous prions dans d'autres termes; mais c'est dans le même esprit; les mêmes prières sont adressées au Dieu du ciel: c'est ce qui les rend plus indécentes.

C'est aujourd'hui une passion de ce siècle, et demain une autre, qui nous conduit au pied des autels. C'est tantôt pour obtenir ces biens qui passent si vite, et tantôt pour être délivrés, nous ou les nôtres, de ces maux qui finissent du moins avec la vie, que nous importunons le Sauveur de nos âmes, que nous le pressons, criant après lui. C'est pour cela seul que notre prière s'échauffe et que les larmes s'y joignent; c'est pour cela seul que nous essuierons mille rebuts, ne voulant pas quitter Jésus-Christ qu'il ne nous ait accordé ce que nous lui demandons. Et quand il est constant à nous refuser ces sortes de grâces par une plus grande grâce, comment pensons-nous de sa bonté, et comment parlons-nous de sa justice? Le ciel, la grâce, la vertu, c'est ce que nous ne demandons guère, ce que nous demandons froidement, sur quoi nous n'insistons pas, souffrant à cet égard tranquillement tous les délais de Dieu.

Ne croyez pas, cependant, que nous rejetions, comme n'étant pas chrétiennes, ces prières, qui, avec un véritable rapport au salut et à la piété, regardent la santé du corps et certains bonheurs de la vie. Ces prières sont

tous les jours portées au saint autel, où rien que de chrétien n'est porté : ces prières sont tous les jours dans la bouche de l'Église, animée de l'esprit qui fait les chrétiens. Je n'appelle donc prières de Juifs, que celles qui se bornent à la terre, et je ne regarde comme des prières de païens que celles qui ont pour objet des passions mondaines, ou qui tendraient à favoriser le vice. Je dirai cependant à l'homme chrétien, avec saint Ambroise : Pour vous, quand vous priez Dieu, demandez-lui de grandes choses : *Tu autem, cum oras, magna ora.* Ne vous abaissez pas à lui demander des choses périssables, de l'argent, qui n'est que de la rouille, des héritages, qui ne sont que de la terre; demandez-lui des choses célestes et divines : *Ora quæ cælestia sunt et divina.* Un chrétien, dit Tertullien, demande à Dieu d'être rendu ferme dans la grâce qu'il a reçue, capable de celle qu'il désire, digne de la gloire qu'il attend : *Petit eorum quæ habet stabilitatem, eorum quæ concupiscit aptitudinem eorum quæ ventura sunt eternitatem.*

Notre prière doit être soumise : une seule chose, qui est le salut, doit être demandée absolument à Dieu, supposant toujours que Dieu veut nous le donner. La résignation là dessus, loin d'être un acte de religion et d'amour pur, est l'impiété même et un acte de désespéré; et ce qu'on nous raconte là dessus de

quelques saints, est une pensée mal entendue, ou plutôt une fable. Mais tout le reste, et les moyens même du salut, il faut le mettre dans la main de Dieu, sachant qu'il a soin de nous, et reconnaissant que ses pensées ne sont pas les nôtres. Vous voudriez aller au ciel par une voie, Dieu veut vous y conduire par une autre. Vous demandez impatiemment d'être délivré d'une faiblesse qui est votre force; d'une tentation qui est votre sûreté. Vous trouvez que l'humiliation est trop grande, que l'infirmité est trop longue, que vous serviriez mieux Dieu dans une situation plus tranquille et plus heureuse; et Dieu veut que vous le serviez et que vous vous sauviez par les agitations et les traverses. Priez, plus disposé à cet égard à ne pas recevoir ce qui ne vous serait pas utile, qu'à obtenir ce que vous demandez. Priez, persuadé que Dieu vous donnera ce qu'il doit donner à ceux qu'il aime, et qu'en cela même il redressera votre demande, si elle s'écartait de ses desseins de miséricorde sur vous; et alors il vous exaucera en ne vous exauçant pas. C'est ainsi que saint Augustin, loin de murmurer, se réjouissait de n'avoir pas été exaucé selon sa volonté, pour l'être selon celle de Dieu, qui était son salut. Qui sommes-nous pour oser nous présenter devant le Seigneur, et oser seulement ouvrir la bouche en sa présence? cendre et poussière, viles créatures, plus in-

dignes pécheurs ; mais voici vos titres pour demander et pour obtenir : Nous sommes pauvres , et Dieu est riche : nous sommes malades , et il est le médecin : nos misères sont grandes et en grand nombre , ses miséricordes sont étendues et surabondantes : nous avons besoin de secours , et Jésus-Christ veut nous soulager , et Jésus-Christ nous a été donné de Dieu pour nous secourir. Voilà nos titres pour nous approcher de Dieu par Jésus-Christ : osons donc lui demander , mais en nous tenant enveloppés dans notre néant , sentant notre misère et notre indignité , la sentant plus vivement , si la misère est plus grande et l'indignité plus connue. Superbes , eussiez - vous d'ailleurs mille vertus , vous déplairez à Dieu , et Dieu résiste à votre prière. Humbles , n'eussiez-vous , coupables d'ailleurs et entièrement indignes , que votre humilité , vous toucherez Dieu , et il vous donnera sa grâce.

Loin donc de vous la présomption dans la prière. Juste , plus juste , saint parfait : que personne ne demande les grâces de Dieu comme y ayant droit et les méritant. S'il est juste , il se doit à Dieu : s'il est plus juste , il se doit à Dieu : qu'il donne donc tout à Dieu , dit saint Cyprien ; en confessant sa propre indignité , qu'il rende à Dieu cet honneur et ce respect , et la bonté de Dieu lui accordera tout : *Dum procedit humilis confessio , et datur totum Deo ,*

quicquid suppliciter cum timore et honore Dei petitur , ipsius pietate præstatur.

Mais si le juste doit prier dans l'humilité , le pécheur doit le faire dans la confusion. En demandant la grâce , le pécheur doit sentir que c'est le pain des enfans , qui ne devrait pas être donné aux chiens. En demandant le pardon de ses péchés , il ne doit l'attendre que de la bonté divine et de la grande miséricorde. Le pécheur doit porter dans la prière le poids de son péché ; et une âme humiliée de son péché ne se répand pas en paroles. Ayez pitié de moi , mon Dieu , qui suis un pécheur ; voilà ce que le publicain au bas du temple dira dans une longue oraison. Ayez pitié de moi , Seigneur , mon âme est profondément affligée et misérablement tourmentée de son péché : voilà tout ce qu'une pécheresse dira aux pieds de Jésus-Christ. La prière , humble par le sentiment de notre misère et la connaissance de notre indignité , doit en même temps être pleine de confiance par la vue de la bonté de Dieu et des mérites de Jésus-Christ , par qui , en qui et avec qui nous prions. Ah ! combien de prières rejetées par le défaut de confiance ! combien de prières ne sont exaucées qu'à demi , parce qu'il n'y a qu'une demi-confiance ! Oui , mes frères , Dieu nous traite selon la confiance que nous avons en son Fils. Votre confiance en Jésus-Christ est-elle vraie ? elle ne sera point

vaine; votre confiance est-elle grande? rien ne lui sera refusé. Dites-moi, pécheurs qui voulez quitter votre péché, croyez-vous que votre iniquité soit plus grande que la bonté de Dieu? Croyez-vous que Dieu aime mieux traiter les hommes selon leur indignité, que selon les mérites de son Fils? Croyez-vous que Jésus-Christ ne soit plus aujourd'hui ce qu'il était quand il passa dans la Judée? qu'il ait perdu auprès de son père la qualité de Sauveur, et que celle de perpétuel intercesseur soit en lui un nom vide? Croyez-vous qu'il se soit dépouillé en montant dans le ciel de ces entrailles de miséricorde dont il s'était revêtu, quand il vint sur la terre visiter les enfans des hommes? Ah! Jésus-Christ serait pour nous ce qu'il a été pour tant d'affligés, pour tant de malades, s'il trouvait en nous la même confiance, si notre confiance se soutenait dans l'épreuve, si elle résistait à des rigueurs apparentes, si à chaque reproche de notre indignité qu'il nous ferait par la voix de notre conscience, nous répondions, sans nous troubler, sans nous effrayer: Cela est vrai, Seigneur, *Etiam Domine*: cela est vrai, je ne mérite que des humiliations et des refus. Le pain des enfans ne doit pas être pour moi; mais les miettes qui tombent de la table d'un Dieu si riche, me seront-elles refusées dans ma misère, à cause de mon indignité? Je vous dis en vérité que Jésus-

Christ lui-même admirerait cette foi, comme celle de la femme de notre Évangile; et toutes nos demandes nous seraient accordées.

Enfin la prière doit être persévérante. Suffira-t-il donc de nous être prosternés une fois par occasion aux pieds de Jésus-Christ, de lui avoir demandé, comme en passant, ses plus grandes grâces? Ah! il faut suivre Jésus-Christ, s'attacher à lui, crier après lui, tout souffrir de lui. Devons-nous donc prendre ses délais pour des refus, nous rebuter quand il nous rebute, et enfin nous retirer quand il nous dit que ses grâces ne sont pas pour nous? Non, mes frères, Dieu veut être pressé, il veut être importuné: il l'a dit expressément dans son Évangile; et cette femme, vrai modèle de la prière, nous le met devant les yeux; voyez ce qu'elle a fait et ce qu'elle a obtenu. Elle interprète en sa faveur le silence de J. - C.; rien ne la rebute, rien ne la dégoûte: elle répond à tout, elle convient de tout, mais elle ne cède point, et Jésus-Christ cède lui-même; il ne peut pas résister à une si grande persévérance: elle force les lois qu'il s'était prescrites: elle lui enlève pour une étrangère ce qui était destiné pour les seules filles d'Israël: elle lui arrache ce qu'il semblait d'abord ne vouloir pas donner, ou même ne pouvoir pas accorder.

Puissent nos prières avoir ces qualités, être vraies, attentives,

ferventes, chrétiennes, soumises, humbles, animées par la confiance, et enfin persévérantes ! De telles prières nous enrichiront des dons du ciel, nous ranimeront dans le service de Dieu, nous guériront de nos faiblesses et nous délivreront de nos maladies. De telles prières, employées pour nos frères, les rendront tels que nous le demandons pour eux. De telles prières ramèneraient les vertus sur la terre, rappelleraient la paix et la concorde dans l'Église, renouvelleraient la face du christianisme. Mais de telles prières sont elles-mêmes un don et un grand don du ciel : faites-le descendre sur nous, Seigneur, et sur toute votre Église avec l'esprit de la grâce. (Sermons choisis, tome 4.)

LA PROVIDENCE.

SERMON ABRÉGÉ.

Cum suble vasset ergo oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum : Unde ememus panes, ut manducent ?

Jésus ayant levé les yeux, et vu un grand monde qui venait à lui, dit à Philippe : De quoi acheterons-nous du pain, afin que ce peuple ait à manger ? (En saint Jean, chap. 6.)

Qu'il y ait une providence qui règle et qui gouverne tout, c'est ce qui ne peut être contesté que par ceux qui ne re-

connaissent point de premier Être, dont la sagesse, la puissance et la bonté veille au bon ordre du monde, que la force de son bras a tiré du néant. La seule idée de Dieu, c'est-à-dire, d'un Être infiniment parfait, renferme nécessairement celle de la providence. S'il y a un Dieu, disaient les pères, il y a une providence; s'il n'y a point de providence il n'y a point de Dieu. Vous croyez un Dieu, mes frères, et vous croyez une providence. Ce n'est point aussi ce que je viens vous prouver; vous cesseriez d'être fidèles, si vous commenciez à en douter. Mais ce que je veux, et ce que je dois vous apprendre, c'est à vous y soumettre avec humilité, c'est à vous y abandonner avec confiance; c'est qu'elle ne vous manquera pas, si vous ne lui manquez pas; c'est enfin qu'il ne faut accuser que vous-mêmes de tout ce que vous rejetez injustement sur la Providence. Je renferme tout ceci, mes frères, dans deux propositions simples, qui vont faire tout le partage de ce discours. Première proposition : Dieu, de sa part, donne tout sujet à l'homme de compter sur les soins de sa providence; c'est la première partie. Seconde proposition : l'homme de sa part, donne tout sujet à Dieu de lui refuser les soins de sa providence; c'est la seconde partie. La première vous découvrira sur quoi doit être fondée votre confiance en la providence. La seconde vous fera sentir que ce

n'est pas de la providence, mais de vous-même que vous devez vous plaindre ; l'une et l'autre serviront d'abord à réveiller votre espérance, et à en corriger ensuite les défauts. Demandons au Saint-Esprit ses lumières par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que la providence ? c'est, répond saint Thomas, un ordre supérieur qui conduit toutes choses à leur fin. *Providentia est ratio ordinis rerum in finem.* Il est donc de la providence de choisir pour cela les moyens les plus convenables et les plus proportionnés à la nature de chaque chose, et au bien commun de l'univers, Dieu devant veiller également et sur tous les hommes en général, et sur chacun d'eux en particulier. De là cette distinction qu'établissent les théologiens, reconnaissant une providence générale et une providence particulière : mais comme nous sommes peu sensibles à ce qui regarde les autres, et que nous ne sommes guère touchés de leurs intérêts, qu'autant qu'ils ont quelque rapport aux nôtres, c'est surtout, mes frères, de la providence particulière que je prétends vous parler. Enfin, chacun de vous étant composé de deux parties, l'une supérieure, qui est l'âme, l'autre inférieure et moins noble, qui est le corps, la providence doit s'étendre également sur les besoins de l'un et de l'au-

tre. Mais puisque vos plaintes et vos défiances à l'égard de la providence regardent plus ordinairement les besoins du corps que ceux de l'âme, je veux aussi m'appliquer plus particulièrement à vous montrer que Dieu, de sa part, nous donne lieu de tout attendre de sa providence, pour les besoins mêmes temporels. Vous le comprendrez même aisément, si vous faites réflexion avec moi à deux choses : 1°. aux promesses que le Seigneur nous a faites, de subvenir à ces sortes de besoins ; 2°. aux effets mêmes sensibles de ses promesses, soit à ceux qui ont fait l'admiration de l'antiquité ; soit ceux dont nous sommes nous-mêmes tous les jours les témoins.

Je dis, en premier lieu, ses promesses : ouvrez les écritures, mes frères, parcourez l'Ancien et le Nouveau-Testament : partout vous trouverez de quoi établir une solide confiance sur la divine providence ; confiance qui ne peut être vaine, puisqu'elle sera fondée sur la parole d'un Dieu. Je ne parle point ici de ces promesses magnifiques qu'il fit à un Abraham, à un Isaac et à un Jacob. Je ne parle point de celles qu'il fit aux Israélites, de les conduire au travers de mille dangers, de mille écueils, et malgré un nombre infini d'ennemis à la conquête de la terre promise. La providence ne s'est pas engagée à procurer également à tous la gloire, l'éclat, la splendeur, l'opulence ; les conquêtes et les

victoires ; je parle des promesses particulières qui regardent les besoins particuliers de la vie , et sans examiner celles qu'il a cent fois réitérées à son peuple par la bouche de ses prophètes , et dont nous pourrions nous faire à nous-mêmes l'application ; je ne m'attache qu'aux paroles du Fils de Dieu , qui , nous défendant les soins pressés au sujet du vivre et de l'habillement, nous promet tout de sa providence. Ne vous inquiétez point , dit-il , ni au regard de votre vie de quoi vous vous nourrirez , ni au regard de votre corps de quoi vous vous habillerez ; ne dites point : Qu'aurons-nous pour manger et pour boire , et de quoi nous habillerons-nous ? laissez ces inquiétudes aux gentils , qui , n'adorant point le véritable Dieu , n'attendent rien des soins de sa providence. Regardez les oiseaux du ciel , voyez les lis de la campagne ; ceux-là ne sèment ni ne moissonnent ; ceux-ci ne travaillent ni ne filent : votre Père céleste ne nourrit-il pas les uns ? et comment pare-t-il les autres ? mais ne valez-vous pas mieux que les uns et les autres ? Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice , et vous aurez tout cela pardessus : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus , et hæc omnia adjicientur vobis*. Je vous le demande , mes frères , quelles paroles plus expresses ? quelles promesses plus positives ? C'est un Dieu qui parle , peut-il nous tromper ? et s'il ne voulait pas

nous secourir dans nos besoins , répond saint Augustin , s'y engagerait-il d'une manière si solennelle ? *Non est illusor Deus ut se ad supportandum nos offerat , et nobis innitentibus se subtrahat ?* Reposez-vous sur lui , dit le prophète royal , *Jacta super Dominum curam tuam* ; sa providence vous fournira les choses nécessaires à l'entretien de la vie : *Et ipse te enutriet*. Et que les ennemis de la providence ne nous disent point , qu'il est indigne de Dieu de s'abaisser à ces sortes de menus soins. Jugera-t-on donc toujours de vous , Seigneur , comme des faux grands de la terre ? que ceux-ci , enivrés de leur grandeur , s'imaginent , à la bonne heure , se dégrader en quelque sorte , et avilir leur dignité par une pareille conduite : ce ne peut être que l'effet ou de leur orgueil , ou de leur faiblesse , ou de leur mauvais cœur. Mais s'il n'est pas digne de vous de nourrir les oiseaux du ciel , le sera-t-il de nourrir des hommes que vous avez formés à votre image ? N'êtes-vous pas même obligé , en qualité de créateur , d'être aussi le conservateur de l'ouvrage de vos mains ? Vous avez fait le petit comme le grand , le pauvre comme le riche , le faible comme le puissant : *Pusillum et magnum ipse fecit* ; et vous avez également soin des uns et des autres : *Et æqualiter est illi cura de omnibus*. Oui , c'est à cela , mon Dieu , que je vous reconnais pour ce que vous êtes. le seul qui étendez sur tous vos

charitables soins : *Non est alius Deus quàm tu , cui cura est de omnibus*. Et quel sujet pourrions-nous avoir , mes frères , de nous défier des promesses du Seigneur ? S'il est Dieu , n'est-il pas infiniment sage ? et par les lumières de sa sagesse , ne connaît-il pas nos différens besoins ? S'il est Dieu , n'est-il pas infiniment puissant ? et faut-il que son bras fasse un plus grand effort pour nous conserver , que pour nous tirer du néant ? S'il est Dieu , n'est-il pas infiniment bon ? et son cœur peut-il être insensible à nos véritables besoins ? Malheur à l'homme , dit le prophète Jérémie , qui met sa confiance dans un autre homme : *Maledictus homo qui confidit in homine*. Malheur à celui qui s'appuie sur un bras de chair : *Et ponit carnem brachium suum*. Quelques promesses que puissent vous faire les hommes , connaissent-ils tous vos besoins ? Vous êtes les premiers à les cacher ; vous avez honte de paraître à leurs yeux ce que vous êtes en effet , et vous appréhendez de perdre leur protection , par les endroits mêmes qui devraient vous l'attirer. Tournez donc votre confiance vers votre Père céleste ; ne rougissez point de lui découvrir vos misères ; que dis-je ? vous n'aurez pas la confusion d'exposer vous-mêmes vos besoins , il les connaît. *Scit Pater vester cœlestis , quia his omnibus indigetis*. Quelques promesses que vous fassent les hommes , peuvent-ils toujours vous

secourir ? fidèles un jour à leurs paroles , ils vous manquent l'autre ; leur pouvoir est borné , ils ne donnent que ce qu'ils s'ôtent à eux-mêmes ; on ne s'appauvrit point pour enrichir les autres. Maître puissant , sur les promesses duquel je me repose , il n'appartient qu'à vous d'être libéral sans vous épuiser , et presque prodigue , sans vous priver des biens que vous répandez sur nous. Ah ! pourquoi mettrais-je des bornes à ma confiance , puisque votre puissance n'en a point ? Quelques promesses que puissent vous faire les hommes , pouvez-vous vous assurer de leur cœur ? Prend-on beaucoup de part dans le monde aux malheurs d'autrui ? son amitié suit toujours la fortune ; un malheureux a-t-il des amis ? ou que faut-il pour les faire changer ? un rapport , un soupçon , le plus léger manquement , l'inconstance trop naturelle au cœur de l'homme : que sais-je , moi ? Un rien fait souvent d'un ami charitable un redoutable ennemi. Dieu de mon cœur , dont j'adore la vigilante bonté , mais dont j'ai la parole pour garant de ma confiance , vous connaissez mes besoins , vous pouvez me secourir , et vous m'aimez : m'en faut-il davantage ? votre sagesse , votre puissance , votre bonté n'empêchent de douter de l'effet de vos promesses. Telle est l'idée que vous avez , mes frères , du Dieu qui vous a promis son secours. Ses promesses sont grandes , mais les effets ne

sont-ils pas conformes à ses promesses? Seconde réflexion : comme je ne parle ici que de cette providence particulière qui veille pour le bien même temporel de son peuple , je ne prétends aussi exposer à vos yeux que les effets de cette même providence , pour vous faire conclure avec moi , que Dieu , de sa part , vous donne lieu de tout attendre des soins de sa providence. Vous donc qui , livré à une crainte également inquiète et déraisonnable , avez peine à calmer l'émotion de votre cœur, *Modicæ fidei*, pourrais-je vous dire avec le Sauveur : Homme de peu de foi , pourquoi faites-vous si peu d'attention aux miracles de la providence qui frappent partout vos yeux? Vous craignez , quoi? le malheur des temps et les calamités qu'il traîne toujours après soi : mais Dieu n'en est-il pas le maître? Celui qui a fait si souvent , et qui fait encore tous les jours succéder l'abondance à la disette ; celui qui a trouvé des ressources contre ces sept années de stérilité , qui semblaient devoir perdre et ruiner l'Égypte , a-t-il enfin épuisé sa puissance? Vous craignez , quoi? de vous voir la victime de l'injuste ressentiment d'un homme , dont vous ne vous êtes attiré la haine que par votre probité et un attachement inviolable à la loi du Seigneur : Dieu équitable , Dieu protecteur de la piété , qui avez pris en main la cause de Joseph contre la femme de Putiphar , de David contre Saül ,

qui avez fait éclater d'une manière si glorieuse la fidélité de la chaste Suzanne , qui sacrifiait si généreusement , dans la crainte de vous déplaire , sa vie à son devoir , qui vous êtes déclaré si hautement en faveur de tant de justes calomniés et persécutés , abandonneriez-vous absolument l'innocence à la fureur du coupable? Vous craignez , quoi? l'autorité , le crédit , la multitude de vos ennemis : et que peuvent-ils contre le Dieu des armées? Combien d'ennemis Gédéon , avec un petit nombre de soldats , a-t-il défaits? L'ange exterminateur n'a-t-il pas ruiné l'armée de Sennacherib? Judith n'a-t-elle pas immolé Holoferne? Un jeune berger n'a-t-il pas triomphé de la force et de l'orgueil du superbe Goliath? le bras du Seigneur est-il donc raccourci? Vous craignez , quoi? que le mauvais état de vos affaires ne vous réduise vous et votre famille à une honteuse pauvreté , et à une extrémité que vous aurez plus de peine à découvrir qu'à souffrir : Ah ! souvenez-vous que le Seigneur a fait pleuvoir la manne dans le désert. Souvenez-vous qu'il y a fait sortir de l'eau du rocher. Souvenez-vous qu'il a ordonné aux corbeaux de prendre soin d'Élie : *Corvis præcepi ut pascant te*. Souvenez-vous qu'un ange transporta un prophète pour porter à manger à Daniel , qui était dans la fosse aux lions. Et sans sortir de notre Évangile , souvenez-vous que le Sauveur a nourri

dans le désert cinq mille hommes en multipliant quelques pains. Mais nous ne voyons plus, dites-vous, ces sortes de miracles : vous ne les voyez plus ! répond saint Augustin, dites plutôt que vous en voyez de plus grands, qui ne perdent la force qu'ils devraient avoir sur votre esprit, que parce qu'ils sont trop continuels : *Assiduitate viderunt*. Vous ne voyez plus ces miracles : qui nourrit donc encore aujourd'hui le monde entier, continue le même père ? *Quis enim et nunc pascit universum mundum ?* Vous admirez la multiplication des pains que Jésus-Christ fait aujourd'hui, et vous n'admirez pas le miracle continuel qu'il opère, en fournissant à tous les besoins des hommes. Ce n'est pas que le premier soit plus grand : *Non quia majus est ;* mais parce qu'il est plus rare, *sed quia rarum est*. Vous ne voyez plus ces miracles : qui a donc élevé, et qui soutient donc ces asiles publics de la pauvreté, ces hôpitaux, qui sont comme autant d'éclatans monumens de la providence, où elle fait subsister tous les jours tant de pauvres ? Vous ne voyez plus ces miracles : mais quelle autre ressource que la providence ont tant de malheureux, qu'elle va, pour ainsi dire, chercher, et à qui elle épargne la honte de mendier des secours qu'elle leur fournit en secret ? quelle autre ressource ont tant de personnes religieuses, que l'amour de la pauvreté a obligé à se rendre

semblables à Jésus-Christ par un renoncement entier aux biens de la terre ? Providence de mon Dieu, éclaterez-vous à nos yeux d'une manière si sensible, sans toucher nos cœurs ? Vous ne voyez plus ces miracles : mais vous-même, reprend saint Grégoire, ne les éprouvez-vous pas ? la providence est au-dessus de vous pour vous gouverner : *Suprà regens ;* elle est au-dessous de vous pour vous soutenir, *Infrà sustinens ;* elle est dans vous pour vous conserver, *Intrà conservans ;* elle est au dehors pour vous défendre, *Extrà defendens*. Vous ne voyez plus ces miracles : est-ce aveuglement, mon cher auditeur, est-ce oubli, est-ce ingratitude ? Cette providence vous a-t-elle jamais manqué ? n'a-t-elle pas toujours fourni à vos besoins ? Que dis-je ? s'est-elle tenue au pur nécessaire ? et n'en avez-vous pas senti des effets dont le souvenir devrait être gravé avec des traits ineffaçables dans votre esprit et dans votre cœur ? Vous ne voyez plus ces miracles : rappelez ici vos plus tendres années, suivez-vous vous-même dans un âge plus avancé ; et si vous êtes parvenu à une extrême vieillesse, dites-moi quand la providence vous a manqué ? n'êtes-vous pas obligé au contraire d'en admirer les secrets ressorts ? Comment vous a-t-elle tiré de la poussière, conduit, poussé, élevé ? quel soin n'a-t-elle pas pris de vous dans vos disgrâces ? Ne semble-t-il pas, pour parler avec saint

Augustin, qu'elle ait pensé à vous, comme si elle n'eût été chargée que du soin de votre entretien? Non, mes frères, il n'est personne, qui, s'il veut examiner sérieusement toute la suite de sa vie, n'y reconnaisse et n'y trouve des effets singuliers d'une providence particulière qui mérite toute sa confiance: car, je ne crois pas l'orgueil vous fasse oublier que le bras puissant qui vous soutient, ou que vous puissiez donner dans la présomption de ces impies de l'Écriture, qui se regardaient eux-mêmes comme les artisans de leur fortune: *Manus nostra excelsa, et non Dominus fecit hæc omnia*. Quelle conclusion de tout ceci, mes frères? c'est donc d'entrer dans les sentimens de confiance que fait éclater David, et de dire comme lui: Plus je me trouve malheureux, mon Dieu, et plus je me regarde comme un instrument propre à faire éclater les miracles de votre providence: *Ego autem mendicus sum et pauper*. Pourquoi me livrerai-je aux inquiétudes que vous me défendez? que mes amis, que mes parens, que le monde entier m'abandonne, qu'importe, puisque Dieu veut bien penser à moi: *Dominus, sollicitus est mèi*. Vous voyez l'état où je suis, et le besoin que j'ai d'un prompt secours; ne le différez pas, et faites-moi encore sentir de nouveaux effets de cette providence qui jusqu'à présent ne m'a jamais manqué. Si elle semble vous avoir manqué, mon

cher auditeur, j'ajoute que vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même; c'est ce qui me reste à vous faire voir dans la dernière partie de ce discours, où, après avoir montré que Dieu, de sa part, donne tout sujet à l'homme de compter sur les soins de sa providence, je vais vous faire voir que l'homme, de sa part, donne tout sujet à Dieu de lui refuser les soins de sa providence. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

L'homme tombe, pour l'ordinaire, dans deux défauts considérables à l'égard de la Providence, tous deux également capables de le rendre indigne de ses soins. Le premier regarde les promesses de Dieu; et le second, les effets mêmes de sa providence. On pêche, si je l'ose dire, contre les promesses de Dieu, ou en espérant plus qu'il n'a promis, ou en désespérant de ce qu'il a promis; je veux dire, que quelques-uns tentent la providence, et quelques autres s'en défient. Tenter la providence, c'est prétendre que Dieu nous procure ce qu'il n'a pas promis; c'est donner en quelque façon des lois à sa miséricorde; c'est prescrire un temps et des règles à sa puissance: mais bien loin de mériter par là sa bonté, c'est au contraire le moyen d'exciter sa colère et d'allumer sa vengeance; ainsi le déclara autrefois Judith au peuple de Béthulie. Cette illustre veuve ayant appris qu'on avait résolu, du consentement même

d'Osias, de livrer la ville aux Assyriens, si dans cinq jours Dieu ne la secourait, fit assembler les anciens du peuple; et pleine de cette sainte indignation que l'esprit de Dieu lui inspirait: Qui êtes-vous, leur dit-elle, vous autres qui tentez ainsi le Seigneur? *Et qui estis, vos qui tentatis Dominum?* Qui êtes-vous, pour prescrire à Dieu le temps de sa miséricorde selon qu'il vous plaît, et pour lui en marquer le jour? *Posuistis vos, tempus miserationis Domini, et in arbitrium vestrum diem constituistis ei?* Ce que Judith reprochait au peuple de Béthulie, ne le pourrais-je pas reprocher avec autant de raison à une infinité de chrétiens qui m'écou- tent? *Qui estis vos, qui tentatis Dominum?* Prodiguer son bien au jeu avec passion, et espérer que la providence réparera les brèches qu'on a faites à sa fortune par des dépenses criminelles, c'est tenter Dieu; prescrire, comme le peuple de Béthulie, certains termes à la providence, et s'abandonner au murmure quand le secours n'est pas aussi prompt que le besoin paraît pressant, c'est tenter Dieu. Espérer tout en sa bonté, par une prétendue confiance, et irriter sans cesse sa justice par une vie criminelle, c'est tenter Dieu; mêler à sa confiance la justice et l'injustice, c'est tenter Dieu. Vous qui voulez faire servir la providence de Dieu à vos projets orgueilleux et à votre ambition, qui êtes-vous pour tenter le Sei-

gneur? Il vous a promis le nécessaire; mais vous demandez ce qui est superflu; vous demandez ce qui est délicieux, ce qui n'est capable que d'entretenir la volupté et la mollesse, ce qui est dangereux, et peut-être criminel. Il a promis de subvenir à vos besoins, vous voulez qu'il serve à votre vanité, à votre amour-propre, à vos passions: s'est-il engagé de seconder des vices qui vous élèveraient à un état capable de vous perdre? vous qui avez tout prodigué à une idole qui a épuisé votre revenu, vous gémissiez, obligé de déchoir d'un rang que vous ne pouvez plus soutenir. Mais qui êtes-vous pour tenter Dieu, prétendant que sa providence répare les brèches qu'un amour déréglé et aveugle a pu faire à vos biens? vous qui dans une jeunesse voluptueuse, avez tout sacrifié au plaisir, qui avez tout perdu au jeu, qui vous êtes ruiné en procès injustes, qui êtes-vous pour tenter Dieu? Où lisez-vous dans l'Écriture qu'il ait promis de vous rendre dans une vieillesse usée par la débauche, ce que vous avez follement dépensé dans une jeunesse libertine? vous qui, tout chargé que vous êtes d'une nombreuse famille, accablé, dites-vous, par le malheur des temps, prodiguez cependant en un seul jour, ce qui pourrait nourrir votre famille pendant une semaine entière? vous, qui êtes toujours ennemi de Dieu, qui passez les mois et les années entières dans sa dis-

grâce , sans penser à lui , que pour l'offenser. Vous qui , au lieu d'avoir recours à lui , mettez tout en œuvre , sans épargner le crime même , pour vous tirer d'un état misérable : *Quid tibi vis in viâ AEgypti , ut bibas aquam turbidam ?* pourquoi courir après les eaux bourbeuses de l'Égypte ? pourquoi chercher des ressources honteuses dans le péché ? pourquoi détruire les moyens que Dieu voudrait prendre pour vous secourir : *Qui estis vos , qui tentatis Dominum ?* Tenter Dieu , c'est non-seulement prétendre ce qu'il n'a pas promis , mais espérer même ce qu'il a promis , sans remplir les conditions qu'il a marquées. Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu , et espérez alors les heureux effets de sa providence. Mais le soin de votre salut n'est-il pas le dernier de vos soins ? Penseriez-vous à Dieu si vous n'étiez pas dans le besoin ? Que dis-je ? votre besoin vous oblige-t-il à y recourir ? vous ne daignez seulement pas prier. Vous comptez sur les soins particuliers de la providence , comme sur une chose qui vous est due. Ne savez-vous pas que c'est à la prière , et à la prière fervente , et à la prière constante que Dieu a promis ses grâces ? Ce que vous espérez vaut bien peu s'il ne vaut la peine d'être demandé. Mais que dire d'une illusion que saint Augustin a si fortement combattue de son temps ? que dire de la présomptueuse oisiveté de ceux qui veulent se faire

un mérite auprès de Dieu d'une indolente confiance , qui prétendent que Dieu agisse seul , sans faire aucun effort de leur part pour seconder ses favorables desseins ? Dieu , disent-ils , nous ordonne de nous reposer sur lui ; il nous défend de nous mettre en peine de nous-mêmes : *Nolite solliciti esse.* Mais le même Dieu n'a-t-il pas condamné l'homme rebelle au travail ? n'est-ce pas une peine de son péché ? n'est-ce pas à la sueur de son front qu'il doit se nourrir lui-même ? *In sudore vultus tui vesceris pane.* Dieu défend l'empressement et le trouble , répond saint Augustin , *Non in sollicitudine animæ tuæ* , mais non pas un soin raisonnable et modéré. Il veut qu'on espère en lui , mais il ne veut pas qu'on soit oisif ; il veut qu'on ait de la confiance , mais non pas de la présomption. Il veut qu'on travaille , dit saint Jérôme : *Exercendus est labor ;* mais il veut qu'on travaille sans inquiétude : *Sollicitudo tollenda.* Vous voulez des miracles que Dieu n'a pas promis , c'est le moyen de perdre même les secours qu'il a promis. Ceux d'entre mon peuple , dit-il à Moïse , qui ont si souvent tenté ma providence , n'entreront point dans la terre heureuse que j'avais promise à leurs pères : *Tentaverunt me jàm per decem vices , non videbunt terram pro quâ juravi patribus eorum.* Mais il n'est pas moins ordinaire de se rendre indigne des soins de la providence par une défiance criminelle , que

par une confiance présomptueuse ; second défaut. C'est une des choses que Dieu a toujours reprochées plus vivement à son peuple. Quoi donc ! disait-il, tous les prodiges que mon bras a opérés en leur faveur, ne m'attireront-ils jamais leur confiance : *Quousque non credent mihi in omnibus signis quæ feci coram eis ?* Tournons, mes frères, contre nous-mêmes ces reproches. Quels sujets n'avons-nous pas d'adorer la providence du Seigneur à notre égard ? Vous l'avez vu dans la première partie, il serait inutile de le répéter. Quel outrage donc ! quelle injure de se défier d'une providence si attentive à nos besoins ! Mais qui se défie de la providence, me direz-vous ? Qui s'en défie ? mon cher auditeur ! c'est vous, qui vivez dans des craintes, dans des alarmes et dans des inquiétudes continuelles ; c'est vous, que le malheur des temps, les pertes, les taxes, les revers de fortune, que l'inconstance des saisons troublent, jusqu'à vous arracher des paroles et vous entretenir dans des sentimens injurieux, et au pouvoir, et aux bontés d'un Dieu ; c'est vous, qui ne comptez que sur votre industrie, votre savoir-faire, votre esprit et votre travail, que vous osez continuer dans les jours mêmes que Dieu s'est réservés pour être honoré d'une manière particulière ; c'est vous, qui ne songez qu'à vous assurer la protection des hommes, sans penser à celle de Dieu ; c'est vous,

qui, dans la crainte de manquer, avez recours au mensonge, à l'artifice et à l'injustice. Qui s'en défie ? Consultez votre cœur, mon cher auditeur ; étudiez votre conduite, et vous trouverez que c'est vous-même qui êtes coupable d'une pareille défiance ; défiance qui pourra enfin vous attirer la colère de Dieu, et qui l'obligera peut-être à vous abandonner. *Propterea Deus destruet te in finem, evellet te*, dit le prophète royal. Vous deviendrez un modèle funeste des vengeances que Dieu tire de ceux qui se défient de de sa providence. Les justes vous verront, et seront saisis de crainte : *Videbunt justi et timebunt*. Dieu permettra qu'on vous insulte dans votre malheur : *Et super eum ridebunt*. Voilà, dira-t-on, cet homme qui n'a pas pris Dieu pour son appui et pour son secours : *Et dicent : Ecce homo qui non posuit Deum adiutorem suum*. Où sont ces dieux qui étaient l'objet de sa confiance ? *Surgant et opitulentur*. Divinités du monde, divinités ingrates, divinités faibles, divinités inconstantes, qui abandonnent justement ceux qui ont injustement abandonné Dieu. J'ai dit, en second lieu, que le défaut où l'homme tombe à l'égard des effets de la providence, le peut rendre indigne de ses soins. Quel est ce défaut ? Je l'ai dit ; c'est de se plaindre de la providence, quoiqu'elle ne manque pas à l'essentiel et au nécessaire ; de l'accuser quand

elle ne remplit pas tous nos désirs ; d'éclater en murmures et de s'élever insolemment contre la conduite de Dieu : défaut surtout commun parmi les malheureux. Le temps ne me permet pas de m'étendre beaucoup sur cet article. Je dis seulement que ces sortes de plaintes sont toujours pleines d'injustices, et par conséquent très-capables de rebuter Dieu. Plaintes injustes, parce que Dieu ne nous refuse pas ce qu'il nous a promis, et qu'on ne voit point d'homme manquer entièrement du nécessaire, de manière qu'il puisse s'en prendre avec sujet à Dieu et à sa providence. Plaintes injustes, parce que Dieu, en qualité de cause première et souveraine, doit veiller au bon ordre de l'univers, et préférer le bien du public à celui du particulier. Il faut qu'il y ait des rois et des sujets, des maîtres et des domestiques, des pauvres et des riches, des heureux et des malheureux : sans cela, où en serait le monde ? Plaintes injustes, parce que nous ignorons les ressorts secrets de sa providence, qui quelquefois nous conduit à ce que nous souhaitons par le chemin même qui semble nous en éloigner. Vous vous plaignez de ce que dans votre famille même vous ne trouvez que de l'amertume et de la contradiction ; de ce que, sans avoir donné sujet, vous êtes l'objet d'une envie et d'une jalousie dont vous craignez de devenir la victime. Ainsi Joseph était-il traité par ses frères, et

c'est par là qu'il devint gouverneur de l'Égypte. Vous vous plaignez de l'injustice d'un grand qui vous menace d'une ruine entière : ainsi Mardochée était-il haï d'Aman, et c'est par là qu'il devint ministre d'état. Vous vous plaignez de la dureté d'un maître qui vous fait gémir sous un joug impérieux : ainsi le peuple de Dieu était-il opprimé par Pharaon, et c'est par là que Dieu le rendit maître de tant de peuples différens, et victorieux de tant d'ennemis redoutables. Moïse abandonné aux flots de la mer, en est retiré pour être législateur du peuple de Dieu : David méprisé dans sa famille, est élevé sur le trône. Cette affaire, qui a si mal tourné, cet appui perdu, cette ressource qui semblait vous rester seule, et qui vous manque ; enfin, l'infidélité de cet ami, l'inconstance de ce patron, le mauvais succès de ce procès, le défaut de protection dans le parti que vous avez pris, et où vous n'avancez pas, tout cela est peut-être dans les vues de Dieu un ressort secret que sa providence emploie pour vous faire arriver au terme par des voies qui vous y paraissent opposées : *Quid timentis contra Deum spiritus tuus ?* Pourquoi donc vous élever contre le Seigneur ? pourquoi vous abandonner à tant de murmures ? Dieu doit-il prendre conseil de vous ? avez-vous pénétré ses desseins : *Nunquid consilium Dei audisti ?* Avez-vous des lumières plus grandes, et la sagesse d'un

Dieu doit-elle vous être soumise : *Et inferior te ejus sapientia ?* Mais les plaintes qu'on fait de la providence sont surtout bien injustes dans la bouche des fidèles qui doivent savoir, et qui doivent souhaiter que Dieu sacrifie les biens de la terre aux biens du ciel, le temps à l'éternité, les avantages du corps au salut de leurs âmes. Car avons-nous ici-bas, mes frères, une demeure qui soit stable ? Sommes-nous sur la terre pour y vivre toujours ? Le monde n'est-il pas pour nous un lieu d'exil ? Le ciel n'est-il pas notre véritable patrie ? n'est-ce pas là que nous devons aspirer ? Et qu'importe par quel chemin Dieu nous y conduise, pourvu que nous arrivions enfin à cet heureux port ? Voudrions-nous marcher par une autre voie que Jésus-Christ même, notre guide et notre roi ? Ah ! mon cher auditeur, si Dieu était sensible à vos plaintes, il vous aimerait peu : il n'est peut-être jamais plus tendre et plus miséricordieux à votre égard, que lorsqu'il semble l'être moins. C'est, mon Dieu, un sentiment si consolant qui me fera dorénavant adorer votre providence dans les plus grandes afflictions de la vie : *Tua, Pater, providentia gubernat.* Je sais que cette divine providence gouverne tout, que ses vues s'étendent généralement sur toutes les créatures, que par des moyens que lui dicte sa sagesse, elle conduit tout à la fin qu'elle se propose : *Tua, Pater,*

providentia gubernat. Je sais, mon Dieu, que vos yeux sont ouverts sur moi en particulier comme sur tout l'univers, que votre cœur est sensible à mes besoins comme à ceux des autres hommes ; que votre main répand sur moi ses grâces comme sur le reste du monde. Je sais que vos promesses me regardent, et je ressens tous les effets de ces promesses : c'est un Dieu qui veille sur moi, et ce Dieu est mon Père : *Tua, Pater, providentia gubernat.* Si ses ordres me paraissent sévères, ce sont, après tout, les ordres d'un père qui fait violence à son cœur, en n'écoutant pas des vœux qui seraient pernicieux à un fils qu'il aime. Je n'ai garde de tenter sa providence, ou de m'en défier, ou de m'en plaindre. Père plein de tendresse, faites, ordonnez de moi comme il vous plaira ; quelque chemin qu'il vous plaise me tracer et m'ouvrir, j'y marcherai, et vous m'y soutiendrez : Seigneur, quelque difficile que puisse être cette voie, j'ose espérer que vous-même, m'y servant de guide, elle me conduira sûrement à l'heureux terme de la vie éternelle. (Le père Pallu, tome 2 du carême.)

Miseremini meî , miseremini meî , saltem vos amici mei , quia manus Domini tetigit me.

Ayez pitié de moi , vous au moins qui êtes mes amis , ayez pitié de moi , parce que le bras du Seigneur s'est appesanti moi. (Job. 19.)

C'est ainsi que Job affligé , dépouillé de ses biens , couvert d'ulcères , languissant enfin sur le fumier , s'adresse à ses amis qui voyaient l'excès de ses peines , sans penser à les soulager ; ce sont aussi , chrétiens , ces tristes et touchantes paroles que du milieu des flammes du purgatoire vous adressent par ma bouche ces âmes infortunées qui ressentent les coups du Seigneur , qui gémissent accablées sous le poids de sa main toute-puissante , pour le soulagement desquelles nous sommes assemblés , et nous réunissons aujourd'hui nos prières. Ayez pitié de moi , vous au moins qui êtes mes amis , ayez pitié de moi , parce que le bras du Seigneur s'est appesanti sur moi , *Miseremini meî , miseremini meî , saltem vos amici meî.* Vous les entendez souvent , mes frères , ces paroles que vous portent de la part de ces âmes malheureuses les ministres du Seigneur : pourquoi en êtes-vous si peu touchés , et d'où peut venir , dirai-je , cette froideur , cette indifférence , ou

plutôt cette dureté qu'on fait paraître à l'égard de ceux qui souffrent dans le purgatoire ? J'en trouve trois principes différens que je veux combattre ; et tâcher de ruiner dans les trois parties de ce discours. Dans les uns , c'est incrédulité ; dans les autres , c'est insensibilité ; et dans les troisièmes , enfin , c'est injustice. Les premiers ne croient pas le purgatoire , et ce sont des incrédules ; les seconds ne sont pas touchés des peines qu'on souffre dans le purgatoire , et ce sont des insensibles. Les derniers se dissimulent à eux-mêmes ou méprisent les obligations particulières qu'ils ont de travailler au soulagement des âmes qui sont purifiées par le feu du purgatoire , et ce sont des injustes. Incrédulité , insensibilité , injustice , qui vous rendent presque tous , mes frères , également inexcusables sur le peu de soin que vous prenez de soulager ces âmes souffrantes. Pourquoi ? par trois raisons que je vous prie de bien comprendre , qui formeront tout le fond et tout l'esprit de ce discours : 1°. parce que vous ne pouvez vous dispenser de croire le purgatoire sans une infidélité monstrueuse ; 2°. parce que vous ne pouvez vous rendre insensibles à ce qu'on y souffre sans une dureté aussi préjudiciable pour vous que pour ces âmes affligées : 3°. parce que vous ne pouvez leur refuser ce qui leur est dû , sans vous rendre coupables d'une usurpation criminelle : d'où je

tire trois puissans motifs bien capables de vous engager à procurer aux âmes du purgatoire le secours que je viens solliciter en leur faveur. Le premier est un motif de religion, et c'est contre les incrédules le sujet de la première partie. Le second est un motif de charité, et c'est contre les insensibles le sujet de la seconde partie. Le troisième est un motif de justice, et c'est contre les injustes le sujet de la troisième partie. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les incrédules peuvent fonder et autoriser leur dureté à l'égard des âmes du purgatoire sur deux erreurs différentes, dont l'une regarde le purgatoire même, et l'autre la grandeur des peines qu'on y endure. Quelques-uns ne veulent pas convenir qu'il y ait un purgatoire, et d'autres ne peuvent se persuader que les peines y soient en effet si grandes qu'on a coutume de les représenter : ils regardent ce que nous en disons comme autant de pieuses exagérations.

Or la religion oppose à ces deux erreurs deux vérités contraires, en nous enseignant en premier lieu qu'il y a un purgatoire ; en second lieu, qu'on y souffre beaucoup : développons ces deux vérités. Première vérité : Il est de la foi qu'il y a un purgatoire. En effet, on peut

prouver qu'une chose est de foi, surtout en deux manières : ou par l'Écriture, quand l'Église en a déterminé le sens ; ou par la tradition, quand l'Église la reconnaît et la croit : et c'est aussi particulièrement dans ces deux endroits que je prétends prouver qu'il est de foi qu'il y a un purgatoire ; et pour commencer par l'Écriture, ouvrons, mes frères, l'Ancien-Testament : ne lisez-vous pas dans le second livre des Machabées que Judas envoya une grosse somme d'argent à Jérusalem, afin de faire offrir des sacrifices pour les soldats qui avaient été tués dans le combat ? d'où l'Écriture conclut que c'est donc une mesure sainte et salutaire que de prier pour les morts ; *Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare.* Mais si c'est une pratique sainte et salutaire que de prier pour eux, ne doit-on pas tirer ces conséquences nécessaires, qu'ils ont donc besoin de nos prières ; que s'ils en ont besoin, ils souffrent donc ; que s'ils souffrent, il y a donc un purgatoire : conséquences que tout véritable catholique doit admettre, puisque l'Église reconnaît ce livre pour canonique ; mais conséquences que les hérétiques mêmes ne peuvent éluder, quoiqu'ils ne le mettent pas au nombre des livres sacrés : car ils ne peuvent au moins refuser de le recevoir comme un livre historique ; ils ne peuvent au moins refuser d'y avoir la même foi qu'on accorde à toutes

les histoires du même temps ; et par là ne sont-ils pas obligés d'avouer que la pratique de l'Église judaïque était de prier pour les morts, et par conséquent qu'elle reconnaît un purgatoire ?

Mais si dès l'ancienne loi on avait cette créance, peut-on dire que ce soit une nouveauté qui s'est introduite dans la nouvelle loi ? Peut-on même appeler nouveauté ce qui nous est marqué dans l'Évangile, ce que Jésus-Christ, ce que les apôtres nous ont fait entendre ? Il est vrai qu'on ne lit nulle part le terme de purgatoire ; mais lit-on dans l'Écriture le terme de consubstantialité ; lit-on le terme de transubstantiation ? Ici comme en mille autres points, ce n'est pas du nom, mais de la chose dont il est question. Or, Jésus-Christ ne nous dit-il pas qu'il y a un péché qui n'est remis ni dans ce monde ni dans l'autre ? Et de là ne faut-il pas conclure avec les pères qu'il y a donc des péchés qui se remettent dans l'autre monde ? Paroles de Jésus-Christ qui paraissent suffisantes à saint Bernard, pour confondre l'hérésie qui nie le purgatoire. C'est, ajoutent les pères, c'est ce lieu d'exil et de souffrances que le Sauveur nous a figuré par cette prison d'où l'on ne sort qu'après avoir satisfait pour la plus légère dette : *Non exies inde donec reddas novissimum quadrantem*. Ce sont, au sentiment des mêmes pères et des mêmes docteurs, les peines sen-

sibles qu'on souffre en purgatoire que saint Paul a prétendu exprimer par ces paroles, Il sera sauvé cependant comme par le feu, *Salvus erit sic tanquam per ignem*. Que les hérétiques donnent à toutes ces paroles, et à tant d'autres qu'il serait trop long de rapporter, les divers sens qu'il leur plaira, leur sentiment doit-il prévaloir à celui de saint Cyprien, de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Grégoire, d'Origène et de Théodoret ? Et ne suffit-il pas de savoir que presque tous les pères et tous les théologiens se servent de ces mêmes paroles pour établir la vérité du purgatoire, et des peines qu'on y souffre ? Mais, et en second lieu, pour ce qui regarde la tradition, remontez, mes frères, de siècle en siècle jusqu'à la naissance de l'Église, et dites-moi dans quel siècle on a commencé à croire le purgatoire ; dites-moi quand et comment cette créance s'est établie. N'est-elle pas aussi ancienne que l'Église même ? Tous les pères grecs et latins ne l'ont-ils pas enseignée aux fidèles de leur temps ? Or c'est le raisonnement de saint Augustin contre les donatistes : Toute créance qui n'a point de commencement doit être regardée comme une tradition apostolique ; tradition si claire et si évidente, que l'hérésie même ne peut s'empêcher de la reconnaître pour très-ancienne. En vain crie-t-elle à l'erreur, en vain accuse-t-elle tous

les pères de s'être laissé tromper. C'est une folie pleine d'insolence, répond saint Augustin, que de vouloir disputer sur ce que l'Église entière pratique. Que devient donc ici, mes frères, ce faux et vain prétexte sur lequel les incrédules prétendent excuser leur dureté à l'égard des âmes du purgatoire? Il est de foi qu'il y en a un, que des âmes infortunées y souffrent, qu'elles ont besoin de votre secours, et vous le leur refusez! Ah! quand la chose serait douteuse, dans le doute même la piété ne devrait-elle pas vous engager à agir? Eh! qu'y a-t-il à risquer pour vous? Car voici comment, dans ce doute prétendu, je raisonne contre vous : Ou il y a un purgatoire, ou il n'y en a point ; s'il n'y en a pas, votre piété vous sera avantageuse à vous-mêmes ; mais s'il y en a, vous abandonnez vos frères à une justice bien rigoureuse ; s'il n'y en a point, Dieu répandra sur vous les dons que vous sollicitez pour d'autres ; mais s'il y en a, vous aurez le bonheur de soulager des âmes que Dieu aime et qui aiment Dieu. Mais non, il ne vous est point permis de douter de cet article, je vous l'ai dit, je ne puis trop le répéter : il est de foi qu'il y a un purgatoire. Descendez donc en esprit, chrétiens, dans ces sombres prisons où sont retenues tant de tristes victimes de la justice de Dieu. Soyez témoins de ce qu'elles souffrent, la rigueur de leurs tourmens est bien capable de

vous inspirer une généreuse et efficace compassion.

Parlerai-je des peines sensibles? Il y en a dans le purgatoire, c'est sur quoi toute l'école convient, et la raison en est évidente : car puisque le pécheur ne s'est pas contenté en péchant de s'éloigner du souverain bien, mais qu'il s'est encore attaché aux biens sensibles ; ainsi doit-il être puni, non-seulement par la privation du souverain bien, mais encore par des maux sensibles. Dirai-je avec les théologiens, qu'il y a dans le purgatoire un feu qui tourmente ces âmes malheureuses d'une manière aussi véritable qu'elle est inconcevable? dirai-je avec saint Augustin, que les peines sensibles du purgatoire sont plus grandes que tout ce qu'on peut imaginer de plus affreux? dirai-je avec saint Thomas, que la plus légère peine qu'on souffre dans ce lieu d'exil est au-dessus des plus grands supplices que l'on peut souffrir dans le monde? Votre cœur, malgré vous, mes frères, serait ému au spectacle d'un de ces malheureux, contre qui les hommes sont obligés de prononcer des arrêts de mort, et qui souffrent, en effet, par les mains des hommes, le supplice dû à leurs crimes. Ah! refuserez-vous à des âmes prédestinées ce que vous accorderiez à des coupables? Ce n'est là toutefois encore que la peine du purgatoire la plus légère ; je le dis et vous ne le concevez pas, âmes sen-

suelles et voluptueuses, vous qui ne reconnaissez point d'autres biens ni d'autres maux que ceux qui peuvent ou flatter vos sens ou les affliger; mais donnez-moi une âme qui ait appris à aimer Dieu: c'est ce que demandait saint Augustin et ce que je demande: *Da amantem*; elle comprendra aisément ce que je veux dire et sentir, *Quod dico*; elle sentira ce que c'est d'être séparée de Dieu, ne fût-ce que pour une année, pour un jour; la nature, le sang, l'amitié, l'intérêt même rend dans le monde certaines séparations si sensibles! quelle est donc la douleur d'une âme, qui, dégagée des liens du corps, connaît, mon Dieu, que vous êtes le seul bien capable de remplir l'étendue de ses désirs, et de faire son bonheur; qui n'est plus occupée désormais d'aucun autre objet que de vous, et qui ne peut néanmoins découvrir l'objet qu'elle cherche comme le centre de sa félicité; qui se porte toute entière vers vous par l'inclination la plus naturelle et la plus violente, n'étant plus en état de rien goûter que vous; mais qui, dans ce mouvement rapide qui l'emporte, et auquel elle se laisse aller comme au mouvement le plus doux, rencontre toujours un obstacle qu'elle voudrait et qu'elle ne saurait surmonter, se sent toujours repoussée par une main invisible qui l'arrête et qui l'éloigne? Encore une fois quand on aime comme elle, et qu'un

tel amour n'est pas satisfait, on trouve dans son amour même une source intarissable de gémissemens et de pleurs. Aimer Dieu, être aimé de Dieu, et se voir séparé de Dieu, quel supplice! *Da amantem, et sentit quod dico.*

Absalon, rappelé de son exil, ne peut souffrir la défense qui lui est faite de paraître devant David: Qu'on me fasse mourir, s'écrie ce prince malheureux, ou qu'il me soit permis de voir mon père. S'il n'a pas oublié mon crime, qu'il m'ôte la vie, il me sera moins dur de mourir par ses ordres que de ne le voir pas: *Quod si memor est iniquitatis meæ, interficiat me.* Mais les larmes d'Absalon furent-elles jamais aussi amères que celles des âmes en faveur de qui j'ai entrepris de vous parler? aimait-il jamais avec tant d'ardeur, et par une conséquence nécessaire, souffrit-il jamais autant dans l'absence du père et du maître qu'il aimait? *Da amantem, et sentit quod dico.*

SECONDE PARTIE.

Toujours beaucoup plus sévères sur les défauts des autres que sur les nôtres, nous ne manquons point de condamner leur insensibilité aux malheurs d'autrui, surtout dans ces différentes circonstances: 1°. lorsque ce sont des personnes de mérite qui souffrent, et qui souffrent beaucoup; 2°. lorsqu'elles ne peuvent par elles-mêmes apporter aucun soulage-

ment à leurs souffrances ; 3°. lorsque ceux qui en sont les témoins peuvent aisément ou diminuer les peines, ou les faire cesser ; 4°. quand les personnes qui souffrent ont avec ceux qui refusent de les secourir des rapports particuliers ; 5°. quand ceux-ci doivent attendre de leur charité des avantages considérables pour eux-mêmes. C'est sur ces règles, mes frères, que je vous prie de juger vous-mêmes de votre insensibilité à l'égard des âmes du purgatoire. Qui peut donc mériter à meilleur titre votre compassion, que des âmes aimées de Dieu, des âmes destinées à le posséder éternellement, des âmes qui, au milieu de leurs souffrances, adorent la main qui les frappe, qui joignent la douleur la plus vive avec les sentimens les plus soumis, qui pleurent, mais encore plus sur leurs fautes passées, parce que ç'ont été des offenses de Dieu, que sur l'état présent, sur le pitoyable état où elles sont réduites ? Non, ce ne sont plus ces personnes sujettes à certains défauts que vous aviez peine quelquefois à supporter, ce sont des âmes présentement impeccables, des âmes héritières de la gloire et du royaume céleste, qui leur est assuré, mais dont la possession leur est trop long-temps retardée. Votre insensibilité serait plus excusable, mes frères, si elles pouvaient se soulager elles-mêmes. Mais c'est une deuxième réflexion, elles ne sont plus capa-

bles que de souffrir ; car il faut bien distinguer deux choses avec les théologiens, la voie et le terme : la voie, c'est le temps de la vie ; le terme, c'est la mort ou ce qui la suit. Dans la voie on peut toujours mériter, dans le terme on ne le peut plus. Vous les pouvez soulager, chrétiens, et c'est la troisième réflexion. S'il fallait seulement parler à un juge pour rompre les chaînes d'un misérable qui languit dans une longue captivité ; s'il ne tenait qu'à une aumône pour sauver un parent du supplice dont il est menacé ; si l'on croyait par une messe rendre la vie à un ami que la mort vous a enlevé, ne serait-ce pas pour vous un éternel sujet de reproche, si en leur refusant un si léger secours, vous leur aviez manqué en de pareilles conjonctures ? Or, vous le savez, mes frères, c'est un point de votre foi, vous pouvez à ces mêmes frais assister les âmes du purgatoire. On ne vous demande rien davantage, c'est donc par ma voix qu'elles s'adressent à vous et qu'elles vous redisent ce qu'Absalon, condamné à ne plus voir David, disait à Joab : *Obsecro ut faciem regis videam.* Je ne puis rien par moi-même, mais je puis tout par vous. Vous preniez tant de part à mes disgrâces avant que la mort m'eût séparé de vous, n'en prendrez-vous plus maintenant, m'abandonnerez-vous dans le besoin le plus pressant ? Les éloges que l'on me donne parmi vous, les

glorieux monumens que vous faites élever pour conserver ma mémoire et pour me rendre en quelque sorte immortel, peuvent vous faire quelque honneur dans le monde ; mais, hélas ! de quelle consolation sont-ils à une âme éloignée de sa fin ? Laissez, j'y consens, laissez sur la terre s'obscurcir une vaine gloire, laissez-y mon nom dans l'oubli, mais ne m'abandonnez pas aux flammes qui me dévorent, rendez-moi à ma patrie et à mon Dieu : *Obsecro ut faciem regis videam*. Je ne demande point que vous vous épuisiez pour moi, que vous y employiez tous les biens que je vous ai acquis et laissés ; mais quelques messes, quelques aumônes, le soin de m'appliquer le fruit salutaire d'une indulgence, tout cela ne vous incommodera point et me soulagera beaucoup. Souvenez-vous que vous êtes peut-être la source de mon malheur, je souffrirais moins si je vous avais moins aimé, et je serais moins malheureux si j'avais voulu vous rendre moins heureux : *Obsecro ut faciem regis videam*. Qui sont ceux, mes frères, qui vous parlent de la sorte, de qui sont ces ardentés prières qui se font entendre à vous ?

Voici une quatrième réflexion encore plus capable de toucher vos cœurs : c'est la voix de ceux-là mêmes à qui vous êtes unis par une infinité de nœuds ; c'est la voix de ces âmes qui ont eu et qui ont encore avec vous la liaison la plus parfaite, liaison com-

mune en qualité d'hommes, liaisons particulières en qualité de chrétiens, liaison encore plus étroite en qualité d'enfans de la même Église. Ce n'est point assez : liaison de l'amitié, de la proximité du sang. Veuve désolée, c'est la voix de ce mari que vous pleurez encore ; enfans, c'est celle d'un père, d'une mère à qui vous devez le jour, et avec le jour, tous les soins qu'inspire la tendresse paternelle ; c'est la voix d'un frère, d'une sœur, d'un parent, d'un ami, qualités capables de réveiller toute la tendresse d'un cœur, pour peu qu'il soit sensible. Mais hélas ! noms trop tôt oubliés, dès que la mort a fermé les yeux à ceux qui les portaient, et qu'elle semble avoir rompu les liens qui nous attachaient à eux !

Ah ! chrétiens, si Dieu à ce moment même permettait que ces antres affreux, où sont renfermées tant d'âmes prisonnières et captives, s'ouvrissent tout-à-coup devant vous, quels objets frapperaient vos yeux ? qui verriez-vous au milieu de ces tourbillons de flammes ? vous, celui peut-être qui, dans la vie, fut le plus cher confident de vos chagrins, le plus intime dépositaire de vos secrets, toute votre consolation et votre appui ; vous, celui peut-être à qui vous devez tous les avantages de fortune, tous les sentimens d'honneur et de piété qui vous distinguent devant Dieu et devant les hommes. Si vous prétendiez les méconnaître, je vous les montre-

rais ; les voilà , vous dirais-je : qui ? ceux mêmes dont vous avez tant autrefois recherché l'amitié, l'estime et la faveur. Ah ! malgré tant de protestations d'une fidélité qui devait aller au delà du tombeau , d'une reconnaissance éternelle , vous aimez bien peu ce que vous avez sitôt oublié.

Hélas ! combien de ces âmes délaissées peuvent dire comme ce malade de l'Évangile, qui n'avait personne pour le jeter dans la piscine : *Hominem non habeo*. Il y a déjà des trente , des quarante , des cinquante années que nous souffrons , sans qu'aucun prenne notre cause en main , et se fasse auprès de Dieu notre patron. Si vous êtes peu sensibles, mes frères, aux intérêts des âmes du purgatoire, soyez-le du moins aux vôtres ; c'est la dernière réflexion. Car que ne devez-vous point attendre de Dieu , à qui vous rendez un service si essentiel , en l'engageant à faire part de sa gloire à des âmes qu'il aime, et dont il est aimé ? Que ne devez-vous point attendre de la reconnaissance de ces âmes dont vous aurez brisé les liens , en leur ouvrant le ciel ? L'échanson de Pharaon tiré de prison , oublie Joseph , qui lui avait interprété si avantageusement son songe. L'éclat et le bonheur peut éblouir les hommes , et il est aisé d'oublier un malheureux , quand on a cessé de l'être : mais pourrait-on , sans injustice , avoir la même idée de ces âmes saintes ? Dieu leur fera connaî-

tre leur libérateur , et avec quel zèle solliciteront-elles le salut de ceux qui auront avancé leur bonheur ? Servez-vous donc , conclut saint Augustin , expliquant ainsi les paroles de Jésus-Christ ; servez-vous des richesses d'iniquité , pour vous faire auprès de Dieu des amis , qui , au moment de votre mort , vous reçoivent dans les tabernacles éternels , vous serez peut-être un jour ce qu'ils sont maintenant ; mais si vous les oubliez , Dieu permettra qu'on vous oublie , que vous laissiez après vous des enfans , des parens , des amis , aussi peu sensibles que vous l'êtes. Si , au contraire , vous travaillez à soulager les âmes du purgatoire , il suscitera après votre mort quelque âme fidèle , qui , par ses prières , par ses aumônes , vous procurera le même soulagement que vous avez procuré aux autres.

Mais pourquoi cacher plus long - temps l'iniquité ? levons le voile , mes frères , et découvrons l'injustice qu'on fait aux âmes du purgatoire ; c'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Ce n'est plus votre piété , mes frères , ni votre religion , ce n'est plus votre charité ni votre compassion que je prétends exciter ; ce n'est plus une grâce que je sollicite en faveur de ces âmes abandonnées , c'est une justice qui leur est due , et que quelques-uns d'entre nous ne peuvent leur refuser. Oui , mon

cher auditeur, je vous demande, au nom des âmes du purgatoire, ce que vous leur devez, et le soulagement que vous êtes indispensablement obligé de leur procurer. Mais à qui dois-je particulièrement m'adresser? est-ce à ces bénéficiers qui font servir l'argent des morts à leur luxe et à leur faste, sans penser à acquitter les fondations ordonnées pour le soulagement de leurs âmes? est-ce à ces héritiers qui jouissent d'un bien qu'on leur a laissé, sans remplir les conditions prescrites en faveur des pauvres? est-ce à ces faux amis, qui, instruits de la dernière volonté des mourans, la dissimulent, et s'approprient des aumônes dont on les a fait les dépositaires par une confiance qu'ils ne méritaient pas? est-ce à ces enfans dénaturés qui, sur le moindre défaut de formalité, cherchent à faire casser un testament, pour priver l'Église et l'hôpital des libéralités qu'on leur a faites? Oh! si, sans avoir besoin de ma voix, ces infortunées paraissaient ici, et pouvaient elles-mêmes parler, quels reproches auraient à essayer tant de personnes qui m'écoutent tranquillement, sans vouloir convenir de leur propre injustice? injustice cependant d'autant plus criminelle, qu'elle prive ces âmes du plus grand de tous les biens, en leur retardant la possession de Dieu. Car je veux même que ce Père de bonté ait égard à la bonne volonté des mourans, et que la

faute des vivans ne soit pas absolument ni entièrement imputée aux morts: cependant peut-on douter que le sacrifice offert, que des aumônes faites n'eussent encore un effet plus prompt et plus grand? Et qui sait si Dieu, pour les punir de n'avoir pas fait eux-mêmes ces sortes de bonnes œuvres pendant leur vie, ne les rend pas tout-à-la-fois les victimes, et de l'injustice des autres, et de leur propre indolence à faire le bien? De là, apprenez en passant, mes frères, à ne vous point trop reposer sur le prétendu bon cœur, ou de vos amis, ou même de vos enfans. Faites pendant que vous le pouvez, faites par vous-mêmes tout le bien que vous ne ferez qu'imparfaitement par les mains d'autrui; il y a plus de mérite à donner aux pauvres ce qu'on peut encore posséder, qu'à leur laisser ce qu'il faut nécessairement abandonner. Jugez des autres par vous-mêmes, ou du moins apprenez à craindre qu'on ne vous fasse après votre mort une injustice que vous voyez faire tous les jours à tant d'autres; injustice d'autant plus criminelle, que l'effet en est irréparable. Car, faites à présent tout ce qu'il vous plaira, tout ce que vous ferez n'empêchera pas que ces âmes n'aient souffert éloignées de leur patrie, et séparées de leur Dieu, parce que vous n'avez pas restitué ce bien comme on vous l'avait ordonné, parce que vous n'avez pas fait ces aumônes dont vous aviez

été chargés. Mais ne vous y trompez pas, l'obligation est toujours la même, et il n'y a point de salut à espérer pour vous, pendant que vous possédez un bien qui ne vous appartient pas. Injustice d'autant plus criminelle, qu'elle a peut-être fait languir le pauvre, en le privant d'un soulagement qui lui était dû, et qui lui était nécessaire. Faut-il s'étonner si les hôpitaux, ces retraites publiques des malheureux, ces glorieux monumens de la charité des fidèles se trouvent quelquefois réduites à la dernière nécessité, pendant qu'on leur dispute, qu'on leur enlève, qu'on leur arrache ce qui leur est légitimement laissé? injustice d'autant plus criminelle, que c'est toujours un attachement désordonné aux biens de la terre, et une avarice insatiable qui en est le principe: injustice d'autant plus criminelle, que c'est souvent une aversion, une haine particulière pour ceux qui sont avantagés par la disposition des morts, qui est le motif de toutes les mauvaises chicanes qu'on cherche pour faire casser leurs testamens: injustice d'autant plus criminelle, que l'usage qu'on fait de ces biens est plus criminel, vous servant pour perdre votre âme de ce que vous devriez employer pour soulager celles des morts. Parens, amis, enfans ingrats, est-ce donc là l'effet de ces attachemens prétendus, de ce zèle fardé que vous vantiez si fort à ceux dont les

intérêts semblaient vous être plus chers que les vôtres? Est-ce là le fruit de cette bonté, de cette tendresse à laquelle vous paraissiez si sensible? Sachez qu'il est sur votre tête un juge qui prendra en main la cause de ceux que vous abandonnez, et qui punira justement la plus criminelle de toutes les injustices.

Si vous êtes touchés, mes frères, des peines de ces âmes infortunées, ou par un sentiment de charité, ou même par un sentiment de justice, ne leur refusez pas le secours que vous pouvez leur procurer; aidez-les par vos aumônes; priez et faites prier pour elles; adressez-vous à Dieu, et dites-lui souvent avec toute l'Église: *Lux æterna luceat eis cum sanctis tuis in æternum, quia pius es.* Montrez-vous, Seigneur, montrez-vous à des âmes qui ne soupirent plus que pour vous, ouvrez-leur le sein de la gloire, de cette gloire éternelle qui fait la félicité des bienheureux, et où vous brillez dans la splendeur des saints: *Lux æterna luceat eis cum sanctis tuis in æternum.* Nous vous le demandons, mon Dieu, non parce que ce sont des âmes innocentes, mais parce que vous êtes un Dieu miséricordieux, *Quia pius es.* Nous vous le demandons, non parce qu'elles ont droit à l'héritage de vos prédestinées, mais parce que vous aimez à le donner. *Quia pius es.* Nous vous le demandons, non par leurs mérites ou par les nôtres, mais par les mé-

rites de votre Fils, par le sang de cette victime sans tache qui vous a été immolée sur les autels, et qui est elle-même le plus riche don que nous ayions reçu de votre main bienfaisante, *Quia pius es*. Pensez à nous, Seigneur, au même temps que vous pensez à elles : aidez-nous à nous mettre en état d'aller, en sortant de cette vallée de larmes, goûter les douceurs de notre patrie. Ecoutez en notre faveur cette bonté, cette miséricorde que nous sollicitons en faveur de ces âmes qui nous sont si chères, *Quia pius es*. Nous travaillerons à mériter cette grâce, et vous y seconderez nos soins. Nous commencerons avec vous l'ouvrage, nous le continuerons avec vous, vous le consommerez, en nous recevant dans la glorieuse éternité. (Le père Pallu, dans son sermon pour les morts, qui est dans le tome de l'avent.)

RELIGION.

SERMON ABRÉGÉ.

Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israël.

Je vous dis, en vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. (Matth. 8, 10.)

D'où venait donc l'incrédulité que Jésus-Christ reproche aujourd'hui aux Juifs? Et quel sujet pouvaient-ils avoir de douter encore de la sainteté de sa doctrine et de la vérité de son ministère? Ils avaient demandé des miracles, et il en avait opéré de

si convaincans, à leurs yeux, que personne avant lui n'en avait fait de semblables. Ils avaient souhaité que sa mission fût autorisée par des témoignages: Moïse et les prophètes lui en avaient rendu; le précurseur avait dit hautement: Voilà le Christ et l'agneau qui vient effacer les péchés du monde; un gentil rend gloire dans notre Évangile à sa toute-puissance; le Père céleste, du haut des airs, avait déclaré que c'était là son Fils bien-aimé; enfin les démons eux-mêmes, frappés de sa sainteté, ne sortaient des corps qu'en confessant qu'il était le saint et le Fils du Dieu vivant. Que pouvait encore opposer l'incrédulité des Juifs à tant de preuves et de prodiges?

Voilà, mes frères, ce qu'on pourrait demander aujourd'hui avec bien plus de surprise à ces esprits incrédules, lesquels après l'accomplissement de tout ce qui avait été prédit, après la consommation des mystères de Jésus-Christ, l'exaltation de son saint nom, la manifestation de ses dons, la vocation des peuples, la destruction des idoles, la conversion des Césars, le consentement de l'univers, doutent encore, et entreprennent eux seuls de contredire et de renverser ce que les travaux des hommes apostoliques, le sang de tant de martyrs, les prodiges de tant de serviteurs de Jésus-Christ, les écrits de tant de grands hommes, les austérités de tant de saints anachorètes, et la religion de

dix-sept siècles, ont si universellement et si divinement établi dans l'esprit de presque tous les peuples.

Car, mes frères, au milieu des triomphes de la foi s'élèvent encore en secret parmi nous des enfans d'incrédulité, que Dieu a livrés à la vanité de leurs pensées, qui blasphèment ce qu'ils ignorent; des hommes impies qui changent, comme dit un apôtre, la grâce de notre Dieu en luxure, souillent leur chair, méprisent toute domination, blasphèment la majesté, corrompent toutes leurs voies comme des animaux sans raison, et sont réservés à servir un jour d'exemple aux jugemens terribles de Dieu sur les hommes.

Or, si, parmi tant de fidèles que la religion assemble en ce lieu, il se trouvait quelque âme de ce caractère, souffrez, vous mes frères, qui conservez avec respect le dépôt de la doctrine que vous avez reçue des mains de vos ancêtres et de vos pasteurs, que je me serve de cette occasion ou pour les détromper ou pour les combattre. Souffrez que je fasse ici une fois ce que les premiers pasteurs de l'Église faisaient si souvent devant leur peuple assemblé, c'est-à-dire, que j'entreprenne l'apologie de la religion de Jésus-Christ contre l'incrédulité.

Voici donc tout mon dessein; l'incrédule refuse de se soumettre aux vérités révélées, ou par une vaine affectation de raison, ou par un faux sentiment d'or-

gueil, ou par un amour mal placé d'indépendance. Or, je veux montrer aujourd'hui que la soumission que l'incrédule refuse par une vaine affectation de raison, est l'usage le plus sensé qu'il puisse faire de la raison même: que la soumission qu'il refuse par un faux sentiment d'orgueil, en est la démarche la plus glorieuse: et enfin, que la soumission qu'il rejette par un amour mal placé d'indépendance, en est le sacrifice le plus indispensable. Et, de là, je tirerai les trois grands caractères de la religion: elle est raisonnable; elle est glorieuse; elle est nécessaire.

PREMIÈRE PARTIE.

Commençons par convenir d'abord, mes frères, que c'est la foi et non pas la raison qui fait les chrétiens; et que la première démarche qu'on exige d'un disciple de Jésus-Christ, est de captiver son esprit, et de croire ce qu'il ne peut comprendre. Cependant, je dis que c'est la raison elle-même qui nous conduit à cette soumission; que plus même nos lumières sont supérieures, plus elles nous font sentir la nécessité de nous soumettre; et que le parti de l'incrédulité, loin d'être le parti de la force d'esprit et de la raison, est celui de l'égarément et de la faiblesse.

La raison a donc ses usages dans la foi, comme elle a ses bornes, et comme la loi bonne et sainte en elle-même, ne ser-

vait pourtant qu'à conduire les hommes à Jésus-Christ, et s'arrêtaît là comme à son terme; de même la raison bonne et juste en elle-même, puisqu'elle est un don de Dieu, et une participation de la raison souveraine ne doit servir, et ne nous est donnée que pour nous frayer le chemin à la foi. Elle est téméraire et sort des bornes de sa première institution, si elle veut aller au delà de ces bornes sacrées.

Cela supposé, voyons lequel des deux fait un usage plus sensé de sa raison, ou le fidèle qui croit, ou l'incrédule qui refuse de croire. La soumission à des faits qu'on nous propose de croire, peut être soupçonnée de crédulité, ou du côté de l'autorité qui nous persuade; si elle est légère, c'est faiblesse d'y ajouter foi, ou du côté des choses qu'on veut nous persuader; si elles sont opposées aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience, c'est ignorance de les recevoir comme véritables: ou enfin du côté des motifs dont on se sert pour nous persuader, s'ils sont vains, frivoles, incapables de déterminer un esprit sage, c'est imprudence que de s'y laisser surprendre. Or, il est aisé de montrer que l'autorité qui exige la soumission du fidèle, est la plus grande, la plus respectable, la mieux établie qui soit sur la terre; que les vérités qu'on veut lui persuader sont les seules conformes aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la

conscience; et enfin que les motifs dont on se sert pour les persuader sont les plus décisifs, les plus triomphants, les plus propres à soumettre les esprits les moins crédules.

Quand je parle de l'autorité de la religion chrétienne, je ne prétends pas restreindre l'étendue de ce terme à la seule autorité de ces assemblées saintes, où l'Église, par la bouche de ses pasteurs, forme des décisions, et propose à tous les fidèles les règles infaillibles du culte et de la doctrine. Comme ce n'est pas l'hérésie, mais l'incrédulité, que ce discours regarde, je ne considère pas tant ici la religion comme opposée aux sectes que l'esprit d'erreur a séparées de l'unité, c'est-à-dire, comme renfermée dans la seule Église catholique, que comme formant depuis la naissance du monde une société à part, seule dépositaire de la connaissance d'un Dieu et de la promesse d'un médiateur; toujours opposée à toutes les religions qui se sont depuis élevées dans l'univers, toujours contredite et toujours la même: et je dis que son autorité porte avec elle des caractères si éclatans de vérité, qu'on ne peut, sans extravagance, refuser de s'y soumettre.

En premier lieu, l'ancienneté en matière de religion est un caractère que la raison respecte; et l'on peut dire qu'une croyance consacrée par la religion des premiers hommes, et par la simplicité des premiers temps, for-

me déjà un préjugé en sa faveur.

En effet, s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes; car s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être le premier et le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être honoré. Il faut donc que ce devoir soit aussi ancien que l'homme, et comme il est attaché à sa nature, il doit, pour ainsi dire, être né avec lui : et voilà, mes frères, le premier caractère qui distingue d'abord la religion des chrétiens des superstitions et des sectes; c'est la plus ancienne religion qui soit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie se fût taillé des divinités de bois et de pierre, adorèrent le même Dieu que nous adorons, lui dressèrent des autels, lui offrirent des sacrifices, attendirent de sa libéralité la récompense de leur vertu, et de sa justice le châtimement de leur désobéissance. L'histoire de la naissance de cette religion, est l'histoire du monde même. Les livres divins qui l'ont conservée jusqu'à nous, renferment les premiers monumens de l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes plus anciens que toutes ces productions fabuleuses de l'esprit humain qui amusèrent si tristement, depuis, la crédulité des siècles suivans; et comme l'erreur naît toujours après la vérité, et n'en est qu'une vicieuse imitation, c'est dans les principaux traits de cette his-

toire divine que les fables du paganisme ont cherché leur fondement; de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas jusqu'à l'erreur qui ne rende par là hommage à l'ancienneté et à l'autorité de nos Saintes-Écritures.

Or, mes frères, ce caractère tout seul n'a-t-il pas déjà quelque chose de respectable? Les autres religions qui se sont vantées d'une origine plus ancienne, ne nous ont donné pour garans de leur antiquité que des récits fabuleux, et qui tombaient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'histoire du monde par un cahos de siècles innombrables et imaginaires, dont il n'est resté aucun événement à la postérité; et que l'histoire du monde n'a jamais connus; les auteurs de ces grossières fictions n'ont écrit que plusieurs siècles après les faits qu'ils nous racontent : et c'est tout dire, d'ajouter que cette théologie fut le fruit de la poésie, et les inventions de cet art les plus solides fondemens de leur religion.

Ici c'est une suite de faits raisonnables, naturelle, d'accord avec elle-même. C'est l'histoire d'une famille continuée depuis son premier chef jusqu'à celui qui l'écrit, justifiée dans toutes ses circonstances. C'est une généalogie où chaque chef est marqué par ses propres caractères, et par des événemens qui subsistaient encore alors, par des traits qu'on reconnaissait encore dans les lieux qu'ils avaient habités. C'est une tradition vi-

vante , la plus sûre qu'il y eût alors sur la terre , puisque Moïse n'a écrit que ce qu'il avait ouï dire aux enfans des patriarches , et que les enfans des patriarches ne rapportaient que ce que leurs pères avaient eux-mêmes vus ; tout s'y soutient , tout s'y suit , tout s'y éclaircit de soi-même. Les traits n'en sont pas imités , ni les aventures puisées ailleurs , et accommodées au sujet. Avant Moïse , le peuple de Dieu n'avait rien d'écrit ; il n'a laissé à la postérité que ce qu'il avait recueilli de vive voix de ses ancêtres , c'est-à-dire , toute la tradition du genre humain ; et le premier , il a rédigé en un volume l'histoire des merveilles de Dieu et de ses manifestations aux hommes , dont le souvenir avait fait jusque-là toute la religion , toute la science , et toute la consolation de la famille d'Abraham. La bonne foi de cet auteur paraît dans la naïveté de son histoire. Il ne prend point de précaution pour être cru , parce qu'il suppose que ceux pour qui il écrit n'en ont pas besoin pour croire , et qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux , plutôt pour en conserver la mémoire à leurs descendans , que pour les en instruire eux-mêmes.

Voilà , mes frères , par où la religion chrétienne commence à s'acquérir du crédit sur l'esprit des hommes. Tournez-vous de tous les côtés ; lisez l'histoire des peuples et des nations : vous ne trouverez rien de mieux éta-

bli sur la terre , que dis-je ? rien même qui mérite les attentions d'un esprit sensé. Si les hommes sont nés pour une religion , ils ne sont nés que pour celle-ci. S'il y a un être souverain qui ait montré la vérité aux hommes , il n'y a que celle-ci qui soit digne des hommes et de lui. Partout ailleurs l'origine est fabuleuse : ici elle est aussi sûre que tout le reste ; et les derniers âges qu'on ne peut contester , ne sont pourtant que les preuves de la certitude du premier. Donc , s'il y a une autorité dans le monde à laquelle la raison doit céder , c'est à celle de la religion chrétienne.

Au caractère de son ancienneté , il faut ajouter celui de sa perpétuité. Représentez-vous ici cette variété infinie de religions et de sectes , qui ont régné tour à tour sur la terre. Suivez l'histoire des superstitions de chaque peuple et de chaque pays : elles ont duré un certain nombre d'années , et tombé ensuite avec la puissance de leurs sectateurs. Où sont les dieux d'Émath , d'Arohad et de Sepharvaïm ? Rappelez l'histoire de ces premiers conquérans. Ils vainquaient les dieux des peuples , en vainquant les peuples eux-mêmes , et abolissaient leur culte en renversant leur domination. Qu'il est beau , mes frères , de voir la religion de nos pères toute seule se maintenir dès le commencement , survivre à toutes les sectes , et malgré les diverses fortunes de

ceux qui en ont fait profession, passer toujours des pères aux enfans, et ne pouvoir jamais être effacée du cœur des hommes ; ce n'est pas un bras de chair qui l'a conservée. Ah ! le peuple fidèle a presque toujours été faible, opprimé, persécuté. Non, ce n'est pas par le glaive, comme dit le prophète, que nos pères possédèrent la terre : *Nec enim in gladio suo possederunt terram*. Tantôt esclaves, tantôt fugitifs, tantôt tributaires des nations, ils virent mille fois la Chaldée, l'Assyrie, Babylone, les puissances les plus formidables de la terre, tout l'univers conjurer leur ruine et l'extinction entière de leur culte ; mais ce peuple si faible, opprimé en Égypte, errant dans un désert, transporté, depuis, captif dans des provinces étrangères, n'a jamais pu être exterminé, tandis que tant d'autres plus puissans ont suivi la destinée des choses humaines : et son culte a toujours subsisté avec lui, malgré tous les efforts que chaque siècle presque a fait pour le détruire.

Or, d'où vient, mes frères, qu'un culte si contredit, si pénible par ses observances, si rigoureux par les châtimens dont il punissait les transgresseurs, si aisé même à s'établir et à tomber par l'inconstance et la grossièreté toute seule du peuple qui en fut d'abord dépositaire ; d'où vient qu'il s'est seul perpétué dans le monde au milieu de tant de révolutions, tandis que les superstitions sou-

tenues de la puissance des empires et des royaumes, sont tombées dans le néant d'où elles étaient sorties ? Eh ! n'est-ce pas Dieu et non l'homme, qui a fait toutes ces choses ? N'est-ce pas le bras du Tout-Puissant qui a conservé son ouvrage ? et puisque tout ce que l'esprit humain avait inventé a péri, ne faut-il pas conclure que ce qui a toujours demeuré, était seul l'ouvrage de la sagesse divine ? *Nonne Deus fecit hæc omnia, et non homo ?*

Enfin, si à son ancienneté et à sa perpétuité, vous ajoutez son uniformité, il ne restera plus de prétexte à la raison pour se défendre. Car, mes frères, tout change sur la terre, parce que tout suit la mutabilité de son origine ; les occasions, les différences des siècles, les diverses humeurs des climats, la nécessité des temps ont introduit mille changemens à toutes les lois humaines. La foi seule n'a jamais changé. Telle que nos pères la reçurent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos descendans la recevront un jour. Elle s'est développée par la suite des siècles, et par la nécessité de la garantir des erreurs qu'on voulait y mêler, je l'avoue ; mais ce qui a paru une fois lui appartenir, a toujours paru tel ; il est aisé de durer, quand on s'accommode aux temps et aux conjectures, et qu'on peut ajouter ou diminuer selon le goût des siècles et de ceux qui gouvernent : mais ne jamais

rien relâcher malgré les changemens des mœurs et des temps ; voir tout changer autour de soi, et être toujours la même , c'est le grand privilège de la religion chrétienne ; et par ces trois caractères d'ancienneté , de perpétuité et d'uniformité , qui lui sont propres , son autorité se trouve la seule sur la terre capable de déterminer un esprit sage.

Mais si la soumission du fidèle est raisonnable du côté de l'autorité qui l'exige , elle ne l'est pas moins du côté des choses qu'on lui propose de croire. Et ici , mes frères , entrons dans le fond du culte des chrétiens , il ne craint pas d'être vu de près , comme ces mystères abominables de l'idolâtrie , dont les ténèbres cachaient la honte et l'horreur ; une religion , dit Tertullien , qui n'aimerait pas d'être approfondie et qui craindrait l'examen , serait suspecte : *Cæterum suspecta est lex quæ probari non vult*. Plus vous approfondissez le culte des chrétiens , plus vous y trouvez des beautés et des merveilles cachées. L'idolâtrie inspirait à l'homme des sentimens insensés de la divinité : la philosophie , des sentimens peu raisonnables de lui-même ; la cupidité , des sentimens injustes envers les autres hommes. Or , admirez la sagesse de la religion , qui remédie à ces trois plaies que la raison de tous les siècles n'avait jamais pu ni guérir , ni même connaître. Et premièrement , quel autre

législateur a parlé de la divinité comme celui des chrétiens ? Trouvez ailleurs , si vous le pouvez , des idées plus sublimes de sa puissance , de son immensité , de sa sagesse , de sa bonté , de sa justice , que celles que nous en donnent nos écritures. S'il y a au-dessus de nous un Être suprême et éternel , en qui toutes choses vivent , il faut qu'il soit tel que la religion chrétienne le présente. Nous seuls ne le comparons pas à la ressemblance de l'homme , nous seuls l'adorons assis sur les chérubins , remplissant tout par sa présence , réglant tout par sa sagesse , créant la lumière et les ténèbres , auteur du bien , vengeur du vice. Nous seuls l'honorons comme il veut être honoré , c'est-à-dire , nous ne faisons pas consister le culte qui lui est dû en la multitude des victimes , ni dans l'appareil extérieur de nos hommages , mais dans l'adoration , dans l'amour , dans la louange , dans l'action de grâce. Nous lui rapportons le bien qui est en nous ; comme à son principe ; et nous nous attribuons toujours le vice , qui n'a sa source que dans notre corruption. Nous espérons trouver en lui la récompense d'une fidélité qui est le don de sa grâce ; et la peine des transgressions qui sont toujours la suite du mauvais usage que nous faisons de notre liberté. Or , quoi de plus digne de l'Être souverain que toutes ces idées ?

En second lieu , une vaine

philosophie , ou avait dégradé l'homme jusqu'au rang des bêtes , en lui faisant chercher sa félicité dans les sens ; ou l'avait follement élevé jusqu'à la ressemblance de Dieu , en lui persuadant qu'il pouvait trouver son bonheur dans sa propre sagesse. Or , la morale des chrétiens évite ces deux excès : elle retire l'homme des plaisirs charnels , en lui découvrant l'excellence de sa nature et la sainteté de sa destination ; elle corrige son orgueil , en lui faisant sentir sa misère et sa bassesse.

Enfin , la cupidité rendait l'homme injuste envers les autres hommes. Or , quelle autre doctrine que celle des chrétiens a jamais mieux réglé nos devoirs à cet égard ? Elle nous apprend à obéir aux puissances , comme établies de Dieu , non-seulement par la crainte de l'autorité , mais par une obligation de conscience à respecter nos maîtres , souffrir nos égaux , être affables envers nos inférieurs , aimer tous les hommes comme nous-mêmes ; elle seule sait former de bons citoyens , des sujets fidèles , des serviteurs patients , des maîtres humbles , des magistrats incorruptibles , des princes cléments , des amis véritables ; elle seule rend inviolable la bonne foi des mariages , assure la paix des familles , maintient la tranquillité des états : non-seulement elle arrête les usurpations , mais elle interdit jusqu'au désir d'un bien étranger : non-seulement elle ne

veut pas qu'on regarde d'un œil d'envie la prospérité de son frère ; mais elle ordonne qu'on partage avec lui son propre bien , lorsqu'il en a besoin : non-seulement elle nous défend d'attenter à sa vie , mais elle veut que nous fassions du bien à ceux mêmes qui nous font du mal ; que nous bénissions ceux qui nous maudissent , et que nous n'ayions tous qu'un cœur et qu'une âme. Donnez - moi , disait autrefois saint Augustin aux païens de son temps , un royaume tout composé de gens de cette sorte : bon Dieu ! quelle paix ! quelle félicité ! quelle image du ciel sur la terre ! toutes les idées de la philosophie ont - elles jamais approché du plan de cette république céleste ? et n'est-il pas vrai que si un Dieu a parlé aux hommes pour leur montrer les voies du salut , il n'a pas pu leur tenir un autre langage ?

Il est vrai qu'à toutes ces maximes si dignes de la raison , la religion ajoute des mystères qui nous passent : mais outre que le bon sens voudrait qu'on se soumit là-dessus à une religion vénérable dans son antiquité , si divine dans sa morale , si supérieure à tout ce qui est sur la terre dans son autorité , et la seule digne d'être crue , les motifs dont elle se sert pour nous persuader , achèvent de forcer l'incrédulité.

Premièrement : les mystères ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement , et prédits avec toutes les circons-

tances des temps, des lieux et des moindres événemens : et ce ne sont pas ici de ces prophéties vagues, renvoyées à la crédulité du simple vulgaire, qu'on débite dans un coin de la terre, qui sont toujours du même âge que les événemens, et qu'on ignore dans le reste de l'univers. Ce sont des prophéties qui ont fait, depuis la naissance du monde, toute la religion d'un peuple entier, que les pères transmettaient à leurs enfans, comme leur plus précieux héritage, qui étaient conservées dans le temple saint, comme le gage le plus sacré des promesses divines ; et enfin, dont la nation la plus ennemie de Jésus-Christ, qui en a été la première dépositaire, atteste encore aujourd'hui la vérité à la face de l'univers : des prophéties qu'on ne cachait point mystérieusement au peuple, de peur qu'il n'en découvrit la fausseté, comme ces vains oracles des sibylles, resserrés avec soin dans le capitole, fabriqués pour soutenir l'orgueil des Romains, exposés aux yeux des seuls pontifes, et produits de temps en temps par morceaux pour autoriser dans l'esprit du peuple ou une entreprise périlleuse ou une guerre injuste. Ici nos livres prophétiques étaient la lecture journalière de tout un peuple. Les jeunes et les vieillards, les femmes et les enfans, les prêtres et les hommes du commun, les rois et les sujets devaient les avoir sans cesse entre les mains ;

chacun avait droit d'y étudier ses devoirs, et d'y découvrir ses espérances. Loin de flatter leur orgueil, ils ne leur parlaient que de l'ingratitude de leurs pères : ils leur annonçaient à chaque page des malheurs, comme le juste châtiment de leurs crimes ; ils reprochaient aux rois leur dissolution, aux pontifes leurs injustices, aux grands leur profusion, au peuple son inconstance et son incrédulité ; et cependant ces livres saints lui étaient chers ; et par les oracles qu'ils y voyaient s'accomplir tous les jours, ils attendaient avec confiance l'accomplissement de ceux dont tout l'univers est aujourd'hui témoin. Or, la connaissance de l'avenir est le caractère le moins suspect de la divinité.

Secondement : ces mystères sont fondés sur des faits miraculeux si éclatans, si publics dans la Judée, si convenus alors même par ceux qui avaient intérêt de les nier, si marqués par des événemens qui intéressaient toute la nation, si répétés dans les villes, dans les campagnes, dans le temple, dans les places publiques, qu'il faut fermer les yeux à la lumière pour les révoquer en doute. Les apôtres les ont prêchés, les ont écrits dans la Judée même peu de temps après leur accomplissement, c'est-à-dire, dans un temps où les pontifes qui avaient condamné Jésus-Christ, encore vivans, auraient pu les confondre et crier à l'imposture, s'ils

avaient imposé au genre humain. Jésus - Christ, en ressuscitant selon sa promesse, confirma son Évangile : et l'on ne peut supposer, ni que les apôtres se soient trompés sur ce fait si décisif, si essentiel pour eux ; sur ce fait tant de fois prédit, attendu comme le point principal où tout le reste se rapportait ; ce fait tant de fois confirmé et devant des témoins si nombreux ; ni qu'ils aient voulu nous tromper eux-mêmes, et aller prêcher aux hommes un mensonge aux dépens de leur repos, de leur honneur et de leur vie, le seul prix qu'ils attendaient de leur imposture. Ces hommes qui ne nous ont laissé que des enseignemens si sages et si pieux, auraient donc donné à la terre un exemple d'extravagance, inconnu jusqu'à eux à tous les peuples, et se seraient de sang-froid, sans vue, sans intérêt, sans motif, dévoués aux tourmens les plus affreux, et à une mort soufferte avec une piété héroïque, non-seulement pour aller soutenir la vérité d'un fait dont ils connaissaient eux-mêmes la fausseté ? Ces hommes seraient tous morts tranquillement pour un autre homme qui les aurait trompés, et qui n'ayant pas ressuscité, comme il l'avait promis, se serait joué pendant sa vie de leur crédulité et de leur faiblesse ? Que l'impie ne nous reproche plus comme une crédulité les mystères incompréhensibles de la foi. Il faut qu'il soit bien crédule lui-

même, pour pouvoir se persuader des suppositions si incroyables.

Enfin la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers docile : les Césars, qu'elle dégradait du rang des dieux ; les philosophes, qu'elle convainquait d'ignorance et de vanité ; les voluptueux, à qui elle ne prêchait que des croix et des souffrances ; les riches, qu'elle obligeait à la pauvreté et au dépouillement ; les pauvres, à qui elle ordonnait d'aimer leur abjection et leur indigence ; tous les hommes, dont elle combattait toujours les passions, cette foi prêchée par douze pauvres sans science, sans talens, sans appui, a soumis les empereurs, les savans, les ignorans, les villes, les empires. Des mystères si insensés en apparence, ont renversé toutes les sectes et les monumens d'une orgueilleuse raison ; et la folie de la croix a été plus sage que toute la sagesse du siècle. Que dis-je ? Tout l'univers a conspiré contre elle, et les efforts de ses ennemis l'ont affermie. Être fidèle et être destiné à la mort, étaient deux choses inséparables, et cependant le danger était un nouvel attrait : plus les persécutions étaient violentes, plus la foi faisait de progrès, et plus le sang des martyrs était la semence des fidèles. O Dieu ! qui ne sentirait votre doigt ? qui ne reconnaîtrait à ces traits le caractère de votre ouvrage ? Où est la raison qui ne sente tomber ici la vanité de ses doutes, et qui

rougisse encore de se soumettre à une doctrine qui a soumis tout l'univers? Mais non-seulement cette soumission est raisonnable ; elle est encore glorieuse à l'homme.

SECONDE PARTIE.

L'orgueil est la source secrète de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison , qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune , une déplorable singularité qui le flatte , et fait qu'il suppose en lui plus de force et plus de lumière que dans le reste des hommes , parce qu'il a osé secouer un joug qui les assujettit tous , et contredire témérairement ce que les autres , jusqu'à lui , s'étaient contentés d'adorer.

Or , pour ôter à l'incrédule une si affreuse consolation , il n'y a qu'à démontrer d'abord qu'il n'est rien de plus glorieux à la raison que la foi : glorieux du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir ; glorieux par la situation où elle met le fidèle pour le présent ; glorieux , enfin , du côté des grands modèles qu'elle lui propose à imiter.

Glorieux du côté des promesses qu'elle renferme : quelles sont les promesses de la foi , mes frères? l'adoption de Dieu , une société immortelle avec lui , la rédemption parfaite de nos corps , l'éternelle félicité de nos âmes , la délivrance des passions , nos cœurs fixés par la possession d'un bien véritable , nos esprits

pénétrés de la lumière ineffable de la raison souveraine , et heureux par la vue claire et toujours durable de la vérité : telles sont les promesses de la foi. Elle nous apprend que notre origine est divine , et nos espérances éternelles.

Or , je vous demande , est-il honteux à la raison de croire des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de sa nature ? Eh quoi , mes frères ? serait-il donc plus glorieux à l'homme de se croire de la même nature que les bêtes , et d'attendre la même fin ? Quoi ! l'incrédule croirait se faire plus d'honneur en se persuadant qu'il n'est qu'une vile boue que le hasard a assemblée , et que le hasard dissoudra sans fin , sans destination , sans espérance , sans aucun autre usage de sa raison et de son corps , que celui de se plonger brutalement comme les animaux dans les voluptés charnelles ? quoi ! il aurait meilleure opinion de lui-même , en se regardant comme un infortuné que le hasard a placé sur la terre , qui n'attend rien au delà de la vie , dont la plus douce espérance est de retomber bientôt dans le néant , qui ne tient à aucun être hors de lui , qui est réduit à trouver en lui-même sa félicité , quoiqu'il n'y trouve que des inquiétudes et des terreurs secrètes ? Est-ce donc là cette affreuse distinction qui flatte tant l'orgueil de l'incrédule ? Grand Dieu ! qu'il est glorieux à votre vérité de n'avoir

pour ennemis que des hommes de ce caractère ! Mais si la foi est glorieuse du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir, elle ne l'est pas moins du côté de la situation où elle met le fidèle pour le présent. Et ici, mes frères, représentez-vous un véritable juste qui vit de la foi, et vous avouerez qu'il n'est rien de si grand sur la terre : maître de ses désirs et de tous les mouvemens de son cœur ; exerçant un empire glorieux sur lui-même ; possédant son âme dans la patience et dans l'égalité, et régissant toutes ses passions par le frein de la tempérance ; humble dans la prospérité, constant dans la disgrâce, joyeux dans les tribulations, paisible avec ceux qui haïssent la paix, insensible aux injures, sensible aux afflictions de ceux qui l'outragent, fidèle dans ses promesses, religieux dans ses amitiés, inébranlable dans ses devoirs, peu touché des richesses qu'il méprise, embarrassé des honneurs qu'il craint, plus grand que le monde entier qu'il regarde comme un monceau de poussière : quelle élévation !

La philosophie ne détruisait les vices que par le vice. Elle n'apprenait avec faste à mépriser le monde, que pour s'attirer les applaudissemens du monde : elle cherchait plus la gloire de la sagesse, que la sagesse elle-même. En détruisant les autres passions, elle en élevait toujours une plus dangereuse sur leurs ruines, je veux

dire l'orgueil : semblable à ce prince de Babylone, qui n'avait renversé les autels des dieux des nations, que pour élever sur leurs débris sa statue impie, et ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il voulut faire adorer à toute la terre.

Mais la foi élève le juste au-dessus de sa vertu même. Elle le rend encore plus grand dans le secret du cœur et aux yeux de Dieu, que devant les hommes. Il pardonne sans orgueil ; il est désintéressé sans faste ; il souffre sans vouloir qu'on s'en aperçoive ; il modère ses passions sans s'en apercevoir lui-même ; lui seul ignore la gloire et le mérite de ses actions ; loin de jeter des regards de complaisance sur lui-même, il a honte de ses vertus plus que le pécheur n'en a de ses vices ; loin de chercher d'être applaudi, il cache ses œuvres de lumières, comme si c'étaient des œuvres de ténèbres : il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir ; il n'agit que sous les yeux de Dieu seul, et comme s'il n'y avait plus d'hommes sur la terre : quelle élévation ! Trouvez, si vous le pouvez, quelque chose de plus grand dans l'univers : repassez sur tous les divers genres de gloire dont le monde honore la vanité des hommes ; et voyez si tous ensemble ils peuvent atteindre à ce degré de grandeur où la foi élève l'homme de bien. Or ; mon cher auditeur, quoi de plus honorable à l'homme que cette situation ? je vous le de-

mande. Le trouvez-vous plus glorieux, plus respectable, plus grand, lorsqu'il suit les impressions d'un instinct brutal; qu'il est esclave de la haine, de la vengeance, de la volupté, de l'ambition, de l'envie, et de tous ces monstres qui règnent tour à tour dans son cœur?

Car vous qui vous faites honneur de ne pas croire, savez-vous bien ce que c'est qu'un incrédule? c'est un homme sans mœurs, sans probité, sans foi, sans caractère, qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses injustes pensées, d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité; d'autre Dieu que lui-même. Enfant dénaturé, puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des pères; ami infidèle, puisqu'il ne regarde les hommes que comme les tristes fruits d'un assemblage bizarre et fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers; maître cruel, puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort et le plus heureux qui a toujours raison. Car, qui pourrait désormais se fier à vous? vous ne craignez plus de Dieu; vous ne respectez plus les hommes; vous n'attendez plus rien après cette vie: la vertu et le vice vous paraissent des préjugés de l'enfance, et les suites de la crédulité des peuples; les adultères, les vengeances, les blasphèmes, les perfidies noires, les abominations qu'on n'oserait nommer, ne sont plus pour

vous que des défenses humaines et des polices établies par la politique des législateurs; les crimes les plus affreux, et les vertus les plus pures, tout est égal, selon vous, puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste et l'impie, et les confondre pour toujours dans l'honneur du tombeau. Quel monstre êtes-vous donc sur la terre? L'idée qu'on vient de vous donner de vous-même flatte-t-elle beaucoup votre orgueil? pouvez-vous en soutenir la seule image?

Enfin, si mon sujet avait besoin de nouvelles preuves, je vous montrerais combien la foi est glorieuse à l'homme du côté des grands modèles qu'elle nous propose à imiter. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disaient autrefois les Juifs à leurs enfans. Souvenez-vous des saints hommes qui vous ont précédés, et qui ont été éprouvés par le témoignage de la foi, disait saint Paul aux fidèles, après leur avoir rapporté de siècle en siècle, dans ce beau chapitre de sa lettre aux Hébreux, leurs noms et les circonstances les plus merveilleuses de leur histoire. Voilà l'avantage de la foi chrétienne; rappelez tous les grands hommes qu'elle a fournis dans tous les siècles; des princes si magnanimes, des conquérans si religieux, des pasteurs si vénérables, des philosophes si éclairés, des savans si estimés, de beaux esprits si vantés dans leur siècle, des martyrs si généreux, des anachorètes si péni-

tens, des vierges si pures et si constantes, des héros en tout genre de vertu. La philosophie prêchait une sagesse pompeuse; mais son sage ne se trouvait nulle part. Ici quelle nuée de témoins! quelle tradition non interrompue de héros chrétiens, depuis le sang d'Abel jusqu'à nous?

Or, je vous demande, rougirez-vous de marcher sur les traces de tant de noms illustres? mettez d'un côté tous les grands hommes que la religion a donnés au monde dans tous les siècles, et de l'autre côté le petit nombre d'esprits noirs et désespérés que l'incrédulité a produits. Vous paraît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti; de prendre pour vos guides et pour vos modèles ces hommes dont les noms ne se présentent à notre souvenir qu'avec horreur; ces monstres qu'il a plu à la providence de permettre que la nature enfantât de temps en temps; ou les Abraham, les Joseph, les Moïse, les David, les hommes apostoliques, les justes de l'ancien et du nouveau temps? Soutenez, si vous le pouvez, ce parallèle. Ah! disait autrefois saint Jérôme dans une occasion différente, si vous me croyez dans l'erreur, il m'est glorieux de me tromper avec de tels guides: *Si me deprehenderit errantem, patere me, quæso, errare cum talibus*. La foi est donc glorieuse à l'homme: vous venez de le voir. Il nous reste à montrer qu'elle lui est nécessaire.

La nécessité de la foi est celui de tous ses caractères qui rend l'incrédule plus inexcusable. Tous les autres motifs dont on se sert pour le ramener à la vérité, lui sont, pour ainsi dire, étrangers; celui-ci est pris dans son propre fonds, je veux dire dans le caractère même de sa raison.

Or, je dis que la foi est absolument nécessaire à l'homme dans les voies ténébreuses de cette vie, parce que sa raison est faible, et qu'il faut l'aider; parce qu'elle est corrompue, et qu'il faut la guérir; parce qu'elle est changeante, et qu'il faut la fixer. Or, la foi toute seule est le secours qui l'aide et qui l'éclaire, le remède qui la guérit, le frein et la règle qui la retient et qui la fixe. Encore un moment d'attention: je n'en abuserai pas.

Je dis, en premier lieu, que la raison est faible, et qu'il lui faut un secours. Hélas! mes frères, nous ne nous connaissons ni nous-mêmes, ni tout ce qui est au dehors de nous.

Ce souffle de la divinité qui nous anime, cette portion de nous-mêmes qui nous rend capables d'aimer et de connaître, ne nous est pas moins inconnue: nous ne savons comment se former ses désirs, ses craintes, ses vœux, ni comment elle peut se donner à elle-même ses idées et ses images. Personne jusqu'ici n'a pu comprendre comment cet être spirituel, si éloigné par sa

nature de la matière , a pu lui être uni en nous par des liens si indissolubles , que ces deux substances ne forment plus que le même tout , et que les biens et les maux de l'une deviennent ceux de l'autre. Nous sommes donc un mystère à nous-mêmes, comme disait saint Augustin ; et cette vaine curiosité même , qui veut tout savoir , nous serions en peine de dire ce qu'elle est , et comment elle s'est formée dans notre âme.

Au dehors nous ne trouvons encore que des énigmes ; nous vivons comme étrangers sur la terre , et au milieu des objets que nous ne connaissons pas. La nature est pour l'homme un livre fermé ; et le Créateur , pour confondre , ce semble , l'orgueil humain , s'est plu à répandre des ténèbres sur la face de cet abîme.

Levez les yeux , ô homme ! considérez ces grands corps de lumière qui sont suspendus sur votre tête , et qui nagent , pour ainsi dire , dans ces espaces immenses où votre raison se confond. Qui a formé le ciel , dit Job , et donné le nom à la multitude infinie des étoiles ? comprenez , si vous le pouvez , leur nature , leur usage , leurs propriétés , leur situation , leur distance , leurs apparitions ; l'égalité ou l'inégalité de leurs mouvemens. Notre siècle en a découvert quelque chose , c'est-à-dire , il a un peu mieux conjecturé que les siècles qui nous ont précédés ; mais qu'est-ce

qu'il nous en a appris , si nous le comparons à ce que nous ignorons encore ?

Descendez sur la terre ; et dites-nous , si vous le savez , qui tient les vents dans les lieux où ils sont enfermés ; qui règle le cours des foudres et des tempêtes ; quel est le point fatal qui met des bornes à l'impétuosité des flots de la mer , et comment se forme le prodige si régulier de ses mouvemens ? Expliquez-nous les effets surprenans des plantes , des métaux , des élémens : cherchez comment l'or se purifie dans les entrailles de la terre : démêlez , si vous le pouvez , l'artifice infini qui entre dans la formation des insectes qui rampent à nos yeux : rendez-nous raison des différens instincts des animaux : tournez-vous de tous les côtés ; la nature de toutes parts ne vous offre que des énigmes. O homme ! vous ne connaissez pas les objets que vous avez sous l'œil , et vous voulez voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi ! La nature est pour vous un mystère , et vous voudriez une religion qui n'en eût point ? Vous ignorez les secrets de l'homme , et vous voudriez connaître les secrets de Dieu ! Vous ne vous connaissez pas vous-même , et vous voudriez approfondir ce qui est fort au-dessus de vous ! L'univers que Dieu a livré à votre curiosité et à vos disputes , est un abîme où vous vous perdez , et vous voulez que les mystères de la foi qu'il n'a ex-

posés qu'à votre docilité et à votre respect, n'aient rien qui échappe à vos faibles lumières ! O égarement ! si tout était clair, hors la religion, vous pourriez, avec quelque apparence de raison, vous défier de ses ténèbres ; mais puisque, au dehors même, tout est obscurité pour vous, le secret de Dieu, dit saint Augustin, doit vous rendre plus respectueux et plus attentif, mais non pas plus incrédule : *Secretum Dei intentos debet facere non adversos.*

La nécessité de la foi est donc fondée en premier lieu sur la faiblesse de la raison ; mais elle est encore fondée sur sa profonde dépravation. En effet, qu'y avait-il de plus naturel à l'homme, que de connaître son Dieu, l'auteur de son être et de sa félicité, sa fin et son principe ; que d'adorer sa sagesse, sa puissance, sa bonté, et toutes les divines perfections dont il a gravé des traits si profonds et si bien marqués dans son ouvrage ? Ces lumières étaient nées avec nous. Cependant repassez sur ces siècles de ténèbres et de superstitions qui précédèrent l'Évangile, et voyez jusqu'où l'homme avait dégradé son créateur, et à qui il avait fait Dieu semblable ; il ne se trouva rien de si vil dans les créatures, dont son impiété ne se fit des dieux, et l'homme fut la divinité la plus noble que l'homme adora.

Si dans la religion vous passez à la morale, tous les principes de l'équité naturelle étaient ef-

facés, et l'homme ne portait plus écrit dans son cœur l'ouvrage de cette loi que la nature y avait gravée. Platon, cet homme si sage, et qui, selon saint Augustin, avait si fort approché de la vérité, anéantit néanmoins la sainte institution du mariage : et permettant une brutale confusion parmi les hommes, il confond les noms et les droits paternels, que la nature elle-même a toujours le plus respectés jusque parmi les animaux ; et donne à la terre des hommes tous incertains de leur origine, tous venant au monde sans pères, pour ainsi dire, et par là, sans liens, sans tendresse, sans affection, sans humanité ; tous en état de devenir incestueux ou parricides, sans le savoir.

D'autres vinrent annoncer aux hommes que la volupté était le souverain bien ; et quelle que pût être l'intention du premier auteur de cette secte, il est certain que ses disciples ne cherchèrent point d'autre félicité que celle des bêtes : les plus honteuses dissolutions devinrent des maximes de philosophie. Rome, Athènes, Corinthe, virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme même. C'est peu ; les vices les plus abominables y furent consacrés : on leur dressa des temples et des autels : l'impudicité, l'inceste, la cruauté, la perfidie, et des crimes encore plus honteux, furent érigés en divinités : le culte devint une débauche et une prostitution publique ; et des dieux si criminels, ne furent

plus honorés que par des crimes : et l'apôtre qui nous les rapporte prend soin de nous avertir que ce n'était point là seulement le dérèglement des peuples, mais des sages et des philosophes, qui s'étaient égarés dans la vanité de leurs pensées, et que Dieu avait livrés aux désirs corrompus de leur cœur. O Dieu ! en permettant que la sagesse humaine tombât dans des égaremens si monstrueux, vous vouliez apprendre à l'homme que la raison toute seule, livrée à ses propres ténèbres, est capable de tout, et qu'elle ne saurait être à elle-même son guide, sans tomber dans des abîmes dont votre foi et votre lumière seule peut les retirer.

Enfin, si la dépravation de la raison nous fait sentir le besoin que nous avons d'un remède qui la guérisse, ses inconstances et ses variations éternelles apprennent encore à l'homme qu'il ne peut se passer d'un frein et d'une règle qui la fixe.

Et ici, mes frères, si la brièveté d'un discours permettait de tout dire, que de vaines disputes, que de questions sans fin, que d'opinions différentes ont partagé autrefois les écoles de la philosophie païenne ! et ne croyez pas que ce fût sur des matières que Dieu semble avoir livrées à la dispute des hommes ; c'était sur la nature de Dieu même, sur son existence, sur l'immortalité de l'âme, sur la véritable félicité.

Les uns doutaient de tout ;

les autres croyaient tout savoir. Les uns ne voulaient point de Dieu ; les autres nous en donnaient un de leur façon, c'est-à-dire, quelques-uns, oisif, spectateur indolent des choses humaines, et laissant tranquillement au hasard la conduite de son propre ouvrage, comme un soin indigne de sa grandeur et incompatible avec son repos : quelques autres, esclave des destinées, et soumis à des lois qu'il ne s'était pas imposées lui-même : ceux-ci, incorporé avec tout l'univers, l'âme de ce vaste corps, et faisant comme une partie du monde, qui tout entier est son ouvrage. Que sais-je ? car je ne prétends pas tout dire ; autant d'écoles, autant de sentimens sur un point si essentiel. Autant de siècles, autant de nouvelles extravagances sur l'immortalité et la nature de l'âme. Ici, c'était un assemblage d'atomes ; là un feu subtil ; ailleurs, un air délié ; dans une autre école, une portion de la divinité. Les uns la faisaient mourir avec le corps ; d'autres la faisaient vivre avant le corps ; quelques autres la faisaient passer d'un corps à un autre corps ; de l'homme au cheval ; de la condition d'une nature raisonnable, à celle des animaux sans raison. Il s'en trouvait qui enseignaient que la véritable félicité de l'homme est dans les sens ; un plus grand nombre la mettaient dans la raison ; d'autres ne la trouvaient que dans la réputation et dans la gloire ; plusieurs dans la pa-

resse et dans l'indolence : et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que l'existence de Dieu, sa nature, l'immortalité de l'âme, la fin et la félicité de l'homme ; tous points si essentiels à sa destinée, si décisifs pour son malheur ou pour son bonheur éternel, étaient pourtant devenus des problèmes, qui, de part et d'autre, n'étaient destinés qu'à amuser le loisir des écoles et la vanité des sophistes ; des questions oiseuses, où l'on ne s'intéressait pas pour le fond de la vérité, mais seulement pour la gloire de l'avoir emporté. Grand Dieu ! c'est ainsi que vous vous jouiez de la sagesse humaine.

Si de là nous entrons dans les siècles chrétiens, qui pourrait rapporter ici cette variété infinie de sectes, qui, dans tous les temps, ont rompu l'unité pour suivre des doctrines étrangères ? Quelles furent les abominations des gnostiques, les extravagances des valentiniens, le fanatisme de Montan, les contradictions des manichéens ? Suivez de siècle en siècle ; comme il est nécessaire qu'il y ait des hérésies pour éprouver les justes, vous trouverez que chaque âge en a vu l'Église tristement déchirée.

O foi ! ô don de Dieu ! ô flambeau divin, qui venez éclairer un lieu obscur, que vous êtes donc nécessaire à l'homme ! O règle infallible descendue du ciel, et donnée en dépôt à l'épouse de Jésus-Christ, toujours la même dans tous les siècles, toujours indépendante des lieux,

des temps, des nations, des intérêts ! qu'il est donc nécessaire que vous serviez de frein aux variations éternelles de l'esprit humain ! O colonne de feu, si obscure et si lumineuse en même temps, qu'il est important que vous conduisiez toujours le camp du Seigneur, le tabernacle et les tentes d'Israël, à travers les périls du désert, les écueils, les tentations et les voies ténébreuses inconnues de cette vie !

Pour vous, mes frères, quelle instruction tireriez-vous de ce discours, et que pourrais-je vous dire en finissant ? Vous dites que vous avez la foi ; montrez votre foi par vos œuvres. Que vous aura-t-il servi de croire, si vos mœurs ont démenti votre croyance ? L'Évangile est encore plus la religion du cœur que de l'esprit : la foi qui fait les chrétiens n'est pas une simple soumission de la raison, c'est une pieuse tentative de l'âme ; c'est un désir continuel de devenir semblable à Jésus-Christ ; c'est une application infatigable à détruire tout ce qui se trouve en nous d'opposé à la vie de la foi. Il y a une incrédulité de cœur, aussi dangereuse pour le salut que celle de l'esprit. Un homme qui s'obstine à ne pas croire après toutes les preuves de la religion, est un monstre dont on a horreur ; mais un chrétien qui croit, et qui vit comme s'il ne croyait pas, est un insensé dont on ne comprend pas la folie : l'un se condamne comme un désespéré ; l'autre comme un in-

lodent qui se laisse tranquillement entraîner par les flots, et qui croit qu'il peut ainsi se sauver. Rendez-vous donc, mes frères, votre foi certaine par vos bonnes œuvres; et si vous frémissiez au seul nom de l'impie, ayez pour vous la même horreur, puisque la foi nous apprend que la destinée du mauvais chrétien ne sera pas différente de la sienne, et qu'il aura le même partage que les infidèles : *Partem ejus cum infidelibus ponet*. Vivez conformément à ce que vous croyez : voilà la foi des justes, et la seule à qui les promesses éternelles ont été faites. (Le père Massillon, carême, tome 1.)

SALUT.

SERMON ABRÉGÉ.

Tempus meum nondum advenit; tempus autem vestrum semper est paratum.

Mon temps n'est pas encore venu; mais pour le vôtre, il est toujours prêt. (Joan. 7, 6.)

Le reproche que fait aujourd'hui Jésus-Christ à ses parens selon la chair, qui le pressaient de se manifester au monde, et d'aller à Jérusalem se faire honneur de ses grands talens, nous pouvons le faire à la plupart de ceux qui nous écoutent. Le temps qu'ils donnent à leur fortune, à leur élévation, à leurs plaisirs, est toujours prêt; il est toujours temps pour eux d'acquérir des biens, de la gloire, et de satis-

faire leurs passions; c'est là le temps de l'homme : *Tempus vestrum semper est paratum*; mais le temps de Jésus-Christ, c'est-à-dire, le temps de travailler au salut, n'est jamais prêt, ils le renvoient, ils le diffèrent; ils attendent toujours qu'il arrive, et il n'arrive jamais : *Tempus meum nondum advenit*.

Les plus légers intérêts de la terre les agitent, et leur font tout entreprendre : car, qu'est-ce que le monde lui-même, dont ils suivent les voies trompeuses, qu'une agitation éternelle où les passions mettent tout en mouvement, où le repos est le seul plaisir inconnu, où les soucis sont honorables, où ceux qui sont tranquilles se croient malheureux, où tout est travail et affliction d'esprit, enfin, où tout s'agite et tout se méprend? Oui, mes frères, les soins de la terre sont toujours vifs; obstacles, fatigues, contre-temps, rien ne nous rebute. Les soins de la terre sont toujours prudents; dangers, pièges, perplexités, concurrences, rien ne nous fait prendre le change. Or, il s'en faut bien que les soins du salut ne soient de ce caractère : rien de plus languissant et qui nous intéresse moins, quoique les obstacles et les dégoûts y soient fort à craindre : rien de plus imprudent, quoique la multiplicité des voies et le nombre des écueils y rendent les méprises si familières. Il faut donc y travailler avec vivacité et avec prudence : avec vivacité, pour ne pas se rebuter;

avec prudence, pour ne pas s'y méprendre.

PREMIÈRE PARTIE.

Rien sans doute ne devrait nous intéresser davantage en cette vie que le soin de notre salut éternel : outre que c'est ici la grande affaire où il s'agit de tout pour nous, nous n'en avons même, à proprement parler, point d'autre sur la terre ; et les occupations infinies et diverses attachées à nos places, à notre rang, à notre état, ne doivent être que des manières différentes de travailler à notre salut.

Cependant ce soin si glorieux auquel tout ce que nous faisons, et tout ce que nous sommes, se rapporte, est pour nous le plus méprisable : ce soin principal, et qui devrait être toujours à la tête de tous nos autres soins, leur cède à tous dans le détail de nos actions ; ce soin si aimable, et auquel les promesses de la foi et les consolations de la grâce attachent tant de douceurs, est devenu pour nous le plus dégoûtant et le plus triste : et voilà, mes frères, d'où vient le défaut de vivacité dans l'affaire de notre salut éternel. On y travaille sans estime, sans préférence, sans goût. Suivons ces idées, et souffrez que je les développe.

C'est une erreur bien déplorable, mes frères, que les hommes aient attaché des noms pompeux à toutes les entreprises des passions, et que les soins

du salut n'aient pu mériter auprès d'eux le même honneur et la même estime. Les travaux militaires sont regardés parmi nous comme la voie de la réputation et de la gloire : les intrigues et les mouvemens qui font parvenir, sont comptés parmi les secrets d'une profonde sagesse ; les projets et les négociations, qui arment les hommes les uns contre les autres, et qui font souvent de l'ambition d'un seul l'infortune publique, passent pour étendue de génie et pour supériorité de talens : l'art d'élever sur un patrimoine obscur une fortune monstrueuse, aux dépens souvent de l'équité et de la bonne foi, est la science des affaires, et la bonne conduite domestique ; enfin le monde a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas : les actions de la foi toute seule, qui demeureront éternellement, qui formeront l'histoire du siècle à venir, et qui seront gravées durant toute l'éternité sur les colonnes immortelles de la sainte Jérusalem, passent pour des occupations oiseuses et obscures, pour le partage des âmes faibles et bornées, et n'ont rien qui les relève aux yeux des hommes. Et voilà, mes frères, la première raison de notre indifférence pour l'affaire du salut : nous n'estimons pas assez cette sainte entreprise pour y travailler avec vivacité.

Or, je ne crois pas devoir

m'arrêter ici à combattre une illusion si indigne même de la raison. Car, qu'est-ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend? Est-ce la durée et l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes? Ah! tous les monumens de l'orgueil périront avec le monde qui les a élevés : tout ce que nous faisons pour la terre aura la même destinée qu'elle : les victoires et les conquêtes, les entreprises les plus éclatantes, et toute l'histoire des pécheurs, qui embellit le siècle présent, sera effacée du souvenir des hommes; les œuvres du juste toutes seules seront immortelles, écrites à jamais dans le livre de vie, et survivront à la ruine entière de l'univers. Est-ce la récompense qu'on nous y propose? mais tout ce qui ne peut nous rendre heureux, ne peut aussi nous récompenser; et on n'en a pas d'autre ici que Dieu même. Est-ce la dignité des occupations auxquelles on vous engage? mais les soins de la terre les plus honorables sont des jeux auxquels notre erreur a donné des noms sérieux : ici tout est grand; on n'aime que l'auteur de son être; on n'adore que le souverain de l'univers; on ne sert qu'un maître tout-puissant; on ne désire que des biens éternels; on ne fait des projets que pour le ciel; on ne travaille que pour une couronne immortelle.

Qu'y a-t-il donc de plus glorieux sur la terre, et de plus

digne de l'homme, que les soins de l'éternité? Les prospérités sont d'honorables inquiétudes; les emplois éclatans, un esclavage illustre, la réputation est souvent une erreur publique; les titres et les dignités sont rarement le fruit de la vertu, et ne servent tout au plus qu'à orner nos tombeaux et embellir nos cendres. Les grands talens, si la foi n'en règle l'usage, sont de grandes tentations; les vastes connaissances, un vent qui enfle et qui corrompt, si la foi n'en corrige le venin; tout cela n'est grand que par l'usage qu'on en peut faire pour le salut; la vertu toute seule est estimable pour elle-même.

Cependant si nos concurrens sont plus heureux et plus élevés que nous dans le monde, nous les regardons avec des yeux d'envie; et leur élévation, en humiliant notre orgueil, ranime la vivacité de nos prétentions et de nos espérances : mais lorsque les complices quelquefois de nos plaisirs, changés soudain en de nouveaux hommes, rompent généreusement tous les liens honteux des passions, portés sur les ailes de la grâce, entrent à nos yeux dans la voie du salut, tandis qu'ils nous laissent derrière eux errer encore tristement au gré de nos désirs déréglés, nous voyons d'un œil tranquille le prodige de leur changement; et loin que leur destinée nous fasse envie et réveille en nous de faibles désirs de salut, nous ne pensons peut-être qu'à rempla-

cer le vide que leur retraite laisse dans le monde ; qu'à nous élever à ces postes périlleux d'où ils viennent de descendre par des vues de foi et de religion. Que dirai-je ? Nous devenons peut-être les censeurs de leur vertu ; nous cherchons ailleurs que dans les trésors infinis de la grâce, les motifs secrets de leur changement ; nous donnons à l'œuvre de Dieu des vues toutes humaines, et nos censures déplorables deviennent la plus dangereuse tentation de leur pénitence. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous répandez des ténèbres vengeresses sur des cupidités injustes : d'où vient cela ? nous manquons d'estime pour la sainte entreprise du salut ; première cause de notre indifférence.

En second lieu nous y travaillons avec indolence, parce que nous n'en faisons pas une affaire principale, et que nous ne lui donnons jamais la préférence sur tous nos autres soins. En effet, mes frères, nous voulons tous nous sauver ; les pécheurs les plus déplorés ne renoncent pas à cette espérance : nous voulons même que parmi nos œuvres, il s'en trouve toujours quelques-unes qui se rapportent au salut ; car nul ne s'abuse jusqu'à croire qu'il méritera la gloire des saints, sans avoir jamais fait une seule démarche pour s'en rendre digne ; mais où nous nous trompons, c'est dans le rang que nous donnons à ces œuvres parmi les occupa-

tions qui partagent notre vie.

Et certes, mes frères, les bien-séances et les inutilités des commerces, les fonctions d'une charge, les embarras domestiques, les passions et les plaisirs ont leurs temps et leurs moments marqués dans nos journées. Où plaçons-nous l'ouvrage du salut ? Quel rang donnons-nous à ce soin unique sur tous nos autres ? En faisons-nous une affaire seulement ? Et pour entrer dans le détail de vos mœurs, que faites-vous pour l'éternité que vous ne rendiez au monde au centuple ? Vous employez quelquefois une légère portion de vos biens en des largesses saintes ; mais qu'est-ce si nous le comparons à ce que vous en sacrifiez tous les jours à vos plaisirs, à vos passions et à vos caprices ? Vous élevez peut-être au commencement de vos journées votre esprit au Seigneur par la prière ; mais le monde, au sortir de là, ne prend-il pas sa place dans votre cœur, et tout le reste du temps n'est-il pas pour lui ? Vous assistez peut-être exactement chaque jour aux mystères saints ; mais sans entrer ici dans les motifs qui souvent vous y conduisent, cet unique exercice de religion n'est-il pas compensé par une journée entière de vie oiseuse et mondaine ? Vous vous faites quelquefois une violence passagère ; vous souffrez peut-être une injure ; vous prenez sur vous pour une obligation de piété : mais ce sont là quelques faits uniques

et singuliers qui sortent de l'ordre commun, et qui n'ont jamais de suite ; vous n'en sauriez produire un seul devant le Seigneur, qu'il ne s'en offre mille de l'autre côté que l'ennemi compte pour lui : le salut n'a que vos intervalles ; le monde a, pour ainsi dire, l'état et le fond ; les momens sont pour Dieu ; la vie toute entière est pour vous-mêmes.

Je sais, mes frères, que vous sentez vous-mêmes là-dessus l'injustice et le danger de votre conduite ; vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaisirs, vous occupent presque tout entiers, et qu'il vous reste peu de temps pour penser au salut : mais vous dites, pour vous calmer, que lorsqu'un jour vous serez plus tranquilles ; que des affaires d'une certaine nature seront terminées ; que vous vous serez déchargés sur un aîné des soins de cette dignité ; que certains embarras seront finis ; en un mot, que certaines circonstances ne se trouveront plus, vous penserez tout de bon à votre salut, et que l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire.

Mais ce qui vous abuse, c'est que vous regardez le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la providence vous a placés. Car ne pouvez-vous pas en faire des moyens de sanctification ? ne pouvez-vous pas y exercer toutes les vertus chrétiennes ? la pénitence, si ces occupations

sont pénibles ? la clémence, la miséricorde, la justice, si elles vous établissent sur les hommes ? la soumission aux ordres du ciel, si le succès ne répond pas quelquefois à votre attente ? le pardon des injures, si vous y souffrez l'oppression, la calomnie et la violence ? la confiance en Dieu seul, si vous y éprouvez l'injustice ou l'inconstance de vos maîtres ? N'est-il pas des âmes de votre rang et de votre état qui, dans la même situation où vous êtes, mènent une vie pure et chrétienne ? Vous savez bien vous-même qu'on peut trouver Dieu partout : car dans ces momens heureux où vous avez été touchés quelquefois de la grâce, n'est-il pas vrai que tout vous rappelait à Dieu ; que les périls mêmes de votre état devenaient pour vous des instructions et des remèdes ; que le monde vous dégoûtait du monde même ; que vous trouviez partout le secret d'offrir à Dieu mille sacrifices invisibles, et de faire de vos occupations les plus tumultueuses des sources de réflexions saintes ou des occasions salutaires de mérite ? Que ne cultivez-vous ces impressions de grâce et de salut ? Ce n'est pas votre situation, ce sont vos infidélités et vos faiblesses qui les ont éteintes dans vos cœurs.

Aussi, lorsque nous vous disons que le salut doit être l'unique affaire, nous ne prétendons pas que vous renonciez à toutes les autres ; vous sortiriez

de l'ordre de Dieu. Nous voulons seulement que vous les rapportiez toutes au salut ; que la piété sanctifie vos occupations ; que la foi les règle ; que la religion les anime ; que la crainte du Seigneur les modère ; en un mot , que le salut soit comme le centre où elles aboutissent toutes : car d'attendre que vous soyiez plus tranquilles et plus débarrassés de tous soins pour être plus hommes de bien, outre que c'est une illusion dont le démon se sert pour reculer votre pénitence, c'est un outrage même que vous faites à la religion de Jésus-Christ : vous justifiez les reproches que les ennemis des chrétiens faisaient autrefois contre elle ; il semble que vous la regardez comme incompatible avec les devoirs de prince , de courtisan , d'homme public , de père de famille : vous semblez croire comme eux que l'Évangile ne propose que des maximes funestes à la république ; et que s'il en était cru, il faudrait tout quitter, sortir de la société, renoncer à tous les soins publics, rompre tous les liens de devoir, de bienséance, d'autorité, qui nous unissent aux autres hommes, et vivre comme si l'on était seul sur la terre, au lieu que c'est l'Évangile tout seul qui nous fait remplir ces devoirs comme il faut : au lieu que c'est la religion de Jésus-Christ toute seule qui peut former des princes religieux, des courtisans chrétiens, des magistrats incorruptibles, des maîtres modérés,

des sujets fidèles, et maintenir dans une juste harmonie cette variété d'états et de conditions, d'où dépend la tranquillité des peuples et le salut des empires.

Mais pour vous faire mieux sentir l'illusion de ce prétexte, quand vous serez libres d'embaras et dégagés de ces soins extérieurs qui vous détournent aujourd'hui du salut, vos cœurs seront-ils libres des passions ? Les liens injustes et invisibles qui vous arrêtent seront-ils rompus ? Serez-vous rendus à vous-mêmes ? Plus humbles, plus patients, plus modérés, plus chastes, plus mortifiés ? Ah ! ce ne sont pas les agitations du dehors qui vous retiennent ; c'est le dérèglement du dedans ; c'est le tumulte et la vivacité des passions. Ce n'est pas dans les soins de la fortune et dans l'embaras des événemens et des affaires, dit saint Chrysostôme, qu'est la confusion et le trouble, c'est dans les inclinations déréglées de l'âme. Un cœur où Dieu règne est partout tranquille : *Non in rerum eventu perturbatio ac tumultus ; sed in nobis et in animis nostris.* Vos soins pour la terre ne sont incompatibles avec le salut, que parce que les affections qui vous y attachent sont criminelles ; ce ne sont pas vos places, ce sont vos penchans qui sont pour vous des écueils. Or ces penchans, vous ne vous en dépouillerez pas comme de vos soins et de vos embaras ; ils seront même alors plus vifs, plus indompta-

bles que jamais ; ils auront, outre ce fond de faiblesse , qu'ils tirent de votre propre corruption , la force du temps et des années : vous croirez avoir tout fait en vous ménageant du repos , et vous verrez que vos passions plus vives à mesure qu'elles ne trouveront plus de quoi s'occuper au dehors , tourneront toute leur violence contre vous-mêmes ; et vous serez surpris de trouver dans vos propre cœurs les mêmes obstacles que vous ne croyez voir aujourd'hui que dans ce qui vous environne. Cette lèpre, si j'ose parler ainsi, n'est pas attachée à vos vêtements , à vos charges , aux murs de vos palais , de sorte que vous puissiez vous en défaire en les quittant ; elle a gagné votre propre chair : ce n'est donc pas en renonçant à vos soins qu'il faut travailler à vous guérir ; c'est en vous purifiant vous-mêmes, qu'il faut sanctifier vos soins ; tout est pur à ceux qui sont purs : autrement vos plaies vous suivront jusque dans le loisir de vos solitudes ; semblables à ce roi de Juda dont il est parlé au Livre des rois, lequel eut beau abdiquer sa couronne , remettre tous les soins de la royauté entre les mains de son fils , et se retirer dans le fond de son palais , il y porta la lèpre dont Dieu l'avait frappé , et vit cette plaie honteuse le suivre jusque dans sa retraite. Les soins extérieurs ne trouvent leur innocence ou leur malignité que dans notre cœur , et

c'est nous seuls qui rendons les occupations de la terre dangereuses , comme c'est nous seuls qui rendons celles du ciel insipides et dégoûtantes.

Et voilà , mes frères , la dernière raison pourquoi nous faisons paraître si peu de vivacité pour la grande affaire de notre salut éternel ; c'est que nous en accomplissons les devoirs sans plaisir et comme à regret. Les plus légères obligations de la piété nous paraissent dures : tout ce que nous faisons pour le Ciel nous gêne , nous ennuie , nous déplaît ; la prière captive trop nos esprits ; la retraite nous jette dans l'ennui ; les lectures saintes lassent d'abord l'attention , le commerce des gens de bien est languissant , et n'a rien qui fasse plaisir ; la loi des jeûnes altère le tempérament : en un mot , nous ne trouvons je ne sais quoi de triste dans la vertu , qui fait que nous n'en remplissons les obligations que comme des dettes odieuses qu'on paye toujours de mauvaise grâce , et seulement lorsqu'on s'y voit contraint.

Mais , premièrement , mes frères , vous êtes injustes d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre corruption ; ce n'est pas la piété qui est désagréable ; ce n'est pas le calice du Seigneur qu'il faut accuser d'amertume , dit saint Augustin , c'est votre goût qui est dépravé. Tout est amer à un palais malade ; corrigez vos penchans , et le joug vous paraîtra léger : ren-

dez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, et vous goûterez combien le Seigneur est doux : haïssez le monde, et vous comprendrez à quel point la vertu est aimable; en un mot, aimez Jésus-Christ, et vous sentirez tout ce que je dis.

Voyez si les justes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de la piété : interrogez-les; demandez-leur, s'ils regardent votre condition comme la plus heureuse, ils vous répondront que vous leur paraissez dignes de compassion; qu'ils sont touchés de votre égarement et de vos peines, de vous voir tout souffrir pour un monde, ou qui vous méprise, ou qui vous ennuie, ou qui ne peut vous rendre heureux; courir après des plaisirs souvent plus insipides pour vous que la vertu même que vous fuyez : ils vous répondront qu'ils ne changeraient pas leur tristesse prétendue contre toutes les félicités de la terre. La prière les console, la retraite les soutient, les lectures saintes les aiment, les œuvres de la piété répandent dans leur âme une onction sainte, et leurs jours les plus heureux sont ceux qu'ils passent avec le Seigneur. C'est le cœur qui décide de nos plaisirs : tandis que vous aimez le monde, vous trouverez la vertu insupportable.

En second lieu, voulez-vous savoir encore pourquoi le joug de Jésus-Christ est pour vous si dur et si accablant, c'est que vous le portez trop rarement :

vous ne donnez au soin du salut que quelques momens rapides; certains jours que vous consacrez à la piété; certaines œuvres de religion dont vous vous acquittez quelquefois, et en vous déchargeant aussitôt, vous ne sentez que le désagrément des premiers efforts : vous ne laissez pas à la grâce le loisir d'en adoucir le poids, et vous prévenez les douceurs et les consolations qu'elle ne manque jamais de répandre sur les suites. Ces animaux mystérieux que les Philistins choisirent pour porter l'arche du Seigneur hors de leurs frontières, figures des âmes infidèles peu accoutumées à porter le joug de Jésus-Christ, mugissaient, dit l'Écriture, et semblaient gémir sous la grandeur de ce poids sacré : *Pergentes et mugientes*; au lieu que les enfans de Lévi, image naturelle des justes, accoutumés à ce ministère saint, faisaient retentir les airs des cantiques d'allégresse et d'actions de grâces, en la portant avec majesté, même à travers les sables brûlans du désert. La loi n'est pas un fardeau pour l'âme juste accoutumée à l'observer : il n'est que l'âme mondaine peu familiarisée avec ses saintes observances, qui gémit sous un poids si aimable : *Pergentes et mugientes*. Lorsque Jésus-Christ a assuré que son joug était doux et léger, il nous a ordonné en même temps de le porter chaque jour : l'onction est attachée à l'accoutumance; les armes de Saül n'étaient pe-

santes pour David, que parce qu'il n'en avait point l'usage : *Non usum habeo*. Il faut se familiariser avec la vertu pour en connaître les saints attrait; il faut percer avant dans cette terre heureuse pour y trouver le lait et le miel; ce n'est qu'à l'entrée qu'on trouve des géans et des monstres qui dévorent ses habitans.

Enfin vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût, non-seulement parce que vous les accomplissez trop rarement, mais parce que vous ne les accomplissez qu'à demi. Vous priez, mais sans recueillement; vous jeûnez, mais c'est sans entrer dans un esprit de componction et de pénitence; vous vous abstenez de nuire à votre ennemi, mais c'est sans l'aimer comme votre frère; vous approchez des mystères saints, mais sans y apporter cette ferveur, qui seule y fait trouver des douceurs ineffables; vous vous séparez quelquefois du monde, mais vous ne portez pas dans la retraite le silence des sens et des passions; sans quoi elle n'est plus qu'un triste ennui: en un mot, vous ne portez le joug qu'à demi. Or, Jésus-Christ n'est pas divisé: ce Simon le Cirénéen, qui ne portait qu'une partie de la croix, en était accablé, et il fallait que les soldats lui fissent violence pour l'obliger de continuer au Sauveur ce triste ministère : *Et angariaverunt ut tolleret crucem ejus*. Il n'est que la plénitude de la loi qui soit consolante; plus vous

en retranchez, plus elle devient pesante et onéreuse; plus vous voulez l'adoucir, plus elle accable; au lieu qu'en y ajoutant même des rigueurs de surcroît, vous en sentez diminuer la pesanteur, comme si vous y ajoutiez de nouveaux adoucissemens: d'où vient cela? C'est que l'observance imparfaite de la loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent encore: or, un cœur divisé et qui nourrit deux amours, ne peut être, selon la parole de Jésus-Christ, qu'un royaume et un théâtre plein de trouble et de désolation. En voulez-vous une image naturelle tirée des livres saints?

Rebecca, sur le point d'enfanter Jacob et Esaü, souffrait des douleurs mortelles, dit l'Écriture; les deux enfans se faisaient déjà la guerre dans son sein : *Et collidebantur in utero ejus parvuli*; et comme lassée de ses maux, elle demandait au Seigneur sa mort ou sa délivrance: Ne soyez point surprise, lui dit la voix du Ciel, si vos douleurs sont si extrêmes, et s'il vous en coûte tant pour devenir mère, c'est qu'il y a deux peuples dans votre sein : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo*. Voilà votre histoire, mon cher auditeur: vous êtes surpris qu'il vous en coûte tant pour accomplir une œuvre de piété, pour enfanter Jésus-Christ, le nouvel homme dans votre cœur: ah! c'est que vous y conservez encore deux amours irréconciliables,

Jacob et Esaü, l'amour du monde et l'amour de Jésus-Christ; c'est que vous portez au dedans de vous deux peuples, pour ainsi dire, qui se font une guerre éternelle : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo*; voilà la source de vos douleurs et de vos peines. Si l'amour de Jésus-Christ tout seul possédait votre cœur, tout y serait calme et paisible : mais vous y nourrissez encore des passions injustes; vous aimez encore le monde, les plaisirs, les distinctions de la fortune; vous ne pouvez souffrir ceux qui vous effacent; votre cœur est plein de jalousies, d'animosités, de désirs frivoles, d'attachemens criminels : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo*; et de là vient que vos sacrifices étant toujours imparfaits comme ceux de Caïn, sont toujours tristes et pénibles comme les siens.

Servez donc le Seigneur de tout votre cœur, et vous le servirez avec allégresse : donnez-vous à lui sans réserve, sans vouloir encore retenir un droit sur toutes vos passions; observez les justices de la loi avec plénitude, et elles répandront, dit le prophète, de saints plaisirs dans votre cœur : *Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda*. Ne croyez pas que les larmes de la pénitence soient toujours tristes et amères : le deuil n'est qu'au dehors; elles ont mille dédommagemens secrets lorsqu'elles sont sincères : le juste ressemble au buisson sacré; vous n'en voyez

que les ronces et les épines, mais vous ne voyez pas la gloire du Seigneur qui réside au dedans; vous voyez des macérations et des jeûnes, mais vous ne voyez pas l'onction sainte qui les adoucit; vous voyez le silence, la retraite, la fuite du monde et des plaisirs, mais vous ne voyez pas le consolateur invisible, qui remplace avec tant d'usure le commerce des hommes devenu insupportable depuis que l'on a goûté Dieu; vous voyez une vie en apparence triste, ennuyeuse, mais vous ne voyez pas la joie et la paix de l'innocence qui règnent au dedans. C'est là que le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation répand ses faveurs à pleines mains, et que l'âme ne pouvant quelquefois en soutenir l'excès et la plénitude, est obligée de demander à son Seigneur qu'il suspende le torrent de ses grâces, et qu'il mesure l'abondance de ses dons à la faiblesse de sa créature.

Venez vous-même en faire une heureuse expérience, mon cher auditeur; venez mettre la fidélité de votre Dieu à l'épreuve; c'est ici qu'il aime à être tenté : venez essayer si nous rendons un témoignage trompeur à ses miséricordes; si nous attirons le pécheur par de fausses espérances, et si ses dons ne sont pas encore plus abondans que nos promesses. Vous avez long-temps essayé du monde; vous ne lui avez point trouvé de fidélité : il vous avait tout fait espérer;

des plaisirs, des honneurs, des félicités imaginaires : il vous a trompé, vous y êtes malheureux, vous n'avez jamais pu parvenir à vous y faire une situation au gré de vos souhaits : venez voir si votre Dieu ne vous sera pas plus fidèle ; si l'on ne trouve que des amertumes et des dégoûts dans son service ; s'il promet plus qu'il ne donne ; s'il est un maître ingrat, incoustant, bizarre ; si son joug est une cruelle servitude ou une douce liberté ; si les devoirs qu'il exige de nous sont le supplice de ses esclaves, ou la consolation de ses enfans, et s'il trompe ceux qui le servent. Mon Dieu ! que vous seriez peu digne de nos cœurs, si vous n'étiez pas plus aimable, plus fidèle, et plus digne d'être servi que ce monde misérable !

Mais, pour le servir comme il veut l'être, mes frères, il faut estimer la gloire et le bonheur de son service ; préférer ce bonheur à tous les autres, et y travailler sincèrement, sans réserve, et avec une mûre circonspection : car si c'est un défaut commun de manquer de vivacité pour l'affaire de notre salut éternel, et de s'en dégoûter, c'en est un autre encore plus ordinaire d'y manquer de prudence et de s'y méprendre.

SECONDE PARTIE.

Une entreprise où les dangers sont journaliers, où les méprises sont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paraissent sûres, il ne s'en trouve pourtant

qu'une de véritable ; et où cependant le succès doit décider de nos destinées éternelles ; une entreprise de ce caractère demande sans doute des attentions non communes ; et dans la conduite d'aucune autre, on n'eût jamais besoin de tant de circonspection et de prudence. Or, que telle soit l'entreprise du salut, il serait inutile ici de le prouver, et nul d'entre vous n'en doute ; ce qu'il importe donc d'établir, ce sont les règles et les caractères de cette prudence, qui doit nous guider dans une affaire si périlleuse et si essentielle.

La première règle, c'est de ne pas se déterminer au hasard parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent, les examiner toutes indépendamment des usages et des coutumes qui les autorisent, et dans l'affaire de l'éternité ne donner rien à l'opinion et à l'exemple : la seconde, lorsqu'on se détermine, ne laisser rien à l'incertitude des événemens, et préférer toujours la sûreté au péril. Telles sont les règles communes de prudence que les enfans du siècle eux-mêmes suivent dans la poursuite de leurs prétentions et de leurs espérances temporelles : le salut éternel est la seule affaire où elles sont négligées. Premièrement, nul n'examine si ses voies sont sûres, et ne demande pas d'autre garant de leur sûreté, que la foule que l'on voit marcher devant soi. Secondement, dans les doutes qui nais-

sent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut, comme il a toujours l'amour-propre pour lui, il a toujours aussi la préférence : deux erreurs capitales et communes dans l'affaire du salut éternel qu'il faut ici combattre. La première règle est de ne pas se déterminer au hasard, et dans l'affaire de l'éternité, ne rien donner à l'opinion et à l'exemple. En effet, le juste nous est partout représenté dans les livres saints, comme un homme sensé et prudent, qui suppose, qui compare, qui examine, qui discerne, qui éprouve ce qu'il y a de meilleur, qui ne croit pas légèrement à tout esprit qui porte à ses pieds le flambeau de la loi, pour éclairer ses démarches, et ne pas se méprendre dans ses voies. Le pécheur, au contraire, y est dépeint comme un insensé qui marche à l'aventure, et qui, dans les pas les plus périlleux, passe outre avec confiance, comme s'il marchait dans les sentiers les plus sûrs et les plus unis : *Sapiens timet, et declinat à malo : stultus transilit et confidit.*

Or, voilà, mes frères, la situation de presque tous les hommes dans l'affaire du salut éternel. Partout ailleurs, prudents, attentifs, défiants, habiles à découvrir les erreurs cachées sous les préjugés communs : c'est dans le salut tout seul que rien n'égalé notre crédulité et notre prudence. Oui, mes frères, vous nous entendez dire tous les jours que la vie du monde, c'est-à-

dire, cette vie d'amusement, d'inutilité, de faste, de mollesse, exempte même des grands crimes; que cette vie, dis-je, n'est pas une vie chrétienne, et dès là que c'est une vie de réprobation et d'infidélité. C'est la doctrine de la religion où vous êtes né; et depuis votre enfance on vous a nourri de ces vérités saintes : le monde, au contraire, soutient que cette vie est la seule que des personnes d'un certain rang puissent mener; que ne vouloir pas s'y conformer, ce serait un air sauvage, où il entrerait plus de singularité et de petitesse que de raison et de vertu. Je veux qu'il soit encore douteux, qui du monde ou de nous a raison, et que ce grand différend ne soit pas encore vidé : néanmoins, comme il s'agit ici d'une alternative affreuse, et que s'y méprendre est le dernier de tous les malheurs, il semble que la prudence demanderait qu'on s'éclaircît du moins avant de passer outre. Il est naturel de douter du moins entre deux partis qui contestent, et où notre salut, surtout, est devenu le sujet de la dispute. Or, je vous demande, entrant dans le monde, et recevant ses maximes, ses mœurs, ses usages, comme vous les avez reçus, avez-vous commencé par examiner s'il avait raison, et si c'était nous qui avions tort et qui étions les séducteurs ?

Le monde veut qu'on aspire aux faveurs de la fortune, et qu'on n'oublie ni soins, ni mouvemens, ni bassesses, ni artifices

pour s'en rendre digne. Vous suivez ces usages ; mais avez-vous examiné si l'Évangile ne les contredit point ? Le monde se fait honneur du luxe, de la magnificence, des profusions, de la délicatesse des tables ; et en matière de dépense, rien n'est excessif, selon lui, que ce qui peut aboutir à altérer les affaires : vous êtes-vous informé si la loi de Dieu ne prescrit point un usage plus saint des richesses que nous ne tenons que de lui ? Le monde autorise les jeux éternels, les plaisirs les spectacles, et traite avec dérision quiconque ose même douter de leur innocence : avez-vous trouvé cette décision dans les maximes tristes et crucifiantes de Jésus-Christ ?

Quoi ! mes frères, dans l'affaire de votre éternité vous adoptez sans attention des préjugés communs, seulement parce qu'ils sont établis ? Vous suivez ceux qui marchent devant vous, sans examiner où conduit le sentier qu'ils tiennent ? Vous ne daignez pas vous demander à vous-même, si vous ne vous trompez point ? Il vous suffit de savoir que vous n'êtes pas le seul à vous méprendre ? Quoi ! dans l'affaire qui doit décider de vos destinées éternelles, vous ne faites pas même usage de votre raison ? vous ne demandez point d'autre garant de votre sûreté que l'erreur commune ? vous ne doutez pas ? vous ne vous informez pas ? vous ne vous défiez pas ? tout vous est bon.

Vous nous direz peut-être que vous n'êtes pas plus sage et plus habile que tous les autres hommes qui vivent comme vous ; que vous ne pouvez pas entrer dans des discussions qui vous passent ; que si nous en étions crus, il faudrait chicaner sur tout, et que la piété n'est pas de tant raffiner.

Mais, je vous demande, faut-il tant de raffinement pour savoir que le monde est un guide trompeur, que ses maximes sont réprouvées dans l'école de Jésus-Christ, et que ses usages ne sauraient jamais prescrire contre la loi de Dieu ? N'est-ce pas la règle la plus simple et la plus commune de l'Évangile, et la première vérité de la science du salut ? Il ne faut qu'aller simplement pour connaître le devoir ; les raffinemens ne sont nécessaires que pour se le dissimuler à soi-même, et pour allier les passions avec les règles saintes : c'est là où l'esprit humain a besoin de toute son industrie ; car l'entreprise est difficile, et voilà où vous en êtes, vous qui prétendez que rappeler les coutumes à la règle, est un raffinement insensé. Il ne faut que se consulter soi-même pour connaître le devoir. Tandis que Saül fut fidèle, il n'eut pas besoin d'aller consulter la Pythonisse sur ce qu'il devait faire ; la loi de Dieu le lui apprenait assez. Ce ne fut qu'après son crime que, pour calmer les inquiétudes d'une conscience troublée, et allier ses faiblesses injustes avec la loi de

Dieu, il s'avisa d'aller chercher dans les réponses d'un oracle trompeur quelque autorité favorable à ses passions. Aimez la vérité, et vous l'aurez bientôt connue : une conscience droite est le meilleur de tous les docteurs.

Ce n'est pas que je veuille blâmer ici les recherches sincères que fait une âme simple et timide pour s'éclairer et pour s'instruire ; je veux dire seulement que la plupart des doutes sur les devoirs dans les âmes livrées au monde comme vous, naissent d'un fond dominant de cupidité, qui, d'un côté, voudrait ne point toucher à ses passions injustes, et de l'autre, s'autoriser de la loi, pour s'épargner le remords de la transgression manifeste. Car, d'ailleurs, si vous cherchez Dieu de bonne foi, et que vos lumières ne suffisent pas, il y a encore des prophètes dans Israël : consultez, à la bonne heure, ceux qui conservent la forme de la loi et de la sainte doctrine, et qui enseignent la voie de Dieu dans la vérité : ne proposez pas vos doutes avec ces couleurs et ces adoucissements qui déterminent toujours la décision en votre faveur : ne consultez pas pour être trompé, mais pour être éclairci : ne cherchez pas des oracles favorables mais des oracles sûrs et éclairés : ne vous contentez pas même du témoignage d'un seul homme ; consultez le Seigneur à plusieurs reprises, et par différens organes : la voix

du ciel est uniforme, parce que la vérité, dont elle est l'interprète, n'est qu'une : si les témoignages ne conviennent pas, préférez toujours le choix qui vous éloigne le plus du péril ; défiez-vous du sentiment qui plaît, qui rit à la vue, et qui avait déjà les suffrages de votre amour-propre.

Cependant, c'est ce qui décide de tous nos choix dans l'affaire du salut, et dans les circonstances mêmes où nous voyons des routes plus sûres que celles que nous choisissons : seconde démarche de notre imprudence dans l'entreprise de notre salut éternel. En effet, il n'est guère de doute sur nos devoirs qui nous dérobe l'obligation précise de la loi sur chaque démarche : nous connaissons les sentiers par où Jésus-Christ et les saints ont passé : on nous les montre encore tous les jours : on nous convie par le succès qu'ils ont eu à marcher sur ces traces. C'est ainsi, nous dit-on avec l'apôtre, que ces hommes de Dieu, qui nous ont précédés, vainquirent le monde, et obtinrent l'effet des promesses : nous voyons, qu'en les imitant, on peut tout espérer ; et que, dans la voie où nous marchons, tout est à craindre : devrions-nous balancer dans cette alternative ?

Cependant, partout nous résistons à nos propres lumières ; partout nous préférons le péril à la sûreté ; toute notre vie n'est même qu'un péril continuel ; dans toutes nos actions, nous

flottons, non pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime et les simples fautes; toutes les fois que nous agissons, il n'est pas question de savoir si nous faisons le plus grand bien, mais si nous ne faisons qu'un mal léger et digne d'indulgence : tous vos doutes se bornent à nous demander, si se permettre un tel plaisir, si tenir un tel discours, si se livrer jusqu'à un tel point à son ressentiment, si abuser de cette duplicité, si ne pas refuser une telle complaisance, est un crime ou une simple offense; vous êtes toujours entre ces deux destinées; et votre conscience ne peut jamais vous rendre ce témoignage que dans une telle occasion vous vous êtes déterminé pour le parti où il n'y avait aucun péril. Ainsi, vous savez qu'une vie de jeu, de plaisir, de spectacle, d'amusement, quand même il ne s'y mêlerait rien de grossier et de criminel, est un parti fort douteux pour l'éternité; nul saint, du moins, ne vous en a laissé l'exemple : les mœurs plus recueillies et plus chrétiennes ne vous laisseraient rien de semblable à craindre, vous le savez : cependant vous aimez mieux un doute accommodant, qu'une sûreté trop gênante. Vous savez que la grâce a des momens qui ne reviennent plus; que rien n'est plus incertain que le retour des impulsions saintes auxquelles on se refuse; que le salut différé est presque toujours manqué; et que commencer aujourd'hui,

c'est s'assurer du succès; vous le savez : cependant, vous préférez l'espérance incertaine d'une grâce à venir au salut présent qui s'offre à vous. Vous savez que ce guide sacré respecte vos passions; qu'il est plutôt le confident de vos faiblesses que le juge de votre conscience, et le médecin de vos maux, et qu'il manque, ou de lumière pour vous instruire, ou de fermeté pour vous corriger; vous le savez, et si vivement, que vous-même sortez toujours de ses pieds plein de doutes et de remords secrets sur sa complaisance : un nouveau choix serait nécessaire, mais vos passions craignent ce changement; et un aveugle accoutumé est toute la raison que vous avez de courir avec lui au précipice. Vous savez que votre sûreté demanderait que vous descendissiez de cette dignité où la main du Seigneur ne vous a pas élevé, et que vous remplissez sans vocation, comme sans mérite, vous le savez : mais tant d'autres en sont revêtus, que vous connaissez encore plus indignes que vous; la vraisemblance vous rassure, et l'évidence du devoir ne vous touche plus. Vous savez que l'art de grossir ses trésors doit presque toujours son succès à la cupidité et à l'injustice; que ces manières détournées de multiplier son bien ont leurs difficultés dans la religion, et que, si parmi les interprètes de la loi, il s'en trouve quelques-uns qui vous tolèrent, tout le reste vous

condamne, vous le savez : mais c'est cette variété même des suffrages qui vous calme ; et en matière de salut, avoir contre vous le parti le plus nombreux et le plus sûr, ne vous paraît pas un inconvéniement à craindre.

Or, mes frères, je ne vous demande ici que deux réflexions, et je finis. Premièrement, quand même dans cette voie où vous marchez, la balance serait égale, c'est-à-dire, quand il serait également douteux si vous vous sauvez ou si vous vous perdez ; s'il vous restait un peu de foi, vous devriez être dans des alarmes cruelles : il devrait vous paraître affreux que votre salut éternel fût devenu un problème sur lequel on ne sait à quoi s'en tenir, et qu'on opinât avec une égale vraisemblance, sur le bonheur ou sur le malheur de votre destinée éternelle, comme sur ces questions indifférentes que Dieu a livrées à la dispute des hommes ; vous devriez tout entreprendre pour mettre du moins les vraisemblances de votre côté, pour chercher une situation où le préjugé du moins vous fût favorable ; et ici où tout conclut contre vous, où la loi ne vous est point favorable, où vous n'avez pour vous que de légères apparences de raison, sur lesquelles vous n'oseriez hasarder le moindre de vos intérêts temporels ; et dans des mœurs, qui jusqu'ici n'ont sauvé personne, et où vous ne vous rassurez que par l'exemple de ceux qui périssent avec vous, vous êtes tran-

quilles dans cette voie ? Vous convenez de la sagesse de ceux qui en ont choisi une plus sûre : vous dites tous les jours qu'ils sont louables ; qu'on est heureux quand on peut prendre sur soi jusqu'à ce point ; qu'il est bien plus sûr de vivre comme eux : vous le dites, et vous ne croyez pas devoir les imiter ? Insensés, s'écrie l'apôtre, quel est le prestige qui vous abuse ? et pourquoi n'obéissez-vous pas à la vérité que vous connaissez ?

Enfin dernière réflexion : souffrez que je vous demande, mes frères, pourquoi cherchez-vous, et nous allégez-vous tant de raisons spécieuses pour vous justifier à vous-mêmes les mœurs dans lesquelles vous vivez ? Ou vous voulez sincèrement vous sauver, ou vous êtes résolus de vous perdre. Voulez-vous vous sauver ? choisissez donc les voies les plus propres pour arriver à la fin où vous aspirez ; laissez là les voies douteuses, et qui jusqu'ici n'y ont conduit personne ; tenez-vous-en à celle que Jésus-Christ nous a montrée, et qui seule peut vous y conduire : ne vous appliquez pas à vous diminuer à vous-mêmes les dangers de votre état, et à les envisager par les endroits les moins odieux pour les moins craindre ; grossissez-en, au contraire, le péril dans votre esprit : on ne peut trop craindre ce qu'on ne peut trop éviter ; et le salut est la seule affaire où les précautions ne sauraient jamais être excessives, parce que la méprise y est

sans ressource. Voyez si ceux qui suivaient les voies douteuses où vous marchez, et qui nous alléguaient les mêmes raisons que vous pour les justifier, s'en sont tenus là dès que la grâce a opéré dans leur cœur des désirs sincères de salut : ils ont regardé les périls au milieu desquels vous vivez comme inaliénables avec leur dessein ; ils ont cherché des routes plus sûres et plus solides ; ils ont fait succéder la sainte sûreté de la retraite à l'inutilité et aux dangers des sociétés et des commerces ; l'usage de la prière à la dissipation des jeux et des amusemens ; la garde des sens à l'indécence des parures et au péril des spectacles ; la mortification chrétienne à la mollesse d'une vie douce et sensuelle ; la modestie et les largesses saintes aux profusions de la vanité ; l'Évangile au monde : ils ont couru au plus sûr, et ont compris que ce serait une folie de vouloir se sauver comme tous les autres se damnent. Mais si vous êtes résolu de périr, eh ! pourquoi donc voulez-vous encore garder certaines mesures avec la religion ? Pourquoi cherchez-vous toujours à mettre quelques raisons spécieuses de votre côté, à réconcilier vos mœurs avec l'Évangile, et sauver, pour ainsi dire, encore les apparences avec Jésus-Christ ? Pourquoi n'êtes-vous pécheur qu'à demi, et laissez-vous encore à vos passions les plus grossières le frein inutile de la loi ? Secouez donc ce reste de joug qui vous gêne, et qui,

en diminuant vos plaisirs, ne diminuera pas vos supplices. Pourquoi vous perdez-vous avec tant de contrainte ? Au lieu de ce confesseur indulgent qui vous damne, mettez-vous au large ; n'en ayez point du tout : au lieu de ces scrupules qui ne vous permettent que des gains douteux, et vous interdisent encore certains profits bas et manifestement iniques, qui vous mettent néanmoins au nombre des ravisseurs qui ne posséderont point le royaume de Dieu, franchissez le pas, et ne mettez plus d'autres bornes à votre injustice que celle de votre cupidité. Au lieu de ces familiarités suspectes où votre âme est toujours blessée, ôtez à la passion la barrière importune et inutile de ce que le crime a de plus grossier : au lieu de ces mœurs molles et mondaines qui, aussi-bien, vous damneront, ne refusez rien à vos passions, et vivez comme les animaux, au gré de tous vos désirs. Oui, pécheurs, périssez avec tous les fruits de l'iniquité, puisque, aussi-bien, vous en moissonnez les larmes et les peines éternelles.

Mais non, mon cher auditeur, nous ne vous donnons ces conseils de désespoir que pour vous en inspirer de l'horreur : c'est un tendre artifice du zèle, qui ne fait semblant de vous exhorter à votre perte qu'afin que vous n'y consentiez pas vous-même. Hélas ! suivez plutôt ces restes de lumière qui vous montrent encore de loin la vérité : ce

n'est pas sans raison que le Seigneur a conservé jusqu'ici en vous ces semences de salut, et qu'il n'a pas permis que tout s'effaçât jusqu'aux principes ; c'est un droit qu'il se réserve encore sur votre cœur : prenez garde seulement de ne pas fonder là-dessus une vaine espérance de conversion à venir ; il n'est permis d'espérer que lorsque l'on commence à travailler. Commencez donc le grand ouvrage de votre salut éternel, pour lequel seul Dieu vous a mis sur la terre, et auquel vous n'avez pas même encore pensé : estimez un soin si nécessaire : préférez-le à tous les autres : ne trouvez de plaisir qu'en vous y appliquant : examinez les moyens les plus sûrs et les plus propres pour y réussir, et les choisissez, quoi qu'il en coûte, quand une fois vous les aurez connus.

Telle est la prudence de l'Évangile, si souvent recommandée par Jésus-Christ ; hors de là tout est vanité et méprise : vous auriez un esprit supérieur et capable de tout, des talens rares et éclatans ; si vous prenez le change sur votre salut éternel, vous êtes un enfant. Salomon, si estimé dans l'Orient pour sa sagesse, est un insensé, dont on a peine encore aujourd'hui à comprendre la folie. Toute la raison du monde n'est qu'un jeu, qu'un éblouissement, si elle se méprend sur le point décisif de l'éternité : il n'est dans toute la vie que ce seul point de sé-

rieux ; tout le reste est un songe sur lequel il importe peu de se méprendre. Ne vous en fiez donc pas à la multitude qui est toujours le parti de ceux qui s'égarèrent : ne prenez pas pour vos guides des hommes qui ne sauraient être vos garans : ne laissez rien au hasard et à l'incertitude des événemens : c'est le comble de la folie, quand il s'agit de l'éternité ; et d'autant mieux que de vouloir risquer ici, c'est être assuré de tout perdre. Rapprochez toujours les usages et les exemples à la règle : souvenez-vous qu'il y a une infinité de voies qui paraissent droites aux hommes, et qui néanmoins conduisent à la mort ; que tous ceux presque qui se damnent, se damnent en croyant se sauver ; et que tous les réprouvés ? au dernier jour, en entendant prononcer leur sentence, seront surpris, dit l'Évangile, de leur condamnation : *Quandò te vidimus esurientem?* parce qu'ils s'attendaient tous au partage des justes. C'est ainsi qu'après l'avoir attendu, selon les règles de la foi dans cette vie, vous en jouirez éternellement dans le ciel. (Le père Massillon, tome 4, du carême.)

SCANDALE.

SERMON ABRÉGÉ.

Respondens Jesus, ait illis: Euntes renunciate Joanni quæ audistis et vidistis. Cæci vident, claudi ambulans, surdi audiunt, mortui resurgunt, et beatus est qui non fuerit scandalisatus in me.

Jésus-Christ leur répondit: Allez dire à Jean ce que vous avez vu et entendu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et heureux celui qui ne sera point scandalisé de moi. (Matthieu, chap. 11.)

J'entre d'abord dans mon sujet; et m'arrêtant à la pensée du Fils de Dieu, sur laquelle roule toute la morale de notre Évangile, et qui doit servir à notre instruction, au lieu que le Sauveur du monde déclare heureux quiconque ne sera point scandalisé de lui, *Et beatus qui non fuerit scandalisatus in me*: par une conséquence toute opposée, je conclus que malheureux est celui qui scandalise Jésus-Christ même, en scandalisant le prochain. Voilà le point important que j'entreprends d'établir. Pêché de scandale que Dieu déteste, et qu'il condamne si hautement en mille endroits de l'Écriture: péché qu'il reprochait si fortement à une âme infidèle, par ces paroles du psaume: *Adversus filium matris tuæ ponebas scan-*

dalum: Vous dressiez un piège à votre frère pour le faire tomber; et insensible à la douleur que l'Église, votre commune mère, ressentirait de sa perte, vous ne craigniez point d'être pour lui une occasion de scandale. Pêché, dit Tertullien, qui forme les âmes au crime, comme le bon exemple les forme à la vertu: *Scandalum exemplum rei malæ ædificans ad delictum*. Je veux aujourd'hui, chrétiens, vous donner l'idée et la juste notion de ce péché; je veux vous en inspirer l'horreur; je veux, avec le secours de la parole de Dieu, vous apprendre à le craindre et à l'éviter.

Or pour cela j'avance deux propositions: écoutez-les, parce qu'elles vont faire le partage de ce discours. Malheureux celui qui cause le scandale; c'est la première: mais doublement malheureux celui qui le cause, quand il est spécialement obligé de donner l'exemple; c'est la seconde. Malheureux celui qui cause le scandale: voilà le genre du péché que je combats, et qui, regardé absolument, ne se trouve que trop répandu dans toutes les conditions. Mais doublement malheureux celui qui cause le scandale, quand il est spécialement obligé à donner l'exemple: voilà l'espèce particulière de ce péché; qui, pour être bornée à certains états, n'est encore néanmoins, comme vous le verrez, que d'une trop grande étendue. Malheureux l'homme, quel qu'il soit, qui devient à ses frères un

sujet de scandale et de chute. La seule qualité de chrétien doit faire sa condamnation ; mais plus malheureux l'homme qui scandalise ses frères, lorsque, outre la qualité commune de chrétien, il a encore un titre propre et personnel qui l'engage à les édifier. Dans la première partie, je vous donnerai sur cette importante matière des règles et des maximes générales qui conviendront à tous. Dans la seconde, je tirerai de la différence de vos conditions, des motifs particuliers, mais motifs pressans, pour vous inspirer à chacun sur ce même sujet, et selon votre état, tout le zèle et toute la vigilance nécessaire. L'un et l'autre comprend tout mon dessein.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est nécessaire qu'il arrive des scandales : c'est Jésus-Christ qui l'a dit, et c'est un de ces profonds mystères où les jugemens de Dieu nous doivent paraître plus impénétrables. Car sur quoi peut être fondée cette nécessité ? n'en cherchons point d'autres raisons que l'iniquité du monde, dont Dieu sait bien tirer sa gloire quand il lui plaît ; mais dont il ne lui plaît pas toujours d'arrêter le cours par les voies extraordinaires de son absolue puissance. Le monde, remarque fort bien saint Chrysostôme, expliquant ce passage, le monde étant aussi perverti qu'il est ; et Dieu, par des raisons supérieures de sa providence, le

laissant dans la corruption où nous le voyons, et ne voulant point faire de miracle pour l'en tirer, il est d'une conséquence nécessaire qu'il y ait des scandales : *Necesse est veniant scandala*. Mais quelque nécessaire et quelque infaillible que soit cette conséquence, malheur à l'homme par qui le scandale arrive. C'est ce qu'ajoute le Fils de Dieu, et c'est le terrible anathème qu'il a prononcé contre les pécheurs scandaleux : *Vœrumtamen vœ homini illi per quem scandalum venit*. Anathème, dit saint Chrysostôme, que les prédicateurs de l'Évangile ne sauraient ni trop souvent répéter à leurs auditeurs, ni trop vivement leur faire appréhender. Appliquez-vous donc, chrétiens ; et souvenez-vous que voici peut-être le point de notre religion sur quoi il nous importe le plus d'être solidement instruits. *Vœ homini illi*, malheur à celui qui cause le scandale : pourquoi ? parce qu'il est homicide devant Dieu de toutes les âmes qu'il scandalise, et parce qu'il doit répondre à Dieu de tous les crimes de ceux qu'il scandalise.

Quiconque est auteur du scandale, selon tous les principes de la religion, devient homicide des âmes qu'il scandalise. Pêché monstrueux, pêché diabolique, pêché contre le Saint-Esprit, pêché essentiellement opposé à la rédemption de Jésus-Christ, pêché dont nous aurons singulièrement à rendre compte de-

vant le tribunal de Dieu : mais ce qui mérite encore plus vos réflexions , péché d'autant plus dangereux qu'il est plus ordinaire dans le monde ; que tous les jours on le commet , sans avoir même intention de le commettre ; que souvent il est attaché à des choses qui paraissent en elles-mêmes très-légères , et dont on ne se fait nul scrupule ; mais qui , selon Dieu , sont d'une malice énorme , parce qu'elles servent de matière au scandale. Comprenez bien tout ceci , et voyons s'il y a rien en quoi je passe les bornes de la plus étroite vérité.

Péché monstrueux : car quelle horreur de causer la mort à une âme qui , juste et innocente , était agréable et précieuse à Dieu , de lui ôter une vie surnaturelle et divine , et de lui faire perdre son droit au royaume de Dieu ? or , voilà , mes chers auditeurs , le péché que vous commettez quand vous scandalisez votre prochain. Fût-ce le dernier des hommes pour qui vous êtes un sujet de chute , ou en le détournant du bien , ou en le portant au mal , ou en lui communiquant vos sentimens dépravés , ou en l'entraînant par vos exemples contagieux : fût-ce encore une fois le dernier des hommes et le plus méprisable d'ailleurs , vous êtes toujours coupable , et c'est ce que le Fils de Dieu a voulu nous marquer clairement et distinctement dans l'Évangile par ces paroles , dont le sens est si étendu : *Quis autem scandalisa-*

verit unum de pusillis istis qui in me credunt, Que si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi. Il est vrai , c'est une indigne créature , une créature de néant que vous pervertissez , c'est une âme vile , selon le monde , que vous faites servir à votre incontinence : mais cette âme , selon le monde , si vile et si abjecte , ne laisse pas dans l'idée de Dieu d'être d'un prix infini ; et voilà pourquoi le Dieu même qui l'a créée , qui l'a rachetée , et qui sait la priser ce qu'elle vaut , vous déclare qu'autant de fois que vous la scandalisez , il vaudrait mieux , non-seulement pour elle , mais pour vous , qu'on vous précipitât au fond de la mer : *Expediit ei ut demergatur in profundum maris*.

Péché diabolique ; et la raison qu'en donne saint Chrysostôme est bien évidente. Car , selon l'Évangile , le caractère particulier du démon ; *Ille homicida erat ab initio* : Il n'a été homicide , poursuit ce saint docteur , que parce que dès le commencement du monde il a fait périr des âmes en les séduisant , en les attirant dans le piège , en les faisant succomber à la tentation , en mettant des obstacles à leur conversion. Or , que fait autre chose un libertin , un homme vicieux , un homme dominé par l'esprit impur , qui , dans l'emportement de ses débauches , cherche partout , si j'ose m'expliquer ainsi , une proie à sa sensualité ? que fait-il autre chose , et à quoi sa vie scandaleuse est-

elle occupée ? à tromper les âmes et à les damner , je veux dire , à se prévaloir de leur faiblesse , à abuser de leur simplicité , à profiter de leur imprudence , à tirer avantage de leur vanité , à ébranler leur religion , triompher de leur pudeur , à dissiper leurs justes craintes , à arrêter leurs bons désirs , à les confirmer dans le péché , après les y avoir fait honteusement tomber en les subornant , à les éloigner des voies de Dieu , lorsque , touchées de la grâce , elles commencent à se reconnaître , et qu'elles voudraient sincèrement se relever. Ne sont-ce pas là , mondain voluptueux et impudique , les œuvres de ténèbres à quoi se passe toute votre vie ? c'est donc l'office du démon que vous exercez ? et vous l'exercez d'autant plus dangereusement , qu'étant vous-même sur la terre un démon visible et revêtu de chair , ces âmes que vous scandalisez , accoutumées à se conduire par les sens , et charnels comme vous , sont plus exposées à vos traits et en reçoivent de plus mortelles impressions. Le démon dès le commencement du monde a été homicide par lui-même , mais il l'est maintenant par vous : c'est vous qui lui servez de suppôt , vous qui lui prêtez des armes , vous qui poursuivez son entreprise , vous qui devenez à sa place le tentateur , ou , pour user toujours de la même expression , le meurtrier des âmes , en sacrifiant ces malheureuses victimes à vos passions et à vos

plaisirs ; *Ille homicida erat ab initio.*

Péché contre le Saint-Esprit ; parce qu'il attaque directement la charité , et que le Saint-Esprit est personnellement la charité même. Je n'en dis point encore assez , et j'ajoute , parce qu'il blesse la charité dans le point le plus essentiel , et qu'à l'égard de cette vertu si nécessaire , et dont le Saint-Esprit est la source , il rend l'homme criminel , pour ainsi parler , au premier chef ; car , pour raisonner avec saint Chrysostôme , si le larcin qui dépouille le prochain d'un bien passager , si la calomnie qui lui ôte une vaine réputation , si un mauvais office qui lui fait perdre son crédit , et qui ne va pour lui qu'à la destruction d'une fortune périssable , si ce sont là , dans toutes les règles de la religion , autant d'attentats contre la charité qui lui est due , qu'est-ce que le scandale , qui tend à la ruine de son salut éternel ? Non , non , concluait le disciple bien-aimé , un mal aussi grand que celui-là ne peut point être dans celui qui aime son frère : *Qui diligit fratrem suum , in eo non est.* Je vais plus avant , et je dis : Péché essentiellement opposé à la rédemption de Jésus-Christ ; car au lieu que Jésus-Christ , qui s'appelle et qui est par excellence le Fils de l'Homme , est venu en qualité de Rédempteur pour chercher et sauver ce qui avait péri : *Venit enim Filius Hominis querere et salvum facere quod perierat ; le*

fils de perdition et d'iniquité , qui est dans la pensée de Tertulien , l'homme scandaleux vient par un dessein tout contraire pour damner et pour perdre ce qui a été racheté. Et c'est en cela que le grand apôtre a fait particulièrement consister la grièveté du scandale. C'est sur quoi était fondée cette remontrance si pathétique et si vive qu'il faisait aux Corinthiens, quand il les conjurait de renoncer à certains usages auxquels ils étaient attachés, mais dont quelques-uns de leurs frères, moins confirmés dans la foi, se scandalisaient. Il y a des faibles parmi vous, leur disait-il, et les libertés que vous vous donnez leur sont des occasions de chute. Mais savez-vous que ces faibles, à qui votre conduite est un scandale, sont des hommes, et des hommes fidèles, pour lesquels Jésus-Christ est mort? Savez-vous qu'en les scandalisant, en les perdant par votre exemple, vous détruisez au moins dans leurs personnes tout le mérite et tout le fruit de la mort d'un Dieu? Il faudra donc, poursuivait l'apôtre, que Jésus-Christ ait souffert inutilement pour eux? Il faudra que votre frère, encore faible, périsse et se damne, parce qu'il ne vous aura pas plu de ménager sa faiblesse, ni d'avoir pour lui les égards que la charité et la prudence chrétienne exigeaient de vous? Il faudra que vous arrachiez, comme par violence, à Jésus-Christ ce qui lui a coûté

tant de sang? *Et peribit infirmus in tuâ scientiâ frater, propter quem Christus mortuus est.*

C'est ainsi que leur parlait saint Paul, et cette raison seule les persuadait. Le zèle dont ils étaient animés pour Jésus-Christ, les engageait à se contraindre, et à ne s'attirer pas le juste reproche d'avoir été les ennemis de sa croix, en servant à la perte de ceux pour qui ce Dieu-Homme a voulu être crucifié: *Propter quem Christus mortuus est.* Touchés de ce motif, ils renonçaient sans hésiter à des pratiques qu'ils se croyaient d'ailleurs permises. Or, quel droit n'aurais-je pas, mes chers auditeurs, de vous reprocher aujourd'hui, je ne dirai pas de semblables libertés, mais des libertés bien plus condamnables? car, combien de fois et en combien de rencontres n'avez-vous pas dû vous appliquer ces paroles: *Et peribit infirmus in tuâ scientiâ frater, propter quem Christus mortuus est?* Combien de fois, par des libertés criminelles qu'il vous était aisé de retrancher, n'avez-vous pas blessé des consciences et donné la mort à des âmes faibles, pour qui votre Dieu a donné sa vie? Et si ce qu'a dit saint Jean dans sa première épître canonique, il est vrai, comme il l'est en effet, qu'il y a déjà dans le monde plusieurs antichrists, *Et nunc antichristi multi facti sunt*, pourquoi? parce que le monde est plein d'indignes chrétiens, qui, par leurs scandaleux exemples, ruinent l'ou-

vaage de Jésus-Christ, et anéantissent le prix de sa rédemption adorable. A combien de ceux qui m'écoutent cette malédiction, dans le sens même littéral de l'apôtre, ne peut-elle pas convenir? *Et nunc antichristi multi facti sunt.* Combien d'antichrists au milieu du christianisme, d'autant plus à craindre, qu'ils sont moins déclarés et moins connus?

De là, péché dont Dieu nous fera rendre un compte plus rigoureux à son jugement. Car, une des menaces de Dieu les plus terribles que je trouve dans l'Écriture, est celle-ci : Qu'il nous demandera compte, non-seulement de nous-mêmes, mais de notre prochain : *Sanguinem autem ejus de manu tuâ requiram.* Mais dois-je répondre d'un autre que de moi, disait Caïn en parlant à Dieu, et voulant se justifier devant lui? M'avez-vous établi le tuteur et le gardien de mon frère? *Nim custos fratris mei sum ego?* Langage que tiennent encore tous les jours tant de mondains : suis-je chargé du salut d'autrui? En suis-je responsable? Oui, reprend le Seigneur par son prophète, vous m'en répondrez; et quand je viendrai, comme Juge souverain, pour rendre à chacun ce qui lui sera dû, et pour porter mes derniers arrêts, j'aurai droit, selon toute les lois de l'équité, de me venger sur vous de bien des crimes, dont vous aurez été le premier principe.

J'en ai dit assez, chrétiens,

pour vous faire conuaitre la grièveté de ce péché; mais sans insister là-dessus davantage, voici ce qui doit surtout exciter notre vigilance, et nous servir de règle, pour apprendre à nous en préserver.

Péché dont souvent on se rend coupable sans avoir même intention de le commettre.

C'est de là que j'ai dit, et plût au ciel que vous sussiez profiter des malheureuses épreuves que vous en faites tous les jours, et de l'expérience que vous en avez, ou que vous en devez avoir, c'est de là que j'ai dit, et je le dis encore, que cet homicide des âmes est souvent attaché à des choses très-légères dans l'opinion du monde; mais qui, pesées dans la balance du sanctuaire, sont des abominations devant Dieu : à des immodesties dans les habits; à un certain luxe dans les parures; à des nudités indécentes; à des modes que le dieu du siècle, c'est-à-dire, que le démon de la chair a inventés; à des légèretés et des privautés où l'on ne fait point difficulté de se relâcher d'une certaine bienséance; à des entretiens particuliers, dont le secret, la familiarité, la douceur affaiblit les forts et infatue les sages; à des airs d'enjouement peu réguliers et trop libres; à des affectations de plaire, et de passer pour agréable. Tout cela, dites-vous, est innocent. Hé! quoi, répond saint Jérôme, vous appelez innocent ce qui fait à l'âme de votre prochain les plus profon-

des et les plus mortelles blessures ! et quand , selon vos vœux que Dieu saura bien confondre , tout cela en soi-même serait innocent , du moment que les suites en sont si funestes , devez-vous vous le permettre , ou plutôt , ne le devez-vous pas avoir en horreur ? Non , doit dire avec l'apôtre de Jésus-Christ une âme vraiment chrétienne , si ces pratiques , si ces coutumes qu'autorisent le monde , et qui flattent mon amour-propre , sont en moi des sujets de scandale , qu'on qu'allègue ma raison pour me les justifier , je veux me les interdire : quelque innocentes qu'elles me paraissent , je les abhorre , je les déteste , j'y renonce pour jamais. *Si esca scandalisat fratrem meum , non manducabo carnem in æternum.*

Voilà comment vous devez parler et raisonner , si vous raisonnez et si vous parlez selon les principes de votre religion. Autrement , et c'est comme je l'ai d'abord marqué , le second malheur de celui qui donne le scandale : autrement , mon cher auditeur , vous vous chargez devant Dieu et devant les hommes , non-seulement du crime particulier que vous commettez en scandalisant votre frère , mais généralement de tous les crimes que commet , et que commettra celui que vous scandalisez : or , qui peut creuser et mesurer la profondeur de cet abîme , et , pour me servir de l'expression du Saint-Esprit , quelle multitude d'abîmes ce seul abîme

n'attire-t-il pas ? *Abyssus abyssum invocat.* Qui pourrait en faire le dénombrement ; et quel autre que vous , ô mon Dieu , qui sondez les abîmes , les peut connaître ? *Deus qui intueris abyssos.* De combien de péchés , par exemple , un mauvais conseil n'est-il pas la source ? Un conseil violent et injuste donné à un homme puissant , et qui l'engage à satisfaire ou sa vengeance ou son ambition : quels maux ne cause-t-il pas ? de quels désordres n'est-il pas suivi ? quelle propagation , si j'ose ainsi dire , et quelle multiplicité de crimes n'entraîne-t-il pas après lui ? Vous êtes trop éclairés pour n'en pas voir les conséquences , et trop sensés pour n'en pas frémir. Or il est de la foi que quiconque est auteur d'un tel conseil , au même temps qu'il l'a donné , sans y contribuer autre chose que de l'avoir donné , s'est déjà rendu par avance coupable de tous ces malheurs ; qu'il s'est fait malgré lui complice et garant ; disons mieux , qu'il se trouve malgré lui solidairement chargé de toutes les injustices de celui qui le suit et qui l'exécute. Que vos jugemens , Seigneur , sont incompréhensibles ! et qu'il faut que les enfans des hommes soient livrés à un sens bien réprouvé , quand ils oublient de si grandes et de si terribles vérités ! Tout scandaleux est homicide des âmes qu'il scandalise ; et tout scandaleux doit répondre à Dieu des crimes de ceux qu'il scandalise ; mais si

le scandale absolument et en soi est un si grand mal, que sera-ce du scandale causé par celui dont on doit attendre l'exemple? Malheureux celui qui est auteur du scandale; mais doublement malheureux celui qui le donne, lorsqu'il est spécialement obligé à donner l'exemple. Encore un moment de votre attention, c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a point d'homme dans le monde qui par la loi commune de la charité ne doive au prochain le bon exemple : et quand saint Paul établissait cette grande maxime qu'il donnait pour règle aux Romains, *Unusquisque proximo suo placeat in bonum ad ædificationem* : Que chacun de vous fasse paraître son zèle pour le prochain en contribuant à son édification, il est évident qu'il parlait en général, et sans nulle exception, ni de conditions, ni de rangs, ni de personnes. Mais il faut néanmoins avouer, qu'il y a sur cela même des engagements et des devoirs particuliers; et que, selon les divers rapports par où les hommes peuvent être considérés dans la société humaine, et dans la liaison qu'ils ont entre eux, les uns sont plus obligés que les autres à l'accomplissement de cette loi. Ainsi, dans l'ordre de la nature, un père, en conséquence de ce qu'il est père, doit-il donner l'exemple à ses enfans. Ainsi, dans l'ordre de la providence, un maître, et

quiconque a le pouvoir en main, doit-il, par sa conduite et par ses mœurs édifier ceux qui lui doivent obéir. Ainsi, dans l'ordre de la grâce, les prêtres et les ministres des autels doivent-ils, comme dit saint Pierre, par la sainteté de leur vie être les modèles et la forme du troupeau de Jésus-Christ : *Forma facti gregis ex animo*. Ainsi, dans la doctrine de l'apôtre saint Paul, les serviteurs de Dieu par profession, en pratiquant les bonnes œuvres, doivent-ils prendre singulièrement garde à être sincères dans leur piété, et même, s'il se peut, exempts de tout reproche, pour fermer la bouche aux impies, ou pour les attirer à Dieu; du moins, pour ne les pas scandaliser et ne les pas détourner des voies de Dieu : *Sinceri, et sine offensa*. Ainsi les forts dans la foi, je veux dire les catholiques, doivent-ils vivre parmi les faibles, c'est-à-dire, parmi leurs frères ou séparés encore ou nouvellement réunis, avec plus d'attention sur eux-mêmes, et plus de vigilance et de précaution. Tout cela fondé sur les principes les plus solides et les plus incontestables du christianisme.

Si donc au préjudice de ces devoirs, le scandale vient de la même source, d'où l'édification et le bon exemple auraient dû venir; ou pour m'expliquer plus clairement, si celui qui dans l'ordre de Dieu a une obligation spéciale d'édifier les autres, est le premier à les scau-

daliser : ah ! chrétiens , c'est ce qui met le comble à la malédiction du Fils de Dieu , et c'est alors qu'il faut doublement s'écrier avec lui : *Væ autem homini illi* : Malheur à cet homme ! pourquoi ? parce que c'est alors , dit saint Chrysostôme , que le scandale est plus contagieux , et qu'il fait dans les âmes de plus promptes et de plus profondes impressions ; parce que c'est alors qu'il est plus difficile de s'en préserver ; parce que c'est alors que l'impiété en tire un plus grand avantage , et que la licence et le relâchement s'en font un titre plus spécieux , non-seulement de possession , mais de prescription. Appliquez-vous à cette seconde vérité , et n'en attendez point d'autre preuve que l'induction simple , mais vive et touchante , que j'en vais faire , en me réduisant à ces espèces de scandale que je viens de vous proposer.

Car , quel est , mes chers auditeurs , le crime d'un père , qui , déshonorant sa qualité de chrétien , et non moins indigne du nom de père qu'il porte , scandalise lui-même ses enfans , et les corrompt par ses exemples ? C'était à lui , comme père , à les former aux exercices de la religion ; et c'est lui au contraire qui , par ses discours impies , par ses railleries au moins imprudentes sur nos mystères , par son éloignement des choses saintes , par son opposition affectée à tout ce qui s'appelle œuvre de piété , en un mot par sa vie toute

païenne , leur communique son libertinage et son esprit d'irréligion. C'était à lui , par son devoir de père , à corriger les emportemens de leur jeunesse , et à réprimer les saillies de leurs passions ; et c'est lui-même qui les autorise par des emportemens encore plus honteux dans un âge aussi avancé que le sien , et par des passions encore plus folles et plus insensées. C'était à lui à régler leurs mœurs ; et c'est lui-même qui par des débauches , dont ils ne sont que trop instruits , et qu'il n'a pas même soin de leur cacher , semble avoir entrepris de les entraîner et de les plonger dans les plus infâmes déréglemens. A combien de pères dans le christianisme , et peut-être à combien de ceux qui m'écoutent , ce caractère ne convient-il pas ? On ne se contente pas d'être libertin , on fait de ses enfans , par l'éducation qu'on leur donne , une succession et une génération de libertins ; on n'a sur eux de l'autorité , que pour contribuer plus efficacement à leur perte ; on n'est leur père , que pour leur transmettre ses vices , que pour leur inspirer son ambition , que pour leur faire sucer avec le lait le fiel de ses inimitiés , que pour les engager dans ses injustices en leur laissant pour héritage des biens mal acquis. Ne vaudrait-il pas mieux , dit saint Chrysostôme , les avoir étouffés dès le berceau ? et si nous avons horreur de ces peuples infidèles , qui par une superstition barbare

immolaient leurs enfans à leurs idoles , en devons-nous moins avoir de ceux qui , au mépris du vrai Dieu , à qui ils savent que leurs enfans sont consacrés par la grâce du baptême , les sacrifient au démon du siècle , dont ils sont eux-mêmes possédés ?

Tel est , par la même raison , le désordre d'une mère mondaine qui , chargée de l'obligation d'élever dans la personne de ses filles des servantes de Dieu et des épouses de Jésus-Christ , est assez aveugle , disons mieux , et souffrez ces expressions , est assez cruelle pour en faire des victimes de satan et des esclaves de la vanité du monde , qui , sous ombre de leur apprendre la science du monde , leur apprend celle de se damner , qui leur en montre le chemin , et qui détruit par ses exemples toutes les leçons de vertu qu'elle sait si bien d'ailleurs leur faire par ses paroles ; car , malgré les scandales qu'on leur donne , on prétend encore avoir droit de leur faire des leçons : à quelque liberté que l'on se porte , et quelque commerce ou suspect ou même déclaré que l'on entretienne en vertu du titre de mère , on ne laisse pas de prêcher à une fille la régularité , et d'exiger d'elle la modestie et la retenue : on veut qu'elle soit souple et docile , tandis que l'on s'émancipe , et que l'on secoue le joug de ses devoirs les plus essentiels. Mais c'est en cela même que consiste

l'espèce du scandale que je combats. Car , quelle force peut avoir ce zèle , quoique maternel , quand l'exemple ne le soutient pas ; ou plutôt quand l'exemple l'anéantit ? Et de quel effet peuvent être les instructions et les remontrances d'une mère , dont la réputation est ou décriée ou douteuse , à une fille qui n'a plus la simplicité de la colombe , et qui , à force d'ouvrir les yeux , est peut-être devenue aussi clairvoyante et aussi pénétrante que le serpent ?

Quel est le crime d'un maître , d'un chef de famille qui , sans se souvenir de ce qu'il est , et s'oubliant lui-même ; ou qui , abusant de son pouvoir , et renversant tout l'ordre de la providence divine , devient le corrupteur de ceux dont il devrait être le guide et le Sauveur ? Saint Paul ne croyait point outrer les choses , et en effet il ne les outrait pas , quand il disait que , Quiconque n'a pas soin du salut des siens , et particulièrement de ses domestiques , a renoncé la foi , et est pire qu'un infidèle ; parole courte , mais énergique , dont je me promettrais bien plus pour la réformation et la sanctification de vos mœurs , que de tous les discours , si vous vouliez , mon cher auditeur , vous appliquer sérieusement à la méditer : *Si quis suorum , et maxime domesticorum , curam non habet , fidem negavit , et est infideli deterior*. Mais si saint Paul parlait ainsi des maîtres peu soigneux et peu vigilans , comment

aurait-il parlé des maîtres scandaleux ? Et s'il traitait d'apostasie la simple négligence ou le simple oubli de ce que doit un maître, comme chrétien, à ceux de sa maison, quel nom aurait-il donné à celui qui, bien loin de veiller sur eux et de s'intéresser pour leur salut, dont il est, comme maître, responsable à Dieu, les pervertit lui-même, et est une des causes les plus prochaines leur réprobation ?

Que dirai-je maintenant de ceux que j'ai appelés les forts dans la foi, parce qu'ils sont nés et qu'ils ont été élevés dans le sein de l'Église catholique ? Sont-ils excusables, lorsqu'au lieu de seconder le zèle de tant de saints ouvriers, et contribuer à ramener ceux de nos frères qui se trouvent encore malheureusement engagés dans l'erreur ; ou à confirmer ceux dont la foi, même après leur conversion, est encore chancelante, ils ne servent au contraire par leurs exemples, ou qu'à les éloigner davantage de nous, ou qu'à les replonger dans leur premier aveuglement ? Car ce sont, mes chers auditeurs, avouons-le à notre honte, et profitons enfin une fois de la vue que Dieu nous en donne ; ce sont nos mauvais exemples qui empêchent le parfait retour de tant de personnes que le malheur de leur naissance a séparées de notre communion, ou qui s'y sont nouvellement réunies. S'ils ont tant de peine ou à revenir ou à demeurer parmi nous, n'en cherchons point

d'autres raisons que nos relâchemens, que nos désordres, que nos impiétés dans l'exercice même du culte que nous professons. S'ils nous voyaient aussi sincères et aussi fervens catholiques, que notre devoir et le nom que nous portons nous oblige à l'être, ils le deviendraient eux-mêmes comme nous. Ce qui les fortifie dans leurs préjugés, c'est la monstrueuse opposition que nous leur donnons lieu d'observer entre nos actions et notre croyance. Que pensent-ils et que peuvent-ils penser, quand ils sont témoins de la manière dont nous assistons à l'auguste sacrifice du corps de Jésus-Christ ? Cela seul n'est-il pas capable de détruire dans leurs esprits et dans leurs cœurs toutes les bonnes dispositions qu'ils pourraient avoir à en croire la réalité ? Cela seul, (car c'est ainsi qu'ils s'en expliquent) ne les fait-il pas douter si nous la croyons bien nous-même, et s'il ne leur est pas plus avantageux de ne la point croire du tout, que de se rendre coupables de telles profanations ? Quelque zèle que nous fassions paraître pour l'entière extinction du schisme, ils ne sauraient se persuader que nous soyions bien convaincus de la présence de notre Dieu dans son adorable sacrement, tandis qu'ils voient eux-mêmes les scandaleuses irrévérences qui se commettent dans nos églises et à la face de nos autels ; ils tirent de là des preuves entre nous, dont ils sont

d'autant plus touchés , qu'elles sont plus sensibles.

C'est donc à nous de faire cesser ce scandale , comme bien d'autres que l'hérésie , si vous voulez avec malignité , mais peut-être avec vérité , nous a de tout temps reproché ; et voilà le grand secret pour achever dans nos frères l'œuvre de Dieu. Voilà l'aimable violence que l'Évangile nous permet de leur faire , pour les forcer , si je l'ose dire , à rentrer promptement dans la maison de Dieu. Édifions-les par nos exemples : sans tant de discours , nous les convertirons. Montrons-leur par notre conduite qu'il y a entre ce que nous croyons et ce que nous pratiquons une pleine conformité ; ils ne nous résisteront pas. Honorons notre foi par nos mœurs ; honorons par notre modestie et notre piété le grand sacrifice de notre religion. Le seul motif que nous propose David doit nous y engager. *Ne quandò dicant gentes , ubi est Deus eorum ?* De peur que les nations ne demandent ou qu'elles n'aient sujet de demander , où est leur Dieu ? Et s'il est là où ils font profession de le reconnaître , comment ne l'y adorent-ils pas ? ou même comment vont-ils tous les jours l'y déshonorer , l'y insulter , l'y outrager ?

Enfin , que dirai-je de ceux qui , déclarés pour la piété , et fidèles à en pratiquer les œuvres , y laissent d'ailleurs glisser et apercevoir des défauts dont les libertins se prévalent contre la piété

même ? Car le monde , quoique impie et libertin , veut que les serviteurs de Dieu soient irréprochables : il veut que leur vie soit à l'épreuve de la censure , et qu'il n'y ait rien dans leur conduite qui démente leur profession. S'ils ne répondent pas là-dessus à l'attente du monde ; s'ils deviennent hommes comme les autres , et que leur piété ne soit pas exempte des faiblesses ordinaires ; s'ils mêlent avec la dévotion le dérèglement de leurs passions , le raffinement de leurs vengeances , le faux zèle de leurs intérêts , les vues et les intrigues de leur ambition , la vivacité de leur humeur , l'intempérance de leur langue ; si l'on voit un dévot , délicat sur le point d'honneur , jaloux , avare , injuste , médisant , double et de mauvaise foi , n'est-ce pas un triomphe pour le libertinage , et comme un droit qui l'autorise ? Je sais que le monde , en censurant la dévotion , lui fait souvent injustice : mais c'est pour cela même , reprend saint Chrysostôme , que ceux qui veulent servir Dieu en esprit et en vérité , doivent se rendre plus exacts et plus réguliers ; qu'ils doivent se préserver avec plus de soin des moindres fautes ; que selon l'avertissement de saint Paul , ils doivent par là fermer la bouche aux impies : En sorte , disait cet apôtre aux premiers chrétiens , que nos ennemis n'aient rien à dire de nous : en sorte que le nom du Seigneur ne soit point blasphémé , ni son culte avili :

en sorte que notre religion ou que Dieu dans notre religion soit glorifié : *Ut is qui ex adverso est, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis.*

Concluons, mes chers auditeurs ; et pour recueillir en deux mots tout le fruit de ces grandes vérités, mettons-nous en garde contre les scandales qu'on peut nous donner : mais ayons encore plus de soin nous-mêmes de ne jamais scandaliser les autres. Disons tous les jours à Dieu comme David : *Custodi me à scandalis operantium iniquitatem* : préservez-moi, Seigneur, des hommes scandaleux ; de ces pécheurs qui commettent ouvertement l'iniquité : mais ne soyons pas aussi nous-mêmes de ce nombre. Si notre prochain est pour nous une occasion de chute, observons les saintes règles que Jésus-Christ nous a prescrites ; et n'épargnant ni l'œil ni la main qui nous scandalise, arrachons l'un et coupons l'autre, c'est-à-dire, quelque violence qu'il nous en coûte, séparons-nous de ce que nous avons de plus cher, plutôt que de perdre notre âme : mais gardons-nous aussi d'engager le prochain dans la voie de perdition, parce qu'en le perdant avec nous, nous sommes doublement coupables, et doublement enfans de colère. Et vous, surtout, que Dieu a distingué, qu'il a élevé dans le monde, appliquez-vous cette morale, et souvenez-vous que votre élévation même vous impose un devoir particulier, et une obli-

gation d'autant plus étroite d'édifier le monde, qu'il y a plus à craindre que vos exemples n'entraînent les faibles. Car qui peut y résister, et où sont les âmes solides qui se roidissent, et qui tiennent ferme contre ce torrent ? Souvenez-vous de cette parole de Jésus-Christ : *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona.* Faites que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin que les hommes édifiés de votre conduite et accoutumés à vous suivre, se trouvent réduits à l'heureuse nécessité de fuir le mal, et à la nécessité encore plus heureuse de faire le bien. N'oubliez jamais que c'est à vous à purger le monde des scandales qui y règnent, et que Dieu pour cela vous a choisi et placé sur la tête des autres. Ah ! Seigneur, que ne puis-je faire aujourd'hui dans cet auditoire et dans cette cour ce que feront les anges dans le dernier jugement ! Une des commissions que vous leur donnerez, sera de ramasser et de jeter hors de votre royaume tous les scandales qui s'y trouveront : *Et mittet angelos suos, et colligent de regno ejus omnia scandala.* Que ne puis-je les prévenir ! que ne puis-je par avance exécuter l'ordre qu'ils recevront alors de vous ! que ne puis-je dès maintenant, pour bannir tous les scandales, délivrer votre Eglise de tous les scandaleux, non pas comme vos anges exterminateurs, en les réprouvant de votre part, mais comme prédi-

cateur de votre Évangile, en les convertissant, en les sanctifiant ! Il ne tient qu'à vous, mes chers auditeurs, que mes vœux ne soient accomplis. Il y va de votre intérêt, et de votre plus grand intérêt, puisqu'il y va de votre salut, et du bonheur éternel que je vous souhaite. (Le père Bourdaloue, tom. 1.)

TEMPLE.

SERMON ABRÉGÉ.

Sur le respect dans les temples.

Intravit Jesus in templum Dei,
et ejiciebat omnes vendentes
et ementes in templo.

*Jésus entra dans le temple, et
il en chassa tous ceux qui y
vendaient et qui y achetaient.*
(Matth. 21, 12.)

D'où vient aujourd'hui à Jésus-Christ, mes frères, cet air de colère et d'indignation qu'il laisse éclater sur son visage ? Quels sont donc les outrages qui triomphent aujourd'hui de toute sa clémence, et qui arment ses mains bienfaisantes de la verge de la fureur et de la justice ? On profane le temple saint ; on déshonore la maison de son Père ; on change le lieu de la prière et l'asile sacré des pénitens en une retraite de voleurs et en une maison de trafic et d'avarice : voilà ce qui met des foudres dans ses yeux, qui ne voudraient laisser tomber sur les pécheurs que des regards de miséricorde ; voilà ce qui l'oblige à commencer et à finir un ministère d'amour et de réconcilia-

tion par une démarche de sévérité et de colère.

De tous les crimes, en effet, mes frères, qui outragent la grandeur de Dieu, je n'en vois guère de plus dignes de ses châtimens, que les profanations de ses temples ; et elles sont d'autant plus criminelles, que les dispositions que la religion demande de nous quand nous y assistons, doivent être plus saintes.

Car, mes frères, puisque nos temples sont un nouveau ciel où Dieu habite avec les hommes, ils demandent de nous les mêmes dispositions que celles des bienheureux dans le temple céleste : c'est-à-dire, que l'autel de la terre étant le même que celui du ciel, et l'agneau qu'on y immole et qui s'offre étant le même, les dispositions de ceux qui l'environnent doivent être semblables. Or la première disposition des bienheureux devant le trône de Dieu et l'autel de l'agneau, est une disposition de pureté et d'innocence : *Sine maculâ enim sunt ante thronum Dei.* La seconde, une disposition de religion et d'anéantissement intérieur : *Et ceciderunt in conspectu throni in facias suas.* Enfin, la dernière, une disposition même de décence et de modestie dans la parure : *Amicti stelis albis.* Trois dispositions qui renferment tous les sentimens de foi qui doivent nous accompagner dans nos temples ; une disposition de pureté et d'innocence ; une disposition d'adora-

tion et d'anéantissement intérieur; une disposition même de décence et de modestie extérieure dans la parure : invoquons le Saint-Esprit. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'univers entier est un temple que Dieu remplit de sa gloire et de sa présence. Cependant les hommes lui ont consacré dans tous les temps des lieux qu'il a honorés d'une présence spéciale. Les patriarches lui dressèrent des autels en certains endroits où il leur avait apparu. A la naissance de l'Évangile, les maisons des fidèles furent d'abord des églises domestiques; la cruauté des tyrans obligeait ces premiers disciples de la foi à chercher des lieux obscurs et cachés, pour se dérober à la fureur des persécutions, y célébrer les saints mystères, et invoquer le nom du Seigneur. La majesté des cérémonies n'entra dans l'Église qu'avec celle des Césars : la religion eut ses David et ses Salomon, qui rougirent d'habiter des palais superbes, tandis que le Seigneur n'avait pas où reposer sa tête : de somptueux édifices s'élevèrent peu à peu dans nos villes : le Dieu du ciel et de la terre rentra, si j'ose le dire, dans ses droits; et les temples même où le démon avait été si long-temps invoqué, lui furent rendus comme à leur légitime maître, consacrés à son culte, et devinrent sa demeure. Mais ce ne sont pas ici des temples vides, semblables à celui de Jérusalem,

rusalem, où tout se passait en ombre et en figure. Le Seigneur habitait encore alors dans ces lieux, dit le prophète, et son trône était encore au-dessus des nuées : mais depuis qu'il a daigné paraître sur la terre, converser avec les hommes, et nous laisser dans ces bénédictions mystiques le gage réel de son corps et de son sang réellement contenus sous ces signes sacrés, l'autel du ciel n'a plus aucun avantage sur le nôtre; la victime que nous y immolons, c'est l'agneau de Dieu; le pain auquel nous y participons, c'est la nourriture immortelle des anges et des esprits bienheureux; le vin mystique que nous y buvons, est ce breuvage nouveau dont on s'enivre dans le royaume du père céleste; le cantique sacré que nous y chantons, est celui que l'harmonie du ciel fait sans cesse retentir autour du trône de l'agneau; enfin, nos temples sont ces nouveaux lieux que le prophète promettait aux hommes. Nous n'y voyons pas à découvert, il est vrai, tout ce que l'on voit dans la céleste Jérusalem; car nous ne voyons ici-bas qu'à travers un voile; et comme en énigme : mais nous le possédons, nous le goûtons, et le ciel n'a plus rien au-dessus de la terre.

Or, je dis, mes frères, que nos temples étant un nouveau ciel que le Seigneur remplit de sa gloire et de sa présence, l'innocence et la pureté est la première disposition qui nous don-

ne droit d'y venir paraître, comme aux bienheureux, dans le temple éternel : *Sine maculâ enim sunt ante thronum Dei*; parce que le Dieu devant lequel nous paraissions est un Dieu saint.

En effet, mes frères, la sainteté de Dieu répandue dans tout l'univers, est un des plus grands motifs que la religion nous propose, pour nous porter à marcher partout devant lui dans la pureté et dans l'innocence. Comme toutes les créatures sont sanctifiées par la résidence intime de la divinité qui habite en elles, et que tous les lieux sont pleins de sa gloire et de son immensité, les divines Écritures nous avertissent sans cesse de respecter partout la présence de Dieu, qui nous voit et qui nous regarde; de n'offrir partout à ses yeux rien qui puisse blesser la sainteté de ses regards; et de ne pas souiller par nos crimes la terre qui toute entière est son temple et la demeure de sa gloire: le pécheur qui porte une conscience impure est donc une espèce de profanateur, indigne de vivre sur la terre, parce qu'il déshonore partout, par l'état seul de son cœur corrompu, la présence du Dieu saint qui est sans cesse près de lui, et qu'il profane tous les lieux où il porte ses crimes, parce qu'ils sont tous sanctifiés par l'immensité du Dieu qui les remplit et qui les consacre.

Mais si la présence de Dieu répandue sur toute la terre est une raison qui nous oblige de

paraître partout purs et sans tache à ses yeux, sans doute les lieux qui dans cet univers lui sont particulièrement consacrés, nos temples saints où la divinité elle-même réside corporellement, pour ainsi dire, demandent à plus forte raison que nous y paraissions purs et sans tache, de peur de déshonorer la sainteté de Dieu qui les remplit et qui les habite.

Aussi, mes frères, lorsque le Seigneur a permis à Salomon d'élever à sa gloire ce temple si fameux par sa magnificence, et si vénérable par l'éclat de son culte et la majesté de ses cérémonies, que de précautions sévères ne prit-il pas de peur que les hommes n'abusassent de la bonté qu'il avait de se choisir une demeure spéciale au milieu d'eux, et qu'ils n'osassent y paraître en sa présence couverts de taches et de souillures? que de barrières ne mit-il pas encore entre lui et l'homme, pour ainsi dire? et, en s'approchant de nous, quel intervalle sa sainteté ne laissa-t-elle point entre le lieu qu'elle remplissait de sa présence, et les vœux des peuples qui venaient l'invoquer?

Oui, mes frères, écoutez-le. Dans l'enceinte de ce vaste édifice que Salomon consacra à la majesté du Dieu de ses pères, le Seigneur ne choisit pour sa demeure que le lieu le plus reculé et le plus inaccessible; c'était là le saint des saints, c'est-à-dire, le seul lieu de ce temple immense qu'on regardât comme

la demeure et le temple du Seigneur sur la terre. Et encore, que de précautions terribles en défendaient l'entrée! une enceinte extérieure et fort éloignée l'environnait; et là seulement les gentils et les étrangers qui voulaient s'instruire de la loi pouvaient aborder. Secondement, une autre enceinte encore fort éloignée le cachait encore; et là les seuls Israélites avaient droit d'entrer; encore fallait-il qu'ils ne fussent souillés d'aucune tache, et qu'ils eussent pris soin de se purifier par la vertu des jeûnes et des ablutions prescrites, avant que d'oser approcher d'un lieu si loin encore du saint des saints. Troisièmement, une autre enceinte plus avancée le séparait encore du reste du temple; et là les seuls prêtres entraient chaque jour pour offrir des sacrifices, et renouveler les pains sacrés exposés sur l'autel. Tout autre Israélite qui eût osé en approcher, la loi voulait qu'on le lapidât comme un profanateur et un sacrilège; et un roi même d'Israël, le téméraire Osias, qui crut pouvoir, à la faveur de sa dignité royale, y venir offrir de l'encens, fut à l'instant couvert de lèpre, dégradé de sa royauté, et séparé pour le reste de ses jours de toute société et de tout commerce avec les hommes. Enfin, après tant de barrières et de séparations, se présentait le saint des saints; ce lieu si terrible et si caché, couvert d'un voile im-

pénétrable, inaccessible à tout mortel, à tout juste, à tout prophète, à tout ministre même du Seigneur, excepté au seul souverain pontife; encore n'avait-il droit de s'y présenter qu'une fois dans l'année, après mille précautions sévères et religieuses, et portant dans ses mains le sang de la victime, qui seule lui ouvrait les portes de ce lieu sacré. Et cependant, que renfermait ce saint des saints, ce lieu si formidable et si inaccessible? les tables de la loi, la manne, la verge d'Aaron, des figures vides, et les ombres de l'avenir. Le Dieu saint lui-même, qui y rendait quelque fois ses oracles, n'y résidait pas encore comme dans le sanctuaire des chrétiens, dont les portes s'ouvrent indifféremment à tout fidèle.

Or, mes frères, si la bonté de Dieu, dans une loi d'amour et de grâce, n'a plus mis ces barrières terribles entre lui et nous; s'il a détruit ce mur de séparation qui l'éloigne si fort de l'homme, et permis à tout fidèle d'approcher du saint des saints, où il habite maintenant lui-même, ce n'est pas que sa sainteté exige moins de pureté et d'innocence de ceux qui viennent se présenter devant lui. Son dessein a été seulement de nous rendre plus purs, plus saints, plus fidèles, et nous faire sentir quelle doit être la sainteté des chrétiens; puisqu'il est obligé de soutenir tous les jours aux pieds de l'autel et du sanctuaire terrible, la présence du

Dieu qu'il invoque et qu'il adore. Et voilà pourquoi un apôtre appelle tous les chrétiens, une nation sainte, *gens sancta*; parce qu'ils ont tous droit de venir se présenter à l'autel saint : une race choisie; parce qu'ils sont tous séparés du monde et de tout usage profane, consacrés au Seigneur, et uniquement destinés à son culte et à son service, *genus electum* : et enfin, un sacerdoce royal; parce qu'ils participent tous en un sens au sacerdoce de son fils, le grand-prêtre de la loi nouvelle; et que le privilège accordé autrefois au seul souverain pontife d'entrer dans le saint des saints, est devenu comme le droit commun et journalier de chaque fidèle, *regale sacerdotium*. C'est donc la sainteté seule de notre baptême et de notre consécration qui nous ouvre ces portes sacrées. Si nous sommes des chrétiens impurs, nous sommes en quelque sorte déchus de ce droit; nous n'avons plus de part à l'autel, nous ne sommes plus dignes de l'assemblée des saints, et le temple de Dieu n'est plus pur pour nous.

Nos temples, mes frères, ne devraient donc être que la maison des justes; tout ce qui s'y passe suppose la justice et la sainteté dans les spectateurs; les mystères que nous y célébrons, sont des mystères saints et redoutables, et qui demandent des yeux purs; l'hostie qu'on y offre, est la réconciliation des pénitens ou le pain des forts et

des parfaits; les cantiques sacrés qu'on y entend, sont les gémissemens d'un cœur touché ou les soupirs d'une âme chaste et fidèle. Et voilà pourquoi l'Église prend soin de purifier même tout ce qui doit paraître sur l'autel : elle consacre par des paroles de bénédiction les pierres mêmes de ces édifices saints, comme pour les rendre dignes de soutenir la présence et les regards du Dieu qui les habite : elle expose aux portes de nos temples une eau sanctifiée par ses prières, et recommande aux fidèles d'en répandre sur leurs têtes avant d'entrer dans ce lieu saint, comme pour achever de les purifier de quelques légères souillures qui pourraient leur rester encore, de peur que la sainteté du Dieu devant qui ils viennent paraître, n'en soit blessée.

Autrefois même l'Église n'accordait point dans l'enceinte de ses murs sacrés, des tombeaux aux corps des fidèles; elle ne recevait point dans ce lieu saint les dépouilles de leur mortalité : les seuls restes précieux des martyrs avaient droit d'y être placés; et elle ne croyait pas que le temple de Dieu, que ce nouveau ciel qu'il remplit de sa présence et de sa gloire, dût servir d'asile aux cendres de ceux qu'elle ne comptait pas encore au nombre des bienheureux.

Les pénitens publics eux-mêmes étaient exclus durant long-temps de l'assistance aux saints mystères. Prosternés aux portes du temple, couverts de

cendre et de cilice, l'assemblée même des fidèles leur était d'abord interdite comme à des athènes : ce n'étaient que leurs larmes et leurs macérations qui leur ouvraient enfin ces portes sacrées. Aussi, quelle joie, lorsque, après avoir long-temps gémi et demandé leur réconciliation, ils se retrouvaient dans le temple parmi leurs frères; ils revoyaient ces autels, ce sanctuaire, ces mémoires des martyrs, ces ministres occupés avec tant de recueillement aux mystères redoutables; ils entendaient leurs noms prononcés à l'autel avec ceux des fidèles, et chantaient avec eux des hymnes et des cantiques! quelles larmes de joie et de religion ne répandaient-ils pas alors! quel regret de s'être privés si long-temps d'une si douce consolation! un seul jour, ô mon Dieu! passé dans votre maison sainte, s'écriaient-ils sans doute avec le prophète, console plus le cœur que les années entières passées dans les plaisirs et dans les tentes des pécheurs! Tels étaient autrefois les temples des chrétiens. Loin de ces murs sacrés, disait alors à haute voix le ministre, du haut de l'autel à toute l'assemblée des fidèles, loin de ces murs sacrés, les immondes, les impurs, les sectateurs des démons, les âmes cent fois revenues à leur vomissement, les partisans du mensonge et de la vanité! *Foris canes et venefici, et impudici, et homicidæ, et idolis servientes, et omnis qui amat*

et facit mendacium. L'Église, il est vrai, ne fait plus ce discernement sévère : la multitude des fidèles et la dépravation des mœurs l'ayant rendu impossible, elle ouvre indifféremment les portes de nos temples aux justes et aux pécheurs; elle tire le voile de son sanctuaire devant même des yeux profanes; et les ministres n'attendent plus que les pécheurs et les immondes soient sortis pour commencer les mystères redoutables. Mais l'Église suppose, que si vous n'êtes pas justes en venant ici paraître devant la majesté d'un Dieu saint, vous y portez du moins des désirs de justice et de pénitence : elle suppose, que si vous n'êtes pas encore tout-à-fait purifiés de vos crimes, vous en êtes du moins touchés, et que vous venez en gémir aux pieds des autels; et que votre confusion et le respect sincère de vos fautes vont commencer ici votre justification et votre innocence.

Ce sont donc vos désirs d'une vie plus chrétienne, si vous êtes pécheurs, qui seuls peuvent vous autoriser et vous donner droit de venir paraître ici dans le lieu saint; et si vous n'y venez pas gémir sur vos crimes, et que vous en portiez la volonté et l'affection actuelle et déterminée jusqu'aux pieds de l'autel, l'Église, à la vérité, qui ne voit pas les cœurs et qui n'en juge pas, ne vous ferme pas ses portes sacrées; mais Dieu vous rejette invisiblement : vous êtes à ses yeux un anathème et

un excommunié, qui n'avez plus de droit à l'autel et aux sacrifices, qui venez souiller par votre seule présence la sainteté des mystères terribles, prendre votre place dans un lieu qui ne vous appartient plus, et d'où l'ange du Seigneur, qui veille à la porte du temple, vous chasse invisiblement, comme il chassa autrefois le premier pécheur de ce lieu d'innocence et de sainteté, que le Seigneur sanctifiait par sa présence.

Que conclure de là, mes frères? qu'il faut se bannir de nos temples et des saints mystères, lorsqu'on est pécheur? A Dieu ne plaise.... Ah! c'est alors qu'il faut venir chercher sa délivrance dans ce lieu saint : c'est alors qu'il faut y venir solliciter aux pieds des autels les miséricordes du Seigneur, toujours prêt à y exaucer les pécheurs : c'est alors qu'il faut se faire un secours de tout ce que la religion offre ici à sa foi, pour exciter en nous quelques sentimens de piété et de repentir; et où irions-nous, mes frères, lorsque nous avons été assez malheureux que de tomber dans la disgrâce de Dieu? et quelle autre ressource pourrait-il nous rester? Ce n'est qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un asile : ici coulent les eaux vivifiantes des sacremens, qui seules ont la force de purifier leurs consciences : ici sont élevés des tribunaux de miséricorde, aux pieds desquels on remet leurs péchés, et on les délivre de leurs chaînes : ici

s'offre pour eux le sacrifice de propitiation, seul capable d'apaiser la justice de Dieu, que leurs crimes ont irritée : ici les vérités du salut, portées dans leur cœur, leur inspirent la haine du péché, et jamais de la justice : ici leur ignorance est éclairée, leurs erreurs dissipées, leur faiblesse soutenue, leurs bons désirs fortifiés : ici, en un mot, à tous leurs maux, la religion offre des remèdes. Ce sont donc les pécheurs qui doivent fréquenter plus souvent ces temples saints ; et plus leurs plaies sont envieillies et désespérées, plus ils doivent s'empresser d'en venir chercher ici la guérison.

Telle est la première disposition d'innocence et de pureté que demande ici de nous, comme bienheureux dans le ciel, la présence d'un Dieu saint : *Sine maculâ enim sunt ante thronum Dei.*

Mais si le seul état de crime sans remords, sans aucun désir de changement, et avec une volonté actuelle de persévérer, est une manière d'irrévérence, qui profane la sainteté de nos temples et de nos mystères; que sera-ce, grand Dieu! de choisir ces lieux saints et l'heure des mystères terribles, pour venir y inspirer des passions honteuses, pour s'y permettre des regards impurs, pour y chercher des occasions que la bienséance toute seule empêche de chercher ailleurs, pour y retrouver peut-être des objets que la vigilance

de ceux qui nous éclairent éloigné de tous les autres lieux? Que sera-ce de faire servir ce que la religion a de plus saint, de facilité au crime; de choisir votre présence, grand Dieu! pour couvrir le secret d'une passion impure, et de faire de votre temple saint un rendez-vous d'iniquité, et un lieu plus dangereux que ces assemblées de péché, d'où la religion bannit les fidèles? Quel crime de venir crucifier de nouveau Jésus-Christ dans le lieu même où il s'offre tous les jours pour nous à son Père! quel crime d'employer, pour faciliter notre perte, l'heure même où s'opèrent les mystères du salut et de la rédemption de tous les hommes! quelle fureur de venir choisir les yeux de son juge pour le rendre témoin de nos crimes, et faire de sa présence le sujet le plus affreux de notre condamnation! quel abandon de Dieu, et quel caractère de réprobation, de changer les asiles sacrés de notre sanctification en des occasions de dérèglement et de licence!

Grand Dieu! lorsqu'on vous outragea sur le calvaire où vous étiez encore un Dieu souffrant, les tombeaux s'ouvrirent autour de Jérusalem; les morts ressuscitèrent comme pour venir reprocher à leurs neveux l'horreur de leurs sacrilèges. Ah! ranimez donc les cendres de nos pères qui attendent dans ce temple saint la bienheureuse immortalité! faites sortir leurs cadavres de ces tombeaux poin-

teux que notre vanité leur a élevés, et qu'enflammés d'une sainte indignation contre des irrévérences qui vous crucifient de nouveau, et qui profanent l'asile sacré des dépouilles de leur mortalité, ils paraissent sur ces monumens; et puisque nos instructions et nos menaces sont inutiles, qu'ils viennent eux-mêmes reprocher à leurs successeurs leur irrégion et leurs sacrilèges. Mais si la terreur de votre présence, ô mon Dieu! n'est pas capable de les contenir dans le respect, quand les morts ressusciteraient, comme vous le disiez vous-même, ils n'en seraient ni plus religieux ni plus fidèles.

Mais si la présence d'un Dieu saint demande ici, comme des bienheureux dans le ciel, une disposition de pureté et d'innocence, la présence d'un Dieu terrible et plein de majesté en demande une de frayeur et de recueillement. Seconde disposition marquée par le profond anéantissement des bienheureux dans le temple céleste; *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas.*

SECONDE PARTIE.

Dieu est esprit et vérité; et c'est en esprit et en vérité qu'il veut principalement qu'on l'honore. Cette disposition d'anéantissement profond que nous lui devons dans nos temples, ne consiste donc passeulement dans la posture extérieure de nos corps; elle renferme encore,

comme celle des bienheureux dans le ciel, un esprit d'adoration, de louange, de prière, d'actions de grâces : *Benedictio, et claritas, et gratiarum actio* ; et c'est là cet esprit de religion et d'anéantissement que Dieu demande de nous dans le temple céleste : *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas.*

Je dis, un esprit d'adoration ; car comme c'est ici où Dieu manifeste ses merveilles et sa grandeur suprême, et où il descend du ciel pour recevoir nos hommages, le premier sentiment qui doit se former en nous lorsque nous entrons dans ce lieu saint, est un sentiment de terreur, de silence et de recueillement profond, d'anéantissement intérieur à la vue de la majesté du Très-Haut, et de notre propre bassesse ; n'être occupés que du Dieu qui se montre à nous ; sentir tous le poids de sa gloire et de sa présence ; recueillir toute notre attention, toutes nos pensées, tous nos désirs, toute notre âme pour en faire hommage, et la mettre toute entière aux pieds du Dieu que nous adorons ; oublier toutes les grandeurs de la terre, ne voir plus que lui, n'être occupés que de lui, ne reconnaître plus rien de grand que lui, et par notre propre anéantissement, avouer, comme les bienheureux dans le ciel, que lui seul est puissant, seul immortel, seul grand, seul digne de tout notre amour et de nos hommages.

Cette disposition d'anéantis-

sement renferme encore un esprit de prière : car plus nous sommes frappés ici de la grandeur et de la puissance du Dieu que nous adorons, plus nos besoins infinis nous avertissent de recourir à celui de qui seul nous pouvons en obtenir la délivrance et le remède. Aussi le temple est la maison de prière où chacun doit venir exposer au Seigneur ses plus secrètes misères, où on l'apaise sur les calamités publiques par des vœux communs, où les ministres assemblés lèvent les mains pour les péchés du peuple, et où les yeux du Seigneur sont toujours ouverts à nos besoins, et ses oreilles attentives à nos cris.

Ce n'est pas qu'on ne puisse le prier en tout lieu, comme dit l'apôtre ; mais ce temple est l'endroit où il se rend plus propice, et où il nous a promis d'être toujours présent, pour exaucer nos vœux et recevoir nos hommages. Oui, mes frères, c'est ici où nous devons venir gémir avec l'Église sur les scandales qui l'affligent, sur les divisions qui la déchirent, sur les périls qui l'entourent, sur l'endurcissement des pécheurs, sur le refroidissement de la charité parmi les fidèles : nous y venons solliciter avec elle les miséricordes du Seigneur sur son peuple, sa protection sur cette monarchie où le titre auguste de la foi honore les souverains, et sur le prince qui en est le protecteur et le modèle ; lui demander la cessation des

guerres et des fléaux publics ; l'extinction des schismes et des erreurs ; la connaissance et l'amour de la justice et de la vérité pour les pécheurs, la persévérance pour les justes. Vous devez donc y venir avec un esprit attentif et recueilli, un cœur préparé, et qui n'offre rien aux yeux de Dieu qui puisse éloigner les grâces que l'Église sollicite pour vous, et y paraître avec un extérieur de suppliant, et dont le seul spectacle prie et adore.

Mais non - seulement, mes frères, vous devez paraître ici comme des supplians et dans un esprit de prière, puisque c'est ici où le Sauveur répand ses faveurs et ses grâces, comme c'est encore ici où tout vous renouvelle le souvenir de celles que vous avez reçues, vous devez encore y porter un esprit de reconnaissance et d'actions de grâces, puisque de quelque côté que vous jetiez les yeux, tout vous y rappelle le souvenir des bienfaits de Dieu, et le spectacle de ses miséricordes éternelles sur votre âme.

Et premièrement, c'est ici où, sans le sacrement qui nous régénère, vous êtes devenus fidèles : c'est ici où la bonté de Dieu, en vous associant par le baptême à l'espérance de Jésus-Christ, vous a discerné de tant de barbares qui ne le connaissent pas, de tant d'hérétiques qui, le connaissant, ne le glorifient pas comme il faut : c'est ici où vous avez engagé votre

foi au Seigneur ; on y conserve encore sous l'autel vos promesses écrites : ici est le livre de l'alliance que vous avez contractée avec le Dieu de vos pères : vous ne devez donc plus y paraître que pour ratifier les engagements de votre baptême, et pour remercier le Seigneur du bienfait inestimable qui vous a associé à son peuple, et honoré du nom de chrétien : vous devez conserver une tendresse et un respect d'enfant pour le sein heureux où vous êtes né en Jésus-Christ ; et la gloire de cette maison doit être la vôtre.

Ce n'est pas tout : c'est dans ce lieu saint, en second lieu, où sont élevés de toutes parts des tribunaux de réconciliation et de miséricorde, où vous avez mis si souvent le dépôt honteux de tant d'infidélités dont vous avez souillé la grâce de votre baptême, et baissé humblement la tête sous la main sacrée qui vous a justifié par la vertu du saint ministère. C'est ici où Jésus-Christ vous a dit mille fois par la bouche de ses ministres : Mon fils, vos péchés vous sont remis, allez, et ne péchez plus désormais, de peur qu'il ne vous arrive pis. C'est ici, où fondant en larmes, vous lui avez dit souvent : Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous. Or, mes frères, là même où vous avez trouvé tant de fois la grâce du pardon, non-seulement vous oubliez le bienfait, mais vous venez y recommencer de nouvelles offenses :

là même où vous avez détesté tant de regards funestes à votre innocence, vous venez les renouveler : là même, enfin, où vous avez paru tant de fois pénitent, vous paraissez encore mondain et profane. Ah ! loin d'y venir relire sur ces tribunaux sacrés les désordres de votre vie, loin d'y venir renouveler à leur aspect ces promesses de pénitence, ces sentimens de componction, ces mouvemens de honte et de confusion, dont ils ont été si souvent dépositaires, vous y venez la tête levée, les yeux errans çà et là, pleins peut-être de crimes et d'adultère, comme parle un apôtre, renouveler en leur présence les mêmes infidélités que vos larmes y avaient expiées, et les rendre spectateurs publics des mêmes prévaricateurs dont ils avaient été les confidens secrets et les heureux remèdes.

Que dirai-je encore, mes frères ? Le temple est, en troisième lieu, la maison de la doctrine et de la vérité ; et c'est ici où, par la bouche des pasteurs, l'Église vous annonce les maximes du salut et les mystères du royaume des cieux, cachés à tant de nations infidèles : nouveau motif de reconnaissance pour vous ; mais hélas ! c'est plutôt un nouveau sujet de condamnation, et ici même, où, du haut des chaires chrétiennes, nous vous disons tous les jours, de la part de Jésus-Christ, que les impurs ne posséderont pas le royaume de Dieu, vous ve-

nez y former des désirs profanes ; ici même où l'on vous avertit que vous rendrez compte d'une parole oiseuse, vous vous en permettez de criminelles ; ici même, enfin, où nous ne vous annonçons que malheur à celui qui scandalise, vous y devenez vous-même une pierre d'achoppement et de scandale.

Mais enfin, un dernier motif qui rend encore vos irrévérences plus criminelles et plus honteuses à la religion, c'est dans le temple, où vous venez offrir, en un sens, avec le prêtre, le sacrifice redoutable, renouveler l'oblation de la croix, et présenter à Dieu le sang de son Fils comme le prix de vos péchés. Or, mes frères, pendant que des mystères si augustes se célèbrent, durant ces momens redoutables où le ciel s'ouvre sur nos autels, dans un temps où se traite l'affaire de votre salut entre Jésus-Christ et son Père, pendant que le sang de l'agneau coule sur l'autel pour vous laver de vos souillures ; que les anges du ciel tremblent et adorent ; que la gravité des ministres, la majesté des cérémonies, la piété même des vrais fidèles, que tout inspire la terreur, la reconnaissance et le respect ; à peine fléchissez-vous le genou ; à peine regardez-vous l'autel saint, où des mystères si heureux pour vous se consomment : vous n'êtes même dans le temple qu'avec contrainte ; vous mesurez la durée et la longueur du sacrifice salutaire ; vous

comptez les momens d'un temps si précieux à la terre, et si plein de merveilles et de grâces pour les hommes. Vous qui êtes si embarrassés de votre temps, qui le perdez en une inutilité éternelle, et qui ne savez presque quel usage en faire, vous vous plaignez de la sainte gravité du ministre, et de la circonspection avec laquelle il traite les choses saintes. Eh ! vous exigez que vos esclaves vous servent avec tant de respect et de précaution, et vous voudriez qu'un prêtre revêtu de toute sa dignité, qu'un prêtre représentant Jésus-Christ, et faisant son office de médiateur et de pontife auprès de son Père, traitât les mystères saints avec précipitation, et déshonorât la présence du Dieu qu'il sert et qu'il immole par une célérité scandaleuse ? Dans quel temps, ô mon Dieu, sommes-nous venus ? et fallait-il s'attendre que vos bienfaits les plus précieux, les plus signalés, deviendraient à charge aux chrétiens de nos siècles ?

Hélas ! les premiers fidèles qui, aux différentes heures de la journée, s'assemblaient dans le temple saint sous les yeux du pasteur, pour y célébrer les louanges du Seigneur dans des hymnes et des cantiques, et qui ne sortaient presque pas de ces demeures sacrées, ne s'en éloignaient qu'à regret, pour vaquer aux affaires du siècle et aux devoirs de leur état. Qu'il était beau, mes frères, de voir dans ces temps heureux l'assem-

blée sainte des fidèles dans la maison de prière, chacun à la place qui convenait à son état ; d'un côté les solitaires, les saints confesseurs, les simples fidèles ; de l'autre, les vierges, les veuves, les femmes engagées sous le joug du mariage, tous attentifs aux mystères saints, tous voyant couler avec des larmes de joie et de religion sur l'autel le sang de l'agneau encore fumant, pour ainsi dire, et depuis peu crucifié à leurs yeux, priant pour les princes, pour les Césars, pour leurs persécuteurs, pour leurs frères ; s'exhortant au martyre, goûtant la consolation des divines Écritures expliquées par leurs saints pasteurs, et retraçant dans l'Église de la terre, la joie, la paix, l'innocence, et le profond recueillement de l'Église du ciel : Que les tentes de Jacob étaient alors belles et éclatantes, puisque l'Église fut encore dans l'oppression et dans l'obscurité ; que les ennemis de la foi, les prophètes mêmes des idoles, en voyant leur bel ordre, leur innocence et leur majesté, avaient de peine à leur refuser leur admiration et leurs hommages ! Hélas ! et aujourd'hui les momens rapides que vous consacrez ici à la religion, et qui devraient sanctifier le reste de vos journées, en deviennent souvent eux-mêmes les plus grands crimes !

Enfin, mes frères, à toutes ces dispositions intérieures de prière, d'adoration, de reconnaissance, que la sainteté de

nos temples exige de vous, il faut encore ajouter la modestie extérieure, et la décence des ornemens et des parures; dernière disposition des bienheureux dans le temple céleste : *Amicti stolis albis* ; mais je n'en dis qu'un mot.

Et en effet, faudrait-il même que nous fussions obligés de vous instruire là-dessus, femmes du monde ? car c'est vous principalement que cet endroit de mon discours regarde. A quoi bon tout cet appareil, je ne dis pas seulement de faste et de vanité, mais d'immodestie et d'impudence, avec lequel vous venez paraître dans cette maison de larmes et de prières ? Venez-vous y disputer à Jésus-Christ les regards et les hommages de ceux qui l'adorent ? venez-vous insulter aux mystères qui opèrent le salut des fidèles, en cherchant à corrompre leur cœur aux pieds mêmes des autels où ces mystères s'offrent pour eux ? Voulez-vous qu'il n'y ait pas un lieu sur la terre, le temple même, l'asile de la religion et de la piété, où l'innocence puisse être à couvert de vos nudités profanes et lascives ? le monde ne nous fournit-il pas assez de théâtres impurs, assez d'assemblées de plaisirs, où vous pouvez faire gloire d'être une pierre de scandale à vos frères ? Vos maisons mêmes ouvertes à la dissipation et à la joie, ne suffisent-elles pas pour vous y montrer avec une indécence qui n'aurait convenu au-

trefois qu'à des maisons de crime et de débauche ; et qui fait que ne vous respectant pas vous-mêmes, on perd pour vous ce respect dont la politesse de la nation a toujours été si jalouse, parce que la pudeur seule est estimable ? *Numquid domos non habetis ad manducandum et bibendum ?* comme le reprochait autrefois saint Paul aux fidèles. Faut-il que le temple saint soit encore souillé par vos immodesties ? Ah ! quand vous paraissez dans les palais où le souverain se trouve, vous marquez par la dignité et par la décence d'un habillement grave et sérieux le respect que vous devez à la majesté de sa présence ; et devant le souverain du ciel et de la terre, vous venez paraître sans précaution, sans décence, sans pudeur, et vous portez sous ses yeux une effronterie qui blesse même des yeux sages et raisonnables ! Vous venez troubler l'attention des fidèles qui avaient cru trouver ici un lieu de paix et de silence, et un asile contre tous les objets de la vanité ; troubler même le profond recueillement et la sainte gravité des ministres appliqués autour de l'autel, et blesser par l'indécence de vos parures, la pureté de leurs regards attentifs aux choses saintes : aussi, l'apôtre voulait que les femmes chrétiennes fussent couvertes d'un voile dans le temple, à cause des anges, c'est-à-dire, des prêtres qui y sont sans cesse présens devant Dieu, et dont

l'innocence et la pureté doivent égarer celle des esprits célestes.

Rappelons donc, mes frères, tous ces grands motifs de religion : portons dans ce lieu saint une piété tendre et attentive, un esprit de prière, de componction, de recueillement, d'actions de grâces, d'adoration et de louange. Ne sortons jamais de nos temples sans en remporter quelque nouvelle grâce, puisque c'est ici le trône de miséricorde d'où elles se répandent sur les hommes : n'en sortez jamais sans un nouveau goût pour le ciel, sans de nouveaux désirs de finir vos égaremens, et de vous attacher uniquement à Dieu, sans envier le bonheur de ceux qui le servent, qui peuvent l'adorer sans cesse aux pieds de l'autel, et que leur état et leurs fonctions consacrent particulièrement à ce saint ministère. Dites-lui, comme cette reine étrangère disait autrefois à Salomon : Bienheureux vos serviteurs, qui sont toujours présens devant vous, et qui n'ont point d'autre demeure que votre maison sainte ! *Beati servi tui qui stant coram te semper!* et si les devoirs de votre état ne vous permettent pas de venir ici adorer le Seigneur, aux différentes heures de la journée où ses ministres s'assemblent pour le louer, ah ! du moins, tournez sans cesse vers ce lieu saint, comme autrefois les Israélites, vos vœux et vos désirs. Que nos temples soient la plus douce consolation de vos peines, le

seul asile de vos afflictions, la seule ressource de vos besoins, le délassement le plus sûr des gênes, des bienséances et des assujettissemens pénibles du monde ; en un mot, trouvez-y les commencemens de cette paix inaltérable, dont vous ne trouverez la plénitude et la consommation qu'avec les bienheureux dans le temple éternel de la céleste Jérusalem. (Massillon , tome 1^{er} du carême.) .

TOUSSAINT.

SERMON ABRÉGÉ.

Sancti estote, quia ego sanctus sum.

Soyez saints, parce que moi-même je suis saint. (Lévitique, chap. 11.)

Heureux qui, s'élevant par la foi au-dessus de toutes les choses créées, irait percer les voiles de l'éternité, et prendre dans le sein de Dieu l'idée de la sainteté dans la source ! Mais quelle proportion y a-t-il entre Dieu et l'homme, et quelqu'un peut-il être saint comme le Seigneur, disait le prophète ? Ceux qui ne peuvent soutenir l'éclat du soleil, regardent dans de claires eaux l'image qu'il fait de lui-même ; et nous, dans l'impuissance où nous sommes de pénétrer les grandeurs de Dieu, contentons-nous de le louer, de l'admirer, et de l'imiter en ses saints qui le représentent.

C'est dans cette vue que l'église nous les propose en parti-

culier durant tout le cours de l'année, afin que la considération de ces objets célestes ranimant notre foi, et élevant notre espérance vers le ciel, nous accoutume à nous souvenir de ce qu'ils ont été, de ce qu'ils sont, et de ce que nous devons être. C'est dans cette même vue que, recueillant aujourd'hui comme en un corps de société toutes ces âmes bienheureuses, et réunissant toutes leurs fêtes en une seule, elle nous montre le bonheur dont elles jouissent, et dont nous espérons jouir : elle se réjouit de voir qu'on honore Dieu dans ses saints ; que leur mémoire soit encore vivante dans l'esprit de leurs frères, après le cours de tant d'années ; que dans des siècles corrompus comme les nôtres, on rende justice au mérite des gens de bien qui nous ont précédés ; et qu'en un temps où l'on trouve si peu de saints, on révère encore la sainteté.

Mais elle gémit de voir le peu de fruit que nous tirons de leurs exemples. Nous chantons des hymnes à leur louange, et nous regardons leurs actions comme une histoire indifférente : nous admirons leur félicité, et peut-être travaillons-nous à notre perte : nous savons qu'ils ont acquis par leur vertu l'héritage que Dieu leur avait préparé dès le commencement du monde, et nous n'avons pas le courage de les suivre, spectateurs oisifs d'une gloire que nous désirons, mais qui nous coûte quelque gloire.

1°. Je veux aujourd'hui exciter votre reconnaissance par les grâces que Dieu vous fait.

2°. Votre ferveur, par les exemples qu'il vous propose.

3°. Votre constance, par les récompenses qu'il vous promet.

Voilà tout le plan de ce discours, et le sujet de votre attention. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un des plus grands désordres de l'homme, dans la poursuite de son salut, c'est de ne vouloir pas assez connaître ce qu'il doit à Dieu : il voudrait rendre, dit saint Bernard, la grâce responsable de tout le bien qu'il ne fait pas. Si d'autres s'avancent dans la piété, il croit que le ciel travaille pour eux, et qu'ils sont plus heureux que lui ; et, dans les bons mouvemens qu'il a ressentis, il aime mieux dire qu'ils n'étaient pas assez forts, que d'avouer qu'il n'en a pas été touché, tant on est porté à se justifier aux dépens même de la bonté et de la miséricorde de Dieu. Ce n'est pas qu'on ne rende à la grandeur de Dieu la gloire qui lui est due. On reconnaît qu'on peut tout avec lui, et que sans lui on ne peut rien ; qu'on n'est que péché et que faiblesse, et qu'on a besoin de sa force et de sa justice. On voudrait bien se sauver ; mais on s'imagine toujours que Dieu ne fait pas assez de son côté : on se confesse pécheur, et l'on voudrait être délivré de son péché sans se donner la peine de le

combattre : on a même de l'humilité, mais on ne peut vaincre sa paresse. De là vient qu'on se décharge d'une partie de ses devoirs, et que dans la pensée où l'on est d'avoir moins reçu, on se croit aussi moins obligé : de là vient qu'on n'ose rien entreprendre pour son salut, sous prétexte qu'on sent sa faiblesse, et que d'ailleurs on ne se croit pas assez secouru ; de là vient enfin que, n'ayant ni assez de confiance pour les grâces qu'on attend, ni assez de reconnaissance pour celles qu'on a reçues, on perd le fruit des unes et l'espérance des autres, et l'on demeure dans les voies de la perdition.

Je dis, messieurs, que Dieu a fait de son côté ce qu'il fallait pour vous rendre saints. Il vous a régénérés, et en vertu de cette régénération spirituelle, il vous a appelés à la sainteté, et vous a donné le droit et le pouvoir de vous y maintenir ; c'est la doctrine constante des apôtres dans leurs épîtres canoniques. Espérez, dit saint Pierre, à la grâce qui vous a été donnée par la révélation de Jésus-Christ, comme des enfans d'obéissance, et soyez saints dans toute la conduite de votre vie, conformément à celui qui vous a appelés. Pour nous apprendre qu'ayant reçu ces premières influences de la sainteté de Jésus-Christ, et étant comme marqués à son caractère, ils peuvent et doivent conserver cette innocence. Saint Paul, presque par-

tout où il écrit aux fidèles nouvellement baptisés, les appelle saints et amis de Dieu. Est-ce pour leur donner bonne opinion de leur piété naissante, et pour établir le royaume de Jésus-Christ par une complaisance humaine ? il ne croit pas que Dieu veuille être glorifié par le mensonge. Est-ce pour les porter tout d'un coup à une perfection dont ils ne sont pas encore capables ? il sait s'accommoder à la portée des faibles, et nourrir de lait cette enfance spirituelle, jusqu'à ce qu'elle puisse supporter une nourriture plus solide. Est-ce pour leur donner dispense, sur ce titre de sainteté, des plus difficiles et des plus nobles vertus du christianisme ? il leur enseigne au contraire qu'il faut aspirer aux dons plus parfaits, et qu'on ne peut être couronné sans avoir auparavant combattu. Son dessein est donc de les avertir de leur devoir, non-seulement à cause de la dignité qu'ils ont reçue en Jésus-Christ, mais à cause de la vie conforme à Jésus-Christ, à laquelle ils sont engagés, afin que, comme ils ont été sanctifiés en lui, ils vivent saintement comme lui.

C'est sur ce fondement que saint Augustin, expliquant cette parole du psaume, Seigneur, gardez mon âme, parce que je suis saint, dit que chaque chrétien peut et doit oser dire qu'il est saint. Ce n'est pas le sentiment d'un cœur rempli d'orgueil, c'est la confession d'un

cœur touché de reconnaissance. Si vous vous croyez saint par vous-même, étant pécheur de votre nature, vous êtes superbe; si, étant fidèle en Jésus-Christ et membre de Jésus-Christ, vous ne reconnaissez pas que vous êtes saint par sa grâce; vous êtes ingrat, si vous dites que vous avez de quoi vous sanctifier par vous-même, vous vous faites un honneur que vous ne méritez pas; car qu'avez-vous que vous n'ayiez reçu? Si vous ne dites pas que vous êtes saint, après que Dieu vous a sanctifié, vous faites tort au chef dont vous êtes membre. C'est le raisonnement de ce saint docteur; d'où je conclus que la vocation du chrétien est une vocation à la sainteté dans le dessein de Dieu, et un engagement à la sainteté dans la conduite de l'homme, par la grâce qui lui a été donnée dans le baptême : grâce qui est la source de toutes les bénédictions spirituelles, et qu'on ne compte presque pour rien.

Car, qui est-ce qui, pour ramener sa foi languissante, la ramène quelquefois à son origine? qui est-ce qui, se modérant dans les prospérités de la vie, se souvient que son jour heureux est celui où il devient enfant de Dieu? qui est-ce qui, pour mieux connaître et pour punir sévèrement les infidélités qu'il a faites à Dieu, rappelle en son esprit ou renouvelle les promesses qu'il lui a faites? nous portons le nom de chrétiens sans réflexion et sans mé-

rite; c'est un avantage que la piété de nos pères nous a procuré, et que nous n'avons pas soutenu par la nôtre. L'innocence que nous avons reçue, n'a duré qu'autant que la faiblesse de l'âge nous a tenus dans l'impuissance de la perdre; les passions se sont saisies de notre âme; l'esprit du monde a prévalu, dès que nous avons été en état de le connaître; et nous avons cessé d'être fidèles aussitôt que nous sommes devenus raisonnables. Cependant il y a des saints : oui, messieurs, il y en a parmi ceux que nous révérerons aujourd'hui, qui ont su conserver cette grâce, dont la vie a été une piété non interrompue, que ni l'éclat des honneurs et des pompes du monde, ni la commodité des richesses, ni la douceur des plaisirs n'ont jamais pu détourner des voies de la justice, et qui, malgré toutes les sollicitations de la chair et du sang, ont observé fidèlement toutes les conditions et toutes les lois de cette première alliance.

Mais en vain donnerions-nous aujourd'hui de tels modèles, et il suffit de vous avoir dit que, soit justes, soit pécheurs, c'est la volonté de Dieu que vous soyiez saints, ou par la justice, ou par la pénitence. Dieu étant infiniment parfait, ne peut vouloir être que ce qu'il est, et ne peut avoir d'autre fin au dedans de lui que lui-même; mais étant infiniment bon, et voulant se communiquer, il

veut quelque chose hors de lui, mais toujours par rapport à lui, c'est la perfection de ses créatures. Or, comme notre perfection consiste à lui ressembler, et que c'est notre sanctification qui nous donne ces traits de ressemblance avec lui, il nous oblige à être saints à cause qu'il est saint lui-même. C'est à cette fin qu'il rapporte tous les biens qu'il nous fait : car ce n'est proprement ni les richesses, ni les prospérités, ni les grandeurs, ni les avantages de la nature et de la fortune que Dieu veut que nous ayons, quoique tous ces dons viennent de lui; mais c'est précisément notre sanctification : c'est le seul point auquel toute la volonté de Dieu se réduit sur nous : tout le reste nous est donné comme moyen. Êtes-vous riches? c'est afin que vous vous sanctifiez par le bon usage des richesses : êtes-vous éclairés? c'est afin que vos connaissances vous rendent plus exacts dans l'accomplissement de vos devoirs : êtes-vous grands dans le monde? c'est afin que vous usiez de ce monde comme si vous n'en usiez pas. Tout ce que Dieu a fait pour vous, tout ce que vous devez faire pour Dieu, est fait à cette intention, et c'est la seule chose nécessaire.

En quoi l'aveuglement des gens du monde est déplorable, quand nous leur exposons les devoirs du christianisme, l'esprit de mortification, de pénitence, de renoncement à soi-même, la haine du péché, la

suite du siècle et de ses engagemens criminels : quand nous disons à celui-ci : Jusqu'à quand serez-vous emporté par vos passions ou dissipé par vos affaires? quelques heures de votre oisiveté ne seraient-elles pas bien employées à la prière? ne sauriez-vous convertir en aumônes les folles dépenses que vous faites? éloignez-vous de ces objets qui vous sont occasion de scandale et de chute, et cherchez dans les sacremens que vous négligez un asile à votre innocence. Quand nous disons à celle-là : A quoi bon ce soin de plaire, cette passion des parures et des ajustemens, cette perte du temps, qui est la chose du monde la plus précieuse; à quoi bon un emploi toujours vain et le plus souvent pernicieux? soyez ornée de pudeur et de modestie, selon le conseil de l'apôtre; vivez dans la retraite; quittez le monde avant qu'il vous quitte, et faites par vertu ce qu'il vous faudra faire par raison et par bienséance, on nous répond d'ordinaire, comme pour se justifier : Nous serions des saints si nous vivions ainsi, comme si ce n'était pas la vocation et la fin de tous les chrétiens que d'être saints, mais une œuvre de surrogation et de conseil! comme si l'esprit qu'ils ont reçu n'était pas un esprit de sainteté! comme si tous les préceptes de la morale chrétienne n'étaient pas autant de leçons de sainteté! comme si tous les chefs particuliers sur

lesquels ils seront jugés n'étaient pas tous réduits à celui de la sainteté! C'est donc la volonté de Dieu que chacun de nous se sanctifie par les exercices d'une sincère piété, et par un culte spirituel et raisonnable. Or, messieurs, cette volonté n'est pas stérile; il faut qu'il nous donne pour cela les grâces qui sont nécessaires. Il serait indigne de sa bonté de nous appeler à un état où il nous serait impossible d'arriver. Ce serait se moquer des pécheurs et insulter à leurs misères, de leur dire, Levez-vous et marchez, comme au paralytique de l'Évangile, et de les laisser dans la langueur et dans l'impuissance de se relever. Il vaut donc mieux accuser votre lâcheté, que de vous plaindre du peu de secours qu'il vous a donné. Ne vous a-t-il pas rachetés? ne vous a-t-il pas envoyé son Esprit? n'a-t-il pas satisfait pour vos péchés? j'atteste ici votre conscience. Quels moyens n'a-t-il pas employés pour votre salut? inspirations, grâces, bienfaits, espérances de ses promesses, menaces de ses jugemens, dégoûts du monde, rien n'a pu vous gagner. Ne dites donc pas que Dieu ne vous a pas touché le cœur, dites plutôt que votre cœur est endurci: vous n'avez eu que trop de grâces, mais vous n'avez pas travaillé de votre côté à l'ouvrage de votre salut.

Je sais bien que Dieu, par un effet extraordinaire de sa puissance, pourrait nous sanctifier

indépendamment de ces austères pratiques, mais il y a de certains moyens et un certain ordre que la sagesse divine a établis pour la conduite de notre salut, auxquels il faut nous assujétir. Cet ordre et ces moyens, c'est de veiller sur nous, c'est d'agir et de souffrir pour Jésus-Christ. Par là, il retire les hommes de la paresse; il les tient dans une circonspection et dans une crainte salutaire; il exerce leur foi, et il occupe leur charité; il leur fait plus estimer les choses qu'ils acquièrent avec plus de peine; il leur fait sentir, dans ces emplois laborieux, la punition de leurs péchés dans les pratiques de la vertu même. Ce sont là les voies par où les saints ont marché: la grâce ne leur a pas manqué, mais ils n'ont pas manqué à la grâce. Ne vous excusez donc pas sur les secours que vous croyez n'avoir pas reçus, ni sur cette prétendue impossibilité de vous sauver dans votre condition, puisqu'on peut vous convaincre aujourd'hui par des exemples.

SECONDE PARTIE.

Pour peu de disposition que nous ayions à la vertu, rien n'est si capable de nous y porter que l'exemple. On peut interpréter les lois et les préceptes; on peut contredire le raisonnement par le raisonnement; on peut douter des miracles qui sont au-dessus de notre portée: pour l'exemple, il faut s'y rendre; c'est un fait qui porte avec lui

sa preuve et son évidence. C'est pour cela que Dieu a suscité dans tous les temps des hommes excellens en sainteté et en vertu, afin qu'on connût ce qu'on pouvait espérer de sa grâce : la religion s'est accrue par cette succession de mœurs ; et, comme il y a dans l'Eglise une tradition de doctrine qui y conserve la pureté de la foi, et qui sert à convaincre les hérétiques qui la combattent, il y a de même une tradition d'actions qui, passant de saints en saints et de siècle en siècle, sert à établir la piété, et à confondre les mauvais chrétiens qui la dérèglent, et les faibles qui la relâchent.

Mais il faut chercher dans le ciel de tels exemples ; car encore que les gens de bien qui sont vivans puissent exciter en nous une louable émulation, l'Eglise n'oserait nous les proposer solennellement. Leur vertu peut être douteuse, surtout aujourd'hui qu'on ne sait plus à quoi s'en tenir pour la dévotion, et qu'on se trouve souvent en danger ou d'approuver la fausse, ou de condamner la véritable, tant elles sont confondues ! le conseil que l'apôtre donne d'éprouver et de discerner les esprits, ne fut jamais plus nécessaire. Parmi tant d'illusions et d'artifices, la charité qui croit tout, se trouve presque forcée d'être soupçonneuse : et si, selon le précepte de l'Evangile, il faut avoir la simplicité de la colombe, pour ne pas juger témérairement, il faut avoir aussi la

prudence du serpent, pour s'empêcher d'être trompé.

D'ailleurs, la vertu des justes en ce monde n'est pas parfaite : il leur reste toujours certaines faiblesses que la nature entretient, et que Dieu même laisse pour leur servir comme de contre-poids, de peur qu'ils ne s'élèvent dans la vue de leur sainteté. Telle est même notre corruption, qu'il arrive souvent qu'au lieu de nous édifier des grandes qualités qu'ils ont, nous cherchons leurs moindres défauts pour en faire des sujets de scandale ou de raillerie. De plus, qui est-ce qui peut répondre de leur persévérance ? ils portent leur sainteté comme un trésor dans un vase fragile, et sont obligés, par plus grande sûreté, de vivre dans la retraite et dans le silence, et de cacher, autant qu'ils peuvent, leurs vertus sous le voile de l'humilité. Enfin, ils sont tellement mêlés en ce monde, qu'ils sont confondus et comme étouffés dans la multitude des méchans. De là vient que la plupart des hommes s'autorisent du nombre et de la coutume, et disent : Si c'était mal, tout le monde serait perdu ; au lieu que dans toutes les règles de la raison, il faudrait dire : Hélas ! si tant de gens périssent, pourquoi veux-je périr avec eux ?

Il nous faut donc, pour objet de notre imitation, une vertu qui soit solide et certaine, c'est-à-dire, qui vienne de Dieu comme de sa source, et qui retourne à

Dieu comme à sa fin ; qui soit consommée , et qui ne soit plus mêlée de ces imperfections qui en sont inséparables durant le cours de cette vie ; qui soit constante dans sa durée , en sorte qu'elle ne puisse point être ébranlée par les tentations ; enfin , qui soit séparée du commerce des méchans et de la contagion du mauvais exemple. Tels sont les saints qui nous sont représentés aujourd'hui. Leur sainteté ne peut être suspecte , puisqu'elle est approuvée et couronnée de Dieu même ; ils ont été purifiés par le feu de la charité ou par le feu de la pénitence , et ils sont entrés ainsi dans le sanctuaire du Dieu vivant où l'Écriture nous enseigne qu'il n'entre rien d'impur et de souillé. La cupidité est éteinte en eux ; ils ont choisi la meilleure part qui ne leur sera point ôtée ; et comme ils n'ont plus de relation qu'avec Dieu seul , ils louent sa bonté , ils adorent sa grandeur , et jouissent éternellement de sa gloire. Voilà ce qui nous est proposé.

Mais parce que les exemples les plus touchans sont ceux qui ont avec nous plus de proportion et de ressemblance , et parce que ordinairement on cherche à se justifier du peu de soin qu'on a de son salut , par les difficultés qu'on trouve ou qu'on se figure dans sa condition , Dieu veut bien aujourd'hui tirer , pour ainsi dire , le voile qui couvre le paradis , et faire voir à chacun de nous quelques-uns

de ces esprits bienheureux , qui , ayant eu les mêmes peines , et les ayant généreusement surmontées , nous encouragent ou nous condamnent par leur exemple. Saint Jean nous représente le ciel rempli d'une troupe innombrable de saints de tout âge , de toute nation , de toute qualité , de tout sexe. Il n'y a point de différence ni d'acceptation de personnes en Dieu ; le ciel est la patrie commune de toutes sortes de fidèles. Les pauvres y sont admis , les riches n'en sont pas exclus ; et , devant le trône de Dieu , tel qu'il nous est représenté dans l'apocalypse , il y a des malheureux qui s'y consolent de leurs peines , des martyrs dont on couronne la patience , des vierges qui triomphent de leurs tyrans après leurs supplices , des rois qui jettent respectueusement aux pieds de l'agneau leurs sceptres et leurs couronnes , pour marquer qu'il n'y a point d'état qui n'y puisse prétendre. Dieu , par sa providence , a sanctifié tant de sujets différens , afin que toutes sortes d'hommes servent aux fins pour lesquelles ils ont été destinés : car , comme dans la création du monde , Dieu commanda aux plantes de porter leur fruit , chacune , selon son espèce , dans la régénération spirituelle il a commandé à tous les chrétiens de produire les fruits des bonnes œuvres , chacun selon sa vocation particulière , pour faire voir encore les divers effets , ou , selon les termes de l'apôtre , les

formes différentes de sa grâce , qui conduit les uns par les austerités de la pénitence , les autres par les douceurs de la charité , quelques-uns par l'observance des conseils , plusieurs par les devoirs d'une piété commune , et tous portant à la même sainteté , afin que personne ne se défie de la grâce , et que chacun puisse se retrouver dans cette multitude de miséricorde , en voyant ce grand nombre de bienheureux qui sont au-dessus de nous , selon l'apôtre , comme une nuée de témoins qui forment la plénitude des saints , et composent la condamnation des pécheurs : c'est enfin par là qu'il nous rend excusables ; car ces hommes de même profession et de même naissance que nous , ont eu les mêmes obstacles. Ils n'ont pas été , dit saint Grégoire , d'une nature plus excellente , mais d'une vie plus régulière. Ils n'ont pas ignoré les vices , mais ils les ont évités et les ont vaincus ; et ils nous ont appris par la vie pénible qu'ils ont menée , à ne pas flatter notre négligence ; et , par le bonheur éternel dont ils jouissent , de ne pas désespérer de notre salut.

Que personne donc ne se persuade que sa condition est un obstacle à sa sanctification ; qu'on ne peut vivre dans le monde que selon les règles du monde , et que la cour est un lieu où l'on ne peut se sanctifier ; car c'est souvent un prétexte dont on se sert , ou pour se dispenser des

devoirs de la religion , en les regardant comme impraticables avec son état , ou pour se pardonner les fautes qu'on fait dans son état , en les regardant comme inévitables et nécessaires.

Si ces raisons ne vous touchent pas , je n'ai qu'à vous produire ici des saints , qui , dans le même rang et dans les mêmes emplois que vous , se sont sauvés de la corruption du monde. Les uns , dans une dignité suprême , pouvant tout ce qu'ils voulaient , n'ont rien voulu que de juste et de raisonnable ; les autres , employés pour le bien public , ont exercé les charges sans orgueil et sans avarice : ceux-ci , accommodant la politique à la religion , et non pas la religion à la politique , ont trouvé le moyen de servir leur prince sans engager leur conscience , rendant à César ce qui est à César , et à Dieu ce qui est à Dieu. Ceux-là ont administré la justice sans faveur et sans intérêt , comme ayant eux-mêmes un juge à qui ils répondraient de tous leurs jugemens. Pourquoi donc ne les imitez-vous pas ? N'avez-vous pas le même Évangile qu'eux ? n'étaient-ils pas de la même profession que vous ? Jésus-Christ est-il mort pour eux et non pas pour vous ? Les mêmes commencemens qui leur ont été faciles vous sont-ils impossibles ? Étaient-ils plus habiles que vous ? Suivez donc leur exemple : Êtes-vous plus habiles qu'eux ? Profitez donc de vos lumières.

Je sais bien que nous ne som-

mes pas tous appelés à un même degré de sainteté. Saint Paul nous avertit que tout le monde n'est pas fait pour être apôtre ; et Jésus-Christ nous enseigne qu'il y a plusieurs demeures dans la maison de son Père. Il y a des âmes, dit saint Augustin , que Dieu , par une grâce particulière , détache de toutes les choses créées , qui ne tiennent presque plus à la terre par aucun endroit , et qui s'élèvent sans peine à la plus sublime vertu : mais il y en a qui se trouvent engagées dans le commerce du monde par l'ordre même de la providence de Dieu , qui ne s'avancent que peu à peu , qui sont faibles , mais qui sont humbles , fidèles et circonspectes. Les premières sont comme des aigles qui percent les nues par la force de leurs oraisons , qui pénètrent les grandes vérités , qui regardent le soleil de justice. Les autres sont comme des colombes qui gémissent de leurs imperfections , qui ne volent que terre à terre , et qui ne laissent pas d'arriver par cette médiocrité de vertu à la perfection qui leur est propre.

Pour mieux comprendre ici , remarquez avec moi , messieurs , qu'il y a dans le christianisme un état de perfection et une perfection d'état. L'état de perfection est une condition de vie qui , détachant le chrétien du monde , le lie plus étroitement à Dieu , en lui consacrant d'une façon particulière ou par des vœux exprès , les biens du corps ,

de l'esprit et de la fortune ; tels sont ceux qui , par une charité surabondante , suivant le conseil de Jésus-Christ , vendent leurs biens pour en donner le revenu aux pauvres ; tels sont ceux qui , par un zèle de religion , ont donné leur vie pour la vérité ou pour la justice , et pour le secours du prochain ; tels sont ceux qui , renonçant aux plaisirs , même légitimes , ont conservé dans un corps mortel une pureté toute évangélique. Mais la perfection de l'état consiste dans la pratique des vertus qui conviennent à chacun dans sa profession particulière , parce que Dieu a ses élus partout , et qu'il les conduit par des moyens proportionnés à leur condition ; les rois par la justice , les sujets par l'obéissance ; les riches par les aumônes , les pauvres par la patience ; les pasteurs par la charité et par la vigilance sur leur troupeau ; les pères par l'éducation chrétienne de leurs enfans , et par le règlement de leur famille.

Sur quoi l'on peut faire deux réflexions. La première , qu'encore que ceux qui se retirent dans les cloîtres embrasent un genre de vie plus évangélique et plus saint que celui que vous exercez dans le monde ; si vous accomplissez mieux vos devoirs , quoique communs , qu'ils n'accomplissent les leurs , ils sont dans un état plus parfait que vous ; mais vous êtes plus parfaits qu'eux. La seconde réflexion , c'est qu'il n'y a point

de tentation plus dangereux que celle de sortir des bornes de son état, sous l'apparence d'un plus grand bien qu'on croit pouvoir faire : car il prend à l'esprit humain je ne sais quelle inquiétude, même dans les affaires du salut, qui fait qu'il a bien de la peine à se tenir dans la place où il doit être, et où Dieu l'a mis. Ceux qui sont destinés à la retraite, veulent, sous des prétextes de charité, renouer commerce avec le monde. Au lieu de songer à leur salut en particulier, ils veulent faire voir qu'ils sont propres à travailler à celui des autres : ainsi, s'embarrassant insensiblement des affaires et des intrigues du siècle, dont ils devraient être séparés, en pensant à sauver les âmes d'autrui, ils viennent à perdre la leur. Ceux qui sont appelés à l'action et au service du prochain, veulent, à contre-temps, faire les contemplatifs. C'est ainsi qu'un magistrat, sous prétexte d'oraison et de piété, devient souvent chagrin et inaccessible à ceux qui ont besoin de son secours, et qu'occupé inutilement à des prières que Dieu ne lui demande pas, il lasse la patience des malheureux, que Dieu lui ordonne d'écouter favorablement, lorsqu'il traîne en longueur la justice qu'il doit leur rendre.

C'est ainsi qu'une femme dont la vocation est de se renfermer dans les soins et dans les devoirs de sa famille, va souvent d'église en église, de directeur en direc-

teur ; et qu'entrant dans toutes les parties de dévotion qui se présentent, elle ne néglige que celle qui lui est propre, qui est d'élever ses enfans, et de régler son domestique. Rien n'est si commun que ces dévotions prises de travers. On cherche, non pas ce qui convient, mais ce qui plaît et ce qui paraît davantage. Chacun veut être saint, non pas selon sa vocation, mais selon son humeur. On néglige ses véritables devoirs pour s'en faire d'autres à sa fantaisie. De là vient qu'on s'empresse, qu'on se consume vainement, qu'on n'a ni le mérite de son état, ni celui des autres, et qu'on ressemble à ces arbres qui, ayant été transplantés mal à propos, jettent tout au plus quelques feuilles, et ne prennent plus racine, ni dans la terre où on les met, ni dans la terre d'où on les tire.

Que chacun demeure donc dans sa vocation, dit l'apôtre ; que Moïse lève les mains sur la montagne, il est destiné à prier pour Israël ; que Josué combatte contre Amalec, Dieu lui a donné les ennemis de son peuple à vaincre ; que Joseph soit chargé de l'administration de l'Égypte, Dieu l'a établi sur ce royaume. C'est ainsi que les saints, dont nous renouvelons aujourd'hui la mémoire, sont parvenus à la sainteté. Les emplois où ils ont été engagés et l'affaire de leur salut ont été pour eux la même chose ; et de quelque profession qu'ils aient été, ils se sont ren-

des saints pour nous apprendre par leur exemple à ne nous point excuser sur notre condition, et pour nous faire voir, par les récompenses qu'ils ont reçues, à ne pas nous effrayer de l'austérité de la vie.

TROISIÈME PARTIE.

Il est vrai, Messieurs, et c'est un ordre établi de Dieu, que l'on n'arrive à la gloire qu'il a préparée à ses élus, que par les tribulations qu'ils souffrent en cette vie, soit parce que cette gloire étant le fruit des souffrances de Jésus-Christ crucifié, nous devons l'acquérir par les mêmes voies qui nous l'ont méritée, soit que Dieu veuille éprouver la fidélité et la constance de ceux qui le servent, soit que la providence de Dieu qui nous a voulu imposer la nécessité de travailler à notre salut, nous ait voulu aussi exciter à surmonter les obstacles qui s'y rencontrent, par l'espérance d'une éternité bienheureuse. Aussi toutes les expressions dont l'Écriture-Sainte se sert pour nous marquer cette gloire, renferment ce qu'il faut faire pour y parvenir; et l'on ne saurait presque la définir, que par les peines qu'elle coûte. Qu'est-ce que la gloire? C'est une récompense. Il faut donc avoir travaillé, avoir servi pour l'obtenir. C'est la couronne de justice; il faut donc avoir combattu des ennemis: c'est le royaume des cieux; et Jésus-Christ nous apprend qu'il faut

le conquérir et l'emporter avec violence: c'est la terre de promesse où coulent le lait et le miel; mais pour s'y établir, il faut avoir passé la mer et traversé le désert aride de ce monde. C'est enfin la béatitude de l'homme; mais cette béatitude en cette vie s'applique à la pauvreté, à l'humilité, à la patience.

Telle a été la condition des saints dans le temps de leur vie mortelle: affligés, persécutés, méprisés par les impies, ils se consolent de leurs peines dans la vue de la gloire qu'ils attendaient: ils joignaient par leur considération et leur espérance le présent avec l'avenir: ils unissaient leurs triomphes avec leurs combats; et par ce mélange de travaux et de récompense, ils adoucissaient les uns par les autres. Assurés de recueillir en paix et en joie ce qu'ils avaient semé en tristesses et en larmes; impatients d'arriver au terme où la sainteté est récompensée, ils marchaient courageusement par les voies qui y conduisent, quelque rudes qu'elles puissent être. Dans la liberté qu'ils avaient de choisir, ou la félicité de ce monde, ou celle de l'autre vie, ils vivaient de l'esprit, et mettaient, pour me servir des termes de Tertullien, leur corps à part pour mériter la couronne; et c'est la route que nous devons suivre.

Mais quelque dure et quelque austère que paraisse la religion de ces hommes mortifiés, ne croyez pas qu'elle soit sans dou-

ceur et sans récompense dès cette vie ; car on se forme une fausse idée de la dévotion, quand on n'en juge que par les dehors, et qu'on n'en a nulle pratique. On regarde la pénitence comme une vertu meurtrière qui afflige l'âme et détruit le corps ; l'application à la prière comme une contrainte fâcheuse qui gêne l'esprit ; la retraite et le silence, comme la marque d'une humeur qui est naturellement chagrine ou qui le devient. On considère ordinairement les justes comme des gens plongés dans une tristesse continuelle, sans repos et sans consolation dans ce monde, ou comme des malheureux volontaires qui s'interdisent les plaisirs par mélancolie, et qui, gémissant sous le joug pesant de la loi et de la crainte de Dieu, traînent leur croix en tristesse, et tout au plus en patience. Les tièdes les blâment, les libertins s'en moquent, et souvent même les honnêtes gens les plaignent. Quelle injustice ! dit saint Grégoire ; est-ce aux gens du monde à juger ainsi des choses spirituelles ? les ont-ils goûtées ? sont-ils entrés dans les voies de Dieu pour décider si elles sont aisées ou difficiles ? ont-ils essayé de porter le joug du Seigneur pour savoir s'il est léger ou pesant à ceux qui le portent ? comment trouveraient-ils agréable ce qu'ils ignorent ; dit ce père ; et l'apôtre saint Pierre l'avait dit avant lui.

Or, la foi nous apprend sans l'expérience, et l'expérience nous

le peut apprendre sans la foi, qu'il n'y a point dans le monde de gens plus heureux, et je dis même qu'il n'y en a point d'heureux que ceux qui sont véritablement chrétiens. Donnez à vos passions toute l'étendue qu'il vous plaira : mettez-vous au-dessus des lois, et n'ayez, si vous pouvez, que votre volonté pour toute justice : faites-vous un art et une étude de la volupté : ne refusez rien à vos sens ; c'est Dieu qui le dit, non pas moi : il n'y a point de véritable joie pour les pécheurs, parce qu'ils ne la trouvent pas eux-mêmes, et qu'ils ne la cherchent pas en Dieu. Ils gémissent, malgré qu'ils en aient, sous le poids de leurs péchés ; ennemis des autres et d'eux-mêmes, tourmentés au dehors par les contradictions qu'ils trouvent en contredisant aux autres, tourmentés au dedans par autant de supplices qu'il y a de passions, qu'ils ne peuvent ni satisfaire, tant elles sont insatiables, ni accorder ensemble, tant elles sont contraires les unes aux autres. Ils ne peuvent être contents ; ou s'ils le sont, dit saint Augustin, il n'y a pas de plus grand malheur que de ne pas connaître qu'on est malheureux, et de ne savoir pas qu'une fausse félicité est une véritable misère.

Mais l'apôtre nous apprend, au contraire, que les justes paraissent tristes ; mais qu'ils ont dans le cœur une paix solide et une joie continuelle ; l'oraison, le recueillement, la pénitence,

toutes ces vertus et tous ces exercices de la piété chrétienne ne leur ôtent pas cette modestie et cette attention qui paraît tristesse ; mais ils répandent dans leur âme une joie intérieure et secrète que Dieu maintient , et que rien ne trouble. Qu'est-ce qui troublerait le repos du juste ? les révolutions et les vicissitudes du monde ? il s'en remet aux ordres de la Providence qui le gouverne. Les scandales qu'y font les impies ? il sait démêler les volontés de Dieu d'avec les malices des hommes. Les persécutions qu'on lui fait ? ce qu'on estime un malheur , il le prend pour une béatitude évangélique. La perte de nos biens ? il les regarde comme des empêchemens que la fortune aurait pu mettre à son salut. La mort de ses proches ? il sait qu'il ne faut pas s'attrister avec excès , comme ceux qui n'ont point d'espérance. D'ailleurs , la connaissance de la vérité , l'intégrité de sa conscience , les grâces qu'il reçoit de Dieu et les services qu'il lui rend , le comblent de consolations spirituelles ; et le mépris même des plaisirs lui est un plaisir très-sensible.

La paix et la joie sont donc le privilège de ceux qui sont à Dieu de tout leur cœur. Mais quand toute la vie ne leur serait qu'affliction et que tristesse, les souffrances de ce temps , dit saint Paul , sont-elles proportionnées à cette gloire à venir , qui sera révélée en nous ? quelle est donc cette gloire qu'espèrent

les justes ? Élevez votre esprit au-dessus des honneurs , des plaisirs , des richesses et des prospérités que vous connaissez : c'est la béatitude de l'homme : c'est la vérité contemplée sans voile et sans nuage : c'est la charité sans aucun mélange d'amour-propre : c'est la vue de Dieu , non plus par images et en énigmes , mais à découvert et face à face ; c'est la jouissance entière et assurée d'un bien éternel et infini , qu'on aime ardemment , et pourtant sans inquiétude , qu'on possède toujours également , et pourtant sans dégoût : en un mot , c'est Dieu même qui nous rend semblables à lui , pour nous rendre capables de ses communications éternelles , et pour nous faire jouir en notre corps et en notre âme des biens divins et incompréhensibles , qu'il a préparés à ses élus.

Y a-t-il rien de si capable d'exciter nos désirs et d'animer nos espérances ? cependant , messieurs , nous vivons comme si nous ne prétendions rien à cette gloire. Quelques satisfactions qu'une trompeuse prospérité nous donne en ce monde , nous font oublier que nous sommes faits pour le ciel. Deux tribus prêtes à passer le Jourdain pour entrer dans la terre promise , demandèrent pour toute grâce qu'on les laissât demeurer sur le rivage : c'est ici , disaient-ils , un pays propre à nourrir des troupeaux , donnez-le-nous pour notre partage , c'est tout

ce que nous prétendons. Malheureux ! ils découvriraient des yeux la terre que Dieu lui-même avait préparée pour être le plus doux séjour et le plus fertile héritage du plus heureux peuple du monde ! S'ils eussent eu de grands déserts ou la mer à traverser encore une fois, s'il eût fallu repasser par des régions ennemies, et courir de nouveaux dangers, leur crainte eût été pardonnable ; mais il ne leur restait que les paisibles eaux du Jourdain à passer. Encore s'ils eussent dit que l'air et les fruits de cette contrée étaient faits pour entretenir les hommes dans une longue santé ou dans une grande abondance ? mais ils ont dit, pour toute raison, qu'elle est propre à nourrir des bêtes.

C'est à peu près l'erreur de

plusieurs chrétiens, et plutôt au ciel que ce ne fût pas la nôtre ! Ils souhaiteraient que Dieu les laissât toujours sur la terre, et renonceraient volontiers aux prétentions qu'ils ont sur le ciel. Ne pouvant s'y arrêter effectivement, ils y arrêtent leurs désirs et leurs espérances. Mais il n'y a donc que le Jourdain à passer, il n'y a qu'un peu de peine à souffrir : n'importe, cette terre leur plaît, et pourquoi ? parce qu'ils y trouvent de quoi nourrir leurs passions, et de quoi contenter leurs convoitises. Que la foi réveille donc notre zèle, et que la vue des biens célestes que nous attendons, nous fasse oublier et nos plaisirs et nos peines d'ici-bas. (M. Fléchier ; tom. 1.)







Yes
rcs?

